

# FENIMORE COOPER

## SA VIE ET SON ŒUVRE

---

### LA JEUNESSE

(1789-1826)

---

*Thèse pour le Doctorat ès-Lettres*

*présentée*

*à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

**MARCEL CLAVEL**

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

CHARGÉ DE COURS DE LANGUE ET LITTÉRATURE ANGLAISES

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ D'AIX-MARSEILLE

---

IMPRIMERIE UNIVERSITAIRE DE PROVENCE

E. FOURCINE

5. RUE ÉMERIC-DAVID - AIX-EN PROVENCE

1938











# **FENIMORE COOPER**

**SA VIE ET SON ŒUVRE**

---

**LA JEUNESSE**

**(1789-1826)**

DU MÊME AUTEUR :

TERRES ET GENS DE FRANCE. *Choix de Récits caractéristiques des principales régions françaises.* New York. Holt and Co. 1924.

FENIMORE COOPER AND HIS CRITICS. American, British and French Criticisms of the Novelist's Early Work. — Imprimerie Universitaire, Aix-en-Provence. 1938.

# FENIMORE COOPER

## SA VIE ET SON ŒUVRE

---

### LA JEUNESSE

(1789-1826)

---

*Thèse pour le Doctorat ès-Lettres*

*présentée*

*à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

**MARCEL CLAVEL**

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

CHARGÉ DE COURS DE LANGUE ET LITTÉRATURE ANGLAISES

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ D'AIX-MARSEILLE

---

IMPRIMERIE UNIVERSITAIRE DE PROVENCE

E. FOURCINE

5, RUE ÉMERIC-DAVID - AIX-EN PROVENCE

1938



LEMMING COOPER

22 THE ET SON OUVRE

12222222

(12222222)



12222222

MARCEL CLAVEL

12222222

12222222

12222222

12222222

1222



## COOPER en 1822

d'après le portrait exécuté par Jarvis

(propriété de Mr. James Fenimore Cooper, petit-fils du romancier)





## PRÉFACE

---

Une étude d'ensemble de Fenimore Cooper et de son œuvre — d'après les méthodes employées en France pour les thèses de doctorat — s'imposait en 1922, lorsque nous avons commencé nos recherches aux Etats-Unis, dans une atmosphère peu favorable à l'auteur du *Pilote* et des *Mohicans* et nettement hostile au critique des mœurs américaines qui avait osé écrire *Home as Found* et traîner devant les tribunaux quelques-uns des plus grands journalistes de son temps.

Elle s'impose, aujourd'hui encore, pour compléter l'abondante floraison d'études biographiques et critiques qui a peu à peu redonné au romancier les proportions gigantesques qu'il doit avoir dans une perspective historique exacte ; qui a réhabilité le patriote capable de braver l'impopularité pour éclairer ses concitoyens sur leurs défauts et leurs qualités véritables ; qui a enfin rendu hommage à l'énergie, à la ténacité et aux principes élevés du magnifique lutteur des *Effingham Libel Suits*.

Il y a seize ans, le chercheur désireux de se documenter à fond sur Cooper et son œuvre trouvait dans les bibliothèques l'étude d'ensemble rédigée par LOUNSBURY pour l'*American Men of Letters Series* (1883) et la « Vie » de Cooper publiée en 1913 par MARY E. PHILLIPS.

A cette époque, l'ouvrage de Lounsbury passait généralement pour une biographie modèle, et bien peu de gens se doutaient que Susan Fenimore Cooper, fille aînée et secrétaire

du romancier, l'avait sévèrement jugé lors de sa publication (1). Mais l'absence à peu près totale de références et de notes, et la concision excessive de certaines parties — concision imposée sans doute par les éditeurs — obligeaient le spécialiste à classer le Lounsbury parmi ces bons ouvrages de « vulgarisation » qui, en dépit de leurs mérites, ne peuvent jamais constituer que des instruments de travail de second ordre. Par ailleurs le fait que S. F. C., suivant à la lettre les injonctions de son père mourant, avait refusé non seulement de donner son approbation à une biographie quelconque, mais encore de communiquer à Lounsbury les manuscrits, documents et papiers de famille que James Fenimore Cooper, petit-fils du romancier, avait ensuite publiés ou communiqués aux chercheurs, ce fait diminuait encore la valeur du classique Lounsbury (2). Enfin la

(1) Cf. J. G. WILSON, *Cooper Memorials and Memories (The Independent*, 31 janvier 1901, p. 253) « Miss Susan Fenimore Cooper, who but for her father's prohibition would naturally have written her father's life, for which, like Thackeray's daughter, who was also debarred by a similar prohibition, she was more competent than any one else could possibly be, having for so many years been his amanuensis and secretary, in alluding in a letter to the writer to the best of Cooper's biographies that has yet appeared, says :

« Mr. Lounsbury's book has been a disappointment. While he has done justice to the high moral tone of the novelist, the sketch of his social character is absurdly distorted. He represents Cooper as a cold, gloomy, cynic ; in fact, he was generally considered a very agreeable companion full of animated conversation. His social feelings were very strong. He was remarkably fond of children, and very indulgent to young people, entering with zest into their pleasures. Had Mr. Lounsbury known Cooper personally he would have written a very different book. Some of his comments are absurdly erroneous, as, for instance, where he says Cooper was a « Puritan of the Puritans ; » for never was there a nature more opposed to the narrow prejudices of Puritanism. And what could be more absurd than to say that he had a lingering weakness for poor George the Third ! »

On notera que, dans son ouvrage *Bryant and his Friends*, publié en 1886, le général Wilson ne nomme pas S. F. C. et dit simplement : « Another member of Mr. Cooper's family remarks... » (Cf. p. 240).

(2) Cf. LOUNSBURY, « Prefatory Note ».

recherche visible du trait d'esprit, et le ton de persiflage adopté parfois par le jovial mais caustique professeur de Yale (3), ne laissaient pas d'inquiéter le lecteur soucieux avant tout de jugements impartiaux et pondérés.

Ecrit trente ans plus tard sous la direction de George Pomeroy Keese, petit-neveu de Cooper, l'ouvrage de Miss Phillips complétait heureusement le Lounsbury pour la partie purement biographique. Mais ce beau volume, bourré de faits et illustré de quelque trois cents gravures, ressemblait par trop souvent à une simple compilation, parfois même à un pot-pourri de citations sans la moindre indication d'origine.

A l'heure actuelle, malgré l'abondance des travaux de détail sur Cooper, seuls H. W. BOYNTON et R. E. SPILLER se sont risqués à publier des études de grande envergure, sans d'ailleurs tenter ni l'un ni l'autre une étude d'ensemble — à la fois biographique et critique — capable de remplacer entièrement le Lounsbury.

Comme nous l'avons montré dans nos comptes rendus de la *Revue Anglo-Américaine* (4), ces deux auteurs se sont délibérément cantonnés dans la biographie de Cooper, et leurs ouvrages auraient fait double emploi si R. E. Spiller n'avait eu l'idée, très originale, de dépeindre la vie de Cooper en fonction de l'évolution de ses idées politiques et sociales. D'autre part, le fait que ces deux volumes cherchaient à atteindre le grand public a forcément limité leur développement, et réduit au minimum — surtout chez H. W. Boynton — cet appareil critique, honni des éditeurs parce qu'il effarouche le lecteur ordinaire, qui cependant s'avère de jour en jour plus indispensable aux spécialistes.

Voilà pourquoi — d'accord d'ailleurs avec R. E. Spiller,

---

(3) Renseignements obtenus à la bibliothèque de l'Université de Yale en 1925.

(4) Voir les numéros de décembre 1931 et avril 1932 (vol. IX, pp. 141-44 et 361-63).



que ses nombreux travaux ont placé au tout premier rang des spécialistes américains de Cooper — nous pensons que la présente étude de la vie et de l'œuvre du romancier, — étude qui ne vise qu'à rendre le maximum de services aux américanistes, sans se soucier ni des éditeurs ni du grand public — ne fera double emploi qu'avec le Lounsbury, c'est-à-dire avec un ouvrage dont le remplacement s'imposait depuis fort longtemps.

Nous n'avons donc pas à nous excuser d'avoir consacré bien des années à une tâche d'une utilité contestable, mais plutôt de n'avoir pas réussi à mener cette tâche jusqu'au bout, puisque nous ne traitons ici que la première moitié de notre sujet.

Nous espérons cependant qu'en raison de l'effort considérable exigé par les méthodes que nous avons adoptées, on voudra bien accueillir avec sympathie ce premier volume et nous faire confiance pour l'achèvement du second.

\*  
\* \*

Il nous reste à exprimer notre gratitude à tous ceux qui, de près ou de loin, directement ou indirectement, nous ont aidé dans nos recherches ou se sont particulièrement intéressés à notre tâche.

Aux Etats-Unis Mr. JAMES FENIMORE COOPER, petit-fils du romancier (5), nous a réservé en 1925 à *Fynmere* (Cooperstown) un accueil qui nous a profondément touché par sa cordialité, et il a fait preuve ensuite d'une inlassable complaisance pour répondre point par point, pendant près de douze ans, à de véritables questionnaires aussi indiscrets que nombreux (6). Nous

(5) Il est le fils de Paul Fenimore Cooper et il a, comme son père, exercé à Albany la profession d'avocat. Il passe une bonne partie de son temps dans sa pittoresque résidence de *Fynmere*.

(6) Un passage d'une de ses lettres, en date du 6 juillet 1929, donnera une idée de cette complaisance à toute épreuve, et qui s'offre à s'exercer jusque par delà la tombe :

« I am flooded with inquiries. Don't give up writing me. I look upon our evenings at *Fynmere* as among the most delightful of my life. Should I die ; as die I must before many years, I shall try and drop

lui devons en outre plusieurs éditions originales d'ouvrages difficiles à trouver, des copies en triple exemplaire des documents qui nous avaient intéressé dans les coffres contenant les papiers de famille (7), enfin des autographes et des reproductions photographiques d'un très grand prix à nos yeux.

R. E. SPILLER, qui a pris la peine de se mettre en rapport avec nous en 1927, au moment où il s'apprêtait à éditer *France*, nous a fait bénéficier à maintes reprises de sa parfaite connaissance du « Cooper field », tant en Europe qu'en Amérique, et nous avons pu, grâce à lui, communiquer avec d'autres chercheurs (8) et nous procurer des ouvrages rares et des photographies de documents peu accessibles. Par ailleurs, l'estime qu'il nous a témoignée dès notre premier contact personnel à Paris, le soin qu'il a apporté à empiéter le moins possible sur le champ de nos investigations, et l'importance qu'il a bien voulu attribuer à notre tâche ont été pour nous de précieux encouragements.

MR. et MRS. F. H. COLMAN, de Kalamazoo, ne nous ont pas seulement aidé à éclaircir — avec MRS. CLAY H. HOLLISTER de Grand Rapids — le problème du séjour de Cooper dans le Michigan en 1848, ils nous ont fait parcourir en détail, dans leur automobile, le « Pays de Cooper », du Niagara au lac George.

JAMES MELVIN LEE, directeur de l'Ecole de Journalisme de New York University, nous a spontanément envoyé en 1927-29 plusieurs articles qu'il avait consacrés à la biographie de Cooper dans divers journaux de l'Etat de New-York.

in on you and give you a hint. In every generation for five some of us have been mystics, believing in the survival of the personality. So look out. »

(7) Ces papiers ont été ensuite transférés à l'Université de Yale, mais on sait qu'avant de mourir S. F. C. détruisit un nombre important de documents biographiques et qu'elle emporta dans la tombe les plus intéressants des journaux tenus par son père.

Voir l'introduction de la *Correspondance* par Mr. Cooper.

(8) Notamment avec RUDOLF DRESCHER de Hanau-sur-le-Mein.

MR. GEORGE DECOUR, historiographe de la *Burlington County Historical Society*, a mis à notre disposition sa connaissance approfondie de tout ce qui a trait à la ville natale du romancier.

MR. WILLIAM COOPER, de Philadelphie, nous a, par l'entremise de R. E. Spiller, communiqué plusieurs copies de testaments et quelques-unes des cinq cents fiches qu'il a accumulées sur la généalogie des Cooper et de leurs homonymes.

CARL VAN DOREN, au début de nos recherches (9), a bien voulu nous indiquer la meilleure édition de Cooper et prendre notre travail au sérieux.

Notre ami, M. GILBERT CHINARD, nous a très obligeamment fourni l'occasion de préparer, pour la collection des CENT CHEFS-D'OEUVRE ETRANGERS, un volume de pages choisies de Cooper, volume que nous regrettons vivement d'avoir été contraint d'abandonner devant l'irritante médiocrité des traductions françaises existantes.

Enfin nos camarades de l'Ecole Normale, H. PEYRE, et L. LANDRÉ, lorsqu'ils professaient l'un à Yale, l'autre à Brown University, ont bien voulu nous aider à compléter ou à vérifier certaines données, relatives à l'éducation de Cooper ou à sa réputation littéraire.

En France, le doyen et plusieurs de nos collègues de la Faculté des Lettres d'Aix, MM. V.-L. BOURRILLY, E. ZYROMSKI, G. LOTE, E. GROS et A. BRUN, nous ont donné d'excellents conseils et communiqué d'intéressants renseignements.

A l'Ecole de Navigation Maritime de Marseille, notre collègue A. SABOUREAU, ancien capitaine au long cours et professeur de manœuvre, nous a fait profiter de sa longue expérience de la navigation à voile pour les chapitres IV et IX.

Au Lycée de Marseille M. JEAN SIMON, spécialiste de Herman Melville, nous a, avant sa nomination à Paris, signalé d'intéressantes appréciations de Melville sur son devancier.

---

(9) Lettre du 16 février 1923.



Enfin deux de nos anciens étudiants de la Faculté des Lettres d'Aix, MM. A. SAINT-MARTIN et J. GUERT, ont profité de leurs séjours en Angleterre pour effectuer à notre intention des vérifications importantes.

Quant à la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers les maîtres qui nous ont formé, elle est si vaste que nous ne pouvons guère la détailler.

Qu'il nous soit permis cependant de remercier, par delà la tombe, GUSTAVE LANSON, qui demanda au professeur H. P. THIEME de faciliter nos recherches en nous accueillant à l'Université de Michigan.

Qu'il nous soit permis également de rendre hommage à la sollicitude de nos professeurs de la Sorbonne, MM. EMILE LEGOUIS et HUCHON, CAZAMIAN et CESTRE, qui se sont intéressés non seulement à nos travaux mais encore à notre enseignement aux Etats-Unis et en France, et dont le dernier n'a pas cessé, seize années durant, de s'acquitter avec la plus grande bienveillance de son rôle de directeur de thèse.

Et comment ne pas dire un mot de nos premiers maîtres du Lycée de Toulouse, MM. DELATTRE, ESCARTI et WOLFF, qui, avant de faire bénéficier de leurs lumières et de leur foi bien des générations d'étudiants, nous ont, par leur exemple, inspiré une vocation que quatre années de guerre n'ont pas réussi à modifier.

Nous n'avons, bien entendu, gardé que d'excellents souvenirs de la complaisance traditionnelle des bibliothécaires anglosaxons, complaisance que nous avons pu apprécier dans les universités de *Michigan* et de *Yale*, dans les bibliothèques publiques de *New-York* et de *Cleveland*, à l'*American Library in Paris*, au *British Museum* et à la *Bodleian*. Nous tenons à signaler toutefois que, grâce à notre camarade de Sorbonne Mlle CHABRIER, nous avons pu, à la *Bibliothèque Nationale*, venir à bout de difficultés insurmontables à première vue.

Nous tenons enfin à dire en terminant que, si cette thèse ne comporte pas de dédicace d'ordre intime, selon la tradition chère aux Français, c'est que chacun de nos proches a droit à notre profonde reconnaissance et que, pour être exacte, notre dédicace aurait dû dépasser les limites ordinaires, puisqu'elle aurait dû être libellée comme suit :

A MA MÈRE, qui m'a soutenu et encouragé d'un bout à l'autre de mes études ;

A MON PÈRE, qui, condamné par les médecins, comprit qu'une dure nécessité m'obligeait à aller poursuivre mes recherches aux Etats-Unis ;

A MA SOEUR, qui, dans ces circonstances infiniment douloureuses, a redoublé d'abnégation pour me remplacer au foyer ;

A MA FEMME, qui n'a pas hésité à s'expatrier pendant plusieurs années pour faciliter la préparation de mes thèses et qui, s'inspirant peut-être de l'exemple de Mrs. Cooper, a constamment joué auprès de moi le rôle d'une secrétaire active et d'une conseillère avisée.

La Ciotat, le 22 Mai 1937.

*devant cette mer que Cooper aima plus que toute autre,*

M. C.

---

## PRINCIPALES ABRÉVIATIONS USITÉES DANS LES NOTES

### NOMS D'AUTEURS

J. F. C. Le romancier lui-même.

MR. COOPER. James Fenimore Cooper, petit-fils du romancier.

S. F. C. Susan Fenimore Cooper, fille du romancier.

### OUVRAGES

*Corresp.* *Correspondence of J. F. C.* Cf. *Bibliographie*, B. I, 2, p. 644.

*Brother Jonathan.* Articles de J. F. C. dans ce périodique. Cf. B. I, 2, p. 644.

*Chronicles.* *The Chronicles of Cooperstown*, par J. F. C. Cf. A. 25, p. 637.

*England.* *Gleanings in Europe: England*, par J. F. C. Cf. A. 22, p. 636.

*Family Memories.* *Small Family Memories*, par S. F. C. imprimées au début de la *Correspondance*. Cf. B. I, 4, p. 645.

*France.* *Gleanings in Europe*, par J. F. C. Cf. A. 21, p. 636.

*Genealogy.* *Cooper Genealogy*, par W. W. COOPER. Cf. B. I, 5, p. 645.

*Guide.* *A Guide in The Wilderness*, par WILLIAM COOPER, père du romancier. Cf. B. I, 1, p. 644.

*Harper's Weekly.* Article biographique de G. P. KEESE dans ce périodique. Cf. B. I, 6, p. 645.

*Italy.* *Gleanings in Europe: Italy*, par J. F. C. Cf. A. 23, p. 636.

*Legends &c.* *The Legends and Traditions of a Northern County*, par MR. COOPER. Cf. B. I, 8, p. 646.

*Memorial.* *Memorial of J. F. C.* comprenant le *Memorial Discourse* de BRYANT et les *Reminiscences* du DR. FRANCIS. Cf. B. II, 1852, p. 647.

*Memorials &c.* *Memorials of Eminent Yale Men*, par A. PH. STOKES. Cf. D.

*Notes autobiographiques.* Opuscule de J. F. C. publié dans notre thèse complémentaire (*Appendix I*). Cf. B. I, 2, p. 644.

*Notions.* *Notions of the Americans* par J. F. C. Cf. A. 10, p. 633.



*Naval History. The History of the Navy of the U. S. A.*, par J. F. C.  
Cf. A. 28, p. 637.

*Naval Lives. Lives of Distinguished American Naval Officers*, par J. F. C.  
Cf. A. 43, p. 641.

*Pages. Pages and Pictures from the Writings of J. F. C.*, par S. F. C.  
Cf. B. I, 4, p. 645.

*Rural Hours.* Ouvrage de S. F. C. (New York. Putnam, 1851).

*Switzerland. Sketches of Switzerland*, par J. F. C. Cf. A. 19, p. 636.

*Voices. Voices out of the Past*, par CLARE BENEDICT. Cf. B. I, 9, p. 646.

N. B. Pour éviter de multiplier inutilement les italiques, nous avons, dans chacun des chapitres littéraires (chap. VI-XI), fait imprimer en caractères ordinaires le titre de l'ouvrage qui donne son nom au chapitre.

## PLAN DE LA BIBLIOGRAPHIE

### A : ŒUVRES DE COOPER :

- I. Premières éditions (américaines, anglaises et françaises), p. 631.
- II. Principales collections d'œuvres complètes, p. 643.

### B : BIOGRAPHIE GÉNÉRALE :

- I. Documents ou Etudes émanant de Cooper lui-même ou de membres de sa famille, p. 644.
- II. Etudes importantes émanant de personnes étrangères à la famille Cooper, p. 646.

### C : ETUDES CRITIQUES MARQUANTES :

- I. Appréciations émanant de Cooper lui-même ou de membres de sa famille, p. 649.
- II. Etudes de personnes anonymes ou étrangères à la famille Cooper, p. 649.

### D : SOURCES NE FIGURANT PAS DANS LES LISTES PRÉCÉDENTES ET SUIVIES DE LA MENTION *op. cit.* D., p. 655.

## CHAPITRE PREMIER

### Américains de vieille souche

*« It is, perhaps, a natural feeling that man should respect those facts that carry to the mind the idea of stability. This is as true of families as of other things. Society, without this deference for permanent respectability, would be none the better; nor can I see a single reason why a republic should not cultivate this feeling; while I do see many why it should. All that is required, is to prevent, what is properly a sentiment, from degenerating into a prejudice. »* (BROTHER JONATHAN, 12 février 1842. Lettre de Cooper sur la Controverse Effingham) (1).

De tous les écrivains américains qui séjournèrent en Europe dans la première moitié du dix-neuvième siècle, nul ne parut attacher autant de prix à sa nationalité et à sa race que

---

(1) Ce passage, si intéressant pour son contenu, n'est malheureusement que trop caractéristique du manque d'aisance de Cooper dans le style philosophique. En voici une adaptation plutôt qu'une traduction :

« C'est peut-être un sentiment naturel que celui qui pousse l'homme à éprouver du respect pour les faits qui font naître dans son esprit une idée de stabilité. Ceci est aussi vrai des familles que d'autres choses. La société ne gagnerait rien à l'élimination de cette déférence pour une honorabilité transmise de génération en génération, et je ne peux découvrir une seule raison qui empêcherait une république de cultiver ce sentiment, tandis que j'en vois beaucoup qui devraient l'engager à le faire. Il suffit simplement d'éviter que ce qui doit être un sentiment dégénère en préjugé. »

JAMES FENIMORE-COOPER (2), dont une grande revue anglaise disait en 1831 : « Il est évidemment plus fier de sa naissance que de son génie, et son regard, ses paroles, sa démarche, tout en lui semble dénoter qu'il est encore plus flatté d'être considéré comme un citoyen américain que comme l'auteur du *Pilote* et de la *Prairie* (3). »

Né à Burlington, New-Jersey, le 15 septembre 1789 (4), Cooper pouvait en effet revendiquer l'honneur d'avoir vu le jour dans un pays libre, dans la seule vraie république de l'époque (5), et l'année même où la constitution qu'elle s'était donnée entraînait en vigueur sous l'égide du vénéré Washington. Selon l'expression employée plus tard par sa fille, il était né en même temps que son pays, *he was born with the country* (6).

Cooper, d'autre part, se faisait gloire d'être un Américain de vieille souche, et il s'acharna à détruire chez les Européens l'idée qu'il ne pouvait guère y avoir de familles anciennes et honorables aux Etats-Unis (7). Par sa mère, *Elizabeth Fenimore*,

(2) *Fenimore* n'est pas un prénom, mais un nom accolé au nom de famille par une décision du parlement de l'Etat de New-York en date du 13 avril 1826. *Vide infra*, chap. V et XII.

(3) Cf. *Colburn's New Monthly Magazine*, vol. 31, p. 362, *op. cit.* C. PHILARÈTE CHASLES, qui donna une traduction libre de cet article dans la *Revue Britannique* de janvier 1831 (*op. cit.* C), résume ainsi la phrase du critique anglais : « Il semble moins fier d'être homme de génie que d'être Américain et fils d'une république libre et florissante. »

Signalons à ce propos que, suivant un procédé qui ne lui était que trop habituel, Ph. Chasles n'hésita pas à s'approprier la plus grande partie de l'article en l'insérant dans ses œuvres complètes (*Etudes sur les Anglo-Américains au XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.* D, 1<sup>re</sup> partie, chap. 8) — ce qui a conduit G. D. Morris et Miss M. M. Gibb à prendre la traduction d'un article anglais pour un important spécimen de la critique française. (Cf. MORRIS, *op. cit.* C, p. 44 et GIBB, *op. cit.* C, p. 140).

(4) Cf. W. W. COOPER, *Genealogy*, p. 203.

(5) Voir préface du *Bravo*, et *Switzerland*, lettre 4.

(6) Cf. SUSAN FENIMORE COOPER, *Pages*, p. 285.

(7) Ses efforts ne furent pas toujours charitablement interprétés par ses compatriotes, Voir la *Controverse Effingham*, suscitée par la publi-

il croyait descendre de colons suédois établis depuis le milieu du dix-septième siècle sur les rives de la Delaware (8); par son père il remontait, pensait-il, jusqu'à un certain *William Cooper*, un quaker venu d'Amersham, Buckinghamshire, qui s'était d'abord fixé à Burlington en 1679 (9). On s'accorde maintenant à penser que les Fenimore, quakers comme les Cooper, étaient comme eux d'origine anglaise, et qu'ils avaient, du onzième au seizième siècle, possédé la seigneurie de Finmere dans

---

cation de *Home as Found* en 1838, et dont un écho survit dans les fameux vers de LOWELL (*A Fable for Critics*) :

Here's Cooper, who's written six volumes to show  
He's as good as a lord : well, let's grant that he's so.

Ces vers qui, pour reprendre une formule célèbre, font plus d'honneur à l'esprit de Lowell qu'à son cœur, n'auraient peut-être pas été écrits si le poète avait connu certaines nobles réponses de Cooper à ses détracteurs, notamment celle que nous avons placée en tête du présent chapitre.

(8) Voir préface de l'*Heidenmauer* (1832) : « A more suitable emblem of his country than that boy [Cooper's son Paul] could not have been found on the whole of its wide surface. As secondary to the predominant English or Saxon stock, the blood of France, Sweden, and Holland ran in nearly equal currents in his veins. He had not far to seek to find among his ancestors the peaceful companion of Penn, the Huguenot, the Cavalier, the Presbyterian, the follower of Luther and Calvin. »

Ce passage, où transparaissent les sentiments de Cooper sur le chapitre de ses ancêtres, prouve qu'il considérait à cette date que ses enfants avaient, en plus du sang franco-anglo-hollandais qu'ils tenaient de leur mère (descendante des de Lancey, des Heathcote et des Van Courtlandt), du sang anglo-saxon hérité des Cooper et du sang *suédois* qui ne pouvait leur venir que de leur grand'mère Elizabeth Fenimore.

Voir également LOUNSBURY, p. 3 : « His mother's maiden name was Elizabeth Fenimore, and the family to which she belonged was of Swedish descent. »

Pour ce qui est des colons suédois établis sur les bords de la Delaware dès 1638 voir R. G. THWAITES, *The Colonies*, *op. cit.* D, p. 208, et AMANDUS JOHNSON, *The Swedish Settlements on the Delaware*, *op. cit.* D.

(9) Voir détails et références plus loin.



le comté d'Oxford (10). Il en résulte que Fenimore Cooper était à son insu un Américain de pure race anglo-saxonne, et qu'il se rapprochait plus encore qu'il ne l'imaginait du type de « l'Américain cent pour cent » dont on parle tant aujourd'hui.

Il est regrettable toutefois qu'on ne puisse remonter avec une certitude absolue jusqu'à ceux de ses ancêtres, tant paternels que maternels, qui allèrent s'établir en Amérique. Du côté des Fenimore on ne remonte pas d'habitude au-delà de son grand-père, *Richard Fenimore*, gros propriétaire foncier de Rancocus (ou Rancocas) New Jersey (11). Du côté paternel on

(10) Cf. *Legends and Traditions of a Northern County*, par JAMES FENIMORE COOPER, petit-fils du romancier, p. 253. Voici en outre une réponse détaillée que l'auteur a bien voulu nous envoyer à ce sujet : « January 19, 1927... As to the Swedish blood there is absolutely nothing in it. There was a Swedish settlement in New Jersey, and at one time the idea got abroad that the Fenimores were Swedes. I don't know how, but on tracing their descent back, they proved to be purely English, from Finmere, where they were in 1086, when Domesday Book enrolled them. They were either Saxons or Finns. My aunt Sue (Cooper's daughter) told me about this mistake years ago, and it is possible that J. F. C. was for a time deceived. »

(11) Cf. *Legends &c.* p. 253.

Ajoutons cependant que M. GEORGE DECOU, de la *Burlington County Historical Society*, nous a assuré, dans une lettre en date du 27 avril 1936, que la généalogie des *Fenimore* était la suivante: Richard and Mary Fenimore (premiers émigrants) — Joseph F. — Richard F. — Elizabeth F. — James Fenimore Cooper.

Toujours d'après M. G. DECOU, le testament de Richard Fenimore, grand-père maternel du romancier (Liber 31, p. 269, Secretary of State's Office, Trenton, N. J.) est daté de *Wellingborough* (Township), ce qui amène M. DECOU à mettre en doute la tradition relative à l'emplacement des terres de ce Richard Fenimore: « Boynton refers to « Richard Fenimore of Rancocus » but I am quite certain that he never lived in or near the village of Rancocas (*sic*), which is on the dividing line between Willingboro and Westhampton townships and about three miles from Cooperstown, [N.J.] near which the Richard Fenimore lands were located. There never was a township named Rancocas. »

D'après GEORGE POMEROY KEESE (petit-neveu du romancier), la rivière Rancocus (*Rancocus Creek*) bordait les terres de Richard Fenimore. (*Harper's Weekly*, pp. 707-10).

retrouve son père *William*, fondateur de Cooperstown et juge du comté d'Otsego, son grand-père *James*, et son arrière grand-père *William*, mais, pour le père de ce dernier, pour le « premier émigrant », il est aujourd'hui possible d'hésiter entre le *William Cooper* venu d'Amersham en 1679 et *James Cooper*, de Stratford-on-Avon, qui s'installa à Trenton, New Jersey, en 1682.

Admirateur passionné de Shakespeare, Fenimore Cooper aurait sans doute frémi d'orgueil si on lui avait appris que sa famille était peut-être originaire de la ville même du grand Will, mais il ne songeait guère, semble-t-il, à se réclamer du James de Stratford. Il était persuadé que le premier émigrant était William Cooper d'Amersham (12), que ce William n'était pas resté à Burlington, qu'il avait en 1687 fondé sur la rive gauche de la Delaware, en face de Philadelphie, le village de Pyne Point, ou Cooper's Point, ou Cooper's Ferry — devenu plus tard Camden — et que de là venait la parenté des Cooper de Cooperstown (New-York) avec les Cooper demeurés à Camden (13). Il n'est pas prouvé cependant qu'il était à même

(12) Cf. *Voices out of the Past* par CLARE BENEDICT (A few notes on Cooper Genealogy, by W. W. Cooper addressed to Mrs C. J. Woolson, p. 313).

(13) *Ibid. ibid.* Voir également dans *Brother Jonathan*, numéro du 26 mars 1842, vol. I, pp. 355-357, une des lettres de Cooper sur la *Contraverse Effingham* et les rapports de *Home as Found* et des *Pionniers* avec la réalité. Cette lettre contient (p. 356) la citation suivante, tirée de *Warden's Gazetteer and History of New Jersey* (p. 115, article Camden): « The land at Cooper's Point, and extensive adjacent tracts, were taken up in 1687 by William Cooper, one of the first emigrants to the province, after the sale by Lord Berkeley to Byllinge; the whole of which is, at this time, not only possessed by his descendants, but actually by descendants bearing the name of Cooper; no portion of it, at any time, having been alienated by the family. » Là-dessus Cooper ajoute : « From this William Cooper my father was directly derived. »

Voir enfin une lettre de Cooper à Mrs Cooper en date du 29 janvier 1837 (*Correspondence*, p. 371): « I have been to Camden to-day, where I called on Richard Mallock [Matlack] Cooper. There are three principal proprietors in the family, whose estates all lie within six miles. They are not more nearly related to each other than they are to me. »

de fonder sa croyance sur des documents irréfutables. On peut voir en effet par ses annotations en marge d'un exemplaire de l'*Histoire de la Pennsylvanie* de Proud qu'il n'était pas absolument certain de sa généalogie, car il y donne tantôt la filiation : William [d'Amersham] — William — James — William — James Fenimore, et tantôt la série : William [d'Amersham] — JAMES — William — James — William — James Fenimore, qui comprend une génération de plus (14).

Les titres de James de Stratford ne furent découverts que longtemps après la mort du romancier, puisque c'est en 1879 seulement que William Wager Cooper plaça ce James en tête d'une généalogie de la famille (15) qui ne faisait aucune allusion aux Cooper de Camden (16). Cette généalogie semble avoir été établie avec beaucoup de conscience, et on conçoit que ses conclusions en faveur de James aient été adoptées successivement par presque tous les biographes de Cooper qui en eurent connaissance : W. B. SHUBRICK CLYMER (1900), MARY E. PHILLIPS (1912), J. F. COOPER, petit-fils du romancier (1921) et ROBERT E. SPILLER (1931). Seuls font exception LOUNSBURY (1883) et H. W. BOYNTON (1931). Lounsbury ne donne pas le nom du premier émigrant, mais il semble faire allusion au William d'Amersham signalé par Cooper. Il passe d'ailleurs si rapide-

(14) Le volume est la propriété du petit-fils du romancier Mr. Cooper. La première note est reproduite par H. W. BOYNTON, p. 5, la deuxième par CLARE BENEDICT, *Voices*, p. 312.

(15) On trouvera cette généalogie dans les collections de la *New-York State Historical Association*, vol. 16, 1917, pp. 193-211, *op. cit.* B. L'auteur était un petit-fils du grand-père paternel de Cooper, mais par sa seconde femme. Il était donc un « demi cousin germain » du romancier.

(16) Dans les notes adressées à Mrs C. J. Woolson (Cf. CLARE BENEDICT, *Voices*, p. 313), W. W. Cooper déclare que le descendant direct du William d'Amersham, W. D. Cooper, de Camden, est convaincu comme lui que le romancier ne descendait pas du fondateur de Camden. W. W. Cooper suppose il est vrai (p. 314) que James de Stratford a pu être un parent plus ou moins éloigné du William de Camden. Mais la Généalogie, de toute évidence très postérieure aux notes à Mrs Woolson, ne contient plus aucune supposition de ce genre.

ment sur cette partie de son sujet qu'on a l'impression qu'il ignorait complètement le travail de W. W. Cooper (17). H. W. Boynton, par contre, déclare formellement que ce travail lui semble insuffisant et qu'il n'existe aucune « preuve directe » en faveur de James, tandis que de nombreuses « preuves indirectes » militent en faveur de William (18).

Personnellement il nous répugne d'avoir à mettre en doute les affirmations de Fenimore Cooper, notamment en ce qui concerne sa parenté avec les Cooper de Camden, mais il est évident que, s'il s'est trompé en croyant les Fenimore d'origine suédoise, il peut également s'être fait illusion sur sa parenté avec les Cooper de Camden. Il nous semble d'autre part qu'un examen approfondi de la Généalogie prouve que W. W. Cooper a clairement montré comment l'arrière grand-père du romancier, que personne ne discute, était un fils de l'émigrant de Stratford :

Cet arrière grand-père — pour Fenimore Cooper aussi bien que pour l'auteur de la Généalogie — était *William Cooper, époux de Mary Groom* (19). Or les testaments respectifs de

(17) Cf. p. 2.

(18) Cf. p. 5.

(19) Personne, nous le répétons, n'a encore mis en doute l'exactitude de cette opinion. Nous ajouterons que l'accord de Fenimore Cooper et de W. W. Cooper paraît encore plus impressionnant quand on se rend compte que le romancier pouvait tenir ses renseignements de son propre père, qui avait vécu à Byberry, tout près de Mary Groom, sa grand'mère, pendant toute la durée de son enfance et de son adolescence. (Né en 1754, William Cooper avait en effet plus de 17 ans lorsque Mary Groom mourut en 1772. Cf. *Genealogy*, pp. 196-97).

Le texte exact de la déclaration de J. F. C. est reproduit par CLAIRE BENEDICT, *Voices*, p. 312 :

« Manuscript note in Proud's History (by. J. F. C.).

|      |                                                |
|------|------------------------------------------------|
| 1679 | 1 William Cooper and                           |
|      | 2 James Cooper and Sarah Dunning.              |
|      | 3 William Cooper and Mary Groome.              |
|      | 4 James Cooper and Hannah Hibbs.               |
|      | 5 William Cooper and Elizabeth Fenimore.       |
|      | 6 James Fenimore Cooper and S. A. De Lancey ». |



*James Cooper de Stratford* et de son fils *Samuel*, qui survécut à son frère *William* et laissa une bonne part de sa fortune à sa belle-sœur *Mary (Groom) Cooper* et aux enfants de celle-ci, ces testaments — ou du moins les extraits qui en sont cités dans la Généalogie entre autres documents officiels — font naître dans l'esprit du lecteur la conviction que *William Cooper*, époux de *Mary Groom*, était frère de *Samuel* et fils de *James*.

Il se pourrait évidemment que *W. W. Cooper*, auteur de la Généalogie, ait commis par inadvertance quelque confusion grave, et c'est pourquoi nous avons prié *R. E. Spiller* de bien vouloir faire photographier aux archives de Philadelphie les testaments en question. Mais l'étude de ces photographies — et aussi celle du testament de *Mary Groom*, dont une copie nous a été envoyée par *Mr. William Cooper*, de Philadelphie — n'a fait que confirmer l'exactitude des citations ainsi que la justesse des conclusions de *W. W. Cooper* (20).

(20) Voici l'essentiel des trois testaments examinés :

*Will of James Cooper*, Philadelphia, Book E. Page 219. N° 290. 1732 :

« ... I James Cooper of the City of Philadelphia... Yeoman... Give Devise and Bequeath unto my Eldest Daughter *Esther Hussey*... my Sons *Samuel William Benjamin & Isaac* & Daughters *Esther and Rebecca* & Grand son *James Cooper*... »

*Will of Samuel Cooper*, Philadelphia, Book O. Page 322. N° 207. 1750 :

« ... I Samuel Cooper of the Manor of Morland in the County of Philadelphia... yeoman... Give and Bequeath to my sister in law *Mary Cooper* all that plantation that I bought of her father *Thomas Grome*... the two sons of the said *Mary Cooper* *Joseph Cooper* and *Samuel Cooper*... *Thomas Cooper* and *James Cooper* the other two sons of my brother *William Cooper* deceased... my brother *William Coopers* daughters and Sons *Samuel William Benjamin & Isaac* & Daughters *Esther and Rebecca Kelleys* children (*sic*)... »

*Will of Mary (Groom) Cooper*, Philadelphia, Book P. Page 290. N° 184. 1771 :

« ... I *Mary Cooper*, in the Township of *Biberry* and County of *Philadelphia*... give and bequeath unto my son *Thomas Cooper*... my son *Joseph Cooper*... my daughter *Letitia States*... my son *Samuel Cooper*... my son *James Cooper*... »

Ce dernier testament nous a été communiqué par *Mr. William Cooper*, 3620 N. Broad St. Philadelphia, qui, depuis des années, s'intéresse à la généalogie des *Cooper* de *Pennsylvanie* et du *New-Jersey*.

Nous sommes donc persuadé que, contrairement à ce qu'avance H. W. Boynton, les « preuves directes » en faveur de James de Stratford sont loin de faire défaut. Nous nous abstenons pourtant de recommander l'adoption sans réserves de la généalogie laissée par W. W. Cooper, mais seulement par respect pour la parole du petit-fils du romancier, qui nous a écrit à deux reprises qu'il avait découvert dans les papiers de famille un exemplaire de cette généalogie marqué « à détruire à la demande de W. W. Cooper (21). »

(21) Lettre en date du 11 septembre 1931: « The criticism of the genealogy [by H. W. Boynton] brings up a difficult question. Cooper himself, and the Cooper's Point Coopers always considered William Cooper [Cooper's father] as connected with their family. When W. W. Cooper prepared his Genealogy he made no reference to this; but I found among the papers a copy of his Genealogy marked « To be destroyed by request of W. W. Cooper », from which I conclude he found he was inaccurate in some particular. »

Une seconde lettre du 1<sup>er</sup> juin 1932 est beaucoup plus dure pour W. W. Cooper: « My copy of Proud's History of Pennsylvania, and one other History, the name of which I cannot recall, are full of marginal notes by Fenimore Cooper, all of which indicate that the genealogy as accepted by his father, and himself, and the Cooper's Point Coopers, was correct.

Then W. W. Cooper, the genealogical maniac, turned up and dug out the information to which you refer, repudiating the accepted genealogy. His genealogy was never, however, approved by any member of the family, who naturally believed that Judge Cooper and the contemporary Cooper's Point Coopers knew their own family.

To add to this complication I found, quite recently, a copy of W. W. Cooper's Genealogy, with the request written on it to please destroy all copies in the possession of the family, but giving no reason. This seemed to indicate that he had found that his genealogy was wrong, and wished it destroyed.

Personally, I have never given the matter any attention. »

On remarquera que Mr. Cooper oublie de mentionner la communauté de vues de W. W. Cooper et de W. D. Cooper de Camden. « By the assistance of his direct descendant, my friend W. D. Cooper, Esq. of Camden, N. J., it is made clear that our descent is not from that William who settled at Camden... » (Cf. *Voices*, p. 313). On notera également que, dans *Legends &c.* (1921, p. 247), Mr. Cooper adopte en fait les conclusions de W. W. Cooper et ne paraît pas avoir le moindre doute

Ajoutons pour terminer que nous n'ignorons pas qu'une solution aussi ingénieuse qu'élégante aurait consisté à mettre fin à toute controverse en faisant du James de Stratford, né en 1661, un fils du William d'Amersham, né en 1632. Malheureusement cette façon de voir (qui fut peut-être après tout celle de Cooper lui-même lorsqu'il penchait pour la filiation : *William — James — William — James — William — James Fenimore*) se heurte aux données certaines de la généalogie des Cooper de Camden (22), et force nous est d'y renoncer.

De toute manière, et quelle que soit l'attitude que l'on adopte dans la controverse relative au « premier émigrant »,

sur l'identité du premier émigrant: « ... the family were all Quakers; the first of them to come to America was James Cooper, of Stratford on Avon... »

(22) MR. WILLIAM COOPER (de Philadelphie), déjà cité, nous a assuré dans une lettre en date du 20 février 1936 que James de Stratford n'était pas le fils de William Cooper de Camden (originaire d'Amersham) et qu'il ne pouvait guère être son frère: « No! I am sure William Cooper of Camden (Pyne Point, then) was not the father of James, from whose line came the novelist.

Wm. Cooper of Pyne Point had: William (1660-1691), Hannah (born 1661), Joseph (1666-1731), James (1670-1682), Daniel (1673-1715).

With the exception of Hannah, whose line did not interest me [since her descendants were not named Cooper], and Daniel, whose descendants are untraceable after 1783, I have followed the descendants of those children down to comparatively recent years...

I have been in frequent communication with the President of the Camden County Historical Society, and with the Gloucester County Historical Society. I have read and copied every will or deed of the Coopers I could find at Trenton, Camden, Woodbury and Mt. Holly, N. J. and Philadelphia, Pa. From these I have an elaborate chart of descendants of William and Margaret Cooper, the emigrants. Nowhere have I found one that embraces *all* the lines...

Chas. S. Boyer, President of the Camden Co Historical Society, annotated a Cooper genealogy (the Pyne Point line) by R. B. Hull. In it he states « William Cooper, the emigrant, of Pyne Point, was presumably a brother of James Cooper, of Philadelphia. » But note James was born in 1661 at Stratford, William in 1632 at Coleshill, parish of Amersham. »

il est sûr que Fenimore Cooper descendait de plusieurs générations de quakers anglais établis depuis plus d'un siècle sur les bords de la Delaware, à Philadelphie même ou dans les environs. D'un côté du fleuve comme de l'autre, en Pennsylvanie comme dans le New Jersey, les quakers constituaient un des principaux éléments de la population. Les Cooper et les Fenimore avaient donc pu mener librement l'existence patriarcale qui répondait à leurs convictions et s'imposer cette discipline physique et morale dans laquelle l'auteur des *Pionniers* trouve l'explication des proportions athlétiques des quakers (23) et dont on peut se faire une idée d'après les règlements élaborés par William Penn et ses compagnons :

« Pour éloigner tout ce qui seroit capable d'entretenir les habitans dans la vanité, le libertinage, l'impiété, et dans une vie scandaleuse ; on y défend, sous des peines qui seront rigoureusement exécutées contre les contrevenans, toutes gageures, comédies, jeux de cartes, jeux de dez, mascarades, injures, malédictions, juremens, mensonges et faux témoignages ; on y défend de prononcer toutes paroles sales et deshonnêtes ; de commettre inceste, sodomie, paillardise, trahison, rébellion, meurtre, larcin ; de donner dans l'orgueil et la piaffe des habits ; de faire aucun excès dans les repas, et généralement de tomber dans aucun de ces dérèglemens, qui sont contraires à la saine morale (24). »

Autre donnée certaine, les ancêtres indiscutés de Cooper avaient tous été des propriétaires terriens, ce qui d'ailleurs

(23) Chap. 2 mil.

(24) Nous empruntons cette pittoresque traduction du texte bien connu à une curieuse compilation basée principalement sur les voyages du naturaliste suédois Kalms et de l'Allemand G. Mittelberger et intitulée *Histoire Naturelle et Politique de la Pensylvanie et de l'Etablissement des Quakers dans cette Contrée*. Traduite de l'allemand. P.M.D.S. Censeur Royal. *Op. cit.* D. 1768, p. 232.

Pour les exceptions à la règle voir MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Voyage aux Etats-Unis* (1793-98), *op. cit.* D, p. 336.



n'avait pas dû les empêcher d'apprendre dans leur jeunesse un métier manuel, conformément aux sages prescriptions de la charte de William Penn : « A douze ans tous les enfants devront apprendre quelque métier utile, afin que personne ne reste désœuvré, que le pauvre puisse travailler pour vivre, et que le riche ne tombe point dans la misère s'il éprouve quelques revers (25). »

A ces données d'ordre général on voudrait pouvoir ajouter quelques notations précises, capables d'éclairer la physionomie particulière de chacun des ascendants authentiques du romancier. Mais il faut bien reconnaître qu'à l'exception de son père tous les autres restent pour nous de simples noms. Il n'en serait pas de même si nous pouvions accepter sans hésitation, soit William d'Amersham, soit, mieux encore, James de Stratford. Le premier, fondateur de Cooper's Point et membre de l'Assemblée de l'Etat de New Jersey, ne manque pas de relief, et plusieurs traits de ce pionnier se retrouveraient dans le juge qui fonda Cooperstown et qui siégea deux fois au Congrès des Etats-Unis. Quant à James, il revit littéralement grâce aux indications de la Généalogie, grâce surtout à un article d'un journal quaker, *The Friend* (26).

A l'âge de vingt-et-un ans, en septembre 1682, nous le voyons acquérir des terres dans le comté de Gloucester « en considération de l'amitié que lui porte, pour l'amour de la vérité, » son coreligionnaire Edward Byllynge, « propriétaire » de la colonie de West Jersey (27). L'année suivante, apprenant que Penn vient de dresser le plan de Philadelphie, la ville de l'Amour Fraternel, il achète un lot de terrain dans ce qui sera

(25) Cf. *L'Art de Vérifier les dates*, op. cit. D. Chap. Pennsylvanie, p. 143. Convention signée le 5 mai 1682.

(26) Cf. Vol. 28, p. 51. L'article est cité dans *Legends &c.*, pp. 248-52.

(27) Il s'agit de la partie occidentale de la colonie de New Jersey achetée une dizaine d'années plus tôt à son premier « propriétaire », Lord Berkeley, par un groupe de Quakers. Cf. THWAITES, *The Colonies*, op. cit. D. chap. 9, fin.

Chestnut Street, persuadé qu'il est qu'une cité florissante ne tardera pas à s'élever là où ne se dressaient quelques mois auparavant que trois ou quatre misérables cabanes. Deux ans après, le succès récompense son optimisme. Philadelphie compte six cents maisons qui abritent plusieurs milliers d'habitants (28). Il juge alors que le moment est venu de vendre ses terres de West Jersey et d'aller se fixer à Philadelphie. Etabli d'abord comme « cordonnier », il devient vite un riche « marchand », fort bien installé dans Mulberry Street (plus tard appelée Arch Street) à l'angle de Second Street (29), et il ne manque pas d'acquérir à l'occasion terrains en ville et « plantations » aux alentours. Esther, sa femme, réputée pour sa piété, lui donne en outre de nombreux enfants.

Son bonheur semble donc sans mélange quand il le compromet soudain en adoptant, en 1691, les doctrines du quaker dissident George Keith sur la transmigration des âmes et la négation de l'éternité des châtiments. Il combat pour ces principes avec enthousiasme, avec violence même ; il ne ménage ni sa peine ni son argent. La condamnation de Keith par les ministres quakers de Philadelphie n'arrive pas à l'émouvoir et, le 7 septembre 1692, lorsque cette condamnation va être confirmée à Burlington par l'assemblée générale annuelle, il pousse l'audace jusqu'à grimper dans l'embrasure d'une fenêtre pour y lire d'une voix ferme une proclamation de l'irréductible dissident.

Mais l'attitude de Keith dans les scènes qui suivent lui montre le manque de charité chrétienne de son idole et, les efforts de sa pieuse épouse aidant, il finit par lire en 1695 une

---

(28) Cf. *A Further Account of Pennsylvania*, par W. PENN, 1685, cité par A. C. MYERS dans *Narratives of Early Pennsylvania, New Jersey and Delaware*, *op. cit.* D. p. 269.

(29) Cf. Philadelphia, deed E 1, vol. 5, page 461, 1686. Par cet acte Joseph Phipps vendait à « James Cooper, *cordwainer* » le terrain d'Arch street à l'angle de Second street. (Un extrait de l'acte nous a été communiqué par Mr. W. Cooper, 3620 N. Broad St. Philadelphie).

Voir aussi Deed E 7, vol. 8, page 10, 1695, où, comme le signale la Généalogie (p. 194), James Cooper est dit « *merchant* ».

confession publique dont l'humilité sincère n'a rien de bas et qui lui fait le plus grand honneur par sa mâle franchise.

Forte de la conversion de son mari, Esther devient ensuite une des prédicatrices les plus écoutées de la région et elle meurt en odeur de sainteté en l'an 1706. Quant à James, il continue sans doute à accroître sa fortune et il s'éteint riche et plein de jours en 1732, accompagné dans la tombe par une seconde épouse, compagne de ses dix dernières années.

Quel contraste entre ce personnage haut en couleur, si digne d'être l'ancêtre du pionnier de Cooperstown et du Fenimore Cooper des grandes controverses, et celui qui, à notre avis, fut son fils, nous voulons dire William Cooper, arrière grand-père du romancier ! De lui nous savons tout juste qu'il possédait une plantation à Byberry et des terrains à Philadelphie, qu'il épousa Mary Groom, dont il eut six enfants, et qu'il mourut assez jeune en 1736 (30). Nous savons par contre que le grand-père de sa femme, Samuel Groom, qui fut un des « propriétaires » de la colonie d'East Jersey, croisait en 1676 avec son navire armé en course au large de la colonie de Maryland (31). Peut-être Samuel Groom n'était-il pas encore à cette époque un paisible disciple de Fox, un apôtre quaker de la non-résistance, peut-être aussi distinguait-il entre les devoirs à bord et à terre, tout comme les Puritains de son temps (32) ; ce qu'il importe de retenir c'est qu'il est un ancêtre authentique de l'auteur du *Corsaire Rouge* (33).

Grande pénurie de détails encore sur le grand-père de Fenimore Cooper (1729-1795). Il s'appelait James, d'où le pré-

(30) Cf. *Genealogy* pp. 196-97. Byberry était une petite agglomération qui fut englobée plus tard dans Philadelphie.

(31) Cf. *Legends &c.* p. 252.

(32) Cf. HAWTHORNE, *The Scarlet Letter*, chap. 21, fin.

(33) Il est fort probable d'ailleurs que le romancier ignorait tout de ce lointain ancêtre, non seulement lorsqu'il travaillait au *Corsaire Rouge*, mais lorsqu'il écrivait dans son *Histoire navale des Etats-Unis* que de trop nombreux corsaires anglo-américains de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle

nom du romancier, et il se maria en 1750 avec Hannah Hibbs, — petite-fille de William Carter, maire de Philadelphie en 1711, — dont il eut huit enfants (34). La Généalogie nous apprend qu'en vertu du testament de son oncle Samuel il avait hérité, peu après son mariage, d'une plantation située à Buckingham, Bucks County, mais qu'il n'en prit pas possession et qu'il vécut la plupart du temps à Byberry jusqu'à la mort de sa femme, survenue en 1777. Est-ce à cet héritage que Susan Fenimore Cooper fait allusion lorsqu'elle déclare dans une lettre inédite que, d'après la tradition familiale, il aurait perdu sa part des biens familiaux par la faute d'un oncle, son tuteur, et qu'il aurait connu la gêne ? (35) Nous savons en tout cas par la Généalogie qu'après s'être remarié en 1778 avec Elizabeth Wager, descendante de colons suédois et grand'mère de l'auteur de la Généalogie, il alla vivre dans le comté de Chester, où il acheta 260 acres de terres.

Mais nous arrivons enfin au père du romancier, William Cooper, personnage d'une forte originalité, et dont le carac-

---

ne distinguaient pas toujours entre la course (*fighting for plunder*) et la piraterie (*plundering unlawfully*). (Vol. I, p. 55).

Voir à ce sujet S. G. FISHER, *The Quaker Colonies, op. cit.* D. p. 196: « .... for a hundred years Jersey customs officers are said to have issued documents which were ostensibly letters of marque but which really abetted a piratical cruise. Piracy was, however, in those days a semilegitimate offense, winked at by the authorities all through the colonial period; and respectable people and governors and officials of New York and North Carolina, it is said, secretly furnished funds for such expeditions and were interested in the profits. » Noter toutefois que Fenimore Cooper ne pense pas que les gouverneurs aient été aussi dénués de scrupules. (*Naval History*, vol. I, p. 55).

(34) Cf. *Legends &c.* p. 253, *Genealogy*, p. 197-200, et la note suivante.

(35) Voir le troisième volume (inédit) de la *Correspondance*. Lettre à Mrs Woolson du 25 février 1867: « Unhappily for our great-grandfather he lost his portion of the property through an Uncle, who was his guardian — such at least was the tradition — he removed when young to Pennsylvania [??] where his circumstances were much reduced. » Plus loin S.F.C. parle de ce même ancêtre en le nommant: « ... *James*, our grandfather's father, for whom my dear Father was named. »



tère et la physionomie nous sont révélés, non seulement par de nombreux documents mais encore par trois portraits (36). Né le 2 décembre 1754 à Byberry (37), il était le second fils et le troisième enfant de James Cooper et d'Hannah Hibbs. Par son père comme par sa mère il descendait de colons quakers de pure race anglo-saxonne (38), d'où son physique de John Bull puissant (39) et cette habitude de tutoyer les gens qu'il ne réussit jamais à perdre entièrement et que l'on retrouvera chez le Juge Temple des *Pionniers*.

Son éducation fut celle des enfants quakers de l'époque, c'est dire qu'il reçut une bonne instruction primaire et que, comme nombre de ses camarades plus fortunés, il apprit un métier, en l'espèce celui de charron.

Devenu capable de gagner sa vie, le jeune William n'accepta plus qu'avec difficulté de plier son caractère indépendant à la discipline familiale et il ne tarda pas à quitter la maison paternelle de Byberry, accompagné peut-être de quelques-uns de

(36) Cf. *Legends &c.*, p. 255. Un Gilbert Stuart fréquemment reproduit (Cf. PHILLIPS, p. 10, BOYNTON, p. 11, SPILLER, p. 19 et N. Y. STATE HIST. Assn. vol. XVI, p. 201), un John Trumbull et un portrait non signé reproduit dans *Voices*.

(37) Cf. *Genealogy*, p. 199: « His father's dwelling was near the site now occupied by the Somerton post-office. »

(38) Cf. *Genealogy*, p. 197. Les parents de sa mère, William Hibbs et Ann Carter, descendaient de colons anglais qui se trouvaient à Burlington en 1678. Le mariage eut lieu au *meeting* des quakers mais, d'après Mr. Cooper (*Legends &c.*, p. 253) le père de la mariée, William Carter, n'était pas quaker: « he did not come to America for his soul's sake, but to escape the penalty, death, I believe, for killing deer in one of the King's forests ».

(39) Voir à ce sujet une lettre du romancier à sa sœur Mrs. Pomeroy: « ... with a slight exception [*encore le sang suédois des Fenimore?*] we are purely of English extraction. Our father was the great-great-grandson of an Englishman. I once met with a man, (an Englishman), who bore so strong a resemblance to him, in stature, form, walk, features, and expression, that I actually took the trouble to ascertain his name. He even had our own. I had no means of tracing the matter any farther, but here was physical evidence to show the affinity between the two people. » *France*, vol. I, lettre 2, fin.

ses frères et sœurs (40). C'est alors sans doute qu'il alla chercher fortune dans la région de Burlington, de l'autre côté du fleuve. Que fit-il pour vivre ? Un peu de tout probablement, et il n'est pas impossible qu'il y ait une part de vérité dans les on-dit d'apparence contradictoire qui le représentent tantôt comme un charron, tantôt comme un garçon de ferme, parfois même comme un marchand de poisson déambulant dans les rues de Burlington (41).

Quoi qu'il en soit, au bout de quelques années, il n'hésita pas à courtiser une héritière du pays, Elizabeth Fenimore, et voici comment G. Pomeroy Keese raconte l'histoire de leur mariage : « William Cooper était garçon de ferme et d'origine très modeste. Ses assiduités auprès d'Elizabeth Fenimore étaient fort mal vues des parents de la jeune fille, qui tenaient un rang dans la société et qui possédaient une assez belle fortune (42). Mais le jeune Cooper avait l'âme d'un Lochinvar (43),

(40) Cf. *Legends &c.*, p. 254. « It is said that, as a youth, he ran away from home on account of some disagreement with his father and that some of the other of the children went with him. » En août 1925 l'auteur nous a expliqué cet exode en nous disant que les enfants du premier lit ne pouvaient pas s'entendre avec la seconde femme de James Cooper. Mais William était déjà marié et père de famille lorsque son père se remaria en 1778. Cette explication ne serait donc valable que pour une seconde querelle de famille et il est possible que la tradition ait mélangé les deux, ce qui nous inclinerait à penser que William partit seul.

(41) Voir notamment une lettre publiée par l'éditeur new-yorkais James Watson Webb dans son journal, le *Morning Courier and Enquirer*, à l'époque des procès en diffamation intentés par Cooper à la plupart des grands journaux whigs de l'Etat de New-York. Dans cette lettre (numéro du 13 septembre 1839) le père du romancier est donné comme : « an humble hawker of fish through the streets of Burlington, who subsequently became a respectable *wheel-wright*, and by industry at his trade and an enterprising spirit, ultimately rose to the dignity of Judge of this [Otsego] county. »

(42) A propos de ces Fenimore, voir dans l'article du *Courier and Enquirer*, cité à la note précédente, un exemple typique de l'incroyable légèreté avec laquelle les ennemis de Cooper publiaient les détails les plus contradictoires sur ses parents et grands-parents. « His paternal grand-

et il le montra en prenant en croupe la jolie fille de la maison et en galopant jusqu'au pasteur le plus proche, qui unit les deux jeunes gens avant que leurs familles se fussent aperçu de rien (44). »

Le petit-fils du romancier, auteur d'une biographie inédite de William Cooper, nous a assuré qu'il n'avait jamais entendu parler de cette romanesque aventure (45). Peut-être cependant l'anecdote de G. Pomeroy Keese n'est-elle pas absolument dénuée de fondement. On comprend tout d'abord que les parents d'Elizabeth Fenimore, riches propriétaires et quakers dévots, aient refusé de donner leur fille à un garçon sans

mother had for more than twenty years occupied a stall and been a vender of fresh vegetables in the Philadelphia market; and many are still living who often exclaim when their vegetables are not as fresh as they should be — « Alas, when shall we again see such vegetables as old *mother Fenimore* furnished us. »

L'auteur de l'article insiste longuement sur le fait que le romancier a ajouté « Fenimore » à son nom de famille, mais il n'hésite pas à lui attribuer ici, comme grand-mère *paternelle*, une certaine « mother Fenimore » et non une Mrs. Cooper! S'il s'agit d'une coquille et si nous devons — avec Lounsbury (p. 188) — lire *maternal grandmother*, nous nous demandons comment la mère d'Elizabeth Fenimore aurait pu pendant vingt ans aller vendre des légumes à vingt milles de sa propriété alors que Burlington était tout près. Quant à la véritable grand-mère paternelle de Cooper, Hannah Hibbs, petite-fille d'un maire de Philadelphie, elle mourut en 1777, avant la cinquantaine, et ne correspond guère comme signalement à la « mère Fenimore ».

Cette généalogie fantaisiste se retrouve deux ans plus tard dans la parodie de *Home as Found* (*The Effinghams, or Home as I Found It*) que, plus heureux que LOUNSBURY (cf. p. 158), nous avons réussi à nous procurer. Les armes de Sir James Effingham (Fenimore Cooper) y sont ainsi décrites: « an emblazonment on a shield, of a green grocer's shop and a cart wheel, indicative of the origin and occupation of his ancestors », *op. cit.* D, p. 14.

(43) Cf. WALTER SCOTT, *Marmion*, chant V.

(44) Cf. *Harper's Weekly*, p. 707 (note).

(45) Lettre de Mr. Cooper en date du 23 octobre 1931: « I never heard that Judge Cooper ran away with his wife on horseback, or any other way. He was married at twenty, and she, I think, twenty-two. They were not married at *Meeting* but by a Justice of the Peace, under a special license. »

fortune (46) brouillé avec sa famille. Or, d'après une vieille histoire de la Pennsylvanie, il n'y avait, vers le milieu du dix-huitième siècle tout au moins, qu'un seul moyen légal de se passer du consentement des parents de la jeune fille : « Si les père et mère s'opposent à l'union de deux amans, il n'y a d'autre moyen d'éluder leur refus, que de s'enfuir ensemble ; mais il faut alors, pour éviter toutes poursuites juridiques, que le garçon monte en croupe derrière sa maîtresse, et qu'ils se présentent l'un et l'autre dans cette situation devant le Juge. La fille confesse qu'elle a enlevé son amant, et prie le Juge de la marier avec lui ; ce qui se fait aussitôt. La cérémonie achevée, les époux vont jouir de leurs droits, et les parens ne peuvent plus faire aucun obstacle à leur conduite, et encore moins demander la cassation de leur mariage (47). » Curieuse coutume, qui a bien pu exister dans le New-Jersey comme en Pennsylvanie, et qui confirmerait en somme les dires de G. Pomeroy Keese... à cela près qu'il aurait interverti les rôles, faute d'avoir compris que la position un peu humiliante assignée au fiancé avait sans doute pour objet de témoigner que la jeune fille n'avait pas été enlevée de force.

Le mariage — et ceci nous le savons avec certitude (48) — eut lieu à Burlington le 12 décembre 1775, et, s'il fut vraiment un geste d'indépendance, il s'harmonise de façon singulière avec le vent de révolte qui soufflait alors sur le pays. Le sang avait coulé à Lexington et Bunker Hill, et Washington, nommé général en chef des forces dites Continentales, assiégeait dans Boston une armée anglaise de près de dix mille

---

(46) S. G. FISHER (*The Quaker Colonies*, pp. 154-5) déclare qu'il existait dans le West Jersey de vastes plantations assez semblables à celles du Sud et que les riches quakers cherchaient à agrandir leurs domaines par des mariages de convenance : « A Quaker of broad acres would seek for his daughter a young man of another landholding Quaker family and would thus join the two estates. »

(47) *Histoire Naturelle et Politique de la Pensylvanie*, 1768, *op. cit* D, F. 232.

(8) Cf. *Genealogy*, p. 199 et *Legends &c.* pp. 233 et 253.



hommes (49). De jour en jour, en dépit des hésitations du Congrès réuni à Philadelphie, la rupture définitive avec la mère-patrie devenait plus inévitable.

On s'étonnera peut-être qu'en de telles circonstances l'énergique et vigoureux William ne se soit pas arraché aux bras de sa jeune femme pour rejoindre devant Boston l'armée continentale. S'il avait « l'âme d'un Lochinvar », pourquoi pas aussi celle d'un La Fayette ? Mais ce problème ne se pose que si on néglige d'envisager les faits selon la perspective historique. Tant d'Américains hésitaient alors entre leur « loyalisme », c'est-à-dire leur devoir de fidélité à la couronne, et leurs obligations envers leurs colonies respectives, qu'on ne pouvait juger avec sévérité ceux qui ne se décidaient à prendre les armes, ni pour le roi, ni pour le Congrès, dans un conflit dont l'issue paraissait par surcroît bien incertaine. Les engagements volontaires étaient considérés d'autre part comme autant de contrats individuels et temporaires, pouvant légalement se terminer bien avant la fin des hostilités, et dont chacun était libre de peser les avantages et les inconvénients (50). Personne n'avait donc à reprocher à un homme marié de se consacrer d'abord à sa famille. Enfin, sur les bords de la Delaware, tout le monde respectait les scrupules religieux des quakers, « objecteurs de conscience » par définition, qui faisaient du port des armes un des crimes les plus odieux dont un chrétien pût se rendre coupable (51).

(49) Voir chap. X et W. M. SLOANE, *The French War and the Revolution*, *op. cit.* D, pp. 202 et 206.

(50) Même après les succès de Trenton et de Princeton l'intérêt joua un grand rôle dans les engagements volontaires. Cf. SLOANE, *op. cit.* D, p. 259: « ... enlistments were as slack as the public temper. It was believed that many were holding back in the hope of increased bounties from State, county, or townships, as the case might be, and, contrary both to Washington's desires and the public policy, some of the States did increase their offers and thus put a premium on selfishness and calculation. »

(51) Ces scrupules furent même respectés au moment où le général Putnam organisait fiévreusement la défense de Philadelphie abandonnée par le Congrès. (Fin 1776). Cf. SLOANE, *op. cit.* D, p. 251. Voir égale-

William Cooper ne prit donc pas les armes, et le jeune ménage s'installa semble-t-il au hameau de Cooperstown — qu'il ne faut pas confondre avec le Cooperstown du comté d'Otsego — trois milles au sud-ouest de Burlington. Une lettre de Fenimore Cooper nous apprend que son père ne quitta ce hameau que vers 1778 (52). Ce fut donc à Cooperstown, N. J., que dut naître en 1776 Richard Fenimore Cooper, frère aîné du romancier (53). Ce fut là également que William et sa femme durent ressentir le contre-coup des revers et des succès de Washington lorsque la Delaware et ses rives devinrent de 1776 à 1778 un des principaux théâtres d'opérations.

ment J. O. RAUM, *History of New Jersey, op. cit.* D, vol. I, pp. 403, 407 et 411.

Au sujet de l'attitude de W. Cooper, MR. COOPER nous communique les renseignements suivants (Lettre du 1<sup>er</sup> juin 1932): « There is nothing to show that Judge Cooper took any active part in the War of the Revolution, or how he felt about it, except the memorandum of a bet he made with Lawrence [son voisin à Burlington, le père du futur commandant de Fenimore Cooper à bord du *Wasp*] as to the appearance of a French fleet off the Coast to aid the Colonists within a certain period. Richard Fenimore evidently sympathized with the Colonists, as he furnished Washington's Army with wood, and the services of four horse teams, for which he received the usual Certificate of the United States Treasury. This he never presented, and it is still in my possession. »

(52) Cf. *Corresp.*, p. 363, lettre du 5 juillet 1836: « Coopertstown here is only three miles from Burlington. It has a meeting-house, tavern, two stores and twelve dwellings, not having increased much since my father left it, which he did about fifty-eight years since. »

MR. COOPER (lettre du 1<sup>er</sup> juin 1932) ne croit pas que W. Cooper ait donné son nom à ce hameau.

MR. GEORGE DECOU nous écrit ce qui suit (27 avril 1936): « William Cooper's home at Cooperstown was located at the north west corner of the road leading from Bridgeboro to Burlington (now route 25) and there is a tradition in the neighborhood that Richard Fenimore's homestead joined it on the west. The Cooper house was taken down very recently. »

(53) Voir lettre de Mr. Cooper (1<sup>er</sup> juin 1932): « I do not know where Richard was born. I have, somewhere, a book containing the dates and places of birth of the Coopers. This was sent to Judge Cooper by some friend who had found it. I think the entries were made by him, and my recollection is that the book was Fox's *Book of Martyrs*. This book has been mislaid, and I have been unable to find it. »

Vers la fin de 1776, par suite de l'évacuation de New-York et de la retraite de Washington jusqu'en Pennsylvanie, la rive gauche du fleuve est tout entière aux mains des troupes britanniques et des mercenaires hessois, tandis que les Américains occupent la rive ouest, depuis Bristol, qui fait face à Burlington, jusqu'au delà de Trenton. C'est le moment où les paisibles habitants des Jerseys ont à souffrir des brutales exigences de la soldatesque teutonne et où les plus fermes patriotes se prennent à douter de la victoire (54).

Soudain, l'audace réfléchie de Washington change complètement la face des choses. La traversée nocturne de la Delaware grossie, au milieu des glaçons entraînés par les eaux, et le magnifique coup de filet de Trenton rétablissent le moral des troupes continentales et enthousiasment une bonne part de la population civile (25-26 décembre 1776). A proximité immédiate de Cooperstown le chef américain qui commande à Bristol traverse le fleuve et occupe Burlington (55). Quelques jours encore et c'est la nouvelle du succès de Princeton, qui ne tarde pas à entraîner la libération complète du nouvel *Etat* de New-Jersey.

Mais l'enthousiasme ne dure guère, et, dès le mois de mars 1777, Washington se rend compte que la population, livrée à elle-même, se soumettrait d'emblée, tant sa dépression est grande (56). A la fin de septembre, l'occupation de Philadelphie par une armée anglaise débarquée dans la baie de Chesa-

---

(54) Cf. SLOANE, *op. cit.* D, p. 252.

C'est aussi à cette époque que la petite ville de Burlington essuie quelques coups de canon parce qu'elle abrite momentanément un parti de Hessois. Voici ce que MR. GEORGE DECOU, historien de la *Burlington County Historical Society*, a bien voulu nous écrire à ce sujet le 12 mars 1936 :

« There was one occasion... when a few cannon balls were fired into the town by the American soldiers, at which time some damage was done to the buildings, but none of the inhabitants or British soldiers were seriously hurt insofar as the records show... Colonel Rall with about 2,000 Hessian soldiers was encamped at Trenton and Colonel von Donop, with about an equal number of Hessians, was camped at Bordentown.

peake vient encore accentuer cette dépression et cela bien que les opérations n'aient maintenant pour théâtre que la rive pennsylvanienne de la Delaware. Quelques jours plus tard enfin, l'échec de Washington à Germantown doit affecter d'autant plus William Cooper que son frère aîné James, quaker combattif et patriote, a pris part à l'action (57).

Cet échec, cependant, est vite compensé par la grande nouvelle de la capitulation de Burgoyne à Saratoga et son heureuse influence sur les négociations de Franklin à la cour de Versailles. Le printemps de 1778 apporte la certitude d'une aide puissante de la France et lorsque, au début de mai, une flottille anglaise qui remonte la Delaware incendie une trentaine de navires entre Bristol et Bile's Island (58), on ne s'émeut pas outre mesure à Burlington, sur la rive opposée. Il en est de même, un mois après, lorsque la garnison anglaise de Philadelphie est transportée tout entière sur cette rive. On sait que l'évacuation de Philadelphie équivaut à une défaite et les milices du New-Jersey, dont le moral s'améliore de jour en jour, s'ingénient à retarder la marche de l'armée en retraite. A elles d'ailleurs revient l'honneur d'entamer la lutte à Monmouth, lors de la dernière bataille livrée sur leur territoire (59).

---

On December 11 th, 1776, a small body of American troops crossed the Delaware River a little below Bordentown to reconnoiter and Colonel von Donop immediately started in pursuit, following them as far as Burlington. Donop camped at the southern edge of Burlington and... a few shots were fired into the town from an American vessel which was moored opposite... »

(55) Cf. SLOANE, *op. cit.* D, p. 255.

(56) Lettre au Gén. Schuyler, 12 mars: « The disaffection of Pennsylvania... and the depression of the people of this State [N. J.] render a strong support necessary to prevent a systematical submission. » Cf. CALDWELL AND PERSINGER, *A Source History of the United States*, *op. cit.* D, p. 206.

(57) Cf. *Genealogy*, p. 199: James (1753-1849) « at the outset of the American Revolution served in the navy of Pennsylvania, and subsequently with the troops of his native state [Pa] in the Battles of Monmouth and Germantown. »

(58) Cf. J.F.C. *Naval History*, vol. I, p. 160.

(59) Cf. SLOANE, *op. cit.* D, p. 296.



C'est vers cette époque que William Cooper quitte le hameau de Cooperstown pour s'installer à Burlington. Doué pour les affaires comme tant de quakers (60), il pense probablement qu'il trouvera dans l'ancienne capitale de la colonie, petite ville coquette et florissante, plus d'occasions d'employer ses talents. Peut-être a-t-il déjà quelques économies qu'il se propose de faire fructifier. Les moissons ont été bonnes en dépit de la guerre (61) et les charrons ont dû faire prime alors que tant de convois militaires passaient et repassaient dans le pays. D'autre part sa mère est morte en avril 1777, lui laissant peut-être quelque bien (62). Enfin les Fenimore, devenus grands-parents, n'ont sans doute pas tardé à aider de leurs deniers le vaillant jeune ménage.

De toute façon il est certain que, dans les années qui suivent, William Cooper réussit non seulement à subvenir aux besoins d'une famille qui s'accroît avec rapidité, mais encore à amasser un certain capital, grâce semble-t-il à d'heureuses opérations immobilières (63). Et c'est ainsi qu'au lendemain de

(60) Voir la note piquante mais excessive de CHATEAUBRIAND dans l'*Essai sur les Révolutions*, *op. cit.* D, tome I, chap. 33: « ... lorsque j'arrivai à Philadelphie, plein de mon Raynal, je demandai en grâce qu'on me montrât un de ces fameux quakers, vertueux descendants de Guillaume Penn. Quelle fut ma surprise quand on me dit que, si je voulois me faire duper, je n'avois qu'à entrer dans la boutique d'un frère; et que si j'étois curieux d'apprendre jusqu'où peut aller l'esprit d'intérêt et d'immoralité mercantile, on me donneroit le spectacle de deux quakers, désirant acheter quelque chose l'un de l'autre, et cherchant à se leurrer mutuellement. »

(61) Cf. SLOANE, *op. cit.* D, p. 283.

(62) La *Généalogie*, p. 200, semble indiquer que William se réconcilia tout au moins avec son père: « The sons and daughters of his [James Cooper's] first wife, Hannah, visited their father in Chester County and are all named in his will, signed January 12, 1790, proved May 5, 1795. » MR. COOPER nous écrit toutefois (1<sup>er</sup> Juin 1932): « I do not know whether William inherited from his mother or not. »

(63) Cf. lettre de MR. COOPER (12 août 1925): « In 1786, when 32 years old, he had about 20,000 in cash... It is not improbable that he speculated in — bought and sold — land before he came to Cooperstown. »

Une seconde lettre (1<sup>er</sup> juin 1932) déclare: « Contemporary papers

la victoire des Colonies il est amené à s'intéresser financièrement à une affaire qui ne tarde pas à absorber le plus clair de son temps et qui, peu à peu, va faire de lui un pionnier de grande envergure.

En mai 1783, William Cooper et un associé, Andrew Craig, deviennent seuls détenteurs des titres qui assurent à un groupe d'habitants de Burlington la possession de 29.350 acres de terres — ou plutôt de forêts vierges — sur les rives sud et ouest du lac Otsego, à la source de la Susquehannah (64). Ces terres, qui faisaient à l'origine partie d'un immense domaine de 100.000 acres, obtenu des Indiens en 1768 par un lieutenant de Sir William Johnson, le colonel George Croghan, ont, à deux reprises, été hypothéquées par leur propriétaire en garantie d'un prêt de trois mille livres, et un jugement rendu en 1773 par la Cour Suprême de la Colonie de New-York les a en définitive octroyées aux créanciers du colonel. Ces derniers n'ont pas su en tirer parti et tout porte à croire qu'ils cèdent volontiers leur place à William Cooper et Andrew Craig (65).

Il est fort probable qu'à cette date (mai 1783) aucun des deux associés ne songe sérieusement à quitter Burlington pour aller s'établir dans une région qui, tout récemment encore, se

---

and writers say that very early in life he took up the settlement of land for others, and the speculation in land on his own account, and acquired, when he went to Cooperstown, what is referred to in the early letters as a rather large fortune. »

Voir encore *Legends &c.* p. 254: « he began the settlement at Cooperstown in 1785, with about sixteen thousand dollars in cash. »

(64) Le lac, qui s'étend du N.-N.-E. au S.-S.-O. sur une longueur d'environ 9 milles, et qui, resserré entre des monts boisés, a une largeur moyenne de un mille, donne naissance à la Susquehannah, qui lui sert de déversoir à son extrémité sud. Cette extrémité du lac, où est aujourd'hui bâtie Cooperstown, se trouve à 104 milles à l'ouest d'Albany et à 200 milles à vol d'oiseau au nord de Burlington. Le lac est à une altitude de 1.200 pieds (environ 365 mètres).

(65) Pour les dates et chiffres se rapportant à cette transaction nous suivons *The Chronicles of Cooperstown* publiées par J. F. C. en 1838.

trouvait à la limite même du « territoire indien » (66). Il ne s'agit sans doute pour eux que d'une spéculation financière. Comptant qu'avec la paix le mouvement de colonisation reprendra sans tarder, ils profitent d'une occasion d'acquérir des terres qu'ils savent exister autrement que sur le papier — car un de leurs concitoyens, Richard Smith, créancier du colonel Croghan, les a visitées en 1769 (67) — et il n'est question que d'attendre la hausse escomptée pour les revendre avec bénéfice, peut-être même en bloc et sans jamais les avoir vues. Mais la dépression financière qui suit la signature de la paix (68) est nettement défavorable à une spéculation de ce genre, et, après deux années d'attente, William Cooper comprend qu'il ne pourra tirer parti de ses terres qu'en les vendant ou en les affermant lui-même, et sur place, aux émigrants qu'il réussira à y attirer.

A l'automne de 1785 il se décide donc à se mettre en route pour Otsego. Comme Richard Smith il remonte l'Hudson jusqu'à Albany, puis le Mohawk jusqu'à Canajoharie. De là il gagne au sud-ouest Cherry Valley, où il n'est plus qu'à treize milles de l'extrémité inférieure du lac. Dans les fermes de Cherry Valley, au milieu de colons qui frémissent encore en racontant les atrocités des indiens lors de l'incendie et du massacre de 1778, il se trouve vraiment à la frontière même de la civilisation, et son contact avec les « frontiersmen » et la nature vierge qui les environne lui révèle bientôt que, chez lui, le pionnier prime l'homme d'affaires.

(66) Cf. R. BIRDSALL, p. 33 :

« The lands of the upper Susquehanna thus [by the Fort Stanwix treaty of 1768] became, prior to the Revolution, the extreme western frontier of old New York, and Otsego Lake was included within English territory by a margin, at the west, of about twenty miles. »

(67) Son *Journal*, publié dans *Four Great Rivers*, est cité en partie par BIRDSALL, pp. 39-41.

(68) Cf. *The Chainbearer* : « ... it is not easy to make the men of the present day understand the deep depression, in a pecuniary sense, that rested on the land for a year or two after peace was made », chap. 8, mil.

Il suffit pour s'en rendre compte de noter la fierté avec laquelle il relate son exploration de ses domaines dans une précieuse brochure, destinée aux émigrants irlandais, qui parut en 1810 à Dublin sous le titre pittoresque de *A Guide in the Wilderness* (69) : « En 1785 je visitai l'âpre et montagneux pays d'Otsego, où n'existait pas un seul habitant ni la moindre trace d'une route ; j'étais seul, à trois cents milles de chez moi, sans pain, sans viande ni provisions d'aucune sorte ; le feu et mes engins de pêche étaient mon seul moyen de subsistance. J'attrapais des truites dans le ruisseau et je les faisais rôtir dans les cendres. Mon cheval se nourrissait des herbes qui poussaient au bord de l'eau. Je dormais par terre enveloppé dans mon manteau, complètement isolé dans ces mornes solitudes. C'est de cette manière que j'explorai le pays, que j'élaborai mes plans de colonisation, et que je méditai sur l'emplacement où il faudrait plus tard établir un village ou une agglomération commerciale. »

Il se peut que ce « cavalier solitaire », précurseur lointain des héros de G. P. R. James, et qui a fourni une pittoresque entrée en matière à tel historien de Cooperstown ou à tel biographe de Fenimore Cooper ((70), ne soit pas en tous points conforme à la stricte réalité. Mais il ne faudrait pas aller jusqu'à taxer William Cooper de vantardise sous prétexte que Fenimore Cooper, dans ses *Chroniques de Cooperstown*, dit expressément que son père était accompagné d'un groupe d'arpenteurs (71). Une lecture attentive des *Pionniers* suffit en effet à

---

(69) Voir p. 13 de l'édition originale. Page 8 dans la réimpression de cet opuscule faite en 1897 sous la direction de Mr. Cooper (300 exemplaires. G. P. Humphrey, Rochester, N. Y.).

Les lettres de William Cooper ont dû être écrites entre 1805 et 1807. (Cf. S.F.C. Introduction des *Pionniers*, éd. Houghton Mifflin p. XIII et Mr. Cooper, réimpression du *Guide*, p. VII).

W. Sampson (1764-1836), exilé politique irlandais, s'intéressait naturellement au sort des émigrants d'Irlande.

(70) Cf. BIRDSALL, p. 66, et H. W. BOYNTON, p. 1.

(71) Cf. p. 8 : « Mr. Cooper first visited lake Otsego in the Autumn of 1785. He was accompanied by a party of surveyors, his object being



résoudre la contradiction, car l'introduction de l'auteur affirme que le Juge Temple décrit les impressions effectivement ressenties par William Cooper (72) et le chapitre XXI, où se rencontrent ces impressions, nous apprend que les arpenteurs avaient été laissés en arrière par le propriétaire, dans son impatience de contempler son nouveau domaine :

« Le matin de mon arrivée je laissai mes compagnons près des fermes de *Cherry Valley*, et, suivant un sentier tracé par les cerfs, je poussai à cheval jusqu'au sommet de la montagne, que j'ai depuis appelée *Mount Vision*, parce que le spectacle qui s'y offrit à mes regards me parut semblable aux trompeuses visions des songes. Le feu avait ravagé la cime et dégagé la vue. C'était après la chute des feuilles. Je montai sur un arbre et je passai une heure à contempler cette solitude silencieuse. Partout la forêt s'étendait, illimitée. Le seul espace découvert était la surface du lac qui brillait comme un miroir. L'eau disparaissait par endroits sous des myriades de ces oiseaux sauvages qui suivent dans leurs migrations la marche des saisons, et, tandis que j'étais sur la branche de mon hêtre, je vis une ourse et ses petits descendre à la rive pour boire. Au cours de mon voyage j'avais rencontré bien des cerfs bondissant dans la forêt, mais pas la moindre trace d'un être humain. Je n'en vis pas davantage du haut de mon observatoire. Je n'avais devant moi aucun espace défriché, pas une hutte, pas une de ces routes sinueuses que nous voyons maintenant, rien que des montagnes s'élevant les unes derrière les autres, et la vallée, avec sa surface de branchages égayée ça et là par le feuillage fané de quelque arbre qui se séparait de ses feuilles avec plus de regret que de coutume. Même la *Susquehannah* était alors cachée, tant la forêt était haute et dense. »

---

to ascertain the precise boundaries of the land covered by his mortgage and judgment. »

(72) « In 1785 the author's father arrived with a party of surveyors. The manner in which the scene met his eye is described by Judge Temple. »

Les deux descriptions, on le voit, se complètent bien plus qu'elles ne s'opposent, et, grâce à elles, nous pouvons nous faire une idée, non seulement des difficultés que William Cooper vient de rencontrer dans son voyage de reconnaissance, mais encore de l'aspect général que présente le pays lorsqu'il découvre enfin la nappe limpide du lac Otsego, allongée du nord au sud dans sa ceinture de montagnes boisées (73).

Au sommet de Mount Vision William Cooper n'est pas encore sur ses terres, mais il domine l'extrémité sud du lac et par suite les premiers méandres de l'invisible Susquehannah et il sait que son domaine s'étend à ses pieds, vers l'ouest, dans l'angle formé par le lac et la rive occidentale du cours d'eau. Il sait également que, seize ans plus tôt, le colonel Croghan a fait construire, presque à la pointe de cet angle, une hutte en troncs d'arbres — une sorte de blockhaus qu'il a habité à deux reprises avec sa femme indienne (74). Aussi le voyageur ne tarde-t-il pas à retrouver l'habitation de son prédécesseur, d'autant plus que la forêt qui l'environne n'est guère encombrée de broussailles et ressemble plutôt à une vaste cathédrale, dont d'énormes piliers irrégulièrement disposés supporteraient la voûte (75).

De la hutte du colonel Croghan le spectacle n'est pas moins grandiose que du sommet de Mount Vision. Le lac s'offre aux regards sur presque toute sa longueur, bordé à l'est par une rangée de hauteurs abruptes, barré au nord par une colline

---

(73) Une connaissance assez détaillée du pays et des étapes de la fondation de Cooperstown n'étant pas seulement nécessaire à la compréhension du présent chapitre, mais encore à celle des chapitres II et VIII — consacrés l'un à l'enfance de Fenimore Cooper sur les bords du lac Otsego, l'autre aux *Pionniers* — nous avons, pour éviter les redites et pour faciliter la tâche du lecteur, rassemblé, dès ce chapitre liminaire, l'essentiel de la documentation relative au pays d'Otsego et à sa colonisation par W. Cooper.

(74) Cf. *Chronicles*, pp. 12 et 19, et BIRDSALL, p. 41.

(75) Cf. *Deerslayer*, chap. 7, déb., 16 fin et 27 déb. Voir aussi une note de Cooper dans les *Mohicans*, chap. 32, mil. « The American forest admits of the passage of horse [cavalerie], there being little underbrush and few tangled brakes. »

dont le profil fait penser à un fauve accroupi (76), tandis qu'à l'ouest des pointes de terre moins élevées dessinent dans l'eau limpide d'harmonieuses baies. Au premier plan, vers la droite, à l'entrée de la Susquehannah, les vestiges d'un ouvrage en maçonnerie rappellent au pionnier que des hommes de sa race — pour aller venger les victimes de Cherry Valley et de bien d'autres villages frontières — ont triomphé en ces lieux de la nature vierge, ce qui est bien fait pour l'encourager à ne pas reculer devant les difficultés de son entreprise. Il s'agit de la digue, construite en juin 1779 pour élever le niveau du lac de plusieurs pieds, et ouverte brusquement au début d'août afin de provoquer dans la Susquehannah la fameuse crue artificielle qui entraîna avec elle les embarcations de la brigade du général Clinton et facilita la jonction de cette colonne avec le reste de l'expédition de Sullivan contre les Iroquois (77).

Autour de la hutte, des arbres abattus, des restes de barrières, évoquent le temps où le colonel Croghan, aventurier irlandais pittoresque entre tous (78), vivait heureux sur ce coin de terre entre sa squaw et sa fille de sang mêlé, et où il recevait, en fait de visites, celles d'une fille blanche de son premier lit établie avec son mari, le capitaine Prévost, à l'autre extrémité du lac, celles de son futur gendre, le chef Mohawk Joseph Brant, et celles de nombreux indiens des tribus les plus diverses. Ça et là quelques pommiers moussus (79) rappellent même que, bien avant l'arrivée des blancs, l'homme rouge a lui aussi apprécié le charme du lac et de ses rives, qu'il s'y est fixé, et qu'il y a savouré, non seulement le produit abondant de sa chasse et de sa pêche, mais aussi les fruits d'une terre reconnaissante des soins qu'on lui donnait.

(76) Mount Wellington, souvent appelé *The Sleeping Lion*.

(77) Cf. *Chronicles*, pp. 11-13, et BIRDSALL, chap. 3, pp. 45-65.

(78) Cf. BIRDSALL, pp. 33-44, qui renvoie à l'ouvrage de CHAS. A. HANNA, *The Wilderness Trail*.

(79) Cf. BIRDSALL, p. 1 et *Pioneers*, chap. 3, mil. « Some of the latter [fruit-trees] had been left by the Indians, and began already to assume the moss and inclination of age. »

On comprend que de pareilles impressions achèvent de réveiller en William Cooper les instincts de colonisation qu'il a hérités de plusieurs générations de pionniers, et, lorsqu'il a parcouru en tous sens ses domaines — pendant sans doute que ses arpenteurs s'occupent plus méthodiquement de leur tâche (80) — lorsqu'il a rapidement jugé de la valeur du sol d'après les diverses essences d'arbres qu'il nourrit (81), il repart bien décidé à commencer au plus tôt son « settlement » (82).

Effectivement l'hiver n'est pas encore terminé, la neige n'a pas encore fondu, que de nombreuses familles d'émigrants se présentent, attirées par les offres avantageuses qui leur sont faites. Connaissant en effet les goûts d'indépendance des pionniers américains, des Yankees de la Nouvelle-Angleterre en particulier, William Cooper ne leur demande pas de consentir à être ses fermiers, il leur propose de devenir d'emblée propriétaires. Loin de vouloir se tailler dans la forêt vierge un véritable domaine féodal, comme on ne le répète que trop souvent (83), il ne conserve pour lui-même que les quelques terres qui lui sont nécessaires pour son usage personnel, et il met en vente la totalité du reste, à un prix uniforme, et en stipulant bien que chacun pourra en acheter autant ou aussi peu qu'il

(80) Nous ne voyons pas la nécessité de supposer comme Mr. Cooper que William Cooper fit deux voyages en 1785, le premier tout seul, le second avec des arpenteurs. Lettre du 1<sup>er</sup> juin 1932: « *Surveyors*: Cooper undoubtedly came here the first time entirely alone, as he writes, and made his subsequent trip with surveyors. »

(81) Cf. *Guide*. Le passage, ainsi que beaucoup d'autres pages importantes du *Guide*, est cité dans l'introduction des *Pionniers* par S.F.C.

(82) Jugeant que le mot « établissement » serait ici une fausse note, nous prendrons la liberté d'employer par la suite le mot *settlement* sans guillemets, bien que ce terme ne soit guère accepté en français que dans le sens d'institution sociale urbaine.

(83) Cf. D. R. FOX: *The Landed Gentry and their Politics a Hundred Years Ago*. (New York State Historical Association. Proceedings 1919, vol. 17, *op. cit.* D.) : « Coming north soon after the Revolution, he became the master of great estates but vaguely bounded (p. 206)... a great landlord with tenants in arrears (p. 210) ».

Voir surtout l'interprétation de cet article par V. L. PARRINGTON, *Main*



lui plaira, et avec de très grandes facilités de paiement. Celui qui n'a pour toute fortune que ses mains et sa hache recevra tout de même un titre de propriété, une quarantaine d'hectares sur lesquels on se contentera de prendre une hypothèque (84).

Dans ces conditions la vente qui s'ouvre au mois de mai 1786 est un triomphe. En seize jours toutes les terres ont trouvé preneur, et la hache commence à faire dans la forêt des trouées qui vont grandissant, tandis qu'on voit s'élever çà et là des abris temporaires, quelques huttes en troncs d'arbres et jusqu'à une véritable maison en bois de charpente à un étage. Bientôt même les deux rives de la Susquehannah sont reliées par un pont des plus pittoresques. C'est un émigrant arrivant par l'est, et expert dans le maniement de la hache, qui a eu l'ingénieuse idée d'abattre en travers du fleuve un pin de proportions gigantesques (85).

William Cooper juge de son devoir d'encourager par sa présence cette activité de ruche, mais d'autres affaires l'appellent ailleurs à plusieurs reprises (86), et, imitant en cela la plu-

*Currents in American Thought, op. cit.* C, vol. 2, p. 224: « Smitten with the common itch for large land holdings, he had got his hands on a huge virgin tract which he managed in the old baronial fashion. He was a real lord of the manor... »

Pourtant, dans son introduction au *Guide*, Mr. Cooper n'a pas manqué de mettre l'accent sur l'originalité et l'efficacité des méthodes de W. Cooper: « The views of the author of the *Guide* on the wisdom of selling in fee, instead of leasing in fee, have been proved sound, by the collapse of the attempt to create in this State a system of land proprietorship based on perpetual leases binding the tenants to the payment of perpetual rent. This course was followed on many of the great estates in New York and resulted in endless litigation and the *anti-rent war*. » (Cf. *Legends &c.* p. 236).

(84) Cf. *Guide*, *passim*.

(85) Cf. *Chronicles*, pp. 19-21 et BIRDSALL, pp. 68-69.

(86) Cf. MR. COOPER, *Sketch of William Cooper*, pp. 43-44: « About 1784 he acquired an interest in a tract of 300,000 acres in Luzerne county, Penna., and undertook and succeeded in its settlement... He also settled land for others on a commission basis... On one of these tracts he discovered evidences of coal, which had been found in 1787 near Pottsville... His pioneer work in Pennsylvania and New Jersey he carried on contempo-

part de ses colons, il ne passe pas l'hiver à Otsego. Il y retourne par contre tout au début du printemps de 1787, accompagné cette fois de sa femme, à qui il a réussi à insuffler un peu de son enthousiasme mais qu'il aurait certainement mieux fait de laisser auprès de ses enfants. Mrs. Cooper en effet se souviendra longtemps des cahots invraisemblables de son rustique cabriolet à deux roues (87) entre la vallée du Mohawk et la pointe nord du lac Otsego, et plus encore de ses angoisses dans le canot instable et fragile où elle doit ensuite prendre place pour traverser le lac dans toute sa longueur. Il est vrai que son mari lui évite au retour cette redoutable épreuve. Il profite de la circonstance pour faire construire sur la Susquehannah un pont rudimentaire, projeté depuis quelque temps déjà, et Mrs. Cooper peut ainsi repartir dans son cabriolet — amené au préalable sur deux canots — par une route nouvellement tracée dans la forêt, à l'est du lac. Par malheur, le pont franchi, le cabriolet ne tarde pas à se comporter comme le plus instable des canots d'écorce, et ce n'est qu'à grand renfort d'hommes et de cordages que l'infortuné véhicule réussit à passer sans chavirer les endroits les plus dangereux, ce qui rend ce départ en tous points digne de l'arrivée (88).

Ces mésaventures, dont les moindres détails s'ancrent profondément dans la mémoire de Mrs. Cooper, ne laissent qu'un souvenir amusé dans l'esprit de son mari qui, cette même année, se décide à se fixer définitivement auprès de ses colons. Au cours de l'été de nombreux émigrants arrivent en effet du Connecticut et l'avenir du settlement paraît assuré. Par ailleurs divers créan-

---

raniously with the early days of Cooperstown... apparently dividing his time between Burlington and Cooperstown... »

(87) Cf. SEYMOUR DUNBAR, *A History of Travel in America*, op. cit. D, vol. 1, p. 46: « The chair was a two-wheeled vehicle with a seat for two, and sometimes with an additional small seat, almost over the shafts, for the driver... The chaise was simply a chair with a covered top of leather. None of the earliest specimens had springs, but swung on stout braces of wood or leather that somewhat alleviated the constant jostling. »

(88) Pour tout cet épisode voir *Chronicles*, pp. 21-22.

ciers du colonel Croghan, qui avaient de temps à autre manifesté l'intention de racheter les terres acquises par William Cooper et Andrew Craig, abandonnent maintenant leur projet, et William Cooper se rend compte que, par intérêt autant que par goût, il doit persévérer dans la voie où il s'est engagé.

Il se met donc à acquérir dans les environs de nouvelles terres à coloniser, et il s'entend avec les grands propriétaires voisins pour qu'ils lui confient le peuplement de leurs domaines. L'hiver passé, il fait construire, non loin du blockhaus du colonel Croghan (89), une assez vaste maison de bois, composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier, qui, avec ses huit fenêtres de façade — quatre par étage — et une petite construction attenante de chaque côté, devient tout naturellement « le château », *the Manor House* (90), pour des colons influencés par les traditions aristocratiques et les façons de parler de l'état de New-York (91).

(89) Cf. *Legends &c.* p. 28 « the house stood where the gates to the Cooper Grounds are now. »

Pour les faits qui précèdent voir *Chronicles*, pp. 22-24.

(90). Cf. PHILLIPS, p. 9. « The Manor, From outline on *first* map of Cooperstown, 1788-90. »

(91) Cf. *The Redskins*, chap. 26, mil. « ...New York was, in a certain sense, one of the most, perhaps the most aristocratical colony in the country. It was somewhat so under the Dutch, republican as they were, with its patroons ; but when the colony was transferred to the English, it became a royal colony at once, and English notions were introduced as a matter of course. In no other colony were there as many manors, perhaps ; the slavery of the South introducing quite a different system there, while the policy of Penn and of New England, generally, was more democratic. »

Voir aussi *Legends &c.* pp. 4-5 « I think that, all told, there were twelve manors in the State, and one great patroonship never erected into a manor... There were no others in this country except a few small ones in Maryland and one doubtful one in New England, and perhaps one or two in the south. The grantees or lords of these manors built their manor houses and lived in royal style on their domains, surrounded by their tenantry. In this way there grew up in the Colony of New York a great landed aristocracy which had no equal anywhere else in this country. Some of the manors were enormous. Tangier Smith's Manor of St George

Vers la même époque William Cooper se préoccupe de dresser un plan du village, de son village, qui tend de plus en plus à ne s'appeler que Cooperstown, alors qu'il était d'abord connu également sous le nom de *Foot of the Lake*. Prenant comme centre le terrain historique où se sont succédé le verger des indiens, les constructions du colonel Croghan et le quartier général de Clinton, et qu'il a naturellement conservé pour lui-même, il prévoit une rue médiane orientée nord-sud et coupée en deux par ce terrain. Elle s'appellera *Fair Street* au nord, dans la direction du lac, *Main Street* au sud. Des deux rues parallèles, l'une *Water Street*, longera la Susquehannah, tandis que l'autre, *West Street*, marquera la limite occidentale du village. Six rues orientées est-ouest couperont les trois premières à angle droit. Celle qui longera le lac s'appellera *Front Street*, la suivante *Second Street*, la suivante *Third Street*, etc. On dira donc que « le château » se trouve sur le côté sud de *Second Street*, face à l'origine même de *Fair Street*, qui, en descendant vers le lac, lui ouvre un très bel horizon (92).

Ce plan établi, sa maison presque entièrement terminée,

---

was originally fifty miles wide on the ocean and sound and of that width across Long Island... Later lands were granted in great tracts but without manorial rights in the patentees. »

Voir encore *Wyandotte*, chap. I, déb. « These grants from the crown, in the portions of the colony of New York that lie west of the river counties, were generally, if not invariably... without any of the privileges of feudal seignory, as existed in the older manors... Still, the habits of « home » entailed the name, even where the thing was not to be found... and manor-houses were common appellations for the residences of the landlords of large estates, that were held in fee, without any exclusive privileges... Some of these manorial residences were of so primitive an appearance, as to induce the belief that the names were bestowed in pleasantry ; the dwellings themselves being of logs, with the bark still on them, and the other fixtures to correspond. »

Voir enfin F. J. TURNER, *The Frontier in American History*, *op. cit.* D, pp. 80-83 et la note bibliographique 21, p. 81.

(92) La plupart de ces rues ont changé de nom, les deux tronçons de la rue centrale s'appellent maintenant *Fair Street*; *Water Street* est devenue *River Street*; *West Street*, *Pioneer Street*; *Front Street*, *Lake Street*; *Second Street*, *Main Street*; *Third Street*, *Church Street*.



William Cooper peut regagner Burlington fier de son premier settlement, le premier, nous dit-il lui-même, qui ait été entrepris après la révolution (93). On juge de sa douloureuse surprise lorsqu'à son retour, en avril 1789, il trouve ses colons en proie à la famine et réduits à se nourrir des racines du poireau sauvage ou d'un breuvage fait de sirop d'érable dissous dans de l'eau. Pendant son absence le blé a atteint un cours si élevé sur le marché d'Albany que toutes les réserves de la vallée du Mohawk, déjà bien diminuées par le passage continu d'émigrants en route vers l'ouest, ont fini par s'épuiser. Or c'était justement sur ces réserves que comptaient les colons de Coopers-town, dont beaucoup n'ont encore rien semé, tandis que les autres n'ont obtenu que de maigres récoltes dans des champs si exigus qu'ils sont privés de soleil par leur bordure d'arbres gigantesques. En quelques jours il ne reste pas trace des provisions apportées par William Cooper pour sa consommation et celle des ouvriers qu'il amène avec lui, et le voilà sans ressources, sans un morceau de pain à donner à deux cents familles qui mettent en lui tout leur espoir.

C'est alors que, nouveau Moïse, il voit la Providence venir par un miracle à l'aide de son peuple. On lui rapporte que d'énormes bancs de poissons remontent la Susquehannah. Il y court, constate que ce sont des harengs, fait confectionner une nasse de branches entrelacées, et, en moins de dix jours, chaque famille possède sa provision de poisson qu'il ne reste plus qu'à saler et à sécher. Quelque temps après il a l'idée de solliciter directement le secours d'une autre espèce de Providence. Il part pour Albany et il sait si bien plaider sa cause auprès des parlementaires de l'Etat de New-York — est-ce parce que ses amis politiques, les Fédéralistes, sont sortis victorieux des élections d'avril ? — qu'il en obtient dix-sept cents boisseaux de blé. Il les fait immédiatement charger à dos de cheval et les

---

(93) Cf. *Guide* « This was the first settlement I made, and the first attempted after the Revolution, » (p. 9 de la réimpression).

ramène triomphalement à Cooperstown, où chaque famille en reçoit sa part au prorata du nombre de ses membres (94).

Après la récolte, et pour se dédommager sans doute des privations endurées jusque là, William Cooper tient table ouverte au « château », qu'il habite maintenant avec son fils aîné Richard et où il reçoit souvent Richard Smith — le fils du créancier du colonel Croghan — et le « colonel » Hendrick Frey, joyeux hôtelier de Canajoharie (95). Grâce aux délicieuses perches du lac (96) et au gibier de choix fourni à volonté par un vieux chasseur du nom de Shipman, « le Bas-de-Cuir de la région » (97), la chère ne risque jamais d'être médiocre, et l'on conçoit que l'heureux colon se prépare sans appréhension à passer son premier hiver dans son settlement.

Peut-être trouve-t-il le temps de faire en septembre 1789 une courte apparition à Burlington pour assister à la naissance de son fils James. Mais il ne faut pas se dissimuler que la venue

(94) Nous suivons le *Guide* (pp. 8-9 de la réimpression) de préférence au chapitre 21 des *Pionniers* et à la version de S. F. C. dans *Pages*, p. 55. Voir aussi BIRDSALL, pp. 72-73.

Il faut noter que lorsque William Cooper parle de 200 familles il pense non seulement aux habitants de Cooperstown — qui n'était encore qu'un hameau — mais aussi à tous les colons des alentours.

J. D. HAMMOND, dans *The History of Political Parties in the State of New York*, vol. I, p. 42, déclare que la « Législature » se réunit, en 1789, le 6 juillet.

(95) Cf. *Chronicles*, p. 26.

(96) Cf. *Pioneers*, chap. 23, fin : « These fish... are of a quality and flavor that in other countries would make them esteemed a luxury on the tables of princes or epicures. The world has no better fish than the bass of Otsego: it unites the richness of the shad to the firmness of the salmon. »

Voir aussi la note de S. F. C. dans l'édition Houghton Mifflin, et BIRDSALL, pp. 338-42.

(97) Cf. *Chronicles*, p. 26 : « The lake abounded with the most delicious fish, and Shipman, the « Leather Stocking » of the region, could at almost any time, furnish the table with a saddle of venison. »

au monde d'un douzième enfant (98), dont cinq frères ou sœurs sont déjà morts en bas-âge, ne doit pas sembler à William Cooper une raison suffisante de négliger ses affaires pendant plusieurs semaines et de supporter les fatigues d'un voyage de six cents milles. Il est donc assez probable que c'est par correspondance, et à Cooperstown (99), qu'il apprend qu'il est père d'un cinquième fils, « un beau petit garçon (100) ».

Nous sommes sûrs, en tout cas, que William Cooper continue pendant l'hiver à mener joyeuse vie dans son « château », témoin l'anecdote suivante racontée par son fils dans les *Chroniques de Cooperstown* : « Au cours de l'hiver de 1789-90, pendant une des visites périodiques du colonel Frey, on équipa un grand traîneau à transporter du bois, on y attela quatre

(98) LOUNSBURY, p. 3. CLYMER, p. 4. PHILLIPS, p. 2. BOYNTON, p. 14. SPILLER, p. 26, et la *Généalogie* déclarent que Fenimore Cooper était le onzième enfant, *the eleventh of twelve children*. Mais Fenimore Cooper, à propos de la Controverse Effingham (*Brother Jonathan*, 26 mars 1842, p. 356), écrit : « I was a *twelfth* child ! There was even one younger », ce qui s'accorde avec ses notes manuscrites publiées par Mr. Cooper dans *Legends &c.* (p. 228) sous le titre de *Otsego Hall* : « Judge Cooper... had lost several children previously to removing to Cooperstown. Their names were Amos, Abraham, Elizabeth, two that were never named... » Cinq enfants morts en bas âge, sept survivants à l'époque de la migration à Cooperstown (voir plus loin) et un dernier fils, Henry Frey, né à Cooperstown, cela fait bien treize enfants, parmi lesquels Fenimore Cooper occupe le douzième rang.

Dans l'introduction du *Tueur de Daims* (Houghton Mifflin, p. XXXVI) S. F. C. déclare que son père était « the youngest child but one of a family of thirteen, » et Mr. Cooper, de son côté, nous écrit (lettre du 1<sup>er</sup> juin 1932) : « F. C. was the twelfth of thirteen children. Henry Frey was the thirteenth. »

(99) Une lettre de Mr. Cooper (1<sup>er</sup> Juin 1932) infirme quelque peu cette théorie : « I do not know whether Cooper was in Cooperstown, or not, when James was born. He was, at that time, closing up the sale of three hundred thousand acres of land in Pennsylvania. There is much correspondence about this among his papers, and he was undoubtedly there a large part of the time. »

(100) Cf. Mr. Cooper, même lettre : « I have nothing announcing the birth of his son ; but many references to him in the correspondence as *a very fine boy.* »

chevaux, et toute la bande s'élança sur le lac pour une promenade matinale. Un ancien officier de l'armée française, un certain M. Ebbal, habitait seul sur la rive ouest du lac. S'apercevant que le traîneau et son attelage se dirigeaient vers son habitation, cet homme du monde, avec la courtoisie caractéristique de sa nation, s'avança sur la glace pour saluer les promeneurs dont l'équipage révélait l'identité. Mr. Cooper pria son ami français de se joindre à ses invités, lui promettant, pour le tenter, du gibier en abondance et de copieuses libations de madère. Bien qu'il fût d'ordinaire une bonne fourchette, rien ce jour-là ne réussit à décider le Français à accepter l'invitation, tant et si bien qu'impatientés par son obstination les promeneurs l'empoignèrent à bras le corps et le transportèrent de force au village.

M. Ebbal prit sa captivité du bon côté et fut bientôt aussi plein d'entrain et de gaieté que n'importe lequel de ses compagnons. Il portait habituellement un long surtout, ce qui à cette époque était presque une marque distinctive des Français, et il refusa obstinément de quitter son vêtement, même quand il prit place à table. Il le tint au contraire boutonné jusqu'au menton comme par défi. Mais les plaisanteries de Noël, la bonne chère, et de nombreuses rasades eurent raison de sa vigilance. Echauffé par le vin et par le grand feu, il commit l'imprudence de se déboutonner, ce qui permit à ses compagnons ravis, de découvrir que les vicissitudes de la vie de la frontière, le piètre train de maison d'un vieux gargon sans servante, et une certaine irrégularité dans les lessives qui résultait de ces deux circonstances réunies, le tout joint à son « empressement » à saluer ses amis, avaient amené le courtois Français à sortir sans chemise. On le déshabilla sur le champ, au milieu des formidables éclats de rire des « convives », et on lui passa immédiatement une chemise. « Cooper était si poli », ajoutait le facétieux Hendrick Frey en répétant cette histoire pour la centième fois, qu'il fit apporter une chemise avec manchettes, ce qui rendit Ebbal tout heureux pour le reste de la soirée. Mein



Gott, comme il se mit à gesticuler une fois qu'il eut ses manchettes ! » (101).

Cette large hospitalité de la frontière, entremêlée de joyeuses farces, qui rappelle par bien des côtés celle des squires anglais du dix-huitième siècle, et qui avait peut-être sa source dans la traditionnelle bonne chère des tables de Philadelphie (102), ne constitue évidemment qu'un des aspects de l'existence de William Cooper. Il continue à s'occuper activement du peuplement de la région tout entière, ce qui ne l'empêche pas d'essayer à tout instant de procurer plus de bien-être aux colons qui sont ses voisins immédiats. Se rendant compte que ces pauvres gens sont obligés d'aller faire tous leurs achats à Canajoharie, c'est-à-dire à 25 milles de chez eux, et qu'ils en reviennent souvent à pied et lourdement chargés, il fait l'acquisition d'un stock de marchandises et d'outils de toutes sortes et il ouvre une espèce de magasin général dont il confie la direction à Richard Smith (103). Surtout il décide de partager entièrement leur bonne et leur mauvaise fortune en faisant venir les siens auprès de lui.

Mais il faut d'abord convaincre Mrs. Cooper, ce qui n'est pas chose facile depuis la lamentable odyssée du printemps de 1787, depuis surtout qu'elle sait que le settlement n'est même pas à l'abri de la famine. En fait d'aventures celles des héroïnes des romans qui la passionnent (104) suffisent amplement à la satisfaire. Maîtresse de maison hors de pair (105) elle s'est attachée au confortable home qu'elle habite à la sortie sud de Burlington — le troisième qu'elle a aménagé depuis son arrivée

(101) *Chronicles*, pp. 27-28.

(102) S. G. FISHER (*The Quaker Colonies*, *op. cit.* D, pp. 30-32), évoque l'étonnement de John Adams « who came from the plain living and high thinking of Boston » devant les « sinful feasts » de Philadelphie.

(103) *Chronicles*, pp. 28-29.

(104-105) Cf. S. F. C. *Family Memories* : « She was a great reader of romances. She was a marvellous housekeeper. » *Corresp.* p. 12.

dans la ville (106) — et elle ne peut se faire à l'idée d'un nouveau déménagement et d'une installation laborieuse dans un lointain village frontière.

Ses sept enfants auront peut-être plus d'espace dans « le château » de Cooperstown que dans la maison de briques de Burlington qui commence à devenir un peu exigüe pour une aussi nombreuse famille, mais ils seront en revanche exposés à tous les dangers et à toutes les privations de la rude vie des pionniers. Passe encore pour l'aîné, *Richard*, quatorze ans, qui a déjà séjourné à Otsego avec son père, et pour *Hannah*, douze ans, qui promet d'être une petite femme accomplie, mais il y a aussi *Isaac*, neuf ans, *Ann*, six ans, *William* et *Samuel* plus jeunes encore, *James* enfin, qui ne résistera peut-être pas aux fatigues du voyage. Quant à leur éducation, qui pourrait se faire en grande partie sous ses yeux, soit à Burlington même soit à Philadelphie, elle deviendra un bien grave problème dans les forêts d'Otsego.

De plus, sans être une quakeresse fervente (107), et bien

(106) Cf. lettre de Fenimore Cooper (July 5, 1836, *Corresp.*, pp. 362-63): « The [first] house that is now a tavern is not large, but was a pretty good house sixty years ago. The Ridgway house [the second] you may have heard me speak of... and *my* house is a very decent abode. It is beautifully roughcast, has a large backbuilding, and a single front. »

La maison natale de Fenimore Cooper (457 High Street) est maintenant la propriété de la Burlington Historical Society qui en a fait un musée.

(107) Cf. lettre de Mr. Cooper (June 9, 1927): « I don't think that either of his [Fenimore Cooper's] parents was a devout Quaker — or indeed even *pious* — in the Churchgoing sense. »

A noter aussi que, dans son esquisse de William Cooper, Mr. Cooper apporte des précisions intéressantes sur l'exclusion de son arrière grand-père:

« In 1803 two prominent Quakers, apparently on a tour of inspection, called at Otsego Hall. Judge Cooper was away but they were hospitably entertained by his wife. After leaving they wrote him a long, and on the whole, delightful letter, thoroughly characteristic of the Quakers. It gives a very good picture of the town and the people; it contains much spiritual advice, mingled with a great deal of worldly wisdom; it chides him for being so worldly as to become a Judge; it praises him for making the

qu'elle n'élève pas ses enfants dans la religion traditionnelle des Cooper et des Fenimore, elle sait qu'elle se sentira moins à l'aise, au milieu de colons originaires pour la plupart de la puritaine Nouvelle-Angleterre, que dans cette ville de Burlington où les quakers ont toujours tenu une si grande place et où elle a noué de bien agréables relations. Enfin comment ne pas regretter Burlington pour son charme même, pour ses rues calmes et coquettes, ses jardins où abondent les belles fleurs qu'elle aime (108), son noble fleuve remonté par les navires de haute mer, ses environs sans grand relief mais cultivés de longue date, et si différents des champs hirsutes, encombrés de souches, qu'elle a vus dans la vallée du Mohawk et autour de Cooperstown ?

Pour toutes ces raisons Mrs. Cooper oppose aux désirs de son mari une résistance des plus énergiques. Mais William Cooper n'a hérité ni de la douceur ni de la patience proverbiales des quakers, encore moins de leur tendance à « s'incliner devant la quenouille » (109). Il passe outre aux protestations de sa

wilderness blossom like a rose; of the Hall it says, « Surely thou hast set thy children such an example in following the grandeur of the world in thine house that if thy estate is not very large they will be likely to meet with more difficulty than those who have only their hands to support them... » (pp. 54-55).

« Judge Cooper was dropped from the Order of Quakers later on for non-attendance at meeting: As the nearest « Meeting House » was at Quaker Street the sentence seems a little severe. » (p. 55).

(108) Cf. S. F. C. *Family Memories (Corresp.* p. 12): « She took great delight in flowers. »

Voir aussi *Narratives of Early Pennsylvania, New Jersey &c.* par A. C. MYERS, *op. cit.* D, pp. 346-47:

« There are many Fair and Great Brick Houses on the outside of the Town which the Gentry have built there for their Countrey Houses, besides the Great and Stately Palace of John Tateham Esq., which is pleasantly Situated on the North side of the Town, having a very fine and delightful Garden and Orchard adjoining to it, wherein is a variety of Fruits, Herbs and Flowers; as Roses, Tulips, July-Flowers, Sun-Flowers... Carnations, and many more. »

(109) Voir dans la *Church of England Quaterly Review*, vol. 30, p. 332, l'analyse d'un ouvrage intitulé: *Quakerism or the Story of my Life*,

femme et, dans les derniers jours de septembre 1790, une longue file de chariots et de véhicules disparates (110), chargés de meubles et d'ustensiles de toutes sortes, stationne devant sa maison de Burlington. Tout autour s'empressent une demi-douzaine de domestiques (111) et les plus âgés des enfants. Le départ pour Cooperstown ne saurait tarder.

Pourtant l'ordre de se mettre en marche n'arrive pas. C'est que Mrs. Cooper, ancrée jusqu'au bout dans sa résolution, refuse de partir. Assise dans le fauteuil de bureau de son père, serrant peut-être son dernier né dans ses bras, elle jure qu'elle ne bougera pas de son siège. Qu'à cela ne tienne! Haut de près de six pieds, fort comme un taureau, William Cooper n'hésite pas. Encerclant de ses bras musculeux le fauteuil et son contenu, il transporte le tout sur une des voitures et *En route pour Otsego !* (112)

*By a Lady.* Dublin, 1851, *op. cit.* D: « ...for the Quakers, as a society, bow to the distaff, kiss the slipper, and are abject slaves to a petticoat government. »

(110) Quelques-uns des chariots étaient probablement des « Conestoga Wagons » (employés d'abord en Pennsylvanie) tirés par quatre chevaux bien harnachés, et peints selon la coutume en bleu et rouge. « The underbody was always painted blue, and the upper woodwork was invariably bright red. »

Cf. SEYMOUR DUNBAR, *A History of Travel in America*, *op. cit.* D, vol. I, pp. 201-204.

(111) Cf. *Chronicles*, p. 29: « that family alone, with its inmates and domestics, amounted to about fifteen persons. » Comme il y avait sept enfants, les domestiques devaient être au nombre de six. Voir d'ailleurs lettre de Mr. Cooper (23 octobre 1931) « he had seven children, two slaves and four servants. »

(112) Cf. *Legends &c.* p. 255. Mr. Cooper ajoute: « The chair is the old Queen Anne arm chair now at Fynmere. »

Notons au passage que la possession de ce fauteuil était un signe qu'Elizabeth Fenimore, malgré sa fugue matrimoniale, n'avait pas été déshéritée par son père. Ceci est confirmé par l'examen du testament de Richard Fenimore (daté du 3 avril 1789 et homologué le 17 septembre de la même année) ainsi que nous l'a écrit MR. GEORGE DECOU (lettre du 27 avril 1936).



En fait d'énergie, le jeune enfant aux yeux gris (113) qui contemple cette scène sans la comprendre aura certainement de qui tenir !

---

(113) Les allusions *aux yeux gris* de Cooper sont assez abondantes (Cf. S. F. C. *Pages*, p. 322: *His spirited gray eye* — DR. FRANCIS, *Memorial*, p. 102: *clear and fine gray eye* — *The Athenæum*, janvier 1835, p. 11: *æ a severe eye, of a peculiarly light grey &c.*).

Il y a par contre pénurie de détails en ce qui concerne la couleur de ses cheveux, et l'on peut même relever des contradictions chez certains de ses biographes. C'est ainsi qu'en évoquant le « gray-eyed, *light-haired*, ruddy boy » décrit par H. T. TUCKERMAN, MISS PHILLIPS (p. 13 et BOYNTON (p. 20) substituent *light-haired* à l'épithète *dark-haired* du texte original, qui se trouve dans *Homes of American Authors*, p. 179, (*op. cit.* B).

## CHAPITRE II

### L'Enfance d'un fils de pionnier

« ...the author was brought an infant (1) into this valley, and all his first impressions were here obtained. »

(THE PIONEERS. Introduction de l'auteur.)

Le 10 octobre, après deux interminables semaines de voyage (2), la caravane fait enfin son entrée dans Cooperstown, qui ne compte encore que sept maisons dignes de ce nom et

---

(1) « ...L'auteur était un enfant au berceau lorsqu'il fut emmené dans cette vallée et c'est ici qu'il reçut toutes ses impressions premières. »

C'est peut-être ce passage qui a fait dire à S. F. C. que son père avait été emmené à Cooperstown lorsqu'il avait quelques semaines à peine, « when an infant a few weeks old » (*Pages*, p. 48), alors qu'il avait en réalité plus d'un an. (Cf. *Chronicles*, p. 81 : « ...James Fenimore Cooper... was born 1789, and in 1790, was brought an infant, a year old, into the village. »)

S. F. C. reconnaît d'ailleurs dans une lettre inédite à Mrs. Woolson (25 février 1867) qu'en ce qui concerne la généalogie de sa famille elle n'a ni la mémoire des dates ni celle des noms : « Alas, that you should turn to me for anything in the shape of genealogical lore ! Never was there a more forgetful memory than mine on such matters, in which I have never felt any especial interest... As for Christian names and dates, my ideas on the subject are as vague and dim as if the Quaker Clan belonged to the times of the Ptolemies. » (*Corresp.*, vol. 3).

(2) On trouvera dans l'article déjà cité de G. P. KEESE une description « romancée » des étapes de ce voyage qui ne manque pas d'intérêt (*Harper's Weekly*, p. 707).

Mr. Cooper, dans son esquisse biographique de W. Cooper, déclare p. 44 : « We do not even know by what route it [the cavalcade] came ; whether up the Hudson to Albany or by a rough short cut across country. »

trente-cinq habitants (3). Trois ans plus tard, à la fin de 1793, lorsque les impressions du petit James commencent à se graver dans sa mémoire, le nombre des maisons, comme celui des habitants, a plus que triplé (4), et l'aspect que présente alors le village correspond dans l'ensemble à celui de Templeton, tel qu'il nous est décrit vers la même époque dans le troisième chapitre des *Pionniers* : « Sur la rive même du lac et à son extrémité inférieure se dressait le village de Templeton. Il comprenait une cinquantaine de constructions de toute espèce, principalement en bois, dont l'architecture ne témoignait pas d'un goût très raffiné et qui, à en juger par l'air inachevé de la plupart des habitations, avaient été élevées à la hâte (5). Elles offraient à l'œil un ensemble bariolé. Quelques-unes étaient entièrement peintes en blanc mais la plupart n'affichaient cette couleur dispendieuse que sur leur façade, leurs propriétaires, aussi économes que désireux de paraître, ayant recouvert les autres côtés d'un rouge terne et pauvre. Une ou deux étaient en train de revêtir lentement les tons roux de la vieillesse, tandis que les poutres nues que l'on apercevait à travers les fenêtres sans vitres de leur second étage montraient que le goût ou la vanité de leurs constructeurs les avaient poussés à entreprendre une tâche au-dessus de leurs moyens. Dans l'ensemble elles étaient disposées de façon à singer les rues d'une grande ville, et il était évident que l'auteur de cet arrangement s'était préoccupé bien davantage des besoins des générations à venir que du confort des premiers occupants. »

La description devenant ici plus précise, nous ne saurions prolonger la citation sans identifier jusque dans le détail le Cooperstown de la réalité et le Templeton du roman, ce qui nous amènerait à méconnaître les intentions de l'auteur des

---

(3) Cf. *Chronicles*, p. 29.

(4) *Ibid.*, p. 32.

(5) Nous avons rendu de notre mieux la phrase de l'original, phrase qui pourrait être citée comme un exemple du style relâché que l'on ne rencontre que trop souvent dans les œuvres de Cooper.

*Pionniers* et à faire fi de ses déclarations formelles lors de la Controverse Effingham : « Sans aucun doute nous avons conservé les caractéristiques générales, car c'était là le but de l'ouvrage, mais, en fait de description *littérale*, on trouvera bien peu de chose (6). » Nous courrions en outre le risque de nous représenter le petit James passant ses premières années dans une résidence vraiment imposante du genre de Templeton Hall, alors qu'il les passe dans le « château », construction bien plus modeste en dépit de son titre, et qui ne sera supplantée par Otsego Hall qu'en 1799.

Au « château » l'enfant est choyé comme le Benjamin de la famille, car son frère cadet, Henry Frey, né à Cooperstown, est mort neuf mois après à Burlington (7). Attristée quelque peu par ce deuil, la maison est redevenue gaie, d'abord parce que les quatre frères et les deux sœurs de James y mettent nécessairement beaucoup d'animation, et ensuite parce que l'hospitalité de William Cooper est toujours aussi large. On peut même penser que les hôtes se sont multipliés depuis que l'accroissement de la population a entraîné, en février 1791, la création du Comté d'Otsego, chef-lieu Cooperstown, et la nomination de William Cooper comme Premier Juge du nouveau comté (8). Mais, si gaie et si animée que soit la vie à l'intérieur du « château », elle ne saurait, surtout au début, frapper l'imagination de James comme les spectacles grandioses et comme les plaisirs et les jeux que lui offrent au dehors le lac et la forêt et le cours régulier des diverses saisons.

L'hiver, aux approches de la Noël (9), c'est l'émerveillement de l'enfant devant le miracle de la neige, la neige qui

---

(6) *Brother Jonathan*, 26 mars 1842, p. 355. *Vide infra*, chap. VIII.

(7) Cf. *Otsego Hall*, dans *Legends &c.*, p. 224.

(8) Cf. HAMMOND, *op. cit.* D, vol. I, pp. 52-53. Hammond note que W. Cooper fut nommé à cause de son seul mérite car il était un ennemi politique du gouverneur Clinton.

(9) On remarquera que nous suivons l'ordre adopté par l'auteur des *Pionniers*, qui commence son roman la veille de Noël et en l'an 1793.



poudre à frimas les pins géants de la forêt, et, les abandonnant ensuite (10), les fait se détacher en noir sur les pentes blanches, tout autour du lac couleur de plomb. Puis ce sont des périodes de froid sec, où le soleil et le ciel bleu font prendre au lac des teintes claires qui rappellent les plus beaux jours de l'été (11). C'est alors qu'il fait bon glisser en traîneau sur les routes aplanies par la neige, et l'on imagine la joie du petit James chaque fois que, bien emmitoufflé, il s'apprête à prendre place dans le traîneau familial, qui, avec ses courbes élégantes et son intérieur peint en rouge vif, a l'air d'un véritable jouet (12). Il regrette peut-être que les principes quakers conservés par son père le privent d'entendre le joyeux tintement des clochettes accrochées d'habitude aux harnais des chevaux (13), mais quel bonheur de traverser au galop le village, entre les deux grands remblais de neige élevés de chaque côté de la chaussée et les énormes tas de bois de chauffage empilés devant chaque maison (14); quel bonheur surtout de glisser peu après sur les pentes abruptes, d'où l'on domine tellement le lac pris dans son cercle de montagnes que l'on voudrait avoir des ailes pour s'élancer d'un vol jusque sur les promontoires de la rive opposée (15).

(10) Cf. S. F. C., *Rural Hours*, p. 11: « This effect of the snow lodging on the trees is much less frequent than one might suppose in our highland climate; it is seldom found to last more than a few hours at a time, soon vanishing before wind or sunshine. »

(11) *Ibid.*, p. 456: « Even in December... when the snow lies upon the earth, the lake will often look lovely as in summer — now clear, gay blue; now still, deep gray; then again varied with delicate tints of rose and purple, and green, which we had believed all fled to the skies. »

(12) *Pioneers*, chap. I, déb.

(13) *Ibid.*, chap. 5, déb.: « Marmaduke retained so much of his early habits as to reject the use of bells. »

(14) *Ibid.*, chap. 10, déb. Pour les tas de bois voir aussi *Rural Hours*, p. 472: « Wood-piles are stretching before the village doors; the fuel for one winter being drawn, sawed, and piled away the year before it is wanted. »

(15) Cf. *Switzerland*, vol. I, lettre 2, déb. Apercevant des environs de Dôle le sommet immaculé du Mont Blanc s'élevant au-dessus de la

A quelque temps de là, lorsque le froid augmente et que les eaux bleues du lac semblent dégager une fumée qui se dissipe en s'élevant dans l'atmosphère (16), une épaisse couche de glace ne tarde pas à se former et à les emprisonner pour trois mois ou même davantage (17). Mais, par les jours ensoleillés, cette glace prend souvent la teinte bleue des eaux (18) et parfois une forte pluie réussit à créer pour un temps sur le lac prisonnier un second lac, qui reflète à nouveau le ciel et les montagnes (19). De toute manière la glace est la bienvenue, car elle permet le patinage, sport gracieux et difficile, d'un attrait supérieur aux jeux ordinaires des enfants — boules et hommes de neige, glissades, luge même — et dans lequel le petit James ne saurait avoir de meilleurs maîtres que deux de ses frères, Richard et William (20).

Le lac gelé permet aussi de continuer les promenades en traîneau bien après que la couche de neige n'est plus suffisante sur les routes (21), et l'on peut même dire que jamais traîneau ne fend l'air plus vite que lorsqu'il glisse sans à-coups sur la glace merveilleusement unie qui se forme après un léger dégel et qui s'étend à perte de vue devant les chevaux sur une longueur de plusieurs milles (22).

Dans ces promenades, où il doit pour la première fois connaître la griserie de la vitesse, le petit James sait qu'il n'a rien à craindre tant que le dégel n'est pas trop avancé, mais il

chaîne du Jura, Cooper s'exclame: « I never before so ardently longed for wings, though their possession used to be one of the most constant of my youthful aspirations. »

(16) Cf. *Rural Hours*, p. 454.

(17) *Ibid.*, p. 455.

(18) *Ibid.*, p. 458.

(19) *Ibid.*, *ibid.*

(20) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.*, p. 19).

(21) Cf. *Rural Hours*, p. 471: « Monday, [January] 29th. — Mild, with light rain. Sleighing gone; wheel-carriages out to-day. », et page 495: « Tuesday, [February] 13th. — Fine day. The good people are beginning to use the lake for sleighs. »

(22) Cf. *Pioneers*, chap. 20, déb.

ne peut sans doute s'empêcher de penser que cette radieuse étendue, ce magnifique terrain de jeu, appartient la nuit aux bandes de loups que la faim pousse vers le village et dont il entend de sa couchette les hurlements lugubres et plaintifs (23).

Quand vient la fin de mars plusieurs dégels partiels ont tellement diminué l'épaisseur de la glace que les sorties en traîneau deviennent un véritable danger (24). Il faut alors se résigner à subir avec patience le règne de la boue, tandis que le printemps s'efforce sans grand succès de contraindre à une retraite définitive un hiver qui se signale par maint retour offensif (25).

Cette morne période, la plus triste de l'année tout entière (26), n'est pourtant pas sans compensations. C'est alors peut-être que se produit le plus fréquemment le magnifique phénomène décrit au chapitre XIX des *Pionniers* et que les Américains désignent par le terme presque intraduisible de *sleet storm*. Pendant une de ces longues nuits pluvieuses, où de lourds nuages semblent ne jamais se lasser de déverser sur toute chose leurs intarissables réserves, une baisse brusque de la température congèle la pluie à mesure qu'elle ruisselle sur branches et rameaux, arbustes et buissons, et lorsque le jour se lève, radieux, il révèle un paysage féerique, où la moindre épine, la moindre aiguille de pin est emprisonnée dans une enveloppe de glace qui étincelle au soleil comme un pur diamant. Partout les branches des arbres s'inclinent jusqu'à terre sous le poids de leur éclatante livrée, et sous ces arceaux harmonieux, dans une lumière irréal, des sentiments s'éveillent qui établissent à jamais de mystérieuses correspondances entre l'âme de l'homme, ne fût-il encore qu'un enfant, et la nature aux splendeurs éternelles.

---

(23) *Ibid.*, chap. 19, mil. et *Rural Hours*, p. 497.

(24) Cf. *Rural Hours*, p. 518.

(25) Cf. *Pioneers*, chap. 20, déb.

(26) *Ibid.*, chap. 21, mil. « The spring is the gloomy time of the American year, said the Judge; and it is more peculiarly the case in these mountains. »

C'est également vers la fin de mars que se place l'événement qui, pour les Américains, est par excellence le signe de la déroute prochaine de l'hiver : l'arrivée des gros rouges-gorges familiers, que l'on voit courir autour des habitations, s'arrêter soudain, tendre l'oreille, et creuser prestement le sol pour en ramener la larve ou le ver convoités. Nul doute que le petit James n'ait mis son amour-propre à apercevoir le premier les rouges-gorges et à courir annoncer la bonne nouvelle à ses parents, tout comme les enfants dont parle sa fille dans une bien jolie page de ses *Heures Champêtres* : « A peine un de ces nouveaux arrivants est-il aperçu par un membre de la famille que le fait est proclamé du haut en bas de la maison. Les enfants rentrent en courant pour dire à leurs parents : « Les rouges-gorges sont là. » Grands-pères et grand'mères mettent leurs lunettes et vont aux fenêtres pour regarder les rouges-gorges, et vous entendez des voisins se demander gravement : « Avez-vous vu les rouges-gorges ? »... Il n'y a pas d'oiseau dont le retour soit remarqué par tant de gens et, pendant plusieurs jours, on observe leurs mouvements avec un réel intérêt, tandis qu'ils courent çà et là sur le sol ou se perchent sur les arbres sans feuilles... Leur chant est très agréable et, après le silence de l'hiver, il est encore plus doux à l'oreille. Leurs corps replets et leurs chauds gilets rouges les rendent très visibles quand ils voltigent parmi les branches dénudées ou courent sur l'herbe flétrie... Quoiqu'ils diffèrent sur bien des points du rouge-gorge d'Europe, ils héritent de la popularité de leur cousin en même temps que de son nom, et on leur attribue également dans notre partie du monde le mérite de veiller sur les enfants égarés dans les bois, de ramasser des baies pour les nourrir et des feuilles pour les garantir du froid (27) ».

Peu après les rouges-gorges arrivent les oiseaux bleus et les loriots au splendide plumage, le mélodieux roitelet dont le cœur déborde d'allégresse et qui se fait entendre tout le long

---

(27) Cf. *Rural Hours*, pp. 15-21.



du jour sans se soucier des nuages menaçants (28), et puis encore bien d'autres oiseaux chanteurs, qui prouvent que, si la forêt américaine est relativement silencieuse, les jardins et les vergers sont, comme ceux d'Europe, égayés par le chant des oiseaux (29).

N'oublions pas enfin le passage des immenses vols de pigeons qui, dans leur migration annuelle vers le nord, s'engouffrent en masses compactes et bleues dans l'étroit couloir de la vallée et dont les colons font un véritable carnage avec toutes sortes d'armes à feu et même avec de longues perches. Ce spectacle étrange et grandiose, cruel et bouffon tout ensemble, ne manque pas de produire une très forte impression sur l'enfant, et c'est à lui que nous devons un des plus curieux chapitres des *Pionniers* (30).

Un chapitre non moins original (31) a pour sujet une scène caractéristique de la même saison de l'année. Il s'agit de la fabrication du sucre d'érable, en pleine forêt vierge, et l'on conçoit que la vision des grands chaudrons léchés par les flammes et remplis d'un liquide étrange et bouillonnant, tandis que tout autour des douzaines d'érables laissent couler leur sève, leur sang, par la blessure que l'homme leur a faite, se soit ancrée dans la mémoire du petit James.

Mais que sont les blessures de quelques arbres trop riches de sève à côté de la destruction totale de la forêt partout où un pionnier commence à défricher un coin de terre après que la neige a disparu ? Et ici encore ce sont de vivaces souvenirs d'enfance qui donnent au magnifique portrait de Billy Kirby, le sympathique bûcheron des *Pionniers*, une grande partie de son puissant relief. Marché conclu avec le propriétaire d'un

---

(28) *Ibid.*, p. 90.

(29) Cf. *Oak Openings*, chap. 19, déb.

(30) Cf. chap. 22. Il va sans dire que le peuplement de la région effaroucha les oiseaux migrateurs et mit un terme aux hécatombes décrites par Cooper, et avant lui par William Penn. Cf. *Rural Hours*, p. 18.

(31) Cf. chap. 20.

terrain à défricher, Billy Kirby « mettait sa hache et son fusil sur son épaule, passait les bras dans les courroies de son sac et s'enfonçait dans la forêt d'un pas d'Hercule. Son premier soin était de reconnaître les limites de son terrain et d'en faire le tour en rafraîchissant de temps à autre, d'un coup de hache, les marques des arbres repères ; puis il se transportait, de l'air d'un homme que rien ne presse, au centre de son chantier, et là, tout en se débarrassant de ses vêtements superflus, il mesurait d'un œil connaisseur un ou deux des arbres les plus proches qui semblaient s'élancer jusque dans les nuages. Choisisant d'ordinaire le plus majestueux pour faire sur lui l'essai de sa force, il s'en approchait avec nonchalance en sifflotant une chanson, et, faisant avec sa hache un moulinet qui n'était pas sans rapports avec les saluts d'un maître d'escrime, il frappait un léger coup sur l'écorce pour apprécier la distance. La pause qui suivait était l'ultime minute de grâce pour la forêt plusieurs fois séculaire. Aux coups puissants et rapides qu'il assénait, succédait bientôt le fracas de l'arbre, qui s'inclinait d'abord avec des craquements menaçants à mesure que se séparaient ses dernières fibres, qui fouettait ensuite et déchirait de ses branches les cimes de ses frères d'alentour, et finalement heurtait le sol avec un choc à peine inférieur à celui d'un tremblement de terre. A partir de ce moment les coups de hache ne cessaient plus, tandis que la chute des arbres rappelait le roulement d'une canonnade lointaine, et la lumière faisait irruption dans les profondeurs des bois avec la soudaineté d'une aurore d'hiver (32). »

Voilà les souvenirs qui ont poussé Cooper à célébrer, bien avant Walt Whitman, et avec un lyrisme digne d'un poète, la hache civilisatrice des pionniers : « La hache américaine ! Elle a fait des conquêtes plus réelles et plus durables que l'épée de n'importe quel peuple guerrier de l'histoire, mais ce sont des conquêtes qui ont laissé dans leur sillage la civilisation, et non

---

(32) Chap. 17, déb.

point la désolation et la ruine. Plus d'un million de milles carrés de territoire ont été enlevés aux ombres de la forêt vierge pour laisser pénétrer la chaleur du soleil, et les cultures et l'abondance ont été répandues là où, tout récemment encore, erraient les animaux sauvages pourchassés par le peau-rouge... Un bref quart de siècle a vu ces merveilleuses transformations s'accomplir, et au fond de toutes on retrouve cet outil magnifique et justement estimé, toujours prêt à servir et toujours efficace, la hache américaine (33). »

L'enthousiasme de l'enfant pour la force et la dextérité des bûcherons ne l'empêche pas cependant de noter l'aspect rébarbatif des champs récemment conquis sur la forêt — champs hérissés de souches, enclos de barrières grossières faites de rondins et de broussailles, et encore encombrés de lugubres amas de troncs d'arbres à demi calcinés partout où le feu n'a pas réussi à parachever l'œuvre de la hache (34). Mais, au milieu des pionniers, il apprend à considérer l'avenir bien plus que le présent, et son œil finit par s'habituer aux laideurs inévitables.

D'ailleurs, à mesure que le printemps s'affirme, son attention est retenue tout entière par de nouveaux spectacles d'une grande beauté. Vers le milieu d'avril, quand soufflent les vents du sud, la surface glacée du lac, qui depuis quelque temps devenait chaque jour plus terne et plus sombre, est soudain

(33) Cf. *Chainbearer*, 1846, chap. 6, fin, et WALT WHITMAN, *Leaves of Grass*, Song of the Broad-Axe.

(34) Cf. *Pioneers*, chap. 3 fin, chap. 18 fin, et surtout le commentaire de ces passages dans *Notions of the Americans*, vol. I, lettre 14, fin. « Nothing can be more dreary and savage in aspect than an extensive plain, or a valley, which has thus been completely blackened by fire. They are frequent in the newer districts, but comparatively rare in those of ten or fifteen years establishment. The admixture of civilization with these wild-looking memorials of a state of nature, is, indeed, the chief distinctive feature between a landscape in the newer districts of America, and one in our own Europe. »

Voir encore *Wyandotte*, chap. 3 et 4, déb., et *Rural Hours*, p. 146.

refoulée comme par enchantement vers le nord, et les eaux bleues, enfin libérées, recommencent à danser au soleil (35).

A cette époque la jeune verdure fait enfin son apparition sur le sol, d'abord dans les champs de blé, puis dans les vergers où l'herbe desséchée par la neige reverdit au pied des pommiers (36). Ce sont ensuite les arbres de la forêt qui bourgeonnent, et qui souvent, vers le milieu de mai, déploient leurs feuilles entre un lever et un coucher de soleil (37), tandis que près des habitations les arbres fruitiers se couvrent de fleurs avec une rapidité qui tient elle aussi du prodige (38).

On aime alors à errer dans la forêt pour y cueillir, à défaut de muguet (39), les nombreuses variétés de violettes, bleues et pourpres, jaunes et blanches, qui tranchent avec leurs couleurs vives sur les feuilles mortes jonchant le sol. Elles n'ont que peu ou pas de parfum mais elles symbolisent le printemps, et le petit James doit ressentir à leur sujet ce qu'en dira plus tard son ami, le poète Bryant :

*Ere russet fields their green resume,  
Sweet flower, I love, in forest bare,  
To meet thee, when thy faint perfume  
Alone is in the virgin air. (40)*

Ces promenades, dans une forêt qui s'étend presque sans interruption des rives de l'Hudson à celles des Grands Lacs,

(35) Cf. *Pioneers*, chap. 22, déb., et *Wyandotte*, chap. 2, mil. : « It is in this way that all these lakes open their bosoms in April. » Voir encore *Rural Hours*, pp. 31 et 34.

(36) Cf. *Rural Hours*, p. 34.

(37) *Ibid.*, p. 77.

(38) *Ibid.*, p. 79.

(39) *Ibid.*, p. 104 : « The pretty little lily of the valley... growe wild in the Southern Alleghanies, but it is not found among the plants of these northernmost ridges of the chain. »

(40) Cf. *The Yellow Violet*.

« Avant que les champs roussis ne retrouvent leur verdure, douce fleur, j'aime à te rencontrer dans la forêt dénudée, alors que ton parfum léger flotte seul dans l'air vierge. »

La strophe est d'ailleurs citée dans *Rural Hours*, p. 79.



ne sont évidemment pas sans danger, mais les ours qui viennent de se réveiller de leur long sommeil hivernal n'attaquent guère l'homme ; la panthère, bien autrement redoutable, ne s'aventure pas à proximité des habitations, et les loups que l'hiver n'affame plus imitent son exemple. Les aigles sont très rares, et les serpents, relativement peu nombreux, n'appartiennent pas en général à des espèces venimeuses (41). Le danger est donc tout juste suffisant pour que l'enfant ait l'agréable impression d'accomplir, sans trop de risques, une action courageuse en s'aventurant avec quelqu'un des siens dans la demi-obscurité de la forêt.

D'autres impressions agréables lui viennent de la rencontre fréquente de créatures paisibles : petits papillons jaunes qui apparaissent des premiers au printemps et disparaissent les derniers en automne (42) ; écureuils gris ou rouges à la course onduleuse et si peu farouches que l'on arriverait peut-être à les apprivoiser (43) ; cerfs puissants et rapides bondissant entre les grands arbres et devenant au contraire de jour en jour plus craintifs (44).

(41) Cf. *Guide*, pp. 23-25, et *Rural Hours*, pp. 496-7 ; 379 et 421-24 ; 88.

(42) Cf. *Rural Hours*, pp. 83 et 314.

(43) *Ibid.*, pp. 285-88.

(44) *Ibid.*, p. 240. Voir aussi *Pages*, p. 52 : « The deer lingered last ; they were not unfrequently seen, bounding through the forest, or drinking at familiar springs, during the first three or four years of this century. One autumn day, the future author of « The Pioneers », then a pupil under Master Cory's charge, was at play in his father's garden, when suddenly he was surprised by a deer which came leaping over the fence from the street, almost brushing his face, as it bounded away into the pine-wood in the rear of the house, dogs and men in hot pursuit. The incident was even then so unusual as to make a great impression on the boy. In after years, when walking with his children over the same ground, Mr. Cooper repeatedly spoke of it. And this is said to have been one of the last of those beautiful creatures driven in chase through the village... They still continued, however, to be hunted among the hills, and in the lake, for several years longer. At length they gradually took flight, retreating to the wilder mountains to the southward. »

Parfois enfin on s'arrête devant un pin plusieurs fois centenaire, abattu par les vents ou la foudre, dont l'enfant admire les proportions gigantesques (45) tandis qu'on lui explique que cet arbre existait déjà lorsque Christophe Colomb abordait sur les rivages du Nouveau Monde et lorsque l'homme rouge était le seul maître du lac et de la forêt (46).

Et l'on arrive ainsi au mois de juin, époque où le pays tout entier, à l'exception du lac, n'est plus qu'une masse de verdure aux tons délicatement nuancés (47), et où le lac, de son côté, offre aux diverses heures du jour et de la soirée les spectacles tantôt gracieux tantôt grandioses dépeints avec amour dans le *Tueur de Daims*. De temps à autre un orage éclate dans ce décor magnifique, et les roulements de tonnerre, répercutés par les montagnes, ont quelque chose de terrifiant et de sublime que l'enfant devenu homme retrouvera sans doute dans la description de l'orage sur le Léman, au chant troisième de *Childe Harold*. En revanche, par les nuits calmes, le chant mélancolique du Whippoorwill, oiseau mystérieux entendu bien souvent, rarement aperçu, doit faire éprouver à l'enfant des sensations analogues à celles de Wordsworth :

*O cuckoo, shall I call thee bird  
Or but a wandering voice?* (48)

D'autres soirs, quand la nouvelle lune vient de disparaître derrière les pins qui couronnent les montagnes à l'ouest du lac,

(45) Cf. *Pioneers*, chap. 21, note de S. F. C. éd. Houghton Mifflin : « The largest pines found in Otsego County measured six-feet in diameter, and nearly two hundred feet in height. »

(46) Cf. *Home as Found*, chap. 14, mil. et *Rural Hours*, p. 188.

(47) Cf. *Rural Hours*, p. 97. « Friday, June 1st... The whole country is green at this moment, more so than at any other period of the year. The earth is completely decked in delicate verdure of varied shades... »

(48) Voir l'adaptation d'E. LEGOUIS (Paris, Les Belles-Lettres, 1928, p. 154) : « Oiseau réel ou Voix errante, || Lequel des deux es-tu ? »

Voir aussi *Pioneers*, chap. 23 déb., et *Rural Hours*, pp. 115-16. Dans ce dernier ouvrage (p. 407) S. F. C. note que le coucou n'est pas pour les Américains comme pour les Européens le grand avant-coureur du prin-

le petit James a l'occasion d'assister à des pêches miraculeuses du genre de celle qui figure dans les *Pionniers*, et de voir le filet ramener sur la rive des centaines de poissons dont les écailles argentées brillent aux lueurs du brasier qui les a entraînés à leur perte (49).

Avec les premières chaleurs le lac retient de plus en plus l'attention de l'enfant. Ne peut-il pas en effet y faire de véritables croisières dans le grand bateau à fond plat de « l'Amiral Hassy », qui glisse lentement sur les eaux calmes en offrant à la brise les grands panneaux de bois qui lui servent de voiles ? (50). Longeant la rive orientale, James passe d'abord devant les *Speaking Rocks*, dont l'écho merveilleux le ravit, surtout quand il renvoie fidèlement, à un demi-mille de distance, des passages entiers d'une sonnerie de clairon (51). Au pied du *Sleeping Lion*, il regarde avec curiosité l'éperon de la montagne qui s'avance dans le lac vers le sud, d'abord parce que ce terrain appartient à son père, et ensuite parce que ses frères l'ont plaisamment baptisé *Shad Cam* depuis qu'un pêcheur écossais, particulièrement hâbleur, leur a assuré que les aloses (*Shad*) remontaient jusque là au temps des tout premiers colons (52). Au retour, sur

temps: « We have the bird, but it attracts with us comparatively little attention; the robins, and bluebirds, and song-sparrows, are much more thought of; they arrive earlier, and are more common. » A son avis son absence passerait presque inaperçue tandis que celle du rossignol et de l'alouette se fait cruellement sentir (p. 219).

(49) Cf. chap. 23.

(50) Cf. BIRDSALL, p. 334: « Aside from the use of canoes, the first general navigation of the lake was undertaken in 1794 by a man known as Admiral Hassy, who in his day was the most celebrated fisherman of Otsego. He had a large flat boat which he called the ship /ay, and upon which he used boards for sails. This craft was safe, but not speedy. » Voir aussi *Chronicles*, pp. 49-50: « The fisherman of the day was known as « Admiral Hearsey », pronounced « Hassy », a man who was unhappy unless in a boat, or before a lime kiln. He was perhaps, more thoroughly aquatic, than his successor « The Commodore », who has now commanded the lake more than thirty years, but on the whole, less skillful. »

(51) Cf. *Home as Found*, chap. 14.

(52) Cf. *Legends &c.*, p. 20.

la rive ouest, il admire une autre pointe de terre, *The Five Mile Point* — elle se trouve à cinq milles du village — et surtout la suivante, *Myrtle Grove* ou *The Three Mile Point*, que son père a gardée à cause de son pittoresque, et où la famille commence à se rendre en barque pour y pique-niquer joyeusement avec des amis (53). A son extrémité, un chêne magnifique, se dégageant de l'emprise de la forêt, s'incline sur les eaux qu'il ombrage de ses branches noueuses. C'est le *Signal Oak*, utilisé par les chasseurs pour découvrir la direction prise par les cerfs lorsqu'ils se réfugient dans le lac. Quant à l'intérieur de la petite presqu'île, c'est un véritable paradis si l'on en juge par la description que nous en a laissé S. F. C. :

« Il serait presque impossible d'imaginer un lieu plus charmant, dans sa tranquille beauté sylvestre, que cette petite pointe de terre, pendant les premières années qui suivirent la fondation du village. S'avancant dans les eaux claires du lac au pied d'une hauteur boisée, bordée d'une plage de gravier blanc, surmontée d'une imposante couronne de chênes, d'ormeaux, de pins et de hêtres aux branches enguirlandées de vignes, elle paraissait avoir réuni tous les charmes des forêts dans ses étroites limites. Une source limpide, remarquable pour la fraîcheur et la saveur de son eau, jaillissait du gravier de la plage, à la racine même d'arbres séculaires ; un ruisseau fantasque et babillard qui descendait des montagnes s'était taillé de force un passage accidenté, ajoutant ainsi à la variété du terrain et mêlant souvent le murmure irrégulier de ses eaux avec le bruissement cadencé des petites vagues qui venaient mourir sur la

---

(53) Nous n'ignorons pas que dans *Brother Jonathan* (9 avril 1842, p. 415) l'enimore Cooper donne les précisions suivantes : « This bit of land was set aside by its owner, in 1801, as a place of recreation, picnics, &c. Mr. Cooper caused a small house to be erected on the spot... » Mais nous pensons que cette date de 1801 se rapporte à la construction du chalet et que les pique-niques avaient commencé bien plus tôt. Cf. S. F. C. *Family Memories* : « Family Lake parties... always went to the Point, which your Great-Grandfather had selected for that purpose only a few years after the village was founded. » (*Corresp.* p. 18).



plage. Des azalées et des roses sauvages formaient un luxuriant bosquet naturel et l'on y rencontrait aussi la *pitcher plant*, la *mocassin flower*, des gentianes bleues et blanches, et de brillants lobélies mêlés à d'autres fleurs du pays. Les vues dans toutes les directions étaient en harmonie parfaite avec la scène elle-même. A l'arrière-plan une forêt grandiose et ininterrompue revêtait les montagnes jusqu'à leur sommet. [En avant] le regard errait sur une magnifique étendue d'eau, tandis que la rive opposée était couverte, du bord du lac jusqu'à la crête des montagnes, de la même forêt sans coupures, splendide dans sa composition riche et variée. Vers le nord s'élevait une hauteur isolée qui ne manquait pas de caractère. Au sud enfin s'étendait la vallée de la Susquehannah, avec les premières habitations de la petite colonie groupées sur la rive à la sortie du lac, et un arrière-plan de montagnes basses fermant l'horizon dans le lointain (54).

Mais, si intéressantes, si passionnantes même que soient les croisières avec « l'Amiral », elles ont le grave défaut de condamner l'enfant à une inaction à peu près complète, et il n'est pas douteux qu'il doit éprouver plus de plaisir encore à s'essayer à pêcher, à ramer, à pagayer, à tendre au vent une petite voile dans un canot modeste, sous la direction d'un de ses frères (55). Quelle joie aussi, pendant les journées chaudes de juillet, de se plonger dans les eaux fraîches du lac ou de la Susquehannah et de sentir que, peu à peu, l'on arrive à flotter sans effort, à progresser même dans ce nouvel élément, et que bientôt l'on pourra dire à son père, à ses frères, à tous, parents et amis : « Regardez! Je sais nager! (56). »

---

(54) Cf. *Deerslayer*. Introduction de l'édition Houghton Mifflin, pp. 35-36. Qui aurait pu prévoir que ces lieux paradisiaques seraient à l'origine de la controverse qui dresserait F. C. non seulement contre ses concitoyens de Cooperstown, mais contre une grande partie de la presse de son pays? Cf. *Home as Found*.

(55) Cf. *Pages*, p. 48.

(56) Cooper devint par la suite un excellent nageur. Vers l'âge de dix-sept ans il se jeta à l'eau dans les docks de Londres et sauva d'une mort

Cette existence semi-aquatique de l'enfant, s'ajoutant aux heureux effets de l'air pur et des nuits fraîches de ce pays montagneux, verdoyant jusqu'au cœur de l'été (57), lui permet de supporter sans difficulté les chaleurs les plus fortes, et, comme les autres habitants du village, il pense qu'à Otsego le mois le plus agréable est encore le mois d'août (58).

Pourtant l'automne, coupé par l'*Indian Summer*, un été de la Saint-Martin qui se prolonge parfois jusqu'en décembre (59), ne manque pas non plus de charme. Il ne s'agit en effet ni de l'automne qui fait frissonner Shakespeare ni de la « pâle automne » de Delille et de Millevoye (60). Jamais peut-être le paysage américain n'est baigné d'une lumière plus douce et plus caressante qu'en cette saison de récoltes et d'abondance (61). Plus d'une fois aussi, à la vue d'une charrette

certaine son camarade de bord Ned Myers (cf. *Ned Myers*, chap. 3, déb.). En 1828 il se sentait capable de traverser à la nage le lac de Lucerne (Cf. *Switzerland*, lettre 15, déb.). Enfin, dans son âge mûr, il s'aventurerait hardiment dans les eaux profondes du lac Otsego et faisait l'admiration de G. Pomeroy Keese et d'autres jeunes garçons qu'il emmenait se baigner avec lui: « He was also an expert swimmer, and after the heat of a summer's day would go a mile or two up the lake for a bath, taking us boys with him. He laughed at our timid venturings when we were just learning to swim, and would strike out fearlessly into the deep water of the open lake, and call upon us to follow. If we hesitated he would turn about and take us one by one upon his back, cautioning us to look out that he did not give us a ducking when he got out where it was over our head. » (*Harper's Weekly*, p. 710).

(57) Cf. *Rural Hours*, p. 226. « Generally, our grass and foliage, are refreshed by passing showers, during the warmest weather, and the beauty of the verdure is a source of great pleasure to those who come from the *brown* fields about New York and Philadelphia. »

(58) Cf. *Corresp.*, p. 358: « August is the best month for our mountains. » (Lettre de Cooper à H. Greenough).

(59) Cf. *Rural Hours*, p. 432.

(60) Voir dans *Rural Hours*, pp. 325-336, un bel essai de S. F. C. sur l'automne dans la littérature du Vieux-Monde.

(61) Cf. *Pioneers*, chap. 41, déb.: « Let the American reader imagine one of our mildest October mornings, when the sun seems a ball of silvery fire, and the elasticity of the air is felt while it is inhaled, imparting vigor and life to the whole system; the weather neither too warm nor too cold,

remplie de têtes blondes de maïs et de potirons aux reflets d'or (62), le petit James doit littéralement se sentir le cœur tout ensoleillé. Et lorsque les forêts revêtent leur somptueux manteau d'or, d'écarlate et de pourpre, tandis que le lac devient d'un bleu plus intense (63), le futur peintre de la nature américaine doit instinctivement noter les mille teintes qui frappent ses regards émerveillés, et dont une magnifique page de l'auteur d'*Heures Champêtres* nous permet de nous faire une idée précise (64).

---

but of that happy temperature which stirs the blood without bringing the lassitude of spring. »

(62) Cf. *Rural Hours*, p. 297. « The great pumpkins, always grown with maize... rival the yellow corn in richness; and a farm-wagon carrying a load of husked corn and pumpkins, bears as handsome a load of produce as the country yields. »

(63) *Ibid.*, p. 342.

(64) « The hanging woods of a mountainous country are especially beautiful at this season; the trees throwing out their branches, one above another, in bright variety of coloring and outline, every individual of the gay throng having a fancy of his own to humor. The oak loves a deep, rich red, or a warm scarlet, though some of his family are partial to yellow. The chestnuts are all of one shadeless mass of gold-color, from the highest to the lowest branch. The bass-wood, or linden, is orange. The aspen, with its silvery stem and branches, flutters in a lighter shade, like the wrought gold of the jeweller. The sumach, with its long, pinnated leaf, is of a brilliant scarlet. The pepperidge is almost purple, and some of the ashes approach the same shade during certain seasons. Other ashes, with the birches and beech, hickory and elms, have their own tints of yellow. That beautiful and common vine, the Virginia creeper, is a vivid cherry-color. The sweet-gum is vermilion. The Viburnum tribe and dog-woods are dyed in lake. As for the maples, they always rank first among the show; there is no other tree which contributes singly so much to the beauty of the season, for it unites more of brilliancy, with more of variety, than any of its companions; with us it is also more common than any other tree. Here you have a soft maple, vivid scarlet from the highest to the lowest leaf; there is another, a sugar maple, a pure sheet of gold; this is dark crimson like the oak, that is vermilion; another is party-colored, pink and yellow, green and red; yonder is one of a deep purplish hue; this is still green, that is mottled in patches, another is shaded; still another blends all these colors on its own branches, in capricious confusion, the different limbs, the separate twigs, the single leaves, varying from each other in distinct colors, and shaded tints. And in every direction a repetition of this magnificent picture meets the eye. » (pp. 338-39)

Mais cet embrasement de la nature finit peu à peu par s'éteindre. Ternies par les pluies répétées (65), les feuilles tombent en grand nombre, et seul quelque bouleau ou quelque tremble brûle encore çà et là comme une torche oubliée (66). Les hirondelles sont parties dès avant le milieu de septembre (67), et ce sont maintenant les oies et les canards sauvages qui passent en vols serrés, faisant route vers la baie de Chesapeake, la Floride ou la Louisiane (68).

Pourtant l'enfant n'est pas triste. Plein de santé et naturellement enjoué (69), il prend le temps comme il vient, et il sait voir le bon côté de chacune des saisons. Il est tout heureux, en novembre, de s'approcher des énormes feux de bois qui flambent et pétillent dans les cheminées du « château » — ces feux dont il aura la nostalgie jusque sur les rivages de la baie de Naples (70) — et il pense avec philosophie que la neige ne tardera plus guère à arriver, ramenant avec elle tous les plaisirs d'un hiver américain, au grand soleil, sous le ciel bleu.

Ayant ainsi reçu ses premières leçons de la nature, le petit James va maintenant s'instruire au contact des colons, car il est d'âge à circuler de plus en plus librement dans le village, dont il finira par connaître tous les habitants et jusqu'aux

---

(65) Cf. *Rural Hours*, p. 347.

(66) *Ibid.*, p. 355.

(67) *Ibid.*, p. 281.

(68) *Ibid.*, p. 352-55.

(69) Cf. *England*, lettre 8, mil. « Nature has blessed me with a constitutional gaiety and a buoyancy of spirits that are not to be mastered by trifles. »

(70) Cf. *Pages*, p. 229: « Braziers, after the regular Italian fashion, albeit of elegant workmanship and great size, and filled with choice charcoal of olive-wood, were not to be endured by such a votary of the Yule-log. » Voir aussi p. 206: « It was the delight of the American traveller to enliven the hearthstone of the Casa Ricasoli [at Florence] with the cheery glow of wood fires, such as might have done honor to his paternal home, in the Otsego Hills; through life a bright wood-fire, in cool weather, was a necessity for him — he was very critical in the art of laying the wood, and in nursing the bright blaze, in which his cheerful nature rejoiced. »



moindres constructions (71). Il aime l'animation qui y règne — bruit incessant des marteaux pendant l'été (72), allées et venues des traîneaux en hiver (73) — animation due à la prospérité que valent au settlement l'intelligence et l'activité du Juge, triomphant successivement de toutes les difficultés que soulève le manque de capitaux de la population. Se rendant compte par exemple du parti qu'on peut tirer des nombreux érables à sucre de la forêt (74), voyant aussi combien les guerres européennes ont fait monter le prix de la potasse, William Cooper a réussi à se faire prêter une grande quantité de chaudrons pour la confection du sucre d'érable, ainsi que d'autres chaudrons avec lesquels on obtient de la potasse en partant des cendres fournies par les arbres abattus et brûlés. Il a réparti ces ustensiles parmi les pionniers, et, chaque année, il stocke et vend ensuite au mieux le sucre et la potasse que ceux-ci lui apportent, réalisant ainsi pour lui-même d'appréciables bénéfices tout en enrichissant la collectivité (75). Lorsqu'il s'agit

(71) Cf. *Putnam's Magazine*, September 1869, *The Eclipse, from an unpublished MS. of James Fenimore Cooper*, p. 354: « Scarce a dwelling, or a face, in the little town, that was not familiar to me. »

(72) Cf. *Pioneers*, chap. 26, déb. On sait qu'aujourd'hui encore le marteau joue un rôle capital dans la construction des maisons américaines si souvent en bois.

(73) *Ibid.*, chap. 19, fin.

(74) W. Cooper exagérerait sans doute en fondant de grands espoirs sur la production du sucre d'érable et du rhum de même provenance, mais Jefferson partageait sa façon de voir, comme le montre une lettre d'un colon influent en date du 7 mai 1791. Cf. *Legends &c.* pp. 139-40: « Dear Cooper, I left the sugar and Spirits in Charge with our Friend Dr Rush to be delivered to the President [Washington] on his return from the Southward, which they expect will be in the Middle of June. Dr Rush thinks the properest way to address him will be thus — Mr Cooper and Mr Noble present their respects to the President of the United States, and request his acceptance of Samples of Sugar and Spirits produced from the Maple tree with their Observation etc. — ... Rush brought me to Mr Jefferson the Secretary of State, he is as sanguine as you or I about the Maple Sugar, he thinks in a few years we shall be able to supply half the World. »

(75) Cf. *Guide*, p. 8.

d'ouvrir une nouvelle route ou de construire un pont, travaux qui représentent des centaines de dollars et que ni les colons ni le « propriétaire » ne sont en mesure de financer, William Cooper fait appel à l'intérêt bien compris de chacun et tous se mettent de bon cœur à l'ouvrage, encouragés par le jovial magistrat qui sait faire circuler à propos quelques litres de rhum ou de whisky (76).

C'est dans cette atmosphère de labeur et de gaieté, d'entraide et de bonne camaraderie, atmosphère caractéristique des débuts d'un settlement (77), que l'enfant se familiarise avec les divers éléments d'une population hétéroclite et pittoresque. L'élément dominant est naturellement constitué par de robustes pionniers originaires de la Nouvelle-Angleterre, cette grande ruche qui commence alors à essaimer vers l'ouest (78) et à marquer d'une empreinte ineffaçable tous les lieux où séjournent ses industriels enfants. William Cooper apprécie leur politesse, l'étendue de leurs connaissances et leur sagacité (79), mais le petit James remarque davantage peut-être leur accent particulier (80), leur curiosité proverbiale (81) et leur tendance à critiquer ceux qui ne se conforment pas en tous points à la façon de vivre de la majorité (82). Certaines scènes doivent lui révéler aussi qu'ils sont âpres au gain, et « le fils du Juge » ne peut probablement pas s'empêcher de noter encore comment leurs sentiments égalitaires, souvent résumés dans la formule : « un homme en vaut un autre », s'allient avec un respect non dissimulé pour la fortune et pour les titres officiels (83). Quant

---

(76) *Ibid.*, pp. 9 et 31.

(77) Cf. *Home as Found*, chap. 12, déb.

(78) Cf. *Chainbearer*, chap. 8.

(79) Cf. *Guide*, p. 41 : « As to those western counties of New York, which I have been describing, they are chiefly peopled from the New England states, where the people are civil, well-informed, and very sagacious. »

(80) Cf. *Satanstoe*, chap. 3, mil.

(81) *Ibid.*, chap. 8, fin.

(82) Cf. *France*, lettre 17, déb. et lettre 21, fin.

(83) Cf. *Satanstoe*, chap. 4, fin : « Jason... never failed to defer to

à leur puritanisme, il ne doit guère se marquer à cette époque que par leur aptitude à s'indigner des défauts ou des vices de leur prochain — aptitude bien affaiblie d'ailleurs dans l'atmosphère de camaraderie signalée plus haut — et par leur obstination à attacher autant, sinon plus d'importance à la fête de *Thanksgiving* qu'à celle de *Christmas* (84). Il n'existe en effet aucun ministre, presbytérien ou autre, à Cooperstown, ce qui réduit à leur plus simple expression, non seulement les rivalités entre sectes, mais encore — s'il faut en croire le *Guide* de William Cooper — les préoccupations religieuses de la population tout entière : « Les premiers colons de Cooperstown appartenaient à la classe la plus pauvre ; ils travaillaient beaucoup toute la semaine mais le dimanche ils allaient soit à la chasse soit à la pêche, ou bien ils s'assemblaient dans les tavernes et passaient la journée à flâner, sans se soucier ni de leur costume ni de leurs actions. Les fils imitèrent les façons d'agir de leurs pères et, pendant les dix premières années, c'est-à-dire tant qu'aucune église ne fut constituée, le besoin s'en fit sérieusement sentir (85). »

Au milieu de ces colons de l'Est, au teint jauni par les intempéries, l'enfant n'a pas de peine à distinguer quelques émigrants anglais, au visage fleuri et souvent marqué par la petite vérole, qui, en bons insulaires, persistent à se différencier du reste de la population par un costume particulier comprenant de hautes guêtres et une veste collante. Les Ecossais sont reconnaissables à leur visage exsangue, aux pommettes saillantes et aux traits anguleux. Les Irlandais, eux, se rapprochent du type espagnol, avec leur petite taille, leurs yeux noirs, leur teint brun et leurs attentions pour le beau sexe (86). Les descendants

---

money, come in what shape it would » et chap. 9, mil. « Deacon is an important title, which is rarely omitted ; and woe betide the man who should forget to call a magistrate *esquire*.

(84) Cf. *Rural Hours*, pp. 300 et 391.

(85) Le passage est cité par S.F.C. Cf. *Pioneers*, introduction, éd. Houghton Mifflin, pp. XXXI-II.

(86) Cf. *Pioneers*, chap. 11, déb.

des Hollandais de la vallée de l'Hudson ou des Allemands de Pennsylvanie gardent une gravité et un accent des plus caractéristiques (87), et il y a enfin toute une galerie de Français de marque, que la révolution et les luttes féroces des partis ont réduits à chercher un asile dans ce lointain settlement, et dont les manières raffinées, le mauvais anglais et l'exubérance native intéressent ou amusent considérablement le petit James.

A côté de Monsieur Ebbal, alias l'abbé de Raffecourt, le héros de l'affaire de la chemise et d'une autre aventure vestimentaire avec une ourse et ses oursons (88), il faut d'abord citer le Français anonyme au sujet duquel Mr. Cooper raconte une anecdote des plus piquantes : « Un des colons français emprunta un jour au Juge une cinquantaine de dollars. Comme le temps passait ce dernier s'aperçut que les visites de son débiteur se faisaient de plus en plus rares : finalement elles cessèrent complètement. Rencontrant par hasard le Français, il lui en fit le reproche, lui disant qu'une si petite somme ne devait pas le préoccuper et l'engageant à ne pas interrompre ses visites pour si peu. Pourtant le Français sentait que les cinquante dollars pesaient lourdement sur sa conscience d'homme d'honneur et qu'il ne pouvait profiter de l'hospitalité du Juge tant qu'il n'avait pas payé sa dette. A quelque temps de là le Juge vit son débiteur venir à lui, manifestant la joie la plus vive, agitant son

---

(87) *Ibid.*, chap. 8, déb.

(88) Cf. *Chronicles*, p. 28 et *Pages*, p. 57 : « These wags told Monsieur Ebbal [that] if chased by a bear the most certain mode of escape was to throw away his hat, or his coat, to induce the animal to stop and smell at it, and then to profit by the occasion, and climb a sapling that was too small to enable his enemy to fasten its claws in it, in the way it is known to ascend a tree. The advice was well enough, but the advised having actually an occasion to follow it the succeeding autumn, scrambled up a sapling first, and began to throw away his clothes afterwards. The bear, a she one with cubs, tore to pieces garment after garment, without quitting the spot, keeping poor Ebbal tree'd, throughout a cool autumnal night almost as naked as he was when uncased at the celebrated Christmas banquet. It appears that the real name of this person was *L'Abbé de Raffecourt*. »



chapeau, et s'écriant : « De bonnes nouvelles, Juge, de bonnes nouvelles ! Ma mère est morte ! Ma mère est morte ! Je vous rembourse vos cinquante dollars ! » (89). »

On ne saurait non plus passer sous silence M. Louis de Villers, dont Cooper fera l'éloge dans ses *Chroniques de Cooperstown* (90), ni surtout Talleyrand, qui fut pendant quelques jours l'hôte du Juge (91) au cours d'une de ses randonnées d'exilé désœuvré et curieux à travers l'intérieur du pays (92).

(89) Cf. *Legends &c.* pp. 239-40.

(90) Cf. *Chronicles*, p. 35 et *Pages*, p. 58.

(91) Cf. *Chronicles*, p. 54 : « During his visit to this country, M. de Talleyrand passed a few days in Cooperstown, where he was an inmate of the family of Judge Cooper. »

Il ne semble pas que Cooper ait cherché à rappeler cette visite au diplomate pendant son séjour à Paris à la fin de la Restauration et au début de la Monarchie de Juillet.

(92) Placé par la Convention sur la liste des Emigrés alors qu'il était en mission à Londres, Talleyrand fut expulsé d'Angleterre (février 1794) et se rendit aux Etats-Unis où il demeura jusqu'en juin 1796. Le journal de son ami intime, MOREAU DE SAINT-MÉRY (*op. cit.*) nous permet de constater qu'il passa à Philadelphie les deux hivers 1794-95 et 1795-96, et qu'il voyagea en Nouvelle-Angleterre et dans l'intérieur de l'Etat de New-York pendant l'été et le début de l'automne des années 1794 et 1795.

Dans *Otsego Hall* (cf. *Legends &c.* p. 224), J. F. C. dit que la visite de Talleyrand à Cooperstown eut lieu en 1795. Peut-être se fonde-t-il seulement sur le fait que l'acrostiche attribué au diplomate (voir plus loin) parut dans l'*Otsego Herald* du 2 octobre 1795.

D'après le *Journal* de Moreau il semble que la randonnée qui conduisit Talleyrand jusqu'au lac Otsego ait pu avoir lieu en 1794. Cf. p. 153 : « 9 octobre 1794. Talleyrand et Baumez partirent pour Albany... je reçus de Talleyrand le billet suivant : Un arrangement proposé par le Colonel Smith, qui nous fait voir sur la Rivière du Nord [l'Hudson] un établissement que nous avons intérêt de connaître nous empêche de vous attendre ce matin... Nous nous verrons dans un mois à Philadelphie, jusque là nous allons voyager. »

En 1795 (cf. MOREAU, pp. 197-215), Talleyrand demeura à New-York jusque vers le milieu de septembre ; il alla ensuite à *Boston* avec son ami Beaumetz et il en revint vers le 10 octobre.

Une précieuse allusion à l'équipement de Talleyrand se trouve dans F. W. HALSEY, *The Old New York Frontier*, *op. cit.* D. p. 369 : « Samuel Breck, who met Talleyrand in New York before he and Beaumetz set out on their journey, says Talleyrand had a rifleman's suit made for the occa-

Enfin M. Le Quoy de Mersereau, « ex-gouverneur civil de la Martinique », mérite une mention toute spéciale (93). Le Monsieur Le Quoy des *Pionniers* n'est peut-être qu'une caricature (94) de l'émigré français qui, recommandé à William Cooper par des amis communs (95), passa plusieurs mois (96) à Cooperstown en attendant des jours meilleurs, mais il est certain que, sur le conseil du Juge, le véritable M. Le Quoy ouvrit une boutique (97) que le petit James dûit visiter plus d'une fois (98) et dont il s'est souvenu en écrivant ce qui suit au début du chapitre huit du roman : « Les connaissances de Marmaduke étaient d'une nature éminemment pratique et aucun aspect de la vie d'un colon ne lui était étranger. Sous sa direction Mon-

sion, and remarks the *pride and delight* with which the ex-bishop of Autun displayed it. »

Il est très regrettable que ni les *Mémoires de Talleyrand* (*op. cit.* D.) ni la *correspondance* publiée jusqu'ici ne fassent mention de Cooperstown et de son fondateur.

(93) Cf. *Chronicles*, pp. 35-38. Notons toutefois que les traditions de Cooperstown ont peut-être attribué à M. Le Quoy un titre supérieur à celui qu'il avait détenu en réalité. Son nom, en tout cas, ne figure, dans les *Almanachs Royaux* de 1789-90-91-92, ni sur la liste des « Gouverneurs Généraux et Commandans Particuliers dans les Colonies », ni sur celle des « Intendans et Commissaires Généraux ou Ordinaires, Ordonnateurs dans les Colonies. »

Il est vrai que l'*Almanach National* de 1793 (An II) ne donne aucune liste, mais l'*Histoire de la Martinique* de SIDNEY DANÉY (*op. cit.* D.) ne fait pas mention d'un haut fonctionnaire du nom de Le Quoy pendant toute la durée de la période révolutionnaire.

(94) Cf. *Pages* p. 59: « The singular name of this gentleman... was given to the French emigrant of *The Pioneers*, the character of the latter, however, was entirely imaginary. »

(95) Cf. *Chronicles*, p. 36 et *Voices*, p. 7.

(96) Cooper (*Chronicles* p. 37) dit: « more than a year », et S. F. C. (Introduction des *Pionniers*) « several years », mais une lettre de Charles Martin and Co, de Schenectady, recommandant M. Le Quoy à William Cooper, est datée du 10 mars 1794 (Cf. *Voices* p. 7) et une lettre de remerciements et d'adieux de M. Le Quoy est datée du 10 octobre de la même année. (Cf. *Chronicles* p. 38 et *Pages* p. 59).

(97) Cf. *Chronicles*, p. 37).

(98) Il avait alors près de cinq ans.

sieur Le Quoi se procura quelques pièces d'étoffe ; quelques articles d'épicerie ; beaucoup de poudre et de tabac ; un grand assortiment de quincaillerie comprenant un nombre considérable de couteaux de poche, de chaudrons à potasse et de trépieds ; une formidable collection de faïences, aussi étranges de forme que grossières de qualité ; enfin tous les objets courants que l'homme a inventés par nécessité, sans oublier toutefois quelques articles de luxe tels que miroirs et guimbardes. Nanti de ce précieux stock de marchandises, Monsieur Le Quoi avait pris place derrière un comptoir et, avec une merveilleuse faculté d'adaptation, il s'était acquitté de son nouveau rôle avec autant de grâce qu'il en avait mis à remplir ses fonctions antérieures. La politesse et l'affabilité de ses manières le rendirent extrêmement sympathique à tout le monde ; de plus les femmes eurent tôt fait de découvrir qu'il avait du goût. Ses « indiennes » étaient les plus belles, c'est-à-dire les plus voyantes de toutes celles qu'on importait dans le pays, et il était impossible de se laisser arrêter par le prix quand on avait affaire avec *un homme qui causait si bien.* »

Naturellement quelques habitants du village se distinguent moins par leur nationalité que par leurs excentricités particulières, et l'enfant n'oubliera, ni le chasseur Shipman aux longs bas de cuir, pourvoyeur attitré de la table familiale, ni l'aubergiste de l'*Ancre Bleue*, William Cook, dont il nous trace un bien amusant portrait dans les *Chroniques de Cooperstown* : « La seconde auberge d'importance était l'*Ancre Bleue*, tenue par William Cook... établissement qui pendant bien des années fut très recherché par les voyageurs raffinés. Son propriétaire était un homme d'humeur singulière, mais d'une grande cordialité et d'une intégrité parfaite. Il avait été maître d'hôtel à bord d'un navire anglais qui faisait le service des Indes, et il jouissait dans le village d'une enviable réputation pour son habileté à préparer le punch et autres boissons réconfortantes. Les jours de fête un étranger aurait pu le prendre pour un des potentats du pays, car il apparaissait affublé d'un habit marron

à la mode de 1776 (garni de boutons larges comme des dollars), de culottes, de bas à rayures, de souliers dont les boucles couvraient la moitié de ses pieds, et d'un immense chapeau aux allures d'éteignoir. Le propriétaire de l'*Ancre Bleue* était aimé de tout le monde, et son rire, ainsi que ses pieuses imprécations, sont devenus historiques (99) ».

N'oublions pas enfin les gens de couleur, nègres et peaux-rouges, dont le pittoresque ne saurait manquer de fixer l'attention du petit James et qui tiendront plus tard une si grande place dans l'œuvre du romancier. Cooper lui-même nous déclare que ses ancêtres n'ont jamais possédé d'esclaves (100), mais cela ne veut pas dire que son père n'avait pas de serviteurs nègres. Comme beaucoup de quakers, il ne répugnait pas à acheter des esclaves parce qu'il les affranchissait presque aussitôt pour en faire des domestiques à gages (101). Et c'est ainsi que le petit James est, dès l'enfance, habitué à voir autour de lui de bonnes figures noires dont le rire est « la gaité même » (102), en particulier celle du « Gouverneur », sorte de majordome et de valet de chambre tout ensemble, qui repose aujourd'hui dans le cimetière de Cooperstown, tout près — mais à distance respectueuse

---

(99) Cf. p. 76.

(100) Voir le manuscrit anglais de la réponse de Cooper à un article de J.-C.-L. de SISMONDI sur l'Amérique paru dans la *Revue Encyclopédique* de janvier 1827 (vol. 33, pp. 17-40). Ce manuscrit, découvert au British Museum par R. E. SPILLER (cf. *The American Historical Review* vol. 35, N° 3, avril 1930, pp. 575-582), contient la phrase suivante: « For near two centuries that my family has been in America we have never held a slave », phrase qui d'ailleurs ne se trouve pas dans le texte français paru dans la *Revue Encyclopédique* d'avril 1827 (vol. 34, pp. 239-243).

(101) Cf. *Pioneers*, chap. 4, fin, note de l'auteur, et *Miles Wallingford*, introduction de S. F. C. (éd. Houghton Mifflin p. XIII): « No slave was ever owned by Mr. Cooper himself. Neither had his father, who came of a Quaker stock, ever owned one for any length of time; several were purchased to fill places in the household, but they always received their freedom immediately, and were paid wages. The author knew the race well, and was very partial to their kindly nature. »

(102) Voir le manuscrit de la réponse de Cooper à de Sismondi, *The American Historical Review*, vol. 35, p. 580.



— de la famille qu'il servit fidèlement pendant trente années (103).

Plus tard sans doute Cooper aura l'occasion d'étudier la curieuse psychologie d'autres domestiques nègres, dévoués et sympathiques en dépit de leurs nombreux défauts, mais c'est à Cooperstown même qu'il commence à éprouver pour cette classe de serviteurs l'affection qu'il exprimera avec tant de sincérité dans *Ravensnest* (104).

Pour ce qui est des indiens, on ne peut pas dire que Cooper les ait vraiment bien connus dans son enfance. Si l'on en juge par ses propres déclarations, il n'existait pas dans les environs du village d'indien vraiment comparable à l'*Indian John* des *Pionniers* (105). De temps à autre seulement l'enfant a l'occasion de voir — ou plutôt d'apercevoir — de petits groupes d'Oneidas, de Mohicans et de Delawares, qui viennent pêcher dans le lac ou chasser dans la forêt, et qui poussent parfois

(103) Cf. *Legends &c.* p. 99 et BIRDSALL p. 277.

(104) (Le titre américain est : *The Redskins*). Cf. chap. 27, mil : « It is the fashion of the times to lament the disappearance of the redman from among us, but, for my part, I feel much more disposed to mourn over the disappearance of the *nigger*... I regret the *nigger* ; the old fashioned, careless, light-hearted [,] laborious, idle, roguish, honest, faithful, fraudulent, grumbling, dogmatical slave ; who was at times good for nothing, and, again, the stay and support of many a family. But him I regret in particular is the domestic slave, who identified himself with the interests and most of all with the credit of those he served, and who always played the part of an humble privy counsellor, and sometimes that of a prime minister. »

(105) Cf. *Brother Jonathan*, 26 mars 1842, p. 358 : « No person answering to Betty Flannigan ever lived here ; no Leather-Stocking no Indian John... »

Cette déclaration est contredite en partie par une lettre de Mr. Cooper du 17 octobre 1929 : « Did I ever write you that the descendant of an early settler on the Cooper Patent told me of an old Mohican and his son called the Panther who lived in his grandfather's time on a hill still called Panther Mountain ? Panther got his name from his noiseless tread. I am inclined to think that they were the prototypes of Chingachgook and Uncas, as Cooper must have known of them as a boy, as undoubtedly old Shipman was of Leatherstocking himself. »

jusqu'au village pour y vendre des objets de leur fabrication (106).

Si rares que soient ces visions, elles ont l'avantage de redoubler l'intérêt de James pour les conversations sur les indiens qu'il entend à la table familiale, surtout lorsque le colonel Frey se trouve là (107). Il écoute son père parler des indigènes qu'il a rencontrés dans ses voyages à l'ouest de Coopers-town (108) et aussi des relations amicales entretenues par William Penn et les quakers avec les indiens de la Pennsylvanie, relations qui font tant d'honneur aux uns et aux autres. Hendrick Frey, lui, raconte les cruels exploits de son ancien voisin, le redoutable Mohawk Joseph Brant, époux de la seconde fille du colonel Croghan, terreur des colons de la Susquehannah pendant la révolution, lequel fut reçu à deux reprises à la cour de Londres, admiré par Boswell et « portraicturé » par Romney (109). Parfois enfin le Juge répète l'histoire de *Mount Otsego*, alias *Rum Hill*, dont le nom pittoresque serait dû à un

(106) Cf. *Mohicans*, introduction par S. F. C. (éd. Houghton Mifflin, pp. XVIII-XIX).

(107) Voir lettre de Mr. Cooper citée plus haut (17 octobre 1929) : « Cooper at his father's home met and listened to men who had known personally the great chiefs of the Six Nations, King Hendrick, Brant, Red Jacket, Cornplanter &c. and no doubt used this information in drawing his best indians. Nowhere in America were great indian chiefs so active and so well-known as in the Mohawk Valley from 1750 to about 1800... Brant probably was the greatest indian known to our history and lived until 1780 near Cooperstown, near the home of Hendrick Frey, a great friend of Judge Cooper's and for whom he named his youngest child! Frey was one of Sir William Johnson's executors. »

(108) Cf. JAMES GRANT WILSON, *Bryant and his Friends*, op. cit. B, p. 237: About 1883 « at Cannes, Sir Charles Augustus Murray, speaking of his well-known and popular Indian story of *The Prairie Bird*, and of his having spent a year in early life among the Pawnees, remarked: In an interview with me Fenimore Cooper said, alluding to the publication of *The Prairie Bird*, 'You have had the advantage of me, for I never was among the Indians. All that I know of them is from reading, and from hearing my father speak of them. He saw a great deal of them when he went to the western part of New York State, about the close of the past century.' »

(109) Cf. F. W. HALSEY, *The Old New York Frontier*, pp. 165 et 320.

baril de rhum, proposé aux indiens en échange de terres, et qui, par suite d'une dispute, aurait été lancé sur la pente où il se serait brisé (110).

Mais, ce qui s'imprime le plus profondément peut-être dans la mémoire de l'enfant, ce sont les heures d'angoisse collective de 1794, où tout le village s'attend à l'attaque de bandes d'indiens aperçues dans la forêt, et où la panique est portée à son comble par des coups de feu tirés au milieu de la nuit. On finit sans doute par se rendre compte que les coups de feu proviennent d'un groupe de constables, désireux de se ménager une entrée sensationnelle dans le village parce qu'ils y ramènent prisonniers quelques faux-monnayeurs ; quant aux indiens, ils ne tardent pas à s'éloigner sans rien tenter contre Coopers-town (111) ; il n'en reste pas moins que le petit James sait maintenant par expérience ce que peuvent ressentir des colons isolés sous la menace d'une attaque indienne, et le romancier ne manquera pas d'en tirer parti.

Un autre avantage de cette affaire est de fournir à James l'occasion d'assister à une mémorable démonstration de la milice locale, démonstration montée probablement pour prouver à la population qu'elle n'a plus rien à redouter des indiens, et dont nous trouvons une description amusante dans les *Chroniques de Cooperstown* : « Un escadron de cavalerie composé de volontaires fut organisé en 1794 sous le commandement du capitaine Benjamin Griffin. Bien des gens qui vivent encore peuvent se souvenir d'un célèbre simulacre de combat entre cette cavalerie et un groupe d'hommes déguisés en indiens. Les charges exécutées par les cavaliers en cette circonstance sont représentées comme ayant été terribles. A cette époque la palissade en troncs d'arbres, passablement vermoulue, enserrait une grande partie des deux principaux pâtés de maisons, et la manière dont les cavaliers passèrent, soit par dessus, soit à travers l'obstacle,

---

(110) Cf. *Legends &c.* p. 19. Cet incident a été utilisé en partie par Cooper dans *Oak Openings*, chap. 5 et suivants.

(111) Cf. *Chronicles*, p. 49 et *Pages* p. 53.

les surprit probablement tout autant que les spectateurs. Sur ce point du champ de bataille on dit que les indiens firent preuve d'une adresse bien supérieure, mais, comme d'habitude, chacun des deux camps s'attribua les honneurs de la victoire » (112).

L'enfant, naturellement, ouvre ses yeux tout grands au cours de ces manifestations qui rassemblent presque tous les habitants, soit à titre d'acteurs soit en qualité de spectateurs, et il n'aura plus tard qu'à puiser dans ses souvenirs pour nous donner de certains aspects de la vie des settlements des descriptions d'un réalisme humoristique souvent dignes de la plume d'un Flaubert. C'est ainsi que, dans les *Pionniers*, le défilé des juges, au milieu des badauds accourus de plusieurs lieues à la ronde, rappelle invinciblement certains des meilleurs passages de *Madame Bovary* (113). La veillée d'hiver, à

(112) pp. 69-70.

(113) Cf. chap. 33, déb. « By ten o'clock the streets of the village were filled with busy faces; some talking of their private concerns, some listening to a popular expounder of political creeds; and others gaping in at the open stores, admiring the finery, or examining scythes, axes, and such other manufactures as attracted their curiosity or excited their admiration. A few women were in the crowd, most carrying infants, and followed, at a lounging, listless gait, by their rustic lords and masters. There was one young couple, in whom connubial love was yet fresh, walking at a respectful distance from each other; while the swain directed the timid steps of his bride by a gallant offering of a thumb!

At the first stroke of the bell, Richard issued from the door of the *Bold Dragoon*, flourishing a sheathed sword, that he was fond of saying his ancestors had carried in one of Cromwell's victories, and crying, in an authoritative tone, to « Clear the way for the court! » The order was obeyed promptly, though not servilely, the members of the crowd nodding familiarly to the members of the procession as it passed. A party of constables with their staves followed the Sheriff, preceding Marmaduke, and four plain, grave-looking yeomen, who were his associates on the bench. There was nothing to distinguish these subordinate judges from the better part of the spectators, except gravity, which they affected a little more than common, and that one of their number was attired in an old-fashioned military coat, with skirts that reached no lower than the middle of his thighs, and bearing two little silver epaulettes, not half so big as a modern pair of shoulder knots. This gentleman was a colonel of the militia, in attendance on a court-martial, who found leisure to steal



l'auberge, tandis que le pot de bière ou de cidre passe de main en main et que chacun se fait un devoir de porter un toast sérieux ou badin dans le meilleur goût des settlements (114), le tir au dindon sur la neige le matin de Noël (115), méritent encore d'être cités à ce point de vue, car ce sont de véritables morceaux d'anthologie.

Et devant de telles réussites on se prend à regretter que Cooper ne nous ait pas laissé également une description humoristique de l'événement que fut l'arrivée hebdomadaire du courrier à partir du mois de juin 1794 (116), ou encore un compte rendu détaillé des cérémonies patriotiques du 4 juillet de la même année. La curieuse coutume du *Fun of Fire*, qui consiste à faire rouler le soir dans les rues des boules d'étoupes enflammées (117), n'était peut-être pas encore en honneur à cette époque, mais « le Grillon » — le vaillant petit canon abandonné par les troupes de Clinton — servait encore à tirer les salves réglementaires, bien que la lumière en fût devenue presque aussi large que la gueule ! (118) Cooper surtout aurait pu nous montrer son frère aîné Richard déclamant au pied de l'Arbre de la Liberté — au carrefour marqué par la prison-tribunal et les deux principales auberges (119) — un hymne de sa compo-

a moment from his military to attend to his civil jurisdiction; but this incongruity excited neither notice nor comment. Three or four clean-shaved lawyers followed, as meekly as if they were lambs going to the slaughter. One or two of their number had contrived to obtain an air of scholastic gravity by wearing spectacles. The rear was brought up by another posse of constables, and the mob followed the whole into the room where the court held its sittings. »

(114) Cf. *Pioneers*, chap. 13, mil.

(115) *Ibid.*, chap. 17.

(116) Cf. *Chronicles*, p. 52.

(117) Cf. *Home as Found*, chap. 21, fin.

(118) *Chronicles*, p. 13 et *Pioneers*, chap. 22, mil.

(119) Ce carrefour, constitué par l'intersection de *West Street* et de *Second Street*, et appelé *The Four Corners*, était le centre de l'animation dans le village. L'auberge du *Lion Rouge* en constituait le coin sud-ouest, et s'étendait même sur une bonne longueur en travers de *Second Street*, qu'elle barrait en partie. La *prison-tribunal* (prison au rez-de-chaus-

sition en l'honneur de la vraie liberté, hymne où il flétrissait, en bon fédéraliste, les excès de la révolution française :

*May ne'er mad License rule the land  
With Liberty's fair name.* (120)

A ce même carrefour, où se dressaient les *stocks* et le *whipping post* (121), le romancier aurait encore pu nous décrire la foule assistant, soit à la curieuse et lamentable confession du premier médecin du village, convaincu d'avoir versé un émétique dans le punch préparé pour un bal à l'auberge du Lion Rouge (122), soit au supplice du fouet, infligé le 9 juillet 1795 à un certain Porteous coupable d'avoir volé quelques pièces de ruban (123).

Que ne nous a-t-il aussi laissé une description du fameux match de lutte, qui eut lieu devant le Lion Rouge, et grâce auquel un solide pionnier réussit à gagner les cent cinquante arpents de terre offerts par William Cooper à quiconque pourrait le tomber (124). Comment enfin ne pas regretter que Cooper n'ait pas jugé à propos de brosser un tableau des luttes électorales de cette époque héroïque alors que son petit-fils les évoque de façon si spirituelle ?

sée, tribunal au-dessus) occupait le coin opposé (S.-E.). L'auberge de l'*Ancre Bleue* s'élevait non loin du coin nord-est. Cf. *Legends &c.* pp. 29-30.

(120) « Que jamais la licence effrénée ne règne ici en usurpant le beau nom de Liberté. » *Ibid.*, pp. 35-36. Cet hymne, retrouvé par Mr. Cooper, n'est pas signé, mais il est écrit de la main de Richard.

(121) Les *stocks* étaient une sorte de pilori consistant en un cadre de bois qui enserrait les chevilles et parfois les poignets des condamnés. Ces derniers étaient placés au préalable dans la position assise, tandis qu'au pilori ils se tenaient debout. (Voir *Pionniers*, chap. 34, déb.).

Le *whipping post* servait à attacher les délinquants condamnés au supplice du fouet.

(122) Cf. *Chronicles*, p. 31. Ajoutons que, cette confession remontant au mois d'octobre 1791, Cooper ne pouvait la connaître que par qu'il dire.

(123) *Ibid.*, p. 44.

(124) Cf. *Legends etc.*, pp. 36 et 240, et LEVI BEARDSLEY (*Reminiscences*, pp. 53-54) cité par R. E. SPILLER, pp. 24-35, et par MR. COOPER dans son esquisse biographique de W. Cooper, p. 45.

« La population des campagnes était clairsemée, et, comme il fallait être propriétaire pour avoir le droit de voter, les électeurs étaient relativement peu nombreux. Mais l'enthousiasme était sans bornes. Les bureaux de vote pouvaient rester ouverts pendant cinq jours afin d'entraver le moins possible les occupations de ceux qui voulaient voter, et, comme le vote n'était pas secret, on vivait dans un état de surexcitation continuelle. Dans une lettre relative à une élection à Unadilla (Comté d'Otsego), élection où, sur 141 votants, les fédéralistes avaient obtenu une majorité de *cinq* voix, Jacob Morris s'étend sur la grandeur de la victoire et ajoute : « Notre succès est dû entièrement au courage civique des fédéralistes des Butternuts, car les vaillants fils de ce nouveau settlement ont franchi les montagnes d'Otsego en une phalange irrésistible ». Faisant ensuite allusion à ses adversaires politiques il dit encore :

« ... *since in political dust they are laid*  
*They are all dead and d—d and no more can be said!* » (125)

Ce n'est pas que le petit James ait rien ignoré de tout cela. Il faut en effet nous le représenter vivant dans un milieu où la politique tient une place considérable. Son père est un ardent politicien et un membre influent du parti fédéraliste. A table les invités finissent presque toujours par parler politique, et l'enfant ne cesse d'entendre répéter que les républicains sont des traîtres à la patrie infectés par le virus jacobin, des ennemis de la religion chrétienne, tandis que les fédéralistes sont des gentlemen et des amis de l'ordre (126). Les élections sont d'ailleurs très fréquentes, car, en dehors des députés (*Representatives*) à envoyer tous les deux ans à la capitale fédérale (127),

---

(125) Cf. Introduction du *Guide*, p. V et *Legends* etc. pp. 241 et 147-48. Quant au distique final, il peut se traduire librement :

« Puisqu'ils ont mordu la poussière dans l'arène de la politique  
 Ils sont tous morts et damnés à jamais. Amen. »

(126) Cf. Introduction du *Guide*, p. V et *Legends* &c. pp. 241-42.

(127) Philadelphie jusqu'en novembre 1800. Les sénateurs, eux, étaient alors élus par les parlements d'Etat ou « legislatures ».

il faut, pour le seul Etat de New-York, élire tous les trois ans un gouverneur et chaque année la Chambre basse tout entière ainsi qu'un certain nombre de sénateurs. Or, en période électorale, le Juge fait preuve d'une activité inlassable, qui va même jusqu'à friser parfois l'illégalité. C'est ainsi qu'à la suite de l'élection du gouverneur Clinton en 1792 les républicains l'ont accusé d'avoir abusé de son autorité de magistrat pour assurer la victoire de son ami John Jay. A la barre de la Chambre des Représentants, des témoins ont déclaré sous la foi du serment qu'il a fait voter pour Jay des gens qui n'étaient pas de véritables propriétaires (128), qu'il a menacé de la prison un certain Mr. Cannon venu pour dénoncer ces électeurs illégaux, qu'il a parcouru le pays en menaçant de ruiner ceux de ses débiteurs qui voteraient pour Clinton, et qu'il a dit à un jeune électeur récalcitrant : « Ainsi jeune homme vous ne voulez pas voter comme je le voudrais ; vous allez faire une fameuse bêtise jeune homme. Voyons, comment pourriez-vous savoir aussi bien que moi comment il faut voter puisque je suis investi d'une fonction officielle ? » (129)

Notons toutefois que ces accusations n'auraient jamais été portées contre William Cooper si les fédéralistes n'avaient pas commencé par contester la validité de l'élection de Clinton. Ce dernier en effet ne l'avait emporté de justesse sur Jay que parce qu'on avait annulé en bloc tous les votes du comté d'Otsego pour une question de pure forme. Si la Chambre des Représentants décidait de revenir sur cette décision Jay était élu à une

---

(128) Cf. D. R. FOX, *New York State Historical Association, Proceedings*, 1919, vol. 17, pp. 212-14, *op. cit.* D. « The student of the elective franchise as it developed in England is familiar with the practice known as « fagot holdings », whereby a wealthy politician, possessed of many acres in his county, was wont to cut them into strips more or less exactly equal to the qualifications of a voter, and then carefully assign them to his landless neighbors, to make them legal and indubitable freemen for the three or four days of election only... The example of these squires had not been lost... the Federalists could make two fagot voters where their humbler rivals could make one. »

(129) *Ibid.*, pp. 209-210 et HAMMOND, *op. cit.* D, pp. 76-77.



assez forte majorité. Il fallait donc déconsidérer autant que possible les votes émis à Cooperstown (130).

Quoi qu'il en soit, la Chambre ultra fédéraliste de 1793 a triomphalement acquitté William Cooper (131), et si ses ennemis le représentent comme un politicien dénué de scrupules, ses amis le tiennent en haute estime et le considèrent comme une autorité pour tout ce qui touche à la propagande électorale, témoin la lettre que lui a adressée Philip Schuyler après les élections de 1791 : « Je crois que le jeûne et la prière ne sont pas inutiles ; mais, si vous vous étiez contenté de jeûner et de prier, je suis persuadé que nous n'aurions pas eu 700 voix dans votre comté. La rumeur dit que, pour gagner des voix, vous avez été très poli avec les jeunes et jolies personnes du sexe, que vous avez flatté les vieilles et les laides, et même serré dans vos bras les édentées et les décrépites. Quand vous déciderez-vous à écrire un traité sur l'art de faire une campagne électorale ? » (132)

Naturellement, après avoir été à la peine, le Juge ne tarde pas à être à l'honneur. Aux élections de 1794 il est élu membre de la Chambre fédérale des Représentants (133) et, à cette époque, comme le dira plus tard son fils, un *Congressman* était quelqu'un. (134) Il n'a pas, bien entendu, les qualités requises pour briller à Philadelphie à côté d'orateurs cultivés, mais son expérience des hommes et son sens des réalités lui permettent de se faire écouter lorsqu'il est amené à prendre la parole sur une question intéressant sa circonscription ou l'état qu'il représente. A deux reprises, le 14 mars et le 20 avril 1796, il engage ses collègues à voter les crédits nécessaires à l'applica-

(130) Cf. HAMMOND, chap. 3.

(131) *Ibid.*, pp. 82-83.

(132) Cf. Introduction du *Guide*, p. V et *Legends &c.* p. 242.

(133) Cf. *Chronicles*, p. 43. Il s'agit naturellement des élections relatives au 4<sup>me</sup> Congrès : 1795-97.

(134) Cf. *Afloat and Ashore* (1844), chap. i, déb. Ajoutons qu'il y avait 105 Représentants en 1794, 223 en 1844.

tion du traité avec l'Angleterre négocié par John Jay. Il ne saurait oublier, déclare-t-il en substance, qu'il représente une région frontière, limitrophe du Canada sur une longueur de plus de trois cents milles, depuis Presqu'Isle sur le lac Érié jusqu'au lac Saint Francis. Or ce pays, pour se développer, doit vivre en paix avec les Anglais et leurs alliés indiens. Il votera donc les crédits pour le traité. Quant aux insultes toujours prodiguées aux Américains par l'Angleterre, il en souffre tout comme un autre, mais il considère que les Etats-Unis sont encore trop faibles pour les relever. « Un homme sage, ajoute-t-il, est gouverné par la raison, un homme de moindre jugement par l'expérience, et ce sont vraiment les pauvres d'esprit qui se laissent gouverner par leurs passions ou leurs sentiments lorsque l'intérêt de leur pays est en jeu. » (135)

Comment s'étonner après cela de la réception triomphale que la population de Cooperstown lui fait à son retour de Philadelphie en juin 1796 ? Une escorte montée va au-devant de sa voiture sur les pentes de Mount Vision et, lorsqu'il fait ensuite son entrée dans le village, il est acclamé par « une double haie de citoyens » tandis qu'une salve de seize coups de canon est tirée en son honneur. Encore une scène qui a son importance pour la formation du petit James, mais dont on trouvera la description, non point dans l'œuvre du romancier ou de l'historien des *Chroniques*, mais dans les colonnes de l'*Otsego Herald or Western Advertiser*, le petit journal bleu qui, depuis le 3 avril 1795, répand la bonne parole fédéraliste dans la région de Cooperstown (136).

---

(135) Cf. *The Debates and Proceedings in the Congress of the United States*. *Op. cit.* D. pp. 541-3 et 1095-7.

(136) Voir l'*Otsego Herald* du 23 juin 1796 cité par BIRDSALL, p. 84. Birdsall écrit : « sixteen cannon roared a welcome ». Mais nous pensons qu'il s'agit simplement de « a salute of sixteen guns », les canons d'un corps de volontaires n'ayant détrôné *The Cricket* qu'en 1798. (Cf. *Chronicles*, p. 69).

A propos du journal lui-même, voir *Chronicles*, pp. 42-3 et *Pioneers*, chap. 8, déb.

Formé lui-même par l'expérience des hommes et des choses, William Cooper ne saurait trouver mauvais que son fils s'instruise ainsi sans effort au contact de la nature et des pionniers. Mais, comme la plupart des *self-made men*, il se rend compte du sérieux handicap qu'a été pour lui une instruction trop élémentaire, et il tient beaucoup à ce que ses enfants reçoivent la meilleure éducation possible (137), à commencer naturellement par celle qui se donne à la maison. Il ne peut évidemment pas s'occuper d'eux personnellement, absorbé qu'il est par la politique et par des entreprises de colonisation tellement vastes qu'il pourra bientôt dire avec fierté, dans son *Guide* : « J'ai déjà colonisé plus d'arpents que n'importe quel homme d'Amérique » (138). Il se contente probablement, lorsque l'occasion s'en présente, de leur parler, en termes appropriés à leur âge, des idées qui lui sont particulièrement chères et qui ont trait à la politique du parti fédéraliste, aux devoirs d'un juge — qui devrait avant tout combattre l'esprit procédurier (139) ; à la nécessité de ménager le bois, qui finira un jour par manquer (140) ; au libre échange, dont il est un partisan convaincu (141) ; à l'avenir de la région et de ses settlements :

---

(137) Cf. *Legends &c.* p. 171.

(138) Cf. p. 7. Voir à ce sujet une bien curieuse lettre de Mme de Staël — la première qu'elle se soit hasardée, dit-elle, à écrire en anglais. Cette lettre, citée dans *Legends &c.* pp. 169-70, prouve en quelle estime les spéculateurs européens tenaient l'expert en colonisation qu'était William Cooper :

« Coppet — on the 17 th of October 1804. || Switzerland. || Sir, || I have received the agreement you have made for my lands, with M<sup>rs</sup> Morris and Le Ray... I am sure by the praises which my friends have given to your character, that you will not consider this transaction as a mere affair of interest, but that you will take pleasure in increasing the fortune of a mother of three children, and of a daughter of M. Necker. Excuse me, Sir, for my ignorance of a foreign language. I can read it perfectly well, but this is the first time I did venture to write in it. In every language, believe me, Sir, || yours etc. || Necker B<sup>ne</sup> Stael de Holstein. »

(139) Cf. *Guide*, p. 33.

(140) *Ibid.*, p. 23 et *Pioneers*, chap. 9 et 14, déb.

(141) Cf. *Guide*, p. 11.

enfin au Canal Erié qui, en reliant New-York aux Grands Lacs, accroîtrait dans des proportions extraordinaires la prospérité de tout le pays (142).

Mrs. Cooper, de son côté, est trop occupée par ses devoirs de maîtresse de maison pour se charger elle-même de l'éducation de son dernier enfant. Non contente de soutenir la réputation d'hospitalité du « château », elle veille aux moindres détails du ménage, et G. P. Keese rapporte avec humour que jamais souris ne parvint à grimper sur la table en noyer où elle plaçait le panier à gâteaux, tant les pieds en étaient maintenus polis par des soins presque quotidiens (143).

En fait de leçons maternelles Cooper ne se souviendra guère que de certaines exhortations à la patience — « de la patience, voilà ce dont vous avez tous besoin » — (144) exhortations assez inattendues dans la bouche d'une femme qui n'arrive pas à se résigner à passer l'hiver à Cooperstown et qui, en 1796, fait écrire à son mari, par un jeune avocat ami de la famille : « Vos enfants vont bien et Mrs. Cooper reprend peu à peu des forces. Elle est sortie plusieurs fois dans la voiture (145) le matin et elle a l'intention de continuer ces promenades quand le temps le permettra. Mrs. Cooper m'a enjoint de vous informer que sa vie ici est très malheureuse, qu'elle

---

(142) *Ibid.*, pp. 12-19. Les premiers projets d'un canal de ce genre remontent à l'époque de la signature de la paix avec l'Angleterre. Cf. *Memorial History of New York, op. cit.* D., vol. 3, p. 318.

(143) Cf. *Harper's Weekly*, p. 710. Cette table, que Mrs. Cooper tenait de ses parents, avait reçu le nom de « Rancocus » en souvenir de la propriété de ces derniers aux environs de Burlington sur les rives du Rancocus. Cooper l'appelle parfois la table des Fenimore « The Fenimore Table ». Elle lui servit de bureau après son retour d'Europe et elle se trouve maintenant chez Mr. Cooper, à Fynmere (Cooperstown).

(144) Cf. *Corresp.*, p. 653.

(145) Cf. *Chronicles*, p. 45. « The first carriage that was ever used in the place, was a phaeton of Judge Cooper's. This was in 1792. In 1795, he set up a chariot, which by the aid of four horses was enabled to perform a journey from Cooperstown to Cherry Valley, between breakfast and supper. »



attend votre retour avec une très grande impatience et qu'elle désire que vous rameniez Isaac et Nancy [Ann] avec vous. Elle voudrait aussi que vous reteniez une maison à Burlington avant de rentrer, car elle est décidée à ne pas passer un autre hiver dans cette région-ci. J'aurais souhaité que Richard vous écrivît à ce sujet, mais Mrs. Cooper m'a enjoint de le faire, et, par politesse aussi bien que par devoir, j'ai accédé à sa requête. Veuillez agréer, je vous prie, mon respectueux souvenir, *Moss Kent* » (146).

Dans ces conditions l'éducation première du petit James est confiée à sa sœur Hannah, de onze ans son aînée, qui devient pour lui « une sorte de seconde mère » (147). C'est une jeune fille élégante et mince, au teint pâle et aux cheveux d'un blond de lin (148), qui passe pour être accomplie (149) et dont William Cooper est très fier. Elle est « douce, pieuse, pure et belle » (150), et le galant acrostiche attribué à Talleyrand n'exagère en rien ses qualités intellectuelles et morales :

**A** imable philosophe au printems de son âge,  
**N** i les tems, ni les lieux n'altèrent son esprit;  
**N** e cédant qu'à ses goûts, simple et sans étalage,  
**A** u milieu des déserts, elle lit, pense, écrit.

(146) Moss Kent était le frère du futur Chancellor Kent de la Cour Suprême de l'Etat de New-York. Il était arrivé à Cooperstown en 1792. Cf. BIRDSALL, p. 90.

(147-148) Cf. *Brother Jonathan*, March 26, 1842, pp. 355-6. Nous citons ce passage chapitre VIII, note 27, mil.

(149) Cf. *Chronicles*, p. 54: « This young lady, who had been educated in the schools below, and who, from having accompanied her father in his official visits to the seat of government, was perhaps as extensively and favorably known in the middle states, as any female of her years, was universally regretted. She had improved her leisure by extensive reading, and was a model of the domestic virtues. » Voir aussi *Pioneers*, chap. 21, note de l'auteur: « Few of her sex and years were more extensively known, or more universally beloved. »

(150) Voir l'épithaphe écrite par son père et gravée sur sa tombe: « Adieu! thou Gentle, Pious, Spotless, Fair... » (*Legends &c.*, p. 63)..

**C**ultivez, belle Anna, votre goût pour l'étude;  
**O**n ne saurait ici mieux employer son tems;  
**O**tsego n'est pas gai — mais, tout est habitude;  
**P**aris vous déplairait fort au premier moment;  
**E**t qui jouit de soi dans une solitude,  
**R**entrant au monde, est sûr d'en faire l'ornement. (151)

Patiente et tendre, ferme aussi à l'occasion, Hannah réussit à imposer son ascendant au petit garçon turbulent dont elle a la charge. Elle l'élève dans la religion anglicane (152), lui fait

(151) Cf. *Chronicles*, p. 54. Le poème parut dans l'*Otsego Herald* du 2 octobre 1795.

La phrase *Otsego n'est pas gai...* est à rapprocher du jugement d'ensemble que Talleyrand porte sur les Etats-Unis dans ses *Mémoires*, *op. cit.* D, vol. 2, p. 230: « Somme totale, lorsqu'aux Etats-Unis on a admiré la nature des forêts vierges qui ne sont presque plus visitées, le saut du Niagara; vogué sur une des mers intérieures; descendu un fleuve en compagnie de bisons et d'alligators; vu des Indiens; entendu conter des traits horribles de la barbarie sauvage; acquis une paire de mocassins, un tomahawk, un casse-tête, des couronnes de plumes, et fumé des cigares de la Havane (pour les amateurs); assisté à une session du congrès; baillé à un raout; s'être donné une indigestion pendant un dîner de cérémonie; fait acte d'ivrognerie au dessert; pris enfin le thé en famille, on n'a plus rien à faire (si l'on n'est pas trafiquant). L'ennui gagne, et sous peine de mourir de consommation, il faut payer son passage, monter à bord et se hâter de regagner un lieu quelconque de l'Europe, fut-ce l'Yorkshire, le Portugal ou Cracovie. »

Quant aux deux derniers vers, ils ne devaient pas tarder à être vérifiés par les succès de Miss Cooper dans les cercles officiels de Philadelphie, cercles qui lui étaient ouverts en sa qualité de fille de Membre du Congrès. Voir le passage des *Chroniques* cité à la note 149 et une lettre du 28 février 1841, où Cooper dit à son ami Shubrick qu'il vient d'apprendre que le nouveau Président des E.-U. (William H. Harrison, le héros de Tippecanoe) avait en 1799, lorsqu'il n'était qu'un simple Membre du Congrès, professé une admiration très vive pour Hannah Cooper. Cf. PHILLIPS, p. 16: « Mr. Thomas Biddle... answered that in 1799 Mr. Harrison was dying with love for Miss Cooper, that he (Mr. Biddle) was his confidant, and that he *thinks* but does not *know* that he was refused. »

(152) Cf. *England*, lettre 22, fin. « The Church of England, so far as its religious dogmas are concerned, is that in which I was educated, and in which I am training my children; and no one is more sensible of its excellencies, when they are separated from its abuses. » On sait que les anglicans des Etats-Unis ont pris le nom d'épiscopaliens,

apprécier les beautés du *Prayer Book* (153), lui apprend à être fier de son saint patron (154), à tirer un enseignement moral du spectacle du blockhaus en ruine et de la tombe d'un déserteur fusillé par les troupes de Clinton — la première ruine et la première tombe qu'il ait jamais vues (155) — et ses leçons, renforcées par son exemple, se gravent à jamais dans la mémoire de son jeune frère.

Bonne cavalière et marcheuse intrépide (156), elle doit emmener James dans plus d'une longue promenade — ou dans ses visites charitables à des colons éloignés (157) — et lui

(153) Cf. *Pathfinder*, chap. 28, déb.: « Mabel had been religiously and reasonably educated — oqually without exaggeration and without self-sufficiency. Her reliance on God was cheerful and full of hope, while it was of the humblest and most dependent nature. She had been accustomed from childhood to address herself to the Deity, in prayer; taking example from the divine mandate of Christ himself, who commanded his followers to abstain from vain repetitions, and who has left behind Him a petition that is unequaled for sublimity and sententiousness, as if expressly to rebuke the disposition of man to set up his own loose and random thoughts as the most acceptable sacrifice. The sect in which she had been reared [the Church of England, chap. 15, end] has furnished to its followers some of the most beautiful compositions of the language, as a suitable vehicle for its devotions and solicitations. »

(154) Voir le *Journal* de Cooper en 1848 (*Corresp.*, p. 742): « March 2. Thursday. Finished Hebrews and all of James. I like this last apostle. In my childhood he appeared to be a sort of relation, on account of his name. »

Voir aussi la note de S. F. C. sur la mort de son père (*Corresp.*, p. 722): « He told Mother once; I used to think a great deal of St. James when I was a boy. »

(155) Cf. *Pioneers*, introduction de l'auteur. Il est question de deux déserteurs dans les *Chroniques* (p. 12) mais BIRDSALL (p. 54) explique comment Anthony Dunnavan, qui avait déjà déserté dans l'armée anglaise, fut seul exécuté. « He is good for neither king nor country, exclaimed the General; Let him be shot. »

(156) Cf. *Legends &c.*, p. 62: « ...she was an expert horsewoman... » et une lettre où Hannah demande à son père de lui rapporter de Philadelphie « some cheap *cottin* (sic) stockings — no matter how *course* (sic), so that they be strong and useful », car, ajoute-t-elle, « I have plenty of handsome ones, but find they will not resist one of my long, rough walks here. » Cette lettre, en date du 3 mars 1800, est citée dans *Voices*, p. 14.

(157) Cf. BIRDSALL, p. 106.

donner chemin faisant de précieuses leçons de choses. Peut-être enfin lui inspire-t-elle le goût de la littérature en lui lisant quelque belle page ou quelque beau poème dans le volumineux recueil qu'elle a commencé à calligraphier en 1791 (158).

Pourtant, lorsque l'enfant est d'âge à aller en classe, Hannah laisse volontiers au brave pédagogue du village, Oliver Cory, le soin de lui apprendre à épeler ses lettres et à tracer ses premiers bâtons (159). « *Maître Cory* » (160) jouit en effet d'une excellente réputation parce qu'il réussit à donner à ses élèves une bonne instruction primaire sans négliger pour cela ni leur instruction religieuse ni leur éducation (161). D'autre part Cooperstown fait vers cette époque un effort vraiment remarquable pour construire une école digne d'un chef-lieu. En avril 1795 une souscription est ouverte dans ce but. William Cooper, naturellement, s'inscrit en tête de la liste pour une grosse somme — 725 dollars — mais sept colons donnent de quarante à soixante dollars, sept autres de vingt-cinq à trente, neuf autres de dix à vingt, et trois seulement se font inscrire pour deux dollars cinquante (162). Dès le mois de septembre l'*Académie*, comme on l'appelle non sans fierté, est presque terminée, et on l'occupe à partir de 1796 (163).

(158) Cf. *Legends &c.*, p. 64: « a rather large calfskin-covered volume inscribed *Miss Coopers Commonplace Book*. It is dated 1791... Nearly three hundred pages are filled with poetry and prose copied or written with great care by the owner... »

(159) Cf. *Corresp.*, p. 233: « ...Oliver Cory, who taught me to read. »

(160) Cf. *Pioneers*, introduction de S. F. C. éd. Houghton Mifflin, p. V: « He took pleasure in being called *Master Cory*, a title generally conceded to him. »

(161) Cf. *Chronicles*, p. 39.

(162) *Ibid.*, pp. 40-41.

(163) *Ibid.*, pp. 41 et 45. Il est possible que les réunions de propagande, les résolutions imprimées dans le journal local, la pose de la première pierre et la mise en place de la charpente relatées avec humour au chapitre huit des *Pionniers* correspondent en grande partie à la réalité. Notons toutefois que la loge maçonnique dont il est question ne fut ouverte à Cooperstown qu'en mars 1796. (Cf. *Chronicles*, p. 48).



C'est un bâtiment sans aucun caractère, mais qui a l'avantage d'être vaste et d'offrir à la population une grande salle de réunion au premier étage et deux salles de classe au rez-de-chaussée (164). Une de ces classes est en principe destinée aux humanités, l'autre à l'enseignement moderne, mais les colons sont en général trop pauvres pour songer à donner une éducation classique à leurs enfants, et ceux qui ont les moyens de le faire les mettent en pension dans des établissements moins éloignés des grands centres (165). Il est donc fort probable que le latin ne fut jamais enseigné régulièrement dans cette institution au nom prétentieux. Les *Chroniques de Cooperstown* semblent cependant faire allusion à certaines tentatives infructueuses pour initier quelques enfants tout au moins aux arcanes des déclinaisons latines (166), ce qui nous permet de supposer que l'auteur des *Pionniers* a réellement fait appel à des souvenirs d'enfance pour écrire le divertissant passage que voici : « Après l'octroi par les régents de l'Université d'une charte en bonne et dûe forme, le conseil d'administration de l'Académie employa pendant quelque temps un diplômé d'un grand Collège de la Nouvelle-Angleterre pour instruire à la fois... les élèves de la section classique et ceux de la section anglaise ou moderne. Les premiers ne furent jamais très nombreux, mais l'on entendit bientôt les sons de nominatif, *pennaa*, génitif, *penny*, s'échapper des fenêtres, au grand contentement des passants visiblement édifiés.

Il n'y eut toutefois qu'un seul des disciples de Minerve qui poussa ses humanités assez loin pour oser s'essayer à traduire

---

(164) Cf. *Chronicles*, p. 41. Cette disposition correspond à celle de l'Académie des *Pionniers* mais Cooper nous dit (*Brother Jonathan*, March 26, 1842, p. 357) qu'il a pris pour modèle l'Académie de Cherry Valley : « I had the Academy of Cherry Valley in my mind in writing the description, and not that of Cooperstown, to which that description might *generally*, but would not *particularly* apply. »

(165) Cf. *Chronicles*, p. 42.

(166) *Ibid.*, p. 41 : « Nothing superior to a common English education was ever taught in this house, all attempts at classical instruction failing. »

Virgile. Il monta sur l'estrade à la distribution des prix annuelle et là, devant ses parents et amis accourus des fermes du voisinage et débordant d'admiration, il récita par cœur toute la première églogue, en variant les intonations des interlocuteurs avec autant de goût que d'effet. Jamais encore, dans ce bâtiment ou dans n'importe quel autre, on n'avait entendu résonner les vers :

Titty-ree too patty-lee ree-coo-bans sub teg-mi-nee faagy  
Syl-ves-trem ten -oo-i moo-sam med-i-taa-ris aa-ve-ny.

Jamais non plus on ne les entendit à nouveau, car les membres du conseil d'administration s'aperçurent qu'ils étaient par trop en avance sur leur temps, ce qui les amena à remplacer le docte diplômé par un modeste instituteur, lequel se borna à enseigner en bon anglais des règles simples comme : « *plus on se hâte, moins on avance* » (167).

Peut-être le petit James apprend-il lui-même un peu de latin à l'Académie ; c'est du moins ce que l'on peut conclure d'une lettre de sa sœur aînée écrite en 1798 : « Les garçons vont bien. James est devenu presque aussi grand que William, et le docteur [Samuel] a grandi aussi ; ils sont très turbulents et montrent clairement qu'ils ont été élevés dans les bois ; ils vont en classe et ils apprennent le latin. » (168) En tout cas James fait honneur à son maître au cours d'une des auditions annuelles où Brutus et Cassius paraissent coiffés de chapeaux à la mode de 1776 et vêtus d'habits bleus à parements rouges (169). Déguisé en vieillard, drapé dans un manteau fané et appuyé sur un bâton, il récite *The Beggar's Petition* avec une conviction dont Maître Cory se souviendra avec orgueil plus de cinquante ans après (170).

(167) Cf. chap. 8, fin.

(168) Cf. *Legends &c.*, p. 170.

(169) Cf. *Chronicles*, p. 42.

(170) Cf. *Pages*, p. 50 et *Pioneers*, introduction de S. F. C. éd. Houghton Mifflin, pp. VII-VIII.

Comme il convient, l'école n'absorbe pas tout le temps de l'enfant. Physiquement il se développe et se fortifie en passant de longues heures à ramer sur le lac, ou bien encore en parcourant en tous sens les montagnes, dont il apprend à connaître toutes les falaises, toutes les cavernes, tous les vallons solitaires (171). De retour au « château », avec un appétit aiguisé par l'exercice, il dévore les tartes familiales, dont, bien entendu, il ne retrouvera jamais l'équivalent (172), ce qui ne l'empêche pas de faire de fréquentes visites à un vieux marchand de gâteaux sympathique (173) grâce aux nombreux shillings qu'il réussit à soutirer à sa mère (174).

Il a naturellement pour camarades presque tous les garçons du village, mais il recherche particulièrement la compagnie des fils d'Elihu Phinney, l'éditeur de l'*Otsego Herald*. Il

(171) Cf. *The Eclipse*, p. 353: « ... the hills where every cliff and cave and glen had been trodden a thousand times by my boyish feet... »

(172) Voir à ce sujet un charmant essai de S. F. C. dans *Rural Hours*, pp. 298-99: « What bread-and-milk, what rice-puddings, can possibly equal the bread-and-milk, the rice-puddings of the school-boy? The noble sex, especially, are much given to these tender memories of youthful dainties, and it generally happens, too, that the pie or pudding so affectionately remembered, was home-made... This ghost of the school-boy pie, this spectral plum-pudding, sitting in judgment upon the present generation of pies and puddings, when it takes possession of husband, brother, or father, has often proved the despair of a housekeeper... The pudding is tolerable, perhaps — it does pretty well — they are much obliged to you for the pains you have taken — yes, they will take a little more — another spoonful, if you please —, still, if they must speak with perfect frankness, the rice-pudding, the plum tart, the apple-pie they are now eating, will no more compare with the puddings, and tarts, and pies eaten every day in past times at their good mother's table, than — language fails to express the breadth of the comparison! »

(173) Cf. *Corresp.*, p. 233: « There was an old man of the name of Burrill who used to sell cakes. Is he living? If so, tell him I wish him a comfortable old age. »

(174) Cf. *France*, lettre 22, mil.

« I had somewhat of a reputation, when a boy, of effecting my objects, by pure dint of teasing. Many is the shilling I have abstracted, in this way, from my mother's purse, who, constantly affirmed that it was sore against her will. »

met à l'épreuve la patience de leur mère tant il fait de bruit chez elle (175) ; surtout il passe des heures entières dans l'imprimerie du journal, où il devient une sorte d'apprenti bénévole. Au bout d'un certain temps on lui permet de toucher aux types et plus d'une fois il aide les ouvriers à terminer un travail pressé (176). Il acquiert ainsi des connaissances techniques qui, non seulement lui serviront lorsqu'il aura plus tard affaire avec les éditeurs, mais qui lui permettent d'imprimer dès sa onzième année sa toute première production littéraire.

Passionné comme sa mère pour les histoires de chevalerie, et particulièrement impressionné par la lecture de *Don Bellianis of Greece*, il décide de composer un roman sur ce modèle avec « chevaliers, écuyers, destriers, belles dames, châteaux et bannières » (177) — roman qu'il imprimera directe-

(175) Cf. *Corresp.*, p. 233: « I would be mentioned also to the Phinneys, who were my old school fellows... to Mrs. Phinney, who has endured more noise of my making than any other woman... »

(176) Cf. G. P. KEESE, *Harper's Weekly*, p. 708: « Indeed, it got to be a common remark with the hands, if they were a little behindhand with a job, « Never mind; Cooper will be here soon, and he will help us out. »

(177) Cf. S. F. C. *Pages*, p. 18.

Un de nos anciens étudiants, M. ALBERT SAINT-MARTIN, agrégé d'anglais, a eu la patience de copier pour nous, à Oxford (*Bodleian Library*) le texte complet d'une version de *Don Bellianis of Greece* qui se trouve dans un recueil intitulé *Chap-Books*. Cette version, peut-être abrégée, ne porte aucune date, mais seulement la mention: « *Warrington, Printed for the Travelling Stationers* ».

Les 24 pages de texte sont divisées en 8 chapitres, précédés chacun d'un *Argument* ou sommaire, comme suit :

« Chap. I. Don Bellianis, Emperor of Greece, marries the King of Spains's Daughter; he [i. e. *his eldest son*, *Don Bellianis of Greece*] kills two Lions, and endeavouring to rescue a Prince from a Bear, is led into an enchanted Cave; the Wonders he saw there; how he broke the Enchantment, and the Emperor's Search after him.

Chap. II. Don Bellianis and his Cousin being healed of their Wounds, are supplied, with Armour, and undertake to redress their Benefactress's Injury, Who the Lady was [i. e. « *the Princess Florisbella, daughter to the Soldan of Babylon* »]. They are carried through the Air. The adventure



ment, sans brouillon d'aucune sorte, avec l'aide d'un des Phinney. Profitant donc des jours où la presse chôme, les deux

of the dangerous Bridge. Their escape from being murdered, and Revenge of their Adversaries.

Chap. III. Fellestone and his two Brothers are slain by Bellianis and two other Knights; and of the Kings of Armenia and Thessaly delivering Bellianis and others out of Prison.

Chap. IV. Bellianis goes into Egypt; finishes [*i. e. destroys*] Brandizer's enchanted Castle; then goes to Babylon to rescue the Princess Florisbella.

Chap. V. Florisbella falls in Love with Bellianis, from the Report of her Damsels, whom he had rescued from a mighty Dragon; and of Aurora being married to Don Brianel, Prince of Macedon.

Chap. VI. Don Bellianis returns to Babylon, rescues the Princess Matarosa and her Brother from the Giant Altifer.

Chap. VII. Don Bellianis slays a Giant, and finishes the Adventure of the Bower.

Chap. VIII. Don Bellianis gains the Love of the Princess, and Consent of her Parents; as he goes to the Temple he kills Friston the Magician, in the Shape of a Griffin, and is happily married. »

Nous croyons utile de citer la moitié du premier chapitre pour donner une idée du style général de l'ouvrage et de l'incroyable accumulation d'aventures que l'auteur fait tenir en une vingtaine de lignes :

« Don Bellianis being one day taking his recreation with his attendants on the side of a forest, two lions rushed out and assaulted him, whom he soon vanquished. In the mean time a bear set on his cousin Don Arselio, overthrew him and dragged him to the forest; Which Don Bellianis perceiving, hastened to his rescue, and pursued the bear into a cave, where he saw the pictures of several ladies; but while he was reading the inscription, the bear and giant [*sic*] attacked him, which after a very fierce combat he slew, and seeing a sword fastened to one of the pillars at the cave, he drew it out, and immediately followed a dreadful storm of thunder and lightning. After this deliverance, Don Billianis [*sic*] and his cousin looking upon a pillar of sapphire they saw the following prophecy engaved [*sic*] thereon, « The fearful keepers of this cave being slain by the lion, and the sword won, shall cause the loss of the living and the finding of the dead. » — Whilst they were considering what this might mean, a pair of ivory gates flew open, and a most beautiful lady entered, attended by two knights, and twelve damsels, who requested of Bellianis and his cousins [*sic*] to go with her and have their wounds dressed; to which they consented, and laid [*sic*] in a rich bed in a stately chamber. »

Quant au style des passages sentimentaux, — style que le jeune James devait probablement imiter dans ses déclarations d'amour pour

enfants se mettent courageusement à la besogne et réussissent à composer plusieurs chapitres, mais, manquant à la fois d'habileté manuelle et de patience, ils finissent par abandonner leur ouvrage, sans se soucier semble-t-il de conserver les feuillets déjà imprimés et qui leur ont coûté tant de peine (178).

Un autre passe-temps favori de l'élève de Maître Cory doit être de suivre les progrès de la construction d'Otsego Hall, la nouvelle résidence que son père fait édifier en arrière du « château », sur de nouveaux terrains allant jusqu'à Third Street. Commencé à la fin de 1796, le Hall ne s'élève que lentement, car il ne s'agit pas d'une simple structure en bois mais d'un édifice en briques — le premier de son espèce dans tout le comté — et les briques, ainsi que la chaux, doivent être fabriquées sur place, au bord du lac, près de la Susquehannah (179). En 1797, les fondations en pierre du pays sont seules terminées;

rire aux amies de sa sœur Hannah (*vide infra*) — on pourra en juger par la citation du passage suivant qui constitue la moitié du chapitre VII:

When he [*Don Bellianis*] entered, she [*his lady love, Princess Florisbella*] related to him the great misfortune that had befallen them since his departure. Upon this he vowed never to rest till he had found out the Soldan, and brought him home again. This soon cheered up their spirits; and the Princess desiring to see his face, he stripped off his armour, and appeared in very rich apparel. The Princess was so ravished with her lover; that her maiden blushes came and went; and her eyes were so fixed on him, that he knew not how to take them off; but the dinner being over, and he preparing to depart, she retired, and sent one of her damsels, to tell him she would speak with him. He immediately obeyed the summons, and coming into her presence, he said, Divine Lady, behold, in obedience to your command, I am come to know what your pleasure is, which I am ready to obey and fulfil to the hazard of my life; and should account my death most glorious, should I lay down my life in your service. — Upon this, the Princess looking languishingly upon him, replied, Ah! worthy Prince, the Gods forbid that I should impose on you to hazard the most precious life in the world; no, you have ventured too far, and have so obliged me, that I am your debtor, and know not how to make satisfaction. I wish I could excuse the undertaking of my father's lost liberty, the which was affected. [sic] in the following manner... »

(178) Cf. *Pages*, p. 18.

(179) Cf. *Chronicles*, pp. 47-48 et *Legends &c.* p. 226.

l'année suivante les murs de briques s'élèvent, percés de nombreuses et vastes ouvertures, et le toit vient avant l'hiver mettre cette énorme carcasse à l'abri des intempéries. Au printemps de 1799 on termine l'intérieur, et en juin la famille peut enfin s'installer dans sa nouvelle demeure, tandis que le « château » est transporté à l'américaine à quelque distance, pour ne pas obstruer la vue de son successeur triomphant (180).

Copié de très près sur la résidence des Rensselaer à Albany (181), cet édifice a vraiment grande allure avec ses trois rangées de fenêtres — sous-sol, rez-de-chaussée surélevé et premier étage — et son perron surmonté d'un porche ; porche dont les colonnes en bois ne laissent pas encore voir qu'elles sont en réalité suspendues au fronton qu'elles devraient soutenir ! (182) On ne saurait en dire autant des terrains d'alentour, qui paraissent encore bien nus malgré leurs plantations d'arbres fruitiers, et surtout bien monotones avec leurs carrés réguliers, encadrés par des allées de gravier que bordent de maigres peupliers récemment importés d'Italie (183). Quant à l'intérieur, il comprend d'abord une fort belle pièce centrale, le hall, que l'auteur des *Pionniers* déclare avoir décrite avec une exactitude minutieuse (184), et dont l'ameublement et la décoration offrent un curieux mélange de recherche et de rusticité très caractéristique des settlements :

« Au centre de la pièce se dressait un énorme poêle dont les parois semblaient vibrer de chaleur et dont le tuyau mon-

(180) Cf. *Chronicles*, p. 24 et *Legends &c.*, p. 226 : « ... It was removed down the street, far enough to permit a view of the Lake, and was subsequently converted into stores. In the end, it was consumed by fire. » [1812]

(181) Cf. *BIRDSALL*, p. 96.

(182) Cf. *Brother Jonathan*, 26 mars 1842, p. 356 ; passage cité au chap. VIII, note 27, fin.

(183) Cf. *Legends &c.* pp. 224 et 227.

Derrière la maison on fait bientôt un jardin potager et aussi un jardin d'agrément où Mrs Cooper peut soigner les fleurs qu'elle affectionne. Cf. *Legends &c.* p. 227.

(184) Cf. *Brother Jonathan*, *ibid.*, p. 356.

tait droit jusqu'au plafond qu'il traversait. Un récipient de fer rempli d'eau était placé sur cette véritable fournaise de façon à éviter que l'atmosphère ne se desséchât outre mesure. Le parquet était recouvert de tapis, et les meubles, à la fois pratiques et solides, avaient été fabriqués sur place à l'exception de quelques pièces apportées de la ville. On y voyait un buffet d'acajou incrusté d'ivoire, garni d'énormes poignées de bronze poli et chargé à craquer de piles de vaisselle d'argent. Il était encadré de deux tables gigantesques, faites en merisier afin d'imiter le bois exotique du buffet, mais sans aucun ornement. Il y avait en face une table plus petite dont le bois plus clair laissait voir les belles ondulations de l'érable jaspé des montagnes. Dans une encoignure voisine se dressait une horloge à cadran de cuivre, dans sa haute caisse massive en noyer noir de la côte. D'un côté de la pièce, un énorme divan recouvert d'indienne claire s'étendait contre le mur sur une longueur de six à sept mètres, et des chaises de bois, peintes en jaune clair et rayées de lignes noires assez maladroitement tracées, étaient rangées en face ou placées dans les intervalles séparant les meubles. Un thermomètre Fahrenheit, monté sur acajou et flanqué d'un baromètre, pendait contre le mur à quelque distance du poêle, et Benjamin venait le consulter toutes les demi-heures avec une exactitude qui tenait du prodige. Deux petits lustres de cristal étaient suspendus de part et d'autre du poêle, à mi-chemin des portes principales situées aux deux extrémités de la pièce, et des girandoles dorées étaient fixées aux chambranles des nombreuses portes latérales. Ces chambranles témoignaient d'une certaine recherche architecturale, car ils étaient surmontés chacun d'un fronton, qui portait en son centre un piédestal, lequel soutenait à son tour un petit buste en plâtre noirci. Le style des piédestaux, ainsi que le choix des bustes, relevait entièrement du goût de Mr. Richard Jones. Il y avait là le buste d'Homère, et la ressemblance était frappante, affirmait Richard, car « n'importe qui pouvait voir qu'il était aveugle. » Un autre représentait un personnage à visage plein et à barbe en pointe



qui ne pouvait être que Shakespeare. Un troisième piédestal soutenait une urne dont la forme, au dire de Richard, indiquait qu'on avait voulu reproduire l'urne funéraire de Didon. Un quatrième buste était certainement celui du vieux Franklin, avec son bonnet et ses lunettes. Un cinquième représentait tout aussi sûrement les traits calmes et dignes de Washington. Un sixième était difficile à identifier. Il représentait, pour employer le langage de Richard, « un homme à col de chemise ouvert et couronné de lauriers ; c'était Jules César ou le docteur Faust, et il y avait de bonnes raisons de pencher pour l'un ou pour l'autre. »

Les murs étaient tapissés d'un papier gris plomb de fabrication anglaise représentant Britannia pleurant sur le tombeau de Wolfe. Le héros lui-même se tenait à quelque distance de la déesse en deuil, à la limite du dessin. Chaque largeur contenait la silhouette du général, à l'exception d'une partie d'un bras qui se trouvait sur la bande voisine, mais quand Richard avait essayé de procéder à ce raccord délicat, diverses difficultés l'avaient empêché d'arriver à un résultat parfait, de sorte que Britannia avait à déplorer, outre la perte de son guerrier favori, de nombreuses et cruelles amputations de son bras droit » (185).

---

(185) Cf. *Pioneers*, chap. 5, mil.

Il est intéressant de comparer cette description du hall avec celle que Cooper en donne dans *Otsego Hall* (Cf. *Legends &c.* p. 225) :

« According to the original distribution, the great hall was used as a room, and was furnished in a very general way. A piano stood between the window and door on the north-east corner, a side board between the two next doors, on the same side, a dining table between the two next, and a tea-table, between the last door and the window. In the southwest corner stood an old fashioned clock, and near it, another sewing table. A long settee covered with chintz stood between the two doors on that side, and a large hand organ between the most northern of the doors and the window. There were two small chandeliers in the hall, and it was warmed by a large tin plate stove that stood in the centre. There were also gilt branches on the door casings, and busts in the pediments. The window seats were generally filled with books. »

Pour faciliter la comparaison de ces deux descriptions nous ajoute-

Tel qu'il est ce hall paraît si agréable à tous les membres de la famille qu'il devient d'emblée la pièce où l'on se tient constamment, et que le salon et la salle à manger ne sont pour ainsi dire jamais utilisés. Les seules autres pièces du rez-de-chaussée que l'on habite vraiment sont la chambre du Juge et de Mrs. Cooper, située dans l'angle nord-est du bâtiment, et la bibliothèque, ménagée à côté de l'office, dans l'angle sud-est (186). Au premier étage se trouvent six chambres éclairées par de nombreuses fenêtres. Les deux plus vastes, à l'ouest, sont destinées aux hôtes de passage. Au centre, sur le derrière, une chambre de débarras peut à l'occasion servir pour un familier de la maison, tandis que, sur le devant, s'ouvre la chambre des deux fils aînés. A l'est, toujours sur le devant, couchent les deux filles Hannah et Ann, et enfin, dans la chambre opposée, les cadets, William et James (187).

De sa fenêtre le petit James découvre les pentes boisées de Mount Vision, et bien souvent il contemple le lever du soleil derrière les pins gigantesques qui en couronnent la cime et au milieu desquels se détache, tel un monument du passé, le tronc desséché et sans branches d'un de leurs ancêtres — ancêtre qui semble d'ailleurs se rire des bourrasques et qui s'obstine à dresser vers le ciel sa haute silhouette grise (188).

La vie, dans la nouvelle demeure, est particulièrement gaie (189). Tout le monde est heureux de la récente victoire politique de William Cooper qui, battu aux élections de 1796, vient de réparer son échec — peut-être à la faveur de la vague

rons que le hall était orienté Nord-Sud, qu'il n'avait de fenêtres qu'à ses deux extrémités (une de chaque côté de la porte) et que le buffet se trouvait du côté Est de la pièce, tandis que le sofa se trouvait du côté Ouest.

Voir aussi le tableau représentant Mrs. William Cooper dans son hall. (PHILLIPS, p. 73).

(186) Cf. *Otsego Hall (Legends &c.* pp. 225-26). Le salon occupait l'angle nord-ouest, la salle à manger l'angle sud-ouest.

(187) *Ibid.*, p. 226.

(188) Cf. *The Eclipse*, p. 353.

(189) Cf. *Legends &c.* p. 227: « The summer of 1799, the following winter, and the summer of 1800 were all exceedingly gay. »

d'indignation de 1798 contre le Directoire et des préparatifs de guerre contre la France (190). On se réjouit également de la correction qu'il inflige, le 16 octobre 1799, à son concurrent malheureux, James Cochran, qui, après l'avoir provoqué et même frappé de sa cravache, est réduit à lui demander grâce

---

(190) Les Français ne peuvent que gagner à méditer sur cet épisode des relations franco-américaines qui figure en bonne place dans la plupart des manuels scolaires d'outre-atlantique sous le titre de *Quasi-war with France* ou de *Naval war with France*. Le rôle de MM. X, Y, Z, (les « maîtres chanteurs » dépêchés par Talleyrand, alors ministre des relations extérieures, aux Commissaires américains) est en général souligné avec force, et l'indignation de l'opinion publique américaine est décrite en termes assez vifs.

Cf. H. W. ELSON, *History of the U. S. A.*, *op. cit.* D., p. 365 : « When the account of this shameful treatment of our envoys and these impudent demands made on our government was published broadcast, the people fell into a patriotic rage and demanded an immediate declaration of war against France. Such an outburst had not been known since the battle of Lexington. Patriotic songs were written and sung everywhere by the people, and one of these, *Hail Columbia*, written by Joseph Hopkinson for a Philadelphia theater, still lives in our literature. » Voir encore F. A. WALKER, *The Making of the Nation*, *op. cit.* D., pp. 138-43, et J. B. MCMASTER, *A brief History of the U. S.*, *op. cit.* D., pp. 232-34.

J. F. C. dans son *Histoire Navale des E.-U.* trouve l'origine du conflit dans les déprédations des corsaires français (vol. I, pp. 269-71) et il s'étend sur les opérations maritimes ultérieures, non pas seulement en raison des succès remportés par ses compatriotes (84 navires armés capturés, au dire de MCMASTER, p. 233), mais surtout parce qu'il voit dans cette quasi-guerre la cause profonde de la résurrection de la marine de son pays (vol. I, pp. 272 et 328).

Naturellement Cooper fait preuve de son impartialité coutumière dans la description des rares combats entre véritables navires de guerre (voir la victoire de la frégate américaine *Constellation* sur l'*Insurgente*, p. 209 et sa semi-victoire sur la *Vengeance*, p. 306).

Cette impartialité, et aussi la même insistance sur les causes profondes du conflit, se retrouvent dans *Afloat and Ashore*, chap. 6, déb. et chap. 8, fin.

Notons enfin qu'en 1798-99 le petit James put constater, à Coopers-town même, que l'indignation de ses compatriotes n'était pas purement verbale. Cf. *Chronicles*, pp. 69-70 : « On two several occasions, officers of the federal government established recruiting parties in this village. The first was in 1799, during the quasi-war with France ; Lieut. Joseph Cooper, who succeeded in enlisting about thirty men in the county, commanding

devant témoins, ce que le Juge — en politicien avisé — ne manque pas de faire constater dans les formes légales (191). Le hall résonne souvent des rires joyeux des jeunes gens et jeunes filles invités par Hannah, qui, soit dit en passant, n'est ni morose ni prude (192). Le petit James se signale dans ces occasions par son habileté à contrefaire différents personnages, en particulier l'amoureux romanesque aux déclarations enflammées. Il lui arrive même de jouer si bien son rôle que plus d'une amie de sa sœur ne peut s'empêcher de penser, *in petto*,

the party... The first artillery company was established in 1798... The pieces of this company entirely supplanted the *Cricket*, and since that time the villagers have never been without regular brass guns for their parades and festivals... The first regular organization of the militia, in this part of the country, appears to have taken place in the year 1798, although detached companies existed previously. »

(191) Cf. *Guide*, Introduction par Mr. Cooper, p. VI, et *Legends &c.* p. 243. Voir aussi BIRDSALL, pp. 88-89.

(192) BIRDSALL, p. 103, cite une lettre écrite le 5 janvier 1800 par Hannah à son amie Chloe Fuller: « ... We jog along much after the old way here — You know there are but three articles of news worth mentioning — Births — Deaths — and Marriages — For this last you know we were never renowned — from the second, thank Heaven, we are in a great measure exempted, and atone by the multitude of our first — for the deficiency of both.

We have some hopes of seeing you this Winter — either with your sister or by another mode — which I hope may be better. A certain Person — who occasionally visited Coopers Town — has not been here lately — It consoles me, though, that whilst his back is turned upon us — he is looking the right way. Come then, my child, and be induced by his looks, or smiles, or attentions, to make us another visit — We will meet you with smiles and pleasure... »

Voir aussi une lettre d'Hannah à Elizabeth Stuyvesant, the Bowery, New York, citée par MARGARET ARMSTRONG dans *Five Generations*, *op. cit.* B., p. 128. Dans cette lettre, datée « The Villa, Philadelphia, June 1797 », Miss Cooper parle d'affaires d'amour et décrit le Vauxhall de Philadelphie (Bushkill Gardens) d'une manière qui prouve qu'elle n'était pas toujours portée à moraliser sur la brièveté de l'existence.

Le fait qu'elle a eu une sorte de pressentiment de sa mort prématurée (Cf. *Legends &c.* p. 72) ne l'empêche pas d'avoir été « innocently gay », comme le dit une de ses amies dans un poème consacré à sa mémoire (Cf. *Legends &c.* p. 66).



que James éprouve en réalité pour elle un sentiment plus que tendre (193).

Le départ du Juge pour Philadelphie ne met pas un terme à cette gaieté, que seule vient assombrir au cours de l'hiver la nouvelle de la mort de Washington (194). Au printemps le Juge rapporte de la capitale un orgue qui devient une nouvelle source d'amusement, même pour Mrs. Cooper, qui en joue très souvent, le soir, quand la plupart de ses enfants sont couchés (195).

Ce même orgue vaut par ailleurs à James une récréation supplémentaire, octroyée fort politiquement par Maître Cory si l'on en juge par l'anecdote suivante : « L'arrivée de cet orgue dans le village produisit une sensation que l'on pourrait comparer au débarquement de quelque étoile musicale de première grandeur, de quelque *prima donna assoluta*, dans une grande ville... Une fois qu'on l'eut soigneusement mis en place... on fit une sorte de répétition. Le temps était chaud et les grandes baies d'*Otsego Hall* étaient comme d'habitude largement ouvertes, ainsi que Maître Cory ne tarda pas à l'apprendre à ses dépens. L'Académie s'élevait dans une rue qui lon-

(193) Cf. G. P. KEESE, *Harper's Weekly*, p. 708. L'habitude d'être ainsi très souvent en compagnie de sa sœur et de ses amies préservera plus tard Cooper de la timidité et de la gaucherie dont tant de jeunes gens font preuve dans la société des femmes, et peut-être pense-t-il à lui-même lorsqu'il nous dit que Miles Wallingford devait beaucoup aux semaines passées sur son navire dans la société d'Emily Merton : « I date a certain *aplomb*, an absence of shyness in the company of females, from this habitual intercourse with one of the sex who had, herself, been carefully educated in the conventionalities of respectable, if not very elegant or sophisticated society. » (*Afloat and Ashore*, chap. 20 mil.).

(194) Voir une lettre écrite par Hannah, le 26 janvier 1800, à son père, retenu à Philadelphie par la première session du 6<sup>me</sup> Congrès. *Voices*, p. 13 : « We are all mourning for our illustrious Washington, and all wish, though few aspire to it, that in death as in life we may feebly imitate him. Mrs Washington has couched her compliance with the Public Wishes in pathetic and elegant terms. »

(195) Voir *Legends &c.* p. 174, lettre d'Hannah à son frère William (12 juillet 1800).

geait le parc du Hall, et quand les premiers accents de *Hail Columbia* pénétrèrent brusquement dans la salle de classe les enfants furent immédiatement électrisés. Jamais encore ils n'avaient entendu pareille musique... L'étonnement, l'inattention, la confusion régnèrent tour à tour, et finalement l'école entière fut menacée d'anarchie. Par bonheur Maître Cory sut se montrer à la hauteur des circonstances et vit clairement la seule solution à adopter : « Mes enfants, dit-il, cet orgue est un instrument remarquable. Vous n'en avez jamais entendu de pareil. Je vous donne une demi-heure de récréation ; allez dans la rue et écoutez la musique ! » (196)

Enfin, le soir du 4 juillet 1800, après avoir admiré les brillantes illuminations du temple maçonnique, beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles se rendent à Otsego Hall, et l'on y danse joyeusement au son de l'orgue infatigable (197).

Deux mois plus tard, cependant, la maison est plongée dans la consternation et le deuil, et James éprouve peut-être la plus grande douleur de son existence. Le 10 septembre, sa sœur aînée, accompagnée de son frère Richard, part sur une jument de race, récemment importée d'Angleterre, pour aller rendre visite à des amis, les Morris, à une vingtaine de milles de Cooperstown. Elle a éprouvé quelques appréhensions au moment de se mettre en selle, mais les railleries de ses frères l'ont décidée à ne pas changer de monture. Le soir pourtant Richard revient seul annoncer que la jument, effrayée par les aboiements d'un chien, a désarçonné sa cavalière, qui s'est tuée

---

(196) Cf. S. F. C. *Pages*, p. 49 et introduction des *Pionniers*, déb.

(197) Cf. Lettre d'Hannah à son frère William, 12 juillet 1800, *Legends &c.* p. 174.

(198) Pour tous ces détails voir le récit de Cooper dans *Otsego Hall* (*Legends &c.* pp. 227-8). Le fait que James était présent le jour de l'enterrement prouve qu'il n'avait pas encore été envoyé à Albany pour continuer ses études, car, en deux jours, il aurait été impossible d'aller le chercher là-bas et de le ramener. (Cooper note dans ses *Chroniques* (p. 50) qu'il fallait en 1795 quatre jours pour aller en voiture de Cooperstown à Albany).

sur le coup, à un mille à peine du but de son voyage. Le corps arrive le lendemain soir et on place le cercueil sur la vieille table des Fenimore, qui prend ainsi aux yeux de James un caractère presque sacré. Le 12, l'enterrement a lieu selon les rites de l'église épiscopaliennne (198), et, par une coïncidence où la pieuse jeune fille aurait sans doute vu la main de la divine Providence, le missionnaire qui officie, le Père Nash, commence à dater de ce jour à s'intéresser aux épiscopaliens de Cooperstown. Ils seront bientôt assez nombreux pour construire, avec l'aide de William Cooper (199), la belle église de Christ Church. En attendant, l'accablement du malheureux père ajoute encore, si possible, à la douleur des siens, et, dans ces pénibles circonstances, c'est une bonne chose pour James que d'avoir à quitter Cooperstown, pour aller poursuivre ses études à Albany dans une atmosphère entièrement différente.

---

(199) Cf. *Chronicles*, pp. 54-5 et BIRDSALL, p. 150 et suiv.

### CHAPITRE III

#### L'Éducation d'un jeune Américain de bonne famille dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle

*« The three years of his college life, if they had not made him a Newton, or a Bacon, had done him no harm, filling his mind with the germs of ideas that were destined afterwards to become extremely useful to him »* (1). (THE CRATER, chap. I).

James a maintenant onze ans, et il est temps qu'il passe de l'acquisition des rudiments à la préparation des matières qui figurent au programme des examens d'entrée des divers « collèges » (2), et dont nous pouvons nous faire une idée — pour la partie littéraire tout au moins — grâce à un passage du *Journal* de Daniel Mulford, admis à Yale en 1804 : « Il faut avoir traduit tout Virgile, ainsi que les quatre évangélistes, en grec, pour entrer en première année, c'est-à-dire comme *freshman* ; tout le Nouveau Testament, Virgile, Cicéron et un peu d'Homère, pour entrer en seconde année comme *sopho-*

---

(1) « Si ses trois années de collège n'avaient pas fait de lui un Newton ou un Bacon, elles ne lui avaient pas fait de mal, car elles lui avaient garni l'esprit de germes d'idées qui devaient par la suite lui être extrêmement utiles. »

(2) Ce n'est que vers la fin du siècle que les grands *Colleges* américains prirent le titre d'université.



*more* — et, en plus, le reste d'Homère, avec Horace, pour entrer en troisième année comme *junior* » (3).

Le Juge entend en effet que son dernier fils aille un jour au collège, tout comme William, qui est étudiant à Nassau Hall, Princeton, et auquel il a écrit en juillet une lettre qui montre bien toute l'importance qu'il attache à l'instruction de ses enfants :

Mon cher William,

Tu (4) ne m'as pas écrit depuis mon retour à Cooperstown. Il me tarde d'avoir des nouvelles de tes progrès, et je m'attends à ce que tu sois parmi les tout premiers, car je sais que tes dispositions naturelles et ta mémoire ne le cèdent à celles d'aucun garçon de ton âge. Et puis tout concourt à te donner l'ambition de parvenir. Considère notre grand pays et songe qu'aucun jeune homme n'a une aussi belle occasion que toi d'en devenir le premier citoyen. C'est ton travail qui décidera si tu seras un grand homme utile à sa patrie — ou rien du tout. Je pense à t'envoyer à Edimbourg ou à Londres pendant deux ou trois ans, avant que tu ne te lances dans la vie et après que tu seras diplômé de cette école de tout premier ordre qu'est Princeton; école à laquelle tu feras honneur pourvu que tu veuilles t'en donner la peine, et dont les professeurs et les dirigeants seront fiers de te revendiquer comme un produit de leur institution. Et, je le répète, tu as les dispositions nécessaires, et tu peux si tu veux.

Wm. COOPER (5).

Quant au maître choisi pour préparer James aux études supérieures, en l'espèce le Révérend Thomas Ellison, c'est un homme en qui le Juge a une grande confiance. Anglais d'origine et de bonne famille, diplômé par surcroît de l'université d'Oxford et pasteur de l'église épiscopaliennne d'Albany (6),

(3) Voir le manuscrit à la bibliothèque de Yale, à la date du 4 octobre 1804.

(4) Bien que quaker d'origine, Wm. Cooper ne tutoie pas son fils, mais il nous a semblé que le tutoiement s'imposait dans la traduction en français.

(5) *Legends &c.* p. 173.

(6) Cf. *England*, lettre 13, fin. Voir d'ailleurs plus loin (pp. 125-26) la traduction du passage en question.

il semble tout désigné pour inculquer aux quatre ou cinq enfants qu'il prend comme pensionnaires, non seulement les éléments des langues classiques, mais encore les règles du savoir-vivre, ainsi que les « meilleurs » principes politiques et religieux : haine des démocrates d'Amérique et des révolutionnaires de France, respectueuse admiration de la hiérarchie et de la liturgie anglicanes. Le fait qu'il est un bon vivant, grand amateur de bonne chère, ne saurait lui nuire dans l'esprit du jovial magistrat, et, depuis le jour où il a visité Cooperstown en qualité de régent de l'Université (7), et où il a, par la même occasion, célébré dans la salle du tribunal le premier service anglican — cela se passait en 1797 — William Cooper l'a eu bien souvent à sa table (8). En 1798 il lui a confié le soin de parachever l'éducation de son fils Isaac (9), alors âgé de dix-sept ans, et il doit avoir été satisfait de cette expérience puisqu'il lui envoie maintenant le petit James, qu'il compte même

(7) C'est-à-dire en qualité de membre du Conseil supérieur de l'instruction publique de l'Etat de New York.

(8) Cf. *Chronicles*, p. 51. Voir aussi BIRDSALL, p. 110: « Dr Ellison... was a sporting parson, of convivial habits, and after his first visit to Cooperstown frequently enjoyed the hospitality of Judge Cooper, whom he joined in sundry adventures. » Voir enfin une amusante lettre du Juge Stephen Van Rensselaer, à W. Cooper :

« Watervliet, Nov. 10,— 1797. Dear Judge... The day we left your hospitable Mansion I was much diverted. Tom<sup>y</sup> [Rev'd Thomas Ellison] insisted that he knew the road from Herricks and led me to Youngs Lake Richfield & the devil knows not where. At length I inquired — my conjectures were true he had never traveled the road. We returned both in a pet — we arrived at one Castles in the town of Warren a miserable house — our horses fatigued it became necessary to have refreshment. I inquired for oats — Oats in plenty, Tom<sup>y</sup> for a pipe. A pipe was brought and good tobacco. Pray landlord says Ellison have you anything to eat. Why because we live in the woods do you think we do not eat — says the Esq. — to judge from your looks says Tommy one would not think you did much at it. A laugh all round. The old woman was called; she said we might have fresh pike and beef steaks — fresh pike says Tommy — dancing & laughing — forgot our circuitous rout — and with difficulty could I prevail on him to start after dinner... » (*Legends*, p. 153).

(9) *Ibid.*, p. 170

lui laisser jusqu'au moment où il sera capable d'entrer au collège en qualité de junior, c'est-à-dire pendant quatre ans au moins (10).

Peut-être James connaît-il déjà le presbytère où il est destiné à passer plusieurs années de son existence ; en tout cas nous savons, grâce à une lettre découverte par H. W. Boynton, qu'il a fait à plusieurs reprises de brefs mais joyeux séjours à Albany pendant que son père attendait que les chemins fussent praticables, ou l'Hudson libre de glaces, pour se rendre à New-York ou à Philadelphie (11). Et l'enfant aime cette ville pittoresque (12), qui s'étend sur la rive ouest du fleuve majestueux et s'étagé sur la colline escarpée d'où l'on découvre un si beau panorama (13). Sans doute est-il d'usage de la dénigrer

(10) Cf. LOUNSBURY, p. 7.

(11) Il s'agit d'une lettre écrite de Paris par Cooper en 1831. Cf. BOYNTON, p. 26.

Il n'est d'ailleurs pas impossible que James ait parfois accompagné son père au-delà d'Albany — pour aller par exemple passer avec sa mère certains hivers à Burlington. Ainsi s'expliquerait la déclaration bien embarrassante qu'il fit plus tard à propos de la Controverse Effingham : « ... few of the recollections of a new settlement, that dictated the Pioneers, were obtained at Cooperstown, at all. This village was commenced several years anterior to my birth, and before my memory would have served for such a purpose, had grown into more comparative note in the State, than it possesses to-day. I was sent to school, too, at six, and did not have an opportunity of seeing much of a frontier, until ordered at nineteen, on Lake Ontario, on service. » (Cf. *Brother Jonathan*, 26 mars 1842, p. 357).

Questionné à ce sujet Mr. Cooper nous a répondu ce qui suit le 19 avril 1933 : « He may have gone to school at Burlington as his mother was there a good deal, and may have spent some winters there... While William Cooper was at Philadelphia he may have had his wife and family at Burlington. »

(12) Cf. *Miles Wallingford*, chap. I, fin : « ... it was then [1803], as now, one of the most picturesque-looking places in America. »

(13) Cf. *England*, lettre 15, déb. : « When Mr. Mathews, the comedian, was in America, I took him to the belfry of the Capitol at Albany, that he might get an accurate notion of the localities. He stood gazing at the view a minute, and then exclaimed, « I don't know why they

parce qu'elle est restée très hollandaise de caractère (14), mais ce fait même ne la rend que plus intéressante pour le futur auteur de *Satanstoe*, qui n'oubliera ni le dialecte flamand entendu dans son enfance (15), ni la curieuse architecture des maisons (16), ni la méticuleuse propreté de leurs sympathiques habitants (17).

C'est donc sans appréhension que le petit James prend place un matin sur la charrette d'un brave fermier qui va porter à Albany un chargement de blé (18). D'ailleurs, dès que le pesant véhicule a rejoint à Springfield, au prix de bien des cahots, la seconde *Great Western Turnpike* — la nouvelle route à péage qui draine vers l'Hudson les produits de toute cette région, jadis exposée à la famine, renommée maintenant pour ses abondantes récoltes de céréales — l'enfant ne peut guère songer à autre chose qu'aux merveilles qu'il découvre à chaque

make so much fuss about Richmond: now, to my notion, this is far better than Richmond Hill. » Mr. Mathews did not recollect that they who *do* make the fuss, scarcely ever saw any other hill. »

On trouvera dans *Satanstoe*, chap. 10, fin et chap. 11, début, une description détaillée d'Albany en 1758.

(14) Cf. *Miles Wallingford*, chap. 1, fin: « Almost without a competitor, as to beauty of situation, or at least on a level with Richmond and Burlington, among the inland towns, it was usually esteemed a Dutch place that every pretender was at liberty to deride, in my younger days. »

(15) Cf. *Switzerland*, Part II, lettre 9, déb.: « I have found many of our names [here] in Antwerp, but scarcely one in Holland. The language at home too, is much nearer the Flemish than the Dutch... I listened, to-day, to a fellow vending quack medicines and vilely printed legends, to a song which, tune and all, I am quite sure to have heard in Albany, when a schoolboy. »

(16) Cf. *Satanstoe*, chap. 11, déb.: « Nearly all the houses were built with their gables to the streets, and each had heavy wooden Dutch stoops, with seats, at its door. » Voir aussi chap. 13, fin.

(17) *Ibid.*, chap. 18, mil.: « Albany... that ultra-tidy community. »

On trouvera dans *The Redskins* (chap. 5, déb.) un passage où Cooper exprime indirectement, mais avec une émotion contagieuse, son amour pour cette ville chère à son enfance.

(18) Cf. *Pages*, p. 50. Sauf indication contraire les précisions contenues dans la suite du paragraphe sont tirées de cette même source.

(19) Cf. *Legends &c.* p. 113.



instant sur la prestigieuse artère. Droite comme une flèche, large comme un boulevard, elle suit la ligne de crête entre la vallée du Mohawk au nord et les Monts Catskill au sud (19), et elle offre à mainte reprise des vues grandioses, notamment celle que Cooper décrira plus tard avec un enthousiasme contenu dans ses *Notions of the Americans* (20). On y croise des diligences lancées à fond de train et d'impressionnantes files de charrettes, dont certaines ne comptent pas moins de trente véhicules (21). Enfin, merveille des merveilles, le petit James peut se convaincre *de visu* que la rumeur publique n'exagère point en proclamant qu'à chaque mille le voyageur rencontre une *taverne*.

Pendant les trois jours que dure le voyage (22), l'enfant a l'occasion de s'arrêter pour prendre ses repas dans une bonne demi-douzaine de ces tavernes, et il savoure sans doute avec tout l'appétit de son âge leur traditionnel menu : jambon grillé et pommes de terre bouillies, œufs à la coque, bifteck cuit à point, salade de chou, tarte aux pommes, le tout arrosé de cidre (23). Mais c'est peut-être à ces moments qu'il se sent le plus seul et qu'il songe avec tristesse aux autres voyages qu'il a faits à Albany avec son père dans des conditions si différentes. Hannah vivait alors, et William Cooper, pour que la route paraisse moins longue, racontait de sa voix chaude anecdote sur anecdote, ponctuant ses traits d'esprit de son rire sonore et jovial. Et puis on remontait au Nord jusqu'à Canajoharie

(20) Lettre 14, mil. Voir aussi *Legends &c.* p. 114: « The views are wonderful in places; the most celebrated is between Cherry Valley and Sharon where the whole Mohawk Valley lies spread out under the eyes of the traveler, hemmed in by the distant Adirondacks. »

(21) Cf. *Legends &c.* p. 116. Dans l'intéressant essai qu'il consacre à cette route, Mr. Cooper retrace son histoire avec brio: son incomparable prospérité dans le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, les coups presque mortels que lui portent le Canal Erié et les premières voies ferrées, et enfin sa renaissance actuelle, grâce à l'automobile (sous le nom de *Cherry Valley Trail*).

(22) Cf. *Pioneers*, introduction de S.F.C. (éd. Houghton Mifflin, p. X).

(23) Cf. *Satanstoe*, chap. 4, mil.

pour rejoindre la vieille route du Mohawk, et là le vieux Hendrick Frey ménageait à ses grands amis de Cooperstown une réception des plus cordiales, dans sa bonne vieille auberge à la mode de Hollande (24) !

Quoi qu'il en soit le voyage actuel se poursuit sans incident notable, via Sharon Springs, Sloansville et Duanesburg ; la route descend ensuite des crêtes pour rejoindre les plaines sablonneuses à l'ouest d'Albany, et le petit James aperçoit enfin sur la colline le clocher de l'église épiscopaliennne de Saint Pierre auprès de laquelle il va maintenant demeurer.

Dans la maison du Rev. et de Mrs. Ellison il a pour compagnons quatre jeunes garçons d'excellente famille : deux Rensselaer, un Livingston et le plus jeune fils de John Jay, William. Ce dernier étant de l'âge de James, les deux enfants partagent le même lit, commencent ensemble leur Virgile et leur Cicéron, jouent ensemble, et parfois se battent l'un pour l'autre (25), d'où une intimité qui ne finira qu'à la mort de James, et qui nous vaut la précieuse lettre, incorporée dans *England*, où Cooper rappelle à son ami quel genre de maître le Rev. Ellison fut pour eux : « Il y a trente-six ans nous étions camarades de classe chez un pasteur de la véritable école anglaise. Cet homme était un résumé des préjugés de sa nation, et, à certains points de vue, du caractère national. Il était le fils d'un bénéficiier anglais, avait régulièrement pris ses grades à Oxford avant d'être ordonné, nourrissait le plus profond respect pour le roi

---

(24) Cf. *Corresp.* p. 340. Lettre de Cooper à Mrs. C., 12 juin 1834. Pour les auberges hollandaises, voir *Switzerland*, lettre 10, mil. « The tavern at which we stopped reminded me of one of the old fashioned, quiet, Dutch inns that once existed on the Mohawk; and which were as much superior to their noisy, tobacco-chewing, whisky-drinking, dirty, Yankee successors, as cleanliness, stability, and sour-cROUT can be superior to a system in which a day may commence with a settlement, and end with a removal. »

(25) Cf. Lettre inédite de Cooper (1831) citée par BOYNTON, p. 27. Wm. Jay, né le 16 juin 1789, avait trois mois de plus que Cooper.

et la noblesse, n'hésitait guère à exprimer son mépris pour les non-conformistes de toute espèce et pour toutes les sectes vulgaires, blâmait avec une sévérité toute particulière les immoralités de la Révolution Française et, bien qu'il mangeât de notre pain, n'était pas spécialement indulgent pour les nôtres. Il nous obligea tous deux à commencer Virgile par les Eglogues et Cicéron par la phrase épineuse qui ouvre le plaidoyer en faveur du poète Archias, « parce que les auteurs ne les auraient pas placées au début de leurs ouvrages s'ils n'avaient pas tenu à ce qu'on les lût en premier lieu. » Il dépensait son argent sans compter, et parfois celui des autres ; était fortement attaché au rituel et à toutes les convenances ecclésiastiques ; détestait un démocrate autant que le diable lui-même ; faisait chaque jour des plaisanteries sur Mr. Jefferson et la négresse *Black Sal*, ne manquant jamais d'opposer son libertinage et la conduite irréprochable de Georges III — nous supposerons charitablement qu'il ignorait plusieurs incidents de l'existence de ce monarque ; priaît avec ferveur le dimanche ; critiquait le lundi et le samedi la morale, les institutions, la religion, les coutumes et les lois de tout ce qui n'était pas anglais ; et, comme on l'apprit plus tard, vivait tous les jours de la semaine *in vinculo matrimonii* avec la femme d'un autre ! » (25)

Il n'est que juste de signaler que ce passage a été écrit par un Cooper devenu démocrate, c'est-à-dire quelque peu anglophobe, au sortir de l'atmosphère fédéraliste et anglophile qu'il avait respirée dans son enfance. On ne saurait pourtant mettre en doute, ni la bonne foi de Cooper, ni l'exactitude des faits qu'il rapporte, surtout si l'on se rend compte que son père, en bon fédéraliste, devait partager la plupart des préjugés du Rev. Ellison. Notons toutefois que, dans *Satanstoe*, Cooper fait preuve de plus d'indulgence pour le Rev. Worden, qui ressemble cependant comme un frère à son ancien maître et auquel il attribue plus d'une aventure qui a bien pu arriver au joyeux compagnon de son père.

---

(25) Lettre 13, fin.

Le Rev. Worden, lui aussi, est plutôt un anglican sectaire qu'un bon chrétien (26). Il n'attache pas une grande importance à la moralité des convives lorsqu'il s'agit de faire un bon repas, mais il refuse obstinément d'officier en voyage quand il n'a pas emporté ses vêtements sacerdotaux, et, lorsqu'il arrive en retard à un dîner, il insiste pour que tout le monde s'interrompe et se lève pendant qu'il récite le bénédicité (27). Pourtant, s'il n'a rien d'un ascète, il n'est pas non plus un hypocrite dans le genre du maître d'école puritain Jason Newcome (28). C'est en habit ecclésiastique qu'il joue au whist ou qu'il assiste à des combats de coqs, et il se montre encore très supérieur au piètre représentant du puritanisme par sa façon de pénétrer dans un temple avec toute la gravité et tout le décorum qui s'imposent (29).

Quoi qu'il en soit, la lettre à William Jay nous permet d'apprécier l'importance du séjour de James à Albany pour la formation de son caractère et de son esprit. En causant librement avec ses élèves sur les sujets les plus variés, y compris la religion et la politique, le Rev. Ellison les habitue en effet à s'intéresser de très bonne heure à des questions qui d'ordinaire ne passionnent que les hommes faits, sans compter que, par son dogmatisme et son intransigeance, il développe à son insu leur esprit critique et fait germer en eux des doutes qui prendront corps plus tard au contact des réalités.

Quant à la valeur du Rev. Ellison comme professeur d'humanités, elle ne semble pas avoir été négligeable en dépit de sa manière un peu simpliste d'aborder l'étude des classiques latins. Cooper ne manquera pas en effet de rappeler plus tard, dans une note (30), — un peu à la façon de M. Homais (31) —

---

(26) Cf. *Satanstoe*, chap. 3, déb.

(27) *Ibid.*, chap. 18, déb.

(28) *Ibid.*, chap. 2 et 3, déb.

(29) *Ibid.*, chap. 3 et 20, déb.

(30) *Ibid.*, chap. 11, mil.

(31) Cf. FLAUBERT, *Madame Bovary*, deuxième partie, chap. 8, fin.



que, dès 1801, son maître lui a appris à scander Virgile alors que les collègues de l'époque faisaient preuve d'une coupable négligence à l'égard de la prosodie (32).

En dehors des heures de classe et d'étude les élèves du Rev. Ellison sont autorisés à faire à peu près ce que bon leur semble (33). Les jours de pluie, les récréations sont sans doute consacrées à la lecture, et c'est alors peut-être que James prend l'habitude de suivre dans les journaux le cours des grands événements qui agitent le Vieux Monde (34). Mais, dès qu'il fait beau, les enfants courent et jouent dans la vaste avenue qui descend la colline et qui, pavée sur les côtés, laisse en son centre un large espace où se dressent la rustique église de Saint-Pierre et, beaucoup plus bas, le temple hollandais, carré et massif (35).

Quelquefois ils poussent jusqu'au bord du fleuve pour assister au départ ou à l'arrivée des nombreux *sloops*, qui constituent, pendant huit à neuf mois de l'année, le grand moyen de communication entre Albany et New-York, et sur lesquels S. F. C. nous a laissé quelques jolies pages dans l'introduction de *Miles Wallingford* : « Un sloop de l'Hudson ! Non, ce n'était pas un bâtiment à dédaigner dans les premières années du xix<sup>e</sup> siècle, et nombreuse était la flotte qui allait et venait sur le fleuve à cette époque. De la baie de New-York aux apponte-

(32) Cf. *Afloat and Ashore*, chap. 2, déb. Pour ce qui est du grec, Mr. Cooper signale dans son édition de la *Correspondance* que le romancier a dit de son maître : « he came to this country with a little Greek, and another man's wife. » Cette phrase, au dire de Mr. Cooper (lettre du 19 avril 1933), se trouverait dans la correspondance inédite de son grand-père.

(33) Conversation avec Mr. Cooper à Cooperstown, août 1925.

(34) Cf. *France*, lettre 15, fin : « ...from boyhood up, I had been an attentive reader of all that touched this part of the world [Europe], as it appeared in our prints. »

(35) Cf. *Satanstoe*, chap. 11, déb. et MRS. GRANT OF LAGGAN, *Memoirs of an American Lady*, London, Longman, 1808, chap. 6. Voir encore *Redskins*, chap. 5, déb. : « I miss your quaint old Dutch church, and your rustic-looking old English church from the centre of your principal street, »

ments d'Albany il aurait été difficile de trouver en été une perspective de quelque étendue qui ne contînt des douzaines de sloops, grands et petits, tantôt glissant solitaires... au milieu des îles et des hauts-fonds, tantôt voguant de conserve par groupes de vingt et plus et descendant vers la mer à pleines voiles, poussés par le vent et la marée. Chaque bourgade, chaque village de la rive avait sa flottille particulière, plus ou moins nombreuse selon les besoins du commerce. Chaque maison de campagne de quelque importance avait son bâtiment à elle pour gagner soit Albany soit New-York. Qui plus est, la majorité des grosses fermes bordées par le fleuve expédiaient leurs produits aux marchés de la ville par leurs propres bateaux. Tous ces sloops se ressemblaient beaucoup par leur gréement, avec leur grand-voile et leur foc, car les plus gros seulement se différenciaient par l'addition d'un second foc et d'un flèche. Pourtant chacun tirait une certaine originalité de ses dimensions particulières et de l'usage auquel il était destiné. Vous aviez les courriers élégants et bien tenus qui partaient à jours fixes d'Albany ou de New-York, d'Hudson, de Poughkeepsie, ou de Sing-Sing ; vous aviez le sloop particulier de telle ou telle maison de campagne auquel un gréement impeccable et un air conquérant donnaient des allures de yacht, bien que le mot et la chose fussent inconnus à cette date ; vous aviez le bateau lourdement chargé avec, sur le pont, des piles de bois de charpente ou de chauffage, des meules de foin, des stalles pour le bétail, bâtiment strictement utilitaire, souvent alourdi encore par le précieux chargement de blé à destination de l'Europe qui emplissait sa cale ; vous aviez enfin le sloop de commerce ordinaire, transportant les produits légers de toute espèce en provenance de l'intérieur jusqu'aux quais du port de New-York (36).»

En hiver l'Hudson gelé ne le cède en rien, comme patinoire, au lac Otsego lui-même, et les promenades en traîneau n'y ont pour ainsi dire pas de limite ; mais la principale avenue de la

---

(36) Ed. Houghton Mifflin, pp. VII-VIII.

ville se prête si bien aux descentes en luge que ce sport est à Albany la grande distraction des enfants et des jeunes gens. Le petit James peut donc bien souvent s'imaginer que son désir d'avoir des ailes est enfin presque réalisé tandis que, parti des abords de *St. Peter's Church*, il file avec la rapidité d'une flèche vers le temple hollandais situé un bon quart de mille plus bas (37).

N'oublions pas enfin le grandiose et terrifiant spectacle qui, chaque printemps, faisait alors accourir toute la population de la ville sur les bords de l'Hudson, et qui, cela va sans dire, devait faire bénéficier les élèves du Rév. Ellison d'une bonne demi-journée de congé : la débâcle des glaces, si magnifiquement évoquée par Mrs. Grant dans ses *Mémoires* (38), si dramatiquement exploitée par Cooper dans *Satanstoe* (39). Sous l'irrésistible poussée des eaux, grossies par les pluies et la fonte des neiges, l'épaisse carapace de glace qui recouvrait le fleuve se rompait soudain en son milieu sur une longueur de plusieurs milles et avec un bruit plus impressionnant que celui du tonnerre. Aussitôt, dans un pêle-mêle indescriptible, les habitants d'Albany se précipitaient vers le fleuve pour voir, selon l'expression de Cooper, « le chaos se ruer entre ses rives ». Et à la vue des énormes blocs de glace qui se heurtaient, s'entassaient les uns sur les autres en amoncellements gigantesques, pour s'écrouler ensuite avec des craquements effroyables ; devant cette terrifiante avalanche qui arrachait des pans entiers de la rive, submergeait les îles et en fauchait les arbres comme autant de frêles tiges de blé, tandis que le soleil faisait jaillir mille arcs-en-ciel de toutes ces surfaces étincelantes, nul doute que le petit James, comme les enfants dont parle Mrs. Grant, ne se soit imaginé que seul le Jugement Dernier pourrait sur-

---

(37) Cf. *Satanstoe*, chap. 12, déb. et MRS. GRANT, chap. 11.

(38) Chap. 61.

(39) Chap. 15, 16, 17.

passer en horreur sacrée cette scène d'épouvante et de sublime beauté (40).

Il va sans dire que, deux ou trois fois l'an, les longs congés habituels viennent interrompre cette existence pour ramener James auprès des siens à Cooperstown. Chez le Rev. Ellison il a évidemment l'occasion de voir assez fréquemment son père, appelé à Albany par ses affaires, mais sa mère ne voyage plus beaucoup, semble-t-il, et quiconque a été pensionnaire n'aura pas de peine à se représenter le bonheur du petit James lorsqu'il retrouve la maison familiale et les lieux où se sont écoulées les plus belles années de sa vie. Son bonheur n'est pourtant pas sans mélange. L'érection du monument qui marque l'endroit où sa sœur a trouvé la mort ravive en lui de bien pénibles souvenirs, et le renoncement de son père à son siège de député, s'ajoutant aux défaites répétées des fédéralistes dans la plupart des élections nationales et locales — défaites auxquelles William Cooper a contribué pour sa part en faisant appliquer avec la dernière rigueur l'*Alien and Sedition Act* sous la présidence de John Adams (41) — introduit forcément une note de pessimisme dans les conversations du Juge, qui d'ailleurs a rési-

---

(40) Nous avons employé dans notre description un temps passé, parce que — au dire de Mr. Cooper (lettre du 19 avril 1933) — « Deepening of the channel has changed all this. Albany now is a sea port. »

On peut toutefois se faire une idée de cette débâcle des glaces d'après certains films documentaires sur les régions polaires. Voir par exemple *Under Arctic Skies* (Au Royaume des Glaciers), film Erka Prodisco tourné en Alaska par le capitaine Robertson.

(41) Cf. notamment l'arrestation en 1799 du Juge Peck, un ex-fédéraliste devenu peu à peu un des principaux adversaires politiques de W. Cooper, et ce qu'en dit BIRDSALL, p. 86: « Indeed, the overthrow of the Federal party in this State, with the consequent success of Jefferson in the presidential canvass, is attributed to the excitement and indignation aroused by the spectacle of this dried up man, one-eyed but kindly in expression and venerable, a veteran of the Revolutionary War, being transported through the State in the custody of federal officials, and manacled, the latter an unnecessary and outrageous indignity. »

On remarquera que BIRDSALL renchérit encore sur HAMMOND (vol. I, p. 132).



gné ses fonctions en octobre 1800 (42). D'autre p  rt le cercle de famille s'est maintenant considérablement rétréci. Il y manque non seulement Hannah mais aussi Richard — qui s'est marié puis installé à *Apple Hill*, la jolie maison qu'il a fait construire sur l'autre rive de la Susquehannah — (43) et enfin Isaac, qui a une situation dans les affaires à Philadelphie ; si bien que, lorsque James repart pour Albany et William pour Princeton, William Cooper et sa femme doivent se trouver plutôt seuls dans leur vaste demeure avec deux enfants seulement, Samuel et Ann (44).

Mais des circonstances imprévues vont se charger de rendre, pour quelque temps du moins, William et James à leurs parents. Le 15 mars 1802, Richard Smith, l'ancien shérif de Cooperstown, établi maintenant à Philadelphie, écrit à William Cooper que William junior est impliqué à Princeton dans une affaire des plus graves : l'incendie du collège. Richard Smith ajoute qu'il est convaincu de l'innocence du jeune homme, mais il n'en conseille pas moins au père d'accourir (45), et il semble bien que cette affaire ait finalement mis un terme à la carrière universitaire de William junior. Quant    James, il revient d'Albany la même année par suite de la mort du Rev. Ellison. Lui n'a rien à se reprocher, sauf peut-être d'avoir abusé de la faiblesse grandissante de son maître malade pour le narguer en jouant sous ses yeux, et malgré ses vives remontrances, dans la grande excavation où va s'élever la nouvelle   glise de Saint-

(42) Cf. *Legends &c.* p. 240 et *Sketch of Wm. Cooper*, pp. 46 et 51.

(43) Cf. *Legends &c.* p. 229.

(44) *Ibid.*, *ibid.*

(45) *Ibid.*, pp. 161-2: « As far as I can learn the circumstances which gave rise to suspicion of William, was a Negro girl, belonging to a Tavern Keeper with whom William had had a quarrel, swore before a magistrate (either of her own accord or by the contrivance of her master) that he had offered her money to set fire to her Master's House... although I have the most decided confidence in William's principles, and have no doubt of his being cleared of this imputation to the satisfaction of all his Friends, yet, I think it would be best for you to come on, »

Pierre (46). Il peut dire en tout cas qu'il n'a pas trop mal profité de son séjour à Albany, puisqu'il est peu après admis à Yale comme *freshman*, et incorporé dans la promotion qui doit en sortir en 1806.

La préférence donnée au collège de Yale sur ses deux grands rivaux, Harvard et Nassau Hall (Princeton), s'explique suffisamment par les démêlés de William junior avec les autorités de cette dernière institution et par le fait que New Haven, siège de Yale, était autrement rapproché de Cooperstown que Cambridge, siège de Harvard. Il n'est pas impossible, cependant, que le choix de William Cooper senior ait été fortement influencé par la certitude que, sous la haute direction du Président Dwight, ennemi acharné de l'athéisme et critique impitoyable de Jefferson et de Bonaparte (47), son fils resterait fidèle aux convictions religieuses (48) et politiques dans lesquelles il avait été élevé.

C'est au début du second trimestre de l'année scolaire (49), et par suite dans les premiers jours de février 1803 (50), que James arrive à New Haven. Dominée par les hauteurs pitto-

(46) Cf. MARY E. PHILLIPS, qui cite (pp. 29-31) « the Rev. Joseph Hooper, author of the *History of St. Peter's Church, Albany, N. Y.* »

(47) Cf. *Memorials of Eminent Yale Men*, by A. PH. STOKES, vol. I, p. 225 et *The Past and the Present, a semi-centennial address*, by S. B. RUGGLES, New York, Appleton, 1864, p. 28.

(48) Bien qu'officiellement calviniste, le collège de Yale a joué un grand rôle dans la formation et le développement de l'American Episcopal Church. Cf. *Memorials &c.*, vol. I, pp. 13-14. Cooper ne risquait donc pas d'être considéré par ses camarades comme une exception, et par ses maîtres comme un idolâtre qu'il fallait convertir à tout prix. La lutte contre l'athéisme devait d'ailleurs suffire à absorber toute l'énergie « évangélicisatrice » du Président et de ses principaux lieutenants.

(49) Cf. R. W. GRISWOLD, *The Prose Writers of America*, op. cit. C. p. 263, et LOUNSBURY, p. 7.

(50) Cf. *The Laws of Yale College*, 1800, 1808 et 1811, chapter V, p. 18: « There shall be three Vacations annually. The first, six weeks immediately after Commencement : The second, three weeks from the second Wednesday in January : The third, three weeks from the Wednesday immediately preceding the second Thursday in May. »

resques de East Rock et de West Rock, encadrée par deux cours d'eau aux gracieux méandres, et bordée au sud par une baie s'ouvrant sur le détroit de Long Island, la ville lui plaît sans doute d'abord par sa situation. Mais il ne doit pas tarder à admirer aussi la belle ordonnance des rues rectilignes, bordées de maisons bien construites, et, malgré la neige, le square central ou *Green*, qui passe pour être le plus beau des États-Unis (51).

Sur le côté ouest de ce square s'élèvent les cinq principaux bâtiments du collège, à peu près tels que les représente la précieuse gravure de 1807, sauf que les deux derniers sont en voie de construction et témoignent éloquemment de la prospérité croissante de l'institution (52). Ces lourdes bâtisses de deux et trois étages nous font aujourd'hui penser à des casernes, bien que deux d'entre elles, de part et d'autre de l'édifice central, soient assez bizarrement agrémentées d'une tour carrée,

---

(51) Cf. Pdt. DWIGHT, *A. Statistical Account of the Towns and Parishes in the State of Connecticut*. New-Haven, Walter and Steele, 1811, pp. 18-19: « The central square is open; and is believed to be the handsomest ground in the United States. ...The style of building generally adopted here, is neat, and in but few instances expensive... The neatness of the houses is extended to every thing around them. Little, that is old, or unrepaired, meets the eye. The courts, and gardens, which exist almost every where, are prettily enclosed. Fruit trees, and ornamental trees and shrubs, abound every where. Upon the whole, few places make a more delightful appearance... The scenery around New-Haven is uncommonly rich. »

D'après l'Histoire de New Haven d'EDWARD E. ATWATER (Munsell, New York, 1887, chap. 26, pp. 396-405), New Haven n'était pas encore en 1803 connue sous le nom de « la ville des ormes », mais le gros travail de plantation était achevé depuis six ans : « The greater part of the planting was done between 1787 and 1796 ».

Quant au *Green*, il venait d'être enclos d'une barrière assez élégante : « Up to 1798, the Green was not enclosed, but was traveled in all directions by ox-teams and vehicles. In 1799, fences were erected. The work lasted from 1799 to 1803... It was a neat post and rail fence, painted white, with two rails. »

(52) Du sud au nord ces cinq bâtiments étaient : UNION HALL (plus tard *South College*), la chapelle-bibliothèque plus tard *Atheneum*), CONNECTICUT HALL (plus tard *South Middle College*), le CONNECTICUT

surmontée d'un campanile et d'une croix. On conçoit cependant qu'en 1803 James ait pu être fier d'un ensemble aussi imposant par sa masse.

Le bâtiment central, *Connecticut Hall*, existe encore à l'heure actuelle et on assure à Yale que Cooper a dû tôt ou tard l'habiter pendant son séjour au collège (53). Mais la liste annuelle des élèves ne donne le numéro de leurs chambres que postérieurement au départ de Cooper (54), et, en l'absence de toute déclaration de sa part, le visiteur ne peut avoir la satisfaction de méditer quelques instants dans sa chambre, comme il le fait par exemple à Cambridge dans celle de Thackeray.

Nous sommes heureusement mieux renseignés sur le genre de vie auquel James doit s'adapter à son entrée au collège. Au sortir de l'atmosphère quasi-familiale où il a vécu à Albany, le voici brusquement transplanté au milieu de plus de deux cents étudiants (55), pour la plupart bien plus âgés que lui. James en effet n'a que treize ans et quelques mois, alors que les freshmen de quatorze ans bien sonnés, comme son camarade James Gadsden, passent déjà pour des exceptions (56). Son ami William Jay n'entrera à Yale que l'année scolaire suivante (57),

LYCEUM, et BERKELEY HALL (plus tard *North Middle College*) tous deux en construction.

Aujourd'hui CONNECTICUT HALL, restauré en 1905, est en retrait par rapport aux constructions de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en bordure de College Street et du Green.

Les quatre autres bâtiments ont été démolis entre 1893 et 1901.

(53) Visite à Yale, août 1925.

(54) A partir de 1805. Cf. *Catalogues of the Officers and Students of Yale College* (broadside), à la bibliothèque de Yale. Cooper ne figure pas sur la liste de novembre 1802; il figure comme sophomore sur celle de nov. 1803, et comme junior sur celle de nov. 1804.

(55) Cf. *Memorials &c.* vol. 1, p. 223: « [During the administration of President Dwight (1796-1817)] the student body increased from 110 to 313. » Noter encore que la promotion de 1802, la première grosse promotion, comprenait à l'origine 72 étudiants. Cf. *Brief Memoirs of the class graduated in... 1802*, by D. D. FIELD (privately printed, 1863), pp. 5 et 7.

(56) Cf. *Memorials &c.* vol. 2, p. 360.

(57) *Ibid.*, vol. 2, p. 132 et F. B. DEXTER, *Biographical Sketches of*



et James Hillhouse, le futur poète, qui aurait pu lui disputer l'honneur d'être le Benjamin du collège, a été prudemment retiré par sa famille et fera partie de la promotion de 1808 seulement (58). Sans doute James est-il bien développé pour son âge, mais il ne peut que faire figure d'enfant à côté de certains freshmen de dix-huit ans et de nombreux seniors déjà majeurs (59).

Cette extrême jeunesse lui permet probablement de supporter avec patience les traditionnelles brimades des sophomores, et de se plier d'assez bonne grâce à la vieille coutume qui autorise les anciens à prendre les freshmen comme *fags* (60), et qui ne sera abolie qu'en septembre 1804 (61). À cet âge on fait sans rechigner quelques courses pour de grands garçons, et nous ne pensons pas que le petit James ait jamais été persécuté au point de méditer d'aller, la nuit, lancer des briques dans

*the Graduates of Yale College*, Yale University Press, 1912, vol. 6, pp. 128-37.

(58) Cf. GRISWOLD, *op. cit.* B, p. 263 et *Memorials &c.* vol. 1, p. 182. LOUNSBURY, p. 7, dit que Hillhouse avait deux semaines de moins que Cooper. La *National Cyclopaedia of American Biography*, vol. 7, p. 131, précise qu'il était né le 26 sept. 1789, soit 11 jours après Cooper.

(59) Voir aussi DEXTER. Calhoun avait 22 ans quand il sortit avec la promotion en 1804. Or, sur 60 membres de cette promotion dont on connaît l'âge — pour un total de 66 — 24 avaient 22 ans ou plus en 1804. Cf. W. M. MEIGS, *The life of J. C. Calhoun*, New York, Neale, 1917, vol. 1, p. 67, note. Calhoun était entré comme junior en 1802. Cf. *Memorials &c.* vol. 2, p. 199.

(60) Cf. *Memorials &c.* vol. 1, p. 52. Lettre de LYMAN BEECHER, promotion de 1797, plus tard fougueux pasteur congrégationaliste et père de Mrs. Beecher Stowe: « The first part of the year I lived in George St. and escaped the tyranny of the Sophomores; but, on taking a room in college... I was sent for to a room so full of tobacco-smoke you could not see across it. There I was asked all manners of questions, in English and Latin, and received all manner of solemn advice. Then Forbes, a big fellow, took me as his fag, and sent me on errands. Every day he contrived to send me on some business or other, worrying me down to indignation. »

(61) Cf. *Memorials &c.* vol. 1, p. 216. « Freshmen shall not hereafter be sent on errands by their fellow-students. » (13 sept. 1804).

les fenêtres d'un ancien, au risque de lui écraser la tête sur l'oreiller (62). Peut-être même l'enfant songe-t-il qu'à quelques exceptions près il n'y a rien à redire à une hiérarchie fondée exclusivement sur l'ancienneté, et qui accorde successivement les mêmes privilèges à tous les étudiants sans distinction (63) — y compris ceux qui paient une partie de leur pension en servant leurs camarades au réfectoire (64). Ce système, en tout cas, doit lui paraître bien plus tolérable que l'ancienne coutume aristocratique d'établir la liste des élèves d'après le rang social de leur père (65), et de les punir en les faisant descendre sur cette liste (66), coutume que Yale a eu le mérite d'abandonner six ans avant Harvard.

Si grande d'ailleurs que soit la distance qui sépare un nouveau d'un ancien, tous les étudiants sont soumis par l'administration à un régime uniforme que William Jay nous décrit avec quelque détail : « Vers cinq heures et demie, en hiver, la cloche nous arrachait du lit, et à six heures elle nous appelait à la chapelle pour la prière du matin. Nous nous rendions ensuite dans nos classes, où nous récitons aux chandelles les leçons que nous avons étudiées la veille au soir. A huit heures nous déjeunions, et à neuf la cloche nous avertissait qu'il fallait regagner nos chambres. A midi elle nous rappelait en classe

(62) C'est pourtant ce que fait Lyman Beecher (promotion de 1797). *Ibid.*, vol. 1, p. 52.

(63) Le Pdt. Stiles, prédécesseur de T. Dwight, était de cet avis (*ibid.*, p. 305). Par contre le professeur Silliman (promotion de 1796) voyait surtout les inconvénients du système : « the interference of the inferior classes with the freshman class, and especially of the sophomore, in lecturing — disciplining and sending of errands — usually vexatious and often insulting, was only mischievous. » *Ibid.*, vol. 2, p. 16.

(64) Cf. *Notions* &c. vol. 2, lettre 19, fin et *Memorials* &c. vol. 1, p. 139.

(65) *Memorials* &c. vol. 2, p. 372. La mesure fut votée en 1766 et appliquée à partir de 1768. *Ibid.*, vol. 1, p. 218.

(66) Cf. Pdt. TH. D. WOOLSEY : *Historical Discourse* &c. New Haven, Hamlen 1850, p. 49. On trouvera également dans cette page l'histoire d'un fils de cordonnier qui avait été placé très haut sur la liste parce qu'il avait déclaré que son père était « upon the bench ».

pour réciter ou pour suivre un cours. Après le repas nous recommencions à étudier, et nous récitons pour la troisième fois à quatre heures. Pendant les heures d'étude, les *tutors* (67) faisaient des rondes fréquentes, jetant un coup d'œil dans nos chambres pour s'assurer que nous ne faisons pas l'école buissonnière. Avant le dîner nous assistions tous à la prière du soir dans la chapelle (68). »

Un tel régime nous paraît au premier abord aussi sévère qu'anti-hygiénique, car il ne laisse que bien peu de temps pour les récréations en plein air pendant tout le cours de la journée et n'accorde quelque répit aux élèves qu'après le repas du soir — sous réserve toutefois que les leçons du lendemain seront dûment apprises ! Pourtant la question du surmenage scolaire ne se pose pas à Yale à cette époque, et pour cause. Notons d'abord, en effet, que les élèves savent mettre à profit la moindre minute de leurs récréations, et que, lorsque le temps s'y prête, ils ne sont pas plus tôt sortis des bâtiments qu'ils ont déjà organisé des courses de vitesse sur cinquante mètres et une gigantesque partie de football (69). Les règlements prévoient une amende pour tout élève qui jouera au ballon à proximité des bâtiments du collège, dans le *College Yard* (70), mais les pelouses du *Green* constituent un magnifique terrain de jeu. Entre le collège et les deux temples qui bordent l'avenue centrale du square, on a tracé trois lignes parallèles à une cinquantaine de mètres d'intervalle, et, dès que la cloche sonne, tous les élèves appartenant à un même bâtiment courent se ranger d'un côté de la

(67) Professeurs adjoints chargés par surcroît de la discipline.

(68) Cf. *Memorials &c.* vol. 1, p. 139. Lettre écrite par Wm. Jay en 1852 et reproduite dans l'ouvrage de BAYARD TUCKERMAN: *William Jay and the Constitutional Movement for the Abolition of Slavery*, New York, Dodd, Mead and Co 1893, p. 6.

(69) Sauf indication contraire nous utilisons dans ce paragraphe la précieuse lettre de CHARLES GOODRICH (promotion de 1797) en date du 31 août 1869, lettre citée dans *Memorials &c.* vol. 1, p. 51.

(70) Cf. *Yale College Laws et Memorials &c.* vol. 2, p. 17. Le *College Yard* était situé derrière les bâtiments qui faisaient face au *Green*.

ligne médiane, tandis que ceux qui habitent un autre bâtiment leur font face du côté opposé. Peu importe qu'il y ait beaucoup plus de joueurs dans un camp que dans l'autre, on ne s'attarde pas à ces vécilles, et ce n'est que soixante-dix ans plus tard qu'un étudiant de Harvard traversera l'océan pour aller se familiariser avec les règles et les finesses du football scientifique inventé à Rugby (71). A un signal donné les deux partis s'affrontent et l'on ne voit bientôt plus qu'une mêlée grouillante, gesticulante, hurlante, qui entraîne la balle tantôt vers l'une tantôt vers l'autre des lignes extérieures, jusqu'au moment où, une de ces lignes étant franchie, les envahisseurs chantent victoire de toute la force de leurs poumons. Après quoi l'on recommence, de part et d'autre de la ligne médiane.

Au bout d'une demi-heure d'un sport aussi violent les élèves ne doivent pas être fâchés d'avoir à rentrer dans leurs chambres, et comme ils ont la possibilité de jouer ainsi deux fois par jour, sinon davantage (72), on peut dire qu'ils font assez d'exercice pour se bien porter, tout en évitant la grande fatigue musculaire. Ils ont en outre plusieurs occasions de prendre l'air en arpentant à grands pas le *College Yard*, notamment avant le repas du soir, comme nous le dit un étudiant de la promotion de 1821 qui décrit avec talent cette scène pittoresque et animée : « Entre la prière du soir et la cloche du dîner, il y avait un intervalle de dix à quinze minutes. De la chapelle où ils se pressent les étudiants sortent en foule et se répandent dans le *College Yard*. L'ombre s'étend sur le sol, mais la cime des arbres et les clochers sont encore illuminés par le soleil couchant. Et, comme on n'a pas assez de temps pour excursionner ou pour ouvrir un livre, chacun se promène à vive allure, de long en large, seul ou avec un ou plusieurs camarades. L'étroite pelouse est remplie de promeneurs. La cloche sonne. Instan-

---

(71) Cf. HARRY CLAY PALMER, *Athletic Sports in America, England, and Australia*, Philadelphia, Hubbard Bros. 1889, p. 555.

(72) Cf. GOODRICH, *Memorials &c.* vol. 1, p. 51. « almost every day in good weather & very often twice daily & I forget if more. »



tanément tout ce monde disparaît par les passages et les entrées et on pénètre en foule dans le réfectoire (73). » Le soir, enfin, aucun règlement n'empêche les étudiants d'aller faire une promenade, pourvu qu'ils ne sortent pas de la zone permise et qu'ils aient réintégré leurs chambres à dix heures.

A cela il faut ajouter que rares sont ceux qui ne réussissent pas à se procurer des distractions et à se créer des loisirs, en dépit des règlements et de toutes les rondes des *tutors*. C'est ainsi que les repas en commun, au réfectoire, institués pour mettre plus d'ordre dans la vie collégiale, sont devenus une source de désordre, et, par suite, de folle gaieté, si l'on en croit l'étudiant cité plus haut : « Les *Tutors*, qui étaient assis à des tables surélevées, ne pouvaient, malgré toute leur vigilance, voir tout ce qui se passait, et ils fermaient les yeux sur bien des choses qui ne leur avaient pas échappé. On se lançait, surtout entre sophomores et freshmen, des pommes de terre bouillies, des morceaux de pain, des miches entières, des boules de beurre, des plats même, et vous n'étiez jamais sûr, en portant une tasse à vos lèvres, qu'elle ne serait pas arrachée de vos mains et renversée sur vos vêtements par un de ces projectiles envoyés furtivement à l'aveuglette. La casse était répartie entre tous les élèves et portée sur notre note trimestrielle, et je me souviens d'un mémoire de six cents verres, trente cafetières, et je ne sais plus combien d'autres articles de ménage, détruits ou emportés en un seul trimestre (74). »

(73) Cf. *Scenes and Characters in College by a Graduate of Yale*. [JOHN MITCHELL, class of 1821] 1847, pp. 121-22.

(74) *Ibid.*, pp. 115-16. William Jay, lui, n'insiste pas sur cet aspect des repas en commun, mais il donne en revanche d'autres détails qui ne manquent pas d'intérêt :

« Our meals were taken in a large hall with a kitchen opening into it. The students were arranged at tables according to their classes. All sat on wooden benches, not excepting the tutors; the latter had a table to themselves on an elevated platform whence they had a view of the whole company. But it was rather difficult for them to attend to their plates and to watch two hundred boys at the same time. Salt beef once a day and dry cod were perhaps the most usual dishes. On Sunday morn-

Pendant la journée, plusieurs des longues heures d'étude dans les chambres peuvent, sans grande difficulté, se transformer en heures de loisir — si l'on a recours, pour bâcler sa besogne, soit à des traductions, soit aux lumières de camarades bien doués, et à condition que chacun se dévoue à tour de rôle pour faire le guet et signaler l'approche des *tutors*. On lit alors des romans et des livres amusants (75), on cause de mille et une choses qui n'ont guère de rapport avec la classe de midi ou celle de quatre heures, d'aucuns même s'adonnent à la poésie (76).

Le soir, après le dîner, au lieu de préparer sérieusement les leçons du lendemain, certains se réunissent pour jouer aux cartes, aux dés ou au trictrac, en buvant du vin et des spiritueux, toutes choses défendues par les règlements (77). D'autres ourdissent des complots contre un camarade désagréable ou un *tutor* impopulaire, et ils n'hésitent pas à envisager le bombardement nocturne de ses fenêtres à coups de briques, ou à combiner l'introduction dans sa chambre d'une respectable quantité de poudre, que l'on fera exploser à l'aide d'une mèche (78).

---

ings during the winter our breakfast-tables were graced with large tin milk-cans filled with stewed oysters; at the proper season we were occasionally treated at dinner with green peas. As you may suppose, a goodly number of waiters were needed in the hall. These were all students, and many of them among the best and most esteemed scholars. » Lettre déjà citée. Cf. *Memorials &c.* vol. 1, p. 139.

(75) Cooper pense peut-être à lui-même quand il fait dire à Miles Wallingford: « It is true I learned quick, and was fond of reading; but the first I could not very well help, while the reading I liked was that which amused, rather than that which instructed me. » *Afloat and Ashore*, chap. 1, fin.

(76) Voir le *Journal* de SILLIMAN, futur professeur de Sciences: 1795, 11 nov. « I wrote poetry in the greater part of the forenoon with tolerable success, and the same in the afternoon, and likewise in the evening. » *Memorials &c.* vol. 2, p. 17. Ajoutons, pour être justes, que, le 11 nov. 1795 étant tombé un mercredi, c'était probablement un demi-congé (voir plus loin).

(77) Cf. *Diary of Daniel Mulford* (Yale), 8 janvier, 4 juillet et 6 décembre 1805.

(78) Voir *Memorials &c.* Introduction pp. 7-8, et une lettre écrite par

D'autres encore se contentent de tuer le temps en allant de chambre en chambre tenir des conversations souvent futiles, sans prendre garde qu'ils interrompent le travail de leurs camarades studieux (79).

Il faut enfin tenir compte des congés et demi-congés hebdomadaires (80), dont les étudiants profitent à la belle saison pour excursionner aux environs de la ville, visiter la caverne des régicides (*The Judges' Cave*) (81), au sommet de West Rock, rendre visite à l'ermite d'East Rock, ou encore pour se baigner et canoter dans la baie (82), et parfois s'aventurer au large dans

MOSES STUART, *tutor* de 1802 à 1804, à Silliman : « To be very brief, Mr. — has been rusticated (for rolling barrels down my stairs), for the term of two months. Sophomore — has received the darts of Dr. Dwight's quiver, until they were exhausted, for cutting bell-ropes and blasphemy, but without any harm; he yet stands unhurt « amidst the war, &c. » Freshman — has been suspended for crimes of almost every name. Many others stand trembling in « fearful looking for of fiery indignation. » In short, there appear to be more devils in college at present than were cast out of Mary Magdalene. I have been honored by a broadside at one of my windows, which popped off without ceremony six squares of glass. No matter; you were honored in the same way. I congratulate myself on having obtained the honor. « Fiat justitia ruat coelum » is my maxim. » *Memorials* &c., vol. 1, p. 58, d'après FISHER, *Life of Silliman*, vol. 1, p. 114.

(79) « There is another thing which is a sad enemy to time, namely « loafing », i. e. visiting one another's rooms without any ostensible purpose, to pass away the time... this is the greatest objection to rooming in College. » Lettre de J. D. WHITNEY (promotion de 1839) à sa sœur (1836). *Memorials* &c. vol. 2, p. 38, d'après : *The life and Letters of Josiah Dwight Whitney*, pp. 18-20.

(80) Du temps du poète J. G. PERCIVAL (promotion de 1815), les jours de demi-congé étaient le mercredi et le samedi (après-midi). *Memorials* &c. vol. 1, p. 147.

(81) Refuge temporaire de deux des juges de Charles I, Edward Whalley et William Goffe, après la Restauration de 1660. Cf. *The Home Book of the Picturesque*, *op. cit.* A., pp. 137-141 : « *West Rock, New Haven*, by Mary E. Field ».

A notre avis Cooper s'est souvenu de ses excursions à West Rock lorsqu'il a introduit le personnage du régicide dans *The Wept of Wish-Ton-Wish*.

(82) Cf. *Scenes and Characters in College*, *op. cit.* D, p. 95 : « Of rambles and excursions, longer and shorter — up the Avenue, and into the wood

un canot à voiles (83). Ils n'en profitent que trop aussi pour aller en bande sur le wharf principal (*The Long Wharf*), où s'entassent les barils de rhum et de mélasse en provenance des Antilles (84), et pour engager avec les marins et les ouvriers du port un de ces combats homériques, une de ces *Town and Gown Rows* qui constituent pour les collégiens un sport supérieur au football même, et où freshmen et sophomores oublient leurs querelles pour faire bloc autour de l'Hercule du collège, le *College Bully* (85).

On le voit, dans un pareil milieu, le surmenage intellectuel n'était à redouter pour personne, mais par contre il fallait craindre que le niveau des études ne fût particulièrement bas, ce qui pouvait dispenser le jeune mais brillant latiniste d'Albany de tout effort sérieux, et lui faire perdre l'habitude du travail au moment même où les occasions de mal faire allaient être pour

beyond; to the Beach, for bathing; out upon the turnpikes; to East and West Rock — you are never weary. The old hermit, that for many years had his home upon the former of these celebrated heights... was never, I presume, thought of as a benefactor. Yet he was so in fact. »

(83) *Laws of Yale*, 1811, chap. 8, § 11: « No Student shall go a sailing without permission first obtained of the President. »

(84) Le *Long Wharf* n'est plus guère qu'un souvenir depuis la construction de la voie ferrée et de la gare. Quant au port, il a périclité comme celui de Salem, dont la grandeur et la décadence sont si bien décrites par Hawthorne dans l'introduction de sa *Scarlet Letter*.

(85) Cf. *The Book of the Yale Pageant*, par G. H. NETTLETON, Yale Press, 1916, p. 73: « At Yale... the first Town and Gown rows of importance seem to have broken out in the last years of the eighteenth and the first years of the nineteenth centuries, when students resorting to a certain tavern in « Dragon », or Fair Haven, got into a fight with the oystermen, sailors, and similar native frequenters of the place. These battles were continued, or resumed, at Long Wharf, where students went to bathe and were attacked by mariners, longshoremen, wharf-rats, and the miscellaneous water-side population. »

Voir aussi *Memorials &c.* vol. 1, p. 324 : « Under President Dwight's influence, contests between students and the Faculty were never serious, but undergraduates found a vent for their high spirits in troubles between Town and Gown. These gave rise to *Bullying*, »



lui plus nombreuses que jamais. Et c'est malheureusement ce qui se produit, comme Cooper l'avouera plus tard dans une lettre à un de ses anciens professeurs, le chimiste Silliman : « J'avais reçu pour mon âge une excellente éducation, lui écrivait-il de Paris en 1831, et j'étais relativement très avancé, de sorte que je laissais loin en arrière la plupart de mes camarades, et cela me permit de jouer — je n'avais que treize ans ! — d'un bout à l'autre de la première année. Je me doute que Mr. Kingsley ne s'aperçut jamais que j'en savais trop, mais il n'y a pas grand danger maintenant à lui dire la vérité. J'étais si solide en latin que presque jamais je n'ouvrais mon Horace ou mon Tite-Live avant de me trouver en sa redoutable présence, et, bien qu'il eût une façon de me faire sauter d'une page à l'autre pour essayer de m'embourber, il peut se souvenir que je m'en tirais d'habitude fort honorablement (86). »

Enhardi par de tels succès, l'enfant, non seulement s'accoutume à la paresse, mais, chose plus grave, ne tarde pas à mettre son point d'honneur à ne compter que sur son ingéniosité ou sur sa bonne étoile pour doubler le cap de plus d'un examen périodique (87).

(86) Lettre citée dans *Memorials &c.* vol. 1, p. 139, d'après FISHER, *Life of Silliman*, vol. 1, p. 336.

Cooper a dû avoir Silliman comme professeur de Sciences en troisième année, tout au moins jusqu'au mois d'avril 1805, date de l'embarquement de Silliman pour l'Europe. (Il allait acheter des livres et des appareils scientifiques. *Annals of Yale*, vol. 5, p. 733). Silliman (1779-1864) plaisait par son allure imposante, son affabilité, son enthousiasme communicatif et sa merveilleuse facilité de parole. (*Memorials &c.* vol. 1, p. 162 et vol. 2, p. 19).

A partir de la promotion de 1802 le nombre des étudiants obligea l'administration à les diviser en deux sections, confiée chacune pendant trois ans au même professeur de lettres. (Cf. *Brief Memoirs of the Class of 1802*, p. 7 et *Yale College*, par WM. L. KINGSLEY, *New York*, Holt 1879, vol. 2, pp. 503-04). Cooper a donc été l'élève de J.-L. Kingsley (1778-1852) pendant tout son séjour à Yale.

(87) Voir une lettre de Cooper à Silliman citée dans *Memorials &c.* vol. 1, p. 140:

« There is one of my college adventures which tickles me, even to

Il convient cependant de reconnaître que James ne fait pas un trop mauvais usage des loisirs que lui procure cette politique à courtes vues. La bonté foncière de sa nature suffirait sans doute à le garantir contre la pernicieuse influence de certains camarades, indignes descendants des grands puritains du dix-septième siècle, qu'il flétrira sans pitié dans son second ouvrage sur la Suisse (88), mais il convient de noter aussi que le ton général du collège se ressent de l'énergique croisade du Président Dwight contre l'impiété, et du grand élan de foi qui s'est manifesté par un nombre considérable de conversions au cours de l'année 1802 (89).

---

this day. I never studied but one regular lesson in Homer. The poor bell, or a cold, or some letter had to answer for all the others. Well, when the class was reviewed, I clapped another fifty or sixty lines to the old lesson, and went to recitation. The fact was notorious that the division used to laugh when I was called up for a Homeric excuse. Examination came at length, and Mr. Stuart, between whom and myself I cannot say there were any very strong sympathies, was examining. I had calculated my distance, and by aid of the Latin translation, which I read as easily as English, I was endeavoring to find out what Homer meant in a certain paragraph that I anticipated would fall to my lot. I remember that I sweated. The examiner was not disposed to give me the benefit of my recent application, but skipped me over the whole book. I found the new place amid a general titter, and lo! it was in the very heart of my two lessons. As we sailors say, there was plenty of sea-room, and I had half a mind to ask the examiner to take his pick. As it was, I got through admirably, and I believe greatly to the astonishment of the examiner; and I know it was highly to the amusement of my own tutor, whose laughing eyes seemed to say, « This is what my boys can do without study. »

(88) Cf. Lettre 8, mil. « I can safely say that the lowest, the most degraded, and the most vulgar wickedness, both as to tone and deed, and the most disordered imaginations, that it has ever been my evil fortune to witness, or to associate with, was met with at school, among the sons of those pious forefathers, who fancied they were not only saints themselves, but that they also were to be the progenitors of long lines of saints. »

(89) Cf. D. D. FIELD, *Memoirs of the Class of 1802*, p. 9: « until within six months of our graduation, very few undergraduates belonged to the Church... But... On the Sabbath preceding [it]... twenty-five of our Class sat down at the table of the Lord, and a large number from the

James termine donc sans accident grave sa première année scolaire et, la veille de la distribution solennelle des diplômes (*Commencement*), il est dûment élevé à la dignité de sophomore, ce qui lui permet de revêtir la toge et de défiler fièrement, canne en main, avec ses camarades, dans le *College Yard*, au milieu de la foule accourue pour contempler les illuminations et le feu d'artifice traditionnels (90). Le lendemain, en entendant les plus remarquables des nouveaux bacheliers parler savamment de questions morales et philosophiques, ou discuter académiquement de graves problèmes politiques et sociaux (91), il se dit sans doute qu'avec un peu de bonne volonté il pourrait, dans trois ans, être lui aussi à l'honneur et rendre son père bien heureux. Sur quoi, fier de ses bonnes résolutions, il n'a plus

three under classes... This great revival, which changed so much the aspect of our Class, and of the under classes, gave to the College a higher religious character than it had sustained for a long time before, and one which, by repeated Revivals since, it has preserved until the present time, now sixty years. »

(90) Cf. *Memorials* &c. vol. 2, p. 15, d'après le manuscrit d'un discours prononcé en 1842 par B. Silliman (pp. 51-52).

(91) Le programme de 1803 ne devait pas différer beaucoup de celui de 1802, qui nous a été conservé grâce à D. D. FIELD, « *Scheme of the Exhibitions at the Public Commencement in Yale College, September 8, 1802* : *Morning*: 1. Music. 2. Prayer. 3. Distribution of Schemes. 4. Salutatory Oration, by Roswell R. Swan. 5. Dispute on the Question, Is Government founded on the Social Compact? by David D. Field and John Hall. 6. Oration on the Abuses of Reason, by William F. Brainard. 7. Dispute on the Question, Will the Cession of Louisiana, to the French, be injurious to the United States? by Samuel Merwin and Junius Smith. 8. Oration on the importance of Learning and the Fine Arts to National and Individual happiness; by Jonathan H. Lyman. 9. Dialogue; by John Hough, Nathan Johnson, Ebenezer Moseley and Pelatiah Perit. 10. Oration on the Execution of Laws; by Jeremiah Evarts. 11. Music. *After-noon*: 1. Music. 2. Oration on the Permanence of the American Government; by William Maxwell. 3. Colloquy on the Comparative Importance of Genius and Common-sense; by David A. Sherman and Gideon Tomlinson. 4. Distribution of Catalogues. 5. Oration on Credulity; by Mr. Moses Stuart. 6. Valedictory Oration; by Isaac C. Bates. 7. Degrees given, 8. Prayer. 9. Music. »

qu'à profiter sans remords des joies que lui réservent six semaines de vacances (92).

Le long voyage de Cooperstown, pour un garçon de cet âge et à cette époque de l'année, est déjà un plaisir bien plus qu'une fatigue, sans compter que c'est peut-être au cours de cette randonnée que se place la première visite de James aux chutes du Mohawk, visite dont le souvenir ne sera pas effacé plus tard par la vue du Niagara lui-même (93). A Cooperstown la maison paternelle a repris une bonne part de son animation depuis le mariage, en mai, d'Ann Cooper, deuxième sœur de James, avec George Pomeroy. Les jeunes mariés habitent en effet Otsego Hall en attendant que soit terminée la maison de pierre — la première du village ! — que William Cooper fait bâtir pour eux à l'intersection de Second Street et de Water Street (94). Pour le plus grand amusement de James, la construction de cette maison a été confiée à un maître maçon écossais, du nom de Jamie Allen, dont les excentricités — que nous retrouverons, quarante ans après, dans *Wyandotte* (95) — doivent souvent défrayer la conversation à la table de famille. Mais, par un juste retour des choses, c'est parfois l'étudiant de Yale qui fait figure d'excentrique avec sa prononciation yankee, et James doit alors riposter de son mieux aux critiques et aux

(92) *Vide supra*, note 50.

(93) Cf. *Switzerland* vol. 1, lettre 10, déb. : « I remember to have been more struck by the Cohoos, the first time it was seen, than by Niagara itself. I attribute this unusual effect to the circumstance, that the first was visited when a boy at college, and the second, after having passed years at sea, and having become accustomed to the sight of water in its turbulence. »

Voir aussi Mrs. GRANT, p. 65 (description et gravure).

(94) Cf. BIRDSALL, p. 125 (aujourd'hui *Main Street* et *River Street*). MISS PHILLIPS (p. 23) donne une photographie du pignon est de cette maison, ce qui permet d'apprécier sa construction « in the peculiar herring-bone style » et le bizarre entrelacement des initiales des jeunes mariés G. A. P. C. (George Pomeroy, Anna Cooper).

(95) Cf. BIRDSALL, p. 125.



plaisanteries des siens, comme il le raconte avec humour dans ses *Notions of the Americans* (96).

De retour à New Haven, James a naturellement oublié en partie ses belles résolutions de septembre et, s'il est obligé de travailler quelque peu à cause des matières nouvelles qui figurent au programme, il ne modifie guère sa façon de vivre. Il semble pourtant que les autorités du collège ne le considèrent pas encore comme un élève indésirable, car il est probable que c'est pendant cette année scolaire qu'a lieu le conseil de discipline dont il gardera un si bon souvenir et qu'il évoquera dans la lettre à Silliman : « Un jour un *tutor* du nom de Fowler fut « bousculé » au réfectoire. Or il m'accusa lui-même d'avoir été un de ses agresseurs et je fus traduit devant vous tous réunis en conclave. Vous présidiez et vous fîtes appel à mon sentiment de l'honneur pour savoir si je l'avais « bousculé » ou non. Je vous répondis que je ne l'avais pas fait parce que je n'aimais pas cette façon de se précipiter *en masse* sur un seul homme. Vous me crûtes, car nous nous comprenions, et je pus me retirer sans avoir reçu le moindre blâme. Vous m'aviez dit que vous me croyiez et je n'étais pas d'un naturel à tromper qui-conque me faisait ainsi confiance. Ce petit jugement fit sur moi une impression agréable dont je me souviens encore aujourd'hui (97). »

Si l'on étudie le profil-silhouette qui représente James pendant son séjour à Yale (98), profil d'enfant volontaire mais franc et bon, on s'expliquera le geste de Silliman et de ses collègues. Mais de pareils gestes obligent moralement le bénéficiaire à une conduite exemplaire, et malheureusement James accumule les fautes vers la fin de sa troisième année. Le 30 mai il se bat

(96) Cf. vol. 2, lettre 7, fin.

(97) Cf. *Memorials* &c. vol. 1, p. 139.

(98) Cf. *Memorials* &c. vol. 1, p. 139 : « An original silhouette of him as a student is in a collection of pictures of members of the Class of 1806 in the library. » Ce profil est reproduit par MISS PHILLIPS, p. 39 et par BOYNTON, p. 34.

avec un autre junior du nom de Boyle (99). C'est Boyle qui est renvoyé (100), mais on imagine sans peine que son adversaire n'est pas en odeur de sainteté auprès de l'administration, et voici que, loin de se faire oublier, James provoque une explosion dans la chambre d'un de ses camarades, et participe à l'intronisation d'un Maître Aliboron dans la chaire d'un professeur peu sympathique (101) ! Cette fois la mesure est comble et James se voit ignominieusement (102) expulser du collège (103), de ce collège qui le revendiquera plus tard comme son plus fameux

(99) Voir le Journal de DANIEL MULFORD, jeudi, 30 mai, 1805 : « Morning came to College where I soon heard that Boyle & Cooper both Juniors have been fighting, and Boyle stands bound for his appearance at court in two sums, one \$ 80, the other \$ 200. »

(100) Cf. *Memorials &c.* vol. 1, p. 141.

(101) Renseignements fournis par Mr. Cooper, Cooperstown, août 1925.

(102) Voir la formule d'expulsion employée en 1752, *Memorials &c.* vol. 1, p. 302 : « Whereas You, Asa Spalding, have been guilty of sundry riotous & impudent Crimes, as particularly related in the Judgmts of the President and Tutors now read, which are scandalous to this College, & render You unfit to be a Member of it;

Wherefore to shew a due Detestation of such Evils, & to maintain the Honour & good Order of this College, & to prevent any of the Members of it from being affected or influenced by such Evil Examples: I do in Pursuance to the Laws of this College, & with the Consent of the Tutors; utterly expel, reject, & cast out You the said Spalding from being a Member of this College; and from henceforth enjoying any of the Dignities, Privileges, & Immunities of it; and declare that your Relation to it shall henceforth intirely cease. And I do hereby command You immediately to depart out of this College, & the limits thereof, & never to return to reside here any more. And I do command all the Schollars not to entertain any free or familiar Conversation with You any more. And I do hereby order the Butler & Monitor to erase and blot your Name out of their Bills. And let all others hear & fear, & do no more presumptuously. »

(103) Nous ne connaissons pas la date exacte de cette expulsion, mais un article posthume de Cooper (*The Eclipse*, p. 355) nous apprend qu'il était déjà à Cooperstown le 19 juillet 1805, jour où devait avoir lieu une exécution capitale. Or, *Commencement*, qui marquait la fin de l'année scolaire, n'avait lieu à Yale qu'au début de septembre.

homme de lettres (104) et qui donnera son nom à l'une des portes de son grandiose *Memorial Quadrangle* (105).

Lounsbury assure que William Cooper prit énergiquement la défense de son fils, mais la tradition familiale est muette sur ce point. On peut dire en tout cas que James ne garda pas rancune à son *Alma Mater*, et qu'il se rendit compte qu'il avait été victime de son jeune âge et de la trop grande avance qu'il avait au début sur ses camarades de classe. Cela ressort, non seulement des parties déjà citées de la lettre à Silliman, mais aussi d'autres passages plus explicites encore : « J'ai gardé de Mr. Kingsley un souvenir plein d'affection. Il a fait à mon égard ce qu'il devait, et même davantage, et, si j'avais pu être ramené au travail par la bonté, il y aurait réussi. C'est mon extrême jeunesse qui a fait mon malheur. Je n'avais pas seize ans quand vous m'avez renvoyé... J'espère rentrer l'été prochain et sûrement je viendrai jeter un coup d'œil sur le vieux collège. Vous ne pouvez pas me traiter publiquement comme un de vos élèves, pour la raison qui empêcha le docteur Busby de se découvrir devant le roi Charles, mais j'espère bien que vous ne me tournerez pas le dos en petit comité (107). »

De leur côté le Président Dwight et ses collègues (108) durent probablement reconnaître *in petto* que, si la nécessité d'un châtiment exemplaire ne faisait aucun doute, l'inconduite du jeune Cooper n'en comportait pas moins des circonstances

(104) Cf. *Memorials &c.* vol. 1, pp. 112-13.

(105) La « *Cooper Doorway* » se trouve dans *Linonia Court*, presque au pied de la magnifique tour appelée « *The Harkness Memorial Tower*. »

(106) Visite à Mr Cooper, août 1925.

(107) Cf. *Memorials &c.* vol. 1, pp. 139-140. L'allusion au Dr Busby signifie, semble-t-il, que les autorités de Yale ne pouvaient pas se *déconsidérer* aux yeux des étudiants en accueillant avec empressement une brebis galeuse ignominieusement expulsée, car c'est pour ne pas se *déconsidérer* aux yeux de sa classe que le célèbre *headmaster* de Westminster School resta couvert devant Charles II.

(108) Notons que Silliman était alors en Europe en mission scientifique. Cf. *Annals of Yale College*, p. 733.

atténuantes. Le président lui-même, admis à Yale à treize ans, avait assez mal employé ses deux premières années — et cela moralement aussi bien qu'intellectuellement — parce qu'il avait déjà expliqué bon nombre des auteurs du programme, et il n'avait dû son salut universitaire qu'à l'ascendant pris sur lui par un de ses *tutors* (109). Il n'est donc pas impossible que les réflexions des autorités collégiales à props de l'expulsion de James ne soient pour quelque chose dans la décision prise quelques années plus tard de ne plus admettre comme freshmen que des jeunes gens âgés de quinze ans révolus (110).

En attendant, William Cooper est obligé de renoncer au dernier espoir qui lui restait de voir un de ses fils conquérir ses grades universitaires, et sa déception doit être profonde. Mais c'est un esprit réaliste, et il se console sans doute en pensant que James n'a été expulsé qu'à la fin de sa troisième année de collège et qu'il suffit de se reporter au programme des études pour constater qu'il a dû accumuler tant bien que mal un bagage de connaissances très respectable pour l'époque. « La première année, dit en effet le programme de 1800, on enseignera aux étudiants les langues savantes et l'arithmétique, et l'étude des langues sera continuée pendant les deux années suivantes. La seconde année on leur enseignera également la géographie, les éléments de la chronologie, l'histoire, l'algèbre et la géométrie plane. La troisième année ils étudieront la grammaire anglaise, la trigonométrie, la navigation, l'arpentage et autres branches des mathématiques, les sciences naturelles et l'astronomie. La quatrième année on enseignera la rhétorique, l'éthique, la logique, la métaphysique et l'histoire de la société

---

(109) Cf. *Memorials* &c. vol. 1, pp. 216-17.

(110) *Laws of 1811*, chap. 2: « After the first of January, 1813, no person shall be admitted into the Freshman Class till he has completed his fifteenth year; nor to an advanced standing, without a proportional increase of age. »



civile, et, durant les deux dernières années, le samedi, un système de théologie approuvé. »

Cette façon de dresser le bilan des années de collège de James a peut-être l'inconvénient d'exagérer le bénéfice qu'il a pu retirer de son séjour à New Haven, mais il ne faudrait pas pour cela tomber dans l'excès contraire et prendre au pied de la lettre le passage de la préface de *Lionel Lincoln* (1825) où Cooper nous dit qu'il a oublié depuis longtemps le peu qu'il avait appris au collège. On ne saurait en effet attacher une grande valeur documentaire à une préface écrite sur le mode plaisant, et dans laquelle l'auteur déplore qu'une grand-mère dénaturée lui ait refusé toute assistance pour la composition de son livre ! Nous constatons d'autre part que le cours d'astronomie de Silliman a fait sur lui une impression si vive que nous en trouvons des échos jusque dans *Satanstoe* (1845) et dans le *Cratère* (1847) (111). Enfin une anecdote de G. P. Keese nous montre que le Cooper des dernières années n'avait pas oublié les leçons de prosodie d'Albany et de Yale (112).

(111) Cf. *Satanstoe*, chap. 3, déb. et *Crater*, chap. 10, déb.

(112) Cf. *Harper's Weekly op. cit.* B, p. 708: « Although Cooper left Yale at the end of his third year for more active and stirring scenes, yet the benefits of his collegiate course were apparent in after-life; and he certainly did not allow his classical knowledge to grow rusty, as the writer of this has occasion to well remember... It was during the winter of 1840, when Cooper resided at « The Hall », that several of the boys — Cooper's son among the number — who were pupils of « Duff's Classical and Military Academy », were in the habit of frequently meeting on Saturday evenings around the table in the family parlor at « The Hall », where young people were always welcome, and entertaining ourselves in various ways after the labors of the week. On this occasion we who met had just commenced reading Virgil, and, as is often the case with classical tyros, were rather fond of airing our latin. The writer, a boy of fourteen, quoted in his turn with considerable confidence, the opening of the second book of the *Æneid*, when, — O luckless wight! — as he came to the third line, commencing, « Infandum, Regina », etc., he gave the short quantity to the word *regina*, . . . . . Instantly Mr. Cooper, who was promenading the room, as was often his habit while conversing with the members of his family, apparently taking no notice of us boys in the corner, turned short upon his heels, and, in

On remarquera d'ailleurs que, le programme des études étant rédigé en termes très généraux, toutes les connaissances utiles que James a pu acquérir à Yale ne peuvent évidemment y figurer. Il est certain, par exemple, que le futur romancier n'a pu que gagner à respirer l'atmosphère intellectuelle d'un collègue, qui s'enorgueillissait d'avoir donné à la république naissante trois de ses principaux poètes : Trumbull, Dwight et Barlow, et qui, sous la direction de l'un d'entre eux, avait fait une place de plus en plus grande à l'étude de la langue et de la littérature anglaises (113), tandis que le latin cessait d'être la langue obligatoire pour les rapports officiels entre étudiants et professeurs (114). Et quand on songe que Cooper a subi pendant plusieurs années l'influence d'un J. L. Kingsley, c'est-à-dire d'un critique de talent que Dwight appelait l'Addison américain (115), on tient peut-être l'explication de ces pastiches du *Spectateur* qui donnent à notre avis un véritable charme à certaines pages de son premier roman (116).

On peut également se demander si le splendide *debater* qui plaidera lui-même sa cause dans la plupart de ses épiques procès en diffamation, et qui forcera l'admiration d'un auditoire

a quick, decisive manner, exclaimed, « Regina! regina! what kind of Latin do you call that? Scan the line! » If I had any lingering knowledge of the right, it was pretty well frightened out of me by this attack, when Mr. Cooper, noticing my embarrassment, kindly set me straight — not, however, until I had received sundry kicks under the table from my companions, accompanied by repressed chuckles of delight at my discomfiture. »

(113) Pdt. WOOLSEY, *Historical Discourse*, 1850, p. 62 : « An impulse was given to the study of English literature by some of the younger officers of the College about the beginning of the revolution. In 1776 we find the Seniors petitioning that Mr. Dwight — then Tutor — might instruct them in rhetoric, history and belles lettres. »

(114) *Ibid.*, *ibid.* « The speaking of Latin, which was kept up as the College dialect in rendering excuses for absences, in syllogistic disputes, and in much of the intercourse between the officers and students, became nearly extinct about the time of Dr. Dwight's accession. »

(115) Cf. *Memorials &c.*, vol. I, p. 365.

(116) Voir notre chapitre sur *Précaution*.

hostile dans la controverse sur la victoire du Lac Érié, ne devra pas beaucoup aux débats dans lesquels, jeune étudiant à Yale, il apprenait à argumenter pour ou contre ses camarades à la *Linonian Society* ou chez les *Brothers in Unity* (117). Ne devra-t-il pas aussi quelque chose aux discussions sérieuses qui s'engageaient parfois spontanément dans les chambres, et qui compensaient jusqu'à un certain point les moments perdus en conversations futiles ? Le journal de Silliman nous apprend qu'en 1795 les étudiants de Yale ne se gênaient pas pour accuser de corruption les hommes politiques les plus en vue, et qu'ils se passionnaient pour les événements de France et d'Angleterre (118). Du temps de Cooper on discutait avec non moins d'énergie la conduite d'Aaron Burr dans son tragique duel avec Hamilton, l'incroyable volte-face politique de Jefferson et des républicains lors de l'acquisition de la Louisiane, les péripéties de la guerre navale contre les pirates barbaresques, et l'on eût dit que des Anglais et des Français étaient aux prises quand on en venait à la rupture de la paix d'Amiens et aux gigantesques préparatifs du Camp de Boulogne, ou quand on abordait la brûlante question du droit de visite en haute mer et du

---

(117) Il n'est pas possible de dire avec certitude que Cooper ait appartenu à l'une plutôt qu'à l'autre de ces sociétés. On trouve cependant son nom sur la liste des *Brothers in Unity* pour l'année 1802-3, mais ce nom a été ajouté après coup, par une main différente, en petits caractères, et il est suivi de la mention « expelled James Cooper ». On n'a pas conservé les archives de cette société pour les autres années de collège de Cooper.

D'après un étudiant de la promotion de 1807, la répartition des élèves entre les deux sociétés se faisait automatiquement. Cf. *Memorials &c.*, vol. 2, p. 198 : « if I remember right the class was arranged alphabetically and each alternate member was assigned to one or the other society. »

(118) *Ibid.*, p. 17 : (11 novembre) « in the evening... Marsh, a graduate, came in, and after him Tucker, Cantey, Bassett, &c., &c. We drank a few glasses of wine, and the conversation ran upon politics in general, and particularly upon the corruption of some of our great men, the state of France, of England, &c. Matters ran pretty high, as is generally the case in politics... The company did not break up until past ten. »

pseudo blocus des côtes françaises décrété par les Ordres en Conseil du gouvernement britannique (119).

Tout compte fait, l'adolescent de moins de seize ans que les autorités de Yale renvoyaient à sa famille avait donc des « clartés » de bien des choses, sinon de tout. Il savait certainement plus de latin que la grande majorité des bacheliers français d'aujourd'hui ; il avait pratiqué les grands classiques de l'antiquité et appris à admirer bon nombre de classiques anglais ; il s'intéressait aux questions religieuses et politiques et savait, à leur sujet, exposer et défendre son point de vue, comme il convenait à un futur membre de la classe dirigeante ; il avait reçu une teinture des sciences mathématiques, physiques et naturelles, et quelques leçons d'astronomie lui avaient donné le vertige métaphysique ; bref il avait acquis des connaissances, et surtout des habitudes d'esprit, qui, partout où il irait, le différencieraient nettement des autodidactes et des simples techniciens, et le mettraient d'emblée au niveau des gens cultivés.

Restait à savoir où il irait, maintenant que les professions libérales lui étaient fermées par la dure sanction de son *Alma Mater*.

---

(119) Cf. *Miles Wallingford*, chap. 11, fin.





## CHAPITRE IV

### Marine marchande et marine de guerre

*« At that time, it was considered creditable, as well as advantageous to the young naval aspirant, to show his mettle by going a voyage or two in a merchant vessel as a common mariner, before he was placed on the quarter-deck of a man-of-war. This was my course. »* (1) (ENGLAND. Lettre XVII).

Après son exclusion de Yale, le premier événement qui modifie profondément l'existence de James, c'est son embarquement comme matelot sur un navire de commerce, le *Sterling*, de New-York, capitaine Johnston (2). A ne considérer que le fait lui-même, on pourrait croire que William Cooper — comme tant d'autres pères — s'était décidé en désespoir de cause à mettre son fils à la rude école de la mer, renommée pour venir à bout des natures les plus rebelles. Mais il suffit de noter que cet embarquement eut lieu en octobre 1806, c'est-à-dire plus de quinze mois après le renvoi de James dans sa famille, pour se rendre compte qu'il dut être inspiré — en grande partie tout au moins — par des motifs d'un autre ordre (3). Et, en effet,

---

(1) « A cette époque on considérait qu'il était à la fois honorable et avantageux, pour un jeune homme qui aspirait à devenir officier de marine, de montrer ce dont il était capable en faisant un voyage ou deux comme simple matelot sur un bateau marchand, avant d'être admis sur le gaillard d'arrière d'un navire de guerre. Ce fut la méthode que je

(2) *Vide infra*.

(3) On voit que nous ne partageons pas le point de vue de Mr. Cooper dans son esquisse de William Cooper (p. 50): « Here Judge Cooper acted

si l'on se reporte, soit à la citation placée en épigraphe de ce chapitre, soit à la préface de *Ned Myers* — ouvrage trop peu connu, où Cooper retrace avec un grand souci d'exactitude la vie aventureuse d'un de ses camarades du *Sterling* et où, par conséquent, il décrit en détail son propre voyage à bord de ce navire — on constate que c'est de plein gré que James signa son engagement, et que son but véritable était d'acquérir une connaissance pratique de la navigation avant de demander à entrer dans la marine de guerre en qualité de *midshipman* (4).

A quelle époque la vocation maritime s'était-elle éveillée chez ce matelot de dix-sept ans ? *Ned Myers*, malheureusement, ne nous renseigne pas à ce sujet, et le reste de l'œuvre de Cooper ne nous éclaire pas davantage. Tout porte à croire cependant que cet éveil s'était effectué progressivement, et en grande partie sous l'influence des circonstances. Il est naturel de supposer, en effet, que l'enfant intrépide qui tendait hardiment sa voile aux vents du lac Otsego avait songé plus d'une fois avec admiration à ceux qui, selon le psaume bien connu, « descendent sur la mer dans des navires... et voient les œuvres de l'Eternel, et ses merveilles dans les lieux profonds (5) ». Plus tard l'écolier d'Albany n'avait sans doute pas manqué de se prévaloir de ses connaissances nautiques élémentaires pour critiquer d'un air entendu les manœuvres des *sloops* s'efforçant de franchir la redoutable barre de l'Hudson (6). Quant à l'étudiant de Yale, il avait eu sous les yeux, pendant près de trois ans, le spectacle d'un port de mer assez prospère, et l'idée de s'embarquer à destination des Antilles sur un des navires amarrés au *Long Wharf* avait dû certainement lui traverser l'esprit. En même temps les nouvelles des exploits et de l'avancement rapide de jeunes *midshipmen* de bonne famille dans la

---

promptly; withdrew him and shipped him off on a merchant vessel as a common sailor. »

(4) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, déb. et préface.

(5) *Psaumes* 107, 23-24. Nous citons la version synodale.

(6) Cf. S. F. C., introduction de *Miles Wallingford*.

guerre contre les pirates barbaresques (7), « guerre fertile en incidents romanesques, et remarquable par la témérité des acteurs (8) », étaient venues lui prouver que la marine américaine, en dépit des coupes sombres faites dans les cadres par la loi de 1801 (9), offrait encore une carrière intéressante aux jeunes gens aventureux et bien doués. Dans ces conditions, lorsque son départ de Yale l'avait obligé à choisir une profession en dehors des carrières libérales, il avait pensé tout naturellement à la marine. Mais il serait sans doute exagéré de dire qu'il avait entendu à ce moment cet appel irrésistible qui poussera le héros du *Cratère* et Miles Wallingford à abandonner leurs études et à lutter farouchement, pour s'embarquer, contre la résistance de leur entourage (10). Il est même probable que, sur le conseil de son père, il s'était abstenu de prendre une décision définitive avant que le Congrès n'eût voté, en avril 1806, une loi autorisant le Président à porter à treize le nombre des capitaines et à doubler le nombre des lieutenants, ce qui augmentait considérablement les chances d'avenir des midshipmen (11).

Si l'on ne partage pas cette façon de voir, il devient difficile d'expliquer pourquoi James avait attendu quinze mois avant de s'embarquer pour l'Europe. Nous savons sans doute que William Cooper était un ami personnel du consignataire du

---

(7) Cf. *Naval History*, vol. I, pp. 273 et 301. Voir aussi *Notions*, lettre 22, déb. : « The young men (chiefly of the best families of the country), who had commenced their military career in the affair with France, received their commissions during, or at the close of this war; and they brought with them into the higher ranks of the service, the feelings and habits so necessary to their class. »

(8) *Ibid.*, *ibid.*

(9) Cf. *Naval History*, vol. I, p. 331 : « But the most capital error of this law was in the limitation it set to the lists of the different ranks of officers. The whole of the sea-officers, sailing masters excepted, were confined to nine captains, thirty-six lieutenants, and one hundred and fifty midshipmen; the rank of master commandant being abolished, should the president see fit to discharge those then in commission.

(10) Cf. *Crater*, chap. I et *Afloat and Ashore*, chap. 2.

(11) Cf. *Naval History*, vol. 2, p. 91.



*Sterling* à New-York, un certain Mr. Barker, et nous comprenons qu'il ait tenu à ne confier son fils qu'au capitaine Johnston en raison des éloges mérités que Mr. Barker avait dû lui en faire. Mais le *Sterling* avait quitté New-York en janvier 1806, à destination de Londres et de Saint-Pétersbourg, et si, à cette époque, James avait été bien décidé à embrasser la carrière maritime, il n'aurait certainement pas manqué de prendre part à ce voyage (12).

Est-ce à dire que nous devons nous le représenter passant des mois et des mois à réfléchir, puis attendant plusieurs mois encore le retour du *Sterling*, sans rien faire d'utile pendant tout ce temps (13)? — Evidemment non. Il serait en effet difficile d'admettre qu'un père aussi sensé que William Cooper ait pu tolérer pareille oisiveté chez un garçon qui n'avait que trop paressé au collège, et d'ailleurs Cooper lui-même — dans un

(12) Voir le récit d'un neveu du capitaine Johnston, cité par EDITH A. SAWYER dans son article *A Year of Cooper's Youth*, *op. cit.* B, p. 499: « The ship *Stirling* was built on the Sheepscot River... three miles above Wiscasset, during the season of 1805, and sailed January 1, 1806, for New York, thence to London, thence to St. Petersburg, and home again to New York, arriving in July, 1806, her first voyage ended. She was consigned to Jacob Barker, a prominent New York merchant, who owned one quarter of her. This Mr. Barker was a personal friend of Cooper's father, and through his influence young Cooper was shipped as a foremast hand on board. Ned Myers had preceded Cooper by a few days, having indented himself to Captain Johnston as an apprentice... »

It was Captain Johnston's seventh year of experience as master, — he had commanded the brig *Levant* in 1799, at hardly twenty years of age, — and in these seven years of stirring incident, on almost every voyage, he had learned that which could not be acquired in a lifetime nowadays. England, France, and Spain kept the world in one vast uproar on the sea, ...assailing thieves and Algerine pirates waited everywhere... The destruction of the corsair and free-booter was the only point upon which all civilized nations seemed to be agreed. Captain Johnston in the *Levant* had done his part of the last named service off the coast of Algiers in 1801. »

(13) Cf. BOYNTON, p. 32: « For some two years James seems to have stayed at home in Cooperstown with no specially edifying occupation — waiting, perhaps, as much as anything, to grow up a bit. » Voir aussi SPILLER, chap. 5, déb.

article posthume que ses biographes ont eu le tort de négliger — nous apporte la preuve indirecte qu'il n'est pas constamment resté à Cooperstown, et cela afin de se préparer à son métier éventuel.

Cet article — écrit à Paris vers 1831 mais publié dans *Putnam's Magazine* en septembre 1869 seulement — est consacré à la description de la grande éclipse solaire du 16 juin 1806, éclipse totale dans la région de Cooperstown et qui avait si profondément impressionné l'ancien élève de Silliman qu'à vingt-cinq ans d'intervalle il en revivait les moindres détails (14). On peut par conséquent faire confiance à l'auteur lorsqu'il parle de lui-même comme d'un « jeune matelot », « en visite chez ses parents » et lorsqu'il nous décrit ses impressions d'apprenti marin au moment le plus pathétique du spectacle (15).

Ce ne sont là, malheureusement, que de simples allusions à l'apprentissage maritime de James avant son embarquement sur le *Sterling*. Combien de temps ce premier apprentissage a-t-il duré ? Où a-t-il eu lieu ? — Mystère. Tout ce que l'on peut dire, c'est d'abord qu'il n'a pas dû comporter de véritables « voyages » — sans quoi Cooper ne pourrait pas déclarer dans la préface de *Ned Myers* que c'est sur le *Sterling* qu'il a effectué son premier voyage (16) ; c'est ensuite qu'il n'a pas dû être des

(14) Cf. p. 352 : « My recollections of the great event, and the incidents of the day, are as vivid as if they had occurred but yesterday. »

(15) Cf. pp. 353 et 352, ainsi que le passage suivant (p. 357) : « My thoughts turned to the sea. A sailor at heart, already familiar with the face of the ocean, I seemed, in mental vision, to behold the grandeur of that vast pall of supernatural shadow falling suddenly upon the sea, during the brightest hour of the day. The play of light and shade upon the billows, always full of interest, must at that hour have been indeed sublime. And my fancy was busy with pictures of white-sailed schooners, and brigs, and ships, gliding like winged spirits over the darkened waves. »

(16) Cooper raisonne sans doute comme Ned Myers, qui déclare au retour de son premier voyage en Europe : « Such was my first voyage at sea, for I count the passage round from Halifax [to New York] as nothing. » (*Ned Myers*, chap. 3, mil.).

plus complets — sans quoi James n'aurait pas aussi mal compris un des premiers ordres reçus à bord du *Sterling*, comme on le verra plus loin.

Mais à quoi bon ce double apprentissage dans la marine marchande ? — demandera peut-être le lecteur moderne, habitué à voir les Ecoles Navales, fournir aux marines de guerre les midshipmen, aspirants ou enseignes dont elles ont besoin. Cooper se sentait-il donc incapable d'affronter avec succès l'examen d'entrée d'une école spéciale ? La réponse c'est que nulle institution de ce genre n'existait alors aux Etats-Unis. Le gouvernement de John Adams avait bien songé à en fonder une en 1800, mais le Congrès avait refusé de le suivre (17), laissant au Président le soin de recruter, comme devant, parmi les candidats qui lui paraîtraient les plus qualifiés, le nombre de midshipmen prévu par les lois en vigueur. Les chances de nomination des candidats étaient donc d'autant plus grandes qu'ils pouvaient justifier, non seulement d'une bonne instruction secondaire, mais encore d'un nombre respectable de mois de service dans la marine marchande. Sans doute le Président n'hésitait-il pas, en cas de besoin, à nommer des jeunes gens n'ayant jamais navigué. Cela s'était vu en 1798, au début de la quasi-guerre avec la France (18), et peut-être William Cooper eût-il obtenu cette faveur d'un Président fédéraliste. Mais il n'avait rien à attendre de Jefferson, maintenant surtout qu'il n'était plus membre du Congrès (19). Son fils devait donc se recommander par ses seuls mérites, racheter son expulsion de Yale par sa bonne conduite à bord du *Sterling*, et compenser les lacunes de son éducation interrompue, par l'expérience de la navigation qu'il pourrait acquérir au cours d'une longue croisière.

---

(17) Cf. PARK BENJAMIN, *The United States Naval Academy*, *op. cit.* D, pp. 24-25.

(18) *Ibid.*, p. 23.

(19) Cf. chap. II et aussi *Biographical Congressional Dictionary*. Wm. Cooper ne fut membre que des quatrième et sixième Congrès : 1795-1797 et 1799-1801.

Nous savons, par le récit de Ned Myers, que James ne se présenta au capitaine Johnston que deux ou trois jours seulement avant le commencement de cette croisière, c'est-à-dire vers le milieu d'octobre 1806 (20). Nous pouvons donc nous le figurer quittant Cooperstown au début du mois, puis descendant lentement l'Hudson sur un *sloop* d'Albany (21), à l'époque où la lumière adoucie qui baigne le paysage contribue à mettre en relief toutes les beautés du noble fleuve que le romancier ne se lassera jamais de célébrer. Evidemment le jeune marin doit s'intéresser avant tout aux manœuvres compliquées qui s'efforcent de tenir compte, et des caprices du vent, et du sens de la marée, et de la présence de nombreux hauts-fonds (22). Mais comment pourrait-il ne pas noter au passage — fût-ce pour la trentième fois (23) — les caractéristiques pittoresques ou grandioses des régions qu'il prendra l'habitude de distinguer dans le cours du fleuve, et qu'il décrira si fidèlement de mémoire dans ses *Notions of the Americans* ? La barre d'Albany franchie, on navigue d'abord, pendant une trentaine de milles, sur un large cours d'eau semé d'îles ; puis vient comme une chaîne de lacs magnifiques, qui s'étend sur une longueur double, et que domine parfois un bel arrière-plan de montagnes. L'Hudson pénètre ensuite dans les *Highlands* et, pendant plus de vingt milles, il se fraie un passage entre des monts abrupts, couverts

---

(20) LOUNSBURY (p. 10) dit que le *Sterling* quitta New-York le 16 octobre.

(21) Cf. *Afloat and Ashore*, chap. 30, déb. : « In 1803, the celebrated river we were navigating... was by no means the same picture of moving life. The steamboat did not appear on its surface until four years later; and the journeys up and down its waters were frequently a week in length... Passages were certainly made in twenty-four hours in the sloops; but these were the exceptions, a week being much more likely to be the time passed in the enjoyment of the beautiful scenery of the river. The vessel usually got aground, once at least, and frequently several times in a trip; and often a day or two were thus delightfully lost, giving the stranger an opportunity of visiting the surrounding country. »

(22) *Ibid.* Voir aussi S. F. C., introduction de *Miles Wallingford*, mil.

(23) En 1826 Cooper assure avoir monté et descendu l'Hudson bien plus de cent fois. Cf. *France*, lettre 1, déb.



de forêts séculaires, hérissés de rochers aux formes fantastiques et coupés de précipices vertigineux. Enfin c'est la majestueuse descente en ligne droite vers la baie de New-York, le fleuve prenant les proportions d'un bras de mer baignant à l'ouest les Palissades — gigantesques falaises de plus de 500 pieds de haut (24).

Pour l'arrivée de James à New-York nous pouvons nous reporter aux impressions de Miles Wallingford neuf ans plus tôt, car la physionomie générale de la ville ne s'est pas sensiblement modifiée pendant ce court laps de temps, ainsi qu'on peut en juger par les plans de l'époque et les descriptions des contemporains (25). A la hauteur du coquet hameau de Bloomingdale, situé sur la rive Est, là où se trouve aujourd'hui *Central Park* (26), on commençait à voir pointer dans le lointain les clochers de deux ou trois églises. On dépassait ensuite le hameau de Greenwich, on longeait pendant plus d'un mille encore des champs vallonnés, marécageux par places, et l'on n'atteignait les premiers faubourgs de la ville qu'un peu en amont de Duane Street. Les quais et les docks, le marché au poisson dit *Bear Market*, défilaient ensuite sous les regards admiratifs des passagers, et le voyage prenait généralement fin au Bassin d'Albany, un peu au-dessus de *Trinity Church* (27).

Une fois à terre, le premier soin de James est sans doute de se rendre au domicile de Mr. Barker, pour aller avec lui visiter le navire qui, pendant près d'un an, devra lui tenir lieu de foyer, d'église et de famille (28). Il ne peut d'ailleurs qu'être

(24) Lettre 12, déb.

(25) Cf. *Memorial History of New York*, op. cit. D.: Map of 1797, vol. 3, p. 130; Map of 1808, vol. 3, p. 208; et pp. 135-38 et 201-8.

(26) Cf. S. F. C., introduction de *Miles Wallingford*, mil.

(27) Cf. *Afloat and Ashore*, chap. 3, mil.

(28) Cf. *Homeward Bound*, chap. 9, fin. « When a man puts his foot on the deck of a ship... he should look upon her as his home, his church, his wife and children, his uncles and aunts, and all the other lumber ashore. This is the sentiment to make seamen. » (Paroles du capitaine Truck.)

très favorablement impressionné par le *Sterling*, bâtiment presque neuf, d'un tonnage très respectable pour l'époque — trois cents tonneaux — et qu'on a eu le temps de revoir soigneusement depuis qu'il est rentré en juillet de son premier voyage (29). L'équipage n'est pas encore à bord, mais James entrevoit probablement l'athlétique silhouette et la physionomie sympathique du premier lieutenant, Mr. Irish (30), et la conversation qu'il a ensuite avec le capitaine Johnston doit le convaincre que ce jeune capitaine de vingt-sept ans, qui commande un navire depuis sept ans déjà et qui a servi contre les pirates barbaresques, sera pour lui un excellent instructeur (31).

De retour en ville James doit d'abord songer à s'équiper, car il s'est engagé à prendre son service dès le lendemain (32), mais cela ne l'empêche sans doute pas de flâner quelques instants sur le trottoir ouest de Broadway, entre la Batterie et l'église Saint-Paul, afin d'observer les élégants et les élégantes qui s'y donnent rendez-vous dans les premières heures de l'après-midi (33). Peut-être même trouve-t-il le temps d'aller rendre visite au fameux lion que l'on montre dans le haut de la ville (34) et de faire une station dans la pâtisserie où, quelques années plus tôt, son frère aîné, un peu inquiet de son appétit, lui a dit avec bonhomie : « Mange à ta faim, Jim, mais souviens-toi que chaque gâteau représente pour le père le prix

---

(29) *Vide supra*, note 12, la citation du *New England Magazine*.

Voir encore *Italy*, lettre 11, mil. : « I have myself been one of eleven hands, officers included, to navigate a ship of near three hundred tons across the Atlantic Ocean; and, what is more, we often reefed topsails with the watch. »

Voir enfin *Afloat and Ashore*, chap. 3, mil. : « This was a pretty little ship of about four hundred tons, that was called the John. Little, I say, for such she would now be thought, though a vessel of her size was then [1797] termed large. »

(30) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, déb.

(31) *Vide supra*, note 12, la citation du *New England Magazine*.

(32) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, déb.

(33) Cf. *Afloat and Ashore*, chap. 3, fin.

(34) Cf. S. F. C., introduction de *Miles Wallingford*.

d'un lot de terrain (35) ». En tout cas, vers le soir, ses achats terminés, James ne doit pas manquer de se mêler à la foule des promeneurs qui admirent de la Batterie le magnifique panorama de la baie parsemée d'îles (36).

Le jour suivant, coiffé de l'inévitable chapeau de toile cirée à calotte basse, le torse pris dans une vareuse marine, les jambes un peu trop à l'aise dans de larges pantalons de grosse toile (37), et accompagné probablement d'un commissionnaire transportant son sac d'effets, ou son coffre, sur une charrette à bras — James se rend à bord du *Sterling* et commence par y choisir sa place dans le poste d'équipage. Ce poste ne doit être ni mieux éclairé ni plus confortable que celui qui donnera la nausée à Redburn — et peut-être à Herman Melville lui-même (38) — mais Cooper n'est pas comme Redburn un pauvre enfant sans protecteurs, qui n'a devant lui d'autre perspective que celle de mener toute sa vie la dure existence d'un simple matelot. Il sait que son apprentissage ne sera qu'une épreuve passagère et que toutes les privations, toutes les brutalités, tous les dangers auxquels il pourra être exposé, constitueront dans quelques mois autant de motifs de fierté pour le jeune midshipman qu'il sera devenu. Aussi ne trouvons-nous, ni dans *Ned Myers*, ni dans les romans où Cooper fait embarquer ses héros comme matelots du commerce, aucune page indiquant que leur auteur a souffert autant que Melville — ou même que Dana — au cours des premières semaines de son premier grand voyage.

Il nous est donc permis de penser, que, prenant vite son parti de l'installation plus que rudimentaire du poste d'équipage du *Sterling*, James revêt sans tarder son costume de travail et passe une bonne journée à explorer le navire, à grimper dans les haubans, et à se rendre utile aux gréeurs affairés dans

(35) Cf. *BIRDSALL*, p. 80.

(36) Cf. *Afloat and Ashore*, chap. 21, déb.

(37) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, déb.: « the next day he joined us, in sailor's rig. » Voir aussi *Afloat and Ashore*, chap. 3, mil., et *DANA: Two Years before the Mast*, chap. I, déb.

(38) Cf. *Redburn*, chap. 5 et 18.

la mâture, tout comme Miles Wallingford à bord du *John* (39). Il constate ainsi que le *Sterling* est chargé de barils de farine à destination de Cowes, cargaison qui envahit même la cabine et le salon des officiers et des passagers. Il fait la connaissance de Ned Myers, qui vient d'être engagé comme mousse au service du capitaine, et de son prédécesseur Daniel McCoy, qui va maintenant être employé comme matelot. Ces deux gamins sont occupés à mettre en place les provisions destinées à la table des officiers, et ils en profitent pour entamer une bouteille de cherry-brandy. Heureusement pour James, ils n'ont pas l'idée ou l'occasion de lui offrir d'y goûter aussi — nous disons heureusement parce que le jeune Ned, complètement enivré par le peu qu'il en boit, fait vite découvrir toute l'affaire, ce qui amène le capitaine à lui tirer les oreilles et à donner quelques coups de garcette à Dan McCoy qui a joué le rôle de tentateur (40). De toute façon, James évite d'être mêlé dès le premier jour à une histoire ne rappelant que trop ses fredaines de Yale, et qui aurait pu indisposer ses chefs à son égard.

Le lendemain, les arrimeurs amènent le navire dans le lit du courant (41) et on jette l'ancre en attendant l'arrivée de l'équipage. Les matelots qui, pour ne pas faire mentir le dicton anglais, viennent de dépenser comme des ânes l'argent qu'ils ont gagné en trimant comme des chevaux (42), se font porter à bord par des bateliers. Quelques-uns ont encore assez de lucidité pour jouir de cette dernière minute de liberté en se carrant comme des amiraux à l'arrière des embarcations, mais beaucoup paraissent abrutis par l'ivresse et certains sont dans cet état voisin du *delirium tremens* que les Anglais appellent « les horreurs ». Spectacle bien mélancolique, au dire de Cooper

---

(39) Cf. *Afloat and Ashore*, chap. 3, mil.

(40) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, déb.

(41) Soit dans l'Hudson, (ou *North River*), soit dans le détroit de Long Island appelé par les New-Yorkais *East River*.

(42) « *Sailors make money like horses and spend it like asses* », dicton attribué parfois à Charles II. Cf. *The Album*, Londres, numéro de janvier 1824, article sur les marins britanniques, p. 131.



aussi bien que de Melville, et qui ne doit pas donner à James une idée très favorable de ses nouveaux compagnons (43). Bientôt cependant la plupart de ces hommes sont à leur poste, s'efforçant de faire tant bien que mal leur besogne, et le navire peut lever l'ancre pour descendre dans la baie jusqu'à la hauteur de *Governor's Island*.

Pendant ces manœuvres, et au cours du repas qui les suit, James a l'occasion d'observer de près ses camarades. Il s'aperçoit qu'ils appartiennent aux nationalités les plus diverses, car, sur un équipage de dix matelots, il peut compter quatre Américains, deux Anglais, un Ecossais, un Espagnol, un Prussien et un Danois (44). Mais James sait que cet état de choses s'explique par le prodigieux développement pris par la marine marchande des Etats-Unis à la faveur des guerres européennes (45) et il ne s'en préoccupe pas outre mesure. Par contre il doit constater avec une certaine inquiétude que, quelle que soit leur nationalité, tous ces êtres frustes se différencient de lui par des habitudes dont la grossièreté ne peut que choquer un adolescent de bonne famille. Il est fort probable en effet que Cooper songe à sa propre existence à bord du *Sterling* lorsqu'il fait dire au héros de *Ravensnest*: « Il me souvient d'avoir entendu un jeune homme, habitué depuis l'enfance aux bonnes manières de notre bourgeoisie, mais embarqué tout jeune encore comme matelot, déclarer que la grossièreté de ses compagnons — et il n'y a aucune vulgarité chez les vrais marins, même les plus grossiers — lui fut plus difficile à endurer que toutes les tem-

(43) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, déb. et *Redburn*, chap. 6, fin.

(44) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, mil.

(45) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, déb. et *Notions*, vol. 1, note B: « The long neutrality of the Americans certainly added to the wealth of the nation, and enabled its merchants to increase their tonnage to a comparatively enormous amount. In 1810, when the population of the country but a little exceeded, 7,000,000, there were more than 1,400,000 tons of shipping under the American flag. After allowing for errors and frauds, both of which existed at that period to some extent, this was making one ton to every five souls. »

pêtes, toutes les souffrances physiques, tous les travaux, toutes les intempéries et tous les dangers réunis (46). » Ne trouvons-nous pas enfin dans la préface de *Ned Myers* un passage où, parlant en son nom personnel, Cooper met en doute l'utilité d'un apprentissage comme celui auquel il était de mode de se soumettre vers 1806 (47) ?

Quoi qu'il en soit, James est résolu à se tirer avec honneur de l'épreuve qu'il s'est imposée. Exempt sans doute de tout mal de mer comme Miles Wallingford (48), il peut espérer qu'il s'accoutumera peu à peu à l'atmosphère lourde et à la grossièreté du poste d'équipage. Robuste, énergique, plein de bonne volonté, débarrassé des premières appréhensions des novices appelés à monter aux mâts vertigineux — appréhensions si dramatiquement évoquées par Melville (49) — il n'a pas à craindre de devenir la risée et le souffre-douleur de ses rudes compagnons. Son manque d'expérience pourra seul lui attirer au début quelques moqueries, mais son caractère enjoué lui permettra de les prendre du bon côté et on les oubliera vite.

La chance va d'ailleurs le favoriser à cet égard, car, le lendemain, sa plus grosse bévue passe inaperçue ou à peu près. Le navire est en train de lever l'ancre pour descendre jusqu'à la Quarantaine (50) quand le second ordonne à Cooper et à Ned Myers de grimper au mât de misaine et de larguer le petit hunier. Il s'agit simplement de défaire les rabans qui maintiennent la voile repliée, pour que les matelots restés sur le pont

---

(46) Cf. chap. 5, mil. (Defauconpret a jugé commode de sauter ce passage — ainsi que plusieurs autres ! — dans la traduction de ce chapitre).

(47) « In the year 1806, the editor, then a lad fresh from Yale, and destined for the navy, made his first voyage in a merchantman, with a view to get some practical knowledge of his profession. This was the fashion of the day, though its utility, on the whole, may very well be questioned. »

(48) Cf. *Afloat and Ashore*, chap. 4, déb. « ... free from all sea-sickness, of which I never had a moment in my life... »

(49) Cf. *Redburn* chap. 6, fin et chap. 7, déb.

(50) Etablie à Staten Island à cette époque. Cf. *Memorial History*

puissent la déployer en tirant sur les cordages appropriés. Mais les deux gamins, se méprenant sur le sens de l'ordre reçu, se mettent avec ardeur à déverguer la voile! Heureusement pour eux, seul le premier lieutenant, un Portugais, se rend compte de leur erreur. Il les rejoint en riant, les aide à réparer leur maladresse, et la voile se déploie sans que personne en bas ait rien remarqué d'anormal (51).

Pendant la nuit James a peut-être, comme Miles Wallingford, l'honneur de prendre le quart de rade, avec pour compagnon un marin expérimenté — qui s'endort tranquillement sur une planche bien moelleuse, tandis que le jeune débutant arpente le pont avec autant de fierté et de dignité que si le fardeau des affaires d'Etat pesait sur ses épaules (52)! Enfin, au matin, le navire sort de la baie supérieure par la passe des *Narrows*, et, comme Miles Wallingford encore, James doit se sentir ému jusqu'au plus profond de son être à l'idée qu'il est vraiment en route pour le Vieux Monde (53). Quant à ses impressions lorsque le navire fend un peu plus tard les longues lames de l'Atlantique, elles ne doivent pas différer beaucoup de celles que Melville décrit si poétiquement dans *Redburn* : « Enfin on hissa les bonnettes jusqu'aux vergues de hune et, dès que le navire en sentit l'effet, il bondit comme un coursier ; puis, la brise fraîchissant de plus en plus, il se mit à plonger à travers les vagues, en faisant voler l'écume de part et d'autre de ses bossoirs, comme s'il se fût agi d'un mors de bride. Chaque mât, chaque pièce de bois semblait palpiter de vie et de joie, et je sentis dans mon propre cœur une exultation sauvage, un désir de faire ainsi, en bondissant, le tour du monde (54). »

La traversée qui suit est longue et orageuse et, lorsque le *Sterling* jette l'ancre dans la rade de St. Helen, en vue de Cowes,

of *New York*, *op. cit.* D., vol. 3, pp. 467-69 et *France*, lettre 1.

(51) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, mil.

(52) Cf. *Afloat and Ashore*, chap. 3, fin.

(53) *Ibid.*, *ibid.*

(54) Chap. 13, fin.

James peut se dire qu'il commence à connaître assez bien son nouveau métier. Pendant quarante jours il a « bourlingué » sur un vaisseau naviguant au plus près et dont le pont était bien souvent balayé par les vagues (55) — car le *Sterling*, même en temps ordinaire, semble se complaire à plonger son avant sous la lame (56). Par surcroît, le second, et même le capitaine, ont dû veiller à ce que le futur midshipman recommandé par Mr. Barker comprît la raison des principales manœuvres. Bref il est plus que probable que ses progrès ont dû être à peu près aussi rapides que ceux qu'il attribuera plus tard au sympathique Miles Wallingford (57).

Naturellement l'arrivée du *Sterling* en Angleterre va amener un ralentissement marqué dans la formation maritime de James ; en revanche son éducation historique, artistique et littéraire va reprendre à un rythme accéléré au contact des antiques monuments et des sites célèbres, tandis que ses idées politiques et sociales, ses convictions morales et religieuses, se préciseront ou se modifieront à mesure qu'il constatera combien les réalités britanniques cadrent peu avec les descriptions enthousiastes que lui en ont faites, et son père, et le Rev. Ellison, et ses professeurs fédéralistes de Yale (58).

(55) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, mil.

(56) *Ibid.*, chap. 3, fin.

(57) Cf. *Afloat and Ashore*, chap. 4, déb. : « One week made me familiar with the running-gear ; and, by that time, I could tell a rope by its size, the manner in which it led, and the place where it was belayed, in the darkest night, as well as the oldest seaman on board... I passed the weather-earring of the mizzen-topsail when we had been out a fortnight, and went to those of the fore and main before we crossed the line. The mate put me forward on all occasions, giving me much instruction in private ; and the captain neglected no opportunity of giving me useful hints, or practical ideas. I asked, and was allowed, to take my regular trick at the wheel before we got into the latitude of St. Helena ; and from that time did my full share of seaman's duty on board, the nicer work of knotting, splicing, etc... excepted. »

(58) Cf. *England*, lettre 1, fin. « Twenty-two years before, an ardent boy, I had leaped ashore, on the island, with a feeling of deep reverence and admiration, the fruits of the traditions of my people, and with a love



Quelques heures à peine après que le navire a jeté l'ancre dans les eaux anglaises, James a l'occasion de se rendre compte de tout ce qu'il peut y avoir d'inique et de révoltant dans l'exercice de ce droit de visite, qu'il a tant de fois entendu justifier par les fédéralistes des Etats-Unis (59). Vers la fin de l'après-midi un canot d'un navire de guerre accoste le *Sterling* ; un lieutenant passablement éméché monte sur le pont et, en l'absence du capitaine Johnston qui est allé prendre des ordres à terre, il ordonne au second de rassembler l'équipage. Comme d'habitude l'officier anglais est censé n'avoir pour mission que d'arrêter les déserteurs de la marine royale qui pourraient se trouver à bord, et d'enrôler, à la rigueur, les marins de nationalité britannique qui lui paraîtraient susceptibles de rendre des services sur les vaisseaux de Sa Majesté. Mais, comme d'habitude aussi, il va tâcher de réquisitionner deux ou trois des meilleurs matelots en déclarant, soit qu'ils ont déserté, soit qu'ils sont des sujets britanniques, et qu'il leur appartient de faire la preuve du contraire s'ils ne veulent pas être inquiétés.

De fait le lieutenant remarque tout de suite deux Américains athlétiques, qui ont l'air de fameux loups de mer, et il leur ordonne froidement de s'apprêter à le suivre car le roi a besoin d'eux. Le premier, un nommé Cook, tire de sa poche un certificat constatant qu'il est citoyen des Etats-Unis, mais l'officier anglais lui réplique que, pour deux dollars, n'importe qui peut se procurer à New-York un certificat de ce genre — allégation qui d'ailleurs n'est pas dénuée de fondement (60). Par

---

almost as devoted as that I bore the land of my birth. I had been born, and I had hitherto lived, among those who looked up to England as to the idol of their political, moral, and literary adoration. These notions I had imbibed, as all imbibed them in America down even as late as the commencement of the last war. I had been accustomed to see every door thrown open to an Englishman, and to hear and think that his claim to our hospitality was that of a brother, divided from us merely by the accidents of position. »

(59) Cf. *England*, lettre 22, déb. et *Miles Wallingford*, chap. 11, fin.

(60) Cf. *Miles Wallingford*, chap. 12, fin : « those veracious documents called protections — which, like beggar's certificates, never told

bonheur Cook possède un autre certificat, signé celui-là par un officier anglais, certificat déclarant qu'il a déjà été enrôlé à tort dans la marine anglaise et qu'il a été dûment libéré après avoir prouvé qu'il était américain de naissance. Le lieutenant ne peut pas décemment passer outre et il se contente de confisquer le premier certificat. Par contre le second matelot ne possède aucun document susceptible de satisfaire l'inquisiteur britannique. Il est pourtant né à New-York et le capitaine Johnston connaît bien sa famille, mais tout cela ne sert de rien, et, les larmes aux yeux, il est contraint de dire adieu à ses camarades pour aller combattre un jour prochain contre les anciens alliés de sa patrie (61).

Le retour du capitaine Johnston, qui, le lendemain, rapporte l'ordre de gagner Londres, change heureusement le cours des idées de James. Le navire profite d'une forte brise pour mettre à la voile aussitôt et, moins de vingt-quatre heures après, au moment où le jour se lève sur le Pas-de-Calais, le futur midshipman sent son cœur battre d'émotion à la vue d'une flotte de quarante et quelques voiles qui a passé la nuit à croiser dans le détroit pour empêcher un coup de main des Français (62). Un peu plus tard la remontée de la Tamise, littéralement encombrée de navires de toute espèce, les manœuvres compliquées que le pilote fait magistralement exécuter pour se frayer un passage dans cette foule (63), et la véritable forêt de mâts qui s'élève des docks, tout cela produit sur James une impression d'activité et de puissance qu'il regrettera de ne pas ressentir à nouveau, vingt-deux ans plus tard, lorsque le ton-

---

anything but truth, though, like beggars' certificates, they not unfrequently fitted one man as well as another. It was the well-established laxity in the character of this testimony, that gave English officers something like a plausible pretext for disregarding all evidence in the premises. »

(61) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, mil.

(62) *Ibid.*, *ibid.* et *England*, lettre 1, déb.

(63) Cf. *Ned Myers*, chap 3, mil. et *Afloat and Ashore*, chap. 10, déb.

nage du port de Londres aura, pour diverses raisons, considérablement diminué (64).

Arrivé à Londres à la fin de novembre 1806, le *Sterling* n'en repart qu'en janvier 1807. James peut donc profiter de plusieurs dimanches pour se familiariser avec les principaux aspects de la « Babylone Moderne » (65), sans compter que, pendant la semaine et tant que dure le déchargement, un des douaniers affectés à la surveillance du navire, un ex-valet de chambre, très fier de son expérience du grand monde, se complait à lui vanter les merveilles de la capitale et à lui raconter d'un air important quantité d'anecdotes sur les familles de l'aristocratie londonienne. Ce douanier, un certain Mr. Swinburne, pousse même la condescendance jusqu'à se charger de servir de guide à James au cours de sa première tournée d'exploration, et c'est sous la conduite de ce Mentor prétentieux que notre Télémaque visite ou admire au passage le *Monument*, *Mansion House*, le *Guildhall*, *Bow Church* et la cathédrale de *Saint Paul*. Naturellement son cicérone s'étend de préférence sur les horreurs du grand incendie de 1666, sur le charme grotesque des statues de bois sculpté du *Guildhall* et sur la naïve légende de Dick Whittington, ce dont Cooper sourira vingt-deux ans plus tard en refaisant la même promenade en compagnie d'un guide autrement qualifié, qui semble avoir été le poète Rogers (66).

En 1806, cependant, James est encore assez naïf, et surtout assez enthousiaste, pour trouver de l'intérêt aux discours de l'ex-valet de chambre. Ne va-t-il pas jusqu'à courir après le pamphlétaire Horne Tooke, que Mr. Swinburne vient de lui montrer, afin de dévisager plusieurs fois l'homme qu'on lui a appris en Amérique à considérer comme « le vainqueur de Junius » (67) ?

(64) Cf. *England*, lettre 17, déb.

(65) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, mil.

(66) Cf. *England*, lettre 17, *passim*.

(67) *Ibid.*, *ibid.*, mil. Cooper fait allusion à la controverse de juillet-

De toute évidence Mr. Swinburne est l'original de l' « Admirable Sweeney » qui propose à Miles Wallingford de lui faire connaître Londres, et qui, lui aussi, a été valet de chambre avant d'entrer dans les douanes. Il n'est donc pas impossible que, tout comme Miles Wallingford, James ait fait avec son cicerone plusieurs sorties et qu'il ait visité sous sa direction non seulement les monuments de la Cité, mais encore les « merveilles du *West End* » et aussi les lieux mal famés de Wapping. La description réaliste que Miles fait du cabaret borgne du *Cheval Noir*, avec sa clientèle de cambrioleurs, de pickpockets, de matelots et de prostituées, la sincérité avec laquelle il analyse l'impression pénible qu'il ressent ensuite au bal de Wapping en voyant une cinquantaine de nègres américains — cuisiniers de navires marchands pour la plupart — danser sans vergogne avec des blanches, tout cela sent à notre avis « la chose vue » (68).

Quoi qu'il en soit, James peut bientôt se passer des services de Mr. Swinburne et il devient même pilote à son tour. Au cours d'une visite à la Tour de Londres, il s'attache aux pas d'un *Beefeater*, et il étonne ensuite ses camarades par la multitude de termes baroques qu'il a appris en examinant les joyaux de la couronne et en parcourant les salles du musée des armures (69). Un dimanche ou deux il « remorque » Ned Myers à travers les parcs et les rues élégantes du *West End* — dont Soho faisait alors partie (70). — Un autre jour il accompagne jusqu'à *Somerset House* le matelot Thomas Cook, qui a failli être enrôlé de force en rade de Cowes, et qui a maintenant besoin d'un camarade « sachant s'expliquer » pour réclamer

---

août 1771 qui vint se greffer sur l'édifiante querelle des deux anciens associés, Horne-Tooke et Wilkes, dans les colonnes du *Public Advertiser* (Cf. *Letters of Junius*).

(68) Cf. *Afloat and Ashore*, chap. 10, déb.

(69) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, mil. Chose curieuse Cooper ne rappelle pas cette visite dans *England* lorsqu'il parle de la Tour. (Cf. Lettre 20, déb.).

(70) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, mil. et *England*, lettre 8, déb.



une part de prise qui lui revient en raison de ses services antérieurs sur un navire de guerre britannique. Cette démarche réussit pleinement, en ce sens que l'on reconnaît le bien-fondé de la demande de Cook, mais Cooper ne remarque pas que l'on garde comme pièce comptable le dernier certificat constatant la nationalité de son compagnon, si bien que deux jours après le pauvre diable est de nouveau victime de la presse (71) !

Après la perte de Thomas Cook l'équipage du *Sterling* est réduit à peu de chose, car le premier lieutenant, le Prussien, le Danois et un des matelots anglais ont quitté le navire en arrivant à Londres. Pour compenser tous ces départs — volontaires ou forcés — le capitaine Johnston se contente d'embaucher un vieux loup de mer répondant au nom de *Philadelphia Bill*, puis un certain Stephen Stimpson — véritable géant originaire de l'état de Maine, qui vient d'être libéré par les autorités britanniques après avoir servi bien malgré lui sur la frégate *Boadicee* (72) — et enfin un jeune Irlandais qui fait piètre figure à côté de ces deux magnifiques recrues (73). Ces trois matelots auront évidemment fort à faire pour en remplacer six, mais il faut tenir compte que le *Sterling* ne s'apprête pas à traverser de nouveau l'Atlantique, et qu'il va simplement commercer en Méditerranée sur les côtes sud-est de l'Espagne. Huit matelots suffiront en la circonstance, et l'équipage n'en sera que plus homogène puisque, sur ces huit hommes, on comptera quatre Américains, trois sujets britanniques et un seul Espagnol.

La nouvelle cargaison est vite arrimée car elle se compose de marchandises légères, mais il faut en revanche lester le navire à l'aide de galets, et ce n'est qu'en janvier que le *Sterling* quitte Londres à destination de Carthagène. Cette fois encore le mauvais temps se met de la partie et naturellement le Golfe de Gascogne se montre à la hauteur de sa réputation (74).

---

(71) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, mil.

(72) *Ibid.*, *ibid.* Voir aussi *England*, lettre 17, mil.

(73) Cf. *Ned Myers*, chap. 3, mil. « a dull Irish lad, »

(74) *Ibid.*, chap. 2, mil.

James a donc bien des occasions de perfectionner ses connaissances techniques, bien des occasions aussi de s'endurcir, de s'habituer aux intempéries, et c'est peut-être au cours de ce voyage qu'il s'endort avec délices sur le pont, pendant le quart de nuit, malgré ses vêtements mouillés, avec pour oreiller un rouleau de cordages (75).

Par ailleurs deux incidents, provoqués par la rencontre de divers belligérants, se graveront d'autant mieux dans la mémoire du futur romancier maritime qu'il est amené à y jouer un rôle de premier plan. En vue des côtes portugaises le *Sterling* est poursuivi par une felouque armée en course, et le capitaine Johnston ne stoppe qu'après avoir essuyé plusieurs coups de canon. James est alors chargé de cacher de son mieux la longue-vue la plus précieuse. et il est ensuite désigné pour faire partie du groupe qui conduira le capitaine à bord du navire corsaire, qui d'ailleurs pourrait fort bien n'être qu'un pirate déguisé. On imagine sans peine ses appréhensions et celles de ses camarades à la vue des corsaires, vêtus de chemises et de bonnets rouges, qui, armés jusqu'aux dents, les attendent sur le pont de la felouque. Mais voici qu'à leur grande stupéfaction celle-ci semble soudain s'envoler en rasant l'eau dans la direction du rivage. C'est qu'une frégate anglaise fond sur elle toutes voiles dehors et, de temps à autre, lui expédie un boulet qui va ricochant de vague en vague. Spectacle inespéré et aussi beau que réconfortant pour les gars du *Sterling* ! Le danger passé, Cooper retrouve sans difficulté la lunette qu'il a cachée dans le lest, tandis que Ned Myers et le capitaine n'arrivent pas à se rappeler dans quelle cachette ils ont dissimulé un sac de guinées. Quelques semaines plus tard on découvrira ce sac dans le coffre à pain ! (76).

---

(75) Cf. *France*, lettre 23, mil.

(76) Cf. *Ned. Myers*, chap. 2, mil.

Il est probable que, quarante ans plus tard, Cooper a dû penser à cet incident à propos des sacs de doublons qui jouent un si grand rôle dans *Jack Tier*, mais, contrairement à ce qu'avance BOYNTON (p. 40), il n'est

Le deuxième incident témoigne éloquemment du sang-froid et de l'agilité de James. A la hauteur du cap désormais célèbre de Trafalgar (77), le *Sterling* est obligé de passer de nuit à travers la flotte de Lord Collingwood. Tout à coup un vaisseau à deux ponts surgit de l'ombre, tel un fantôme, et menace de couper en deux le navire marchand. Le capitaine Johnston hurle : « La barre au vent, toute ! » et il crie à James de courir chercher la lanterne de la cabine. James, dit Ned Myers, ne fait qu'un bond jusqu'au bas de l'échelle et, moins d'une demi-minute après, il balance la lumière dans le gréement du mât d'artimon. Grâce à sa promptitude l'abordage est évité à l'ultime seconde (78).

Arrivé à Carthagène le *Sterling* est mis en quarantaine pendant plusieurs jours, et James peut contempler à loisir la baie remplie de gros navires de guerre espagnols (79) et sillonnée par ces gracieuses embarcations méditerranéennes dont le gréement semble avoir été inventé par des poètes et des artistes (80). Le capitaine Johnston va ensuite jeter l'ancre dans la rade d'Aguilas, où il commence à prendre de la barille (81)

aucunement question dans *Jack Tier* d'un sac si bien caché que ceux qui l'ont dissimulé ne le retrouvent plus quand ils en ont besoin.

(77) Nous sommes en janvier 1807 et la victoire de Nelson date du 21 octobre 1805.

(78) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, fin.

(79) *Ibid.*, *ibid.*

(80) Cf. *Italy*, lettre 4, mil. : « Here [at Leghorn] we feasted our eyes on the different picturesque rigs and peculiar barks of this poetical sea. Long years had gone by since I had seen the felucca, the polacre, the xebec and the sparranara, and all the other quaint-looking craft of the Mediterranean : for, whatever may be said of the utilitarian qualities of our own vessels, poetry has had no more to-do with them than it has had to do with anything else in the land. »

Voir aussi *Wing-and-Wing*, chap. I, déb. et *Switzerland*, Part. II, lettre 24, déb. :

« It has always appeared to me, that poets have been the riggers of that sea. »

(81) Algues marines servant à faire de la soude.

comme cargaison de retour et où il se débarrasse économiquement — mais illégalement — de son lest en le faisant jeter par-dessus bord pendant la nuit (82). Au cours de ces opérations, un navire de guerre anglais apparaît un jour dans le lointain, et James assiste avec un certain étonnement aux préparatifs de résistance d'une population qui lui semble comprendre une énorme proportion de prêtres et de religieux (83).

Pour compléter sa cargaison de barille, le *Sterling* pousse enfin jusqu'à la vieille ville mauresque d'Almeria, où il reste plusieurs semaines ancré à quelque distance du port (84). C'est là que James goûte pour la première fois « le délicieux fruit de la vigne » (85), c'est là aussi qu'il apprécie pleinement tout le charme de cette « mer de rêve » que la Méditerranée sera toujours pour lui (86). Il n'a pas comme Ned Myers l'occasion d'aller presque tous les jours à terre pour faire le marché, mais il y passe suffisamment d'heures, le dimanche surtout, pour observer les coutumes de la population (87) et pour être impressionné par la poésie de la religion catholique, religion

(82) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, fin.

(83) *Ibid.*, *ibid.*: « While at this place, there was an alarm of an attack from an English man-of-war that was seen in the offing, and priests enough turned out to defend an ordinary town. »

Peut-être ce navire était-il la frégate *l'Impérieuse*, sur laquelle Marryatt, alors âgé de 14 ans et demi, servait en qualité de midshipman.

Il est certain en tout cas que, le 21 février 1808, FREDERICK MARRYATT, le futur rival de Cooper comme romancier maritime, participait à la brillante capture d'un navire corsaire dans le port d'Almeria.

Cf. DAVID HANNAY, *Life of F. Marryatt*, *op. cit.* D., pp. 31-35 et la « vie » de Marryatt par sa fille.

(84) *Ibid.*, *ibid.*

(85) *Corresp.*, p. 668. Notons toutefois que cette lettre contredit quelque peu les déclarations de Cooper dans son *Esquisse d'Otsego Hall* : « This year [1801], and the two or three that succeeded, the vineyard produced very good grapes but cold winters killed the vines about the year 1804. » (*Legends &c.*, p. 229).

(86) « a sea of dreams », « that miraculous sea ». Voir notamment *Italy* (1838) et *Wing-and-Wing* (1842).

(87) Cf. *Ned Myers*, chap. 2, fin, et 3, déb.



dans laquelle il lui arrivera plus tard de regretter de n'avoir pas été élevé (88).

Dans ses promenades sur le sol antique de l'Espagne James se remémore bien des souvenirs classiques, et il est heureux d'en faire part à son compagnon habituel, Philadelphia Bill, qui par son âge (cinquante ans) et son sérieux s'est vite imposé à tout l'équipage. De son côté Philadelphia Bill enseigne à son jeune ami à faire nœuds et épissures et le fait profiter à chaque occasion de sa longue expérience de la navigation (89). Il faut croire d'ailleurs que Bill ne veille pas toujours de très près sur son disciple, car James a failli un jour mettre le feu au navire en faisant bouillir un chaudron de poix dans la cuisine. Un autre jour il n'a pas réussi à ramener jusqu'au *Sterling* la poix qu'il avait été préparer à terre avec Dan McCoy et Ned Myers, leur embarcation ayant chaviré deux fois de suite au passage de la barre. Mais peut-être Bill est-il d'avis que les meilleurs conseils ne valent pas l'expérience que l'on acquiert soi-même à ses dépens, et peut-être a-t-il accueilli les trois rescapés par les paroles que Cooper prêtera plus tard à Ned

(88) Cf. *Switzerland*, lettre 9, déb. : « At Paris, I never could perceive any portion of the picturesque which belongs to the Romish rites... Here [in the canton de Soleure], however, we began to find some of the poetry of this peculiar sect, and those outward signs of devotion, which if they are not make-weights in achieving the great end of existence, serve singularly to adorn a landscape. Hitherto, as memory has carried me back some five-and-twenty years to Spain, I have been disappointed in this particular; but I now began to entertain strong hopes for Italy. »

Voir encore *Italy*, lettre 24, mil. : « You know my passion for the poetry of the Roman worship. The odour of the incense, the vaulted roofs, attenuated aisles and naves, the painted windows, and the grand harmonies of the chants, are untiring sources of delight to me... A temple in the human heart is certainly better than one of stone; but I see no incompatibility between the two. »

Voir enfin *Switzerland*, Part. II, lettre 10, mil. : « I sometimes wish I had been educated a catholic, in order to unite the poetry of religion with its higher principles. »

(89) Cf. *Ned Myers*, chap. 3, déb.

Myers : « Voilà ce qui endureit la jeunesse et lui donne le goût du risque » (90).

Quoi qu'il en soit, James n'est pas destiné à profiter longtemps des leçons de son ami. De retour dans la Manche, après un voyage pénible mais peu fertile en incidents, le capitaine Johnston décide de subir à Falmouth la quarantaine qui est obligatoire pour les navires en provenance de la Méditerranée. A l'expiration de cette quarantaine — qui ne dure d'ailleurs qu'une quinzaine de jours — une partie de l'équipage descend à terre, et Philadelphia Bill qui, malgré son surnom, est originaire du pays, est reconnu par plusieurs habitants de la ville — ville qu'il a pourtant quittée depuis vingt ans pour fuir une épouse par trop insupportable. Le lendemain, au moment où le navire va prendre le large, une embarcation de la marine lui enjoint de stopper ; un officier monte à bord et ordonne au pseudo-Philadelphien de le suivre. Le pauvre homme se sépare de ses camarades avec d'autant plus de peine qu'il se juge trop vieux pour voir jamais la fin de l'interminable guerre contre la France, et, serrant fortement la main de James, il lui dit d'un air navré : « Je sens que je ne remettrai plus le pied à terre. Maintenant, jusqu'à ma mort, un navire sera ma prison » (91).

Un séjour de plus de deux mois à Londres pendant la belle saison — fin mai, fin juillet — vient par bonheur atténuer les regrets de James. Les marchandises à destination de Philadelphie ne s'accumulent que lentement dans la cale du *Sterling* et les matelots ont la permission d'aller à terre chaque fois que leur présence n'est pas indispensable à bord. James en profite pour piloter ses camarades à travers la capitale (92) et s'amuser en particulier des étonnements du gigantesque Stephen Stimpson, soit devant la station de chaises à porteurs de St. James's Street, soit devant tel laquais en livrée de deuil qu'il prend

---

(90) *Ibid.*, chap. 2, fin.

(91) Cf. *Ned Myers*, chap. 3, déb.

(92) *Ibid.*, *ibid.*

pour un pasteur, soit encore à la vue d'un valet de pied nègre vêtu comme un grand seigneur en costume d'apparat (93). Les parcs, à cette époque de l'année, doivent l'attirer fréquemment, car le spectacle des nombreux équipages à quatre chevaux, des habits écarlates se détachant sur le vert des pelouses, ainsi que le défilé des élégances dominicales, ne peuvent manquer de l'impressionner bien davantage qu'ils ne le feront vingt ans plus tard (94). Il est vrai que sa vareuse de marin lui a fait interdire un jour l'entrée des jardins de Kensington, mais un autre jour qu'il hésitait à pénétrer avec Stephen Stimpson dans *Queen's Park*, un digne bourgeois ne leur a-t-il pas dit : « Entrez, mes amis, vous êtes ici dans un pays libre et ce parc vous appartient tout autant qu'au roi »? — ce qui, entre parenthèses, a révélé à James toute l'importance de la distinction à établir entre les droits concédés au peuple par un monarque et la véritable liberté politique des citoyens d'un peuple souverain (95).

Les monuments, naturellement, ne sont pas négligés non plus. James va revoir avec Ned Myers le dôme colossal de Saint-Paul, qui lui a donné, lors de sa première visite, une véritable sensation de vertige (96). Un autre jour qu'ils errent tous deux autour du palais royal de St. James, il essaie de persuader à son compagnon qu'il se doit de faire une visite à son parrain, le duc de Kent — car c'est le seul moyen qu'il entrevoit de pénétrer à l'intérieur des bâtiments ! (97) Pourtant, par un oubli qui lui paraîtra plus tard inexplicable, James ne visite pas l'abbaye de Westminster (98), et cela bien qu'il ait

(93) Cf. *Ned Myers*, chap. 3 ; *England*, lettre 17, mil. et aussi *Afloat and Ashore*, chap. 10, fin.

(94) Cf. *England*, lettre 8, fin et lettre 15, déb. Voir aussi *Afloat and Ashore*, chap. 10, fin.

(95) Cf. *England*, lettre 17, fin.

(96) *Ibid.* Lettre 4, fin.

(97) Cf. *Ned Myers*, chap. 3, déb., note de Cooper.

(98) Malgré ce qu'en dit Ned Myers (chap. 3, déb.). Voir en effet *France*, lettre 3, mil. « I had passed months in London, when a boy, and

déjà une véritable passion pour les édifices gothiques, grâce aux reproductions lithographiques qu'il a admirées en Amérique — très probablement dans la collection de gravures qui, chez son père, lui a également rendu familiers les principaux chefs-d'œuvre de la sculpture antique (99).

Enfin James ne se lasse pas d'observer les costumes et les coutumes d'une population si insulaire, si particulariste encore en 1807, qu'il a constamment l'impression d'être en pays étranger (100).

Entre temps le *Sterling* complète peu à peu sa cargaison et la chronique du bord n'est défrayée que par deux événements notables. On apprend un jour que le capitaine a été arrêté en ville par un détachement de presse, bien qu'il ait pris, comme d'habitude, la précaution d'aller à terre habillé en gentilhomme campagnard. « Le vieux », comme on l'appelle en dépit de ses vingt-huit ans, est éminemment sympathique à tout l'équipage, mais on sait qu'il sera relâché dès que James — toujours lui, décidément — lui aura apporté ses papiers de bord, aussi chacun se permet-il de rire de bon cœur de la mésaventure survenue à l'ingénieux Yankee en dépit de son déguisement (101).

Un autre jour, un dimanche, Ned Myers tombe à l'eau dans les docks en essayant de ramener à bord un chien dont le collier s'agrémentait d'une alléchante pièce de six pence. Il ne sait pas nager et se noierait probablement si James n'arrivait juste à point pour se précipiter à son secours, tandis que le chien s'enfuit à la nage — avec la pièce d'argent! (102).

---

yet had no knowledge of Westminster Abbey! I cannot account for this oversight, for I was a great devotee of Gothic architecture, of which, by the way, I knew nothing except through the prints, and I could not reproach myself with a want of proper curiosity on such subjects, for I had devoted as much time to their examination as my duty to the ship would at all allow. »

(99) Cf. *Italy*, lettre 3, mil.

(100) Cf. *France*, lettre 2, déb.

(101) Cf. *Ned Myers*, chap. 3, déb.

(102) *Ibid.*, *ibid.*



C'est dans les derniers jours de juillet que le navire quitte Londres à destination de Philadelphie (103). Dès le début le voyage s'annonce difficile en raison de la persistance des vents contraires, et aussi parce que le capitaine Johnston n'a pas jugé utile de renforcer l'équipage de façon appréciable. Il a bien engagé un premier lieutenant qui n'hésite pas à grimper dans la mâture mais, en ce qui concerne les matelots, il s'est borné à combler les vides laissés par les deux ou trois départs inévitables, de sorte que les quarts ne comprennent que quatre hommes et un officier.

Après avoir péniblement gagné le mouillage de Deal, le capitaine Johnston se voit contraint d'y demeurer plusieurs jours, au milieu de la flotte de guerre de la Manche, pour attendre des conditions atmosphériques plus favorables, ce dont notre futur midshipman n'a garde de se plaindre. « C'était un spectacle pittoresque et animé », dit en effet Ned Myers, « avec beaucoup de musique et de nombreuses salves. Un jour même ce fut un branle-bas général et tous les navires se mirent à faire feu à bâbord et à tribord jusqu'à ce que l'on ne vît plus rien que quelques bouts de mâts. Je n'ai jamais su la raison de toute cette canonnade mais elle fit une fameuse fumée et un bruit formidable. »

Obligé de lever l'ancre pour se dégager d'une frégate que le courant a poussée contre le *Sterling*, le capitaine Johnston poursuit sa route jusqu'au delà du Pas-de-Calais et ne s'arrête à Dungeness que quelques heures. Bien lui en prend, car il échappe ainsi de justesse à un embargo qui vient d'être proclamé. On veut en effet tenir secrets les préparatifs de l'expédition qui doit aller procéder à la confiscation de la flotte hollandaise en rade de Copenhague. Par contre il n'échappe pas à la visite d'un officier d'un brick de guerre, qui veut à tout prix emmener un Suédois authentique (embauché à Londres) sous prétexte que son pays est un allié de l'Angleterre !

---

(103) Sauf indication contraire, tous les détails relatifs au voyage de retour du *Sterling* sont empruntés à *Ned Myers*, chap. 3, mil.

De pareils procédés révoltent James à un point tel qu'il a une altercation avec l'officier anglais et que son capitaine est contraint de lui imposer silence. Par bonheur le Suédois met une telle opiniâtreté à refuser de se soumettre que l'officier anglais finit par se retirer bredouille.

Après cette aventure le *Sterling* n'est plus inquiété par les belligérants, mais l'équipage doit lutter avec les éléments pendant plus de quarante jours. C'est ainsi que le navire dépasse à plusieurs reprises l'île de Wight parce qu'il perd avec le flot le bénéfice du chemin parcouru avec le courant de jusant (reflux). Une fois dans l'Atlantique les vents l'entraînent vers le sud jusqu'à Corvo — une des Açores — et le repoussent ensuite très haut vers le nord ; il lui arrive même d'avoir à fuir devant un ouragan particulièrement furieux pour éviter d'être à peu près constamment recouvert par les vagues. Aussi Ned Myers pourra-t-il dire avec juste raison en 1843 : « Par ces temps délicats, où deux ou trois jours de quart par bordées suffisent à mettre sur le flanc un groupe de jeunes hommes, on peut rappeler avec fierté un voyage au cours duquel quatorze hommes (104), dont quatre tout jeunes gens (105), conduisirent d'Europe en Amérique un navire de tonnage respectable, en prenant des ris avec les seuls hommes de quart, en résistant à bien des tempêtes et, qui plus est, sans rien trouver là d'extraordinaire » (106).

A quelque distance des côtes d'Amérique, le *Sterling* hèle un brick anglais, qui lui donne une première version de l'attaque de la frégate américaine *Chesapeake* par le navire britannique *Leopard*, version si atténuée qu'elle ne provoque pas de réaction notable. Par contre, le pilote qui monte à bord

---

(104) Trois officiers, huit matelots, un cuisinier et deux mousses.

(105) Cooper, Dan McCoy, Ned Myers et un certain John Pugh embarqué à Londres.

(106) Cooper fait également allusion à cette traversée dans *Italy*, lettre 11, mil. (*vide supra*, note 29) et dans *Proceedings of the Naval Court Martial in the case of Alexander Slidell Mackenzie*, New York, H. G. Langley, 1844, p. 291.

dans la Delaware apporte sur ce singulier incident des précisions fort peu réjouissantes. La frégate ayant refusé de laisser procéder à la recherche de déserteurs britanniques parmi son équipage, elle a été criblée de boulets et réduite à amener son pavillon avant d'avoir pu tirer plus d'un coup de canon, si bien que le pays dans son ensemble est tout à la fois indigné des procédés inhumains du commandant du *Leopard* et profondément humilié du peu de résistance offert par la *Chesapeake* (107).

Ces précisions, au dire de Ned Myers, ont le don d'exaspérer Mr. Irish, et tout porte à croire qu'elles produisent sur James un effet analogue, qu'elles achèvent en tout cas de lui ouvrir les yeux sur les conséquences inévitables — sinon voulues — de la politique anglaise en matière de droit de visite. Parti plein d'illusions fédéralistes sur la terre de ses ancêtres, il rentre donc persuadé qu'une guerre entre sa patrie et la tyrannique reine des mers ne saurait plus tarder beaucoup. Quelles que soient donc les réserves qu'il pourra faire plus tard sur l'utilité d'un dur apprentissage comme celui auquel il vient de se soumettre, il ne peut que se féliciter pour l'instant d'être capable de rendre immédiatement d'appréciables services dans la marine de son pays. (108)

Débarqué à Philadelphie le 18 septembre 1807, après une

(107) Cf. *Naval History*, vol. 2, chap. 7 et 8.

(108) Les sentiments de Cooper ne devaient pas différer beaucoup de ceux que le futur commodore Perry exprimait à la même époque dans une lettre à son père: « You must, ere this, have heard of the outrage committed by the British on our national honour, and feel with us all the indignation that so barbarous and cowardly an act must naturally inspire. Thank God! all parties are now united in the determination to resent so flagrant an insult. There is but one sentiment pervading the bosom of every American from North to South. The British may laugh, but let them beware! for never has the public indignation been so completely aroused since the glorious revolution that made us a nation of free-men. The utmost spirit prevails throughout the United States in preparing for an event which is thought inevitable, and our officers wait with impatience for the signal to be given to wipe away the stain which the misconduct of one has cast on our flag. »

(*Life of Perry*, by ALEX. SLIDELL MACKENZIE, *op. cit.* D., chap. 4, déb.).

traversée de cinquante-deux jours (109), James doit, comme Miles Wallingford, gagner New-York par la route de South Amboy, et peut-être se souviendra-t-il longtemps lui aussi des fantastiques cahots endurés dans la région de *Feather-bed Lane* ! (110) A Cooperstown, après un an d'absence, il a sans doute, comme Mark Woolston, la joie d'apprécier doublement la douceur de la vie de famille, celle aussi de constater qu'il est « envié par les jeunes gens et admiré par presque toutes les jeunes filles » (111). Il a même l'occasion de se sentir un jour le point de mire de tous les regards, en sortant victorieux d'une course autour du quadrilatère formé par les rues qui encadrent Otsego Hall, course pour laquelle il s'était volontairement handicapé en prenant sur ses épaules une courageuse fillette (112). Par contre il doit s'apercevoir qu'il s'aliène bien des sympathies parmi les fédéralistes quand il décrit avec feu ce qu'est, dans la pratique, le système britannique des enrôlements forcés, et il se rend bien compte en tout cas qu'il déplaît souverainement à la plupart de ses interlocuteurs, en osant déclarer par exemple que la flèche de *Trinity Church* — la merveille de New-York — pourrait tenir tout entière sous le dôme de Saint-Paul (113). Mais James place déjà le respect de la vérité au-dessus des questions de parti, au-dessus également de ce chauvinisme local — il faudrait dire ici de cet *esprit de clocher* — que tant d'Américains confondent avec le véritable patriotisme (114). Loin donc de prendre pour l'avenir des résolutions de prudence, il ne considère la désapprobation tacite de ses compatriotes que comme une marque de provincialisme, si bien que, lorsqu'il rentrera, vingt-six ans plus tard, d'un second voyage en Europe, il croira accomplir un devoir en les faisant

---

(109) Cf. LOUNSBURY, p. 10.

(110) Cf. *Miles Wallingford*, chap. 26, déb.

(111) Cf. *Crater*, chap. 1, mil.

(112) Cf. PHILLIPS, p. 50 et BIRDSALL, p. 134.

(113) Cf. *England*, lettre 4, fin, et aussi *Afloat and Ashore*, chap. 10, fin.

(114) Cf. *Afloat and Ashore*, *ibid.*



profiter de son expérience et en leur signalant franchement leurs défauts, quitte à y perdre et sa réputation littéraire et sa tranquillité.

En attendant le temps passe, et, dès les premiers jours de 1808, James reçoit en fait d'étrennes sa nomination de midshipman, signée le premier janvier par le Président Jefferson (115). Des recherches effectuées dans les archives de la marine par Lounsbury — recherches reprises avec fruit par R. E. Spiller — ainsi que d'un renseignement précis apporté par Miss Phillips, on peut conclure — en dépit de certaines contradictions peut-être plus apparentes que réelles (116) — que le nouveau promu se rend peu après à New-York, où il remplit diverses formalités en attendant de recevoir une affectation précise. De notre côté nous avons eu la bonne fortune de trouver chez Mr. Cooper, à Cooperstown, un ordre du Commodore Isaac Chauncy, en date du 2 mars 1808, enjoignant au midshipman James Cooper d'avoir à se présenter au commandant de la galiote à bombes *Vesuvius* (117), ce qui confirme l'assertion de Lounsbury qu'il servit quelque temps à bord de ce navire en 1808.

Un vaisseau de ligne aurait naturellement plu bien davantage à notre débutant, mais il doit se consoler en pensant qu'à

(115) Cette nomination, que nous avons vue chez Mr. Cooper en août 1925, se trouve maintenant à Yale. SPILLER (p. 52) en donne une excellente reproduction photographique.

(116) Cf. LOUNSBURY, p. 11: « On the 24th of the following February he was ordered to report to the commanding naval officer at New York » et PHILLIPS, p. 53: « He wrote to the Secretary of the Navy on February 20, 1808 : « I shall remain in New York until I receive your order. »

(117) « Order of the Secretary of the Navy, Navy Yard, 2nd March 1808: Sir, You will immediately report yourself to the commanding officer of the U. S. Bomb-Ketch *Vesuvius*. Respectfully. Your obedient servant. Isaac Chauncy. (Midshipman James Cooper U. S. Navy.) »

Construit à la fin de la guerre avec Tunis, (Cf. *Naval History*, vol. 2, p. 90) le *Vesuvius* est porté comme prêt à prendre la mer dans les documents de la marine de la fin de 1807. (*Documents Legislative and Executive of the Congress of the U. S.* March 3, 1789 - March 5, 1825. *Naval Affairs*, vol. 1. Washington 1834, p. 169).

une époque où le gouvernement se désintéresse presque complètement de sa flotte de haut bord pour construire de véritables nuées de canonnières (118) il n'est pas encore trop mal partagé. En tout cas cela lui évite de respirer trop jeune l'atmosphère passablement corrompue du Poste des Aspirants d'un grand vaisseau (119), atmosphère dont on peut se faire une idée par les descriptions que le capitaine Marryatt nous a laissées de la marine anglaise de cette période (120).

En ville le jeune midshipman doit être fier de se promener dans sa grande tenue : habit bleu à boutons et insignes d'or,

(118) Cf. *Naval History*, vol. 2, chap. 8, p. 114.

(119) Cf. PARK BENJAMIN, *The U.S. Naval Academy*, *op. cit.* D. p. 56 : « The youngsters lived in the steerage, or, as it was sometimes called, « gun-room », a section of the berth-deck just forward of the ward-room. »

(120) Cf. *Dublin University Magazine. Marryat's Sea Stories*, mars 1856, *op. cit.* D. vol. 47, p. 303 : « The life of a midshipman partook of the general coarseness and severity prevalent in every grade of the old service. The arrangements of the midshipmen's berths were not merely devoid of all personal comfort, but really were hardly consistent with common decency; and the licence of conduct prevalent was such, that the characters of the « young gentlemen » inevitably became morally deteriorated to a melancholy degree. No matter how gentlemanly and modest, and innocent, a young lad might be when he first joined his ship, he could not resist the contagion of the berth. He was hourly habituated to blasphemous and obscene language; he was sworn at, cuffed, kicked, robbed, beaten, and maltreated in all manner of ways; he could not help beholding the vicious practices of his messmates, their brutality, drunkenness and licentiousness; and what at first shocked, frightened, and revolted him soon became fatally familiar. A few weeks, or at most a few months, were sure to be sufficient to make him just as bad as the rest... We cannot enter into unseemly details on this sad topic, but our assertions are based on incontrovertible testimonies. Of course there were some rare, very rare, exceptions, specially when the captain of the ship happened to be a good, moral, and religious man, who felt it his duty to look strictly after the personal conduct of his midshipmen. But alas! how few captains were of this class in the old service! We might count them upon the fingers of one hand, we verily believe! »

S'il faut en croire PARK BENJAMIN (*op. cit.* D, p. 59), la situation était moins mauvaise à bord des navires américains : « at night, the swinging of hammocks directly over the mess-table was prohibited, and all hands would gather around it and spin yarns or tell stories. The latter were hardly adapted to drawing-room uses, but there was a rough sort of super-

culotte et gilet blancs, bicorne brodé d'or, souliers à boucles, sabre recourbé, et, suprême élégance, une « queue » de cheveux maintenue par un ruban (121), qui lui vaudra d'ailleurs mainte raillerie au cours d'une permission dans sa famille à Cooperstown. (122) C'est l'époque où Lancelot Langstaff, Esq. fait ses adieux aux lecteurs de *Salmagundi* (123) après

vision exercised, and when one of the « oldsters » jabbed a sheath-knife into the table (*Maxima debetur puero reverentia*) the small youngsters went on deck to observe the weather. »

Mais peut-être Park Benjamin parle-t-il plutôt des midshipmen de 1820 que de ceux de 1810.

(121) Cf. *Navy Department*, August 27, 1802, *The Uniform Dress of the Captains and certain other Officers of the Navy of the United States... Midshipmen's Full Dress* :

« *The Coat* of blue cloth, with lining and lappels of the same; the lappels to be short, with six buttons; standing collar, with a diamond formed of gold lace on each side, not exceeding two inches square; a slash sleeve, with three small buttons; all the button-holes to be worked with gold thread.

*Vest and Breeches*, white, the same as the lieutenants [i. e. the vest single-breasted, with flaps, no buttons on pockets] except the buttons on the pockets and the vest.

*The Undress*. A short coat without worked button-holes, a standing collar, with a button and a slip of lace on each side...

Midshipmen, when in full dress, to wear gold laced cocked hats and hangers, with shoes and buckles. »

Ajoutons ce que PARK BENJAMIN (*op. cit.* D. p. 51), dit à ce sujet : « Prior to 1820, the uniform of the midshipman was pretty much anything in the shape of nautical appearing clothes which he chose to wear. »

(122) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.* pp. 13-14) : « On one occasion when your Grandfather was in the Navy, he came home on a furlough, and my Uncle Isaac gave a grand family dinner on the occasion. Your Grandfather would seem to have been something of a dandy in those days; he sported a *queue*; would you, would you believe it! Some of the young naval officers at that time followed the fashion of Napoleon and Nelson, and sported that appendage. Judge of the excitement caused in the family and in the village by the midshipman's pig-tail! He soon threw it aside. But my Uncle Isaac by a successful manoeuvre got possession of it, on the day of the dinner party, and when the family assembled about the table, there, suspended to the chandelier, was the young gentleman's pig-tail! »

(123) Le dernier numéro est du 25 janvier 1808,

avoir, avec ses collaborateurs, tracé du *Gotham* (124) de 1807-08 un tableau humoristique qui nous aide à nous représenter les débuts de Cooper dans la société new-yorkaise. Comme les autres jeunes gens, et en dépit des critiques spirituelles de Pindar Cockloft Esq., ou d'Albany Evergreen, Gent., Cooper apprend sans doute à admirer les vers « lascifs » de Thomas Moore (125), à apprécier les charmes de la valse (126), et à ne pas s'offusquer que le beau sexe aille peu vêtu, même en février, pour se conformer aux décisions souveraines de

(124) New-York.

(125) Cf. *Salmagundi*, n° 5.

(126) *Ibid.*, n° 7 : « Oh, how I hate this loving, hugging, dance ;

This imp of Germany — brought up in France », s'écrie Pindar Cockloft, tandis que son ami William Wizard donne en note une spirituelle description de la valse :

« On a signal being given by the music, the gentleman seizes the lady round her waist ; the lady, scorning to be outdone in courtesy, very politely takes the gentleman round the neck, with one arm resting against his shoulder to prevent encroachments. Away then they go, about, and about, and about — « about what, Sir ? » — about the room, Madam, to be sure. The whole economy of this dance consists in turning round and round the room in a certain measured step ; and it is truly astonishing that this continued revolution does not set all their heads swimming like a top ; but I have been positively assured that it only occasions a gentle sensation which is marvellously agreeable. In the course of this circumnavigation, the dancers, in order to give the charm of variety, are continually changing their relative situations : — now the gentleman, meaning no harm in the world, I assure you Madam, carelessly flings his arm about the lady's neck, with an air of celestial impudence ; and anon, the lady, meaning as little harm as the gentleman, takes him round the waist with most ingenious modest languishment, to the great delight of numerous spectators and amateurs, who generally form a ring, as the mob do about a pair of amazons pulling caps, or a couple of fighting mastiffs.

After continuing this divine interchange of hands, arms, et cetera, for half an hour or so, the lady begins to tire, and with « eyes upraised », in most bewitching languor petitions her partner for a little more support. This is always given without hesitation. The lady leans gently on his shoulder, their arms entwine in a thousand seducing, mischievous curves — don't be alarmed, Madam — closer and closer they approach each other, and in conclusion, the parties being overcome with ecstatic fatigue, the lady seems almost sinking into the gentleman's arms, and then — « Well, Sir, and what then ? » — lord, Madam, how should I know ! »



Mme Bouchard ou de Mrs. Toole, grandes prêtresses de la mode (127).

Au bout de quelques mois d'une pareille existence, un jeune aspirant fortuné, et bien fait de sa personne, ne saurait guère s'empêcher de verser quelque peu dans le dandysme, et il semble bien que Cooper n'aurait pas réussi à éviter cet écueil (128) si le gouvernement ne l'avait désigné, au cours de l'été de 1808, pour faire partie d'un détachement chargé de construire un brick de guerre sur le lac Ontario, en pleine forêt vierge. Le détachement est commandé par le lieutenant Woolsey, assisté de deux midshipmen, MM. Cooper et Gamble, et le point choisi pour mettre le brick en chantier est le petit port d'Oswego à l'embouchure du fleuve du même nom (129). Peut-être Cooper maudit-il tout d'abord l'ordre qui, non seulement l'enlève à la vie brillante de la métropole, mais encore l'éloigne de l'océan et lui ôte pour longtemps l'espoir d'être affecté à un vaisseau de ligne en commission. Mais il ne tarde pas à apprécier la bonne fortune qui lui donne un chef jeune et sympathique, chez qui une grande force physique s'allie à une précieuse égalité d'humeur et à une grande noblesse de sentiments, un chef enfin

---

(127) *Ibid.*, n° 3: « If the weather be very cold, a thin muslin gown, or frock, is most advisable; because it agrees with the season, being perfectly cool. The neck, arms and particularly the elbows bare, in order that they may be agreeably painted and mottled by Mr. John Frost, nose-painter-general, of the colour of Castile soap. Shoes of kid, the thinnest that can possibly be procured — as they tend to promote colds, and make a lady look interesting — (*i. e.*, *grizzly*). Picnic silk stockings, with lace clocks, flesh-coloured are most fashionable, as they have the appearance of bare legs — *nudity* being all the rage. The stockings carelessly bespattered with mud, to agree with the gown, which should be bordered about three inches deep with the most fashionable coloured mud that can be found: the ladies permitted to hold up their trains, after they have swept two or three streets, in order to show — the clocks of their stockings. »

(128) A en juger tout au moins par les plaisanteries de sa famille sur sa queue de cheveux. *Vide supra*, note 122.

(129) Cf. *Naval History*, vol. 2, p. 117, et surtout la biographie de M. T. Woolsey par J. F. C. dans *Graham's Magazine* (janvier 1845) et *Lives of Distinguished American Naval Officers* (1846) vol. 2.

qui a fait ses preuves au cours de plusieurs croisières en Méditerranée. En outre Gamble sera pour lui un excellent camarade, et lorsque, une vingtaine d'années plus tard, il découvrira soudain sa tombe près de celle de Smollett, dans le cimetière protestant de Livourne (130), son amitié lui inspirera un poème qui dépassera de loin les quelques autres vers que nous avons de lui (131). Enfin la perspective de contribuer à la création d'une marine pour la défense de ces mers intérieures que sont les Grands Lacs (132) et de vivre pendant quelque temps de la vie des pionniers, tout cela n'est pas fait pour déplaire à un fils de William Cooper.

---

(130) Cf. *Italy*, lettre 4, fin.

(131) Cf. S. F. C. *A Glance Backward* (*Atlantic Monthly*, February 1887, vol. 59, p. 206).

Sleep on in peace, within thy foreign grave,  
Companion of my young and laughing hour!  
Thought bears me hence to wild Ontario's wave,  
To other scenes, to days when hope had power.

Life then, to us, was like yon glittering main,  
Viewed in its calm, bright in its sunny skies;  
Then impulse bound the mind with pleasure's chain,  
And colors rose in gold before the eyes.

We based our rock of fame on moving seas,  
To us their trackless paths were beaten ways;  
The spirit-stirring storm, the gentler breeze,  
The strife of battle, teemed with grateful praise.

But twice ten wiser years have drawn a ray  
Of austere truth across this treach'rous sphere;  
To me life stands exposed, yet I obey  
Its luring calls, and lo! thou sleepest here!

Mr. Cooper cite également ce poème (avec quelques variantes) dans *Legends &c.*, p. 221, mais il suppose à tort qu'il s'agit peut-être de Woolsey.

(132) Cf. Préface du *Pathfinder*: « In youth, when belonging to the navy, the writer of this book served for some time on the great western lakes. He was, indeed, one of those who first carried the cockade of the republic on those inland seas, »

En fait, l'année que Cooper va passer maintenant dans la région des lacs marquera dans son existence, et dans son œuvre, tout autant que les onze mois qu'a duré la croisière mouvementée du *Sterling*. Nous pensons il est vrai qu'il exagère lorsque, dans le feu de la Controverse Effingham, il déclare à propos des *Pionniers* que c'est surtout à Oswego, et non à Cooperstown, qu'il a connu la vie des frontières (133), mais nous n'en sommes pas moins persuadé que s'il n'avait pas, par exemple, personnellement descendu l'Oswego au milieu des immenses forêts vierges qui l'enserraient encore en 1808, il aurait eu beau s'assimiler les moindres détails du voyage de Mrs. Grant — qui d'ailleurs n'insiste guère sur cette dernière partie de son itinéraire — (134) jamais il n'aurait mérité le magnifique éloge que Balzac fait des premiers chapitres du *Lac Ontario* et qui demeurera, selon nous, un de ses plus beaux titres de gloire (135).

Pour ce qui est des autres étapes « difficiles » du voyage, entre Schenectady et le commencement de l'Oswego, elles ont été patiemment reconstituées par S. F. C. (136). Nous pouvons, grâce à elle, suivre le jeune midshipman utilisant sa connaissance du Mohawk pour servir de guide à ses compagnons pen-

---

(133) Cf. *Brother Jonathan*, March 26, 1842, p. 357 : « few of the recollections of a new settlement, that dictated the *Pioneers*, were obtained at Cooperstown, at all. This village was commenced several years anterior to my birth, and before my memory would have served for such a purpose, had grown into more comparative note in the State, than it possesses today. I was sent to school, too, at six, and did not have an opportunity of seeing much of a frontier, until ordered, at nineteen, on Lake Ontario, on service.— It was *there* I obtained most of my notions of a new country, as well as of several of the characters introduced into the *Pioneers*. The whole, however, is so blended together, as to make a rigid analysis of the pictures difficult. »

(134) Voyage effectué en octobre 1760. Cf. *Memoirs of an American Lady*, *op. cit.* D. chap. 44 et 45 (1808).

(135) Cf. *Revue Parisienne*, 25 juillet 1840.

Ce passage sera cité au Chap. VIII.

(136) Cf. Introduction du *Pathfinder*, fin. Voir aussi A. W. SKINNER, *The Old Trail from the Mohawk to Oswego*. (New-York State Historical Association, 1914, vol. 13, pp. 201-203).

dant la remontée de la rivière jusqu'à Rome. Nous le voyons ensuite descendre Wood Creek jusqu'au lac Oneida, et enfin traverser ce lac pour atteindre, un peu au-delà, le cours de l'Oswego, à vingt-cinq milles du but de son voyage et onze jours après son départ de Schenectady.

Une fois arrivé à destination, les impressions de Cooper devant le grandiose contraste de l'immense tapis de verdure de la forêt vierge avec la surface légèrement ambrée du lac — qui s'étend vers le nord à perte de vue — sont naturellement celles de l'héroïne du *Lac Ontario* au chapitre VIII du roman. C'est également dans ce chapitre que nous trouvons la description la plus précise de l'embouchure du fleuve, avec ses berges élevées, qui s'incurvent à l'est et à l'ouest pour former deux criques, dont la plus importante, celle de l'ouest, constitue la port. Quant au village même, il nous est représenté, dans la courte biographie consacrée par Cooper à son ancien chef (137), comme une petite agglomération de vingt à vingt-cinq maisons construites sans ordre en bordure du port. Il ne reste que des vestiges des anciens forts anglais détruits par Montcalm en 1756 (138), et le dernier fort, en face du village, tombe peu à peu en ruines car il est inoccupé. Dans ces conditions la population ne vit guère que du commerce du sel. Des bateliers vont le chercher à Salina, sur le lac Onondaga, pour le charger ensuite sur les huit ou dix schooners ou sloops ancrés dans le port, et la seule monnaie du pays consiste en barils de sel, chaque baril valant deux dollars environ.

Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, ce village perdu va devenir pour Cooper et ses camarades une garnison des plus agréables. C'est déjà un grand plaisir que de voir le brick prendre rapidement tournure grâce à l'activité de l'entrepreneur Henry Eckford, qui va lui-même dans la forêt choisir ses matériaux et surveille en personne toutes les opérations,

---

(137) *Op. cit.* D. Sauf indication contraire les détails qui suivent sont empruntés à cette biographie.

(138) Cf. S. F. C. Introduction du *Pathfinder*.



depuis l'abatage des arbres jusqu'à la mise en place de chaque pièce de bois dans la carcasse du navire. (Beaucoup plus tard l'auteur du *Cratère* (139) saura tirer parti des observations faites à Oswego). Mais il y a encore les joies de la pêche et de la chasse, dans un pays où le poisson et le gibier sont bien plus abondants encore qu'aux environs de Coopers-town (140). Sans doute Cooper n'est-il pas un fervent de la pêche, sport trop paisible à son gré (141), mais il ne doit pas manquer de profiter ici de la facilité avec laquelle il peut, en quelques instants, prendre à la ligne de quoi faire une de ces soupes de poisson (*fish chowders*), dont les marins ont le secret, et qui lui vaudront dans son âge mûr plus d'un triomphe culinaire au cours des pique-niques organisés sur les rives du lac Otsego (142). Quant à la chasse, elle satisfait à la fois son besoin de mouvement et son désir de s'enfoncer dans les solitudes de la forêt pour y poursuivre le cerf, gibier noble entre tous, et pour y méditer parfois sur les traces laissées çà et là par les guerres coloniales et la lutte pour l'indépendance, traces qui s'harmonisent si bien avec le sombre caractère du paysage environnant (143).

Le lac, de son côté, attire fréquemment le jeune midshipman, qui ne se lasse pas d'explorer ses rives et qui pousse parfois jusqu'à l'archipel enchanteur des Mille Îles (*The Thou-*

(139) Cf. chap. 15, fin.

(140) Cf. *Life of Woolsey* et *Pathfinder*, chap. 9, déb.

C'est dans cette région qu'un aubergiste à court de porc salé répondit à Cooper, d'un air navré, qu'il n'avait rien, ou presque, à lui offrir. Il comptait pour rien le gibier et le poisson. S. F. C. raconte l'anecdote avec humour (introduction du *Pathfinder*, fin) et il convient de rappeler que Cooper lui-même a utilisé ses souvenirs de l'Ontario dans *The Chainbearer*: « I've seen the day when there was n't a mouthful to eat in this house, but a dozen or two of squabs, a string of brook trout, and may be a deer, or a salmon from one of the lakes », dit une aubergiste, qui ajoute sentencieusement: « Game's good as a relish, and so's bread; but pork is the staff of life! » (Chap. 7, déb.)

(141) Cf. S. F. C., introduction du *Pathfinder*, fin.

(142) Cf. S. F. C., introduction du *Deerslayer*, fin.

(143) Cf. *Mohicans*, chap. 13, déb. et note de l'auteur,

*sand Islands*) (144) dont il fera plus tard le décor de l'unique et touchante histoire d'amour de Bas-de-Cuir (145). Il apprend ainsi à bien connaître le caractère de l'Ontario, très redoutable dans ses brusques accès de colère, mais aussi vite apaisé qu'irrité (146). Il se familiarise également avec les divers types d'embarcations en usage sur les Grands Lacs, et c'est sans doute un souvenir d'Oswego qu'il rappelle dans *Oak Openings* lorsqu'il affirme, non sans fierté, qu'il a réussi, dans un canot d'écorce, à passer à travers des lames qui auraient englouti la meilleure embarcation d'un navire de guerre (147).

Enfin le mess des officiers est véritablement le temple de la bonne chère et la plus franche gaieté y règne en permanence. Deux officiers du 6<sup>e</sup> régiment d'infanterie, dont un petit détachement est venu s'installer tant bien que mal dans les ruines du dernier fort, se sont joints aux trois marins vers le début de novembre (148), et lorsque l'hiver arrive les cinq jeunes gens passent ensemble de bien agréables heures à deviser joyeusement au coin du feu ou devant une table bien garnie. Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement quand, au dire de Cooper, Woolsey est à la fois un incomparable « chef de popote », un merveilleux causeur et un infatigable boute-en-train ?

Il va sans dire que Cooper écoute avec une véritable avidité les nombreuses anecdotes maritimes racontées avec tant de verve par son jeune chef. Plusieurs d'entre elles trouveront place dans sa monographie de Woolsey, et les détails en seront aussi précis, aussi pittoresques que s'il les avait entendues la veille. Quant aux autres, elles suggéreront sans aucun doute plus d'une idée heureuse au romancier de la mer et à l'historien de la marine des Etats-Unis.

---

(144) Cf. S. F. C., introduction du *Pathfinder*, fin, et *Pages*, p. 308 et suivantes.

(145) Voir les derniers chapitres du *Pathfinder*.

(146) Cf. *Pathfinder*, chap. 19, déb.

(147) Cf. *Oak Openings*, chap. 29, déb.

(148) Cf. *Corresp.*, p. 79.

Bien que pouvant ainsi se suffire à eux-mêmes, les officiers ne dédaignent pas de nouer des relations avec les principaux habitants du village. Leur proche voisin, un médocastre tellement ignorant qu'il n'arrive pas à comprendre pourquoi Cooper l'a surnommé Hippocrate, leur fournit bien des occasions de se moquer de lui sans qu'il s'en aperçoive, et les deux *midshipmen* — Cooper et Gamble — vont même jusqu'à risquer de se casser le cou pour aller jeter dans sa cheminée des boules de neige destinées à allonger son bouillon ou sa sauce. Les autres notables sont invités à des dîners et des soupers, et, pour fêter le lancement du brick (*l'Oneida*) au début du printemps, on réussit même à organiser un grand bal après avoir recruté des danseuses à plusieurs lieues à la ronde et placé chacune d'elles à son rang — en vertu du principe que les dames pourvues de bas et de chaussures doivent avoir le pas sur celles qui n'ont que des souliers, et ces dernières sur celles qui ne possèdent ni bas ni chaussures! (149).

Ce lancement d'un brick de quatre cents tonnes, percé pour porter seize canons, ne manque pas de faire vibrer en Cooper la fibre patriotique, et cela d'autant plus que les Anglais se sont émus de sa construction, ont envoyé un de leurs officiers se rendre compte de ses dimensions exactes, et ont ensuite mis en chantier à Kingston un bâtiment de force supérieure. Mais un arrangement temporaire avec l'Angleterre vient interrompre l'armement de *l'Oneida* (150), ce qui ne laisse pas de désappointer profondément notre bouillant *midshipman*.

C'est alors en effet que Cooper adresse au « Secrétaire de la Marine » une lettre où il demande à être employé d'une façon plus active. Cette lettre — découverte dans les archives par R. E. Spiller (151) — n'amène aucun changement dans sa situa-

(149) Cf. S. F. C., *Pages*, p. 309, et introduction du *Pathfinder*, fin.

(150) Cf. *Naval History*, vol. 2, p. 118.

(151) Lettre du mois d'avril. (Cf. SPILLER, p. 55).

Une autre lettre, adressée par Cooper à son frère Richard, permet de juger de son ardeur belliqueuse avant cette date. Voici en effet ce qu'il écrit le 19 décembre 1808 : « We proceed rapidly with our vessel. I am

tion officielle, mais, pour le consoler peut-être, Woolsey le prend avec lui dans une croisière qu'il décide de faire dans la chaloupe du brick, et qui aura pour objectifs le Niagara et les côtes ouest du lac. Cooper a ainsi l'honneur de participer à la première croisière entreprise sur les Grands Lacs par des officiers de la marine des Etats-Unis, et lorsque la chaloupe pénètre dans l'embouchure du Niagara, le jour même de la fête de l'Indépendance, elle arbore fièrement le pavillon national, au grand étonnement de la garnison du Fort Niagara (152). D'autre part le futur peintre de la nature américaine a l'occasion de contempler la plus magnifique et la plus célèbre des merveilles naturelles de son pays (153). Il en apprécie alors toute la grandeur et toute la sublimité — il y verra bien plus tard un charme, une douceur qu'il n'avait pas remarqués lors de sa première visite (154) — et il peut se rendre compte que son père n'a exagéré en rien dans les descriptions qu'il lui a faites de la

---

told the British are preparing to build the ensuing season; they have four vessels already — Commodore Steel, their commanding officer, threatens to give a good account of the Yankee Brig her first cruise. I expect we shall share service with them the next summer — especially if the non intercourse law should pass. The British officers we *are told* are *warm* — if they attack us some of them may be eventually *cold*. — Woolsey is a fine firm fellow, and would fight the Brig to the last extremity. » *Corresp.*, p. 80.

(152) Nous ne croyons pas, on le voit, devoir faire état du renseignement fourni par LOUNSBURY, p. 12: « The navy records show that on the 10th of June, 1809, he was left by his commander in charge of the gunboats on Lake Champlain. »

BOYNTON suit Lounsbury puisqu'il dit, p. 51: « Cooper spent the winter on Ontario and the following summer on Lake Champlain. »

Par contre SPILLER déclare p. 55 que ce fut Woolsey qui alla s'occuper des canonnières du Lac Champlain et que par suite Cooper fut chargé par intérim du commandement à Oswego. Quant à la croisière, Spiller la situe après le retour de Woolsey.

Quoi qu'il en soit, S. F. C. nous assure dans l'introduction des *Mohicans* qu'en 1825 son père vit pour la première fois le lac George et le lac Champlain.

(153) Le Grand Cañon du Colorado, alors peu connu, n'était pas encore compris dans le territoire des E.-U.

(154) Cf. *Oak Openings*, chap. 30, déb.



grandiose cataracte (155). Enfin les vents contraires ou les accalmies, qui ont démesurément prolongé le voyage aller, ont contraint Woolsey et ses compagnons à débarquer à plusieurs reprises, et à faire preuve d'ingéniosité pour se ravitailler, dans une forêt où les huttes des rares colons sont espacées de plusieurs milles, ce qui a parachevé l'éducation forestière du futur romancier du *Lac Ontario*.

Mais c'est une éducation *maritime* que le jeune midshipman recherche et, plutôt que de passer un nouvel hiver dans l'inactivité, sur les bords d'un lac gelé pendant plusieurs mois, il sollicite en septembre une permission de longue durée qui lui permettra de faire pour s'instruire un nouveau voyage en

(155) A en juger tout au moins par un passage du *Guide*, que nous croyons utile de citer pour permettre au lecteur de se rendre compte des dons littéraires de William Cooper: « The great fall of Niagara is at once the most sublime and interesting scene of nature... From the Black-rock, near Buffalo creek, an outlet of lake Erie, you pass the straights of Niagara, in good boats, to the Canadian shore, and then proceed down the river's bank by a smooth and well-made road, through an improved and beautiful country. About fifteen miles before you arrive at the falls, the scene opens to view, and the tremendous roaring of the waters strike (sic) the ear; sometimes when the wind and the state of the atmosphere are favorable, they are heard at a much greater distance; the spray rises like a misty cloud towards the sky, and refracting the vivid beams of the sun, presents to the delighted spectator all the rich and luxuriant colors of the rainbow.

At the town of Chippaway the rapids begin, and the current becomes accelerated, descending with an inclination of about six degrees, for about three-quarters of a mile; wedge-formed rocks rise from the surface and break the smoothness of the waters. Hence the indignant foam and angry roaring which strike the senses of the traveler, and prepare his mind for the still sublimer scenes which they announce. In vain is the strength and fury of unmeasurable waters wasted upon these sturdy mounds; in vain the unremitting conflict, the destinies of nature are fulfilled. The fugitive waters pursue their vagrant course, the unshaken rocks remain emblems of that great power whose laws have made them fixed; yet time will come when they must undergo the fate of matter and when those billows which they now dash from their sides in harmless froth shall mine their strong foundations and precipitate them from their ancient holds.

Next is the Grand-pitch — before this majestic image of eternal

Europe à bord d'un navire de commerce (156). Cette permission lui est accordée ; seulement, comme le montre une nouvelle lettre tirée par R. E. Spiller des archives de la marine, une fois arrivé à New-York, Cooper abandonne son projet sur le conseil de plusieurs officiers expérimentés et demande à être affecté au sloop *Wasp*, dont le commandant a besoin d'un midshipman et veut bien, dit-il, le prendre à son bord (157). De nouveau le Secrétaire de la Marine se laisse fléchir et, une semaine plus tard (158), Cooper a enfin la satisfaction d'être embarqué sur un navire de guerre de construction récente dont il fera le plus grand éloge dans son *Histoire Navale* (159). Il a en outre la grande joie de servir sous les ordres du lieutenant

power the soul is fixed in awe and reverence — the voice of a companion is irksome — self is forgot — full of the idea of Almighty power — though terrible, delightful — sense dwells upon the image — thought wanders obscurely after something which it cannot grasp, and the beholder is lost in ecstasy as I am in description ! » (fin du chapitre intitulé *Birds*).

A noter encore le passage suivant tiré de l'esquisse biographique de W. Cooper par Mr. Cooper : « Martindale in his History of Byberry and Moorland Townships says that William « was something of a writer and frequently indulged in verse », some of which was published and was « quite popular in that day », P. 43.

(156) Cf. LOUNSBURY, p. 12 et SPILLER, p. 56.

(157) Cf. SPILLER, p. 57 ; lettre du 8 novembre 1809.

(158) Cf. LOUNSBURY, p. 12 « on the 13th of November, 1809, he was ordered to the *Wasp*. »

(159) Cf. vol. 2, pp. 90 et 181 : « After the settlement of the dispute with Tunis... Two sloops of war, of the most approved models, were also built, and became active cruisers on the peace establishment. These vessels were the *Wasp* 18, and the *Hornet* 18, the former being a ship, and the latter a brig. These two beautiful and efficient sloops, had no gun-decks, poops, or top-gallant forecastles, but were constructed after the designs of the French, and they had armaments of 16 thirty-two pound carronades, and 2 long twelves each. » (p. 90).

« ...the *Wasp* 18, Capt. Jones, left the Delaware on a cruise. She was one of the sloops built at the close of the Tripolitan war, and, like her sister ship the *Hornet*, a beautiful and fast cruiser... Her complement of men varied from 130 to 160, according to circumstances. » (p. 181).

James Lawrence, un des héros de la guerre contre Tripoli (160), qui joint aux qualités qu'il lui reconnaîtra plus tard en tant qu'historien (161) celle d'être né à Burlington, dans la maison attenante à celle où il a lui-même vu le jour (162).

Le *Wasp* est prêt à toute éventualité (163) et Cooper y mène la vie normale d'un midshipman. L'âge des brimades est maintenant passé pour lui — il a vingt ans et plus de dix mois d'ancienneté — et ses avis doivent même avoir un certain poids dans le cercle des huit ou dix aspirants du bord (164). Parmi eux Cooper éprouve une sympathie toute particulière pour William Branford Shubrick, garçon d'avenir (165) qui appartient à une excellente famille de la Caroline du Sud (166), et la profonde amitié qui ne tarde pas à unir les deux jeunes gens ne s'éteindra qu'avec leur existence même. Mais Cooper n'oublie

(160) Il commandait en second sous Decatur lors de la prise et de l'incendie de la frégate *Philadelphia* en rade de Tripoli (février 1804). Cf. *Naval History*, vol. 2, chap. 2.

(161) *Ibid.*, p. 253: « Mr. Lawrence enjoyed a high reputation in the service, for, in addition to his professional attainments, as Decatur had expressed himself of his character, there was « no more dodge about him than to the main mast »... He was a perfect man-of-war's man, and an excellent quarter-deck seaman, handling his vessel, not only skillfully, but with all the style of the profession. In his feelings and sentiments he was chivalrous, generous, and just. All his younger officers became singularly attached to him. Indeed, his interest in the midshipmen was proverbial. »

(162) Cf. PHILLIPS, p. 1. (Photographie des deux maisons).

(163) Cf. *Documents of Congress — Naval Affairs*, op. cit. D, vol. I: Ship *Wasp* « in all respects prepared for service » (May 25, 1809. Also, December 1, 1809).

(164) *Ibid.*, p. 172, December 10, 1807. 8 midshipmen are required on board *Wasp* for complete manning.

(165) Il devint commodore du vivant de Cooper, puis amiral. Cf. S.F.C., introduction des *Deux Amiraux*: « There was something in the life-long attachment of the *Two Admirals* for each other, which reflected as it were the brotherly feeling, uniting the author and his friend Admiral Shubrick from boyhood to old age. Though coveting the rank for that friend, Mr. Cooper did not live to see him promoted to an admiral's flag. »

(166) Cf. *Life of John Templer Shubrick* (le frère de William) dans *Graham's Magazine*, décembre 1844, et *Naval Lives*, vol. 1.

pas pour cela ses humbles amis du *Sterling*, et lorsqu'il aperçoit un jour son ancien navire mouillé près de la Batterie, il ne manque pas d'aller serrer la main de Ned Myers, qu'il ne reverra que trente-quatre ans plus tard (167).

Il est probable que le *Wasp* effectue de temps à autre une courte croisière le long des côtes (168), et c'est alors sans doute que Cooper apprend à admirer cette grâce avec laquelle un navire de guerre appareille, et qui lui inspirera dans *Jack Tier* (169) une phrase caractéristique : « Les deux plus belles choses qu'il nous ait été donné de voir sont le spectacle d'une femme gracieuse et d'une éducation raffinée entrant, ou plutôt sortant, d'un salon — et celui d'un navire de guerre quittant son mouillage par une jolie brise lorsque rien ne le presse. »

Mais l'intérêt que Cooper peut trouver à ces croisières — intérêt décuplé par la perspective d'avoir peut-être à repousser une agression britannique du genre de celle dont la *Chesapeake* a été victime (170) — n'empêche pas le jeune midshipman de se rendre compte que ses chances d'avancement se font de jour en jour plus minces, car le gouvernement, non content de ne pas mettre en chantier de nouveaux vaisseaux de haut bord, s'abstient même de remplacer ceux qui ne sont plus capables de tenir la mer (171). Comme beaucoup de ses camarades, Cooper est donc en train de se demander s'il doit persister dans la carrière qu'il a embrassée (172) lorsque deux événements

---

(167) Cf. *Ned Myers*, chap. 4, déb.

(168) Cf. *Naval History*, vol. 2, p. 118 : « During these years of doubt, the vessels of the navy that were in commission were principally employed on the coast. »

(169) Chap. 13, mil.

(170) Cf. *Naval History*, vol. 2, p. 118. « There is no question that these were important years to the service, for, since the attack on the Chesapeake, the utmost vigilance prevailed, and every commander watched jealously for an opportunity to wipe out the disgrace, real or imaginary, of that unfortunate affair. »

(171) *Ibid.*, p. 139.

(172) Si l'on consulte la liste des midshipmen maintenus en activité après les coupes sombres de 1801, (Cf. *Naval History*, vol. 1, appendix,



d'ordre familial viennent, presque simultanément, faciliter puis provoquer sa démission.

A l'issue d'un meeting fédéraliste tenu au Capitole d'Albany vers la fin de 1809, un adversaire politique de William Cooper lui assène par derrière, sur la tête, un coup dont il ne se relèvera pas. On transporte le blessé à l'hôtel Lewis où il expire quelques semaines plus tard, le 22 décembre (173), à l'âge de 55 ans. Dans son esquisse de l'histoire d'Otsego Hall, Cooper ne nous dit pas s'il était présent aux funérailles, qui eurent lieu à Cooperstown ; il ne nous dit rien non plus qui infirme ou corrobore la tradition selon laquelle il aurait plus tard à demi assommé le meurtrier de son père (174), et il ne parle du testament de William Cooper que pour mentionner la clause relative à la maison familiale (175). On a su depuis, grâce aux révélations de son petit-fils, que la mort de son père le faisait héritier d'une assez belle fortune, puisque la succession s'élevait en gros à 700.000 dollars (176) sur lesquels chacun des six enfants

pp. 389-94) on voit que, sur les 150 dont on connaît la carrière, 67 ont démissionné — presque tous avant 1812 — et cela bien que 21 d'entre les 67 aient été promus *lieutenants* ou *masters commandant*.

(173) Cf. *Otsego Hall* (*Legends &c.*, p. 230) et l'introduction au *Guide* de W. Cooper (*ibid.*, p. 244).

Dans sa récente esquisse biographique de W. Cooper, Mr. Cooper ajoute: « In those days, murder and death in the cause of one's political party, were looked upon as among the fortunes of political warfare. No punishment followed such assaults and no legal investigations were made. His assailant was known to all. » (p. 56).

(174) Visite à Mr. Cooper en août 1925.

(175) « Judge Cooper, in his will, left the Hall to his widow for her life, and, after her death, to each of his five sons in succession, or to that one who should choose to accept it, commencing with the eldest, at the sum of \$ 15,000. At this time the grounds were not much more than half as large as they are now (1840) for, though the adjoining lots belonged to the estate of Judge Cooper, they were not supposed to be included in the devise. As the valuation was supposed to be high, neither of the sons seemed disposed to accept of the property, when by a rigid construction of the will it must have descended to James, the younger. » (Cf. *Legends &c.* p. 230).

(176) *Ibid.*, p. 254.

survivants devait recevoir immédiatement 50.000 dollars en valeurs ou en espèces. (177).

Dans ces conditions le jeune midshipman peut, dès le début de 1810, envisager sans crainte la possibilité d'abandonner sa solde de 228 dollars par an (178), et il déclare à son frère aîné de passage à New-York que, si le Congrès se sépare sans avoir rien fait pour la marine, il n'hésitera pas à démissionner (179).

A la fin de janvier le Congrès vote bien un certain nombre de mesures qui, de l'aveu même de Cooper (180), « sauvent probablement la marine des Etats-Unis d'une désorganisation totale », mais, la session terminée, le jeune homme soumet tout de même à Lawrence un projet de lettre de démission. C'est qu'il a maintenant une nouvelle raison de rentrer dans la vie civile. Il s'est violemment épris d'une jeune fille qui ne se sent aucune disposition pour jouer le rôle d'une Lady Collingwood, à peu près constamment séparée de son époux (181), et il lui sacrifie volontiers une carrière qui ne s'annonce pas brillante. Tout ce que son chef et ami réussit à obtenir de lui, c'est qu'il patiente encore quelque peu et qu'il se contente d'un congé d'un an, qu'il garantit de lui faire obtenir.

Demandé le 3 mai (182), ce congé lui est accordé le 9, et le 18 il écrit à son frère Richard pour lui donner — non sans quelque embarras — les motifs de sa décision, et pour lui demander par contre, avec toute la fougue d'un héros de roman,

(177) Cf. *Sketch of W. Cooper*, p. 56: « Judge Cooper left a very large fortune; and he gave to each of his six children, specifically, fifty thousand dollars and twenty-three specified farms, the remainder of his estate to be divided among his five sons. »

(178) Cf. *Documents of Congress — Naval Affairs*, *op. cit.* D., vol. 1, p. 196: \$ 19 per month and 1 ration [20 cents] per day

(179) Voir lettre citée plus loin.

(180) Cf. *Naval History*, vol. 2, p. 116.

(181) Cf. *Corresp.*, p. 427. Lettre de Cooper à Mrs. Cooper, 17 octobre 1840: « I have been reading Collingwood's letters. He says that for twenty years he scarcely saw his wife — one year excepted — and I have thought how *you* would stand that. »

(182) Cette demande, très précieuse en raison de sa date, a été découverte par R. E. Spiller dans les archives de la marine. Cf. SPILLER, p. 58.

de ne pas tarder une minute à écrire au père de celle qu'il aime et de lui dire combien la famille de James Cooper est heureuse du mariage projeté (183).

New-York, le 18 mai 1810.

Je t'ai écrit hier en grande hâte, et, comme ma lettre était de quelque importance, je mets à profit les loisirs que j'ai aujourd'hui pour t'informer plus longuement de mes projets.

A ton dernier passage à New-York, je t'ai fait pressentir que j'avais l'intention de donner ma démission à la fin de la présente session du Congrès si on ne faisait rien pour la marine. Ma seule raison, à cette époque, c'était qu'il n'y avait plus aucun avenir dans la carrière. J'ai donc rédigé ma démission et, comme d'habitude, je l'ai soumise au capitaine Lawrence pour qu'il l'examine. Il m'a vivement recommandé de patienter encore un an ou deux et, en même temps, il m'a proposé de me faire obtenir un congé qui me laisserait entièrement libre de faire ce que bon me semblerait dans l'intervalle. J'ai pensé que la solution la plus sage était d'accepter cette proposition. A la fin de cette année j'ai la possibilité de démissionner si la situation internationale le permet.

Comme tous les autres fils d'Adam, j'ai succombé aux charmes d'une belle enfant de dix-huit ans. Je l'ai aimée en homme digne de ce nom et je le lui ai dit sans ambages comme un vrai marin. La situation spéciale dans laquelle je me trouvais m'a fait agir avec une certaine précipitation, mais je suis absolument sûr que je n'aurai pas lieu de m'en repentir. Comme il t'appartient de prendre une décision réfléchie, je vais t'énumérer de sang-froid les qualités de celle que j'aime. Susan De Lancey est la fille d'un homme très bien apparenté qui possède une jolie fortune. Elle est aimable, douce et d'un heureux caractère. Elle a été élevée à la campagne, tout en venant de temps à autre à New-York pour se dérouiller dans l'atmosphère de la grande ville. Mais, halte-là; c'est à *moi seul* qu'elle doit plaire en ce qui concerne les qualités *physiques* et *morales*. En amoureux qui ne doute de rien je me suis adressé à son père. Il m'a répondu de la façon la plus courtoise. Je consens à ce que vous fassiez votre cour à ma fille si vous obtenez l'assentiment de madame votre mère. Il m'a dit également que sa fille héritera par droit de réversion d'un domaine situé dans le comté de Westchester. Ce domaine lui est assuré par un acte dont il a la garde et il doit lui revenir à la mort d'une tante âgée de 72 ans. Ainsi, tu le vois, Squire, la vieille n'en a plus pour bien longtemps. J'écris ceci pour *toi*, car tu sais que les questions de ce genre me laissent complètement indifférent. Et maintenant je viens te demander de prendre ton chapeau et d'aller trouver maman, nos frères et sœurs, et de leur dire : Voyez-vous un inconvénient à ce que James Cooper épouse

un jour Susan De Lancey ? — Si quelqu'un d'entre eux s'oppose à la publication des bans, Dieu les pardonne, car moi je ne le ferai jamais. Ensuite prends la plume et écris à Mr. De Lancey pour lui exprimer le *plaisir* et le *bonheur* que la réalisation de cette union procurera à toute la famille. — Et tout ceci je désire que tu le fasses *immédiatement*, parce qu'en attendant je suis privé du plaisir de rendre visite à ma Dulcinée, à cause de cette *sacrée invention* qu'est le savoir-vivre. Aie la bonté de m'envoyer la lettre dans celle que tu m'adresseras et, en même temps, n'oublie pas d'y joindre une somme rondelette, pour que je puisse ne pas être à fond de cale (184) après avoir réglé mes comptes ici et pour qu'il me reste de quoi faire le voyage de Cooperstown.

Je ne veux pas te gêner dans tes efforts pour libérer la succession de toute créance. Mes dépenses seront aussi modérées que possible.

Ton frère,  
James Cooper.

---

(184) Littéralement: pour que je puisse ici être brassé carré (*to square the yards here*)





## CHAPITRE V

### Un gentleman farmer américain vers la fin de l'ère napoléonienne

*« The American who has had the advantage of early association with men of breeding, and who possesses the advantages of fortune and education, occupies a station in society that the gentleman, or nobleman, of no country of different political institutions can ever fill. He sees, and knows that he exists without a superior. »* (NOTIONS OF THE AMERICANS, vol. II, lettre XVIII).

*« A state of things which will not encourage the rich to hold real estate would not be desirable, since it would be diverting their money, knowledge, liberality, feelings, and leisure from the improvement of the soil to objects neither so useful nor so praiseworthy. »* (THE REDSKINS, préface) (1).

Habitué au ton un peu agressif des lettres de James (2),

---

(1) « L'Américain qui a eu de bonne heure l'avantage de fréquenter des hommes cultivés, et qui possède les avantages que donnent la fortune et l'éducation, occupe dans la société une place que ne pourront jamais occuper les gentlemen ou les nobles dont les pays n'ont pas les mêmes institutions politiques. Il voit et il sait qu'il vit sans aucun supérieur... »

« Un état de choses qui n'encouragerait pas les riches à posséder des terres ne serait pas à désirer, car cela détournerait leurs capitaux, leurs connaissances, leur libéralité, leurs sentiments et leurs loisirs de l'amélioration du sol et les dirigerait vers des objets qui ne seraient ni aussi utiles ni aussi louables... »

(2) Voir le début de la correspondance entre les deux frères. (*Corresp.*

Richard Cooper ne doit pas s'émouvoir outre mesure du quasi-ultimatum de son cadet, et cela d'autant moins qu'il ne tarde sans doute pas à se convaincre que Susan de Lancey appartenait effectivement à une des meilleures familles de l'aristocratie new-yorkaise. C'est une petite-fille de feu James de Lancey, juge suprême et sous-gouverneur de la colonie de New-York, — fils lui-même d'un gentilhomme huguenot réfugié en Angleterre, puis en Amérique, après la révocation de l'Edit de Nantes (3) — et comme l'émigré et son fils ont tous deux épousé des Américaines d'excellente famille, leur descendante se trouve être une alliée des Van Cortlandt et des Schuyler, des Heathcote et des Tangier Smith (4).

p. 79): « Oswego 7 th November 1808 || My dear Sir || You and I are old acquaintances but *new correspondents*. If you don't think fit to answer this letter, why I shan't think fit to write another. »

(3) Cf. *Legends &c.* p. 261 et CH. W. BAIRD, *History of the Huguenot Emigration to America*, *op. cit.* D. vol. 2, pp. 68-70. D'après Baird les de Lancey étaient de souche picarde et descendaient de Guy de Lancey, écuyer, vicomte de Laval et de Nouvion (1432). Etienne de Lancey, l'émigrant, était âgé de 23 ans lorsqu'en novembre 1685 il quitta Caen et sa vieille mère pour gagner l'Amérique via Rotterdam et Londres.

(4) Cf. *Legends &c.* pp. 259-61, et aussi *Memorial History of New York*, vol. 2, chap. 7-10, notamment chap. 7, p. 224: « Stephen De Lancey, a Huguenot exile, had accumulated a large fortune in the African trade, and by his marriage with the daughter of Van Cortlandt had become connected with the wealthiest families in the colony. He had given to his son unusual educational advantages, sent him to England to study at Cambridge... In 1725 De Lancey returned to New York, and was soon after admitted to practise law. No one was better fitted to attain the highest rank in his profession... He was made a member of the council in 1728, and was married to the daughter of Caleb Heathcote, one of the wealthiest men in the province, a member of the council and the receiver of customs for all North America. »

Dans ses romans Cooper ne se fait pas faute de rappeler le haut rang tenu par les de Lancey à l'époque coloniale. Voir notamment *Satanstoe* chap. 1, déb.: « We happened to be in a part of Westchester in which were none of the very large estates, and Satanstoe passed for property of a certain degree of importance. It is true... a younger branch of the De Lanceys had established itself even much nearer, while the Van

Sous le rapport de la fortune Richard Cooper conserve peut-être quelques inquiétudes, car les de Lancey, « loyalistes » notoires, ont presque tous pris les armes contre leurs compatriotes au cours de la guerre de l'Indépendance, ce qui a entraîné la confiscation et la vente de leurs biens (5). Mais l'Angleterre a tout de même fini par indemniser en partie ceux qui ont souffert pour elle (6), et d'ailleurs il est possible que John Peter de Lancey, le père de Susan, ait fait un riche mariage, ou encore qu'il ait hérité de biens non confisqués parce qu'appartenant à sa mère.

Au point de vue des opinions politiques des deux familles, il n'est pas anormal que le fils d'un fédéraliste qui n'a pas combattu pendant la révolution épouse la fille d'un loyaliste qui s'est montré assez bon Américain pour rentrer au pays une fois les esprits calmés (7).

Quant aux qualités de Susan de Lancey, Richard doit reconnaître que c'est là une question qui concerne surtout James, et que d'ailleurs il est personnellement assez peu qualifié pour donner à son frère des conseils sur l'art d'être heureux en ménage (8).

Pour toutes ces raisons, l'approbation familiale, si éner-

Cortlandts, or a branch of them, too, dwelt near Kingsbridge; but these were all people who were at the head of the colony, and with whom none of the minor gentry attempted to vie. As it was, therefore, the Littlepages held a very respectable position between the higher class of the yeomanry and those who, by their estates, education, connections, official rank, and hereditary consideration, formed what might be justly called the aristocracy of the colony.. »

(5) Cf. *Legends &c.* p. 262.

(6) Cf. A. C. FLICK. *Loyalism in New York during the American Revolution*, *op. cit.* D. pp. 204-14.

(7) Cf. S. F. C. *Family Memories (Corresp.* pp. 40-41).

(8) Cf. *Legends &c.* p. 76. Notons en passant qu'il est heureux que Mr. Cooper ait donné des précisions sur les relations de Mrs. Richard Cooper avec son second mari George Clarke, car le *Journal* de H. A. S. DEARBORN, publié par la *Buffalo Historical Society* (vol. 7, pp. 171-72. Buffalo 1904), est particulièrement dur pour Richard aussi bien que pour sa femme.



giquement réclamée par l'impatient midshipman, ne doit guère se faire attendre, et bientôt sans doute Cooper peut librement rendre visite à celle qu'il a le droit d'appeler maintenant sa fiancée. Nous savons qu'il en profite pour faire avec elle des promenades à cheval (9), mais il va sans dire qu'il en profite également pour faire plus ample connaissance avec ses futurs beaux-parents, avec ses beaux-frères et belles-sœurs à venir, et avec l'existence qu'ils mènent dans leur jolie résidence de Heathcote Hill, près de Mamaroneck, à vingt-cinq milles au nord-est de New-York.

Son beau-père, dont il a tout d'abord apprécié surtout la distinction (10), se montre à lui, dans l'intimité, sous les traits d'un gentilhomme campagnard au caractère jovial, capable d'évoquer avec humour ses souvenirs de Harrow et d'ailleurs (11), mais assombri momentanément par la mort récente d'une fille tendrement aimée (12). Cooper doit lui savoir gré de s'être toujours considéré comme un Américain (13), même lorsqu'il servait comme capitaine dans le *Royal Irish* (14), et

(9) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.* pp. 16-17).

(10) Voir la lettre de Cooper à son frère à la fin du chapitre précédent et S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.* p. 14).

(11) *Ibid.*, pp. 59-60: « Our aged Grandfather was a charming companion. On one occasion there was some allusion to a prominent English politician in the morning paper. Grandpapa laughed: « I knew him well », he said; « I was his warming pan! I was his fag at Harrow, and every cold night had to tumble into his bed to warm the sheets for him! »

Voir aussi, dans le genre pittoresque mais sérieux, une anecdote sur les escarmouches qui précédèrent la bataille de la Brandywine, anecdote rapportée par Cooper en 1831 dans le *Turf Register* (vol. 2, pp. 369-71) retrouvée et publiée par R. E. SPILLER (*American Literature*, mai 1929, p. 143).

(12) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.* p. 26).

(13) *Ibid.*, p. 40.

(14) Cf. *Legends &c.* p. 262.

Mr. Cooper dit *The Royal Irish Fusiliers*, mais ce corps — ainsi que nous l'a indiqué le capitaine P. JOHNSTON-SAINT, secrétaire du *Wellcome Historical Medical Museum* — ne fut constitué qu'en 1793. Il s'agit donc — comme le prouvent d'ailleurs les *Army Lists* — du *Eighteenth Regiment of Foot, or Royal Irish*, que nous retrouverons dans *Lionel Lincoln*.

Quant au grade de *major*, qui était parfois donné à Mr. de Lancey,

peut-être son estime pour lui va-t-elle jusqu'à l'admiration s'il est exact qu'il ait quitté l'Angleterre après avoir infligé à un colonel tyrannique une correction aussi magistrale que méritée (15).

Très aimée de tous les siens (16), Mrs. de Lancey, née Floyd, ne semble pas devoir être une belle-mère désagréable. Bien que son mari l'ait épousée en Angleterre, elle appartient à une excellente famille loyaliste de Long Island (17), et il n'y

il s'explique par le fait que le beau-père de Cooper avait effectivement servi en qualité de major dans un corps de volontaires (*The Pennsylvania Loyalists*) pendant la révolution. (*Vide supra*, note 11, l'article de Cooper dans le *Turf Register*. Voir aussi R. E. SPILLER, p. 63).

(15) Cf. *Legends &c.* p. 262: « The Colonel of his regiment was very overbearing and in the habit of insulting the subalterns. It got to be so bad that his officers agreed that next time he insulted one of them, they would draw lots and the one to whom the lot fell would challenge the Colonel — a capital offense in those days. When lots were drawn the fatal number fell to John Peter de Lancey; he promptly challenged the Colonel, who, instead of fighting him, reported the affair to the Horse Guards. John Peter knew that the game was up; so he put his family on board a boat at Greenwich; watched until he saw the Colonel coming out of the Horse Guards and caned him. His horse was waiting and he made his escape to Greenwich, got on the boat and sailed to this country. The irate King struck his name from the Army List with his own hand; and John Peter avoided England for the rest of his life. »

Naturellement les *Army Lists* sont muettes à ce sujet. Tout ce qu'un de nos anciens étudiants, M. JEAN GUEIT, a pu glaner pour nous au British Museum, c'est que John Peter de Lancey figure sur ces listes en qualité de capitaine au *Eighteenth (or Royal Irish) Regiment of Foot* à partir du 3 mars 1780 et qu'il n'y figure plus du tout à partir de l'annuaire de 1789.

Ajoutons qu'une lettre inédite de Mrs. Cooper à sa sœur Caroline — lettre écrite de Londres le 1<sup>er</sup> mai 1828 — semble contredire quelque peu l'histoire de l'embarquement à Greenwich. Mais peut-être après tout s'agit-il d'un autre embarquement de J. P. de Lancey. Voici en tout cas le texte: « I am very glad I went to Hoddesdon — there was an Old Man still living there who had been a Servant in the family when our dear Parents lived there: and when Papa left Hoddesdon to embark for France — He went with him to Portsmouth. » (*Corresp.* vol. 3. Manuscrit à Yale).

(16) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.* p. 45).

(17) Cf. *Legends &c.* p. 261 et SHUBRICK CLYMER, p. 15.

a pas bien longtemps que sa beauté a produit sur le second Kellerman, de passage à New-York, une impression telle qu'il en entretiendra Cooper plus de vingt ans après (18).

La tante à héritage mentionnée dans la lettre de Cooper habite également Heathcote Hill. C'est une petite vieille intelligente et bonne, qui est venue finir ses jours auprès de son frère et qui, ayant beaucoup d'affection pour Susan, doit en rapporter une bonne part sur le fiancé de sa nièce favorite (19).

Quant aux frères et aux sœurs de la jeune fille, il n'y a vraiment que Thomas, l'ainé des garçons, qui compte pour l'instant, et ce futur homme de loi aime trop la chasse et la plaisanterie pour ne pas s'entendre avec Cooper (20). Susan a bien une sœur plus âgée qu'elle, mais elle est restée en Angleterre, chez un oncle et une tante qui sont des loyalistes endurcis, et elle est devenue si anglaise de cœur et d'allures, et si franchement *tory* dans ses principes, qu'elle ne consentira jamais, semble-t-il, à faire le voyage d'Amérique pour rendre visite à ses parents! (21) Les autres garçons et filles, Edward et William, Caroline et Martha, ne sont encore que des enfants enjoués et sympathiques, qui mettent beaucoup d'animation dans la demeure construite par leur père sur les ruines de l'ancienne résidence des Heathcote, brûlée pendant la révolution (22).

Située au sommet d'une éminence qui domine la grande route de New-York à Boston, et d'où le regard s'étend à la fois

(18) Cf. S. F. C. *Family Memories*: « the lady, he said, was one of the most beautiful women he had ever seen. » (*Corresp.* p. 41). Il s'agit du héros de Marengo, deuxième duc de Valmy. Voir aussi *Switzerland* Part II, lettre 3, déb.

(19) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.* p. 25).

(20) *Ibid.*, pp. 26, 30 et 34.

(21) Les Cooper feront sa connaissance en Angleterre en 1826, peu de temps avant son mariage avec MacAdam, le grand constructeur de routes, dont elle fut la seconde femme. (*Ibid.*, pp. 40 et 61 et *England*, lettre 22-23).

(22) Cf. SHUBRICK CLYMER, p. 15 et lettre de MR. COOPER (2 avril 1935): « The old Manor House was burned and was brick. The new one, on same site, was frame. Do not know about fire. A number of the de Lancey houses were burned at time of Revolution. »

sur une vaste baie du détroit de Long Island et sur le pays vallonné de Westchester (23), cette maison semble elle aussi bien faite pour plaire à Cooper. Ne peut-il pas en effet y retrouver certaines des séductions d'Otsego Hall et de son lac, et cela aux portes de New-York et au bord même de l'océan ? De plus la vie facile que Mr. de Lancey mène sur les terres qu'il tient de sa mère, une fille du riche Caleb Heathcote — terres dont il a pris possession avec d'autant moins de formalités qu'il a le mérite d'être un cadet de famille, dans un Etat qui a réagi contre le privilège aristocratique des fils aînés (24) — cette vie doit paraître des plus agréables à un fils de pionnier qui a pu juger des difficultés de l'existence dans les settlements.

Favorablement impressionné qu'il est par tout ce qu'il voit à Heathcote Hill, et plus épris que jamais de sa gracieuse fiancée, qui possède à un très haut degré deux qualités qu'il prîsera toujours par dessus tout chez une femme — une grande douceur de caractère (25) et une voix mélodieuse (26) — Cooper

---

(23) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.* pp. 24-25) et *Notions*, lettre 6, déb.

(24) Dans *Afloat and Ashore*, chap. 21, déb. il semble bien que Cooper rappelle à ce sujet l'histoire même de son beau-père: « The head of one of the most important of all the colonial families was a man of indolent habits, and was much indisposed to any active pursuits. This gentleman was enormously rich, and his estates were confiscated and sold. Now this attainted traitor had a younger brother who was actually serving in the British army in America, his regiment sharing in the battles of Bunker Hill, Brandywine, Monmouth, etc. But the major was a younger son, and in virtue of that republican merit, he escaped the consequences of his adhesion to the service of the crown, and after the Revolution the cadet returned to his native country, and took quiet possession of a property of no inconsiderable amount; while his senior passed his days in exile, paying the bitter penalty of being rich in a revolution. »

Sur les successions dans l'Etat de New-York, voir *Notions* vol. 2, lettre 15, mil. et la préface des *Redskins*.

(25) Cf. lettre à Richard Cooper déjà citée. Voir encore (*Spy* chap. 19, fin) Dunwoodie disant à Frances Wharton: « It is a woman, mild, gentle and dependent as yourself that my very nature loves. » Voir enfin *Crater* (chap. 14, fin): « Her temper was sweetness itself, and that is one of the greatest requisites in married happiness. »

(26) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.* p. 44): « My friend



ne tarde sans doute pas à se laisser convaincre qu'il ne saurait mieux faire que de s'installer provisoirement chez ses beaux-parents après son mariage, et il est toujours dans ces mêmes dispositions lorsque la cérémonie a lieu dans le salon de la maison, le 1<sup>er</sup> janvier 1811 (27).

En raison peut-être de leur deuil récent, les parents de la mariée n'ont envoyé aucune invitation et, du côté du marié, seul son frère William, établi à New-York (28), a fait le voyage de Heathcote Hill. Mais un mariage dans l'intimité peut avoir quelque chose de particulièrement émouvant, si nous en jugeons du moins par celui de Miles Wallingford qui, sur tant de points, ressemble à celui de Cooper (29). Sans aucun doute le pasteur qui officie, le Révérend Mr. Asgill — avec sa détestable habitude d'entrecouper ses phrases de *euh* et de *hum* aux résonnan-

Mrs. Hamilton Fish said to me one day years ago, « I always thought that when novelists spoke of the musical voices of their heroines in conversation it was pure romance, but Mrs. Cooper's voice is melody itself. »

(27) *Ibid.*, p. 26. On voit combien la réalité diffère de la légende qui veut que Cooper ait rencontré sa future femme en 1805 [à l'âge de 16 ans]; qu'il ait aussitôt demandé sa main à son père; que ce dernier lui ait répondu que, sa fille adorant les romans de Walter Scott [dont le premier date de 1814!], il ne la lui donnerait en mariage que lorsqu'il aurait écrit un ouvrage comme *Waverley*; que le jeune amoureux ait enfin triomphé de la résistance de Mr. de Lancey en lui envoyant en 1810 le manuscrit de *l'Espion* [écrit en 1821!].

Cette légende — que nous pensions enterrée à jamais dans les colonnes du *Musée des Familles*, où Pitre-Chevalier la développait gravement dans sa notice nécrologique de Fenimore Cooper (décembre 1851, p. 74) — est encore assez vivace puisqu'elle a été reproduite par Léon Treich dans les *Nouvelles Littéraires* du 11 septembre 1926. Il est vrai que Léon Treich demande au lecteur de prendre son histoire *cum grano salis*, mais il affirme qu'elle « parut dans tous les journaux américains au lendemain de la mort de l'auteur » et il oublie d'ajouter que cette dernière affirmation doit, elle aussi, être prise *cum grano salis*!

(28) Voir lettre de Mr. Cooper (2 avril 1935): « William was living in New York. Cannot explain absence of others. » Dans son esquisse biographique du juge Cooper, Mr. Cooper dit que William était « a lawyer in New York » (p. 50).

(29) Cf. *Miles Wallingford*, chap. 29, fin.

ces nasillardes (30) — est beaucoup moins imposant que ne le sera le vénérable beau-père de Miles, le Révérend Mr. Hardinge ; par contre Susan de Lancey, dans sa robe de mouseline brochée (31), est certainement l'original du portrait que Cooper nous fera de la délicieuse Lucy Hardinge, et ce sont les naïfs souhaits de bonheur des esclaves de Heathcote Hill qui trouveront plus tard un écho dans les touchantes démonstrations de joie des sympathiques noirs de Clawbonny.

Après la cérémonie, et en attendant le repas du soir, les très jeunes époux — 21 et 19 ans (32) — font une partie d'échecs (33), partie symbolique car, tout au long de leur existence, Cooper et Mrs. Cooper se retrouveront ainsi presque journellement de part et d'autre de l'échiquier, qui les verra peu à peu s'épanouir, décliner, vieillir ensemble (34), si bien que, lorsque le romancier aura plus tard à s'absenter pour affaires, il adressera plus d'une lettre attendrie à sa « chère partenaire. » (35)

Une visite à Cooperstown est naturellement tout indiquée comme voyage de noces, et le jeune couple n'hésite pas à faire cette longue randonnée dans un tandem (36), bien que, sur une

(30) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.* p. 27): « The Rev. Mr. Asgill was a curiosity. He had a peculiar nasal drawl in speaking, and his whole manner and utterances were peculiar. « Good morning — Mr. Dellansée — hm — ha — I hope Mrs. Dellansée — a — and — Mrs. Cooper — hm — hm — ha — a — and — the — ah — hm — ha — young ladies — and the — hm — ha — hm — little ladies — are — hm — ha — in good health. »

(31) *Ibid.*, *ibid.*

(32) Susan était née le 28 janvier 1792. (Date inscrite sur sa tombe à Cooperstown).

(33) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.* p. 27).

(34) Voir le *Journal* de Cooper pour 1848. (*Corresp.* pp. 733 et 735): « January 27... Chess, wife beat one of her slapping games, again, but I beat her two afterwards. One of these beats puts her in good spirits for a whole evening, and I delight to see it.. February 3... Chess, both beat. Wife certainly plays this game much better than she did thirty years ago. »

(35) « my dear check-mate ». Cf. *Corresp.*, pp. 369-73 (janvier 1837).

(36) Cabriolet découvert à 2 chevaux (attelés en flèche).

grande partie du trajet, la route ne soit encore qu'un mauvais chemin de pionniers fait de troncs d'arbres juxtaposés (37). C'est alors sans doute que Cooper éprouve pour la femme belle, jeune et pure, qui vient de se donner à lui avec tant de confiance, ce sentiment de profonde tendresse qu'il décrira si bien et si chaste-ment dans *Eve Effingham* (38). C'est alors aussi qu'il doit commencer à sentir confusément ce qu'il exprimera plus tard avec netteté dans un passage de *Mercédès de Castille*, à savoir qu'un cœur généreux est particulièrement sensible à l'influence qu'exerce inconsciemment sur lui une femme aimante et douce et qui l'admire.

Ce passage, qui fournit selon nous la clef de la vie conjugale de Cooper, et, jusqu'à un certain point, celle de sa carrière, ramène à ses justes proportions l'influence si décriée parfois de sa fidèle compagne (39) et nous permet de voir dans ces deux êtres d'élite un couple harmonieusement assorti au moral comme au physique: « Mercédès avait déjà pris beaucoup d'empire sur les tendances fougueuses et les sentiments impétueux de son mari, et, sans qu'elle s'en rendit compte elle-même, elle était en train de le façonner pour qu'il devînt l'homme qu'il lui fallait, étant donné son propre caractère. Dans cette transformation, qui était le résultat d'une influence naturelle et non pas d'un calcul ou d'une tactique quelconques, elle était aidée par la grandeur d'âme de notre héros, qui le persuadait en secret qu'il avait maintenant à assurer le bonheur d'un autre être aussi bien que le sien. C'est là une considération à laquelle un esprit

(37) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.* p. 23) (*Corduroy roads*).

(38) Cf. *Home as Found*, chap. 29, fin. « Perhaps there is no sentiment so touchingly endearing to a man, as that which comes over him as he contemplates the beauty, confiding faith, holy purity, and truth, that shine in the countenance of a young, unpracticed, innocent woman, when she has so far overcome her natural timidity as to pour out her tenderness in his behalf, and to submit to the strongest impulses of her nature. »

(39) Voir surtout l'article de F. L. PATTEE dans l'*American Mercury* (mars 1925): « At every turn in the Cooper biography we are confronted by this DeLancey wife » p. 292.

vraiment généreux résiste rarement, et qui amène la correction de bien des défauts qui résisteraient à des manœuvres savantes ou à des critiques directes. Peut-être cependant l'arme la plus sûre de Mercédès était-elle sa confiance absolue dans la perfection de son mari, car Luis éprouvait le désir d'être en réalité ce qu'elle pensait si manifestement qu'il était (40). »

Ceci posé, nous nous croyons autorisés à penser que c'est un Cooper mûri, conscient de ses responsabilités de jeune marié et de futur père de famille, qui retourne à Heathcote Hill après avoir fait à sa femme les honneurs de son cher Cooperstown. C'est pourquoi nous n'éprouvons aucun étonnement à le voir, presque immédiatement, adresser sa démission au Secrétaire de la Marine qui, lui, n'a aucun besoin de ses services, comme le prouve l'acceptation de cette démission le 6 mai 1811 (41).

Dix jours plus tard la dure leçon infligée par la frégate américaine *President*, battant pavillon du commodore Rodgers, au sloop de guerre britannique *Little Belt* — incident assez grave pour déclencher une guerre — fait peut-être regretter à Cooper de n'avoir pas sollicité simplement une prolongation de son congé. Mais comme les gouvernements se bornent à ouvrir une enquête et à échanger des notes platoniques; comme d'autre part Cooper peut constater que toute une partie de l'opinion publique américaine n'hésite pas à blâmer sévèrement la conduite du commodore américain, alors que personnellement l'ex-midshipman approuve cette conduite et se montre fier de l'efficacité du tir de ses anciens camarades (42); on peut conclure que ses regrets, si regrets il y a, ne sont pas de longue durée, et que Cooper va même parfois jusqu'à se féliciter d'avoir abandonné une carrière où les plus braves sont exposés à d'aussi amères déceptions (43).

---

(40) Cf. chap. 31, fin.

(41) Cf. LOUNSBURY, p. 14.

(42) Cf. *Naval History*, vol. 2, pp. 121-33.

(43) *Ibid.*, p. 124: « They who judge of military life merely by its brilliancy and parade, in moments of display, know little of the privations of the soldier and sailor. Obligated to live under laws that are



Par contraste sa nouvelle vie doit lui paraître aussi pleine d'indépendance que d'agrément. Sans doute n'a-t-il pas encore de *home* à lui, mais ses beaux-parents sont sympathiques, et il n'a pas l'impression humiliante d'être à leur charge, puisqu'il peut à son gré prélever de fortes sommes sur les cinquante mille dollars d'argent liquide que lui a laissés son père (44). Pour la première fois de son existence il est libre de faire ce qu'il lui plaît, et dans un milieu qui peut lui fournir à peu près toutes les satisfactions dont il a besoin par tempérament et par éducation.

Fils de pionnier, il aime la terre d'un amour profond et il se passionne pour sa mise en valeur selon les méthodes les plus récentes (45); aussi doit-il trouver un plaisir toujours nouveau à parcourir avec son beau-père les fermes dépendant de Heathcote Hill, à discuter avec lui des améliorations possibles, et à causer familièrement des récoltes et des travaux des champs avec des fermiers (46) qui ne croient pas encore se déshonorer en témoignant une certaine déférence aux propriétaires du sol (47).

---

peculiar to himself, weighed down with a responsibility that makes no show to casual observers, and placed in situations to decide and act in cases in which the principles are contested even by the most acute minds, the officer of rank is entitled to receive every indulgence which comports with justice and reason. Most of all ought he to be protected against the calumnies and assaults of the enemy, and of the disaffected of his own nation. That his country's enemies should assail him wrongfully, though unjustifiable, is perhaps to be expected; but when the blow comes from those who should ever listen coldly to hostile accusations, bitter indeed is the draught that he is made to swallow. »

(44) Cf. BOYNTON, p. 71: « James Cooper's account with the estate of William Cooper from January, 1812, when the will was executed, to February, 1815, shows that he drew against the \$ 50,000 bequeathed to him, mainly in small sums, a total of \$ 36,200 — something over \$ 9,000 a year. » [\$ 12,000 ?]

(45) Cf. S. F. C. Introduction du *Deerslayer*, fin: « He had the true American passion for clearing and improving land ». Voir également *Pages*, p. 347.

(46) Cf. *Pages*, p. 15 « never failing to shorten the time by chatting with his laborers — picking up amusement or practical information in this way. »

(47) Cf. *The Anti-Rent War (Redskins, 1846, chap. 9 et 12).*

Ce plaisir, déjà grand par lui-même, s'accroît encore chez Cooper de la satisfaction que procure la conscience du devoir accompli. Cooper en effet a trop admiré la généreuse activité de son père (48), et il est trop persuadé de la vérité de la formule « noblesse oblige », pour songer un seul instant qu'un gentleman farmer pourrait sans déchoir se contenter de vivre de ses revenus et se désintéresser du rôle d'expérimentateur, de conseiller et de guide que son éducation et sa fortune le mettent à même de jouer (49).

Mais ce ne sont là que des satisfactions d'ordre en quelque sorte professionnel. Il faut y ajouter les distractions proprement dites, bien plus variées et bien plus nombreuses qu'on ne se l'imaginerait à première vue. Toujours épris de grand air et d'exercice, Cooper doit apprécier les longues promenades à cheval, les parties de chasse, les sorties à la voile dans le détroit; après quoi, par contraste, il doit goûter doublement les parties d'échecs sous la lampe, ou bien encore les conversations en famille et les lectures à haute voix où s'affirment déjà ses talents de brillant causeur (50) et sa remarquable aptitude à mettre en valeur tout ce qu'il lit d'une voix nette, pleine et chaude (51).

(48) Cf. *Chronicles*, p. 63. « To the enterprise, energy and capacity of this gentleman, the county of Otsego is more indebted for its rapid settlement, than to those of any other person. » Voir également *Pioneers*, chap. 21.

(49) Voir l'épigraphe du présent chapitre et aussi *Redskins*, chap. 26, fin.

(50) Cf. S. F. C. introduction des *Mohicans*, déb.: « There were always so much spirit and animation in his countenance and manner, such an appropriate and graceful gesture, and such an easy flow of language when conversing on a subject in which he was interested, that he never failed to command the attention of his listeners. »

(51) Cf. *Pages*, p. 17: « He read aloud delightfully. His voice was very fine; deep, clear and expressive. Good reading was, with him, a natural gift, the impulse of the moment, an instinct of genius... Poetry was occasionally chosen: his reading of verse was particularly good, accurate, and full of deep poetic feeling. »

Voir aussi *Corresp.*, p. 521 (Lettre de Cooper à son fils Paul, 1843):

Cette vie de famille n'exclut pas d'ailleurs les plaisirs de société, et Cooper, très sociable par nature (52), ne peut que se féliciter des relations que ses beaux-parents entretiennent avec la plupart des grands propriétaires de la région (53), notamment avec les parents de son grand ami William Jay. Peut-être après tout est-ce chez eux, à Bedford, ou grâce à eux, à New-York, qu'il a connu sa future femme; en tout cas les Jay et les de Lancey, huguenots d'origine, sympathisaient bien avant son mariage (54), ce qui a pour effet d'accroître encore son intimité avec son vieux camarade d'Albany et de Yale. Il en profite pour entamer et poursuivre avec lui d'interminables discussions politiques et religieuses, où l'ardeur juvénile des deux interlocuteurs supplée à leur manque d'expérience et de savoir, telle cette discussion sur les mérites relatifs du Parlement britannique et du Congrès américain qui occupe une bonne partie des fêtes de Noël, en 1811 ou en 1812 (55). Jamais les deux amis ne perdront l'habitude de discuter ensemble de toutes les questions à l'ordre du jour et, trente et quelques années plus tard, Jay écrira plaisamment à Cooper qu'il s'apprête à aller régler avec lui, à Cooperstown, les affaires de l'Eglise et celles de l'Etat (56). A la décharge des deux jeunes discoureurs, il faut dire qu'ils savent à l'occasion se taire pendant des heures entières pour écouter, avec un respect voisin de la

---

« Attend also to your declamation. Read aloud, slow, articulating every syllable. The art of reading is easily acquired. Your natural utterance is quick, like my own. Quick utterance is never dignified, and you should correct this. The whole secret is to give equal time to the *syllables*, which prevents halting between words. A drawl is my aversion. I have none — you should have none. »

(52) Cf. S. F. C., *Pages*, p. 229: « ever social in feeling and tastes. »

(53) Cf. S. F. C., *A Glance Backward*, p. 200: « The society of the county was very pleasant at that time, forming a sort of neighborhood of educated families, well known to each other, and very social in their habits. »

(54) Cf. *Corresp.*, p. 500. Lettre de Wm. Jay: « My regards to your wife. I knew and admired her before you did. » (15 juillet 1843).

(55) Cf. *England*, lettre 10, déb.

(56) Cf. *Corresp.*, p. 500. Lettre du 15 juillet 1843.

vénération, les opinions du grand John Jay qui, dans sa retraite, évoque à propos des événements contemporains les souvenirs d'une carrière aussi brillante que bien remplie (57). C'est ainsi d'ailleurs que Cooper entendra raconter l'étonnante mais véridique histoire d'un espion patriote, histoire qui fera sur lui une telle impression qu'il en tirera, bien des années après, le sujet de son premier chef-d'œuvre (58).

Il y a encore les séjours à New-York, facilités sans doute par le fait que le *City Hotel*, rendez-vous du monde élégant, a longtemps appartenu, et appartient encore peut-être, à John Peter de Lancey (59). Il y a enfin les vacances d'été et d'automne, que Cooper va passer à Shelter Island, petite île enserrée entre les mâchoires de l'énorme crocodile qu'est Long Island. Il est là l'hôte de Mr. Dering, qui a épousé une cousine de sa femme, Miss Nicoll, et il mène une existence « semi-aquatique » que S. F. C. évoque avec beaucoup de bonheur dans l'introduction des *Lions de Mer*.

Alors que les *gentlemen farmers* de Westchester passent plusieurs heures de la journée en selle (60), les propriétaires de Shelter Island remplacent naturellement le cheval par le canot, et c'est avec la joie d'un marin qui se retrouve dans son élément que Cooper accompagne Mr. Dering, non seulement dans ses pêches fructueuses et dans ses chasses au gibier d'eau, mais aussi dans ses visites d'affaires au port tout voisin de Sag Harbor, quartier général des baleiniers de Long Island. Sans doute il est plus que probable que l'ex-midshipman partage jusqu'à un certain point les préjugés des marins de profession contre ces bouchers de l'océan (61), ces paysans amphibies qui, sans

(57) Sur le caractère de John Jay et sur sa retraite à Bedford, voir *Notions*, lettre 6, fin.

(58) Cf. *Pages*, pp. 29 et 32, et *Spy*, introduction de l'auteur (1849).

(59) Cf. S. F. C., *Family Memories (Corresp., p. 41)*.

(60) Cf. *Ways of the Hour* (1850) chap. 21, déb.: « Time was and that within the memory of man, when the gentlemen of New York were in their saddles hours each day. »

(61) Cf. HERMAN MELVILLE, *Moby Dick*, chap. 24 (*The Advocate*).



s'inquiéter d'apprendre les finesses de la navigation, se lancent à la poursuite du gigantesque bétail des mers (62). Mais Cooper est trop large d'esprit, trop ami de la vérité, pour ne pas se rendre compte du courage qu'il faut à ces hommes pour poursuivre la baleine jusque dans les parages du Cap Horn — maintenant que le temps n'est plus où Mme Martha Smith, trisaïeule de Mrs. Cooper, pouvait de ses fenêtres assister à la capture des énormes cétacés dans les eaux du détroit (63). Il visite leurs navires, interroge leurs officiers, se fait raconter leurs chasses les plus périlleuses (64), et il admire l'esprit de corps de toute une population qui juge chacun sur sa valeur comme harponneur et qui, à ce point de vue, ne le cède guère qu'à Nantucket même (65).

Il n'y a pas de danger que de pareilles vacances puissent lasser un homme comme Cooper, mais il est intéressant de noter tout de même que Shelter Island lui offre, en outre, des plaisirs d'un tout autre genre. Les forêts du domaine de Mr. Dering sont encore assez vastes pour qu'on y organise de temps à autre de véritables chasses au cerf ou au renard (66), et l'ancien compagnon de Woolsey peut avoir par instants l'impression qu'il se trouve encore dans les solitudes de l'Ontario, surtout lorsqu'il rend visite à un chef indien authentique, King Peter, qui, dans son *wigwam*, essaie, tout en fabriquant des paniers, de garder une dignité rappelant quelque peu celle de ses nobles et libres ancêtres (67).

Au milieu de toutes ces distractions il est certain que la vie conjugale apparaît à Cooper sous son aspect le plus riant et,

(62) Cf. *Sea Lions*, chap. 5, déb.

(63) Cf. S. F. C., introduction des *Sea Lions*.

(64) *Ibid.*

(65) Cf. *Sea Lions*, chap. 1, déb.

(66) Cf. S. F. C., introduction des *Sea Lions*.

(67) S. F. C., dans l'introduction des *Sea Lions*, parle d'une reine et non d'un roi, mais il est probable que sa mémoire est en défaut et qu'il s'agit du roi *Peter*, dépeint par Cooper dans ses *Notions of the Americans* (vol. 2, lettre 17, déb.)

le 27 septembre 1811, la naissance d'une fille, la petite Elizabeth (68), semble devoir mettre le comble à son bonheur. Pourtant le fait que le jeune ménage quitte peu après Heathcote Hill (69) pour aller vivre à quelque distance, dans un modeste cottage (70), prouve à notre avis que le caractère indépendant de Cooper ne lui a pas permis, à la longue, de se sentir parfaitement heureux sous un toit où, malgré tout le tact et toute l'amabilité de ses beaux-parents, il ne peut se considérer comme entièrement chez lui. Peut-être aussi se rend-il compte à cette époque de la force des liens qui l'attachent à Cooperstown, au village de son enfance, et peut-être espère-t-il arriver à convaincre sa femme — en procédant par degrés et en l'entourant de beaucoup de tendresse — qu'elle n'a plus besoin maintenant d'autres protecteurs que lui, et qu'il est capable de lui assurer une vie calme et heureuse, non seulement dans un *home* à elle, à proximité des de Lancey, mais encore sur les rives hospitalières quoique lointaines de son cher Otsego, où il serait si heureux de se fixer pour toujours. Cette supposition semble d'ailleurs confirmée par une lettre écrite de Cooperstown le 26 avril 1812, lettre qui nous montre Cooper procédant à des « améliorations » qu'il ne précise pas mais qui ne peuvent guère se rapporter qu'à des terres où il a déjà décidé de s'établir (71).

Un mois plus tard la déclaration de guerre à l'Angleterre vient probablement contribuer à rendre Mrs. Cooper plus favorable à un projet d'installation à Cooperstown ; car elle ne peut que redouter que son mari ne soit tenté de reprendre du service s'il reste à proximité de New-York et des milieux mariti-

---

(68) Date indiquée sur sa tombe à Cooperstown.

(69) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.*, p. 29).

(70) *Ibid.* : « a neat, but very small house, just beyond the bridge over the Sheldrake. »

(71) Cf. *Corresp.*, p. 84 : « I shall commence my improvements tomorrow morning and intend if possible to improve my time so as to be able to start for home in a fortnight. » Le terme *improvements* est défini comme suit dans une note du *Spy*, Mohawk ed. chap. 1, déb. : « Improvements is used by the Americans to express every degree of change in converting land from its state of wildness to that of cultivation. »

mes. Sans doute le gouvernement ne donne pas l'impression qu'il compte beaucoup sur la marine, et les *War Hawks* fondent ouvertement leurs espoirs d'une guerre fructueuse sur l'invasion et la conquête du Canada (72), si bien que les mois passent sans que l'on songe à mettre en chantier de nouveaux navires (73) et sans que l'on éprouve le besoin de recruter de nouveaux officiers (74). Mais les humiliantes défaites sur la frontière canadienne et, par contre, les succès retentissants et répétés des frégates américaines dans leurs engagements individuels avec des navires de force à peu près équivalente, finissent par déclencher au début de 1813 un important mouvement de constructions navales (75). Cooper a été du petit nombre de ceux qui ont osé prédire ces succès inespérés (76), et son cœur doit bondir dans sa poitrine à l'idée que c'est son ancien navire le *Wasp* qui, en capturant le sloop de guerre *Frolic* après un combat de 43 minutes — combat marqué par une canonnade meurtrière à courte portée et terminé par un abordage à l'arme blanche — a définitivement prouvé qu'à égalité de tonnage et d'armement les Anglais ne méritaient pas leur réputation d'invincibilité (77). Il est vrai qu'un vaisseau de ligne, survenu

(72) Cf. F. A. WALKER, *The Making of the Nation*, *op. cit.* D, 231, et J. B. MCMASTER, *A Brief History of the United States*, *op. cit.* D, p. 256.

Les fédéralistes avaient surnommé *War Hawks* (Faucons de guerre) les partisans de la lutte à outrance.

(73) Cf. *Naval History*, vol. 2, p. 177.

(74) Il y avait même pléthore de capitaines. *Ibid.*, p. 174: « Capt. Hull, having performed the two handsome exploits recorded, now gave up the command of his frigate, with a feeling that was highly creditable to him, in order to allow others an equal chance to distinguish themselves, there being unfortunately many more captains than vessels in the navy, at that trying moment. »

(75) *Ibid.*, p. 201.

(76) Cf. *Switzerland*, lettre 25, déb.: « Mr. Louis Simond, the well-known traveller... said: « I am afraid to prognosticate with you, as you were the only person who foretold the result of the naval combats in the late war with Great Britain. » I probably was not the only true prophet on that occasion, by a good many; but I well remember his laughing at me for these predictions in 1812. »

(77) Cf. *Naval History*, vol. 2, p. 185: « As this was the first combat

après le combat, a capturé le vainqueur et sa prise, mais cela ne diminue en rien le mérite du *Wasp*, et qui sait si Cooper ne songe pas par instants à s'embarquer sur le sloop en construction qui va bientôt porter à son tour ce nom glorieux ? (78) Aussi Mrs. Cooper imite-t-elle peut-être la prudente conduite de l'héroïne des *Lions de Mer* qui, pour éviter que son mari ne finisse par se réembarquer quelque jour, l'engage à s'établir dans l'ouest, loin de cet Océan dont l'odeur seule suffit à lui donner la nostalgie du large (79).

Dans ces conditions, le retour du jeune ménage à Heathcote Hill au début de 1813 (80) est loin de prouver que Cooper est maintenant las de son indépendance et du minuscule cottage qu'il a plaisamment surnommé *Closet Hall* (81). Ce retour n'est en réalité qu'un prélude au départ pour Cooperstown. Cooper a trop de cœur pour ne pas comprendre qu'avant d'emmener sa femme si loin des siens il se doit de lui ménager la possibilité de vivre quelque temps sous le toit paternel, et cela d'autant plus qu'elle attend un deuxième enfant et qu'elle a plus besoin d'être entourée et choyée. Il va même jusqu'à commander à John W. Jarvis, le peintre à la mode (82), un portrait de son beau-père, afin qu'une fois installée à Cooperstown Mrs. Cooper sente toujours à ses côtés une présence réconfortante (83). Mais lorsque le bébé né le 17 avril — une seconde fille, Susan (84)

of the war between vessels of a force so nearly equal, as to render cavilling difficult, the result occasioned much exultation in America, and ...the idea of British invincibility on the ocean was destroyed. »

(78) *Ibid.*, p. 285. Contrairement à ce qu'avance SPILLER (p. 57), c'est ce nouveau sloop, et non l'ancien navire de Cooper, qui disparut mystérieusement après avoir capturé le *Reindeer* et l'*Avon* en 1814. (Cf. *Naval History*, vol. 2, pp. 285-93).

(79) Cf. chap. 30, fin.

(80) Cf. S. F. C. *Family Memories (Corresp.)*, p. 29) « a short time before I was born », dit S. F. C., née le 17 avril 1813.

(81) *Ibid.*, *ibid.* *Closet Hall* signifie littéralement « Château Placard ».

(82) Cf. *Memorial History of New York, op. cit.* D, vol. 4, p. 345.

(83) Cf. S. F. C. *Family Memories (Corresp.)*, p. 11).

(84) Date indiquée sur sa tombe à Cooperstown.



— est assez robuste pour supporter les fatigues d'un long voyage dans une voiture à demi-découverte — une sorte de calèche simplifiée que l'ex-midshipman appelle en conséquence *la rasée* (85) — lorsque d'autre part le mois de juin a définitivement ramené les beaux jours, Cooper sait prendre avec tout son monde la route de l'ouest — sans avoir, comme son père, à employer les grands moyens ! (86)

Si son affection pour Susan de Lancey l'a entraîné en effet à quitter la marine alors qu'il n'était pas encore irrémédiablement découragé par l'attitude du Congrès ; si cette même affection, augmentée de celle qu'il éprouve pour ses deux filles, lui fait peut-être abandonner maintenant l'idée de reprendre du service ; il sait à son tour obtenir de l'amour de sa femme les concessions qu'en son âme et conscience il juge nécessaires à leur bonheur à tous, et, sa vie durant, il agira de la sorte — en mari affectueux, en bon père, et en chef de famille énergique tout à la fois. Il ne sera ni un faible ni un tyran domestique.

Malheureusement les décisions les plus longuement pesées ne sont pas toujours exemptes d'aléas, et il suffit que la petite Elizabeth mange à la dernière étape quelques fraises trop mûres pour que l'arrivée à Cooperstown, déjà assombrie par la mort récente du frère aîné de Cooper (87), soit endeuillée plus encore par la perte de la pauvre enfant (88), perte dont

(85) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.*, p. 10).

(86) *Viðe supra*, chap. 1, pp. 58-59.

(87) Mars 1813. Cf. *Chronicles*, p. 67.

(88) Cf. S.F.C. *Family Memories*: « She died at the house of my Aunt Pomeroy, soon after our arrival from Mamaroneck, in 1813, when I was an infant. Her illness was caused by some over-ripe strawberries given to her at Cherry Valley on the journey. (*Corresp.*, p. 17).

La date exacte du décès d'Elizabeth, indiquée sur sa tombe, est le 13 juillet 1813. D'autre part, le 30 juin 1814, Cooper écrira à sa femme, en visite chez ses parents, qu'elle vient d'être entièrement à lui (entendez à Cooperstown) pendant un an. (*Corresp.*, p. 85). Tout concorde donc pour indiquer que le voyage de Heathcote Hill à Cooperstown eut lieu en juin-juillet 1813. Néanmoins les biographes de Cooper qui en précisent la date, LOUNSBURY, p. 14, MISS PHILLIPS, p. 71, BOYNTON, p. 63, le placent en 1814.

Cooper doit se sentir en partie responsable et qui, en tout cas, l'affecte très douloureusement (89).

Mais Cooper n'est pas homme à se laisser terrasser par le chagrin. Revenu à Cooperstown pour y bâtir une demeure digne d'un fils du Juge Cooper, et condamné par l'ironie du sort à commencer par y creuser une tombe, il en profite pour marquer plus fermement encore sa résolution de se fixer sur les terres qu'il a acquises en bordure du lac, au nord-ouest du village. Faisant choix d'un pittoresque bouquet de jeunes arbres, d'où l'on entend à la fois le babil d'un ruisseau et la caresse rythmée des eaux du lac sur le gravier du rivage, il décide que ce sera là que lui et les siens iront à tour de rôle dormir de leur dernier sommeil, et c'est là qu'il enterre l'enfant que le destin n'a pu lui ravir tout entière (90).

Cela fait, il pousse avec activité la construction d'un cottage, ce qui lui permettra de ne pas abuser de l'hospitalité de sa sœur, Mrs. Pomeroy (91), et de s'installer sur ses terres sans attendre que soit terminée la belle résidence qu'il compte y édifier à loisir. Non content de surveiller et de diriger ses ouvriers, et utilisant sans doute les notions acquises à Oswego, il construit de ses propres mains la véranda du cottage (92), du premier *home* qui sera vraiment à lui, et le travail, peu à peu, atténue sa douleur.

Moins affairée, moins énergique, et bien éloignée de Heathcote Hill, Mrs. Cooper met sans doute plus de temps à se remettre, mais elle est touchée de la sympathie que lui témoigne Isaac (93), le nouveau chef de famille, et lorsque le cottage

---

(89) Cf. S. F. C. *Family Memories* (Corresp., p. 17).

(90) *Ibid.*, *ibid.*

(91) *Ibid.*, *ibid.*

(92) Cf. S. F. C. *Deerslayer*, note D.

Voici ce que Mr. Cooper nous a écrit le 2 avril 1935 au sujet de ce cottage: « *Fenimore Farm*. Inherited it as one of the 23 farms left him by his father. There must have been a house on the farm, as it was rented and close to the village. This house Cooper improved and moved into. »

(93) Cf. S.F.C. *Family Memories*: « My Mother was much attached to

est terminé, lorsqu'elle l'a meublé à son goût — en prenant soin de mettre le portrait de son père à la place d'honneur dans le salon (94) — lorsqu'enfin elle voit arriver, avec la belle saison, la date à laquelle elle ira passer plusieurs mois auprès des siens, c'est d'un œil plus serein qu'elle doit envisager son avenir à Cooperstown.

Pendant son absence son mari lui écrit tous les jours, parfois même deux fois par jour (95), ce qui ne laisse pas d'étonner chez un homme qui « a horreur d'écrire » (96), et qui restera toute sa vie le plus irrégulier des correspondants (97). Mais Co-

---

him; he was very warm-hearted and affectionate, and very benevolent. » (*Corresp.*, p. 13).

(94) *Ibid.*, p. 11.

(95) Cf. lettre de Cooper à Mrs. Cooper (30 juin 1814, *Corresp.*, p. 84).

(96) Cf. lettre de Cooper à Mrs. Cooper (26 avril 1812, *Corresp.*, p. 83).  
« Indeed, my Susan, much as I am averse to writing, I feel a degree of pleasure while addressing you that I never experienced in scribbling to another. »

On notera que cette phrase n'a pas été citée exactement par S. F. C. qui écrit dans *Pages*, p. 18: « The mere mechanical drudgery of writing was irksome to him; so much so, that in a letter dated only a year or two earlier, he made use of the words: « Much as I dislike writing in general, » &c. »

L'addition des mots *in general*, et l'omission du reste de la phrase, permettent à S. F. C. de conclure que son père avait horreur de tenir une plume pour quelque raison que ce fût, alors que le texte exact et complet ne l'aurait autorisée qu'à insister sur la paresse de Cooper au seul point de vue épistolaire.

(97) Voir une lettre encore inédite de S. C. Hall, du *Colburn's Magazine* (*Corresp.*, vol. 3), lettre écrite probablement le 3 mars 1831: « Dear Sir, || You will I trust pardon me for troubling you to read — and, what I know is irksome to you — write a letter. »

Voir encore plusieurs lettres inédites du grand ami de Cooper, Wm. Shubrick (*Corresp.*, vol. 3):

« Macedonian, || Pensacola, 16 th July 1839, || My dear Cooper, || If I was not a more punctual, I will not say a better, correspondent than you are, our letters would indeed be « few and far between »... it is a little surprising that you have not improved considering the good example you have had from me for the last twenty or thirty years — You are certainly past cure and I must be satisfied to receive your *semi-annual communications*... »

« Washington, 17 th February 1846, || My dear Cooper, || ... for a

per se sent tellement seul qu'il se donne le plus souvent possible l'illusion de causer avec sa chère Susan, en lui racontant par écrit les travaux de la journée ou les nouvelles du voisinage. C'est, dit-il, un moyen de combattre l'ennui (98), mais peut-être se rend-il compte également qu'il n'est pas inutile que des lettres fréquentes et bourrées de détails rappellent à sa femme qu'elle appartient maintenant à un autre milieu que celui de Heathcote Hill et qu'elle doit partager les préoccupations de son mari.

Quoi qu'il en soit, ces lettres nous montrent un Cooper très absorbé par ses constructions et par l'exploitation de ses terres. Dans une seule lettre — qui est pourtant la seconde qu'il écrit dans la journée du 30 juin 1814 (99) — il annonce qu'il fait peindre le cottage en rouge brique, comme la grange, et qu'il s'efforce de débarrasser la pelouse des troncs d'arbres qui la déparent encore — ceci pour les constructions et les améliorations. En ce qui concerne les cultures, il craint, dit-il, que la sécheresse ne réduise à peu de chose la récolte de foin. Par contre la récolte de maïs s'annonce bonne, et les autres passables. Plus de doute, l'ex-midshipman est devenu sans effort un propriétaire campagnard accompli.

Après le retour de Mrs. Cooper et de la petite Susan la joie s'installe au foyer du jeune ménage. Une troisième fille, Caroline, ne tarde pas à combler le vide causé par la mort d'Elizabeth (100). D'autre part Mr. de Lancey fait le voyage de Cooperstown pour y conduire sa plus jeune fille, Martha, dont la santé a été fort éprouvée par les fièvres qui, depuis quelque temps, font des ravages autour de Mamaroneck (101). Martha reste toute une année auprès de sa sœur, et elle se remet si bien

---

man whose business is writing you are, I must say, lazy with your pen, at least to one of your correspondents ».

(98) *Corresp.*, p. 85.

(99) *Ibid.*, pp. 84-86.

(100) D'après S.F.C. *Family Memories* (*Corresp.*, pp. 9 et 14), il semble qu'il y ait eu un an d'écart environ entre S. F. C., née en avril 1813, et sa sœur cadette Caroline.

(101) *Ibid.*, pp. 11 et 28.



que son beau-frère, qui a pour elle beaucoup d'affection, la surnommait *Pink* ou *Pinkie* en raison des belles couleurs que font ressortir ses beaux yeux noirs et sa chevelure d'un noir de jais (102). Enfin, les travaux les plus urgents étant terminés, Cooper a suffisamment de loisirs pour faire goûter à sa femme les charmes de son cher village : promenades à cheval jusqu'au sommet de Mount Vision (103), fréquents tête-à-tête en barque sur le lac (104), joyeux pique-niques dans le cadre délicieux de *Three Mile Point*, sorties en traîneau sur la glace en hiver, réunions familiales à Otsego Hall, dans la maison de pierre des Pomeroy, ou dans la belle demeure qu'Isaac — à l'exemple de Richard — s'est fait construire dans un site extrêmement pittoresque (105).

Il est vrai qu'à l'issue de ces réunions le jeune couple doit avoir l'impression de regagner un second *Closet Hall*, à peine moins exigü que le premier, mais chacun sait que ce n'est là qu'un abri temporaire, ainsi que le montre l'imposante bâtisse de pierre qui est en train de s'élever à proximité, au milieu d'une vaste pelouse en pente douce, d'où l'on domine le lac et le village et d'où le regard s'étend jusqu'aux pentes abruptes de la rive opposée (106). Cette bâtisse, comme l'ensemble des terres et comme le cottage, s'appellera *Fenimore*, afin de perpétuer le nom de famille de Mrs. Cooper mère, en attendant que le règlement définitif de la succession permette à son fils de prendre le

(102) *Ibid.*, p. 16.

(103) *Ibid.*, pp. 16-17 : « She rode with my Father before her marriage, and after. She told me they had ridden together, at different times, after her marriage over many of the wood roads of the neighborhood, and had been on Mt. Vision repeatedly, on horseback. »

(104) *Ibid.*, p. 19 : « My Father was fond of boating on the Lake, as may be supposed, and often rowed my Mother out from the little wharf at Fenimore — they two alone together. »

(105) On se rappelle que Richard avait fait construire *Apple Hill* en 1800-01 (sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui *Fernleigh House*). Isaac fit construire *Edgewater* (qui existe encore) de 1810 à 1814. Cf. BIRDSALL, pp. 320 et 191.

(106) Cf. S.F.C. *Family Memories* (*Corresp.*, p. 9) et *Chronicles*, p. 72.

nom de Fenimore sans entraîner de trop grandes complications (107). *Fenimore* sera une demeure à la fois vaste et soignée dans le détail ; elle offrira toutes les commodités indispensables à un gentleman farmer (108), et il va sans dire que Cooper, sa femme et la petite Susan, passent d'agréables heures à observer la façon dont les ouvriers réalisent peu à peu ce programme (109).

On passe aussi bien des heures au jardin, car Cooper est grand amateur de jardinage (110), et, de temps à autre, on monte sur la colline où il élève un troupeau de moutons et à laquelle il a donné en conséquence le nom classique de *Mount Ovis*. La petite Susan a grand' peur d'un farouche bélier mérinos qui répond, lui, au nom exotique de *Sinbad*, mais son père est très fier d'avoir été le premier à introduire cette race de moutons — sinon aux Etats-Unis, comme le veulent certains de ses biographes — du moins dans le comté d'Otsego (111).

Le soir, à la veillée, les parties d'échecs ont toujours leur attrait et Cooper se risque en outre à moduler sur une flûte (112) une romance de Moore, ou encore les notes du *Scots wha hae with Wallace bled* (113), notes martiales et lugubres à la fois, auxquelles sembleront faire écho, pendant tout un été, « les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre ». Un mystérieux étranger ne cessera pas, en effet, cet été-là, d'égrener dans la

(107) Voir chap. I et XII.

(108) Cf. *Chronicles*, p. 72: « the principal dwelling was of considerable size and of a good finish, having all the conveniences of a country residence. »

(109) Cf. S.F.C. *Family Memories (Corresp., p. 9)*.

(110) *Ibid., ibid.*

(111) *Ibid.*, p. 12. MISS PHILLIPS (p. 71) et SPILLER (p. 68) ont peut-être lu dans ce passage *country* au lieu de *County*. S. F. C. est plus explicite dans *A Glance Backward*, p. 189: « he was one of the first to introduce merino sheep into the interior of the State. » Il s'agit sans doute de moutons achetés dans la région de Heathcote Hill. (Cf. lettre de J. W. Kearny, du 27 septembre 1814. *Corresp.*, p. 86).

(112) Cf. S. F. C. *Family Memories (Corresp., p. 16)*.

(113) Cf. *Pages*, p. 322.

nuît, sur la forêt, le lac et les montagnes, les appels troublants de son clairon (114).

Au point de vue intellectuel, il y a toujours, comme à Heathcote Hill, des lectures à haute voix; mais, avec ses huit cents habitants (115), ses trois journaux (116), son tribunal et sa demi-douzaine d'avocats renommés (117), son pasteur anglican (Father Nash) et son ministre presbytérien (118), ses médecins (119), sa forte proportion de familles fortunées et cultivées (120), Cooperstown est loin d'être une de ces bourgades où l'atmosphère intellectuelle semble en quelque sorte raréfiée. Cooper y devient notamment l'ami intime de deux gentlemen anglais, MM. Aitchison et Edmeston, qui habitent ensemble dans le village (121), et il a avec eux des conversations d'autant plus intéressantes qu'elles sont, malgré les opérations en cours, exemptes de tout chauvinisme, et cela au point que Cooper n'hésitera pas à dédier à M. Aitchison son premier roman historique sur la guerre de l'Indépendance (122).

Bien entendu cette largeur d'esprit de Cooper ne saurait l'empêcher d'exulter à la nouvelle de retentissantes victoires comme celle de Perry sur le lac Erié (123), celle de M'Donough sur le lac Champlain (124), ou celle du général Jackson devant la Nouvelle-Orléans (125), victoires qui le dédommagent de la douleur qu'il a dû éprouver à la nouvelle de la mort coura-

(114) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.*, p. 16).

(115) 826 en 1816 (*Chronicles*, p. 66).

(116) Cf. *Chronicles*, p. 67.

(117) Cf. BIRDSALL, chap. 8.

(118) *Ibid.*, pp. 110-12 et 150.

(119) Cf. *Chronicles*, p. 31.

(120) Cf. *Chronicles*, p. 91 et BIRDSALL, p. 194.

(121) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.*, pp. 17-18).

(122) Cf. *Spy* « all Englishmen, who, like yourself, are educated, liberal and intelligent, will readily admit... »

(123) Cf. *Naval History*, vol. 2, chap. 26 et *The Battle of Lake Erie* (1843).

(124) Cf. *Naval History*, vol. 2, chap. 28 et *Putnam's Magazine*, janvier 1869, pp. 49-59.

(125) Cf. *Notions*, vol. 2, lettre 10, mil.

geuse de Lawrence sur le *Chesapeake* (126). Par contre elle doit lui suggérer que l'incendie des édifices publics de Washington peut, jusqu'à un certain point, être considéré comme une réponse à l'incendie du Parlement canadien à York (127), et, s'il consent à improviser une ballade patriotique sur le récent incendie de Buffalo (128), c'est par boutade, et pour rendre service à un chanteur ambulant rencontré dans l'imprimerie de l'*Otsego Herald*, et non parce qu'il veut ignorer que les Américains ont brûlé eux aussi des villages ennemis.

De toute façon la paix signée à Gand dès le mois de décembre 1814, et connue en Amérique un mois après la bataille glorieuse mais inutile de la Nouvelle-Orléans, met un terme aux risques de friction entre Cooper et ses amis britanniques. Elle met également un terme aux velléités de reprendre du service qui, même à Cooperstown, ont pu traverser parfois l'esprit de l'ex-midshipman. Plus que jamais Cooper est maintenant persuadé que c'est à Fenimore qu'il passera le reste de son existence, et lorsque, en 1816, il grave son nom et celui de sa femme sur une pierre qu'il fait encastrier dans un des murs de

(126) Cf. *Naval History*, vol. 2, p. 254: « His deportment during the battle in which he fell, was noble and inspiring, and the loss of the ship may be imputed to his death. Even his enemies eulogized the manner in which he carried his vessel into action, and his dying words were « never strike the flag of my ship. »

(127) Aujourd'hui Toronto. Cf. F. A. WALKER, *The Making of the Nation*, *op. cit.* D, p. 236.

(128) Cf. *Pages*, p. 19. Il est curieux de constater que les biographes de Cooper qui mentionnent cet épisode interprètent mal le texte, pourtant clair, de S. F. C. et imaginent qu'il s'agit de l'incendie de Buffalo au cours de la guerre de l'Indépendance, c'est-à-dire d'un événement bien antérieur à la naissance de Cooper.

Cette première erreur les conduit en outre à placer la composition de cette ballade avant la guerre de 1812. (Cf. MISS PHILLIPS, pp. 51-53 et BOYNTON, p. 46).

Buffalo fut brûlé à la fin de l'automne de 1813 et, en 1814, fédéralistes et républicains de la Législature de l'Etat de New York se disputèrent longuement l'honneur de faire partie du comité chargé de distribuer les secours aux sinistrés, si bien que ceux-ci faillirent ne rien obtenir. (Cf. HAMMOND, vol. 1, pp. 364-5).



sa future résidence (129), c'est évidemment avec l'espoir que cette demeure restera pendant des générations la propriété de sa famille (130). Plus que jamais aussi il comprend la nécessité de contribuer au développement et à la prospérité matérielle et morale de son village et de son comté, et, de fait, il ne tarde pas à être à la fois membre du Conseil de Fabrique de l'église épiscopaliennne de Christ Church, membre du comité chargé de clôturer et d'aménager le cimetière entourant l'église, secrétaire de l'Association du comté pour la Propagation de la Bible, et enfin secrétaire de la Société d'Agriculture (131), organisée le 1<sup>er</sup> janvier 1817 (132), dont il est vraiment la cheville ouvrière, comme en témoigne son Adresse aux Propriétaires du comté d'Otsego en date du 13 mars de la même année (133).

Il est loin de se douter qu'une simple crise de domestiques va être la cause initiale d'un bouleversement complet de ses projets les plus chers. Depuis son départ de Heathcote Hill

(129) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.*, p. 9).

(130) Voir les sentiments d'Isaac lorsqu'il occupe sa résidence d'Edgewater, le 4 décembre 1813: « Moved — where I hope to end my Days — and I pray Heaven to allow this House and this Lot — whereon I this day brought my Family, to descend to my children and to my children's children, and may they increase in virtue and respectability, and become worthy of the blessings of Heaven. » *Journal* cité par BIRDSALL, p. 192.

(131) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.*, p. 12).

(132) Cf. G. P. KEESE, *Harper's Weekly*, July 29, 1871, p. 709.

(133) G. P. KEESE en cite un passage (*ibid.*, p. 709): « The result of similar societies in our country affords undeniable evidence of their usefulness. The Pennsylvania Agricultural Society has wrought a surprisingly advantageous change in the mode of farming in the older counties of that State, and opened the most enviable of all mines to the possession of its inhabitants — a certain and ample return for the labor of the husbandman. Hundreds of farmers in that, as well as in other States, are in the successful practice of modes of husbandry, in the use of labor-saving instruments, or in the possession of improved breeds of cattle, who are ignorant from what source it is that, under God, they derive those blessings. Even we, in the possession of English grasses, and the varieties of apples, plums, etc., and in the use of plaster, are reaping the fruit of seed sown by different societies of this nature. »

l'existence du jeune ménage a été singulièrement facilitée par la présence à Fenimore d'une fidèle servante, ramenée d'Angleterre par les de Lancey, l'excellente Nanny. Après avoir élevé l'aîné des fils de Lancey et la future Mrs. Cooper, cette brave fille s'est mariée avec un fermier de Westchester, est devenue veuve, est rentrée au service de ses anciens patrons, et a finalement décidé de s'attacher à Mrs. Cooper et aux enfants de celle-ci. Comme Nanny a été suivie à Cooperstown par sa fille Susan, qui s'occupe de la cuisine, on peut dire que la mère et la fille font à elles seules l'essentiel des besognes domestiques. Il y a bien, pour servir à table, un jeune esclave nègre donné à Mrs. Cooper par son père — et auquel, par principe, Cooper donne semble-t-il des gages — mais on ne peut pas dire qu'il soit d'une très grande utilité dans la maison, et la remarque est encore plus vraie de Sam Brimmer, le cocher. Dans ces conditions, priver Mrs. Cooper de Nanny et de sa fille, équivaut — comme le dit S. F. C. avec une certaine dose d'égoïsme inconscient — à porter un coup mortel à la paix et à la tranquillité de son foyer.

Le coup n'en est pas moins porté, et sans pitié aucune, par un voisin, un diacre méthodiste, qui réussit à convaincre Nanny qu'il est de son devoir d'épouser — pour le ramener dans le droit chemin — un coreligionnaire veuf et chargé de famille qui risque fort sans cela d'être perdu pour toujours (134).

Au début de 1817 Mrs. Cooper se trouve donc soudain sans bonne d'enfants ni cuisinière, et cela au moment où elle se prépare à mettre au monde un nouveau bébé. Sa cousine, Mrs. Dering, vient bien de Shelter Island pour l'assister (135), mais cela ne suffit pas à résoudre le problème, et, navré du désarroi de sa femme, Cooper la console en lui promettant d'aller passer six mois entiers à Heathcote Hill (136).

---

(134) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.*, pp. 10 et 19-20).

(135) *Ibid.*, p. 20.

(136) *Ibid.*, pp. 20 et 35.

Le 14 mai Mrs. Cooper accouche d'une quatrième fille (137) — qu'elle baptise Ann Charlotte en souvenir de sa sœur restée en Angleterre (138) — et cette naissance est le signal de fiévreux et joyeux préparatifs de départ pour l'est (139). Bientôt ce sont les adieux aux parents et amis, et notamment à Mrs. Cooper mère, que S. F. C. se rappellera comme une vieille dame toujours gantée jusqu'au coude, passant une grande partie de sa journée dans son grand hall — dont elle a transformé toute une extrémité en véritable serre — et se plongeant de temps à autre dans la lecture d'un livre — un roman sans doute — placé à portée de sa main sur un guéridon (140). Il y a loin évidemment, de cette vieille dame paisible, à la volontaire jeune femme qui refusait obstinément de quitter Burlington (141) ou à l'énergique ménagère qui, lors de ses débuts à Cooperstown, empêcha les pompiers du village de pénétrer dans sa demeure en flammes et dit aux domestiques : « Occupez-vous de l'incendie, moi je me charge des pompiers ! » (142) Pourtant sa santé est bonne dans l'ensemble et, si les voyageurs s'éloignent avec quelques inquiétudes, ce doit être au sujet du bon Isaac qui, depuis plusieurs mois, souffre des suites d'une chute malencontreuse, faite dans un match de lutte amical avec son beau-frère Richard Morris (143).

Le voyage d'Albany s'effectue dans « la rasée », attelée de deux poneys gris que Cooper conduit lui-même — en s'efforçant probablement de tenir compte que la petite Charlotte repose dans un panier aux pieds de sa mère ! Puis c'est la des-

(137) Date indiquée sur sa tombe à Cooperstown.

(138) Cf. S. F. C. *Family Memories (Corresp., p. 21)*.

(139) *Ibid.*, p. 21.

(140) *Ibid.*, p. 12. Cette description correspond assez bien avec le tableau représentant Mrs. William Cooper dans son hall.

Cf. MISS PHILLIPS, p. 73 et BOYNTON, p. 115.

(141) *Vide supra*, chap. 1, pp. 58-59.

(142) Cf. *Legends &c.*, p. 125. Est-ce pour se faire pardonner cet incident que les héritiers de William Cooper offrirent en 1815 au village de Cooperstown une pompe à incendie ? Cf. *Chronicles*, p. 66.

(143) Cf. S. F. C. *Family Memories (Corresp., p. 14)*.

cente de l'Hudson sur un bateau à vapeur — moins poétique certes, mais autrement régulier que les sloops à voiles — la rapide traversée de New-York, et enfin l'arrivée à Heathcote Hill et la cordiale réception que l'on peut imaginer (144).

Mrs. Cooper a la douleur de ne pas retrouver sa bonne tante, morte quelque temps auparavant (145), douleur sincère et profonde sans aucun doute, mais qu'atténue forcément la pensée que les terres de Scarsdale, rendues disponibles par cette mort (146), pourront peut-être amener Cooper à renoncer à Fenimore, temporairement tout au moins, et à s'établir à proximité de Heathcote Hill. Sur ces entrefaites le décès de Mrs. Cooper mère, le 13 septembre (147), vient rompre un des liens les plus puissants qui rattachent son fils à Cooperstown, ce qui doit obliger Cooper à mettre sérieusement en parallèle les avantages respectifs de Fenimore et de Scarsdale. La balance semble d'abord pencher en faveur de Fenimore, car, le 14 octobre, nous voyons Cooper prendre une part active au premier concours agricole du comté d'Otsego (148). Mais, après la mort du sympathique Isaac, le 1<sup>er</sup> janvier 1818 (149), Mrs. Cooper doit éprouver plus de répugnance encore à quitter le voisinage des siens, et, la difficulté de trouver de bons domestiques aidant (150), Cooper qui, personnellement, aime beaucoup la société du Westchester (151), et qui peut-être envisage déjà certaines opérations financières dont il sera parlé plus loin, Cooper, croyons-nous, se décide volontiers à construire un nouveau *home* sur la propriété de sa femme.

Cette propriété est située dans l'intérieur des terres, à qua-

---

(144) *Ibid.*, pp. 21 et 23.

(145) *Ibid.*, p. 25.

(146) *Vide supra*, chap. IV, p. 206.

(147) Date indiquée sur sa tombe à Cooperstown. Voir également le *Journal* d'Isaac (BIRDSALL, p. 194).

(148) Cf. BIRDSALL, pp. 111-12.

(149) Cf. *Chronicles*, p. 79.

(150) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.*, p. 20).

(151) Cf. S. F. C. *A Glance Backward*, p. 200.



tre milles au nord-ouest de Mamaroneck. Elle a donc l'avantage d'être suffisamment éloignée de la zone où sévissent les fièvres, qui ont éprouvé non seulement la jeune Martha mais encore plusieurs des habitants de Heathcote Hill (152). Comme d'autre part elle englobe une colline assez élevée la vue s'étend tout de même jusqu'au détroit de Long Island — par-dessus un premier plan champêtre, où fermes, bois et champs cultivés alternent de la façon la plus pittoresque (153).

L'emplacement idéal pour le cottage que Cooper a l'intention de bâtir — car il n'a sans doute ni les moyens ni la patience d'entreprendre la construction d'un second *Fenimore* — serait la partie de cette colline dont les premiers occupants — une des nombreuses familles huguenotes réfugiées dans la région après la révocation de l'Edit de Nantes — ont fait leur humble cimetière. Mais, par respect pour ces tombes — qui lui rappellent sans doute certains vers émouvants de l'Élégie de Gray, un de ses poètes favoris (154) — par égard aussi pour l'évidente piété filiale des descendants de ces hommes frustes « qui dorment à jamais dans leur cellule étroite », et peut-être aussi en souvenir des ancêtres huguenots de sa femme, Cooper se contente d'un site un peu moins pittoresque, à quelque distance de là. Il ira même jusqu'à donner à son habitation le nom d'*Angevine* en souvenir des braves gens qui l'ont précédé sur ce coin de terre (155).

Avec son activité coutumière Cooper s'attelle immédiatement à sa nouvelle tâche et le cottage est terminé en quelques mois (156). Il est plus spacieux que Closet Hall car, outre le corps de bâtiment central, il compte deux ailes, dont l'une sert de grand salon et l'autre de « vivoir » (157), ce qui permet aux

(152) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.*, p. 28).

(153) *Ibid.*, p. 35 et *Pages*, p. 14.

(154) Cf. *Pages*, p. 17.

(155) Cf. S. F. C. *Pages*, p. 15 *Family Memories* (*Corresp.*, pp. 32 et 35) et *A Glance Backward*, p. 200.

(156) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.*, p. 35).

(157) *Ibid.*, p. 35.

Cooper de donner une réception qui leur fait honneur lorsqu'ils pendent officiellement la crémaillère au cours de l'hiver 1818-19.

La petite Susan se souviendra longtemps de cette fête où, pour la première et la dernière fois de sa vie, elle voit danser son vénéré père (158). Elle s'en souviendra aussi longtemps que de la véritable pièce de théâtre, montée par Cooper à Heathcote Hill quelque temps auparavant, avec le concours de ses beaux-frères, de sa belle-sœur Caroline et du médecin de la famille, un voisin, le docteur Bailey (159).

Peut-être S. F. C. exagère-t-elle inconsciemment, dans ses Mémoires, l'éclat de ces petites fêtes; il n'en reste pas moins que ces deux « galas » nous montrent un Cooper bon vivant, un véritable boute-en-train, qui n'a pas l'air de s'être établi dans le comté de Westchester dans le seul but de plaire à ses beaux-parents et à sa femme. Si nous songeons en outre aux vacances qu'il peut de nouveau s'octroyer à Shelter Island, ainsi qu'au plaisir qu'il peut prendre à flâner dans New-York, en compagnie de certains de ses anciens camarades de la marine (160) pleins de leurs exploits récents, nous comprendrons mieux encore sa décision de construire à Angevine.

N'oublions pas non plus que le travail — un travail en rapport avec ses goûts — est aussi nécessaire à Cooper que le

(158) *Ibid.*, pp. 35-36.

(159) *Ibid.*, pp. 34-35. Se souvenant sans doute du succès avec lequel il jouait auprès des amies de sa sœur le rôle de l'amoureux romanesque, Cooper avait choisi *Love-à-la-Mode*, de C. Macklin, pièce où plusieurs coureurs de dot se désintéressent d'une héritière dès qu'ils la croient ruinée, et, dans cette pièce, il s'était attribué, semble-t-il, le rôle du prétendant sincère, celui d'un officier irlandais au service de la Prusse, Sir Callaghan O'Brallaghan, qui, lui, reste fidèle à son amour et reçoit en récompense, et la main de la jeune fille et la fortune qu'elle n'avait pas vraiment perdue. La représentation avait eu lieu dans la salle à manger, devant un auditoire composé des membres des deux familles non pourvus d'un rôle, tandis que les domestiques et les esclaves nègres regardaient à distance, massés dans l'embrasure d'une porte.

(160) Cf. S. F. C. Introduction des *Deux Amiraux*. « There was no greater pleasure for him than « drifting about town », as he expressed it, with an old naval friend. »

plaisir. Or, à ce point de vue, Angevine est pour lui plus intéressant peut-être que Fenimore. Ici comme à Cooperstown il peut s'occuper activement de la culture et de l'amélioration de ses terres — travaux de drainage, plantations, etc., — mais il s'intéresse en outre à l'aménagement d'un véritable jardin à l'anglaise aux alentours de sa demeure, car la mode des jardins paysagers commence à se répandre dans le comté (161). Avec cela il ne manque pas d'occasions de contribuer au bien-être de la population ainsi qu'à la prospérité et au développement de la région. Lors d'une épidémie de petite vérole il fait vacciner à ses frais de nombreux ouvriers d'une usine établie à Mamaronck (162), d'autre part il tient tellement à assurer le succès du concours agricole du comté qu'il confectionne avec sa femme, pour la Société d'Agriculture, un drapeau symbolique représentant une charrue noire sur fond blanc (163). Il peut aussi, grâce à l'amitié de De Witt Clinton, élu Gouverneur de l'Etat de New-York en 1817, jouer dans la milice un rôle important. Le 10 septembre 1818, il est nommé Trésorier de la 4<sup>e</sup> division d'infanterie, et, le 20 juillet 1819, il est promu Intendant de la même division (164). Finalement De Witt Clinton en fait un de ses aides-de-camp, ce qui lui vaut le grade de colonel et la joie de galoper sur le front des troupes, en uniforme bleu et cha-mois (165), et d'éprouver sans doute au maximum cette sensa-

(161) Cf. S.F.C. *Family Memories (Corresp., p. 35)* et *Pages*, pp. 14-15.

(162) Cf. S.F.C. *Family Memories (Corresp., p. 28)*.

(163) *Ibid.*, p. 37.

(164) Nominations vues à Fynmere (Cooperstown) en août 1925.

(165) Cf. S.F.C. *Family Memories (Corresp., p. 37)*. Noter que Cooper, comme beaucoup de ses compatriotes, n'apprécie guère le trot enlevé à l'anglaise. Cf. *England*, lettre 7, mil: « The common paces are either a fast trot or a walk. During the first, the rider invariably rises and falls, a most ungraceful and, in my poor judgment, ungracious movement, for I cannot persuade myself a horse likes to have a Mississippi sawyer on his back. » (Sur les diverses sortes d'arbres immergés en tout ou en partie: *sawyers, sleeping sawyers, planters* — arbres si redoutés des pionniers utilisant les fleuves pour gagner l'ouest — voir S. DUNBAR, *History of Travel in America, op. cit.* D., vol. 1, pp. 296-97).

tion de puissance que lui donne le fait d'être monté sur un beau cheval (166).

Il faut même ajouter que ces nominations successives, dues à la protection d'un homme de premier plan comme De Witt Clinton, ont pour effet de mêler Cooper aux luttes politiques (167), et cela d'une façon qui ne saurait lui être qu'agréable. En premier lieu, aucun des grades qui lui ont été conférés ne constitue un de ces profitables emplois (168) que les victoires électorales font depuis longtemps passer presque automatiquement des mains des vaincus dans celles des vainqueurs (169). On ne peut donc le considérer comme une créature du Gouverneur, comme un de ses agents électoraux, et il reste entièrement libre de le combattre, sans manquer à la reconnaissance, si par hasard il venait à juger qu'il n'est plus l'homme que réclament les circonstances et l'intérêt supérieur du pays. Pour l'instant il lui accorde spontanément sa confiance, d'abord parce qu'il se sent attiré vers lui par une réelle sympathie — fondée probablement sur des analogies de tempérament et de caractère (170) — ensuite parce qu'il reconnaît avec bien d'autres la haute valeur du redoutable concurrent de Madison lors de sa réélection à la Présidence des Etats-Unis (171); parce qu'il apprécie le rôle courageux et patriotique qu'il a joué comme maire de New-York pendant la guerre et au cours de deux redoutables épidémies de fièvre jaune (172); et enfin parce qu'il

(166) Cf. *Switzerland*, lettre 6, fin: « I can only compare the sensation of command I felt... to that which one experiences when he is mounted on a horse whose tread and muscle give assurance of uncommon power. »

(167) Cf. S. F. C. *A Glance Backward*, p. 199: « He was a warm politician, an adherent and personal friend of Governor De Witt Clinton. »

(168) Cf. *Le National*, 1<sup>er</sup> mars 1832, lettre de Cooper contenant des renseignements sur la milice de l'Etat de New York.

(169) Depuis 1801. Cf. HAMMOND, vol. 1, pp. 168-172 et vol. 2, p. 78.

(170) *Ibid*, vol. 2, pp. 269-76. (« Portrait » remarquable de De Witt Clinton).

(171) *Ibid*., vol. 1, chap. 16.

(172) *Ibid*., vol 1, p. 396.



s'enthousiasme pour ses vastes projets de grands travaux publics et parce qu'il admire l'énergie avec laquelle il pousse à la construction du canal du lac Erié (173). Mais, si grande que puisse être l'estime de Cooper pour De Witt Clinton, il n'est pas et ne sera jamais de ceux qui abdiquent leur libre-arbitre en faveur d'un homme politique, si grand soit-il.

Il n'est pas non plus de ceux qui croient nécessaire de s'inféoder à un parti. Après Washington, et comme beaucoup de ses contemporains, il ne pense même pas que la division des citoyens en partis politiques soit indispensable au bon fonctionnement d'un gouvernement républicain (174), et c'est là peut-être pour lui une raison supplémentaire de soutenir De Witt Clinton. Le nouveau gouverneur, en effet, semble vouloir profiter de la quasi-disparition du parti fédéraliste — à la suite de son opposition malencontreuse à la dernière guerre contre

(173) *Ibid.*, vol. 1, p. 424.

(174) Cf. *Washington's Farewell Address*, 17 septembre 1796: « in Governments of a monarchical cast, patriotism may look with indulgence, if not with favor, upon the spirit of party. But in those of the popular character, in Governments purely elective, it is a spirit not to be encouraged. »

Voir aussi *The American Democrat*, pp. 179-182: « Under such a system, in which the fundamental laws are settled by a written compact, it is not easy to see what good can be done by parties, while it is easy to see that they may effect much harm... The effect of party is always to supplant established power. In a monarchy it checks the king; in a democracy it controls the people.. It is a very different thing to be a democrat, and to be a member of what is called a democratic party; for the first insists on his independence and an entire freedom of opinion, while the last is incompatible with either... No freeman, who really loves liberty, and who has a just perception of its dignity, character, action and objects, will ever become a mere party man. He may have his preferences as to measures and men, may act in concert with those who think with himself, on occasions that require concert, but it will be his earnest endeavour to hold himself a free agent, and most of all to keep his mind untrammelled by the prejudices, frauds, and tyranny of factions. »

Voir enfin la préface de *Switzerland* (1836): « The writer... has the misfortune to belong to neither of the two great parties that divide the country, and which, though so bitterly hostile and distrustful of each other, will admit of no neutrality. »

l'Angleterre (175) — pour rallier à ses idées et à ses projets la majorité des anciens fédéralistes et la presque totalité des républicains démocrates (176), à l'exception de ses seuls « ennemis intimes », les irréconciliables *Bucktails* de Tammany Hall (177).

Bref De Witt Clinton, par sa valeur personnelle, par sa politique d'union de toutes les bonnes volontés pour de grandes tâches capables d'assurer la grandeur et la prospérité de l'Etat de New-York, et par le fait même qu'il a pour adversaires, soit des démocrates suspects de démagogie, soit des fédéralistes à qui la guerre n'a pas réussi à ouvrir les yeux sur l'idole britannique, un tel homme paraît réunir toutes les qualités susceptibles de mériter le respect et la sympathie agissante du démocrate sincère (178) et de l'ardent patriote (179) que Cooper est

(175) Cf. *Notions*, vol. 2, lettre 10, déb.

(176) Cf. HAMMOND, vol. 1, p. 445 et (p. 476) le passage suivant : « If Mr. Clinton had any general system of political action, it was one tending to a merger or amalgamation of all parties into one, or to erect out of the two existing parties a third party, the object of which should be his individual support. »

(177) *Ibid.*, pp. 450-51 : « The members of the assembly from the city of New York were from the hot bed of Tammany Hall... There was an order of the Tammany Society who wore in their hats as an insignia, on certain occasions, a portion of the tail of the deer. They were a leading order, and from this circumstance the friends of Mr. Clinton gave those who adopted the views of the members of the Tammany Society, in relation to him, the name of *Bucktails*; which name was eventually applied to their friends and supporters in the country. Hence, the party opposed to the administration of Mr. Clinton, were, for a long time, called the *Bucktail Party*. »

(178) Cooper est un démocrate qui s'oppose également aux « aristocrates » et aux « démagogues ». Voir les définitions qu'il donne de ces termes dans l'*American Democrat* (pp. 94-95 et 99) : « An aristocrat is one of a few, who possess the political power of a country; a democrat, one of the many. The words are also properly applied to those who entertain notions favorable to aristocratical, or democratical forms of government... To call a man who has the habits and opinions of a gentleman, an aristocrat, from that fact alone, is an abuse of terms, and betrays ignorance of the true principles of government, as well as of the world... The peculiar office of a demagogue is to advance his own interests, by affecting a deep devotion to the interests of the people. »

(179) Cf. *Homeward Bound*., chap. 5, déb. : « At the period when the

devenu à la suite de son voyage en Europe et à la lumière des événements de 1812-14. Dans ces conditions la propagande politique à laquelle Cooper se livre maintenant en faveur de de Witt Clinton — mais en toute indépendance et dans la mesure qui lui plaît — constitue pour lui une nouvelle source d'activité et apporte dans son existence un élément d'intérêt qu'on ne saurait sous-estimer.

Notons enfin que le propriétaire d'Angevine sait à l'occasion se créer d'autres occupations — rémunératrices en même temps qu'intéressantes. Comme il l'expliquera plus tard dans les premières pages des *Lions de Mer*, un agriculteur américain n'est vraiment à son aise que lorsqu'il peut ajouter quelques centaines, et même quelques milliers de dollars au produit de ses terres. Cooper profite donc d'un fait que ses vacances à Shelter Island et ses visites à Sag Harbor lui ont révélé, à savoir que l'industrie de la pêche à la baleine, et bien d'autres entreprises maritimes, sont en grande partie financées par les cultivateurs de la région — cultivateurs qui sont passés maîtres dans l'art de faire fructifier leurs économies (180) et qui ont la réputation de « flairer les dollars d'un bout à l'autre de la

entire republic was, in substance, exhibiting the disgraceful picture of a nation torn by adverse factions, that had their origin in interests alien to its own; when most were either Englishmen or Frenchmen, he [Edward Effingham] had remained what nature, the laws, and reason intended him to be, an American. »

(180) Cf. *Sea Lions*, chap. 7, mil. « With such men, it is only necessary to exhibit an account with a fair prospect of large profits, and they are ever ready to enter into the adventure, heart, hand, and pocket. Last season, it may have been to look for whales on the coast of Japan; the season before that, to search for islands frequented by the seals; this season, possibly to carry a party out to hunt for camelopards, set nets for young lions, and beat up the quarters of the rhinoceros on the plains of Africa; while the next, they may be transporting ice from Long Pond to Calcutta and Kingston — not to say to London itself. »

Voir encore HERMAN MELVILLE, *Moby Dick* (1851), chap. 16, mil. « People in Nantucket invest their money in whaling vessels, the same way that you do yours in approved state stocks bringing good interest. »

terre (181) — et il achète avec son cousin Charles Dering un navire baleinier, l'*Union*.

H. W. Boynton, et après lui R. E. Spiller, ont insisté avec raison sur ce curieux aspect de l'activité de Cooper, que Lounsbury et Miss Phillips n'avaient guère signalé que pour mémoire (182) et qui pourtant fut peut-être une des causes déterminantes de son installation à Angevine. Mais il est pénible de constater que H. W. Boynton est allé jusqu'à accuser S. F. C. d'avoir, par snobisme, dissimulé cette entreprise commerciale de son père (183), alors pourtant qu'elle en parle longuement dans l'introduction des *Lions de Mer* pour expliquer comment le romancier avait acquis dans sa jeunesse les connaissances nécessaires à la rédaction de cet ouvrage.

Il faut noter en effet que l'introduction rédigée par Susan ne se borne pas à dépeindre — ainsi que nous l'avons vu — l'existence « semi-aquatique » de Cooper à Shelter Island, à retracer l'histoire de la pêche à la baleine dans ces parages, et à nous représenter l'ex-midshipman se documentant sur cette pêche avec un intérêt des plus vifs. Elle mentionne en outre l'achat de l'*Union*, de Sag Harbor, par Cooper et Charles Dering, et elle déclare que le navire fit plusieurs voyages profitables avant que Cooper n'en vendît sa part. La seule critique que l'on puisse adresser à Susan, c'est d'avoir commis une erreur de date en plaçant l'achat de l'*Union* après la publication de l'*Espion*, soit en 1821-22, et une erreur géographique en lui faisant doubler le Cap Horn, alors qu'elle aurait pu facilement éviter ces deux erreurs en se reportant à la première page d'un joli cahier, à couverture illustrée, que nous avons eu la bonne fortune de feuilleter à Cooperstown et qui débute comme suit : « COMPTES DU NAVIRE UNION | VOYAGE N° 2 | 1820. | Compte des dépenses nécessitées par le déchargement du navire

---

(181) Cf. *Sea Lions*, chap. 16, fin « men who are renowned for scenting dollars from pole to pole. »

(182) Cf. BOYNTON, pp. 72-76, SPILLER, pp. 70-71, LOUNSBURY, p. 74 et MISS PHILLIPS, p. 158.

(183) Cf. pp. 69 et 72.



*Union* en provenance de la côte du Brésil et par son équipement en vue de son voyage N° 2 pour le même endroit en juillet et août 1820. »

Il convient d'ajouter que, bien avant de rédiger pour la maison Houghton & Mifflin l'introduction des *Lions de Mer*, S. F. C. avait dit l'essentiel de toute cette affaire dans son anthologie des œuvres de son père, et cela à propos du *Corsaire Rouge* : « Après avoir quitté la marine, et pendant qu'il vivait à Angevine, Mr. Cooper devint co-propriétaire d'un navire baleinier. Ce navire s'appelait l'*Union* et son port d'attache était Sag Harbor, mais, à plusieurs reprises, il fit de courts voyages sur la côte pour cause de réparations et pour divers autres motifs, et deux ou trois fois Mr. Cooper en prit le commandement, beaucoup plus par plaisir sans doute que pour toute autre raison. Un de ces voyages le conduisit à Newport, qui lui plut beaucoup, et c'est là que, quelques années plus tard, il plaça les premières scènes du *Corsaire Rouge* » (184). Passage laconique évidemment, mais qui ne dissimule rien d'important et qui surtout nous permet d'imaginer la joie profonde que l'ancien matelot du *Sterling* devait ressentir à arpenter de temps à autre le pont d'un navire bien à lui, et à commander la manœuvre du ton d'un homme qui est « maître après Dieu ».

Ainsi les goûts de Cooper en apparence les plus contradictoires sont satisfaits, à tour de rôle, dans l'existence harmonieuse qu'il vient de se créer à Angevine tout en assurant le bonheur et la tranquillité de sa femme et de ses enfants. A trente ans, après une jeunesse fertile en coups de théâtre — expulsion de Yale, mariage précipité, carrière navale coupée court — après de nombreuses pérégrinations à la recherche d'une résidence définitive, il semble avoir enfin trouvé son équilibre. Mais Cooper est avant tout une force, une personnalité dynamique aux réactions violentes, aux décisions soudaines, et voici qu'un incident sans importance va brusquement changer tout le cours de sa destinée.

---

(184) Cf. *Pages*, pp. 182-83.

Un soir, à la veillée, dans les derniers mois de 1819 ou tout au début de l'année 1820 (185), Mrs. Cooper, légèrement souffrante, s'étend sur un sofa et prie son mari de lui lire quelques chapitres d'un roman anglais arrivé par le dernier paquebot (186). Il s'agit d'un roman de société à intention moralisante dans le genre de ceux de Mrs. Opie, genre auquel Cooper sait gré d'avoir débarrassé la littérature de la « sentimentalité morbide » qui s'étalait dans les œuvres ultra-romanesques des romancières de la fin du dix-huitième siècle (187). Mais, en cette occasion, il ne trouve à son goût ni le titre, ni l'apparence extérieure du livre, et la lecture des premières pages ne confirme que trop ses appréhensions. Il fait, pour continuer, un effort de plus en plus pénible, et finalement, dans un mouvement de colère, il jette l'ouvrage en s'écriant inconsidérément : « Je serais capable de faire mieux, c'est tout dire ! » — « Je t'en défie bien », riposte Mrs. Cooper, tout amusée à l'idée d'embarasser son fougueux mari en le prenant au mot. Mais Cooper a trop d'amour-propre et trop d'énergie pour rétracter ses paroles, et, séance tenante, il imagine les grandes lignes d'un roman analogue à celui qu'il vient de jeter et dont l'intrigue se déroulera par conséquent en Angleterre. Ce roman, ce sera *Précaution*, et Cooper est loin de se douter qu'il sera suivi, dans l'espace d'une trentaine d'années, de plus de trente autres ouvrages d'imagination, qui feront du gentleman farmer d'Angleterre un romancier plus fécond que Walter Scott lui-même !

---

(185) « This book was written in 1819 », disent les notes autobiographiques de 1842. « It was written and published in 1820 » disent celles de 1844.

(186) Sauf indications contraires les détails de cette scène sont tirés de S. F. C. *Pages*, p. 17, et *Family Memories (Corresp.)*, p. 38).

(187) Cf. *Knickerbocker Magazine*, December 1838, vol. 12, p. 363 (compte rendu de la biographie de Walter Scott par Lockhart).



## CHAPITRE VI

### Précaution

*« I came before you, as a writer, when the habit of looking to others for mental aliment most disqualified the public to receive a native author with favor...*

*Accident first made me a writer, and the same accident gave a direction to the subject of my pen.»*

(A LETTER TO HIS COUNTRYMEN, BY J. FENIMORE-COOPER, 1834, p. 98).

*« PRECAUTION was quite as much noticed as it deserved — most people, indeed, fancied it an English book... » (1) (J. F. C. NOTES AUTOBIOGRAPHIQUES, 1842).*

Influencés sans doute par la biographie classique de Lounsbury, la plupart des historiens de la littérature américaine ne manquent pas d'insister sur ce qu'il y a de paradoxal dans le fait qu'un gentleman farmer, qui « avait horreur de tenir une plume », et qui, à l'âge de trente ans, « n'avait encore rien écrit », ait pu, non seulement s'atteler d'emblée à un long

---

(1) « Je me suis présenté à vous, comme écrivain, au moment où votre habitude de vous en remettre à d'autres [nations] pour votre nourriture intellectuelle rendait le public particulièrement incapable d'accueillir avec faveur un auteur américain...

C'est par accident que je suis devenu écrivain, et le même accident donna une direction au sujet que traitait ma plume. » (*Lettre de J. F. C. à ses Compatriotes*, 1834, p. 98).

« *Précaution* eut tout le succès qu'il méritait; la plupart des gens, en vérité, s'imaginèrent que c'était un ouvrage anglais... »



roman, mais encore devenir « le plus prolifique des écrivains américains. » (2) Malheureusement les données sur lesquelles ils raisonnent n'ont que d'assez lointains rapports avec la réalité, ainsi que le démontrent les chapitres qui précèdent.

Nous avons vu en effet que, lorsque Cooper déclare qu'il a « horreur d'écrire », il veut simplement parler de la difficulté qu'il éprouve à tenir sa correspondance à jour, et que cette difficulté le poursuivra toute sa vie — comme en témoignent plusieurs lettres inédites de son ami intime William Shubrick.(3) Nous avons noté d'ailleurs qu'au dire de Cooper lui-même cette « horreur d'écrire » se transformait en un véritable plaisir dès qu'il correspondait avec sa chère Susan, et que, pour elle, il allait parfois jusqu'à expédier deux lettres dans la même journée. (4) Enfin nous avons signalé son activité à Cooperstown en qualité de secrétaire de la Société d'Agriculture — charge qu'il n'aurait pas acceptée s'il avait vraiment éprouvé de la répugnance à tenir une plume.

En ce qui concerne la deuxième affirmation de Lounsbury — affirmation d'autant plus surprenante que les tentatives littéraires de Cooper avant Précaution avaient été énumérées dès 1861 par S.F.C. dans son anthologie des œuvres de son père (5) — nous avons vu le petit James, à peine âgé de dix ans, dicter à un de ses camarades plusieurs chapitres d'un roman d'aventures et de chevalerie sur le modèle — bien mal choisi d'ailleurs — de *Don Bellianis de Grèce*. (6) Quatorze ou quinze ans plus tard, nous l'avons entrevu improvisant une ballade patriotique sur l'incendie de Buffalo par les troupes anglaises. (7) Cette ballade, nous dit S.F.C. (8), n'était pas le premier effort poétique de Cooper, qui s'était déjà amusé à rimer, tant

---

(2) Cf. LOUNSBURY, p. 16.

(3) Cf. chap. V., p. 230, notes 96 et 97.

(4) *Ibid.*, note 95.

(5) Cf. *Pages*, pp. 18-19.

(6) Cf. chap. II, pp. 107-09.

(7) Cf. chap. V, p. 235.

(8) Cf. *Pages*, pp. 18-19.

sur le mode sentimental que sur le mode comique, d'où la facilité avec laquelle il jeta sur le papier les trente ou quarante strophes sollicitées par le chanteur ambulante dans l'imprimerie de l'*Otsego Herald*. Imprimées aussitôt — peut-être sur les mêmes presses qui avaient déjà servi pour les premiers chapitres de son roman — chantées et vendues dans toute la région, ces strophes constituent vraiment la première publication littéraire de Cooper, et, bien que leur auteur anonyme n'ait pas jugé bon d'en conserver un exemplaire pour la postérité, bien qu'il ait, paraît-il, rougi d'elles en les entendant chanter dans un salon quelques années plus tard, elles suffiraient à infirmer les déclarations catégoriques de Lounsbury — même si S. F. C. n'ajoutait pas qu'une *deuxième ballade* fut composée peu de temps après la première, et dans des conditions *exactement semblables*, (9) — même si G. Pomeroy Keese ne nous avait pas conservé le fragment déjà cité de l'Adresse aux Propriétaires du Comté d'Otsego. (10)

Examinée à la lumière de ces faits, la genèse de Précaution paraît beaucoup moins paradoxale, et elle le devient moins encore si l'on tient compte des goûts littéraires accusés par Cooper à cette époque, c'est-à-dire de son ardeur à monter une pièce de théâtre à Heathcote Hill, de son amour toujours très vif pour la lecture (11) et enfin de l'émotion avec laquelle, certains soirs, il lit à haute voix ses poètes favoris, ainsi que nous le raconte sa fille dans un nouveau passage inexplicablement négligé par Lounsbury : « Sa façon de lire les vers était particulièrement remarquable, à la fois bien rythmée et pleine d'un profond sentiment poétique. Pour Shakespeare il ne se faisait jamais prier, et il savourait avec une joie visiblement sincère les scènes tragiques ou comiques où se manifeste son génie. Pope, Thomson et Gray étaient également au nombre

---

(9) Cf. *Pages*, p. 19.

(10) *Vide ante* chap. V, p. 236, note 133.

(11) Cf. S. F. C. *Family Memories (Corresp., p. 38)*: « He always read a great deal, in a desultory way. Military works, travels, Biographies, History — and novels! »

de ses favoris, mais ce n'était que rarement qu'on pouvait lui persuader de lire plus d'une page ou deux de Milton. Le grand poète épique était à son avis trop froidement correct et trop classique de tempérament pour le sujet qu'il avait choisi. Jamais il ne changea d'idée sur ce point et fréquemment il s'écriait : « C'est Shakespeare qui aurait dû écrire le *Paradis Perdu*. Quel poème il aurait donné au monde ! » (12)

On objectera peut-être que les romans ne devaient tenir qu'une place réduite dans les lectures de Cooper. Ne nous dit-il pas lui-même, dans ses notes autobiographiques, qu'entre vingt et trente ans il ne lut que peu de romans, et qu'il ne les aimait guère ? (13) Mais Cooper parle de cette période dans son ensemble et des romans en général, et ses déclarations complètent sans les contredire celles de S. F. C., qui nous le montrent se passionnant à partir de 1814 pour les *Waverley Novels*, dont il attribue immédiatement la paternité à Walter Scott, le poète. (14) N'avons-nous pas vu également que, s'il déteste la « sentimentalité morbide » des romans de la fin du siècle, il apprécie la saine morale des romancières de la nouvelle école ? (15)

On ne néglige que trop l'opinion de Cooper sur cette école, et c'est peut-être pour cette raison que nombre de critiques crient une seconde fois au paradoxe en notant que le romancier de la forêt vierge et de l'océan a débuté par un roman de société à intention moralisante. Si l'on se reporte en effet au

(12) Cf. *Pages*, p. 17. Exagérant à notre avis la pensée de S.F.C., Mr. BOYNTON s'exclame (p. 79) : « He had a blind spot for Milton, and thought Shakespeare should have written *Paradise Lost* ! »

Un passage de *Switzerland* (lettre 26, mil.) prouve en effet que Cooper était loin d'être insensible à la poésie de Milton. Parlant du panorama du lac de Genève vu de la route au-dessus de Vevey, il déclare : « I shall not affirm that this was the finest view we had yet seen in Switzerland, but I do think it was the most exquisite. It was Goëthe compared to Schiller ; Milton to Shakespeare ; Racine to Corneille. »

(13) Version de 1842 : « Between the ages of twenty and thirty, I read few novels, and cared very little about them. »

(14) Cf. *Pages*, p. 17.

(15) Cf. chap. V, p. 249.

numéro du *Knickerbocker Magazine* où Cooper est amené, à propos de la biographie de Scott, à dire ce qu'il pense des précurseurs immédiats du Grand Ecossais, on s'aperçoit que son admiration pour les romans à la fois mondains et moraux du début du siècle est loin d'être feinte, et qu'elle s'explique d'autant mieux qu'il englobe dans la nouvelle école, non seulement Mrs. Opie et Hannah More, mais encore Miss Edgeworth et Jane Austen. (16) Dans ces conditions on comprend qu'il ait pu se mettre à écrire *Précaution* avec un certain plaisir, et sans avoir la désagréable impression de faire œuvre futile. On comprend aussi que, dans le cours de sa carrière, il soit revenu plusieurs fois à ce genre de roman, comme le prouvent — n'en déplaise aux critiques mal informés — *Imagination et Cœur* (1823), *Eve Effingham* (1838), *Le Mouchoir* (1842) et, jusqu'à un certain point, *Les Mœurs du Jour* (1850).

Pour de nombreux contemporains de Cooper, et pour certains critiques modernes, *Précaution* est encore un roman paradoxal à un troisième point de vue. Comment ne pas s'étonner d'après eux qu'un Américain n'ayant séjourné à Londres que quelques jours à peine, quelques semaines au plus, en qualité de simple matelot, ait pu entreprendre de décrire la société anglaise, et y réussir — ainsi que nous le noterons plus loin — au point de voir son ouvrage réimprimé en Angleterre comme un roman anglais ? (17) A cela nous n'irons pas jusqu'à répondre

---

(16) Cf. décembre 1838, vol. 12, p. 363 : « The pretension of Mr. Lockhart, that to Sir Walter Scott is the world indebted for the healthful class of novels that have succeeded, and indeed eradicated, the sickly sentimentalism of the old school, is so extravagant as to amount to audacity. We see in it the cool assertion of the hireling reviewer, rather than the well-weighed remark of the historian and biographer. To say nothing of twenty others, Miss Edgeworth alone had supplanted the sentimentalists before Scott was known, even as a poet. This whole school, which includes Mrs. Opie, Mrs. More, Miss Austin, and Mrs. Brunton, not to say Madame d'Arblay, was quite as free from sentimentalism as Scott, and, because less heroic, perhaps more true to every-day nature. »

(17) Cf. Notes autobiographiques, version de 1842 : « Many of the critical sages of this country fancied they saw the evidence that it was written in England, and set up here as a mystification. » Voir aussi



avec Cooper que Précaution « ne témoigne que de notions extrêmement superficielles sur la société anglaise », car, au moment où il s'exprimait ainsi dans ses notes autobiographiques, il avait tellement étudié l'Angleterre qu'il ne pouvait s'empêcher de faire peu de cas de la connaissance qu'il en avait eue vers 1820. (18) Nous nous contenterons de faire remarquer qu'il y a tout de même une grande part de vérité dans la déclaration de Cooper et que, de toute manière, ce qu'il peut y avoir de couleur locale dans Précaution s'explique sans difficulté si l'on se rappelle que l'auteur avait été pendant deux ans l'élève du très britannique Révérend Ellison ; que, matelot du *Sterling*, il avait, pendant plus de trois mois, observé avec une sorte de passion le pays qu'on lui avait appris à révéler ; et qu'il avait enfin vécu plusieurs années dans l'intimité de son beau-père, ancien élève de Harrow, qui avait fréquenté la meilleure société anglaise. (19)

---

W. B. CAIRNS, *British Criticisms of American Writings. Op. cit. C.*, p. 114 : « Cooper's experience in England before 1820 had been limited to a few days of shore leave in London when, in preparation for a commission in the navy, he was serving as a common sailor on an American ship anchored in the Thames. How was it that while the American visitor to-day is often perplexed over minor matters of rank and usage in the English social system, this inexperienced writer could manage his company of nobles, gentry, clergy and military men and make no blunder that would betray to Englishmen themselves his alien origin? »

(18) Version de 1842 : « The knowledge it betrayed of English society was of the most worthless and superficial kind, and yet I think it gained me more reputation in that way than my own subsequent work on England — a book written after six visits to the country, and under circumstances singularly favorable to observation ! »

(19) Peut-être enfin Cooper se livra-t-il, pour écrire Précaution, à ces lectures biographiques et héraldiques qui lui permirent quelques années plus tard (1825) de pouvoir certifier que Lord de Ros était le plus ancien baron d'Angleterre, ce qui lui valut de gagner un pari fait avec Mr. Wortley Montagu, le futur Lord Wharncliffe.

Dans l'introduction des *Mohicans* (déb.), S. F. C. dit bien que ces lectures avaient été faites « récemment », mais, dans *Pages* (p. 122), elle dit : « some years earlier », quelques années plus tôt.

Voir dans PHILLIPS (p. 127) la photographie du sceau gagné par Cooper avec la devise écossaise : « He that will to Cupar, maun to Cupar. »

Voir aussi notre chapitre XI, déb.

Certains voient enfin un quatrième et dernier paradoxe dans le fait qu'un ardent patriote comme Cooper ait pu placer la scène de son premier roman en Angleterre, et, chose plus étonnante, l'écrire en se donnant pour un sujet britannique. Mais, pour ce qui est du premier point, Cooper lui-même nous déclare dans la préface de la réimpression de 1839 que c'était là une conséquence de sa gageure. (20) Quant au second, on peut à notre avis l'expliquer en partie de la même façon, et aussi à la lumière de la phrase de la *Lettre de Cooper à ses Compatriotes* que nous avons tenu à placer en tête du présent chapitre.

Dans cette phrase — d'autant plus importante qu'elle fait partie d'un ouvrage qui doit être considéré comme le testament littéraire de Cooper en 1834 (21) — l'auteur de *Précaution* rappelle en effet à ses concitoyens qu'il s'est présenté à eux, comme écrivain, à une époque où ils avaient l'habitude de laisser à l'Angleterre le soin de pourvoir à leur nourriture intellectuelle, ce qui les rendait particulièrement inaptes à accueillir avec faveur les productions d'un auteur américain. Cooper a donc pu, croyons-nous, considérer en 1820 que, s'il publiait *Précaution* comme étant l'œuvre d'un Anglais, il ne ferait en somme que se soustraire légitimement à l'inique handicap infligé aux écrivains américains — et qu'il se ménagerait par surcroît un moyen de juger de la valeur ou de la médiocrité de son roman d'après la réaction d'un public non prévenu.

On pourrait, il est vrai, faire remarquer que le public américain ne s'était pas toujours montré aussi injuste que Cooper voulait bien le dire pour les productions nationales, et notamment pour les romans à intention moralisante — témoin le succès durable de *La Coquette*, de Mrs. Foster (1797), roman dont l'action se passe aux Etats-Unis, et qui aurait dû plaire à

---

(20) « It has been said that *Precaution* owes its existence to fortuitous circumstances. The same causes induced its English plot. »

(21) Cf. pp. 98-99: « It is under this conviction that I lay aside the pen... I confess I have come to this decision with reluctance, for I had hoped to be useful in my generation... But it has been ordered differently. »

l'auteur de *Précaution* puisqu'on n'y rencontre, paraît-il, ni la sentimentalité exagérée de la *Puissance de la Sympathie* de Mrs. Morton (1789), ni les effets par trop dramatiques accumulés dans *Charlotte Temple* (1790) par l'anglo-américaine Mrs. Rowson. (22) De même il est permis de s'étonner que Cooper n'ait pas trouvé quelque encouragement dans le succès tout récent du premier volume du *Sketch-Book* de Washington Irving, (23) volume qui contenait tout au moins un conte bien américain, celui de Rip Van Winkle. Mais peut-être Cooper pensait-il surtout à la réception plutôt froide réservée par les Américains à leur premier romancier de profession, Charles Brockden Brown, (24) et cela malgré la valeur et la puissance d'œuvres comme *Wieland* et *Edgar Huntly*, qui l'avaient fortement impressionné dans son enfance. (25) D'ailleurs, comme le constate un ouvrage consacré à cette

(22) Nous empruntons ces détails à la thèse de LILLIE DEMING LOSHE: *The Early American Novel*, Columbia University, 1907, *op. cit.* C. pp. 7-14.

(23) Publié à New-York en mai 1819.

(24) Cf. LOSHE, p. 82. « John Neal, in his *Randolph*, published in 1823... complains bitterly of the complete neglect of Charles Brockden Brown by his countrymen. « Few of our literary men have read him » he says. »

Voir aussi CAIRNS, *op. cit.* C. p. 198: « Neal also attacked America for its neglect of Brown, saying there had never been a second American edition of his works. »

Voir enfin, plus loin (chap. VII, pp. 296-97), la préface de la première édition de *l'Espion*.

Les Américains se montrèrent plus justes envers Brockden Brown après le succès de la réimpression de quelques-unes de ses œuvres en Angleterre en 1822. C'est ce qui explique le passage suivant de Cooper dans ses *Notions of the Americans* (1828), vol. 2, lettre 6, fin: « This author (Mr. Brockden Brown) enjoys a high reputation among his countrymen, whose opinions are sufficiently impartial, since he flattered no particular prejudice of the nation in any of his works. »

(25) Cf. *Pages*, p. 130. « Mr. Cooper had not read *Edgar Huntley* since his own boyhood... Of the books of Brockden Brown, *Wieland* had made the deepest impression on his mind » et *Notions* vol. 2, lettre 6, fin: « I remember to have read one of his books (*Wieland*) when a boy, and I take it to be a never-failing evidence of genius, that, amid a thou-

période : « Bien que les années 1815-1820 aient été marquées en Angleterre par une renaissance du roman, grâce à la popularité immédiate des œuvres de Scott, ces années n'en furent pas moins pour l'Amérique une période de découragement et d'inactivité. Les efforts patriotiques des premiers romanciers américains n'avaient, semblait-il, abouti à rien. Le public continuait à lire des romans, mais il lisait des romans anglais, et il comptait sur la critique anglaise pour lui dire quels romans il devait lire. » (26) En faut-il davantage pour comprendre que Cooper ait pu juger prudent de ne pas arborer le pavillon américain sur le premier esquif de sa construction, pour le cas où il se hasarderait à le lancer un jour au milieu des vagues, des récifs et des vents de l'océan littéraire ?

Il ne semble pas en effet que Cooper ait, dès le début, sérieusement envisagé la publication de son roman. « Je ne puis guère dire que je commençai cet ouvrage avec la moindre intention de le publier », écrira-t-il dans la préface de 1839, et S. F. C. affirme à deux repries (27) que, malgré la rapidité avec laquelle il avait rédigé les premières pages, et le plaisir qu'il y avait pris, il aurait volontiers renoncé à son entreprise si Mrs. Cooper ne l'avait encouragé en lui assurant que son roman, une fois terminé, ne serait pas indigne d'être envoyé à l'imprimeur. Ce fut paraît-il cette intervention de Mrs. Cooper qui sauva Précaution du sort du roman de chevalerie inspiré par *Don Bellianis de Grèce*, et Cooper se remit au travail avec d'autant plus d'ardeur qu'il savourait par avance la surprise qui se préparait pour ses parents et amis.

---

sand similar pictures which have succeeded, the images it has left still stand distinct and prominent in my recollection. »

On voit par ces citations et celles de la note précédente que Mr. BOYNTON s'avance beaucoup en disant, p. 87 : « He [Brockden Brown] died in 1810, his books died soon after. There is no evidence that Cooper knew them. »

(26) Cf. LOSHE, *op. cit.* C. p. 82.

(27) Cf. *Pages*, p. 19 et *Family Memories (Corresp., p. 38)*.



Toujours grâce aux renseignements fournis par sa fille, nous pouvons nous le représenter discutant avec Mrs. Cooper les détails de l'intrigue, noircissant feuille sur feuille dans le grand salon d'Angevine transformé en cabinet de travail, et appelant enfin sa chère Susan pour lui lire le ou les chapitres qu'il venait de rédiger. S. F. C. se souvient même que, s'étant un jour glissée inaperçue sous la table, pendant que son père allait chercher Mrs. Cooper, elle fut ensuite si émue par la lecture des infortunes d'un des personnages, qu'elle se mit à pleurer à chaudes larmes et que ses parents durent s'interrompre pour la consoler de son inexplicable chagrin. (28)

Il y a pourtant une question sur laquelle S. F. C. n'arrive pas à satisfaire notre curiosité. Nous voudrions en effet savoir jusqu'à quel point, pendant toute cette période, l'auteur de *Précaution* s'inspira du roman qui avait donné lieu à sa gageure. Or S. F. C., non seulement ne nous indique pas le titre de ce roman — ce qui nous permettrait de résoudre le problème par la comparaison des deux ouvrages — mais encore nous met dans un cruel embarras par suite des différences notables que présentent les principales versions qu'elle a laissées des circonstances de la gageure.

D'après l'anthologie de 1861, Cooper « commença immédiatement à imaginer les grandes lignes d'un roman dans le genre du volume qu'il venait de rejeter (29). » Nous sommes donc amenés à penser que la ressemblance entre les deux ouvrages devait se limiter à un certain air de famille — ce qui d'ailleurs paraît très plausible, puisque Cooper se mit à l'œuvre alors qu'il n'avait lu que quelques chapitres du roman anglais. Renchérissant sur l'anthologie, les *Mémoires* de 1883 réduisent à presque rien l'influence de cet ouvrage, car il y est dit que Cooper « résolut d'imiter le ton et le genre d'un roman anglais

---

(28) Cf. *Family Memories (Corresp.)*, pp. 38-39.

(29) Cf. *Pages*, p. 17: « He... immediately began throwing together the outline of a tale, something in the style of the rejected volume. »

du type courant. » (30) Par contre un article biographique, publié dans l'*Atlantic Monthly* en février 1887, semble affirmer que l'intrigue de Précaution s'inspire jusque dans le détail de celle du roman qui avait lassé la patience de Cooper (31).

Ne tenant compte que de cet article, et l'interprétant à notre avis trop littéralement ; constatant par ailleurs de curieuses correspondances entre Précaution et *Orgueil et Préjugé* de Jane Austen ; Mr. H. H. Scudder conclut (*Sewanee Review*, avril 1928), que c'était ce dernier ouvrage que Cooper était en train de lire à sa femme le soir de son mémorable pari. Peut-être Mr. Scudder n'a-t-il pas songé qu'en soutenant cette thèse il faisait de Cooper un lamentable « Philistin », incapable d'apprécier les beautés du chef-d'œuvre de Jane Austen et en particulier cette entrée en matière si aisée, si rapide et si pétillante d'esprit, qui demeure un modèle du genre. Peut-être aussi n'a-t-il pas remarqué que S. F. C. déclare à plusieurs reprises que le roman que lisait son père était une nouveauté. (32) Or, en 1819, deux ans après la mort de Jane Austen, *Orgueil et Préjugé*, publié en 1813, avait depuis longtemps pris rang parmi les romans connus et appréciés (33). En tout cas il n'est pas venu à l'idée de Mr. Scudder que les quelques ressemblances troublantes qu'il signale avec raison peuvent fort bien s'expliquer, non par le mépris, mais par l'admiration de Cooper pour l'ouvrage de Jane Austen — admiration qui l'aurait incité à utiliser certaines données des meilleurs romans de la nouvelle école pour mieux éclipser celui qu'il avait si sévèrement critiqué.

(30) Cf. *Family Memories (Corresp., p. 38)*: « resolved to imitate the tone and character of an English tale of the ordinary type. »

(31) Cf. pp. 199-206, *A Glance Backward*: « an elaborate imitation in plot and character of the rejected English tale was the consequence. »

(32) Cf. *Pages*, p. 17: « a new novel chanced to lie on the table », et *Family Memories (Corresp., p. 38)*: « A new novel had been brought from England in the last *monthly packet*... he was reading this newly imported novel. »

(33) Cf. LÉONIE VILLARD, *Jane Austen*, thèse de Sorbonne 1914, pp. 147-49 et 389.

R. E. Spiller, de son côté, rappelle qu'Anna Mulford assure qu'il existe à Sag Harbor une tradition d'après laquelle l'ouvrage en question serait *Discipline*, de Mrs. Brunton. (34) Mais, bien que Mrs. Brunton ait été citée par Cooper parmi les romancières de la nouvelle école, nous pensons que la date de publication de son roman, 1814, nous interdit de prendre ce dernier en considération. Il n'en serait pas de même des *Nouveaux Contes* de Mrs. Opie, publiés en juillet 1818, s'il ne s'agissait pas de quatre courtes histoires détachées, et qui ne présentent que de lointaines analogies avec la manière et la thèse de Précaution. Il nous semble d'ailleurs que, si Mrs. Opie avait été la cause initiale de la carrière littéraire de Cooper, Cooper lui-même ou sa femme y auraient fait allusion dans leur correspondance, à l'époque où Mrs. Opie séjournait comme eux à Paris et où ils furent reçus par elle (35). Nous sommes donc porté à croire que l'on ignorera longtemps encore le titre de l'ouvrage plus ou moins imité par Cooper, d'abord en raison du caractère quelque peu contradictoire des renseignements fournis par sa fille, et ensuite à cause du nombre de romans du même genre publiés en Angleterre en 1818-19 (36).

Quand elle aborde le récit de la publication de Précaution, S. F. C. ne nous embarrasse heureusement plus par de trop

---

(34) *Op. cit.* C. p. 73.

(35) Cf. *Corresp.*, p. 201, lettre de Mrs. Cooper à ses sœurs en date du 29 déc. 1830: « Sue and Mr. Cooper and myself are going this evening to a little Party, *sans cérémonie*, chez Mrs. Opie. She has been repeatedly to see us, and the other morning sat here chatting an hour or two. »

Mrs. Opie, qui fit à plusieurs reprises d'assez longs séjours à Paris, y séjourna notamment de la fin novembre 1830 au mois d'avril 1831. Cf. C. L. BRIGHTWELL, *Memoir of Amelia Opie*, The Religious Tract Society, Londres, 1857, pp. 89-92.

(36) Nous avons pour notre part retenu les titres suivants: En 1818: *Delusion* (fév.); *Correction* (avril) par Mrs. Hofland; *Marriage* (mai); *Principle and Passion* (déc.); en 1819: *Hesitation, or To Marry or not to Marry* (mars); *Errors and their Consequences* (juin); *Decision* (juillet) par Mrs. Hofland.

grandes différences entre son anthologie et ses Mémoires. Elle nous raconte qu'après avoir achevé son roman, Cooper, malgré les encouragements de sa femme, hésitait à le faire imprimer — ce qui se comprend d'autant mieux que les frais devaient être entièrement à sa charge. A cette époque, en effet, les éditeurs américains pouvaient réimprimer, sans acquitter le moindre droit d'auteur, les œuvres de quiconque n'était pas citoyen des Etats-Unis. Ils pouvaient donc choisir, parmi les dernières productions anglaises, celles qui avaient à la fois séduit le grand public et reçu la consécration de la critique, et les éditer avec la certitude de les écouler en peu de temps. Dans ces conditions Cooper ne pouvait que se rendre compte qu'aucun éditeur ne serait assez naïf pour imprimer à ses frais le roman d'un inconnu, alors que, pour la même dépense, il pourrait réimprimer un de ces romans écossais que le public s'arrachait littéralement (37).

---

(37) Cf. CAIRNS, *American Literature from 1815 to 1833*, *op. cit.* D. pp. 12 et 29. Voir surtout, dans le premier article de la controverse Cooper-Lockhart, la manière dont Cooper présentait la question à la fin de 1826, au moment où il s'efforçait de venir en aide à Scott — qui en avait grand besoin depuis la faillite de Ballantyne et C<sup>o</sup> — en lui proposant un moyen de retirer un bénéfice appréciable de la réimpression de ses œuvres aux Etats-Unis (*Knickerbocker Magazine*, avril 1838, p. 382: « Is it at all surprising, that England should have exercised her moral dominion over us, so long after her political sovereignty had ceased? Perhaps the evil was, from the nature of circumstances, in some degree unavoidable; but I conceive that no measure taken by our government, could have so well assisted them in retaining this power, as that provision of the law of copy-right, which says that the works of none but citizens shall be protected. The whole range of English literature is thrown open to the American publisher. He chooses his book, after it has gone through the ordeal of a nation of readers, and he offers it to his countrymen, supported by the testimony and praise of reviews, that in their turn have come before the American public with a similar flourish of trumpets, to announce their cleverness and spirit. Against this formidable array of names, and of forestalled opinion, the native writer has to make head, or to fail. But, as if not satisfied with this advantage, the law throws the resistless power of money into the foreign side of the scale. What publisher will pay a native writer for ideas that he may import for nothing? »)



Avant donc de prendre une décision définitive, Cooper résolut de soumettre tout ou partie de son manuscrit à des amis dont il appréciait la compétence en matière littéraire : Charles Wilkes, homme d'affaires lettré de New-York (38), James Aitchison (39), de Cooperstown, et enfin la famille du Gouverneur Jay. Dans ses Mémoires S. F. C. narre avec humour comment « Papa, Maman, la petite Susie et Précaution » se rendirent en voiture à Bedford — résidence des Jay — et comment tous les soirs elle allait au salon embrasser le vénérable John Jay, qui assistait lui aussi à la lecture du manuscrit. Pour la plupart des personnes présentes, Précaution était l'œuvre d'un ami de Cooper — ce qui leur permettait d'exprimer leur opinion en toute franchise — et une certaine Miss McDonald, une invitée, ne se fit pas faute de répéter que, si l'ouvrage était très intéressant, il n'était pas nouveau, car elle était sûre de l'avoir déjà lu. Cooper, ajoute sa fille, considéra cette remarque comme une preuve qu'il avait effectivement réussi « à imiter jusque dans le détail les romans de l'école de Mrs. Opie », et cela nous porte à croire qu'il n'avait pas vraiment calqué son intrigue sur celle d'un roman quelconque, sans quoi il se serait attendu à des réflexions dans le genre de celles de Miss McDonald. En tout cas l'opinion générale fut favorable — tout comme celle de Charles Wilkes et de James Aitchison — et le manuscrit fut envoyé à l'imprimeur (40).

---

(38) Cf. S. F. C. *Pages*, p. 19 et *Introd. du Pilote*, déb.: « This gentleman, belonging to a generation older than Mr. Cooper... was a nephew of the celebrated John Wilkes of « North Briton » notoriety, but a man of widely opposite character, distinguished not only for his literary tastes, but for his polished manners and agreeable conversation. He had known the author of « The Spy » from boyhood, and felt a warm interest in him personally, and in connection with his literary career. »

Voir aussi Mr. Cooper, *Corresp.*, note, p. 147.

MISS PHILLIPS confond Ch. Wilkes avec un officier de marine dont elle donne un portrait p. 108.

(39) Nous suivons l'orthographe adoptée par Cooper dans la dédicace de l'*Espion*. S. F. C. écrit *Atcheson* dans *Pages*, p. 19.

(40) Cf. *Pages*, p. 19, et *Family Memories* (*Corresp.*, pp. 39-40).

Ne pouvant pas s'occuper de la correction des épreuves (41), Cooper, dans son inexpérience, jugea tout naturel de s'en remettre sur ce point à son libraire-éditeur. Mais ce dernier se déchargea semble-t-il d'une partie de cette besogne sur un jeune employé, si bien que l'ouvrage imprimé se ressentit à la fois des imperfections du manuscrit d'un débutant et du peu de soin apporté à la correction des épreuves. C'est ainsi que, d'après le témoignage de Cooper dans la préface de 1839, plus de cent phrases se trouvèrent coupées par des points, tandis que cinq cents autres peut-être ne semblaient pas avoir de fin faute de ce signe essentiel de ponctuation. Par surcroît, comme le révèlent les notes autobiographiques, le libraire et son employé prirent la liberté de changer des mots qui ne leur convenaient pas — parfois parce qu'ils n'en connaissaient pas toutes les acceptions (42) — ce qui prouve que Cooper est loin d'exagérer autant que Lounsbury se plaît à le dire « les défauts typographiques de Précaution. » (43).

La plupart de ces fautes grossières ont heureusement disparu dans l'édition définitive (44), et le lecteur moderne peut juger Cooper sur ce que, normalement, Précaution aurait dû être en novembre 1820 (45), lorsque A. T. Goodrich mit l'ouvrage en vente sans nom d'auteur ni sous-titre (46).

(41) Cf. la préface de 1839: « This book... was printed under circumstances that prevented the usual supervision of the press by the author. »

(42) Cf. Version de 1844: « The book was vilely printed under the superintendence of a bookseller and his boy, for whose sins I was made to suffer. I remember one of the strictures of these gentlemen, who objected to the use of the word *creation* as applied to a Baronet, contending that *creation* was the province of the Deity. »

(43) Cf. LOUNSBURY, p. 17.

(44) Il reste encore des « coquilles » évidentes. Cf. « the noble and divine Jane » pour *the noble divine* [Lord Harland] and Jane. Chap. 35, mil.

(45) S. F. C. donne le 25 août comme date exacte de la publication (Cf. *Pages*, p. 20). LOUNSBURY (p. 16), donne le 10 novembre et cette date est confirmée par SPILLER et BLACKBURN dans leur *Bibliographie*, p. 17.

(46) Cette même *Bibliographie* contient une reproduction photogra-

Comme l'indique d'emblée le titre plus explicite de la traduction française : *Précaution, ou le Choix d'un Mari*, la leçon que l'auteur se propose d'inculquer est relative au mariage. A son avis, si le mariage est une loterie où l'on compte plus de perdants que de gagnants, c'est que les parents négligent de prendre, pour assurer le bonheur de leurs filles, les « précautions » les plus élémentaires (47). Partant de l'idée qu'aucune femme vraiment pieuse ne peut être complètement heureuse dans la vie si son mari ne partage pas sincèrement ses croyances religieuses (48), persuadé d'autre part qu'un homme sans religion n'est somme toute qu'un homme sans principes, et que, sans principes, un homme n'offre pas de garanties suffisantes pour sa conduite future (49), Cooper s'étonne que pères

phique de la couverture de la première édition qui nous oblige à considérer comme fantaisistes les titres donnés par S. F. C. (*Precaution; or, Prevention is Better than Cure*) — Pages, p. 20 — et par BOYNTON (p. 84) (*Precaution: or, Prevention is Better than Cure, by a Gentleman of New York*).

Sur l'aspect de la première édition, voir encore S. F. C. *Pages*, p. 22 : « The book was very imperfectly printed on the coarse, dark paper of the day, with almost countless faults of punctuation, and a list of errata closely covering an entire page, at the end of the volume. A copy of the first edition may be considered as a curiosity at the present day, showing the wonderful progress made since then in American typography. »

(47) Cf. chap. 17, fin : « Marriage is called a lottery, and it is thought, like all other lotteries, there are more blanks than prizes; yet is it not made more precarious than it ought to be, by our neglect of that degree of precaution which we would be ridiculed for omitting in conducting our every-day concerns? »

(48) Cf. chap. 25, déb. : « no really pious woman can be happy, without her husband is (*sic*) on what she deems the road to future happiness himself... »

(49) Cf. chap. 17, fin : « Are precepts in religion, in morals, only for females? Are we to reverse the theory of the Mohammedans, and though we do not believe it, act as if *men* had no souls?... In short, is there any security against the commission of enormities, but an humble and devout dependence on the assistance of that Almighty Power, which alone is able to hold us up against temptation? »

Voir encore chap. 28, fin : « without principles there was no security for good conduct... »

et mères ne se préoccupent pas avant tout des opinions religieuses et morales des jeunes gens susceptibles de prétendre à devenir leurs gendres (50). Cela leur permettrait en effet d'écarter les indésirables avant qu'ils n'aient, par de trompeuses apparences, gagné l'affection de leurs filles (51); et cela les amènerait à élever celles-ci de telle sorte qu'elles ne songeraient pas plus à épouser un déiste, si beau fût-il, qu'à s'unir avec un mahométan (52). Evidemment il ne serait pas impossible que des parents peu perspicaces — et trop enclins à prendre au sérieux les éloges sans fondement faits de tel ou tel jeune homme par ses amis ou ses relations mondaines (53) — autorisent les assiduités de quelque hypocrite consommé. Mais leur fille, grâce à l'éducation qu'elle aurait reçue, aurait du moins la ressource de puiser dans une foi profonde, et dans un vif sentiment du devoir, la force de renoncer à son amour dès qu'elle en découvrirait l'indignité (54).

Pour illustrer cette thèse, Cooper oppose dans *Précaution* l'histoire sentimentale de Jane Moseley, fille d'un baronnet du Northamptonshire, à celle de sa sœur Emily. Ardente, imaginative à l'excès, entichée de noblesse et de science héraldique,

---

(50) Cf. chap. 17, fin: « Is not the standard of matrimonial felicity placed too low? Ought we not to look more to the possession of principles than to the possession of wealth? »

Voir aussi chap. 7, mil.

(51) Cf. chap. 7, fin: « Prevention is better than cure — I would first implant such opinions as would lessen the danger of intercourse; and as for particular attentions from improper objects, it should be my care to prevent them, by prohibiting, or rather impeding, the intimacy which might give rise to them. »

(52) Cf. chap. 17, fin: «...is not taste acquired? Would our daughters admire a handsome deist, if properly impressed with a horror of his doctrines, sooner than they now would admire a handsome Mohammedan? »

(53) Cf. chap. 11, mil.: « Not a few matches are made by this idle commendation of others... »

(54) Cf. chap. 32, mil: « The truth was, that in Emily Moseley the obligations of duty were so imperative, her sense of her dependence on Providence so humbling, and yet so confiding, that, as soon as she was taught to believe her lover unworthy of her esteem, that moment an insuperable barrier separated them. »



grande liseuse de romans et de poèmes, et avec cela élevée par une mère qui, en fait de principes, n'a guère su lui inculquer que ceux de la bienséance et du savoir-vivre, Jane s'éprend, peu après la signature de l'armistice de 1814, du colonel Eger-ton, neveu et héritier d'un baronnet, qui est beau, bien fait, distingué, plein d'esprit et de sentiment, d'attentions et de prévenances, et à qui elle prête dans son imagination toutes les perfections morales. Ses parents qui, eux aussi, ne se fient que trop aux apparences, voient d'un œil favorable les assiduités du brillant officier, et leur douloureuse surprise égale celle de leur malheureuse fille lorsque, se jugeant sur le point d'être démasqué, le colonel, qui n'est *en fait* qu'un joueur et un débauché, s'éloigne en toute hâte, enlevant, faute de mieux, la fille d'un riche marchand. Privée des consolations que seule une foi sincère pourrait lui procurer, Jane souffre simultanément dans ses sentiments et dans son orgueil, et, quelque temps après, elle refuse la main d'un pasteur titré, parce qu'elle est à la fois trop loyale pour l'épouser en lui cachant son premier amour et trop orgueilleuse pour lui avouer son humiliante déconvenue. Elle se condamne elle-même à un célibat auquel elle n'était pas destinée.

Formée au contraire par une tante profondément religieuse, et dont la maxime favorite est « mieux vaut prévenir que guérir », Emily est capable de résister aux entraînements de son imagination et de sa sensibilité, en faisant appel à son bon sens et à des principes dignes de ce nom. Elle n'a pas la tête farcie de romans et sa gaité naturelle n'en est que plus innocente et plus charmante. Par surcroît sa tante, Mrs. Wilson, veille jalousement sur elle, et s'inquiète avant toute autre chose de la valeur morale des jeunes gens qui la fréquentent. Dès que Mrs. Wilson s'aperçoit qu'Emily est sensible aux attentions d'un jeune officier, Mr. Denbigh, apparemment peu fortuné mais fort sympathique, elle s'informe de ses principes et de son caractère auprès d'un pasteur qui le connaît bien et en qui elle a pleine confiance. Satisfaite sur ces points essentiels,

elle décide de ne pas contrarier l'affection naissante des deux jeunes gens, sans toutefois relâcher sa vigilance.

Pour terminer sa démonstration l'auteur n'a plus, semble-t-il, qu'à marier Denbigh à Emily — qui, grâce à Mrs. Wilson, aura de la fortune pour deux — et à opposer leur bonheur au désenchantement de Jane. Mais cela ne lui fournirait pas suffisamment de matière pour un roman de longueur normale, et, d'autre part, Cooper ne peut que sentir instinctivement qu'un dénouement aussi banal manquerait forcément d'intérêt. Peut-être aussi connaît-il trop bien son Shakespeare pour ne pas se souvenir du vers si souvent cité : *The course of true love never did run smooth* (55). Il imagine donc qu'après que Denbigh a définitivement conquis l'amour d'Emily — en risquant sa vie pour elle — Mrs. Wilson apprend d'une source qu'elle croit absolument sûre qu'il a, pendant la guerre d'Espagne, tenté d'abuser de Mrs. Fitzgerald, veuve d'un officier anglais et confiée à sa garde par son mari expirant. Emily s'évanouit quand sa tante lui annonce la terrible nouvelle, mais elle trouve ensuite dans la prière le courage de répondre par un refus au billet par lequel Denbigh lui fait l'offre de sa main. Comme elle ne juge pas opportun de lui donner les raisons de sa conduite, Denbigh, qui a profité d'un concours de circonstances pour dissimuler qu'il tient de sa mère le titre de comte de Pendennys — et cela afin de savoir si Emily l'aimera pour lui-même — Denbigh s' imagine qu'elle vient de découvrir son subterfuge et qu'elle ne le lui pardonne pas. Il s'éloigne donc, la mort dans l'âme, et quelque temps après Emily apprend par les gazettes le mariage du colonel Denbigh. Elle ne doute pas un instant qu'il ne s'agisse de celui qu'elle n'aime encore que trop — alors qu'il s'agit en réalité d'un de ses cousins — et ce nouveau coup ravive sa douleur. Mais, une fois de plus, la religion l'aide à conserver sa maîtrise de soi et Cooper, après avoir ainsi montré combien son attitude dans l'adversité est supérieure à celle de

---

(55) « La voie de l'amour vrai n'est jamais sans obstacles. » Voir le *Songe d'une Nuit d'été*, acte I, sc. 1.

sa sœur Jane, lui fait découvrir enfin que Denbigh — ou plutôt Pendennys — est le sauveur et le protecteur de Mrs. Fitzgerald, et que le véritable auteur de l'infamie dont elle le croyait coupable n'est autre que le colonel Egerton.

Devenue comtesse de Pendennys, et d'autant plus heureuse que son bonheur a été plus chèrement acheté, Emily n'est pourtant pas encore au bout de ses peines. Cooper la destine à fournir un nouvel exemple de la force que la religion peut donner aux âmes vraiment pieuses. Le retour de l'île d'Elbe rallume la guerre sur le continent, et Pendennys, qui avait cru à une longue période de paix, doit bientôt quitter sa jeune femme pour rejoindre Wellington à la tête de ses dragons. Remuée jusqu'au plus profond de son être et débordante de tendresse, Emily sanglote sur la poitrine de celui qu'elle ne reverra peut-être plus, mais ses paroles entrecoupées ne contiennent rien qui pourrait affaiblir le courage de son époux ; elles ne respirent que le sentiment du devoir et la foi chrétienne la plus sincère. Emily sort donc grandie de la dernière épreuve que l'auteur de Précaution a jugé nécessaire de lui imposer, et la justice poétique ordonne maintenant qu'il la récompense de tant d'abnégation et de vertu. Son mari, ce qu'elle a de plus cher au monde, lui sera donc rendu sain et sauf, et il lui reviendra porteur de la confession d'Egerton, qu'il aura secouru sur le champ de bataille de Quatre-Bras et assisté à ses derniers moments le soir de Waterloo.

Après cet exposé de l'intrigue principale de Précaution, le lecteur s'étonnera peut-être avec nous que Lounsbury — le seul biographe de Cooper qui ait daigné consacrer quelques pages à l'examen de son premier roman — soit allé jusqu'à prétendre que l'intrigue imaginée par l'auteur, loin de montrer l'utilité des « précautions », n'a réussi qu'à prouver qu'elles étaient non seulement *inutiles* mais *nuisibles* (56). Il est vrai que Denbigh-Pendennys peut être considéré comme ayant *souffert* en raison même des précautions qu'il a prises pour

---

(56) Cf. p. 28.

savoir si Emily l'aimerait indépendamment de son titre et de sa fortune. Mais son déguisement est loin de lui avoir été *inutile*, puisqu'il lui a prouvé qu'Emily l'aimait d'amour, alors qu'il n'était pour elle qu'un officier sans fortune et sans grand avenir. De plus Lounsbury ne semble pas s'être rendu compte, aussi nettement que le traducteur français, que la thèse de Cooper ne vise essentiellement que « le choix d'un *mari* », et qu'il faut juger de la valeur de sa démonstration d'après les seuls exemples de Jane et d'Emily. Or l'histoire de Jane prouve clairement à quelles conséquences désastreuses peut aboutir un manque de précaution, tandis que celle d'Emily montre qu'une jeune fille habituée à ne pas se fier aux apparences, si séduisantes soient-elles, ne tarde pas à deviner le peu de sincérité d'un colonel Egerton et à estimer, puis à aimer, un homme de cœur comme Denbigh. Emily, sans doute, paraît un moment n'avoir pas été plus perspicace que sa sœur, et elle souffre à son tour, mais cela n'est aucunement dû à un excès de précaution de sa part, comme une phrase de Lounsbury pourrait le faire croire. Cela provient d'un concours de circonstances tellement accablant pour Denbigh (57) que Mrs. Wilson et sa nièce négligent, pour une fois, de *prendre* une précaution capitale, celle de ne pas condamner quelqu'un sans l'entendre.

Il est profondément regrettable que Lounsbury s'en tienne, sur l'intrigue de Précaution, à un jugement aussi mal étayé, alors qu'il aurait pu, tout au moins, reprendre à son compte des critiques formulées de 1820 à 1830 dans les revues américaines, anglaises et françaises, et qu'il est difficile sinon impossible de réfuter. Le *Gentleman's Magazine* signale par exemple, en avril 1821, que le grand nombre de personnages que comporte le roman produit inévitablement une certaine confusion dans l'esprit du lecteur, et la préface de 1839 reconnaît en somme le bien-fondé de cette remarque (58). Il est évident, en effet, que

---

(57) Cooper prend soin de récapituler ces circonstances à la fin du chapitre 27.

(58) « The medley of characters that no doubt will appear a mistake in the conception. »



l'auteur lui-même a dû avoir de la peine à régler les faits et gestes d'une quarantaine de personnages (59), et, pour notre part, nous sommes enclin à voir une preuve de son talent naturel de conteur dans le fait qu'il a pu limiter les conséquences de sa faute initiale, en évitant, quoi qu'en dise la *Revue Encyclopédique* (60), de tomber dans l'imbroglio, et en s'ingéniant à faire concourir plus d'un personnage de second plan soit à la démonstration de la thèse principale, soit à celle de « vérités mineures » relatives à la question du mariage.

C'est ainsi que les malheurs de Mrs. Fitzgerald, la veuve de l'officier tué dans la guerre d'Espagne, servent à mettre en lumière les inconvénients durables d'un mariage entre personnes de religion différente. Mrs. Fitzgerald supporte en effet les conséquences de l'erreur commise par sa grand'mère maternelle, une Anglaise protestante, qui, ayant épousé un officier irlandais catholique au service du roi d'Espagne, a secrètement élevé sa fille dans sa religion à elle. Cette fille, à son tour, a procédé de même pour son enfant, la future Mrs. Fitzgerald, qui a fini par se dresser ouvertement contre son père, le comte d'Alzada (61). Dans le même ordre d'idées, l'histoire de la douce Grace Chatterton, mariée à John Moseley — brave cœur s'il en fut mais moins religieux encore que sa sœur Jane — est en partie destinée à prouver qu'un mari indifférent en matière de religion est peut-être plus dangereux, pour la foi de sa femme, qu'un déiste avéré (62). Par ailleurs le mariage de Grace Chatterton, joint à celui de sa sœur Catherine, constitue une sorte de réplique de l'intrigue principale, réplique dans laquelle Cooper soutient la thèse qu'il y a précaution et précaution, et que celles qui sont prises par l'intrigante Lady Chatterton pour marier richement ses filles sont vraiment plus nui-

(59) Nous ne comptons pas les personnages des chapitres 41 à 45 qui constituent un petit roman distinct.

(60) Nov. 1827.

(61) Cf. chap. 26, déb.

(62) Cf. chap. 39, mil.

sibles qu'utiles. John Moseley en effet ne se décide à demander la main de Grace que lorsque la douairière a compris que ses stratagèmes ne réussissaient qu'à l'éloigner de sa fille, et, si le vieux Lord Herrieffield se laisse prendre aux manèges de Catherine et de sa mère, il devient dur et tyrannique lorsqu'il s'aperçoit qu'il a été leur dupe, ce qui finit par amener la séparation des deux époux. Enfin l'histoire du vieux Mr. Benfield — ce bourru bienfaisant dont les excentricités jettent une excellente note humoristique sur bien des scènes du roman — prouve que les jeunes filles ne sont pas les seules à prêter à l'objet aimé des qualités imaginaires. Ce ne sera qu'après avoir vu sa cruelle Dulcinée, transformée en véritable Jézabel, jouer au whist avec une âpreté choquante, qu'il renoncera à l'image idéale qu'il a idolâtrée dans sa retraite pendant un demi-siècle.

Une autre critique du *Gentleman's Magazine* mérite, elle aussi, d'être sérieusement examinée. Cette revue considère comme invraisemblables deux points essentiels de l'intrigue : l'incognito de Pendennys, et la supposition qui le fait s'éloigner persuadé qu'Emily ne lui pardonne pas cet incognito. A cela on peut d'abord répondre que Cooper a du moins l'adresse de ne révéler la véritable identité de Denbigh — et de n'expliquer son incognito et ses conséquences — qu'après avoir produit sur le lecteur toute la gamme des effets qu'il pouvait tirer de la situation éminemment intéressante dans laquelle il avait placé son héros. D'autre part les explications détaillées qu'il fournit au chapitre XLV du roman nous paraissent de nature à satisfaire la plupart des lecteurs, et, de fait, une bonne revue américaine félicite Cooper de la façon ingénieuse dont il a conçu et maintenu l'équivoque entre Denbigh et Pendennys (63). Pendennys n'a fait en somme que prolonger un incognito qui était le résultat de circonstances fortuites (64). Il ne s'en est pas moins

---

(63) *The Literary and Scientific Repository and Critical Review*, avril 1821.

(64) « he wished... to continue the incognito with which accident had favored him », chap. 45, fin.

rendu compte de l'indélicatesse relative de son procédé (65) et, au moment où il se croit découvert, il est tellement convaincu de l'intransigeance d'Emily et de sa tante sur le chapitre de la morale et de la religion (66) qu'il n'hésite pas à attribuer sa disgrâce à sa supercherie. Enfin on ne saurait oublier que, pour expliquer le désir de Pendennys de s'assurer qu'il est vraiment aimé pour lui-même, Cooper consacre à l'histoire de ses parents et du malheureux frère de son père cinq chapitres entiers (67) — chapitres qui comptent d'ailleurs parmi les mieux venus de tout le roman et qui rachèteraient à eux seuls plus d'une invraisemblance. Ne suffiraient-ils pas, en effet, à prouver que l'auteur de *Précaution* est vraiment né conteur, et le futur romancier de la mer ne perce-t-il pas sous le débutant, qui sait déjà si bien décrire le retour en Angleterre d'une flotte anglaise victorieuse, et qui réussit à camper de façon si magistrale la rude mais amusante silhouette du sympathique amiral Howell ?

Si tel critique contemporain, qui — surenchérisant sur Lounsbury — déclare bien haut qu'il n'a jamais lu *Précaution* et qu'il n'a pas la moindre intention d'en entreprendre la lecture (68), consentait à parcourir ces quelques chapitres, nous sommes persuadé qu'il regretterait d'avoir écrit que l'intrigue de l'ouvrage est de l'avis de tous « irrémédiablement mauvaise », et qu'il serait même tenté de lire tout le roman. Il verrait dans ce cas que, si la première page semble s'inspirer avec fruit du début d'*Orgueil et Préjugé*, ainsi que l'a fait remarquer Mr. Scudder, les cinq premiers chapitres ont également l'avantage de rappeler dans leur ensemble la manière alerte de Jane Aus-

(65) « The doctor [the Rev. Ives] objected on the ground of principle, and the earl desisted... but he returned to the charge », *ibid.*

(66) Voir leur réputation d'après une lettre d'un cousin de Pendennys : « As Harriet had received an intimation that both Miss Moseley and her aunt entertained extremely rigid notions on the score of religion... » chap. 37, déb.

(67) Chapitres 41 à 45 inclus.

(68) Cf. W. L. PHELPS, *Ladies' Home Journal*, janvier 1923, p. 18.

ten. L'intrigue languit un peu dans les cinq chapitres qui suivent, mais, à partir de la rencontre de Denbigh et d'Egerton, le lecteur s'intéresse de plus en plus au lien mystérieux qui semble exister entre ces deux personnages, et, par surcroît, les événements se précipitent. Denbigh est provoqué en duel parce que, dans un bal, Emily lui a accordé la première danse, et il sauve ensuite la vie de la jeune fille, en se jetant devant elle au moment où son frère dirige de son côté un fusil de chasse qu'il ne croit pas chargé. Puis, coup sur coup, Jane et Emily doivent renoncer à Egerton et à Denbigh, tous deux, semble-t-il, également indignes. L'annonce du mariage de Denbigh ; l'impossibilité pour les deux sœurs d'éviter de rencontrer dans la société de Bath le colonel Egerton et la jeune femme de Denbigh ; le refus par Jane de la main d'un pasteur, héritier d'un titre de baronnet ; le refus par Emily de la main du duc de Derwent ; tout cela tient le lecteur en haleine jusqu'au chapitre XL, où Emily retrouve enfin Denbigh non marié et prêt à la faire comtesse de Pendennys. Après les effusions de ce chapitre émouvant, un « anti-climax » serait à craindre. Mais Cooper introduit ici les cinq beaux chapitres où il retrace l'histoire des parents de Pendennys. Finalement les quatre derniers chapitres de l'ouvrage, grâce à la participation de Pendennys et d'Egerton à la campagne de 1815, font passer le lecteur par des alternatives d'attendrissement, de crainte, et de joie sans mélange, qui ne semblent pas être le fait d'un novice dans l'art de composer un roman.

On voit donc qu'on aurait tort de s'attendre à trouver, dans le plan général de *Précaution*, des preuves aussi nombreuses qu'évidentes du manque d'expérience de l'auteur. On n'en trouverait pas d'ailleurs beaucoup plus dans les détails de l'intrigue, et encore faudrait-il tenir compte du fait que plus d'un défaut de ce genre est uniquement dû à la rapidité avec laquelle Cooper a rédigé son roman. Pour notre part, nous n'avons relevé dans *Précaution* que deux erreurs de détail qu'il importe vraiment de signaler : nous avons constaté avec regret que Cooper oublie

---



pendant bien des chapitres l'existence d'un personnage aussi intéressant que Mr. Benfield (69), et nous avons attendu vainement l'entrevue que Mrs. Fitzgerald devait avoir, à Londres, avec son protecteur Pendennys et son amie Mrs. Wilson, avant de se rembarquer pour l'Espagne (70). C'est peu évidemment pour un roman de la taille de *Précaution*, et l'on est habitué à excuser de semblables peccadilles chez les meilleurs romanciers.

Pour ce qui est de la peinture des caractères, nous reprocherons de nouveau à Lounsbury de ne pas s'être inspiré des appréciations des revues, à l'époque de la publication de *Précaution*, car cela lui aurait sans doute évité de se borner, sur ce chapitre, à un « éreintement » injustifié de Mrs. Wilson et de sa nièce Emily. Il aurait constaté, en effet, que c'est en qualité de peintre de caractères que l'auteur de *Précaution* reçoit le plus d'éloges de ses contemporains; que Mrs. Wilson n'est considérée nulle part comme un personnage antipathique; que l'héroïne est loin de manquer d'admirateurs; et enfin qu'il n'est guère possible de passer sous silence des caractères aussi généralement appréciés que Mr. Benfield et l'amiral Howell (71).

Le fait que Lounsbury déclare que ce fut un bonheur pour le général Wilson d'être tué dans la guerre d'Espagne — puisque cela lui valut d'être délivré de son épouse (72) — suffit à prouver que le jovial professeur de Yale éprouvait une antipathie foncière pour les caractères féminins du type de Mrs. Wilson, et que, malgré son désir d'être impartial, il ne pouvait guère leur rendre justice. Il aurait pu signaler toutefois que, si Cooper manifeste une sympathie évidente pour la tante d'Emily, il ne nous la présente pas comme une perfection, car

---

(69) Cf. chap. 5, 7, 8 et 9, et 11 à 16 inclusivement.

(70) Cf. chap. 37 fin et 38 déb.

(71) Voir notre thèse complémentaire.

(72) Cf. p. 25.

il dit expressément que « sa grande erreur était d'essayer de convaincre ceux qu'elle aurait pu influencer (73). »

A l'égard d'Emily, Lounsbury se montre également très acerbe, comme on peut en juger par son allusion aux hommes qui ont le plaisir, ou plutôt le malheur, de la connaître (74). Il lui reproche d'être aussi incapable du moindre effort physique que de la moindre infraction aux sacro-saintes convenances, et il voit en elle la première d'une longue série d'héroïnes aussi peu « héroïques » que possible (75). On s'étonne qu'il n'ait pas songé qu'une femme peut faire preuve d'héroïsme moral sans être au physique une Jeanne d'Arc ou une Jeanne Hachette, et que l'on peut qualifier d'héroïque la façon dont Emily refuse Denbigh lorsqu'elle le croit indigne, ainsi que l'attitude qu'elle adopte à Bath vis-à-vis de Lady Laura, qu'il vient, pense-t-elle, d'épouser. Lounsbury, d'autre part, aurait dû se rendre compte que l'auteur nous trace d'Emily un portrait physique assez détaillé, et qu'il lui attribue un teint resplendissant de santé, ainsi qu'une démarche élégante et souple (76). Comment d'ailleurs Lounsbury a-t-il pu ne pas remarquer la scène où, dans son impatience de revoir sa sœur aînée récemment mariée, et sans se préoccuper des convenances, elle pénètre en coup de vent chez le pasteur Ives, jette son chapeau dès l'entrée et, ses cheveux tombant sur ses épaules, les joues en feu, elle pose une main affectueuse sur l'épaule de Denbigh, qu'elle prend de dos pour son beau-frère, le fils du pasteur (77) ? Enfin Lounsbury aurait dû comprendre que, dans un roman didactique, l'auteur est obligé d'exagérer les vertus de l'héroïne qu'il donne en exemple à ses lecteurs, et il aurait dû savoir gré à Cooper d'avoir signalé qu'Emily s'était si bien assimilé les principes

---

(73) Cf. chap. 6, mil.

(74) Cf. pp. 27-28.

(75) Cf. p. 27.

(76) Cf. « the rich glow of her healthful cheek » (chap. 5, déb.) et « graceful and elastic in her step » (chap. 12, fin).

(77) Chap. 9, déb.

religieux et moraux inculqués par sa tante, qu'elle restait très naturelle et enjouée et que personne n'aurait songé à la taxer de pruderie affectée (78).

Pour en venir maintenant aux points sur lesquels Lounsbury pêche en quelque sorte par omission, nous commencerons par constater avec *Colburn's Magazine* (79) que l'auteur de *Précaution* réussit à différencier ses personnages, sans avoir recours à ces contrastes violents qui sentent par trop l'artifice. Il est vrai que, pour les besoins de la thèse, Emily s'oppose sur bien des points à sa sœur Jane, mais les deux jeunes filles n'en conservent pas moins un air de famille marqué. En tout cas l'héroïne ne se distingue que par de simples nuances de sa sœur aînée, la placide Clara, et de sa cousine, la frêle et timide Grace Chatterton. Dans le groupe des mères — où nous rangerons naturellement Mrs. Wilson, seconde mère d'Emily — on passe, par des gradations assez bien ménagées, des conceptions intransigeantes de Mrs. Wilson, à celles de la moins rigide Lady Moseley, et de celles-ci aux stratagèmes éhontés de Lady Chatterton. De leur côté, Denbigh et Egerton — le héros et le traître du roman — ne se différencient extérieurement que par des points de détail, ce qui prouve, soit dit en passant, que si Cooper a pu s'inspirer de l'exemple Darcy-Wickham d'*Orgueil et Préjugé* (80), il a su cependant rester original, puisque Denbigh conquiert d'emblée autant sinon plus de sympathies qu'Egerton, alors que Darcy reste longtemps antipathique à sa future femme et aux parents de celle-ci. Il suffit d'ailleurs de lire les quelques pages que Cooper consacre à la description de l'attitude d'une dizaine de ses personnages, à leur entrée au temple (81), pour se convaincre qu'il s'en faut de beaucoup qu'il

(78) Cf. chap. 14, fin: « Emily so looked the delicacy and reserve she acted (*sic*), with so little ostentation, that not even her own sex had affixed to her conduct the epithet of squeamish. »

(79) Mars 1821.

(80) Cf. H. H. SCUDDER, *op. cit.* C. pp. 187-88.

(81) Cf. chap. 5 mil.

soit incapable de notations finement nuancées, témoignant à la fois d'une grande puissance d'observation et d'un véritable sens de l'humour.

Ce sens de l'humour, si souvent refusé à Cooper, constitue à notre avis un second trait distinctif de l'auteur de *Précaution*, en tant que peintre de caractères, car c'est grâce à lui qu'il imagine, non seulement Mr. Benfield et l'amiral Howell, mais encore Lady Chatterton et tous les membres de la famille de Mr. Jarvis, le marchand enrichi. Lady Chatterton, qui croit comme Napoléon au principe de l'action « en masse », et qui a appris à sa fille aînée à fasciner son partenaire aux échecs par le double spectacle d'un bras finement modelé et d'une cheville aristocratique (82), est une création des plus divertissantes. L'honnête Mr. Jarvis — qui doit peut-être quelque chose au Mr. Bennet de Jane Austen (83) — nous amuse par ses remarques à l'emporte-pièce sur les travers de sa femme, de ses filles et de son fils, qui, de leur côté, nous font sourire à tour de rôle par leur suffisance de parvenus, leur manque d'usage ou leurs mésaventures tragi-comiques. Le jeune homme, capitaine de la milice et grand « chasseur de casquettes » (84), devient même tout à fait comique lorsqu'il s'est laissé entraîner par un matamore à provoquer Denbigh en duel (85), ou bien encore lors-

(82) Cf. chap. 9, fin.

(83) Cf. SCUDDER, *op. cit.* C. pp. 181-82. Il est bon de noter cependant que Mr. Jarvis est loin de jouer dans *Précaution* un rôle aussi important que celui de Mr. Bennet dans *Orgueil et Préjugé*. Ce n'est pas lui qui est le père de l'héroïne, et Mr. Scudder se montre injuste, à notre avis, lorsqu'il prétend établir l'infériorité de Cooper en comparant des personnages qui sont au premier plan, dans l'œuvre de Jane Austen, et au second plan seulement dans *Précaution*.

Voir notamment la phrase suivante de sa conclusion, p. 193 : « Cooper... sets to work blusteringly to improve on his model, but he has never even understood what his model is, and so, for a Lady Catherine he produces an Earl of Bolton, for a Mr. Collins, a Frank Ives, and for Mr. Bennett, a Mr. Jarvis, a set of sorry substitutes indeed ! »

(84) Cf. chap. 18 déb.

(85) Cf. chap. 12.



qu'il démissionne — en raison de ses principes républicains ! — dès que Napoléon revient de l'île d'Elbe (86).

Le courage de l'amiral Howell est naturellement d'une autre trempe, mais le sympathique loup de mer nous divertit cependant par le contraste entre sa prétention de marier sa fille unique sans même lui demander son avis, et le fait qu'il lui intime, en fin de compte, l'ordre d'épouser... celui qu'elle aime ! Il nous divertit plus encore par sa façon d'émailler ses propos de pittoresques expressions maritimes. « Elle est là, mon petit gas », dit-il au jeune capitaine qu'il destine à sa fille. « Jette-lui le grappin dessus et je veux bien qu'on me pendre si elle n'amène pas son pavillon. Et tu sais, George, cœur timide n'a jamais conquis belle dame — pas plus que frégate française d'ailleurs ; souviens-toi de ça mon petit ! » (87) Vraiment on croirait entendre le lieutenant Bowling donner des conseils à son cher neveu, et ce n'est pas un des moindres mérites de Cooper que d'avoir prouvé, dès son premier roman, qu'il pouvait à l'occasion rivaliser avec Smollett, dans un domaine où bien peu de romanciers se souciaient alors de suivre l'auteur de *Roderick Random* et de *Peregrine Pickle* (88).

Peut-être cependant l'auteur de *Précaution* a-t-il eu plus de mérite encore à créer, en s'inspirant du *Spectateur*, deux personnages aussi originaux que Mr. Benfield et son fidèle majordome Peter Johnson. Chose curieuse, les critiques qui font l'éloge de Mr. Benfield ne songent pas à rapprocher son amour malheureux pour Lady Juliana de celui de Sir Roger de Coverley pour la belle veuve au cœur de pierre. Pourtant Mr. Benfield était, comme Sir Roger, un élégant menant joyeuse vie lorsqu'il rencontra la femme dont la cruelle indifférence l'avoué au célibat. Depuis sa déception amoureuse il a vécu lui aussi dans une retraite relative, entouré de serviteurs qui ont vieilli avec lui, et sans se préoccuper d'adapter aux modes suc-

---

(86) Cf. chap. 47, fin.

(87) Cf. chap. 43.

(88) Voir plus loin chap. IX, déb.

cessives la coupe de son habit ou la forme de sa perruque. Il n'est donc pas niable que Cooper a emprunté à Addison et Steele la donnée principale du caractère de Mr. Benfield, celle qui est la source de ses excentricités. Mais, ceci admis, il faut reconnaître que Mr. Benfield se différencie notablement de Sir Roger, même en ce qui concerne la grande aventure de son existence.

Ce n'est pas une veuve mais une jeune fille, la sœur de son cousin et ami Lord Gosford, que Mr. Benfield a idolâtrée ; et cette coquette précoce, après s'être fait offrir des boucles d'oreilles en diamants, et après lui avoir déclaré qu'elle ne se marierait jamais, a épousé un vieux vicomte en possession d'une grosse fortune. Depuis lors Mr. Benfield ne l'a jamais revue, et il continue dans sa retraite à la parer de qualités imaginaires, tandis que Sir Roger a souvent rencontré la cruelle veuve, et que chacune de ces rencontres lui a permis de constater à nouveau le pouvoir de ses charmes, et de sentir confusément qu'elle reste toujours la créature suprêmement intelligente et ironique qui se joue sans pitié des lourdauds que sont les gentilshommes campagnards. Enfin Sir Roger meurt sans avoir changé d'avis sur celle qu'il aime toujours, alors que Mr. Benfield voit s'évanouir ses illusions quand il aperçoit la vicomtesse faisant figure de vieille coquette à une table de whist, dans un salon de Londres.

Au physique les deux hommes se ressemblent aussi peu que possible. Mr. Benfield est un grand vieillard maigre, très droit malgré ses quatre-vingts ans, qui cache sous son air bourru une grande sensibilité, et on ne saurait vraiment le comparer au bon vivant de cinquante-cinq ans qu'est Sir Roger de Coverley. Quant à ses excentricités, celle du costume mise à part, elles lui sont bien personnelles. Il parle à tout propos du rôle politique qu'il croit avoir joué avec son ami Lord Gosford au début du règne de George III, quand il a tenu à représenter, à la Chambre des Communes, pendant une législature, un bourg pourri où sa volonté fait loi. Quand il va passer quelque temps

chez sa nièce, Lady Moseley, il faut qu'on aille le chercher en voiture à mi-chemin, car il tient à ce que ses fidèles chevaux réintègrent tous les soirs leur écurie — la seule où ils seront soignés comme ils le méritent. Surtout il a la curieuse manie de trouver une ressemblance physique entre les personnes qui produisent sur lui la même impression morale. Il s'imagine donc que le corpulent Mr. Jarvis, dont il a eu l'occasion d'admirer la probité commerciale, ressemble à s'y méprendre à Peter, son fidèle majordome, qui est pourtant aussi grand et maigre que son maître ; et le vieux Peter, de son côté, sait fort bien que Mr. Benfield n'est pas content de lui les jours où il déclare qu'il lui rappelle un mendiant juif qu'il a en horreur (89).

Il faut ajouter que l'originalité du caractère de Mr. Benfield est en quelque sorte renforcée par la présence auprès de lui de ce vieux majordome, qui constitue dans son humble sphère une sorte de réplique de son maître. Non content en effet de lui ressembler physiquement, il est, lui aussi, resté garçon par suite de la cruauté d'une coquette, Patty Steele, et son arrivée à Moseley Hall, dans un accoutrement antédiluvien, prouve qu'il est, comme son maître, toujours fidèle aux modes en honneur dans sa jeunesse.

Notons enfin que l'auteur de *Précaution* a su également individualiser Mr. Benfield par la manière dont il le mêle à l'intrigue principale. Il séjourne à Moseley Hall lorsque ses nièces font la connaissance d'Egerton et de Denbigh, et, de prime abord, il ressent de l'aversion pour le premier et une sympathie réelle pour le second. Cooper il est vrai, commet la faute d'oublier son existence le jour où les Moseley assistent au premier sermon du fiancé de leur fille aînée, et le jour du mariage de celle-ci (90), mais c'est une faute dans laquelle il ne retombe pas par la suite, tout au moins au même degré.

A la nouvelle de la blessure que Denbigh a reçue pour pro-

---

(89) Cf. chap. 3 et aussi chap. 30 déb.

(90) Cf. chap. 5 et chap. 8.

téger Emily, Mr. Benfield dépêche à Moseley Hall un ambassadeur doublement extraordinaire, Peter Johnson, et la missive qu'il lui confie fait savoir à Sir Edward qu'il est prêt à aider le jeune officier à obtenir de l'avancement — en mettant à sa disposition la somme de cinq mille livres — et que, de toute façon, il a ajouté à son testament un codicile assurant à Denbigh le double de cette somme. Quelque temps après, c'est au tour de Mr. Benfield de recevoir chez lui les Moseley, vite rejoints par Denbigh et par Egerton, et c'est à Benfield Lodge que se produisent les deux coups de théâtre qui entraînent la fuite du second et le départ inattendu du premier. Cooper néglige de nous faire part de la réaction de Mr. Benfield devant la douleur de Jane, mais il nous montre le brave homme s'ingéniant à découvrir un moyen de rappeler Denbigh — car Mrs. Wilson et Emily n'ont pas jugé utile de révéler le refus de ses offres et moins encore les raisons de ce refus. Finalement Mr. Benfield se persuade que Denbigh répugne par délicatesse à épouser, lui pauvre officier, une riche héritière, et il n'hésite pas à envoyer Peter jusqu'à Londres afin que Denbigh sache que le jour où il épouserait Emily il n'aurait pas à rougir de sa pauvreté. Il toucherait par anticipation les dix mille livres que lui lègue son vieil ami, il entrerait en possession de Benfield Lodge — car Mr. Benfield se retirerait dans un cottage voisin — et il aurait l'assurance d'être envoyé à la Chambre des Communes par le bourg de son oncle dès les premières élections.

L'insuccès de la démarche de son homme de confiance, suivi de l'annonce dans les gazettes du mariage du colonel Denbigh, est pour le bon vieillard un coup si rude qu'il refuse de suivre les Moseley à Bath. Il consent pourtant à les accompagner ensuite à Londres, et là son douloureux désappointement — à la vue de ce que les ans ont fait de la dame de ses pensées — est heureusement compensé par les larmes de joie qu'il verse en apprenant que ses projets pour Emily vont se réaliser contre toute espérance. Il éprouve, il est vrai, une nouvelle



déception en constatant que sa fortune ne peut contribuer en rien à accroître le bien-être d'un comte et d'une comtesse de Pendennys. Mais, avec l'aide de Peter Johnson, il parvient à tourner cette redoutable difficulté. Par un quinzième codicile il lègue vingt mille livres au second fils d'Emily, qui s'appellera Roderick Benfield Denbigh, et Peter, à son tour, sollicitera comme une faveur insigne la permission de laisser toutes ses économies à une petite lady Emily Denbigh.

Ainsi l'auteur de *Précaution* se révèle, dès ses débuts, peintre de caractères d'indiscutable talent. Il réussit à faire preuve d'originalité tout en se mettant à l'école du *Spectateur*, de Smollett et de Jane Austen ; il sait animer de nombreux personnages, appartenant presque tous à cette haute société qu'on lui reprochera par la suite de ne pas savoir peindre (91) ; et il arrive même à nous intéresser au sort d'un héros et d'une héroïne, que les nécessités du genre didactique l'obligent à nous présenter comme des modèles de vertu.

Chose étrange, Lounsbury ne fait pas la moindre remarque sur le style de *Précaution*, qui cependant prête beaucoup à la critique. Pour notre part nous ne mentionnerons que pour mémoire les nombreuses fautes de grammaire et d'orthographe, qui défiguraient la première édition et qui faisaient bondir tel collaborateur de la *Monthly Review* (92). Nous avons vu en effet à quel malheureux concours de circonstances il faut en

---

(91) Cf. LOUNSBURY, p. 152, cité plus loin, note 105.

(92) Londres, juin 1821 : « the writer's verbal inaccuracies may be conjectured from the following specimens : vol. I, p. 235 « the distance they had to go was rode in silence » ; p. 114, « the interest of the peer had began » ; p. 281, « his eyes were fixed on the inanimate body which laid by his side » ; vol. II, p. 25, « alarmed lest the draught (draft) should increase » ; p. 76, « bring it about before they leave here » ; p. 200, « I had began » ; p. 274, « a look of drollery that howed the Marquess a bit of a quiz » ; vol. III, p. 47, « turning to the servants, the Earl said, Answer the bell when called » ; p. 127, « the figure of Pendennys by her side reconciled her mind with a magnificence to which it was hitherto unacquainted : he look the Lord indeed », etc., etc. »

général les attribuer. Nous noterons cependant que l'édition de 1839, revue à loisir par l'auteur, contient encore une quantité appréciable de fautes du même genre, quoique moins grossières (93), des passages ambigus et même incompréhensibles (94), des mots employés dans un sens qui ne figure pas dans les dictionnaires (95), ce qui indique à notre avis que, les bévues les plus graves exceptées, Cooper n'était guère capable d'améliorer sensiblement son premier jet.

Nous signalerons également que l'auteur de Précaution ne brille pas en général dans les développements abstraits, qui trop souvent sont à la fois obscurs et ampoulés (96).

Nous regretterons enfin que cette tendance à l'emphase — si répandue et si prononcée chez les Américains de cette époque que Cooper lui-même la critiquera dans plusieurs de ses

(93) Cf. chap. 15, mil. « a wheel hit violently against a stone and some of *his* works gave way »; chap. 2, fin « Young men... appear to forget that there are *any things* in the world but themselves »; chap. 46, fin « a vacant room was *easier viewed* than one filled with company »; chap. 2, mil. « *While chatting* with the doctor and his wife, Francis returned... and told them the Jarvis family had arrived »; chap. 43, déb. « *Like* a prudent officer, his attacks were all masked, and, *like* a great officer, they seldom failed of success. »

(94) Cf. chap. 14, fin « *Emily so looked the delicacy and reserve she acted, with so little ostentation,* that not even her own sex had affixed to her conduct the epithet of squeamish. »

(95) Cf. chap. 3, mil.: « old Peter... the *prototype* of Mr. Benfield himself in leanness of figure. » (On notera que Mr. Benfield a 7 à 8 ans de plus que son *steward* Peter. Cf. chap. 3, mil. et chap. 49, mil.).

(96) Cf. chap. 17, fin: « Precaution is a word of simple meaning in itself, but various are the ways adopted by different individuals in this life to enforce its import; and not a few are the evils which it is thought necessary to guard against. To provide in season against the dangers of want, personal injury, loss of character, and a great many other such acknowledged misfortunes, has become a kind of instinctive process of our natures. The few exceptions which exist, only go to prove the rule: in addition to these, almost every man has some ruling propensity to gratify, to advance which his ingenuity is ever on the alert, or some apprehended evil to avert, which calls all his prudence into activity. Yet how seldom is it exerted, in order to give a rational ground to expect permanent happiness in wedlock. »

œuvres (97) — se fasse sentir dans certaines descriptions (98) et jusque dans le dialogue (99).

Ceci posé, nous n'hésiterons pas à affirmer que, malgré tous ses défauts, le style de Précaution témoigne que l'auteur est doué d'un réel talent d'écrivain. Sans doute nous ne rencontrons pas encore dans cet ouvrage des descriptions de sites et de paysages capables de justifier l'universelle réputation de Cooper comme peintre de la nature (100), ce qui d'ailleurs s'explique fort bien si l'on songe que le matelot du *Sterling* n'avait pas eu beaucoup d'occasions d'apprécier le charme de

(97) Voir notamment *The American Democrat* (On Language), pp. 117-18, et *England*, lettre 25, mil., note 2.

(98) Cf. chap. 15, mil. : « Neither Emily nor Grace could refrain from tears at the recital of these heavy woes ; the want of sustenance was something shocking in itself, and brought, as it were, immediately before their eyes, the appeal was irresistible. John forgot his bays — forgot even Grace, as he listened to the affecting story related by the woman, who was much revived by some nutriment Denbigh had obtained from a cottage near them, and to which they were about to proceed by his directions, as Moseley interrupted them. His hand shook, his eyes glistened, as he took his purse from his pocket and gave several guineas from it to the mendicant. »

(99) Cf. chap. 9, déb. : « Our friends, she added, turning to Grace, will overlook the nicer punctilios of ceremony, where sisterly regard calls for the discharge of more important duties. »

Voir aussi chap. 16, déb. : « It appears, then Davis, by your own confession, said Denbigh, mildly, but in a tone of reproof, that your frequent acts of intemperance have at least given ground for the steward's procuring your discharge, if it has not justified him in doing that which his duty to your common employer required. »

(100) Il s'y trouve pourtant au moins une phrase qui annonce nettement le futur romancier de la mer. Le début du chapitre 41 nous donne le spectacle de la flotte de l'amiral Howell rentrant à Plymouth après une longue croisière dans les Antilles, vers la fin de la guerre de l'Indépendance américaine, et nous y relevons la phrase suivante, qui n'a pour ainsi dire pas été modifiée dans l'édition définitive :

« The water curled from the bows of this castle of the ocean, in increasing waves and growing murmurs, that at times drew the attention of the veteran tar to their quickening progress, and having cheered his heart with the sight, he cast his experienced eye in silence on the swelling sails, to see if nothing more could be done to shorten the distance between him and his country, »

la campagne anglaise (101). Par contre nous y trouvons un portrait de Mr. Benfield qui ne déparerait pas les pages du *Spectateur* (102), et une description de l'arrivée de Peter Johnson à Moseley Hall qui, par la précision et le pittoresque des détails, constitue un petit chef-d'œuvre (103). Les dialogues que l'auteur sait habilement intercaler dans le cours du récit ne sont qu'exceptionnellement gâtés par l'emphase. Ils ont souvent de

(101) De là vient, à notre avis, le vague du paragraphe sur l'arrivée du printemps, au début du chapitre 5, et de la description du château de Pendennys au début du chapitre 31.

(102) Cf. chap. 3, déb.: « Mr. Benfield was a bachelor of eighty, but retained the personal activity of a man of sixty. He was strongly attached to all the fashions and opinions of his youth, during which he had sat one term in parliament, having been a great beau and courtier in the commencement of the reign. A disappointment in an affair of the heart drove him into retirement, and for the last fifty years he had dwelt exclusively at a seat he owned within forty miles of Moseley Hall, the mistress of which was the only child of his only brother. In figure he was tall and spare, very erect for his years, and he faithfully preserved in his attire, servants, carriages, and indeed everything around him, as much of the fashions of his youth as circumstances would allow. Such, then, was a faint outline of the character and appearance of the old man who, dressed in a cocked hat, bag wig, and sword took the offered arm of John Moseley to alight from his coach. »

(103) Cf. chap. 20, mil.: « The week succeeding the accident which had nearly proved so fatal to Denbigh, the inhabitants of the Hall were surprised with the approach of a being, as singular in his manners and dress as the equipage which conveyed him to the door of the house. The latter consisted of a high-backed, old-fashioned sulky, loaded with leather and large-headed brass nails; wheels at least a quarter larger in circumference than those of the present day, and wings on each side large enough to have supported a full grown roc in the highest regions of the upper air. It was drawn by a horse, once white, but whose milky hue was tarnished through age with large and numerous red spots, and whose mane and tail did not appear to have suffered by the shears during the present reign. The being who alighted from this antiquated vehicle was tall and excessively thin, wore his own hair drawn over his almost naked head into a long, thin queue, which reached half way down his back, closely cased in numerous windings of leather, or the skin of some fish. His drab coat was in shape between a frock and a close-body, — close-body, indeed, it was; for the buttons, which were in size about equal to an old-fashioned china saucer, were buttoned to the very throat, thereby setting off his



la vivacité, du naturel (104), et ils prouvent, en dépit des dires de Lounsbury, que Cooper est loin d'être incapable de reproduire la conversation de la bonne société (105). Enfin le récit des événements est en général alerte, parfois même spirituel (106), et il ne manque pas, par instants, d'une concision vraiment dramatique (107).

shape to peculiar advantage; his breeches were buckskin, and much soiled; his stockings blue yarn, although it was midsummer; and his shoes were provided with buckles of dimensions proportionate to the aforesaid buttons; his age might have been seventy, but his walk was quick, and the movements of his whole system showed great activity both of mind and body. He was ushered into the room where the gentlemen were sitting; and having made a low and extremely modest bow, he deliberately put on his spectacles, thrust his hand into an outside pocket of his coat, and produced from under its huge flaps a black leathern pocket-book, about as large as a good-size octavo volume; after examining carefully the multitude of papers it contained, he selected a letter, and having returned the pocket-book to its ample apartment, read aloud, —

« For Sir Edward Moseley, Bart., of Moseley Hall, B — Northamptonshire — with care and speed, by the hands of Mr. Peter Johnson, steward of Benfield Lodge, Norfolk »; and dropping his sharp voice he stalked up to the baronet, and presented the epistle, with another reverence. »

(104) Cf. chap. 39, fin: « Two double and the rub, my dear doctor », exclaimed the senior lady, in triumph. « Sir William, you owe me ten. »

The money was paid as easily as it had been won, and the dowager proceeded to settle some bets with her female antagonist.

« Two more, I fancy, ma'am, » said she, closely scanning the contributions of the maiden.

« I believe it is right, my lady, » was the answer, with a look that said pretty plainly, that or nothing.

« I beg pardon, my dear, here are but four; and you remember two on the corner, and four on the points. Doctor, I will trouble you for a couple of guineas from Miss Wigram's store, I am in haste to get to the countess's rout. »

(105) Cf. p. 152: « His inability to portray the higher types of character... was largely due to his inability to catch and reproduce the tone of polished conversation. Never was his weakness in this respect more painfully manifested than in *Home as Found*. He could appreciate such conversation; he could bear a part in it; but he could not represent it. »

(106) Cf. chapitre 8, fin: « Lady Chatterton [said Lady Moseley], allow me to present our friend, Colonel Egerton, » — adding, in a low tone, and with a little emphasis, — « heir to Sir Edgar. »

Il n'y a qu'un seul aspect de Précaution, les théories religieuses et morales de l'ouvrage, que Lounsbury discute avec toute l'ampleur désirable, et cela parce qu'il considère qu'il « n'est pas impossible qu'elles reflètent les opinions personnelles de Cooper lui-même à cette époque » (108). Si peu catégorique que soit cette déclaration, elle a le don d'exciter la verve ironique de H. W. Boynton, qui reproche au « professeur » de n'avoir pas vu que Précaution n'est d'un bout à l'autre qu'un pastiche, opinions et sentiments compris (109). En ce qui nous concerne, nous regretterons au contraire que Lounsbury ne se soit pas montré plus affirmatif, faute sans doute d'avoir connu une remarque capitale de S. F. C. dans son anthologie (110) : « Bien que ce roman ait été écrit sous un nom d'emprunt il faut qu'on sache qu'il y a deux points sur lesquels il était entièrement sincère. Le respect de l'auteur pour la religion chrétienne et son respect pour la pureté féminine (111) n'étaient aucunement feints. Pendant tout le cours d'une longue exis-

---

The colonel bowed gracefully, and the dowager dropped a hasty courtesy at the commencement of the speech; but a lower bend followed the closing remark, and a glance of the eye was thrown in quest of her daughters, as if she instinctively wished to bring them into what the sailors term « the line of battle. »

(107) Cf. chapitre 13, fin: « Here's to the health of his Majesty's gallant — regiment of foot! » cried Captain Digby, in a tone of irony, when three quarters drunk, at the mess-table, that evening, and to its champion, Captain Henry Jarvis. »

One of the corps was present accidentally as a guest; and the following week, the inhabitants of F — saw the regiment in their barracks, marching to slow time after the body of Horace Digby. »

(108) Cf. p. 21.

(109) Cf. pp. 84-5.

(110) Cf. *Pages*, p. 22.

(111) Voir à ce sujet *Précaution*, chap. 15, déb.: « It is said that women are fertile in inventions to further their schemes of personal gratification, vanity, or even mischief. It may be it is true; but the writer of these pages is a man — one who has seen much of the other sex, and he is happy to have an opportunity of paying a tribute to female purity and female truth. That there are hearts so disinterested as to lose the consideration of self, in advancing the happiness of those they love; that

tence on ne le vit jamais traiter légèrement l'un quelconque de ces sujets. »

Ceci dit, nous nous hâterons d'ajouter que nous sommes loin de pouvoir souscrire entièrement aux jugements que Lounsbury porte sur les opinions de Cooper, en se fondant sur la thèse principale et les thèses secondaires de Précaution. Frappé de l'énergie avec laquelle l'auteur insiste sur la nécessité pour une jeune fille de choisir un mari vraiment pieux, étonné par ailleurs de l'importance que le futur créateur de Bas-de-Cuir semble attacher à la sanctification du dimanche, il croit par exemple découvrir en lui une « étroitesse d'esprit piétiste » qui, en dépit de son anglicanisme et de ses préventions contre les Yankees de la Nouvelle-Angleterre, fait de lui « un puritain dans l'âme » (112). S. F. C. a protesté avec force contre cette assimilation de son père avec une secte qu'il avait si souvent et si âprement critiquée (113). Peut-être n'a-t-elle pas suffisamment remarqué que Lounsbury prend le terme « puritain » dans son sens le plus large, qu'il en fait même une caractéristique de toute la race anglo-saxonne, et que, par conséquent, ce qu'il importe de relever, c'est moins l'épithète de puritain que l'accusation d'intolérance et d'étroitesse d'esprit qui l'accompagne.

Nous attirerons donc l'attention du lecteur sur le fait que, cette notion d'étroitesse d'esprit étant essentiellement relative, Lounsbury aurait dû se garder de prendre comme norme ses opinions personnelles. Il aurait dû juger Cooper par rapport à

---

there are minds so pure as to recoil with disgust from the admission of deception, indelicacy, or management, he knows; for he has seen it from long and close examination. He regrets that the very artlessness of those who are most pure in the one sex, subjects them to the suspicions of the grosser materials which compose the other. He believes that innocence, singleness of heart, ardency of feeling, and unalloyed, shrinking delicacy, sometimes exist in the female bosom, to an extent that but few men are happy enough to discover, and that most men believe incompatible with the frailties of human nature. »

(112) Cf. pp. 22-23.

(113) *Vide supra*, préface, p. 8, note 1.

son époque et à ses coreligionnaires. Or, s'il avait procédé de la sorte, il se serait aperçu que la plupart des revues contemporaines ne font que des éloges des principes proposés aux lecteurs de *Précaution*, et que la seule voix quelque peu discordante est celle de *Colburn's Magazine* (114), qui se borne d'ailleurs à blâmer Cooper d'avoir, comme Mrs. Wilson, « essayé de convaincre ceux qu'il aurait pu influencer ». D'autre part un examen attentif du roman aurait montré à Lounsbury que Cooper témoigne parfois d'une réelle largeur d'esprit, par exemple lorsqu'il reproche aux familles de la société anglaise de refuser leurs filles à des non-conformistes pieux, et de les donner en revanche à de véritables incrédules, qui n'ont d'anglican que le nom (115). De même lorsqu'il fait dire à Mrs. Wilson s'adressant à Mrs. Fitzgerald : « Je ne suis pas bigote et je pense qu'il est malheureux que, dans les circonstances où vous étiez placée, on n'ait pas fait de vous une bonne catholique » (116) ; ou bien encore lorsqu'il lui prête des déclarations montrant clairement qu'elle n'approuve pas plus les parents qui prétendent imposer à une fille un mari de leur choix que ceux qui la laissent entièrement libre d'épouser qui bon lui semble, et que son but est de « guider », non de contraindre (117).

On pourrait également diminuer sensiblement la portée des critiques de Lounsbury en faisant remarquer qu'il a soin de les atténuer lui-même, puisqu'il ajoute, pour terminer, que Cooper abandonna par la suite un grand nombre des « opinions intransigeantes » formulées dans *Précaution*, « *si tant est qu'il*

(114) Mars 1821.

(115) Cf. chap. 17, fin.

(116) Cf. chap. 30, fin.

(117) Cf. chap. 7, fin, et la fin de l'ouvrage. Il est intéressant de noter que Cooper se conformera lui-même à ces principes lors du mariage de sa fille Caroline avec H. F. Phinney. Cf. *Corresp.*, p. 599.

Tout cela d'ailleurs n'empêche pas Lounsbury d'affirmer (p. 25) que : « throughout the whole work the sovereign right of the parent over the child is not merely implied, it is directly asserted. »



*y ait vraiment cru* [vers 1820] » (118). Mais, s'il est intéressant de noter que Lounsbury ne paraît pas absolument sûr de la justesse de ses critiques, ce que nous savons de la vie et de l'œuvre de Cooper nous interdit de prendre en considération l'hypothèse mise en avant par son premier biographe. Nous avons vu en effet que S. F. C. se porte garante, et de la parfaite sincérité des opinions exprimées par l'auteur de *Précaution* sur la religion chrétienne ou sur la vertu féminine, et de la persistance de ces opinions chez son père pendant tout le cours de son existence. Il suffit d'ailleurs de parcourir les deux derniers romans de Cooper pour se rendre compte que l'horreur du déisme est au moins aussi marquée dans les *Lions de Mer* (1849) que dans *Précaution* (119), et que l'auteur des *Mœurs du Jour* prône en 1850 les mêmes vertus féminines qu'il prônait en 1820 (120). Nous irons même jusqu'à dire que c'est bien Cooper qui parle par la bouche de l'auteur de *Précaution* lorsque celui-ci condamne, non seulement les romans immoraux, mais encore ceux qui ne visent qu'à amuser le lecteur et qui lui font perdre son temps au lieu de l'instruire (121). N'avons-nous

(118) Cf. p. 26: « It is justice to add that many of these extreme opinions, at least in the extreme form stated in this work, the author came finally to outgrow if in fact he held them seriously then. »

(119) L'héroïne, en effet, ne peut se résoudre à épouser celui qu'elle aime, non pas parce qu'il est un véritable déiste, mais seulement parce qu'il ne croit pas à la divinité du Christ. Cf. chap. 4, déb.: « To accept of any other man as a husband, was, in her eyes, impossible... but, to accept *him*, while he regarded the Redeemer as only man, however pure and exalted, she felt would be putting herself willingly, or wilfully, into the hands of the great enemy of her salvation. » (Voir encore chap. 7, fin).

Ajoutons que, dans son ouvrage: *America and French Culture*, 1750-1848 (University of North Carolina Press, 1927) HOWARD MUMFORD JONES attribue une réelle valeur documentaire à l'attitude de l'auteur de *Précaution* vis-à-vis des déistes. (Cf. p. 409).

(120) Voir notamment ce que dit le sympathique avocat, M<sup>e</sup> Dunscomb (chap. 14, déb.): « Give me the female who floats along quietly in her own sphere, unoffending and charitable, wishing for the best, and as difficult to be brought to think as to do evil. »

(121) Cf. chap. 22, déb.: « Books... are an engine, alike powerful to save or to destroy. It cannot be denied, that our libraries contain as

pas en effet noté à plusieurs reprises que, dix-huit ans plus tard, Cooper condamnera encore la sentimentalité morbide des romans de la fin du dix-huitième siècle, tandis qu'il vantera la saine morale des romans d'édification dont Précaution peut se réclamer ? Et qui ne sait enfin que l'un des reproches les plus *persistants* que, de nos jours encore, on adresse à Cooper, c'est d'avoir versé trop souvent dans l'aridité didactique, faute de s'être contenté de jouer le rôle d'un amuseur de génie ?

En ce qui concerne l'accueil réservé à Précaution, aux Etats-Unis d'abord, puis en Angleterre, où l'ouvrage fut réimprimé par Colburn dès février 1821, nous montrons dans notre thèse complémentaire que ce n'est pas Lounsbury qu'il faut prendre pour guide, mais les notes autobiographiques de Cooper, l'anthologie de sa fille, et les articles mêmes qui parurent dans les revues de langue anglaise en 1821. Grâce à ces documents on peut se rendre compte, en premier lieu, que, des deux côtés de l'Atlantique, l'auteur de Précaution fut jugé par le public et les critiques avec toute l'impartialité qu'il avait pu désirer, car, en Amérique comme en Angleterre, le roman fut considéré comme étant l'œuvre d'un Anglais ou d'une Anglaise (122). On voit ensuite que Précaution obtint un succès modéré mais réel dans les deux pays. Enfin l'on constate que, lorsque la véritable identité de l'auteur fut connue aux Etats-Unis, le fait que Cooper avait pu écrire un ouvrage si anglais d'allure lui valut, auprès de ses compatriotes, une réputation

---

many volumes of the latter, as the former description; for we rank among the latter that long catalogue of idle productions, which, if they produce no other evil, lead to the misspending of time, *our own* perhaps included."

(122) Il faut noter que l'auteur déclare appartenir au sexe fort. Cf. chap. 15, déb.: « ...the writer of these pages is a man. » (passage cité plus haut, note 111).

Cela n'empêcha pas de nombreuses personnes de croire que le véritable auteur de Précaution était la sœur aînée de Mrs. Cooper (*Vide supra*, p. 214) qui vivait en Angleterre. Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.*, p. 40).

dont il sentit plus tard le peu de fondement mais qui, en 1822, ne dut pas lui paraître désagréable.

Ainsi, sans aucun doute possible, le gentleman farmer d'Angevme avait gagné son pari. Allait-il maintenant se reposer sur ses lauriers de romancier improvisé ? Peut-être l'eût-il fait si quelques amis ne lui avaient représenté, qu'en dépit de son ardent américanisme, il avait contribué par son roman à renforcer l'admiration de ses compatriotes pour les coutumes et les institutions britanniques (123), ce qui revenait à dire qu'il avait, dans une certaine mesure, retardé l'heure de l'émancipation intellectuelle de son pays. Par bonheur pour la postérité, Cooper reconnut que, s'il n'était pas entièrement responsable du choix de l'Angleterre comme cadre de Précaution — puisque ce choix lui avait été imposé par les conditions mêmes de sa gageure — il se devait cependant de réparer sa faute involontaire en écrivant un second roman qui, lui, serait empreint d'un bout à l'autre de l'américanisme le plus pur (124). C'est à ce scrupule patriotique que la littérature américaine doit son premier grand roman national, l'histoire romancée de l'espion héroïque dont Cooper, bien des années auparavant, avait entendu vanter les services et le désintéressement par le vénérable John Jay (125). Sans ce scrupule, l'*Espion* n'aurait peut-être jamais vu le jour, car, au début de 1821, Cooper était sincèrement persuadé qu'un ouvrage de ce genre ne pouvait rapporter à un romancier américain ni honneur ni profit.

---

(123) Voir, dans l'*Espion*, la préface de 1849.

(124) *Ibid.*

(125) *Ibid.* Voir également notre chap. V, p. 223.

## CHAPITRE VII

### L'Espion

*« Ashamed to have fallen into the track of imitation, I endeavored to repair the wrong done to my own views, by producing a work that should be purely American, and of which love of country should be the theme. This work most of you received with a generous welcome that might have satisfied any one that the heart of this great community is sound. »*

(A LETTER TO HIS COUNTRYMEN BY J. FENIMORE-COOPER, 1834, p. 98) (1).

Pour la diffusion de certaines connaissances essentielles sur l'histoire littéraire des Etats-Unis, il serait désirable que les éditions modernes de l'Espion — et surtout les éditions scolaires — fussent accompagnées de la série entière des préfaces — préfaces rédigées par Cooper à l'occasion de la publication et des réimpressions successives de son premier chef-d'œuvre. Cela permettrait en effet au lecteur de constater, *de visu*, la transition entre un état de choses dans lequel un romancier américain

---

(1) « Honteux d'être tombé dans l'ornière de l'imitation, je m'efforçai de réparer le tort fait à mes propres opinions en composant un ouvrage qui serait complètement américain, et dont le patriotisme serait le thème. Cet ouvrage reçut de la plupart d'entre vous un accueil si vibrant que les plus sceptiques auraient pu se convaincre que le cœur de ce grand peuple est vraiment sain. » (*Lettre de J. Fenimore-Cooper à ses Compatriotes*, 1834, p. 98).



ne pouvait guère nourrir l'espoir d'intéresser son public à des thèmes nationaux, et une situation de plus en plus favorable à l'éclosion d'œuvres franchement américaines de ton et d'inspiration.

La préface de la première édition débute par une phrase caractéristique : « Plusieurs raisons doivent engager l'Américain qui compose un roman à choisir son propre pays comme théâtre de l'action ; il en est plus encore qui doivent l'en détourner.

En ce qui concerne les raisons *pour*, Cooper n'en retient sérieusement que deux : la nouveauté des sujets américains, soulignée par le fait que seul Brockden Brown est parvenu à acquérir quelque réputation dans ce genre — et l'avantage qu'un écrivain peut trouver à décrire des scènes et des caractères qu'il a eus constamment sous les yeux, de préférence à des pays et à des coutumes qu'il n'a observés qu'en passant.

En fait de raisons *contre*, il constate d'abord que les Américains ont attendu la mort de Brown pour commencer à découvrir son mérite — ce qui pourrait décourager jusqu'aux audacieux qui ne reculeraient pas devant la perspective de se mesurer en débutant avec un devancier aussi redoutable. D'autre part il se dit contraint d'avouer à sa honte que le choix d'un sujet national ne facilite en rien, aux Etats-Unis, la vente d'une œuvre littéraire. Enfin les scènes américaines ne pourraient que paraître bien terre-à-terre à des lecteurs auxquels elles sont familières, et qui seraient tous capables de relever les moindres inexactitudes de l'auteur qui aurait tenté de les dépeindre ; tandis que les châteaux entourés de fossés et agrémentés de pont-levis font se pâmer d'aise les lectrices américaines, et que, même aux yeux du sexe fort, « un roman où il y a un lord en vaut deux de ceux où il n'y en a pas. »

Quant à la soi-disant prédilection du public britannique pour les descriptions de la vie américaine, Cooper la met fortement en doute dans un passage d'une mordante ironie : « Les critiques anglais souhaitent, et encouragent même, la publication d'ouvra-

ges dépeignant les mœurs américaines, mais nous avons bien peur qu'ils n'aient en vue que les mœurs des indiens. Nous craignons que les palais qui peuvent se délecter, dans *Edgar Huntley*, à la lecture de la scène de la caverne, parce qu'elle réunit un Américain, un peau-rouge, un chat sauvage et un tomahawk dans des conditions qui ne se sont jamais présentées et ne se présenteront jamais, ne se révoltent en trouvant ici des descriptions qui peignent l'amour comme très différent d'une passion brutale, le patriotisme comme tout autre chose qu'un moyen de gagner de l'argent, et des hommes et des femmes dont les cheveux ne sont pas crépus ».

Trois mois après, devant l'éclatant succès d'une première édition d'un millier d'exemplaires — suivie à deux mois d'intervalle d'une seconde édition trois fois plus importante — et au moment où il se prépare à lancer sur le marché cinq mille exemplaires nouveaux, (2) Cooper, évidemment, se sent obligé de supprimer la préface par trop pessimiste de l'édition originale et d'exprimer au public américain tout le gré qu'il lui sait de l'accueil fait à l'Espion. (3) Il faut noter toutefois qu'il ne croit pas pouvoir conclure, de cet accueil inespéré, que l'ère des difficultés soit près d'être close pour les romanciers américains désireux de traiter des sujets nationaux. Il attribue le succès de l'Espion au fait que l'ouvrage a été publié à un moment favorable, et que l'auteur a eu — chose bien rare — le double avantage de pouvoir exploiter des événements historiques à la fois intéressants et peu connus. A son avis, les lecteurs américains ont en général une connaissance si précise et si

---

(2) Cf. LOUNSBURY, p. 34, BOYNTON, pp. 96 et 99, et les notes autobiographiques de 1842.

(3) Voir les deux premiers paragraphes de la « Préface de la Troisième Edition » :

« It would be affectation to retain, in this edition of our book, a preface that professes to doubt of its favourable reception; we find ourselves, therefore, compelled to write something new.

We are told by the Booksellers that the public is pleased with the tale, and we take this occasion to say, that we are delighted with the public. We hope that this reciprocity of good-will may continue. »

détaillée de la brève histoire de leur pays, que l'imagination du romancier est constamment tenue en laisse — même en ce qui concerne les premiers temps de la colonisation, c'est-à-dire l'époque où l'on pendait les sorcières et où les villages n'étaient pas à l'abri des incursions des indiens. Par ailleurs l'histoire d'Amérique est bien pauvre en événements ; bien pauvre aussi le cadre dans lequel ils se sont déroulés. Or il ne fait point de doute que « si un meurtre est partout chose grave, il est bien plus intéressant dans un château que dans un champ de blé. » Enfin les coutumes américaines sont à tel point conditionnées par les nécessités de la colonisation, et tellement conformes aux règles du bon sens, qu'elles n'offrent que peu de variété et de pittoresque en dépit des origines si diverses de la population.

Quand on songe aux chefs-d'œuvre incontestés que Cooper devait tirer des annales de son pays — et notamment des épisodes de la rivalité franco-britannique dans le cadre grandiose des immenses forêts vierges et des vastes mers intérieures (4) — quand on songe également à l'originalité des coutumes si minutieusement décrites dans les *Pionniers*, *Satanstoe* ou le *Porte-Chaine*, on s'étonne que la première et surtout la troisième préface de l'Espion puissent témoigner d'une confiance aussi limitée dans l'avenir du roman américain. Il faut remarquer cependant que leur auteur ne développe dans ces préfaces que des idées courantes à cette époque, ainsi que le prouve, entre autres documents, tel passage d'un ouvrage de John Bristed signalé avec raison par Carl Van Doren. (5) Il faut également se rendre compte que, dans ses notes autobiographiques de 1842-44, Cooper ne semblera considérer ni les *Mohicans* ni le *Lac Ontario* comme de véritables romans histo-

---

(4) Voir le *Dernier des Mohicans* et le *Lac Ontario*, qui sont des récits de la guerre de Sept Ans.

(5) Cf. JOHN BRISTED, *The Resources of the United States*, 1818, pp. 355-56, et C. VAN DOREN: *Cambridge History of American Literature*, vol. I, p. 293, et *The American Novel*, p. 15 (*op. cit.* C).

riques et qu'il maintiendra encore à cette date qu'aucun roman historique américain n'a eu de succès aux Etats-Unis. (6)

De toute manière il est certain que la bonne foi de Cooper dans les préfaces de 1821-22 ne saurait être mise en doute, comme on peut en juger par les détails qu'il commence à donner dans la préface de la troisième édition sur la façon dont l'ouvrage fut écrit, imprimé et publié — détails qu'il complètera peu à peu dans les introductions-préfaces de 1831 et 1849 et dans ses notes autobiographiques.

De l'ensemble de ces déclarations, il ressort en premier lieu que Cooper croyait si peu au succès de son roman que son travail n'avancait qu'avec beaucoup de lenteur, (7) et qu'il l'interrompit même pendant plusieurs mois lorsqu'il en eut achevé la première moitié, soit le premier volume de l'ouvrage complet. (8) Arrêt significatif, surtout si l'on songe que le volume avait été imprimé à mesure que l'auteur l'écrivait et que Cooper en possédait chez lui un exemplaire *relié* au moment où il hésitait à terminer sa tâche ! (9) D'autre part on ne peut guère dire que le second volume fut composé dans des dispositions beaucoup plus optimistes. Cooper s'était remis à l'œuvre parce que des amis lui avaient assuré qu'un auteur déjà honorablement mentionné dans plusieurs journaux et périodiques anglais ne pouvait manquer de rentrer dans ses fonds. Mais ce n'était là qu'un assez mince encouragement, et il ne travaillait toujours qu'avec lenteur et de façon très irrégulière. (10) De plus, il eut alors à compter avec le pessimisme du libraire qui avait accepté, sinon de publier l'ouvrage à ses frais, du moins de se charger de la mise en vente. Pendant que

---

(6) Cette question sera étudiée en détail à propos de *Lionel Lincoln*. *Vide infra*, chap. X, déb.

(7) Cf. notes autobiographiques de 1842.

(8) Voir les préfaces de 1831 et de 1849. (Les notes autobiographiques de 1842 ne parlent, il est vrai, que de « plusieurs semaines ». Mais cela semble être dû à un lapsus).

(9) *Ibid.*, *ibid.*

(10) Voir la préface de la 3<sup>e</sup> édition.



le second volume s'imprimait cahin-caha, dans les mêmes conditions que le premier, ce libraire, Charles Wiley, avertit Cooper que, s'il dépassait un certain nombre de pages, les frais d'impression ne laisseraient plus aucune place pour le moindre bénéfice. Il fallut, pour le rassurer, que Cooper consentit à interrompre le fil de sa narration et à lui envoyer le manuscrit du chapitre final. Ce chapitre fut immédiatement imprimé, y compris le numéro des pages, de sorte que l'auteur dut ensuite s'ingénier à faire tenir le reste de son récit dans les pages intermédiaires ! (11)

Devant des révélations pareillement circonstanciées — et bien qu'elles soient quelque peu en contradiction avec certaine lettre de Charles Wiley que nous avons eu la bonne fortune de découvrir à Cooperstown en 1925 (12) — on aurait mauvaise grâce à supposer que Cooper pouvait ne pas être sincère en déclarant, par exemple, dans la préface de la troisième édition, que « l'ouvrage fut publié sans le moindre espoir de succès ». Dans l'ensemble, ses hésitations, ses doutes, son pessimisme, s'imposent à nous comme des faits, et il serait oiseux d'en suspecter l'authenticité sous prétexte que la meilleure perspective que nous donne le recul du temps nous permet de nous rendre compte que l'auteur de l'Espion aurait dû être encouragé, soit par les éditions successives de l'*Asile* (1811) — roman gothique sans doute, mais nettement américain par son cadre, sa couleur locale et les services patriotiques du héros dans l'infanterie de marine au cours de la guerre de l'Indépendance — (13) soit encore par la gloire naissante de Washington Irving, (14) soit enfin par la vogue extraordinaire des

(11) Voir les notes autobiographiques de 1842 et la préface de 1849.

(12) Cette lettre est citée au chapitre suivant (note 3). Voir notamment la phrase: « *The Spy* has succeeded even beyond my own expectations, and they were not easily to be exceeded. »

(13) Cf. L. D. LOSHE, *The Early American Novel*, *op. cit.* C, pp. 53-57.

(14) Une édition anglaise du *Sketch Book*, publiée à Londres au cours de l'année 1820, avait reçu un accueil flatteur. Cf. CAIRNS, *op. cit.* C., p. 70.

« romans écossais » dont l'Espion pouvait légitimement se réclamer. Mieux vaut prendre note du pessimisme des préfaces de 1821-22 et constater, par comparaison avec les préfaces ultérieures, combien les années qui suivirent la publication de l'Espion furent favorables à l'essor de la littérature américaine — essor dû en grande partie à l'engouement manifesté par le public des Etats-Unis pour les productions nationales, et auquel l'introduction-préface de 1831 (15) rend déjà un éclatant hommage : « Dix années ont produit en Amérique l'effet d'un siècle, et, parmi tous les progrès, ceux de sa littérature n'ont pas été les moins remarquables... Si, dans une vingtaine d'années, le hasard faisait tomber un exemplaire de cette préface entre les mains d'un Américain, il sourira sans doute à la pensée qu'un de ses concitoyens a pu hésiter à terminer une tâche déjà avancée, simplement parce qu'il redoutait que le pays ne fût pas disposé à lire un ouvrage traitant de questions qui lui étaient particulières. »

Indispensables, comme on le voit, pour la parfaite connaissance des conditions extrêmement défavorables dans lesquelles l'Espion fut composé, les diverses préfaces que nous venons d'examiner présentent cependant une grave lacune. On n'y trouve en effet que peu ou pas d'allusions aux raisons pour lesquelles Cooper put, en dépit des circonstances, écrire son ouvrage avec une profondeur de sentiment, parfois même avec un enthousiasme, qui font encore vibrer plus d'un lecteur de notre temps. Parmi ces raisons il faut citer d'abord l'ardent patriotisme de l'auteur, qui, au dire de sa fille, était pour lui à cette époque une source d'inspiration dont il ne soupçonnait peut-être pas lui-même toute la puissance (16). Il faut rappeler ensuite l'impression qu'avait faite sur lui l'histoire de l'espion

---

(15) Préface écrite à Paris à l'occasion de la publication de l'Espion dans la collection des *Standard Novels* de Colburn et Bentley. C'est cette préface — à peine modifiée, mais datée : « Cooperstown, March 29, 1849 » — que l'on retrouve dans l'édition Putnam (Mohawk Edition).

(16) Cf. *Pages*, p. 26.

patriote racontée par John Jay — impression d'autant plus durable que c'était John Jay lui-même qui avait eu l'occasion d'utiliser les services de cet espion, aux jours sombres de la révolution, et que le vénérable homme d'Etat avait présenté son cas comme un bel exemple de l'influence ennoblissante que l'amour du pays peut exercer en temps de guerre sur les natures les plus frustes (17). On doit signaler enfin le vif intérêt qu'à divers points de vue Cooper était forcé de prendre à la rédaction de son roman, par le seul fait qu'il avait pour cadre le comté qu'il habitait.

Nous avons dit qu'il aimait ce comté de Westchester presque autant que celui d'Otsego, et nous pouvons en conclure qu'il devait éprouver un véritable plaisir à décrire ses paysages et son climat, et à mettre en scène ses habitants. Par ailleurs, sa tâche devait lui paraître d'autant plus intéressante qu'il savait qu'en faisant évoluer britanniques et « continentaux » (18), dans les environs immédiats d'Angevine, il ne se livrait pas à un pur travail d'imagination, mais à une véritable résurrection du passé. La partie centrale du comté de Westchester, des rives de l'Hudson au détroit de Long Island, n'avait pas en effet connu la tranquillité relative des régions situées en arrière des lignes anglaises ou américaines. Après la bataille de White Plains, en octobre 1776, et jusqu'à la fin des hostilités, elle avait constitué, entre les lignes américaines au nord et les avant-postes de l'armée anglaise cantonnée à New-York, ce que l'on appelait le « Territoire Neutre » — une sorte de *no man's land*, dont la seule loi était la loi du plus fort, et où avaient lieu d'incessantes escarmouches entre les reconnaissances et les détachements de fourrageurs que les belligérants ne cessaient d'y envoyer. (19) C'est ainsi qu'un bosquet auprès duquel Cooper et les siens passaient fréquem-

---

(17) Cf. *Pages*, p. 29 et les introductions-préfaces de 1831 et 1849.

(18) Nom donné aux insurgés américains.

(19) Cf. *New-York State Hist. Assn.*, vol. 9, 1910, pp. 160-70: *The Cowboys, the Skinners and the Neutral Ground*; by S. JENKINS,

ment en voiture le dimanche — pour se rendre au petit temple huguenot de New Rochelle — avait été le théâtre d'une sanglante rencontre, et que les gens du voisinage le disaient hanté par les spectres des combattants qui y avaient trouvé la mort. (20) De même il existait tout autour d'Angevine des traditions vivaces sur les incursions des « réguliers » (21) et des « continentaux », sur les razzias des fourrageurs loyalistes — appelés *cowboys* par les populations dont ils enlevaient les bestiaux — ou sur les méfaits des pillards soi-disant patriotes qui tondaient si bien leurs victimes qu'on leur avait donné le nom d'écorcheurs (*skinnners*). Ces traditions, Cooper se les faisait raconter à la veillée par tel cultivateur de ses voisins, devant un verre de cidre et une assiette de noix ou de pommes, et il pouvait le lendemain évoquer avec plus de feu les heures tragiques vécues par les habitants du Territoire Neutre (22). Il ne faudrait pas oublier enfin que Cooper tenait de son beau-père de telles précisions sur la conduite des loyalistes du comté, et notamment sur le rôle exact qu'avait joué son cousin James de Lancey, en sa qualité de commandant de la « cavalerie légère de Westchester » — c'est-à-dire du corps des *cowboys* — que l'auteur de l'Espion ne pouvait qu'éprouver une satisfaction supplémentaire à rétablir la vérité historique, déformée par le chauvinisme du parti victorieux, et à laver un proche parent de sa femme d'accusations aussi infamantes qu'injustifiées. (23)

L'inspiration que Cooper put puiser à ces diverses sources a contribué largement, selon nous, au succès quasi-triomphal de l'Espion, mais ce succès ne peut s'expliquer entièrement que si l'on se reporte au roman lui-même, afin de juger des progrès réalisés par l'auteur depuis la publication de *Précaution*, pro-

---

(20) Cf. *Pages*, p. 28.

(21) Nom donné aux troupes britanniques.

(22) Cf. *Pages*, pp. 27-28.

(23) Voir une note de Cooper dans la Mohawk Edition, chap. 18, déb., p. 214.



grès dûs en partie à sa plus grande expérience du métier d'écrivain, en partie au choix d'un sujet plus approprié à son talent.

En ce qui concerne l'intrigue, on constate d'abord que Cooper a pris soin, cette fois, de ne pas la compliquer comme à plaisir en y mêlant un trop grand nombre de personnages. Il se contente en effet d'une vingtaine de ceux-ci — entourés il est vrai d'une abondante figuration — alors qu'il en avait introduit dans *Précaution* plus d'une quarantaine. Mais, ce qui étonne le plus un lecteur averti des circonstances vraiment extraordinaires dans lesquelles l'*Espion* fut composé, c'est de trouver dans le développement de l'intrigue si peu de traces du lourd handicap que de pareilles circonstances ont dû constituer pour l'auteur.

Cooper, sans doute, nous déclare dans ses notes autobiographiques que la rédaction anticipée du dernier chapitre, « avant même que les chapitres précédents n'eussent été conçus », doit être tenue pour responsable de la précipitation avec laquelle le dénouement est amené, et de la confusion qui en résulte — défauts pour lesquels, dit-il, les critiques ne l'ont guère épargné (24). A notre avis, cependant, cette « confusion » de l'intrigue vers la fin du roman a été fortement exagérée dans le fameux article que Cooper ne pardonna jamais à la *North American Review* et auquel il fait sans doute allusion. (25) D'autre part, le lecteur moderne ne peut que savoir gré à l'auteur de l'*Espion* de n'avoir pas traîné sur son dénouement, à l'inverse de ces compositeurs d'opéras, qui semblent incapables d'arrêter les traditionnels torrents d'harmonie qu'ils se croient tenus de déchaîner à la fin de leurs tintamarresques productions.

Nous irons même jusqu'à dire que l'intrigue de l'*Espion* nous paraît, dans l'ensemble, à la fois bien conçue, bien menée, et bien plus originale que certains critiques de notre

---

(24) Version de 1842. Voir l'appendice I de notre thèse complémentaire.

(25) *Ibid.*, Part. II, chap. II,

temps ne le laissent entendre. Au lieu de s'inspirer du plan adopté par De Foe dans les *Mémoires d'un Cavalier*, ainsi que W.-L. Cross croit pouvoir l'affirmer en se plaçant à un point de vue bien général ; (26) au lieu de nous offrir un récit autobiographique des moindres aventures de son héros, depuis le jour où il accepte de servir son pays en qualité d'espion jusqu'au jour où Washington lui déclare que sa tâche est enfin terminée ; Cooper choisit, en quelque sorte, pour nous la raconter lui-même, la phase la plus poignante de la carrière de l'espion, celle où, tout en continuant à se voir traquer comme une bête malfaisante par les Américains — aux yeux desquels il est nécessaire qu'il passe pour un traître vendu à l'Angleterre — il a l'immense douleur de perdre d'un seul coup son père, son toit, et la petite fortune qu'il a péniblement amassée. Et cette « tranche de vie », si artistement découpée, a par surcroît l'avantage de s'ordonner autour d'un véritable drame familial et patriotique dans lequel Harvey Birch joue un rôle capital et quasi-providentiel.

Ce drame, dont Cooper semble avoir puisé la donnée essentielle dans la touchante histoire du major André (27), débute le 29 octobre 1780 (28) par une visite que le capitaine Wharton — jeune officier de l'armée anglaise de New-York, mais Américain d'origine — tente de faire à son vieux père et à ses deux sœurs — Sarah et Frances — qui ont quitté la ville pour se retirer dans une maison de campagne du Territoire Neutre, « Les Acacias ». (29) Pour arriver à ses fins, le jeune

---

(26) Cf. *The Development of the English Novel*, op. cit. C, p. 151 : « Cooper's *Spy*... is written on the plan of Defoe's *Memoirs of a Cavalier*. It is a romance of the Revolution, with meagre historical foundation. »

M. PAUL DOTTIN, dans sa thèse sur *Daniel De Foe et ses Romans*, (1924, p. 582) fait état de cette opinion de W. L. CROSS.

(27) Cooper lui-même raconta plus tard cette histoire dans ses *Notions of the Americans* (1828, vol. 1, lettre 12).

(28) Cette date est mentionnée à plusieurs reprises dans la scène du conseil de guerre (chap. 26, déb.).

(29) « *The Locusts* ». On notera que la traduction « *Les Sauterelles* » continue à figurer dans l'édition Defauconpret, bien que S. F. C. ait

officier est obligé d'avoir recours à l'aide de Harvey Birch — qu'il croit être un espion à la solde de Sir Henry Clinton et dont le père habite à peu de distance des « Acacias ». Birch procure au jeune homme un déguisement, et même un sauf-conduit signé Washington, ce qui lui permet de se tirer d'affaire lorsqu'il se trouve inopinément en face d'avant-postes que les Américains viennent de pousser jusqu'à White Plains. Bientôt après la joie règne donc aux « Acacias », où la famille Wharton se trouve enfin réunie après quatorze longs mois de séparation.

Malheureusement le jeune homme refuse de suivre le conseil de Birch qui, au bout de deux jours, l'engage vivement à regagner New-York. Il s'obstine à passer une nuit encore sous le toit paternel et, le lendemain matin, il est surpris au milieu des siens par un parti de dragons virginiens dont le chef,

signalé avec humour (*Pages*, pp. 30-31) les invraisemblables quiproquos auxquels cette traduction avait donné lieu lors de la première impression :

« Some very ludicrous mistakes occur in the first French versions. The name given to the Wharton place, « The Locusts » proved a puzzle; the word was rendered as it was found in the dictionary, « Les Sauterelles » — the Grasshoppers. This might have answered very well, but for one unfortunate fact — a dragoon of Lawton's troop is represented as tying his horse to one of the locusts on the lawn. Here was a difficulty; the worthy translator, however, belonging evidently to the class « traduttori, traditori », seems to have taken it for granted, that transatlantic grasshoppers must necessarily be of gigantic proportions; nothing daunted, he proceeds gravely to state the remarkable fact, that the dragoon secured his charger by fastening the bridle to one of the grasshoppers before the door — apparently standing there for that purpose! »

Nous n'avons pas, pour notre part, retrouvé le passage incriminé, mais on peut encore lire dans les éditions modernes la « perle » que voici :

« He [Birch] would make a very pretty ornament, suspended from one of those locusts before his own door », added the Lieutenant, coolly. (Chap. 5, fin).

« Il figurerait fort bien, ajouta le lieutenant fort tranquillement, suspendu à une de ces Sauterelles, devant sa propre porte. »

le capitaine Lawton, n'a aucune peine à percer à jour le déguisement dont il s'est de nouveau affublé à la hâte. (30)

Arrêté sous ce déguisement et à l'intérieur des lignes ennemies, le capitaine Wharton devrait logiquement être inculpé d'espionnage — au même titre que l'infortuné major André, pendu quelques semaines plus tôt (31) en dépit des sympathies que sa jeunesse et son attitude devant ses juges avaient fait naître chez les Américains. Pourtant Frances Wharton, tout au moins, a le ferme espoir que le chef direct du capitaine Lawton, le major Dunwoodie, sera assez chevaleresque pour ne pas se fier aux seules apparences et pour la croire sur parole lorsqu'elle lui affirmera que son frère n'a jamais eu d'autre dessein que celui de revoir sa famille. N'a-t-elle pas promis à Dunwoodie qu'elle l'épouserait dès la fin des hostilités, et ne sait-il pas qu'à l'inverse de sa sœur aînée Sarah, et malgré la stricte neutralité que leur père s'efforce de garder, elle souhaite de toute son âme le triomphe de la cause américaine ?

L'arrivée de Dunwoodie ne tarde pas, hélas, à décevoir ces espérances. (32) Sans mettre en doute la bonne foi de sa fiancée, ni même celle de son prisonnier — car les deux jeunes gens, élevés ensemble en Angleterre, éprouvent l'un pour l'autre une amitié que la guerre n'a pas diminuée — Dunwoodie ne peut se résoudre à prendre sur lui de statuer sur un cas qui relève nettement du conseil de guerre, et cela d'autant moins que le sauf-conduit utilisé par son ami et signé Washington lui paraît parfaitement authentique, ce qui lui fait craindre qu'il ne se trouve quelque traître dans l'entourage immédiat du général en chef. Frances a beau, dans des scènes d'allure cornélienne, tantôt lui clamer qu'elle ne pourra jamais devenir la femme du meurtrier de son frère, tantôt lui offrir de l'épouser sur le champ s'il consent à remettre son prisonnier en

---

(30) Cf., chap. 5.

(31) Voir les allusions chap. 3, fin, et 4, déb.

(32) Cf., chap. 6.



liberté sur parole, Dunwoodie ne peut que répondre qu'il fera l'impossible pour obtenir l'acquittement de son ami, mais que son devoir de soldat lui commande de l'envoyer sous escorte au quartier général américain.

Par bonheur pour le capitaine Wharton, un brusque coup de théâtre vient soudain tout remettre en question. (33) Un petit campagnard glisse dans la main de Dunwoodie un billet laconique et anonyme « Les réguliers approchent, cavalerie et infanterie » — billet que le lecteur attribue sans hésitation à Birch — et l'officier se hâte d'aller rejoindre ses troupes, qu'il trouve déjà alertées par les coups de feu des vedettes. A la faveur du combat qui s'ensuit, le capitaine Wharton trouve moyen de fausser compagnie aux deux dragons qui le gardent, et de s'enfuir sur un de leurs chevaux vers les troupes anglaises. Birch, qui observe le combat du haut d'une éminence rocheuse, et qui, malgré son patriotisme, ne peut que se réjouir de voir un innocent échapper à la potence qui l'attendait, Birch — toujours lui ! — encourage le fugitif au passage et lui crie de prendre certain chemin qui le conduit rapidement au milieu de ses camarades.

Mais le sort ne semble avoir favorisé le jeune capitaine que pour mieux l'accabler ensuite. A peine a-t-il eu le temps de raconter son équipée au commandant des troupes anglaises — un certain colonel Wellmere, grand admirateur de la loyaliste Sarah — que ce dernier l'invite à prendre part à une attaque de son infanterie, attaque destinée à racheter la honte de ses cavaliers — *cowboys* et Hessois — mis en déroute par un stratagème de Dunwoodie. C'est en vain que le capitaine Wharton conseille à son supérieur de ne pas s'exposer en terrain découvert aux charges des redoutables dragons de Virginie. Le colonel méprise trop ses adversaires pour écouter la voix de la prudence. Il franchit un cours d'eau, qui l'avait protégé jusqu'alors, et voit soudain son aile droite prise de

flanc par des tirailleurs embusqués dans un bois, tandis que l'aile gauche, qu'il commande personnellement, est chargée de front par les meilleurs cavaliers de l'armée de Washington. Renversé par les chevaux, Wellmere est fait prisonnier, ainsi d'ailleurs que le capitaine Wharton, qui, blessé à la main par une balle venue du bois, n'a pu empêcher sa monture de suivre la charge du peloton auquel appartenait son premier maître. De nouveau la potence se dresse donc devant les yeux du sympathique capitaine. (34)

Après une journée aussi fertile en coups de théâtre, et en attendant la comparution du jeune homme devant un Conseil de guerre, le lecteur excuserait à la rigueur un ralentissement marqué de l'action ; il n'en est donc que plus reconnaissant à l'auteur de le tenir en haleine par toute une série d'événements imprévus et par l'introduction de nouveaux personnages. (35) Cooper, sans doute, aurait gagné à faire une place moins grande aux doctes et filandreuses dissertations du docteur Sitgreaves — car le digne chirurgien-major attaché aux dragons de Dunwoodie ne rappelle que trop les *bôres* ou « fâcheux » mis à la mode par l'auteur de *Waverley* (36). On se passerait également d'une bonne partie des scènes sentimentales où Frances découvre l'amour de l'ultra-romantique Isabella Singleton pour le beau sabreur qu'est Dunwoodie (37) — scènes qui d'ailleurs n'arrivent pas à expliquer de façon entièrement satisfaisante la quasi-rupture par laquelle le romancier cherche à nous intéresser davantage au sort des deux fiancés. (38) D'aucuns même pourront aller jusqu'à reprocher à Cooper de s'être attardé à décrire avec complaisance le repas pantagruélique offert par Mr. Wharton à ses hôtes inatten-

---

(34) Cf., chap. 7, fin.

(35) Cf., chap. 8 à 25.

(36) On notera que le chirurgien, à peine aperçu à la fin du chap. 6, n'entre vraiment en scène qu'à la fin du chap. 7.

(37) Cf., chap. 15.

(38) Cf., chap. 19, fin.

du, (39) sans oublier ni les toilettes des dames, (40) ni les pittoresques coutumes de l'époque. Il n'en reste pas moins que le récit, dans l'ensemble, est de nature à retenir l'attention du lecteur le plus distrait.

Au seul point de vue de l'intrigue sentimentale, on assiste d'abord à l'émouvante séparation de Frances et de son fiancé, puis à la célébration du mariage de Sarah et du colonel Wellmere — célébration interrompue *in extremis* par la divulgation de la duplicité du colonel, déjà marié en Angleterre, ce qui fait perdre la raison à la trop confiante Sarah ; on craint ensuite pour la vie même des deux sœurs, car elles restent un moment enveloppées par les flammes dans leur demeure incendiée par les *skinnners* ; enfin l'on s'apitoie sur la mort de l'infortunée Isabella Singleton, atteinte par une balle qui ne lui était pas destinée, et dont les dernières paroles préparent la réconciliation définitive de Frances et de Dunwoodie. (41)

Pour ce qui est de l'entrée en scène de nouveaux personnages, si le docteur Sitgreaves nous fatigue souvent, il n'en est pas de même de la joviale vivandière irlandaise, Betty Flanagan, — chère à Miss Edgeworth (42) — qui introduit partout où elle passe une note humoristique du meilleur aloi. Mais ce sont avant tout les malheurs imprévus qui frappent Harvey Birch, et la façon dont il se comporte dans l'adversité, qui, pendant toute cette période, nous intéressent et même nous passionnent. Surpris par les *skinnners* au moment où il va péné-

(39) Cf. chap. 13. Ces hôtes sont le capitaine Lawton, le docteur Sitgreaves, le colonel Wellmere, et Isabella Singleton, accourue au chevet de son frère blessé.

(40) Miss PHILLIPS (p. 89) reproduit les portraits dont Cooper s'est inspiré pour décrire la toilette de Miss Peyton et celle de Sarah Wharton. Elle cite également (pp. 86-88) les renseignements donnés par BIRDSALL sur les originaux de ces portraits : Mrs. Peter Jay, de Rye (Westchester) et sa sœur, Sarah Duyckinck.

Sur Mrs. Peter Jay (femme du frère aveugle du Gouverneur Jay) voir S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.* pp. 29-32).

(41) Cf., chap. 19, 22 et 24.

(42) Voir thèse complémentaire et *Pages*, p. 30.

trer dans la chambre où son père agonise, il leur abandonne, lui, le colporteur yankee, si âpre au gain d'ordinaire, tout l'or qu'il a péniblement accumulé, afin qu'ils lui permettent de recevoir l'ultime bénédiction de celui qui, seul avec Washington, sait qu'il ne trahit point la cause américaine (43). Au risque d'être appréhendé par les dragons de Lawton cantonnés dans le voisinage, il assiste le lendemain aux simples funérailles de son père (44) et, selon la coutume, il remercie ses voisins de l'avoir aidé à « enterrer son mort et à l'ôter de devant lui. » (45) Il accepte ensuite le prix dérisoire qu'un « spéculateur » retors lui offre de sa petite maison, et cela afin de pouvoir payer les gages accumulés d'une servante, acariâtre mais honnête et travailleuse. Là-dessus, en fait de récompense de sa piété filiale et de sa probité, il voit avec la nuit revenir les *skinnners*, ces patriotes modèles, qui, non contents de lui arracher la maigre somme qui lui reste, le font prisonnier pour toucher les cinquante dollars promis à qui l'appréhendera, et l'entraînent ensuite en incendiant, pour éclairer leur route, l'humble toit auquel l'attachaient tant de souvenirs (46).

Livré aux farouches dragons de Virginie, et déjà condamné à mort par un conseil de guerre, Birch ne peut guère espérer échapper à une exécution immédiate qu'en faisant usage, suprême ressource, d'un certificat de Washington révélant son véritable rôle. C'est alors que, découragé sans doute par l'opiniâtreté avec laquelle le destin s'acharne contre lui, tour à tour menacé et pressé de questions par Dunwoodie, il tire ce document de sa poitrine et le tend même un instant au jeune officier. Mais soudain, par une sorte de point d'honneur qui témoigne, à notre avis, de la hauteur à laquelle son patriotisme s'est élevé (47), il se ravise, avale le papier sauveur qu'on voudrait

---

(43) Cf., chap. 10.

(44) Cf., chap. 14.

(45) Ce sont les termes mêmes de l'Ancien Testament. (*Genèse* 23-4).

(46) Cf., chap. 14, fin.

(47) On voit que nous ne partageons pas la façon de voir de JOHN



maintenant lui arracher, et s'avancant vers la porte avec une dignité dont on ne l'aurait pas cru capable, s'écrie d'un ton ferme: « A la potence! » (48).

Dunwoodie, par bonheur, lui accorde spontanément plusieurs heures pour se préparer à la mort, ce qui permet à Birch de se ressaisir et de faire appel — dans l'âpre désir de vivre qui le reprend peu à peu — à toutes les ressources de son esprit inventif. Il réussit à s'évader revêtu des hardes de Betty Flanagan (49), après quoi, au lieu de quitter une région où il a tout à craindre, et des dragons et des *skinners*, il entreprend à lui seul de déjouer les projets de vengeance que les seconds entretiennent contre les premiers depuis que le capitaine Lawton a profité de leur visite intéressée au cantonnement de Dunwoodie pour leur faire infliger par ses hommes une correction proportionnée à leurs méfaits.

Les projets des *skinners*, Birch les surprend quelques instants à peine après son évasion, dans un bois où ces superpatriotes sont en train de comploter le pillage et l'incendie des Acacias — afin d'atteindre Dunwoodie dans ses affections, tout en s'assurant sans trop de risques un butin considérable. Bien que seul et sans armes, Birch agit sans perdre une seconde. Usant d'un ingénieux stratagème, il commence à mettre les *skinners* en fuite. Un autre stratagème, non moins ingénieux, lui permet ensuite de tenir Dunwoodie à sa merci, de lui prouver sa bonne foi en lui faisant grâce de la vie, et de l'avertir des dangers qui le menacent, lui et ceux qu'il aime (50). Dans les journées qui suivent il empêche d'abord Lawton de tomber dans un guet-apens; il n'hésite pas ensuite à pénétrer dans le cantonnement des dragons pour les inciter à voler au secours de leur capitaine et de ses hôtes des Acacias; il empêche au

---

NEAL. Cf. *Blackwood's Magazine*, octobre 1824, et notre thèse complémentaire.

(48) Cf. chap. 16, fin.

(49) Cf. chap. 17.

(50) Ces stratagèmes (voir thèse complémentaire) ne sont pas, il est vrai, du goût de la *North American Review* de juillet 1822 (pp. 280-81).

tout dernier moment le mariage de Sarah et du colonel Wellmere ; et il sauve enfin la malheureuse jeune fille de l'incendie allumé par les *skimmers*, ce qui amène Lawton à douter qu'un aussi noble cœur puisse battre dans la poitrine d'un véritable espion (51).

Ainsi tenu en haleine — par des procédés auxquels on ne peut reprocher que de sentir parfois le mélodrame — le lecteur attend sans impatience que sonne l'heure de la mise en jugement du capitaine Wharton. Peut-être même trouverait-il que cette heure a sonné trop tôt, si cet événement devait reléguer à l'arrière-plan l'humble héros qui a conquis maintenant toutes ses sympathies. Mais, bien que le théâtre de l'action se transporte à présent dans l'intérieur des lignes américaines, Cooper sait de nouveau faire jouer à Birch un rôle providentiel dans le dénouement du drame familial auquel il a été constamment mêlé dès le début.

Sur l'ordre de Washington, qui, voyageant incognito, a été l'hôte de Mr. Wharton au moment de l'arrivée de son fils, et qui a pu ainsi se rendre compte de la bonne foi du jeune capitaine, Harvey Birch se déguise en pasteur pour avoir accès auprès du prisonnier condamné à mort, et il réussit à le faire évader en lui substituant un vieil esclave nègre des Wharton, le fidèle César. Avec un admirable sang-froid il parvient ensuite à le soustraire aux cavaliers furieux lancés à sa poursuite, et à le conduire de nuit, par des chemins détournés, au-delà du confluent de l'Hudson et de la rivière Croton, c'est-à-dire hors d'atteinte des troupes américaines (52).

Au lever du jour, les fugitifs aperçoivent vers le sud les hauts mâts et les vergues d'une frégate britannique grâce à laquelle le capitaine Wharton pourra facilement regagner New-York. Presque au même instant le crépitement d'une fusillade lointaine parvient à leurs oreilles. C'est Lawton qui, avec une partie des dragons de Dunwoodie et un détachement de miliciens

---

(51) Cf. chap. 22, fin.

(52) Cf. chap. 27, fin, 28, 29 et 32.

yankees, vient d'attaquer une colonne anglaise. Lawton trouvera dans ce combat une mort digne de sa réputation d'intrépidité, et Dunwoodie, arrivé trop tard pour lui prêter main forte, recevra une assez grave blessure en chargeant, pour venger son ami, les troupes britanniques victorieuses (53). Entre temps Birch et le capitaine Wharton sont arrivés à la hauteur de la frégate, et, peu après avoir reçu en récompense de ses services la bourse du jeune officier, le colporteur a la satisfaction inespérée de voir des *cowboys* pendre le plus fourbe et le plus cruel de ses ennemis, le chef des *skinnners* (54).

Le capitaine Wharton sauvé, Dunwoodie confié aux tendres soins de Frances devenue sa femme, Harvey Birch enfin vengé, le roman forme un tout harmonieux, que Cooper n'aurait pu que gâter en y ajoutant un récit plus ou moins détaillé des services que l'espion du Territoire Neutre aurait été capable de rendre à Washington avant la marche décisive sur Yorktown. Aussi le lecteur comprend-il fort bien que l'auteur se borne à décrire, en deux espèces d'épilogues, d'abord le noble désintéressement de Harvey Birch refusant toute récompense dans sa dernière entrevue avec le généralissime (55), ensuite sa mort héroïque à *Lundy's Lane* (1814), aux côtés d'un vaillant fils de Dunwoodie et de Frances Wharton (56).

Devant une intrigue aussi heureusement agencée dans son ensemble, il convient, à notre avis, de conclure que le conteurné, que nous avons vu se révéler au cours de plus d'un chapitre de *Précaution*, s'affirme dans l'Espion de façon indiscutable, et cela malgré les critiques que l'on peut relever dans certains périodiques de l'époque, et malgré les réserves de détail que tout lecteur attentif peut faire de lui-même. Nous croyons avoir ramené à ses justes proportions la critique de la *North American Review* relative à la confusion de l'intrigue

---

(53) Cf. chap. 33.

(54) Cf. chap. 32.

(55) Cf. chap. 34.

(56) Cf. chap. 35.

vers la fin du roman. Nous dirons encore que cette revue mérite d'être taxée d'exagération lorsqu'elle se plaint à la fois de la trop grande abondance d'événements dramatiques et d'une trop grande ressemblance entre certains de ces événements (57). Ne va-t-elle pas jusqu'à trouver qu'il y a trop de deux incendies — celui du cottage de Birch et celui des Acacias — et qu'ils sont en tout cas trop rapprochés l'un de l'autre, alors que sept chapitres entiers les séparent, qu'ils sont aussi différents que possible, et que le premier est évoqué en quelques lignes à peine, tandis que la description du second et des scènes tragiques qui l'accompagnent occupe plusieurs pages ?

En réponse à un reproche du *Monthly Literary Register* (58), qui regrette de ne pas toujours distinguer clairement le héros de l'histoire, nous nous bornerons à remarquer que le rôle providentiel joué par Harvey Birch dans les scènes où il n'est pas directement en cause devrait suffire à le désigner comme le véritable héros, même si l'auteur n'avait pas pris soin — tel Walter Scott dans *Rob Roy* — de guider le lecteur par un titre significatif.

A première vue, on pourrait attacher plus d'importance aux arguments par lesquels un collaborateur de la *New Edinburgh Review* (59) essaie de prouver que l'audacieuse visite du capitaine Wharton à sa famille, ainsi qu'une courageuse expédition nocturne que sa sœur entreprend après sa seconde évasion, ne sont ni l'une ni l'autre suffisamment motivées, ce qui empêcherait le lecteur de s'intéresser aux dangers que courent les deux jeunes gens. Mais une lecture attentive du texte fait justice des allégations parfois injurieuses du critique écossais. Le capitaine Wharton, en effet, ne se rend pas coupable d'une sorte d'abandon de poste pour faire, sans nécessité, et sachant qu'il risque fort d'être arrêté et pendu comme espion, une petite visite à sa famille. Il profite, nous l'avons vu, d'une

---

(57) Voir thèse complémentaire.

(58) 1<sup>er</sup> juin, 1822. (Londres). Voir thèse complémentaire.

(59) Cf. octobre 1822, *ibid.*



permission régulière (60) pour aller voir son vieux père qu'il n'a pas vu depuis quatorze mois — quatorze mois de guerre! — et avec la quasi-certitude de ne courir que relativement peu de risques grâce à l'aide de Harvey Birch. Quant à Frances, elle ne fait pas, de nuit, l'ascension d'une colline escarpée dans le seul but de « voir » son frère. Elle n'affronte des périls qui semblent au-dessus de ses forces que parce qu'elle est persuadée qu'elle seule peut empêcher le jeune capitaine d'être repris, en l'avertissant qu'il doit franchir avant le jour les avant-postes américains (61).

En fait d'invéraisemblances, nous préfererions, avec la *North American Review*, citer la randonnée solitaire de Mr. Harper, alias Washington, à travers le Territoire Neutre, sans nier toutefois que Washington ait pu, de temps à autre, se permettre de pareilles équipées (62). Nous pourrions signaler encore que l'auteur met la crédulité de ses lecteurs à une rude

(60) Voir l'*Espion*, chap. 4, déb.: « the limitation to his leave of absence. »

(61) Voir chap. 29, fin, et la conversation de Frances avec Harper au chap. 30.

(62) Il est assez curieux de constater qu'un incident analogue à l'arrivée imprévue de Washington aux Acacias est relaté dans un ouvrage intitulé *True Stories of the Days of Washington* (New York; Phinney, Blakeman and Mason 1860, pp. 45-51).

Au début de la guerre de l'Indépendance, un soir de juin, dans la région de l'Hudson, un orage oblige un voyageur à passer la nuit dans une ferme isolée. Le fermier et sa femme l'entendent dire ses prières avant de se coucher (Cf. *Spy*, chap. 1, fin.) A son départ, le lendemain matin, il dit à ses hôtes: « I had been out yesterday, endeavoring to obtain some information respecting our enemy, and, being alone, ventured too far from the camp. On my return I was surprised by a foraging party, and only escaped by my knowledge of the woods, and the fleetness of my horse. My name is George Washington. »

Là-dessus le général donne à la fermière « a token of remembrance... which the descendants of the worthy couple are fond of exhibiting to this day. »

L'éditeur de l'ouvrage déclare avoir tiré cette anecdote d'un vieux périodique. Il serait intéressant de savoir si l'article de revue en question n'est pas postérieur à la publication de l'*Espion*, car il pour-

épreuve en faisant tenir à Harvey Birch, qui s'évade déguisé en Betty Flanagan, des conversations aussi périlleuses qu'inutiles avec la sentinelle chargée de le garder et avec le fin limier qu'est le capitaine Lawton (63). L'espion ne doit-il pas en effet contrefaire à la fois la voix de la cantinière et son accent irlandais si particulier ?

Quant aux erreurs de détail, qui, pour la plupart, proviennent soit de la hâte avec laquelle la copie était envoyée à l'imprimeur, soit des arrêts prolongés intervenus dans la rédaction de l'ouvrage, elles sont bien moins nombreuses qu'on ne le suppose généralement. On s'aperçoit même, en se reportant au texte de la première édition, que telle critique formulée à ce sujet par la *North American Review* ne repose que sur une bévue grossière du docte W. H. Gardiner (64). Est-il d'ailleurs

rait bien se faire, en dépit des précisions données sur le souvenir laissé par Washington à son hôtesse, que le roman lui-même fût la source de cette anecdote soi-disant authentique.

Voir à ce sujet S. F. C. *A Glance Backward*, p. 205 : « Before long the good people of the Neutral Ground began to talk of it [*The Spy*] as so much history. The writer of these notes, when visiting relations at Fishkill, was, on one occasion, taken to see a pleasant farm-house, which people in the neighborhood declared to be the identical house from which Henry Wharton and Birch escaped. The farmer's wife very kindly showed the room in which Frances Wharton and Dunwoodie were married, ending by pointing out an old-fashioned clock in the corner, adding emphatically, « And that is the clock that Frances Wharton watched for the stroke of nine. »

(63) Cf. chap. 17 et 18, fin.

(64) Cf. *North American Review*, juillet 1822, p. 275 : « We find not unfrequent such gross negligences as making locks which were *black* in one place, *auburn* in another ; speaking of a house as lowering from the *light of day*, when it was just fired because the night was *too dark to move in*. »

La première critique, qui a trait à la chevelure du capitaine Wharton, est évidemment fondée, bien qu'il ne s'agisse peut-être que d'une simple coquille de l'imprimeur, qui a pu lire *auburn* pour *ebony*. En tout cas les cheveux du jeune officier devinrent uniformément d'un *noir d'ébène* dans les éditions suivantes.

Dans le second cas, par contre, Gardiner se méprend étrangement sur la signification du mot *tenement*, que Cooper emploie dans le sens

si important de signaler, par exemple, que les cheveux du capitaine Wharton, bruns au premier chapitre, sont devenus châains quatre chapitres plus loin? Qui ne se rend compte en effet que la plupart des lecteurs ne remarquent même pas des erreurs de ce genre, entraînés qu'ils sont par la verve et l'allant du conteur?

Cette verve, cet allant, Cooper les doit moins d'ailleurs à sa plus grande habitude de la composition qu'au choix d'un genre différent de celui qu'il avait été forcé d'adopter dans *Précaution*. Comme Lounsbury l'a bien indiqué dans le jugement d'ensemble — le seul hélas! — qu'il porte sur l'*Espion* (65) Cooper était tombé, presque par hasard, sur le genre où il pouvait le mieux déployer tous ses dons naturels, le roman d'aventures à base historique mis à la mode par l'auteur de *Waverley* et de *Rob Roy*.

Servi par une imagination ardente, par un sens inné du pittoresque, et par une conception fort juste, quoique instinctive, de cette gradation des effets que tout bon conteur doit rechercher, Cooper ne pouvait manquer de se mouvoir avec aisance dans un genre où le succès dépend essentiellement du relief donné à la résurrection du passé, et de la façon dont le lecteur est tenu en haleine par une action riche en coups de théâtre et en péripéties dramatiques. Pour lui, ce n'était guère qu'un jeu de réaliser cette reconstruction magistrale de l'atmosphère du Territoire Neutre qui a valu à l'*Espion* une place dans les programmes scolaires américains, et de combiner

---

de *cercueil*, de *dernière demeure*, et non dans celui de *maison*. Décivant dans un passage *rétrospectif*, les sentiments de Frances Wharton pendant l'enterrement du père de Birch (c'est-à-dire au cours d'une scène *bien antérieure* à l'incendie du cottage du colporteur) Cooper s'exprime ainsi: « Frances witnessed the disappearance of the wooden tenement of the deceased as it was slowly lowered from the light of day. » (Cf. chap. 14, fin et chap. 15, déb.).

Pour l'attribution de l'article à Gardiner, nous suivons POOLE, qui lui-même suit WM. CUSHING, auteur d'un Index de la *North-American Review*.

(65) Cf. pp. 32-34.

cette remarquable série d'épisodes qui, aujourd'hui encore, fait passer la plupart des lecteurs par de brusques alternatives d'espoir et de crainte, de tristesse et de gaieté, d'attendrissement et d'horreur: *épisodes dramatiques*, comme les deux évasions du capitaine Wharton (66), l'interruption du mariage du colonel Wellmere (67) ou le pillage et l'incendie des Acacias (68); *scènes pathétiques*, comme celles où Birch est victime de la cruauté raffinée des écorcheurs (69), celles qui se déroulent devant le conseil de guerre (70), ou celles qui précèdent et suivent la mort glorieuse de l'intrépide Lawton (71); *scènes d'horreur et de vengeance*, comme l'exécution du chef des écorcheurs (72), digne pendant, sur le mode réaliste, de la description un peu grandiloquente du châtiment du traître Morris dans *Rob Roy* (73); *scènes humoristiques* enfin, surtout celles qui ont pour héros, soit le vieux nègre César (74), soit la vivandière Betty Flanagan (75).

En ce qui concerne la peinture des caractères, Cooper devait également se trouver bien plus à l'aise, avec les personnages américains de l'Espion, qu'avec les représentants de la société anglaise qu'il n'avait réussi à bien camper dans *Précaution* que grâce à un véritable tour de force. De là ces portraits loués par la grande majorité des critiques, et qui laissent loin derrière eux les simples esquisses dont un romancier d'aventures pourrait à la rigueur se contenter.

Harvey Birch surtout nous est dépeint, physiquement et

---

(66) Cf. chap. 7 et 28-29.

(67) Cf. chap. 22, déb.

(68) Cf. chap. 22, milieu et fin.

(69) Cf. chap. 10 et 14.

(70) Cf. chap. 26.

(71) Cf. chap. 33.

(72) Cf. chap. 32, milieu et fin.

(73) Cf. chap. 31, fin.

(74) Cf. chap. 3, fin; 7, déb.; 10, mil.; et 21, milieu et fin.

(75) Cf. chap. 16 et chap. 22, mil.



moralement, avec une minutie qui rappelle les procédés du roman psychologique et du roman à thèse. Son exemple n'est-il pas destiné, d'ailleurs, à prouver la justesse de la « thèse » soutenue par John Jay et reprise par Cooper, à savoir que le patriotisme peut, en temps de péril national, ennoblir et purifier à tel point l'âme d'un peuple que les natures les plus frustes deviennent capables de dévouements sublimes? (76).

Une démonstration un peu trop simpliste de cette thèse risquerait, évidemment, de ne pas entraîner la conviction du lecteur. Aussi Cooper s'ingénie-t-il à nuancer le caractère de son héros, et à nous montrer que, s'il a dépouillé le vieil homme, cette transformation n'est guère perceptible dans son extérieur et dans ses manières, et que, même au moral, le vieil homme reparaît dès que l'intérêt de la patrie ou la gravité des circonstances cessent de provoquer cette sorte de passion du sacrifice qui s'est peu à peu développée chez l'humble colporteur.

Au physique, Harvey Birch n'a rien qui le différencie particulièrement de ses congénères, les colporteurs yankees, si nombreux encore sur les routes du Westchester dans la première moitié du dix-neuvième siècle (77). Que ce soit, comme nous le dit S. F. C., la visite d'un de ces porte-balle au cottage d'Angevine qui ait décidé du métier attribué à l'Espion (78); que l'auteur ait simplement considéré que les rapides déplacements de son héros seraient plus plausibles s'ils étaient le fait d'un marchand ambulant; ou qu'il ait tout simplement utilisé, sur ce point encore, les indications de John Jay (79); il est cer-

(76) Cf. Préfaces de 1831 et de 1849, déb.

(77) Cf. S. F. C. *Pages*, p. 29.

(78) *Ibid.*, *ibid.*

(79) Enoch Crosby, espion de John Jay, qui passa plus tard pour avoir été le prototype de Harvey Birch, se fit cordonnier ambulant pour mieux remplir sa dangereuse mission. (Cf. H. L. BARNUM, *The Spy Unmasked*, chap. 5, fin, et les détails que nous donnons sur cet ouvrage, note 90).

E. E. LEISY, dans son manuel de littérature américaine, commet

tain que Cooper ne semble pas avoir tenu à s'écarter, dans le portrait physique qu'il nous trace de Harvey Birch, du type bien connu du *Yankee pedlar*.

Plutôt grand mais sans exagération, ni gras ni maigre, et d'âge moyen par surcroît, Harvey se fait surtout remarquer par la dextérité avec laquelle il manie son encombrante balle — pure question de métier — et par « ses longues enjambées rapides de marchand ambulant. » Ses yeux gris et perçants, toujours en mouvement, conviennent bien à un homme qui doit posséder une double dose d'habileté, puisqu'il est à la fois colporteur et yankee, et le sang-gêne avec lequel il chique et crache — surtout dans les premières éditions ! — (80) en présence des dames de la famille Wharton, témoigne surabondamment d'une rusticité très caractéristique de son origine et de son milieu. Quant à son langage, il est suffisamment émaillé de tournures populaires pour que Cooper ait jugé nécessaire de le rendre plus conforme à la syntaxe dans l'édition de 1831, (81) et il ne comporte guère de ces tirades ampoulées qui déparent telle version française destinée à la scène — tirades critiquées avec raison dans *Le Globe* du 10 décembre 1828. (82)

sans doute un lapsus lorsqu'il signale que Cooper semble avoir emprunté à Scott le colporteur de l'*Antiquaire*.

(80) Pour les éléments de ce portrait, voir chap. 3 et 4, et 35.

A partir de l'édition anglaise de 1831 (*Colburn's Standard Novels*) la phrase suivante fut supprimée: « The juices of the tobacco soon disfigured the floor of Miss Peyton. » (Chap. 4, mil.).

(81) Cf. *Studies in Philology* juillet 1930, p. 513. *James Fenimore Cooper as Self-Critic*, par TREMAINE McDOWELL: « ... he even went so far as to transform Harvey's realistic and appropriate colloquialisms into conventional English phrases. »

(82) « Les auteurs... ont commis la faute impardonnable d'avoir mis dans sa bouche de grandes phrases de patriotisme et d'honneur. Comment n'ont-ils pas senti, en lisant Cooper, que la plus grande partie de l'effet que produit ce caractère vient de l'absence de toute emphase, de toute déclamation. »

Dans le roman, la tirade la plus déplacée, à notre avis, c'est le trop beau morceau d'éloquence dont Birch gratifie le capitaine Wharton, au moment où ils passent près du gibet dressé pour ce dernier, et où ils ne

Au moral, Cooper a soin de noter, dès la première apparition de Birch, que l'appât du gain semble constituer sa passion dominante, et il nous le montre peu après tirant sur une pièce de calicot — pour y trouver, en colporteur habile, les dix yards d'étoffe qu'on lui demande — ou bien encore faisant sonner, avec une évidente satisfaction, les pièces de monnaie que Mr. Wharton vient de lui donner. (83) Mais Cooper a également soin d'insister sur le fait que ce ne sont là que des apparences, et que seul « un observateur superficiel » pourrait s'y tromper. (84) De cette façon il nous fait pressentir d'emblée les profondes modifications que les événements ont apportées dans le caractère de son héros, et il s'efforce ensuite de nous préparer graduellement à la scène dans laquelle Harvey Birch atteint au comble du désintéressement, celle où il refuse de recevoir de Washington la moindre récompense. (85)

C'est ainsi que nous voyons Birch abandonner tout son or aux écorcheurs dans un irrésistible élan de piété filiale. Nous le voyons d'autre part courir de tels dangers, et désespérer à tel point — et ceci à plusieurs reprises — de pouvoir échapper à une mort aussi infâmante qu'imméritée, (86) que nous sentons bien que l'homme qui, dans l'amertume de son cœur, se révolte à l'idée qu'il est traqué comme une bête sauvage par ceux-là même qu'il sert en réalité de toutes ses forces, (87) nous sentons bien, disons-nous, que cet homme ne peut s'exposer à tant de risques et endurer tant de souffrances pour une

---

devraient penser tous deux qu'aux dragons qui s'apprêtent à les poursuivre. (Cf. chap. 29, déb.)

On notera d'ailleurs que Cooper s'est efforcé de justifier ce flot d'éloquence en montrant que Birch semble emporté par des sentiments aussi puissants qu'inusités chez lui: « Henry listened in amazement, as his companion uttered this speech with a vehemence altogether new to him; both seemed to have forgotten their danger and their disguises... »

(83) Cf. chap. 3 et 4.

(84) Cf. chap. 3, mil.

(85) Cf. chap. 34.

(86) Cf. chap. 9, déb., et chap. 16, fin.

(87) Cf. chap. 9 et 29, déb.

somme d'argent, si importante soit-elle. Nous comprenons aussi que les sacrifices de toute sorte — et de plus en plus lourds — que Birch doit s'imposer pour rester digne de la confiance du généralissime, ennoblissent peu à peu son caractère, et c'est pourquoi nous ne nous étonnons ni de son attitude dans la scène où il avale le certificat signé de Washington, ni de la conduite chevaleresque par laquelle il arrive à forcer l'admiration de son ennemi le plus implacable, le capitaine Lawton. (88)

Après cela, le lecteur dont le cœur est tant soit peu bien placé ne trouve rien que de très naturel dans la scène où l'humble colporteur se hausse sans effort au niveau de Washington lui-même — scène vraiment pathétique, où Birch nous révèle que ce n'est pas pour de l'argent qu'il a, non seulement risqué sa vie, mais consenti en outre à passer à tout jamais pour un traître à son pays, et à s'interdire de léguer sa honte à une épouse et à des enfants. Dans ces conditions il est facile de concevoir la stupéfaction de Cooper devant les critiques des pseudo-psychologues qui, se condamnant eux-mêmes, lui reprochaient de n'avoir donné ni motifs ni mobiles aux sacrifices de son héros — puisque Harvey Birch refusait, en fin de compte, la récompense qui seule aurait pu expliquer sa conduite à leurs yeux ! (89)

Non, si le caractère de Harvey Birch prête à la critique, ce n'est pas tant du point de vue de la vérité psychologique que de celui de la vérité historique. Historiquement, sans doute, le personnage n'est pas invraisemblable, mais nous savons

---

(88) Cf. chap. 20, mil. : « He may be a spy — he must be one, » said Lawton, musing ; « but he has a heart above enmity, and a soul that would honor a gallant soldier. »

Voir aussi chap. 22, fin : « Then go, miserable wretch, » said the trooper, relinquishing his grasp ; « either avarice or delusion has led a noble heart astray. »

(89) Cf. note de Cooper (*Précaution*, éd. définitive), reproduite par S. F. C. dans *Pages*, p. 31.

Une pièce de vers, dédiée à Harvey Birch par Miss Anna C. Lynch, peu de temps après la publication du roman, aurait, par contre, dû



aujourd'hui, grâce aux révélations des introductions-préfaces de 1831 et de 1849, que l'auteur a incontestablement ennobli le rôle de l'espion employé par John Jay, et probablement renchéri sur son désintéressement. Que cet espion ait été ou non le fameux Enoch Crosby — acclamé en 1827 à New-York au cours d'une représentation de la pièce tirée du roman de Cooper, et dont les *Mémoires*, sténographiés par H.-L. Barnum, eurent en 1828 les honneurs de la publication — (90) il est certain, de l'aveu même de Cooper, que sa mission,

---

plaire à Cooper. Cf. *New England Magazine*, mai 1898, pp. 307-319, dans un article où H. E. Miller essaie de prouver que Enoch Crosby est bien le prototype de Harvey Birch:

*I know not if thy noble worth  
 My country's annals claim,  
 For in her brief, bright history,  
 I have not read thy name.  
 I know not if thou e'er didst live,  
 Save in the vivid thought  
 Of him who chronicled thy life,  
 With silent suffering fraught.  
 Yet in thy history I see  
 Full many a great soul's lot,  
 Who joins the martyr-army's ranks,  
 That the world knoweth not.*

(90) Nous ne possédons personnellement qu'une réimpression de 1886: *THE SPY UNMASKED; or, Memoirs of Enoch Crosby, alias Harvey Birch, the hero of Mr. Cooper's tale of the Neutral Ground; Being an authentic account of the secret services which he rendered his country during the Revolutionary War, (Taken from his own lips, in short hand), Comprising many interesting facts and anecdotes, never before published. By H. L. BARNUM. Embellished with engravings. Printed in New York City, 1828, by J. and J. Harper, and re-printed by The Fishkill Weekly Times, with additional appendix and illustrations. 1886.* (In-octavo de 150 pages environ, imprimées sur deux colonnes. Les Mémoires occupent environ 80 pages.)

Une lettre d'Enoch Crosby citée dans l'Introduction permet de fixer la date approximative de la représentation du Lafayette Theatre au début de décembre 1827.

Sur les honneurs accordés à Enoch Crosby, voir encore PHILIP HONE, *Diary, op. cit.* D:

« Monday, April 20, 1829. — I saw this day two celebrated person-

tout comme celle de Crosby, consistait essentiellement à s'enrôler dans les corps loyalistes, recrutés en secret par les agents de la couronne, et, le moment venu, à faire prendre ses trop confiants camarades dans un vaste coup de filet. (91)

ages, — the Indian chief Red-Jacket, and the original of the Harvey Birch of Cooper's *Spy*... the latter is a tall old man, who looks in all respects the character which he has been made to assume. » (vol. 1, p. 9).

« Sunday, Nov. 27, 1830. — Yesterday took place the New York celebration of the late revolution in France. The procession was so long... An interesting group occupied a barouche, consisting of Anthony Glenn, who raised the flag at the fort on the retreat of the British, 25th of Nov. 1783; John Van Arsdale, the sailor who mounted the staff to remove the obstructions... This group of octogenarians was completed by David Williams, the survivor of the three captors of Major André, and Enoch Crosby, the Harvey Birch of the Revolution. » (vol. 8, pp. 24-25).

Ajoutons que, déjà en 1823, *Niles' Weekly Register* avait signalé un prototype possible de Harvey Birch. Cf. 8 février, 1823, p. 354: « *The Spy* ». In the legislature of Massachusetts, a petition has been presented by David Gray, praying compensation for extraordinary services performed in the revolutionary war. The Boston Centinel says — « It appears, from evidence produced by the petitioner, that he was employed during the revolutionary war to act as a spy, and is the identical personage so celebrated in the popular novel of the « *Spy* », under the name of Harvey Birch. »

Voir ensuite 15 février 1823, p. 373: « DAVID GRAY. The New-England Galaxy gives the following short narrative of David Gray, who has applied to the legislature of Massachusetts to compensate him for his revolutionary services. It seems the member of the legislature who presented the petition, did not say David Gray was the Harvey Birch of the American novel called the *Spy*, but merely that his adventures were so similar, as well to justify the belief that he might possibly have stood as the original of that well drawn character. »

On sait que Cooper déclara dans la préface de 1849 que Jay n'avait pas mentionné le nom de l'espion patriote, ce qui revenait à dire qu'il ne pouvait prendre parti pour ou contre tel ou tel « prototype » de Harvey Birch. « Since the original publication of *The Spy*, there have appeared several accounts of different persons who are supposed to have been in the author's mind while writing the book. As Mr — [Jay] did not mention the name of his agent the writer never knew any more of his identity with this or that individual, than has been here explained. »

(91) Voir la préface de 1849: « It was his office to learn in what part of the country the agents of the crown were making their efforts to embody men, to repair to the place, enlist, appear zealous in the

Barnum, lui, semble se complaire à nous montrer Crosby abusant son monde par maintes protestations de dévouement au roi, profitant sans vergogne de la généreuse hospitalité qui lui est offerte dans les fermes, en raison même de ces protestations, et trahissant ensuite ses hôtes sans l'ombre d'un remords. (92) Mais la nature chevaleresque de Cooper ne pouvait que répugner à évoquer de pareilles scènes, et c'est pourquoi, sans doute, il n'en introduit aucune dans son roman et se garde même d'y faire allusion dans les préfaces antérieures à la publication de l'ouvrage de Barnum.

Pour ce qui est de la récompense, Barnum ne songe pas à dissimuler que Crosby a accepté la maigre somme de 250 dollars comme prix de ses services. Cooper, au contraire, nous montre Birch refusant fièrement la bourse que lui tend Washington et ne recevant aucune compensation par la suite. Il savait pourtant, comme en témoignent les introductions-préfaces de 1831 et de 1849, que si l'espion de Jay avait effectivement refusé, tout d'abord, la somme votée à son intention par le Congrès, il avait fort probablement accepté d'être récompensé ensuite, lorsque les finances publiques avaient connu des temps moins difficiles (93).

Ainsi, même en s'en tenant aux seules déclarations de Cooper, un historien pourrait reprocher à l'auteur de l'*Espion* d'avoir délibérément idéalisé son héros. S'il voulait même tirer de ces déclarations toutes les conséquences qu'elles comportent logiquement, il pourrait aller jusqu'à supposer que, loin d'avoir été la victime innocente et pathétique des *skinners*, l'original de Harvey Birch avait simplement, comme Enoch Crosby, senti la vengeance des loyalistes, enfin détrompés, s'apaisant sur lui avec une rigueur somme toute excusable (94).

---

cause he affected to serve, and otherwise to get possession of as many of the secrets of the enemy as possible. The last he of course communicated to his employers, who took all the means in their power to counteract the plans of the English, and frequently with success. »

(92) Cf. chap. 5 et 6.

(93) Cf. Mohawk edition, pp. V-VI.

(94) BARNUM, cf. chap. 13.

Mais un romancier n'a-t-il pas le droit, pour rendre son héros sympathique, et s'il reste dans les limites de la vraisemblance historique, de prendre quelques libertés avec les faits, surtout si le lecteur ne les connaît que fort peu ou fort mal ? Walter Scott a-t-il procédé autrement dans *Rob Roy*, (95) et qui ne sent, après la lecture des *Mémoires* d'Enoch Crosby, que Cooper n'aurait guère réussi à intéresser le lecteur au sort d'un espion de cette espèce, d'un espion qui, sans s'être jamais repenti de ce que certains de ses actes avaient pu avoir d'odieux, aurait fini ses jours comblé d'honneurs villageois, et aurait cumulé avec complaisance les fonctions de juge de paix dans son comté et celles de diacre dans l'église presbytérienne ? (96)

De toute façon, la vraisemblance, tant historique que psychologique, du caractère de Harvey Birch — tel que Cooper l'a conçu — est confirmée d'une façon aussi éclatante qu'inattendue par un curieux passage des *Mémoires* de M. Gisquet, préfet de police de Louis-Philippe, dans un chapitre traitant des agents secrets (97) : « Je citerai encore, comme une variété remarquable et fort rare, les hommes qui deviennent agens de police par dévouement patriotique. Ce sont des esprits un peu romanesques, qui ont soif d'émotions, pour lesquels la vie positive est trop uniforme, trop prosaïque... J'ai eu parmi les meilleurs de mes agens un individu de cette espèce. Une suite d'incidens fort ordinaires lui avaient donné des relations telles, qu'il se trouva initié aux secrets de la correspondance des légitimistes avec la duchesse de Berry. Cet homme, ne pouvant se dégager sans péril de la position qu'il occupait, et ne voulant pas coopérer au succès d'un parti contraire à ses opinions, me demanda une audience ; il me fit connaître les

---

(95) Voir l'introduction de 1829.

(96) Cf. BARNUM, conclusion.

(97) Paris, Marchand 1840, vol. 2, chap. 2, pp. 36-37. Ce passage, à notre connaissance, fut d'abord cité aux Etats-Unis par le *Knickerbocker Magazine*, (janvier 1841, p. 77) dans un compte rendu du *Lac Ontario*. LOUNSBURY le cite en partie p. 37.



particularités de la situation, et développa tous les avantages que j'en pourrais tirer.

Je m'attendais à des prétentions élevées de sa part ; qu'on juge de ma surprise lorsque mon nouvel agent me déclara qu'il prétendait servir gratuitement son pays, préserver la France des malheurs de la guerre civile. Frappé par la lecture du roman de Cooper ayant pour titre *l'Espion*, il ambitionnait l'espèce d'illustration attachée au héros de cet ouvrage, et voulait jouer en France le rôle que Cooper a fait remplir par son Harvey Birsch (*sic*) pendant la guerre d'Amérique.

Seulement, il y mit pour condition la promesse de ne prendre aucune mesure de rigueur à l'égard de plusieurs personnes qu'il me désigna, et qui lui portaient de l'affection.

La conduite d'Harvey Birsch, car il adopta ce nom dans tous ses rapports, ne se démentit jamais. Il rendit des services qui auraient pu lui mériter d'assez fortes récompenses ; et quand arriva l'époque où la spécialité de ses soins eut un terme, il se borna à me demander un modeste emploi pour subvenir à ses besoins les plus indispensables. »

Pour notre part, nous inclinâmes à penser que le plus grave défaut de la peinture du caractère de l'espion réside dans le fait que le lecteur non prévenu n'est pas amené assez tôt à se douter que Harvey Birch n'est, ni un espion vulgaire à la solde du roi Georges, ni « un espion double » servant à la fois sir Henry Clinton et le mystérieux Mr. Harper. Il faut en effet attendre les adieux de Birch à sa servante, au chapitre XIV du roman, et surtout son interrogatoire par Dunwoodie, deux chapitres plus loin, pour que l'hypothèse de son dévouement absolu à la cause américaine commence à s'imposer à ce genre de lecteur. Il en résulte que ce même lecteur ne peut, tantôt s'apitoyer comme il conviendrait sur les souffrances morales du pauvre colporteur lorsqu'il le voit, après le premier combat, « traqué comme une bête sauvage » par Lawton et ses hommes ; (98) tantôt s'indigner autant qu'il le faudrait de la

---

(98) Chap. 9, mil.

cruauté des écorcheurs à l'égard de Birch et de son père mourant. (99) On peut donc dire que Cooper a manqué du doigté nécessaire pour soulever discrètement, de temps à autre, un coin du voile, dans la première moitié de son roman, et que, si ce défaut passe généralement inaperçu, c'est que la plupart des lecteurs connaissent à l'avance le thème de l'Espion, soit par ouï-dire, soit par les manuels de littérature, soit par les introductions-préfaces de 1831 ou de 1849 qui figurent dans la majorité des éditions modernes.

Les autres personnages du roman n'étant pas nécessaires à la démonstration de la thèse, ils sont naturellement moins fouillés que ce héros plébéen, dans lequel les critiques ont vu avec raison une éclatante révélation de l'aptitude de Cooper à tirer des rangs du peuple de grandes figures simples, qui brillent au premier plan de son œuvre, et dont la vitalité est telle qu'elles n'ont même pas besoin d'être agitées par les passions amoureuses pour conquérir notre sympathie et enchaîner notre attention.

Nous noterons cependant que Cooper semble avoir tenu à dresser en face de Birch, en la personne du capitaine Lawton, un adversaire digne de lui — un peu comme Victor Hugo opposera plus tard l'inspecteur Javert au héros des *Misérables*. (100) Prenant à notre compte une remarque fort juste d'une revue anglaise de l'époque, (101) nous dirons que Lawton est tout autre chose que le soldat jovial et un peu rude que l'on rencontre dans tant de romans. C'est un caractère à la fois puissant et nuancé, comme le prouvent d'emblée le rapide portrait physique que Cooper nous en trace à son arrivée aux Acacias, et la gamme d'attitudes par laquelle il passe au cours des scènes qui suivent immédiatement. (102) Sa taille colossale,

(99) Cf. chap. 10, milieu et fin.

(100) Ajoutons, il est vrai, que l'on peut à la rigueur voir un prototype du capitaine Lawton dans le capitaine Townsend, dont parle BARNUM, (chap. 9, fin).

(101) *The Album*, mai 1823.

(102) Cf. chap. 5.

ses énormes moustaches, et son appétit pantagruélique, ne l'empêchent ni de faire preuve d'une perspicacité peu commune, ni d'ironiser avec esprit sur le piètre déguisement du capitaine Wharton, ni de laisser échapper un cri de compassion sincère lorsqu'il s'aperçoit de la véritable identité de son prisonnier, ni de repousser, avec toute la hauteur qui convient à un gentleman de Virginie, les offres par lesquelles Mr. Wharton essaie d'influencer sa décision. Par la suite, son brusque changement d'attitude à l'égard de Harvey Birch, après que celui-ci a épargné sa vie, (103) nous montre tout ce qu'il y a de chevaleresque dans ce terrible sabreur, dont l'intrépidité passe bien à tort pour de la cruauté. (104) Enfin les mélancoliques rêveries auxquelles il s'adonne la veille du combat où il tombera noblement — tel un pin gigantesque abattu par la hache — ainsi que la douleur navrante des deux personnages grotesques — le chirurgien et la cantinière — qui, en pleurant sur son cadavre et en célébrant ses vertus à leur manière, nous émeuvent davantage que Dunwoodie lorsqu'il jure de le venger (105); tout cela vient ajouter une note sentimentale et poétique, qui parachève dignement la peinture d'un caractère où Cooper a mis, avec tout son jeune talent, tout son cœur.

Le capitaine Wharton, qui, en dehors de sa première évasion, ne joue guère qu'un rôle passif dans le drame, ne saurait évidemment faire l'objet d'un portrait détaillé. Pourtant Cooper réussit non seulement à le faire bénéficier de la pitié qu'éveillait encore vers 1820 le souvenir de l'infortuné major André, (106)

---

(103) Cf. chap. 9, fin.

(104) Cf. chap. 18, déb.

(105) Cf. chap. 33.

(106) Voir dans la *Correspondance*, p. 93, une lettre du poète Dana à Cooper, en date du 2 avril 1823: « ...as to Major André... there never was an individual, who in so short a time and without any remarkable art on his part, created such a deep and lasting and general sympathy — a sympathy strong enough to outlive even the mawkish lament of a Seward. »

On notera que, l'année même où Miss Anna SEWARD avait publié sa *Monoody on Major André* (1798), William DUNLAP, le futur ami de Cooper,

mais à le rendre personnellement très sympathique au lecteur. Son « loyalisme », tempéré d'une largeur d'esprit peu commune ; sa noble franchise vis-à-vis de Lawton et de ses juges ; la grandeur d'âme avec laquelle il reconnaît que Washington ne pouvait le grâcier ; le sang-froid avec lequel il se prépare à la mort ; sa tendre délicatesse lorsqu'il insiste pour obtenir de sa sœur, avant de disparaître, la promesse qu'elle épousera Dunwoodie ; ce sont là autant de traits qui nous attachent à ce beau jeune homme, dont la conduite témoigne éloquemment de ce qu'une éducation anglaise pouvait faire d'un adolescent américain bien né et bien doué.

Les deux jeunes premiers, Dunwoodie et le colonel Wellmere, sont assez habilement contrastés, mais le premier est parfois un peu trop cornélien, tandis que le portrait du second est tellement poussé au noir que Cooper s'est cru obligé de déclarer, dans sa dédicace à son ami britannique James Aitchison, qu'il existait, bien entendu, des colonels Wellmere dans toutes les armées du monde.

Les sœurs Wharton ont un air de famille encore plus marqué que celui que nous avons apprécié, chez Emilie et Grace Moseley, dans *Précaution*. Blondes et roses, avec des yeux d'un bleu profond, elles ne se distinguent physiquement que par l'inévitable différence que l'âge met entre les charmes épanouis de l'aînée et les beautés naissantes de la cadette. Il est vrai qu'au moral le loyalisme de Sarah s'oppose nettement au patriotisme de Frances, mais l'auteur ne manque pas de nous laisser entendre que ce contraste pourrait bien ne devoir son origine qu'à des circonstances fortuites. Trop jeune pour être courtisée à New-York, au début de la guerre, par les officiers britanniques, Frances n'avait pu être tentée, semble-t-il, d'accepter aussi docilement que son aînée leurs opinions mépri-

---

avait fait jouer une de ses meilleures tragédies sur le même sujet. Cf. W. B. OTIS, *American Verse*, *op. cit.* D, p. 33, et A. H. QUINN, *History of the American Drama*, *op. cit.* D, vol. I, pp. 86-88.



santes sur la valeur des troupes américaines, et son affection grandissante pour Dunwoodie avait ensuite fait le reste. (107)

On peut même soutenir que ce sont les événements, qui, au cours du roman proprement dit, décident de l'évolution psychologique des deux sœurs. Approuvée par son père et par son frère, Sarah s'abandonne tout entière à la joie d'être aimée par le séduisant colonel Wellmere, et on conçoit que la brusque découverte de l'indignité de celui qu'elle avait ingénument paré de toutes les perfections suffise à lui faire perdre la raison. Frances, au contraire, voit son énergie s'affirmer en présence des difficultés croissantes qui s'opposent à son union avec son fiancé : arrestation de son frère, découverte de la passion d'Isabella Singleton pour Dunwoodie, et attitude équivoque de ce dernier. Aussi ne sommes-nous pas étonnés, vers la fin de l'ouvrage, de la voir triompher de ses craintes féminines et s'aventurer de nuit dans la montagne pour assurer la sécurité définitive de son frère — prouvant ainsi, par surcroît, l'ignorance ou la mauvaise foi des critiques qui vont répétant, soit que les héroïnes de Cooper ne sont que des créatures sans énergie, soit qu'elles n'appartiennent qu'à deux types, le garçon manqué ou la mauviette.

En ce qui concerne Isabella, on s'étonne que les critiques modernes, qui ne semblent juger de la vérité des caractères féminins qu'en fonction du degré de passion — ou mieux encore de perversité — que l'auteur leur prête, ne fassent pas au moins quelques éloges de cette beauté brune qui, contrairement à ce que Frances a la naïveté d'imaginer, ose éprouver pour Dunwoodie, sans qu'il l'ait jamais encouragée, un amour romantique et fatal. (108) Cooper ne l'a évidemment introduite dans son ouvrage que pour compliquer — non sans quelque maladresse (109) — l'intrigue sentimentale, mais l'au-

(107) Cf. chap. 1 et 2.

(108) Cf. chap. 24, déb. « I was born under the burning sun of Georgia, and my feelings seem to have imbibed its warmth; I have existed for passion only... »

(109) L'attitude équivoque que Cooper prête à Dunwoodie après le

teur de *Précaution* a su tirer de son exemple une démonstration de cette vérité que la femme doit se faire désirer pour être aimée, et le conteur-né a su la faire disparaître au moment opportun, d'une façon à la fois vraisemblable et pathétique.(110)

A côté de ces personnages de premier plan, Mr. Wharton, sa belle-sœur Miss Peyton, et le père de Harvey Birch, ne sont en quelque sorte que ce qu'on appellerait au théâtre des utilités. Cooper arrive cependant à les individualiser avec assez de bonheur, et, si le lecteur garde un souvenir amusé de l'indécision de Mr. Wharton — nouveau Prusias qui ne veut point qu'on le brouille avec la République — il ne peut se rappeler sans un frisson la spectrale apparition du père de Birch dans la pièce où les écorcheurs sont en train de torturer son fils, et il réserve une bonne part de son estime à l'excellente Miss Peyton, que le célibat n'a pas aigrie et qui reste fort désirable encore.

De la même manière, les personnages militaires qui ne jouent dans le roman qu'un rôle épisodique sont loin de nous apparaître comme de simples figurants. Quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur la vraisemblance ou l'invraisemblance du rôle attribué au pseudo Mr. Harper, on doit reconnaître que son attitude et ses paroles, soit aux Acacias, soit dans la retraite de Harvey Birch, soit enfin dans sa dernière entrevue avec son agent secret, laissent dans notre esprit une image de Washington à la fois frappante et nuancée, et qui ne relève heureusement ni des louanges dithyrambiques d'un Pasteur

---

combat, pour éveiller les soupçons de Frances, est bien peu vraisemblable.

Il en est de même de la réserve ultra-chevaleresque qui l'empêche de se disculper au moment où Frances lui demande de l'oublier pour toujours. Cf. chap. 8 et 19.

(110) Des contemporains de Cooper ont trouvé cette mort par trop pénible, mais d'autres ont approuvé l'auteur et même rappelé que, pendant la révolution, une dame avait été tuée d'une façon analogue dans le New Jersey. (Voir notre thèse complémentaire).

Weems, (111) ni de cet esprit de dénigrement systématique qui n'a que trop sévi de nos jours. Nous nous permettrons donc de ne pas partager les regrets de Cooper qui, paraît-il, se repentait plus tard d'avoir osé introduire le père de sa patrie dans un ouvrage d'imagination. (112)

Le colonel Singleton, pris entre sa haute conception du devoir et sa sympathie pour Frances Wharton — qui a reçu le dernier soupir d'Isabelle — est une grande figure de vieux soldat, (113) et son fils, qui joint à une délicatesse presque féminine un courage à toute épreuve, (114) se distingue nettement du bon vivant toujours quelque peu gouaillieur qu'est le lieutenant Mason. (115) Le maréchal des logis Hollister, dont la piété ne va pas sans une forte dose de superstition, est un type tellement original que le lecteur français serait tenté de mettre en doute son authenticité si la *North American Review* ne s'en portait garante. (116) Enfin, sans idéaliser le portrait de l'officier de *cowboys* qui, avec une cruauté froide, exécute le chef des écorcheurs, Cooper nous fait sentir tout de même

(111) Cf. CARL VAN DOREN, *The American Novel, op. cit.* C, p. 17: « Almost before his bones were cold appeared Parson Weems's astounding tract, miscalled a biography, to catch the popular fancy at once and to establish the absurd legend of Washington's superhuman virtues. »

C. Van Doren oublie peut-être que Weems, au dire de certains de ses biographes, n'a fait que reproduire des anecdotes très répandues de son temps. (Voir dans la *N. Y. Times Book Review* du 17 mars 1929 un compte rendu de l'ouvrage: *Mason Lock Weems, his Work and Ways*, a bibliography left unfinished by PAUL LEICESTER FORD; edited by EMILY ELLSWORTH FORD SKEEL, p. 5, bas de la 5<sup>e</sup> colonne).

Quoi qu'il en soit, C. Van Doren apprécie beaucoup le portrait de Washington tel que Cooper l'a tracé: « ...the figure of Washington, disguised as Mr. Harper and yet always looming gigantically through his disguise, moves among the other personages like a half-suspected god. » (p. 27).

(112) Cf. S. F. C., *Pages*, p. 32.

(113) Cf. chap. 26.

(114) Cf. chap. 8, mil. et chap. 11, fin.

(115) Cf. chap. 9, déb.

(116) Cf. juillet 1822, p. 279.

qu'il existe, dans le caractère de ces deux hommes, une forte différence de degré, sinon de nature (117).

Les personnages comiques ont, comme il convient, des caractéristiques très accusées. Nous avons eu l'occasion de regretter au passage que Cooper ait cru devoir faire une aussi large place aux pédantesques dissertations du docte et naïf Dr. Sitgreaves. Il est juste, cependant, d'ajouter à sa décharge qu'il avait l'excuse de se conformer à une mode solidement établie par les « romans écossais », et que, s'il tombe dans l'erreur, soit de mettre le docteur trop fréquemment en scène, soit de le peindre parfois avec cette lourdeur de touche qui relève de ce que les critiques anglo-saxons appellent l'humour éléphanterque, (118) les revues de l'époque ont en général apprécié l'originalité divertissante de ce disciple de Galien, que Miss Edgeworth a déclaré digne des chirurgiens de Smollett et de Moore. (119) Le lecteur moderne lui-même n'est-il pas d'ailleurs obligé de reconnaître que le brave chirurgien est à plusieurs reprises à la fois comique et touchant ? (120)

A côté de ce personnage, qui est divertissant parce qu'excentrique ; Katy Haynes, la servante de Harvey Birch ; Betty Flanagan, la vivandière ; et César, le vieil esclave nègre des Wharton ; ne sont comiques qu'à force de réalisme. Katy possède les qualités et les défauts des vieilles filles de sa classe. C'est une bonne ménagère, propre, industrieuse et honnête, mais elle est bavarde et curieuse, superstitieuse et intéressée. Ce qui est comique chez elle, c'est sa façon de discuter gravement avec le docteur, dont elle s' imagine comprendre le langage scientifique et grandiloquent ; (121) c'est encore son incompréhension des grands événements qui bouleversent le pays ; (122) c'est surtout le désappointement qu'elle éprouve

---

(117) Cf. chap. 32, fin.

(118) Voir notamment sa façon de parler de l'anneau nuptial (chapitre 21, mil.).

(119) Voir notre thèse complémentaire.

(120) Cf. chap. 33.

(121) Cf. chap. 11, mil.

(122) Cf. chap. 25, déb.



en voyant s'évanouir, avec le magot de Harvey Birch, l'espoir longtemps caressé de devenir la femme d'un homme à son aise. (123)

Betty Flanagan, de son côté, est le type de la vivandière irlandaise ; c'est une forte femme, sale et débraillée, au langage ordurier et à la trogne vermeille, mais honnête à sa manière, ardemment patriote et pleine de cœur. (124) Le lecteur sourit rien qu'à la voir paraître, et c'est pour lui une agréable détente que de l'entendre, avec son accent irlandais, accabler d'épithètes caressantes le capitaine Lawton qu'elle idolâtre, ou le maréchal des logis Hollister dont elle voudrait bien faire son second mari. « Incomparable », a pu dire Miss Edgeworth, (125) mais incomparable de vérité.

César Thompson enfin, malgré son physique quelque peu caricatural, est un bon spécimen du fidèle serviteur noir, tel qu'on le rencontrait encore parfois au début du dix-neuvième siècle, si bien qu'un spécialiste moderne de la question a pu revendiquer pour Cooper l'honneur d'avoir le premier fait entrer le nègre dans la grande littérature de sa patrie. (126) Ce même spécialiste regrette bien que Cooper ait trop mis l'accent sur le côté humoristique du caractère de César, c'est-à-dire sur sa vanité, ses airs importants, son goût pour les couleurs voyantes, ainsi que sur la folle terreur que lui inspirent les spectres et les armes à feu, mais il ne met aucunement en doute la réalité de ces traits distinctifs. (127) Mal lui en eût pris, d'ailleurs, car, ici encore, la *North American Review*

(123) Cf. chap. 11.

(124) Cf. chap. 16, déb.

(125) Voir notre thèse complémentaire.

(126) Cf. J. H. NELSON. *The Negro Character in American Literature*. University of Kansas Bulletin, 1926, p. 32. « ... it is scarcely known... that he [Cooper] was the first of our great authors to portray a distinctive African character — Caesar of *the Spy* (1821). As a pioneer in this field, as in describing Indians, Cooper did remarkably well. He treated the African type not perfectly or exhaustively, but nevertheless with imaginative sympathy. »

(127) *Ibid.*, pp. 33-34.

de juillet 1822 nous garantit la parfaite authenticité du personnage, qu'elle va même jusqu'à considérer comme « le véritable héros de l'ouvrage. » (128)

On voit donc que, si Cooper s'annonce dans l'Espion comme un futur maître du roman d'aventures à base historique, il tient, en tant que peintre de caractères — et bien que ce ne soit pas là une des nécessités du genre — toutes les promesses dont *Précaution* était le gage. Nous retrouvons en effet dans l'Espion, et l'art de différencier les personnages sans avoir recours à des contrastes trop violents, et cette verve humoristique qui nous avait valu les portraits de Mr. Benfield, de l'amiral Howell et de lady Chatterton. Avec cela nous constatons que la possibilité de peindre d'après nature, et non plus seulement d'après tel ou tel maître de la littérature anglaise, a permis à Cooper, soit de créer des figures inoubliables comme celles de Harvey Birch, du capitaine Lawton, de Betty Flanagan et du nègre César, soit de donner du relief et de la couleur à la plupart de ses personnages.

Naturellement les gens du peuple, et les officiers à qui la guerre fait oublier ou mépriser bien des conventions mondaines, (129) sont plus hauts en couleur que les personnages de

(128) Cf. p. 279: « His portraits are spirited and for the most part, we doubt not, striking likenesses. Caesar, in particular, whom we are unromantic enough to esteem the true hero of the piece, and who is certainly a pattern for all « people of color ; » is not only a real African, but if any of our readers doubt it, we can point out the very person who sat for the picture. »

(129) GARDINER, le critique de la *North American Review*, qui se refuse à considérer Lawton comme un gentleman, ne semble pas se rendre compte de la transformation que la guerre peut apporter dans les manières d'un officier, surtout lorsqu'il se trouve chez des gens soupçonnés d'intelligence avec l'ennemi.

« We have also said there is an occasional dash of vulgarity and grossness, among those who are introduced to us as men of a very different stamp. Lawton, for instance, who with something of Bothwell, and a smack of Dalghetty, rising but a single degree above either, is one of the best drawn characters in the book, a fearless trooper, who eats, drinks, and fights *con amore*, by some strange mistake comes in

la bourgeoisie, qui, eux, continuent à vivre comme si la distinction suprême consistait à ne pas se faire remarquer et à ne pas afficher une originalité déplacée. Mais nous n'irons pas pour cela jusqu'à prétendre, avec certains critiques, que Cooper ne réussit guère que dans la peinture des classes inférieures, ou dans celle de caractères auxquels il prête une vulgarité toute gratuite — ce qui reviendrait à dire qu'après avoir, dans *Précaution*, évolué dans la société anglaise à la satisfac-

with the pretensions of « a gentleman », and is seriously spoken of by the author as such, pp. 70, 245; yet one of the first things he does when he gets into a gentleman's house, (its inmates utter strangers to him,) and is asked when Major Dunwoodie may be expected, is to fix his eyes upon Frances, and « *look droll* » at Mr. Wharton. And when he and his officers, « all of them men who under the rough exterior of actual and arduous service *concealed the manners of the highest classes of society*, » are seated at the breakfast table, they not only eat with a most inelegant voracity all that is set before them, but seem to amuse themselves — very genteelly — with endeavoring to disconcert their timid host, by shrewd questions, sharp looks, significant smiles, and « *dry* » remarks, together with sundry threats of making his neighbor Birch dangle before his door « from one of the limbs of his own namesakes. »

All we have to say to these finished gentlemen is, that they certainly succeed admirably in *concealing* « the manners of the highest classes of society » — according to our poor notion of what those manners may be. It may really be worth our author's while, to contrast these high bred officers of his, seated around Mr. Wharton's breakfast table, with Evandale, Claverhouse, and even sergeant Bothwell, at a *dejeuné* in the castle of Tillietudlem. » (p. 264)

D'autre part, avant de citer Claverhouse et Bothwell en exemple, Gardiner aurait dû se souvenir que Scott les présente tous deux comme des exceptions: « Sergeant Bothwell saluted the grave and reverend lady of the manor with an assurance which... did not at all savour of the awkward and rude manners of a non-commissioned officer of dragoons. » (Cf. *Old Mortality*, chap. 8, mil.).

« The severity of his [Claverhouse's] character... lay concealed under an exterior which seemed adapted to the court or the saloon rather than to the field. » (Chap. 11, déb.).

Ceci dit, nous conviendrons volontiers que Cooper a bien fait de remplacer dans l'édition définitive « the manners of the highest class of society » par « the manners of gentlemen ». Il a également supprimé le regard moqueur de Lawton et les deux ou trois lignes qui s'y rapportaient. (Cf. chap. 5, fin).

tion des critiques britanniques, il aurait été incapable de reproduire, dans l'Espion, les manières et le ton de la classe américaine à laquelle il appartenait (130) et des officiers parmi lesquels il avait vécu !

Au point de vue du style, le choix d'un sujet ne comportant qu'un minimum de développements abstraits, et se prêtant à la description d'après nature de types, de coutumes et de sites américains, libérait Cooper des principales entraves qui l'avaient handicapé dans *Précaution*. Aussi les seuls défauts graves relevés par les critiques de l'époque (131) sont-ils attribués par eux, non pas à un manque de culture ou de talent chez l'auteur, mais à sa négligence ou à une hâte vraiment excessive. Nous savons maintenant, grâce aux déclarations postérieures de Cooper, que cette dernière hypothèse était la bonne, et que les obscurités, les contradictions, les fautes de grammaire et de syntaxe qui déparent la première édition de l'Espion sont dues en général à la rapidité avec laquelle le manuscrit à peine sec était envoyé à l'imprimeur. (132) Ces déclarations sont d'ailleurs confirmées par la disparition de la majeure partie de ces fautes dans l'édition revue par l'auteur en 1831 (133) — car nous ne voyons pas, personnellement, la nécessité d'imaginer avec Tremaine McDowell que Cooper

(130) Nous n'oublions pas les déclarations de LOUNSBURY sur ce sujet à propos de *Home as Found* (p. 152):

« ... his inability to catch and reproduce the tone of polished conversation... He could appreciate such conversation; he could bear a part in it; but he could not represent it. »

Nous pensons toutefois que l'opinion de Lounsbury, déjà exagérée en ce qui concerne *Home as Found*, ne saurait s'appliquer à l'Espion.

(131) Voir la *North American Review* (juillet 1822) et la *Gazette of Fashion* de Londres (6 avril 1822).

(132) Voir la préface de la 3<sup>e</sup> édition, fin: « ... we must add, that it was printed as it was written; that it was printed with a very superficial revision of the press — the second edition without a proof-sheet coming out of the office... »

(133) Voir l'introduction-préface de 1831, fin.



aurait, dans l'intervalle, appris les règles de grammaire que ses premiers maîtres auraient négligé de lui enseigner, (134) ce qui ne serait guère flatteur pour l'excellent « Maître Cory », le Rev. Ellison et « l'Addison américain » qu'était le professeur Kingsley.

Les autres défauts signalés par les contemporains, et que la hâte de l'auteur ne suffit pas à expliquer, sont le plus souvent d'importance secondaire, si tant est qu'ils soient des défauts aux yeux de notre génération. Ils valent cependant la peine d'être signalés, parce que Cooper s'efforcera de les faire disparaître en 1831, conformément aux vues exprimées quelque dix ans plus tôt par les critiques. C'est ainsi qu'il supprimera, dans maint dialogue, ces indications détaillées sur l'attitude et le ton des interlocuteurs qui, en se répétant à chaque phrase, finissent par produire un effet comique malicieusement mis en lumière par la *North American Review*. (135) Il éliminera également — mais à tort selon nous — des expressions que ses contemporains jugeaient vulgaires, alors que nous les apprécierions aujourd'hui pour leur réalisme, (136) ou encore telle description dont le pittoresque romantique — d'ailleurs teinté d'ironie — paraissait un peu échevelé à des gens nourris de la prose du *Spectateur*. (137) Il tâchera même d'employer moins souvent le terme quelque peu péjoratif de *spinster* (vieille fille), en parlant de Miss Peyton et de Katy Haines, alors pourtant qu'il n'en avait fait usage, dans la première édition,

(134) Cf. *Studies in Philology*, juillet 1930, p. 510.

(135) Cf. le numéro de juillet 1822, p. 278. En comparant le passage incriminé (voir notre thèse complémentaire) et l'édition définitive, on remarquera que, sur 12 épithètes ou adverbcs critiqués, 6 ont été retranchés par Cooper.

(136) Voir nos remarques précédentes sur les manières de Birch, sa façon de chiquer, etc. Par bonheur il reste encore des passages où le réalisme de Cooper s'affirme avec éclat. (Voir la conversation entre le capitaine Lawton et le lieutenant Mason au début du chapitre 9, et la description du repas pantagruélique au début du chapitre 13).

(137) Voir la personnification d'une route au début du chap. 25 (dans les premières éditions seulement).

que pour ne pas répéter trop fréquemment le nom de ses personnages, ou pour varier son vocabulaire, selon les meilleurs préceptes de la rhétorique. (138)

De toute façon, si l'on ne tient pas compte des bévues manifestement imputables aux conditions anormales dans lesquelles l'*Espion* fut rédigé et imprimé, il est certain que le style de ce second roman marque un progrès sensible sur celui de *Précaution*, et ceci bien que Cooper ait fait preuve, dès ses débuts, d'un réel talent d'écrivain. Cette concision dramatique, que nous n'avions remarquée qu'exceptionnellement dans *Précaution*, se rencontre à chaque page dans maint chapitre, où récit et dialogue doivent en quelque sorte prendre le galop pour suivre, non seulement les charges des impétueux dragons de Virginie, mais les nombreuses péripéties d'une action menée à grande allure. D'autre part, dans les chapitres où le roman d'aventures se transforme en roman de mœurs, à l'instar des fameux « romans écossais », l'abondance et la précision des détails pittoresques ou humoristiques dans le récit, les descriptions et les portraits ; le réalisme du dialogue, qui va jusqu'à tenter de reproduire les tournures de phrase et la curieuse prononciation de Betty Flanagan et du nègre César ; (139) tout cela montre que le style du romancier américain, comme celui de Walter Scott, « l'Enchanteur du Nord », est imprégné d'une verdeur, d'une saveur nouvelles dès qu'il s'agit de décrire des scènes et des types familiers.

(138) Cf. chap. 11 et 22 fin. Un passage du chapitre 11 qui n'a pas été modifié montre bien l'effort de l'auteur pour varier son vocabulaire.

Il s'agit d'une conversation entre Katy Haines et le chirurgien, et l'on trouve: « said the housekeeper... answered Katy... said Katy... said the housekeeper... replied the housekeeper... cried the maiden... the spinster... the housekeeper... the woman's character... cried Katy... »

(139) Pour Betty, voir chap. 22, fin: « There — it's no difficult to tell that Capain Jack is wid 'em, any way... and away they go like so many nagur boys to a husking-frolick; — well, I'll jist hitch the mare to this bit of a fence, and walk down and see the sport, a-foot — it's no reasonable to expose the baste to be hurted. »

Pour César, voir chap. 1, fin: « No — no — no — Massa Harry... I been

La même constatation s'impose, et avec plus de force encore, en ce qui concerne les sites et les paysages. Il ne s'agit plus ici de notations vagues sur la succession des saisons, ni de la description d'une sorte de château anglais type ; le grand peintre de la nature qui se révélera pleinement dans les *Pionniers* donne ici les premiers signes de son talent. Un court paragraphe lui suffit pour nous donner une idée parfaitement nette du relief du Territoire Neutre (140), et il ne lui faut guère plus d'une page pour évoquer les romantiques solitudes des Highlands de l'Hudson, (141) ou le grandiose spectacle du fleuve émergeant de ces Hautes Terres et filant tel une flèche, droit vers l'Océan, le long des gigantesques falaises de sa rive occidentale. (142) Quelques courts passages, habilement répartis entre les divers chapitres du premier volume, initient le lecteur étranger aux principales caractéristiques du climat américain : quasi-absence de printemps, compensée par la longueur et la beauté de l'automne, (143) brusques changements de temps opérant sur le paysage des transformations presque magiques. (144) Enfin, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, des allusions discrètes soulignent artistement l'harmonie, ou le désaccord, des aspects variés de la nature et des sentiments qui agitent les principaux personnages. (145)

---

to see — Massa Harper on he knees — pray to God — no gemman who pray to God, tell of good son, come to see old fader — Skinner do that — no christian. »

Dans son article sur *Fenimore Cooper as Self-critic*, *op. cit.* D. p. 513, TREMAINE MCDOWELL note que ces particularités de langage sont plus systématiquement observées dans l'édition revue et corrigée de 1831.

(140) Cf. chap. 25, déb.

(141) *Ibid.*, fin.

(142) Cf. chap. 32, déb.

(143) Cf. chap. 5, déb.

(144) Cf. chap. 4, mil. et 15 déb.

(145) Voir chap. 4, mil. : « What a magnificent scene ! » said Harper, in a low tone ; « how grand ! how awfully sublime ! — May such a quiet speedily await the struggle in which my country is engaged, and such a glorious evening follow the day of her adversity. »

Voir encore l'harmonie secrète entre le vent soufflant en rafales et la

On aimerait, il est vrai, un peu plus de netteté effective dans la topographie, en apparence si claire, de la vallée où se déroule le premier combat, car il serait difficile à un émule de l'oncle Toby et du caporal Trim de tracer exactement les parcours respectifs de la rivière et de la route, en tenant compte à la fois des premières indications et de celles que Harvey Birch donne ensuite au capitaine Wharton lorsque ce dernier s'efforce de rejoindre ses compagnons d'armes. (146) Il y a là un défaut qu'on ne saurait excuser en rappelant qu'un romancier a le privilège de modifier la topographie du pays qu'il choisit comme théâtre de son action. Personne ne s'aviserait évidemment de reprocher à Cooper d'avoir, comme l'a montré E. E. Hale Jr. dans la *Sewanee Review* (147), soit altéré la position relative des Acacias, du village de White Plains et du hameau des Four Corners, soit juxtaposé dans sa description des Hautes Terres des beautés naturelles assez éloignées en réalité. Mais on doit regretter qu'après avoir adopté certaines données topographiques, il n'ait pas su y conformer exactement toutes celles qu'il fut appelé à y ajouter par la suite.

On aurait toutefois mauvaise grâce à insister sur un point où les plus grands écrivains ne sont pas à l'abri de bévues parfois grossières. Mieux vaut mettre l'accent sur le fait que la plupart des passages relatifs à la nature témoignent d'une profondeur de sentiment vraiment poétique, et que, du point de vue de la poésie véritable, ils font certainement plus d'honneur à Cœper que telle ballade insérée dans *Précaution*, (148)

---

passion malheureuse d'Isabella pour Dunwoodie (chap. 15, déb.); la sérénité de la vallée après le premier combat (chap. 8, fin); la beauté de la journée qui succède aux scènes d'horreur de la nuit qui a vu la crise de folie de Sarah, l'incendie des Acacias et la mort d'Isabella (chap. 24, mil.); enfin le contraste entre la nature ensoleillée et le désespoir de Birch au pied du gibet (chap. 29, déb.).

(146) Cf. chap. 7, mil.

(147) Voir, dans le numéro de juillet 1910, *American Scenery in Cooper's Novels*, p. 325.

(148) Cf. chap. 45, déb.



que la complainte d'Isabella, (149) et même que l'entraînante chanson à boire entonnée par le jovial capitaine Lawton (150) et appréciée par les critiques de l'époque. (151)

Si l'on ajoute que les digressions sont rares, (152) et les développements philosophiques ou psychologiques peu nombreux ; que d'ailleurs certains de ces derniers sont particulièrement bien venus (153) ; que plusieurs passages mériteraient d'être cités pour leur esprit ; (154) et qu'enfin la nécessité de donner aux discours du Dr. Sitgreaves un tour nettement ampoulé et emphatique semble avoir empêché Cooper de verser ailleurs dans l'enflure ; on conviendra, pensons-nous, que le style de l'Espion vaut la peine qu'on s'y arrête, et qu'en dépit de certaines préventions, trop répandues de nos jours, il n'est point le fait d'un médiocre écrivain.

Quelles que soient d'ailleurs les raisons que l'on fasse valoir, aujourd'hui, pour tenter d'expliquer rétrospectivement le succès de l'Espion, il ne saurait y avoir de divergences de vues sur l'importance et, pour ainsi dire, l'instantanéité de ce succès aux Etats-Unis. Aucun critique sérieux ne se hasarderait plus à prendre à son compte les déclarations fantaisistes de certaines revues américaines, qui, malgré les dénégations de Cooper, s'obstinaient, entre 1830 et 1840, à prétendre que l'Espion ne commença à se vendre que lorsque l'on connut aux Etats-Unis le verdict favorable des critiques britanniques. Sans

(149) Cf. chap. 15, déb.

(150) Cf. chap. 16, mil.

(151) Voir notre thèse complémentaire.

(152) On notera aussi que la conversation sur l'esclavage (chap. 13, fin) était, dans la première édition, moins longue de vingt lignes environ. C'est en 1831 que ces vingt lignes furent insérées dans le texte.

(153) Voir notamment (chap. 14, déb.) la description de l'attitude de Katy Haines à l'enterrement du père de Harvey Birch.

Voir encore (chap. 31, fin) le passage sur les conseils matrimoniaux donnés à Frances Wharton par sa tante, Miss Peyton.

(154) Voir la réponse du chirurgien au sujet de la soi-disant blessure du colonel Wellmere (chap. 12, déb.).

doute, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte dans le détail en feuilletant notre thèse complémentaire, et pour reprendre l'excellente formule de S. F. C., la plupart des critiques américains attendirent-ils ce verdict pour se prononcer. Il est vrai encore que, même après ce verdict, la *North American Review* fut loin de prodiguer à l'auteur de l'Espion les encouragements auxquels il était en droit de s'attendre, si bien que Cooper n'hésita pas, dans ses notes autobiographiques, à accuser la grande revue yankee d'avoir essayé de le desservir, lui New-Yorkais, auprès du public (155). Mais la mise sous presse d'une troisième édition avant que les premières appréciations britanniques aient pu parvenir à New-York — édition qui, en portant à 9.000 le total des exemplaires imprimés en 1821-22, permettait de comparer le succès de librairie obtenu par l'Espion à celui de *Waverley* (156) — ce fait démontrait de façon éclatante que le public américain, dans son ensemble, avait profondément vibré à l'appel du patriote qui avait inscrit au fronton de son œuvre les vers immortels du barde écossais :

*Breathes there the man, with soul so dead,  
Who never to himself hath said,  
This is my own, my native land!* (157)

Instinctivement ce public avait compris qu'un homme était enfin apparu qui allait faire pour les Etats-Unis ce que l'auteur de *Waverley* venait de faire pour l'Ecosse; un homme qui allait décupler l'intérêt du Vieux Monde pour l'histoire, les coutumes, le sol et le climat de sa jeune patrie; un homme

---

(155) Voir dans notre thèse complémentaire une mise au point de cette question très mal connue.

(156) Au dire de LOCKHART (*Life of Scott*, chap. 33) on imprima 6.000 exemplaires de *Waverley* dans les 12 mois qui suivirent la publication de ce roman (1.000+2.000+1.000+1.000+1.000). La 6<sup>e</sup> édition (1.500 exemplaires) ne fut publiée qu'au bout de deux ans environ.

(157) Cf. *The Lay of the Last Minstrel*, chant 6, st. I. La traduction littérale paraît malheureusement assez terne. Cf. DEFAUCONPRET: « Est-il un homme dont l'âme soit assez insensible pour ne s'être jamais dit: — Voici ma patrie! ma terre natale! »

enfin qui, continuant l'œuvre des Washington et des Franklin, allait tenter d'affranchir ses compatriotes du joug intellectuel qu'en dépit de la révolution l'Angleterre continuait à faire peser sur eux (158).

Pour ce qui est du succès de l'Espion en Europe, les critiques semblent aujourd'hui reproduire sans hésitation l'opinion exprimée par Lounsbury: impression très favorable en Angleterre, véritable enthousiasme en France. Peut-être ne se doutent-ils pas qu'au dire de Lounsbury lui-même, nombre des contemporains de Cooper s'imaginaient au contraire que ce fut seulement par ses romans indiens qu'il s'imposa à l'attention de l'Europe. Peut-être aussi ne se rendent-ils pas suffisamment compte du paradoxe que constituait l'accueil réservé par le public britannique à un roman aussi intensément américain que l'Espion — accueil qui fait autant d'honneur à la largeur d'esprit de la plupart des critiques britanniques qu'au souci d'impartialité de Cooper, lequel, rompant avec les exagérations partisans et montrant la route aux historiens américains de notre temps, avait su, non seulement rendre justice aux loyalistes, mais témoigner aussi de son respect pour la bravoure disciplinée des troupes anglaises — bravoure qui leur permet, dans le roman, de remporter autant de succès que leurs adversaires et de n'être jamais honteusement battues.

Quoi qu'il en soit, le critique qui prend la peine de se reporter aux commentaires des périodiques anglais et français de l'époque ne tarde pas à voir se dégager deux faits capitaux : deux mois après la publication de l'Espion à New-York, une édition anglaise de l'ouvrage — édition piratée lancée par un libraire aussi avisé que dénué de scrupules — était accueillie avec faveur par le public et ne tardait pas à recevoir de vifs éloges de nombreux critiques britanniques; six mois plus

---

(158) GRISWOLD, dans ses *Prose Writers of America* (Philadelphie, 1847, p. 264) exprime bien ce sentiment: « It [*the Spy*] gave an extraordinary impulse to literature in the country. More than any thing that had before occurred, it roused the people from their feeling of intellectual dependence. »

tard, une traduction française due à la plume de Defauconpret, traducteur attitré des « romans écossais », recevait un accueil au moins aussi chaleureux et du public et des critiques français (159).

Ainsi, dans l'espace de huit mois, l'auteur de l'Espion avait réussi non seulement à faire la conquête du public américain, mais à se tailler en même temps une réputation européenne. A Londres, à Edimbourg et à Paris, tout comme à New-York, Boston et Philadelphie, les exploits et les malheurs de Harvey Birch faisaient battre les cœurs généreux. Qui plus est, dans les principales villes des Etats-Unis, des auditoires enthousiastes avaient applaudi dès le mois de mars un drame tiré du roman de Cooper (160).

Quelle belle et prompt réponse — plus efficace encore que celle d'Irving, parce que plus franchement américaine — à l'humiliante question jetée en janvier 1820 par Sydney Smith à la face de la jeune Amérique: « Dans les cinq parties du monde, qui donc lit un livre américain? Qui donc assiste à la représentation d'une pièce américaine? (161). »

(159) Voir bibliographie et thèse complémentaire.

(160) Cf. LOUNSBURY, p. 34 et *Niles' Weekly Register* (25 mai 1822).

J. N. IRELAND, dans ses *Records of the New York Stage* (New York 1866, vol. 1, p. 399) donne des détails intéressants sur la distribution des rôles dans la pièce de CHARLES P. CLINCH, pièce jouée pour la première fois au *Park Theatre* le 1<sup>er</sup> mars 1822.

(161) Cf. *Edinburgh Review* (janvier 1820) compte rendu de l'ouvrage d'ADAM SEYBERT, *Statistical Annals of the U. S. A.*, Philadelphie, 1818. C'est vers la fin de cet article que se trouve la phrase: « In the four quarters of the globe, who reads an American book? or goes to an American play? or looks at an American picture or statue. »

Sur cette fameuse question voir l'article de BRANDER MATTHEWS, *The Centenary of a Question*, dans *Scribner's Magazine* (janvier 1920) pp. 41-46.

En ce qui concerne IRVING, on sait que l'édition anglaise du *Sketch Book* parut en mars 1820 (celle de *Bracebridge Hall* en mai 1822 seulement).





## CHAPITRE VIII

### Les Pionniers

*« Here, said I to myself, is the poet of rural life in this country — our Hesiod, our Theocritus, except that he writes without the restraint of numbers, and is a greater poet than they (\*) »* (BRYANT. Memorial Discourse).

Il serait assez naturel de supposer, avec certains critiques, que ce fut l'éclatant succès de *l'Espion* qui poussa le gentleman farmer d'Angevine à s'atteler à un troisième roman (1). Mais une lettre du libraire Wiley, que nous avons découverte en 1925 à Cooperstown — et dont nous donnons une copie faite à l'époque par les soins de Mr. Cooper lui-même (2) — prouve sans contestation possible que les Pionniers étaient déjà en chantier quand le succès de *l'Espion* s'ébauchait à peine. Il ne

---

(\*) « Voilà, me dis-je à moi-même, le poète de la vie champêtre de notre pays — notre Hésiode, notre Théocrite, à cela près qu'il écrit libéré des entraves du vers et qu'il est plus grand poète qu'eux. »

(1) Cf. LOUNSBURY, p. 39: « Cooper would have been more or less than mortal (sic) if the unexpected success achieved by *The Spy* had not incited him to renewed effort. It definitely determined his career, though at the time he did not know it. »

Voir encore Miss GIBB, p. 24, et même S. F. C. *Pages*, p. 51 et introduction des *Pionniers*, déb.

(2) « Dear Sir,

Your letter came to hand this morning. The reply to your first note was written by Mansfield at my request, being myself much engaged when it came to hand.

Your anxiety to hear about your « Spy » is very natural. I am

faut donc pas prendre pour une simple boutade le passage de la préface de la première édition où Cooper nous déclare que,

---

surprised that, forgetting « Farms » and all other things, you had not jumped into the first vehicle that offered itself and flown to the city.

Mansfield, in his report, did not deal in the superlative. « The Spy » has succeeded even beyond my own expectations, and they were not easily to be exceeded. We have sold 100 to M. Covey and Sons, 100 to Lockwood, each at six months, 50 to Gilley, at three months, besides 24 copies to several others. We have also retailed a very considerable number ourselves. A number of copies have been sent on commission to the principal towns in different States. We have sold and sent off on commission, about 600 copies, and think it very probable that the whole edition will be sold in three months. This, I think, is doing as well as you yourself could have expected. So much for a booksellers account. I will not [*now ?*] endeavour to give you the opinions of a few of the critics: — Mr. Coleman's first, as in all duty bound. Mr. C. cannot read it. He commenced it, read about ten pages, and threw it aside. It was so much like the Waverley Novels, that he could proceed no further.

Col. Gardner is delighted with the Spy, on the whole, and finds but few faults.

Mr. Hale says it is the best American Novel that has been written, and much better than he thought you were able to produce. He says that he is not « *you know who* », and differs in opinion with Mr. Stone in the religious part of his criticism.

Mr. Halleck is highly pleased with « The Spy ». He places it among the best Novels that have been written. He finds some few faults. Dr. Dekay, his friend, speaks in the same terms of the *Spy*.

Even Miss Robins, who did not like Precaution, speaks in terms of high praise of the Spy. She says, however, it wants polish.

Mr. James Renwick, than whom there is no better judge, was highly delighted with the Spy. He read it as soon as published, and was so pleased that he came to purchase a copy to send to his friend Breevoort, who is now in Charleston.

Your friend Hamersley partakes of the general sentiment, on the subject of your Book.

Only one person, that I have heard of, besides Coleman, speaks slightly of the Spy. In great haste, yours

Charles Wiley.

P. S. Col. Gardner writes to you himself. Hale says you will be willing to pay six pence for the enclosed. I will attend to your commissions.

C. W.

Jan. 7, 1821.

P. S. No. 2. I forgot to mention that my father has read the Spy, and is so delighted, that he proposes, on your arrival in the Mamaroneck

s'il a écrit un troisième ouvrage, c'est exclusivement pour son plaisir, et que, par suite, il ne serait pas étonnant que sa nouvelle œuvre déplût à tout le monde.

On conçoit d'ailleurs qu'après s'être complu à décrire dans l'*Espion* le comté de Westchester et les rives de l'Hudson, Cooper ait éprouvé le désir de peindre, avec plus d'amour encore, les bords du lac où il avait passé son enfance, et les coutumes des pionniers au milieu desquels il avait vécu de si heureuses années. N'était-ce pas, en outre, le plus sûr moyen de bercer la nostalgie qui, de temps à autre, devait forcément gagner le constructeur de *Fenimore* ? Et qui pourrait enfin se méprendre sur l'émotion réelle qui perce dans la préface des Pionniers lorsque le romancier, abandonnant pour un instant l'attitude ironique et le ton cavalier qu'il a adoptés vis-à-vis des critiques, déclare avec une touchante sincérité : « J'ai déjà dit que c'est ma fantaisie qui m'a suggéré ce récit, mais c'est une fantaisie tout imprégnée de sentiment. J'aurais pu choisir, pour illustrer mon sujet, des temps plus heureux, des incidents plus intéressants, et des tableaux peut-être plus pittoresques, mais aucun d'entre eux n'aurait pu être aussi cher à mon cœur. » ?

Stage, to take off the horses, and with the assistance of others to drag you throughout the City. He mentioned his intention to Gardner and Hale, who both agreed to join him. — You speak of being engaged about « the Pioneer ». — Have you forgotten « the American Tales, » which were commenced by a certain lady a long time ago?»

On remarquera qu'à une douzaine de reprises Mr. BOYNTON (pp. 94-96) n'a pas déchiffré la lettre de Wiley de la même façon que Mr. Cooper.

Vu le contexte, nous préférons lire avec Mr. Boynton: *Carey and Lee* (ou plutôt *Lea*) au lieu de *Covey and Sons*, et *I will now endeavor* au lieu de *I will not endeavour*. Nous inclinerions par contre à lire avec Mr. Cooper: *Farms* et non *Forms*; *In great haste, yours* et non *In great heart your; the enclosed* et non *the address; the Mamaroneck Stage* et non *the Mamaroneck* tout court.

(Autres divergences: *even beyond* et *over and beyond*; *Lockwood* et *Lackwood*; *Mr. Stone* et *W. Stone*; *Dekay* et *DeKay*; *Breevoort* et *Brevoort*; *Hamersley* et *Hamersby*; *slighltingly* et *lightly*; *the Pioneer* et *The Pioneers*.)



Nous n'irons pas, évidemment, jusqu'à prétendre qu'en écrivant les Pionniers « pour son plaisir » Cooper se désintéressait entièrement de l'accueil plus ou moins chaleureux que son ouvrage pourrait trouver auprès du public. Ses responsabilités de chef de famille auraient suffi à l'inciter à concilier, si possible, et son plaisir, et son profit. Mais l'étude des préfaces successives de l'*Espion* nous a déjà permis de constater que, même après l'épuisement rapide des deux premières éditions, et alors qu'il devait avoir écrit une portion considérable des Pionniers, Cooper ne croyait pas beaucoup plus au succès d'un ouvrage décrivant fidèlement les coutumes américaines que lorsqu'il avait rédigé la préface pessimiste de l'édition originale de son premier chef-d'œuvre. On peut donc affirmer que l'auteur des Pionniers sacrifiait délibérément — ou s'imaginait sacrifier — une bonne part de ses chances de réussite à la satisfaction de ses goûts personnels.

Nous ajouterons d'ailleurs, pour prévenir toute contradiction, que rien ne sert aujourd'hui, et pour les Pionniers moins encore que pour l'*Espion*, de s'étonner que Cooper ne se soit pas senti encouragé par l'exemple de certains de ses devanciers. J. K. Paulding et le naturaliste Alexander Wilson, que Trent cite comme tels (3) — le premier à cause de son long poème *The Backwoodsman* (1818), et le second pour le récit en vers de son voyage à pied, en 1804, jusqu'aux chutes du Niagara — avaient adopté des genres si éloignés du roman, que l'auteur des Pionniers ne pouvait pas tableur davantage sur le succès d'estime des *Foresters* de Wilson (4) que sur la réception, somme toute flatteuse, du *Backwoodsman* en Angleterre (5).

---

(3) Cf. *American Literature*, chap. 11.

(4) Ce poème fut publié en 1809 dans *Dennie's Portfolio*.

(5) Cf. CAIRNS, *British Criticisms*, II, p. 164: « Of Bryant's contemporaries, few if any poets aroused more comment in England than did James Kirke Paulding... and the *Backwoodsman* satisfied English notions

Autant eût-il valu tabler sur la popularité anglo-américaine de *Gertrude of Wyoming* (1809), le poème où Campbell avait fait un effort louable, sinon toujours très heureux, pour comprendre et interpréter les sentiments des pionniers et des peaux-rouges (6). En prose, les *Lettres d'un Cultivateur Américain*, d'Hector St. John de Crèveœur, avaient attiré l'attention du public du nouveau et de l'ancien monde à la fin du dix-huitième siècle (7) ; mais il s'agissait d'un ouvrage intermédiaire, en quelque sorte, entre le roman proprement dit et un *Guide* dans le genre de celui de William Cooper. Quant aux petits chefs-d'œuvre qu'étaient *Rip Van Winkle* et *The Legend of Sleepy Hollow*, ils ne constituaient qu'une faible partie du *Sketch Book*, et ils n'avaient pour cadre que des villages déjà anciens de la vallée de l'Hudson.

Cooper, d'ailleurs, n'avait aucunement l'intention de donner à son nouvel ouvrage l'allure d'un livre d'esquisses. Nous ne croyons pas non plus que, par une curieuse coïncidence, il ait songé à faire un *Bracebridge Hall* américain (8) au moment

of what an American poem should be, at least so far as subject is concerned. »

L'épigraphe des *Pionniers* est tirée de Paulding.

(6) On notera que, déjà dans *Précaution*, Cooper témoigne d'une assez vive admiration pour Campbell.

Cf. chap. 6, mil. : « ...you thought Campbell the most musical poet we have ; I hope you will unite with me in excepting Moore. »

Voir encore chap. 16, mil. : « ...Denbigh read aloud to the ladies Campbell's beautiful description of wedded love, in *Gertrude of Wyoming*. »

Dans l'*Espion* les épigraphes de 3 chapitres (1, 2, 24) sont tirées de *Gertrude of Wyoming*.

Dans les *Pionniers* voir les épigraphes des chap. 8, 36 et 38.

(7) Publiées d'abord en anglais, à Londres, en 1782 ; puis en français, à Paris (1784) ; ces lettres furent traduites en allemand et en hollandais (1784), certaines même en suédois.

Cf. HOWARD C. RICE, *Le Cultivateur Américain, étude sur l'œuvre de Saint John de Crèveœur*, Paris, Champion, 1932 (Doct. Univ. Sorbonne) chap. 2, pp. 59-101.

(8) Cf. F. L. PATTEE, *American Mercury*, mars 1925, p. 293 : « The *Pioneers* is not really a novel ; it is an American *Bracebridge Hall*. »

même où Irving s'apprêtait à publier son second chef-d'œuvre (9). S'il fallait absolument parler de coïncidence, nous dirions plutôt que Cooper s'efforçait d'incorporer à un récit attachant le plus grand nombre possible de descriptions de la vie des pionniers américains, sans se douter que Walter Scott venait de suivre une méthode à peu près semblable pour peindre, dans le *Pirate* (10), les mœurs pittoresques des habitants des îles Shetland.

Le grand point, pour Cooper, était en effet d'imaginer une intrigue susceptible d'intéresser le lecteur, sans tomber pour cela dans des exagérations, ou des invraisemblances, qui l'auraient empêché de présenter son ouvrage comme un « récit descriptif » (11). Et, si l'on se donne la peine d'étudier en détail le plan des Pionniers, on s'apercevra, croyons-nous, qu'il n'y a pas trop mal réussi.

Sans doute, comme le note Carl Van Doren, Cooper a-t-il eu recours à un thème bien connu. Il a pris pour héros le dernier représentant d'une famille dépossédée de ses domaines, et il lui a fait rendre justice à la fin de l'ouvrage (12). Mais c'était déjà un mérite que d'avoir choisi un thème capable d'englober sans difficulté tout ce qui pouvait être dit de la vie des pionniers de l'Otsego — puisqu'il avait trait à la possession même des terres qu'ils défrichaient et cultivaient. C'était un autre mérite que d'avoir pensé à masquer, jusqu'aux ultimes chapitres, les véritables titres du héros à la propriété de ces terres

(9) *Bracebridge Hall* fut publié à Londres le 23 mai 1822. Cf. CAIRNS, *British Criticisms*, II, p. 71.

(10) Le *Pirate* fut publié en Angleterre en décembre 1821.

(11) Voir le sous-titre de l'ouvrage: *a descriptive tale* et le début de l'introduction de 1832: « As this work professes, in its title-page, to be a descriptive tale, they who will take the trouble to read it may be glad to know how much of its contents is literal fact, and how much is intended to represent a general picture. »

(12) Cf. *The American Novel*, *op. cit.* C, p. 30.

— en laissant supposer au lecteur, comme à l'héroïne et à son père, qu'il ne s'agissait dans tout cela que des prétentions romanesques d'un sang-mêlé, descendant de la tribu indienne à laquelle tout le pays appartenait autrefois. C'était enfin une heureuse inspiration que d'avoir permis au héros de récupérer ses biens, sans pour cela faire un malhonnête homme du pseudo-usurpateur, le juge Temple, son futur beau-père.

Au point de vue de la mise en œuvre de ce thème, il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que l'intérêt du lecteur est éveillé, dès les premiers chapitres, par le mystère qui entoure Oliver Edwards — ce jeune chasseur aux manières distinguées, qui semble si étroitement associé avec le vieux Bas-de-Cuir et avec l'ancien chef mohican *Indian John*, et qui, blessé accidentellement par la canardière du juge, trouve la force d'empêcher un attelage de quatre chevaux effrayés de précipiter dans le vide le traîneau conduit par l'imprudent Richard Jones, cousin germain du magistrat. Cet intérêt ne fait que croître lorsque le chef indien, dans son langage imagé, déclare au pasteur Grant que toute la région appartient légitimement à Oliver parce qu'il descend d'un chef des Delawares. Finalement, lorsque le jeune homme lui-même se laisse aller à proférer, devant le pasteur, de véritables menaces contre le juge, le lecteur s'apprête à voir se dérouler les péripéties d'un sombre drame de la vengeance.

Mais, sur ces entrefaites, se produit une sorte de coup de théâtre : Oliver accepte le poste de secrétaire particulier que le juge lui offre pour réparer le tort qu'il lui a causé — et cela indique au lecteur que l'admiration du héros pour Elizabeth Temple, fille unique du juge, commence à contrebalancer dangereusement ses désirs de vengeance. Dans les mois qui suivent, plusieurs circonstances, habilement intercalées dans le récit, nous permettent de deviner que cette admiration s'est muée en un sentiment plus tendre — sentiment auquel Elizabeth ne paraît pas insensible — et lorsque l'héroïne et Miss Grant, son amie, viennent d'échapper aux griffes d'une pan-



thère — en partie grâce aux conseils d'Oliver (13), en partie grâce à l'intervention quasi-miraculeuse de Bas-de-Cuir — il semble qu'une harmonie durable soit sur le point de s'établir entre le juge et sa fille d'un côté, Oliver et ses sauvages compagnons de l'autre, et que le mariage d'Oliver et d'Elizabeth entre dans le domaine des possibilités.

Mais les soupçons éveillés chez Richard Jones, devenu shérif — ainsi que chez ses peu sympathiques acolytes yankees, Hiram Doolittle et Jotham Riddel — par l'obstination de Bas-de-Cuir à ne laisser personne pénétrer dans sa hutte, ne tardent pas à provoquer, non plus un, mais toute une série de coups de théâtre. Persuadé que Bas-de-Cuir, le Mohican et Oliver ont découvert une mine d'argent qu'ils exploitent clandestinement, et profitant de ce que le vieux chasseur vient d'enfreindre une nouvelle loi — en tuant un cerf une dizaine de jours avant l'ouverture de la chasse — Hiram Doolittle obtient du juge Temple l'autorisation de perquisitionner dans sa hutte, sous prétexte d'y découvrir la peau et les restes de l'animal. Mais Bas-de-Cuir, malgré son âge, précipite le trop curieux Hiram en bas du petit talus qui s'étend devant sa porte, et il le fait ensuite fuir à toutes jambes en menaçant de sa longue carabine (14) le colossal constable volontaire dont il est accompagné. Le vieux chasseur a beau consentir, après coup, à donner à ce constable, le sympathique bûcheron Billy Kirby —

(13) Si le jeune homme n'avait pas insisté pour escorter les deux jeunes filles, Elizabeth ne se serait pas fait accompagner de son fidèle dogue, le vieux *Brave*, qui tint tête à la panthère et permit à Bas-de-Cuir d'arriver à temps. Cf. chap. 26.

(14) Nous n'ignorons pas que, dans les *Mohicans* (chap. 29, déb.) Bas-de-Cuir proteste contre le surnom que lui ont donné les Hurons: « La Longue Carabine ».

Mais sa protestation semble fondée sur une erreur, car il déclare que « Killdeer » se distingue d'une carabine parce que son canon est rayé.

En réalité, « Killdeer » étant rayé *comme les carabines*, tout en possédant un canon d'une longueur considérable, c'est avec raison que les Hurons considéraient cette arme comme une *longue carabine*.

qui, lui, ne cherche pas à entrer dans la hutte — les pièces à conviction qu'il demande, son acte de rébellion n'en place pas moins le juge Temple dans la douloureuse nécessité d'envisager sa condamnation à une peine assez sévère. Comme le juge ne cache pas sa façon de voir à son secrétaire, et comme il refuse de se laisser toucher par le plaidoyer du jeune homme en faveur de Bas-de-Cuir, Oliver s'emporte et va, dans sa colère, jusqu'à mettre en doute la validité des titres de propriété de son patron.

Bien entendu le jeune homme est renvoyé pour son insolence — que le juge met d'ailleurs sur le compte de son « sang indien » — et il semble même qu'Oliver ait perdu l'estime d'Elizabeth. Quant à Bas-de-Cuir, il est arrêté à la suite d'une véritable expédition nocturne organisée par le shérif, expédition dont l'importance se révèle d'ailleurs bien peu proportionnée au but à atteindre, car le vieux chasseur se présente de lui-même à ceux qui le cherchent, et se contente de leur reprocher — parmi les décombres fumants de la hutte qu'il a incendiée de ses propres mains, et dans un langage dont l'éloquence rappelle à la fois la grandeur et la simplicité bibliques — l'acharnement qu'ils mettent à persécuter un vieillard paisible et sans défense.

Là-dessus les événements se précipitent encore davantage, et les scènes dramatiques, humoristiques ou émouvantes se succèdent sans interruption. C'est d'abord le jugement de Bas-de-Cuir, avec le pathétique appel du vieux chasseur à la clémence du juge, et la touchante mais comique intervention de Ben Pump — le curieux loup de mer, devenu majordome, qu'il a repêché avec son harpon. Vient ensuite la scène du pilori, où la verve et l'entrain de Ben Pump — qui a voulu partager le châtiment de son sauveur — forment un heureux contraste avec la tristesse et l'humiliation de Bas-de-Cuir. Et puis c'est l'évasion du madré chasseur, après qu'il a obtenu de la reconnaissante Elizabeth la promesse qu'elle lui apportera, dans la montagne, la poudre dont il a besoin; c'est l'incendie de la forêt,

qui sert de cadre grandiose et terrible à la mort d'*Indian John* et à la déclaration d'amour du courageux Oliver ; c'est enfin l'assaut burlesque de la milice locale contre la caverne où Bas-de-Cuir s'est réfugié avec ses compagnons, et la surprenante découverte du major Effingham, grand-père d'Oliver et père de l'associé-bailleur de fonds du juge — associé auquel ce dernier n'a d'ailleurs jamais cessé de destiner la moitié de ses domaines, mais qu'il croyait mort en mer, sans laisser ni descendants ni ascendants.

Un dernier chapitre, qui tient lieu d'épilogue, et dans lequel Cooper s'élève à la hauteur des maîtres du pathétique, nous dépeint les adieux de Bas-de-Cuir à Oliver et à Elizabeth, heureusement mariés. Comme Daniel Boone et bien d'autres pionniers d'avant-garde, le vieux chasseur ne peut respirer librement au milieu d'une population qui, devenant de jour en jour plus dense, multiplie dans la forêt les taches lépreuses des clairières, et, du matin au soir, fait retentir à ses oreilles le bruit des haches et des marteaux. En dépit des prières et même des larmes des deux jeunes gens, et triomphant de sa propre émotion, Bas-de-Cuir appelle ses chiens et s'enfonce dans la forêt — où il pourra, près des Grands Lacs, mener l'existence solitaire à laquelle il s'est accoutumé depuis près d'un demi-siècle.

Sur cette intrigue « construite non sans art » — ce sont les termes mêmes dont Bryant se sert dans son *Memorial Discourse* — viennent se greffer avec à-propos les célèbres descriptions dont nous avons fait un si abondant usage pour reconstituer le cadre des années d'enfance de notre auteur, et qui lui ont valu le magnifique éloge placé en épigraphe de ce chapitre. Adoptant le plan des *Pastorales* de Pope et des *Saisons* de Thomson (15), et commençant avec raison par l'hiver,

---

(15) On remarquera que les trois premiers vers de *Winter* ont été choisis par Cooper comme épigraphe du chap. I des *Pionniers*, et que deux vers de *Autumn* servent d'épigraphe au chap. 37.

la saison la plus caractéristique du climat du nord des Etats-Unis, Cooper nous dépeint d'abord le retour d'Elizabeth à Templeton (lisez Cooperstown, *mutatis mutandis*) (16) la veille de Noël (24 décembre 1793). Nous voyons le traîneau du juge gravir les pentes étincelantes de neige, sous la voûte des pins gigantesques dont les innombrables colonnes se détachent en noir sur le sol immaculé. C'est ensuite, sur le plateau, l'accident de chasse qui permet à l'auteur de faire entrer en scène le jeune Oliver et le pittoresque Bas-de-Cuir. A la limite du plateau, le vaste panorama qui s'offre soudain à la vue des voyageurs fait naturellement l'objet d'une nouvelle description — description qui nous révèle toute la beauté de l'immense nappe blanche du lac, artistement découpée par les éperons des montagnes qui l'enchaînent. Ce coup d'œil d'ensemble est forcément suivi de la description détaillée du village et de celle de Templeton Hall, l'extraordinaire merveille architecturale due aux élucubrations de Richard Jones et d'Hiram Doolittle, lequel assure les fonctions de charpentier-architecte et de juge de paix. Mais il faut noter que l'auteur a soin de couper cette longue partie descriptive par l'arrivée quelque peu comique du traîneau de Richard, — agrémenté des amusantes figures de Monsieur le Quoi et du Major Hartmann — et par l'accident mi-dramatique mi-burlesque qui met un moment en danger la vie de ses occupants.

L'opération nécessitée par la blessure du héros fournit ensuite une occasion de nous présenter en détail deux personnages particulièrement évocateurs de l'atmosphère de la frontière indienne, le médecin — ou plutôt l'empirique — qui apprend son art aux dépens de ses malades, et le vieux chef *Indian John*, qui malgré sa longue association avec les blancs, conserve à un haut degré les plus nobles caractéristiques de sa race. Quant au plantureux repas que le juge offre aux divers personnages qui sont allés à sa rencontre dans le traîneau de Richard, il est décrit avec une précision qui n'exclut pas la

---

(16) *Vide supra*, chap. II, déb., et plus loin note 29 (p. 365).



brièveté, et Cooper, loin d'oublier son intrigue, a l'heureuse idée de faire rouler la majeure partie de la conversation sur le mystérieux jeune homme si malencontreusement blessé.

Le service religieux, que le pasteur Grant célèbre aussitôt après dans la maison d'école ou « Académie », amène tout naturellement une description de la population cosmopolite du village, et quelques réflexions sur les idées des pionniers en matière d'éducation et de religion. Finalement, la soirée se termine comme il convient à l'auberge du *Hardi Dragon*, où — sous le regard bienveillant de Betty Flanagan devenue Mrs. Hollister (17) — les colons se passent de main en main le pot de bière ou de cidre, s'émerveillent de voir le médecin et l'avocat Lippert faire assaut de science, ou écoutent avec déférence les graves paroles que le juge prononce sur les événements de France et d'Europe, et sur leurs conséquences économiques pour les cultivateurs américains.

Le tir au dindon sur la neige, le matin de Noël, est tout à fait à sa place. Cooper, d'ailleurs, a le bon goût d'y faire participer, directement ou indirectement, ses principaux personnages, et il n'est pas jusqu'à la description du paysage de glace, le lendemain au réveil, qui ne soit lié à l'intrigue par un quiproquo révélateur, dû à la naïve Miss Grant (18).

Au cours du printemps, les fameux chapitres descriptifs sur la fabrication du sucre d'érable ; sur le passage des immenses vols de pigeons ; sur les pêches miraculeuses dans le lac, par les nuits sans lune, à la lueur d'un énorme brasier ; tous ces chapitres sont si intéressants par eux-mêmes qu'on ne pourrait guère les considérer comme des hors-d'œuvre, même s'ils ne contribuait pas au développement de l'intrigue en motivant la reconnaissance de Miss Grant pour Oliver et celle de

(17) La vivandière de l'*Espion*, devenue la femme du maréchal des logis Hollister.

(18) Entraînée par l'intérêt qu'elle porte à Oliver, Miss Grant s'imagine que la « miraculeuse transformation » que lui signale Elizabeth concerne le jeune homme et non pas le paysage. Cf. chap. 19, mil.

Ben Pump pour Bas-de-Cuir (19), et s'ils ne servaient pas aussi à mettre en lumière tel trait essentiel du caractère du vieux chasseur, ou tel autre trait de celui de Billy Kirby, le bûcheron.

Quand vient l'été, en tout cas, les scènes décrites comme étant caractéristiques de la vie des pionniers ont, avec l'intrigue, un rapport si étroit que toute cette partie de l'ouvrage pourrait être citée en exemple aux auteurs de romans descriptifs. La chasse au cerf sur le lac, le célèbre combat de la panthère et du vieux dogue de Miss Temple, l'arrestation et le jugement de Bas-de-Cuir, son exposition au pilori, son emprisonnement et son évasion, l'incendie de la forêt, l'assaut de la caverne par la milice locale — rien de tout cela qui ne concoure à faire progresser l'action et à recréer, en même temps, l'atmosphère des settlements de la « frontière » new-yorkaise vers la fin du dix-huitième siècle.

De la même façon, l'épilogue sert à la fois à nous renseigner sur le sort des principaux personnages, à nous expliquer la psychologie des pionniers d'avant-garde tels que Bas-de-Cuir, et à nous faire sentir le charme pénétrant de l'automne américain.

Il semble donc que, si l'on s'efforce de juger le plan des Pionniers en fonction du but que l'auteur s'était proposé — et non par rapport aux exigences du genre qu'il avait adopté pour son roman précédent — on ne peut que s'incliner devant la façon ingénieuse dont Cooper a su, jusque dans le détail, agencer son intrigue et tirer parti de ses matériaux. Et cette ingéniosité nous frappera davantage encore si nous tenons compte du fait que, d'après les dires répétés de S. F. C., Cooper ne s'aidait jamais d'un canevas, et qu'il jugeait suffisant d'arrêter d'abord dans son esprit les grandes lignes de son intrigue — en les discutant au besoin avec Mrs. Cooper, sa fidèle conseil-

---

(19) Oliver sauve Miss Grant qui menaçait d'être écrasée par la chute d'un arbre (chap. 21, fin) et Bas-de-Cuir, avec son harpon, retire Ben Pump du lac où il était tombé (chap. 24, fin).

lère ; de méditer ensuite sur le plan des chapitres en cours — en arpentant une pièce de long en large, à la façon d'un officier de marine allant et venant sur la dunette ; et de se fier pour tout le reste à l'inspiration du moment (20).

Ceci posé, nous ne ferons aucune difficulté pour reconnaître qu'il n'est pas impossible — loin de là — de prendre en défaut l'ingéniosité de notre auteur. Ce que nous avons dit précédemment nous empêche, il est vrai, d'adopter entièrement les conclusions de F. L. Pattee lorsqu'il déclare : « Les Pionniers ne sont pas vraiment un roman, mais un *Bracebridge Hall* américain. La moitié de l'ouvrage a trait aux fêtes de Noël à Templeton Hall, et même jusqu'au chapitre XXVII il ne s'agit

(20) Voir notamment S. F. C. introduction du *Cratère* : « He never prepared a sketch, or notes of any kind, while writing a work of fiction. A vague outline once drawn in his own mind, the filling up seemed to follow without effort; he frequently planned the details of the different chapters while walking to and fro in the long hall of the house, or, sailor-fashion, on the « quarter-deck » in the grounds. Often, indeed, he seemed to write upon the suggestion of the moment, drawing fresh details from the copious fount of imagination. He was never, in the sense of studied preparation, an artist in the composition of a work of fiction. He wrote, as it were, from the inspiration of the moment. »

Voir encore S. F. C. introduction des *Deux Amiraux* : « ...naturally very active, and fond of exercise, he often left his writing table for a ten minutes' walk in the hall, or on « the quarter deck ». At such times his mind would often be quite filled with the passages on which he was engaged; lost in thought, his clear gray eye would assume the absent far-seeing look well known to those who made up his household circle, the arm and hand would often move with appropriate gesture, and the lips open with half-spoken utterance of some passing thought. He frequently spoke aloud, quite unconsciously, when his mind was busy with thoughts known only to himself. »

Pour la discussion des grandes lignes, et même des détails, de l'intrigue avec Mrs. Cooper, voir S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.*, pp. 38 et 43):

« He soon... drew a regular plot [for *Precaution*], talked over the details with our Mother... »

« Every chapter of *The Spy* was read to my Mother as soon as it was written, and the details of the plot were talked over with her. From the first months of authorship to the last year of his life, my Father generally read what he wrote to my Mother. »

guère que d'esquisses rétrospectives (21). » Mais comment pourrions-nous ne pas remarquer que Cooper lui-même se reproche, dans l'épigraphe du chapitre XXV, de s'être trop attardé à décrire les scènes qui ont enchanté son enfance (22) ; ne pas remarquer qu'il revient en conséquence au thème principal de son récit — en nous montrant la douleur ressentie par le juge à la nouvelle de la mort de son associé — et que c'est à partir de ce moment qu'il réalise avec le plus de succès cette liaison intime des descriptions et de l'intrigue que nous avons signalée plus haut ?

Nous ajouterons que le malentendu entre le juge et son associé, malentendu sur lequel repose toute l'intrigue, manque quelque peu de vraisemblance. Puisque le juge a racheté les domaines que son ami, Edward Effingham, s'était vu confisquer en qualité de loyaliste, on comprend qu'il se soit efforcé de dissimuler le contrat d'association qui les liait tous deux — afin de ne pas fournir au gouvernement britannique un prétexte à ne pas indemniser son associé de la perte réelle qu'il avait subie (23). Par contre, il est bien difficile d'admettre que le juge ait, pendant des années entières, laissé croire à son ami qu'il entendait conserver pour lui seul la totalité des terres rachetées, et Cooper le sent si bien qu'il lui fait dire à la fin de l'ouvrage : « C'était évidemment une rude épreuve, que de permettre à l'homme que j'aimais le plus de me mal juger pendant sept années, afin qu'il puisse honnêtement faire valoir ses droits à une juste indemnité (24). »

Quant aux erreurs de détail, aux contradictions, aux fautes d'inattention, elles sont, comme d'habitude, assez nombreuses.

(21) Cf. *American Mercury*, mars 1925, p. 293.

(22) « Cease all this parlance about hills and dales;  
None listen to thy scenes of boyish frolic,  
Fond dotard! with such tickled ears as thou dost;  
Come! to thy tale. (Duo) »

(23) Cf. chap. 2 et 40.

(24) Cf. chap. 40, mil.



Bas-de-Cuir, on ne sait pourquoi, ne va pas au rendez-vous qu'il a fixé lui-même à Elizabeth, et il s'étonne ensuite que la jeune fille le cherche à l'endroit indiqué (25). La présence d'une panthère aux environs du village est signalée par Ben Pump au cours du repas qui suit le retour du juge, mais cela n'empêche pas ce dernier de déclarer ensuite qu'il n'aurait pas cru que de pareils animaux existaient encore dans ses forêts (26). Notons enfin, pour ne pas prolonger une énumération qui deviendrait vite fastidieuse, que, pendant la partie de pêche, la lune disparaît d'abord à *l'ouest*, derrière les cimes des pins, mais ne tarde pas à briller de nouveau au-dessus de Mount Vision, à *l'est* du lac ! (27)

Si l'élaboration de l'intrigue des Pionniers présentait des difficultés spéciales, il n'en était pas de même de la peinture des caractères, puisqu'il s'agissait de personnages non seulement américains mais encore contemporains de l'auteur. Cooper, sans doute, dans une introduction bien postérieure (1832), se plaint d'avoir été constamment gêné par la tentation de décrire avec exactitude des individus qu'il avait effectivement connus, alors qu'il aurait dû — pour conserver à son ouvrage tout le charme du roman — ne peindre que des caractères-types, créés par son imagination à l'aide de souvenirs se rapportant à plusieurs personnages (28). Mais il suffit d'analyser le bilan détaillé des passages de description littéraire, bilan dressé en

---

(25) Cf. chap. 35, fin, chap. 36 et 38 déb.

(26) Cf. chap. 9, fin et chap. 30, déb.

(27) Cf. chap. 23, déb.

(28) « But in commencing to describe scenes, and perhaps he may add characters, that were so familiar to his own youth, there was a constant temptation to delineate that which he had known, rather than that which he might have imagined. This rigid adhesion to truth, an indispensable requisite in history and travels, destroys the charm of fiction; for all that is necessary to be conveyed to the mind by the latter had better be done by delineations of principles, and of characters in their classes, than by a too fastidious attention to originals. »

1842 à propos de la controverse Effingham, pour s'apercevoir que l'auteur des Pionniers a, dans l'ensemble, remarquablement réussi à surmonter la tentation dont il nous parle, et cela aussi bien pour les caractères que pour l'intrigue et pour le cadre même de son roman (29).

(29) Cf. lettre de Cooper à l'éditeur de *Brother Jonathan* (26 mars 1842, pp. 355-58):

« The Pioneers is announced, in its title-page, as a « Descriptive Tale »; descriptive, not in Mr. Jordan's sense of a literal account of persons and things; but descriptive as regards general characteristics, usages, and the state of a new country. Under Mr. Jordan's construction of the term descriptive, the book would not have been a « tale » at all; it would have been *truth*, or a misrepresentation of what professed to be *truth*.

Although the country around Cooperstown is described in the scene of the Pioneers, *the village is not*. Some few objects that did exist in Cooperstown *are* described, it is true; but more that *never existed there*, are to be found in the account of Templeton. If the court-house and tavern are excepted, I do not remember a single *building* in the account of the Templeton of the Pioneers, that ever had its original in Coopers-town. General characteristics are preserved, certainly, for this was the object of the work; but of *literal* description there was very little. — This is equally true of individuals and of facts...

Not an incident of the Pioneers, that I can recall, ever occurred. Deer have been taken on the lake; trees have fallen; panthers prowl through the woods, and men have been put in the stocks, certainly, but no scenes, or events strictly like those of the Pioneers ever had a real existence to my knowledge.

The same is generally true as to the characters, though, tempted by his recollections, the author has thrown in a few *touches*, here and there, which have induced many to think more was intended, than was the case...

The family and personal histories of Marmaduke Temple are not in the least — in a *distinctive sense* — like those of my father. It is true the parties filled similar stations in a new country; this was *generally characteristic*, and as applicable to fifty other landed proprietors in New York, half a century since, as it was to Judge Cooper. To give his name to his village, to be the judge of his county, and a member of the national or of the state legislature, were facts so common among men of this stamp, as to be descriptive of *society*, as it then existed, and not of individuals. Beyond this the resemblance ceased; although a few personal *touches* were occasionally thrown in, but with a very tender

Quoi qu'il en soit, les critiques se sont en général accordés à louer Cooper d'avoir si bien fait revivre cette population cosmopolite des settlements de l'Etat de New-York — population

---

hand. The dissertations on the preservation of the trees, are instances of what I mean...

There has been one idea which, to my mind, carries with it a species of profanity, circulated in connection with these imaginary resemblances. It has been said that in Elizabeth Temple, I have described the person and character of a sister, who was killed by a fall from a horse, in the autumn of 1800. Mr. C. A. Murray has openly stated this fact, in his agreeable book of travels. This gentleman, of course, has repeated what he heard; but he is singularly mistaken. The difference in our years, made this sister a sort of second mother to me. From her I received many of my earliest lessons, and the image she has left on my mind is any thing but that which would create a desire to disturb her ashes to form a heroine of a novel... The personal peculiarities of the real and the fictitious beings were as unlike as possible... Elizabeth Temple... is described as having *raven* locks, a *full rounded form*, a nose approaching to Roman, with a high color, etc. My unfortunate sister was as little like this as possible. Her features were different, her cheeks were usually colorless, her hair was almost *flaxen*, and her form was the extreme of lightness and delicacy. In a word, it would not be easy to imagine two *physiques* less alike than those of the real and fictitious personages. In the *morale* I know of not traits common to both, that may not be supposed to be common to most young women of the same class in life... ... there never were in my father's household such persons as Remarkable Pettibone, or Ben Pump; or, in the village of Cooperstown such a clergyman as Mr. Grant, or any one to correspond to his daughter. In *some* of the other characters, there are *touches* from life, though in *most*, there are not. The resemblances were *general*, and not *personal*...

No person answering to Betty Flannigan ever lived here; no Leatherstocking, no Indian John, no Dr. Todd, no Hiram Doolittle. If persons fancy resemblances, I take it as a compliment, since it is a proof that the pictures must be generally true...

No house like that described in the *Pioneers*, ever existed in Cooperstown. In the general description, I had general peculiarities in view, and followed principally a house *out* of Cooperstown. Happening to recollect that the pediment of the entrance to the paternal door upheld the columns, instead of the columns upholding the pediment, I introduced that fact in the book as characteristic of frontier architecture, and this first gave me the idea of saying anything about the house of my father. I then described *one room*, the hall, which is accurately given, even to the urn which was supposed to contain the ashes of Queen Dido. »

au milieu de laquelle il avait vécu, soit à Cooperstown, soit sur les bords du lac Ontario — et nous pensons que la plupart d'entre eux pourraient consentir à le féliciter, comme L. H. Vincent (30), d'avoir peint tant de personnages différents avec leurs caractéristiques propres — *every man in his humour* — si L. H. Vincent consentait lui-même à ramener de trente à vingt le nombre des dits personnages, ce qui serait plus conforme à la réalité.

Il n'est pas jusqu'au héros et jusqu'à l'héroïne — ces personnages évidemment imposés à Cooper par sa décision d'écrire un roman et non un livre d'esquisses — qui ne soient autre chose que les caractères conventionnels et les simples ressorts de l'intrigue que l'on s'attend à trouver en eux. Non content de donner à Oliver Effingham le physique agréable, le courage et le sang-froid (31) qui sont de mise chez un jeune premier, non content même de l'envelopper d'un mystère particulièrement propre à piquer notre curiosité, l'auteur s'arrange pour que ce mystère donne lieu à des conjectures qui, pendant la plus grande partie de l'ouvrage, font entrer le jeune homme dans une catégorie de colons aussi intéressante que peu répandue. S'inspirant probablement des souvenirs laissés dans la région du lac Otsego par le colonel Croghan, cet émule de Sir William Johnson (32), Cooper a soin, en effet, de faire répandre par le loquace Richard Jones le bruit que le jeune homme est un sang-mêlé, fils de quelque agent du gouvernement britannique auprès des tribus indiennes — hypothèse qui paraît d'autant plus plausible qu'elle n'est pas, somme toute, en contradiction absolue avec les déclarations d'*Indian John*, qui

---

(30) *American Literary Masters, op. cit.* C., p. 77.

(31) C'est Oliver qui empêche le traîneau de tomber dans le précipice, c'est lui qui sauve Miss Grant d'une mort certaine quand un arbre s'abat sur leur passage, c'est lui enfin qui est le premier à porter secours à Elizabeth lors de l'incendie de la forêt.

(32) *Vide supra*, chap. 1 (pp. 45-46). Cooper devait d'ailleurs savoir que le seul fils de pure race blanche de Sir William avait épousé une de Lancey. Cf. *Legends &c.*, p. 258.



affirme, comme nous l'avons vu, que le sang d'un chef Delaware coule dans les veines de celui qu'il appelle poétiquement l'Aiglon (33).

Quant à l'héroïne, indépendamment des allures quelque peu hautaines qui suffiraient à la caractériser, elle est un produit assez original des influences qu'ont successivement exercées sur elle l'atmosphère du settlement dans lequel elle a grandi, et celle de l'institution new-yorkaise où, selon la coutume des colons fortunés, son père l'a envoyée passer plusieurs années consécutives. Si elle s'exprime parfois avec une recherche qui nous fait penser à l'Eve Effingham de *Home as Found* (34), c'est probablement qu'elle s'efforce de mettre en pratique les notions que lui ont inculquées ses professeurs de diction et de maintien, et il suffit de lire les lettres qu'échangeaient, vers la même époque, Hannah Cooper et ses amies, pour se rendre compte que le langage d'Elizabeth est historiquement bien plus exact qu'on ne le croirait à première vue (35). Par ailleurs, le courage avec lequel elle reste auprès de son amie évanouie, en face de la panthère menaçante ; sa résolution et sa présence

(33) Cf. chap. 19, fin, 28 déb., et 12, mil.

(34) Voir sa réponse à la femme de charge de son père, chap. 15 déb. : « You have found an excellence in the church liturgy that has hitherto escaped me. I will thank you to inquire whether the fire in my room burns: I feel fatigued with my journey, and will retire. »

Voir aussi sa façon d'appeler son père *dear sir* (chap. 9 et 19 fin) alors qu'elle l'appelle *dearest father* dans les moments d'attendrissement (chap. 21, déb.).

(35) Cf. BIRDSALL, pp. 100-104 et notamment le passage suivant d'une lettre d'Eliza MacDonald à Chloe Fuller : « Albany, Novbr. 28th. 1798 || ... Happy, my Chloe, should I esteem myself were it in my power to « revive your drooping spirits. » But why, my dear Friend, are they drooping? What is the cause? Believe me, nothing but my friendship for you induces me to interrogate you so; and let me beg you in the name of friendship to answer me candidly. »

En ce qui concerne les ressemblances que l'on pourrait découvrir entre Elizabeth Temple et Hannah Cooper, voir les émouvantes dénégations de Cooper dans *Brother Jonathan* (26 mars 1842, p. 355 — passage cité à la note 29) et dans la dernière introduction des *Pionniers*,

d'esprit lorsqu'il s'agit de faciliter l'évasion de son sauveur Bas-de-Cuir, ou de lui porter, en pleine forêt, la poudre qu'elle lui a promise ; tout cela montre, non seulement qu'elle est, comme l'héroïne de *l'Espion*, capable de s'élever instinctivement à la hauteur des circonstances (36), mais encore et surtout que ce n'est pas en vain que son enfance s'est écoulée dans un settlement-frontière, littéralement perdu dans la forêt vierge.

Miss Grant, il est vrai, a grandi elle aussi parmi des pionniers (37), et cela ne l'empêche, ni de s'évanouir à la vue de la panthère — ou de l'arbre gigantesque qui semble s'abattre sur elle — ni de se déclarer incapable de suivre Elizabeth dans la forêt où elle a failli périr. Mais Louisa Grant nous est présentée comme particulièrement frêle et impressionnable, et on conçoit qu'un pareil tempérament ait pu ne pas s'aguerrir suffisamment pour affronter des dangers vraiment exceptionnels. On ne peut donc que louer l'auteur des Pionniers d'avoir, dans la peinture de ses jeunes filles, tenu compte à la fois de l'influence du milieu et de celle du tempérament, ce qui d'ailleurs lui a permis de mieux mettre en lumière, par contraste, l'énergie de sa brune héroïne et la faiblesse relative de la pâle et blonde enfant qu'il a jugé utile — pour augmenter l'intérêt de l'intrigue amoureuse — de présenter comme sa naïve et timide rivale (38).

Le juge Temple est bien ce que Cooper avait voulu qu'il fût, c'est-à-dire le type du grand propriétaire new-yorkais résidant sur ses terres, leur donnant son nom à la manière américaine, et joignant à ses fonctions judiciaires un mandat législatif — type agrémenté, de ci de là, de quelques traits pitto-

(36) Cf. chap. 28, mil. « There was an elasticity in the mind of our heroine that rose to meet the pressure of instant danger, and the more direct it had been, the more her nature had struggled to overcome it. »

(37) Cf. chap. 28, déb.

(38) LUCY LOCKWOOD HAZARD, dans *The Frontier in American Literature*, *op. cit.* D, pp. 101-02, exprime à peu près le même point de vue, mais elle atténue un peu trop les faiblesses de Miss Grant.

resques destinés à l'individualiser (39). Nous regretterons cependant que Cooper ait cru devoir se montrer si avare de ce genre de traits, sans doute parce qu'il ne pouvait guère les emprunter qu'à la mémoire de son père, et parce que, pour paraphraser ses propres expressions, il ne tenait pas à passer pour un auteur capable d'écrire des romans sur les membres de sa famille (40). Nous sommes persuadé que l'auteur des Pionniers aurait beaucoup gagné — au point de vue littéraire tout au moins — à prêter au juge Temple bien d'autres traits saillants de la physionomie de William Cooper que le souci de ménager les ressources forestières du pays, ou que l'habitude de revenir au tutoiement des quakers dès qu'il était ému ou irrité. Quels effets de réalisme humoristique n'aurait-il pas tirés, par exemple, de ses bonnes plaisanteries, de ses exploits de lutteur, et de ses épiques campagnes électorales ? (41) — Mais, en revanche, quelles armes n'aurait-il pas fournies ainsi aux journalistes acharnés par la suite à l'identifier avec les Effingham de *Home as Found* ! (42)

Moins embarrassé de scrupules vis-à-vis de Richard Smith — lieutenant de William Cooper et premier shérif du comté d'Otsego (43) — l'auteur des Pionniers a su faire de Richard

(39) Cf. *Brother Jonathan*, 26 mars 1842, passage cité à la note 29, et l'introduction de 1832.

(40) Cf. *Brother Jonathan*, *ibid.*, p. 357 : « I have been thus minute in explaining these errors in connection with the Pioneers ; first, because I do not choose to let the notion descend to the next generation, that I have written novels about my family, any more than about myself... »

(41) *Vide supra*, chap. II, pp. 93-97.

(42) Voir à ce sujet, toujours dans *Brother Jonathan* (26 mars 1842, p. 357) une assez spirituelle réponse de Cooper : « ... it has been urged that, as Edward Effingham of Home as Found, is a descendant of *Marmaduke Temple*, and the latter was my father, ergo, I am Edward Effingham. On examination, it will be found that this is a pedigree which would render me the son, or the grandson of my own sister, and I consequently disclaim it. »

(43) *Vide supra*, chap. I.

BIRDSALL, p. 76, affirme dans une note que Richard Smith fut le prototype de Richard Jones.

On remarquera d'autre part que Cooper ne souffle mot de Richard

Jones, cousin germain et factotum du juge Temple, un des personnages les plus pittoresques de son ouvrage. Ce petit homme replet, vaniteux, toujours affairé, jamais à court de paroles — et qui, en vertu du principe que « le génie supplée à la science (44) », s'improvise architecte, peintre, médecin, et au besoin pasteur — n'est pas, comme le constate avec raison une revue britannique (45), une simple réplique du Will Wimble du *Spectateur*. En dépit de ses connaissances fort limitées, et de ses nombreuses fautes de goût, il rend d'aussi importants services dans la vie du settlement que dans le développement de l'intrigue, et c'est d'une façon bien personnelle que sa vanité s'allie avec de réelles qualités de cœur (46).

Le pasteur Grant, par contre, n'est rien d'autre que le type du missionnaire pieux, frugal, actif et mal rémunéré dont parle l'introduction de 1832. Aussi regretterons-nous, ici encore, que Cooper n'ait pas cédé à la tentation de peindre d'après nature la légendaire figure de *Father Nash*, premier pasteur épiscopalien de Cooperstown, ce colosse débonnaire qui parcourait la contrée à cheval — sa femme, et parfois un ou deux bambins, en croupe derrière lui (47). On comprend néanmoins que Cooper ait, par délicatesse, hésité à mettre en scène un ecclésiastique encore vivant, pour lequel Mrs. Cooper et lui-même éprouvaient une respectueuse affection (48).

Jones dans sa lettre à *Brother Jonathan* (26 mars 1842, passage cité à la note 29). Enfin les lettres de R. Smith à William Cooper dans *Legends &c.*, pp. 157-62) rappellent en plus d'un endroit le style et le ton attribués à Richard Jones dans les *Pionniers*.

(44) Cf. chap. 29, déb.

(45) *The Album*, mai 1823.

(46) Voir notamment son émotion et sa gratitude lorsqu'il apprend sa nomination de shérif, chap. 16, mil.

(47) Cf. BIRDSALL, pp. 154-55.

(48) Cf. S. F. C. *Pages*, p. 54: « It has been said that the character of Mr. Grant, the missionary, was drawn from life. The assertion is entirely unfounded. The author of *The Pioneers* had much too strong a personal regard for the venerable clergyman supposed to be referred



Avec les autres représentants des professions libérales Cooper se trouvait évidemment plus à l'aise, et le résultat s'en ressent grandement. Le chapitre consacré à la carrière du docteur Todd, et au simulacre d'opération auquel il se livre pour extraire une chevrotine de l'épaule d'Oliver, est un chef-d'œuvre artistique qui, tout en étant digne du créateur de Charles Bovary, prend une réelle valeur documentaire lorsqu'on se rappelle que le médocastre de Templeton a eu un prototype en la personne du pitoyable « Hippocrate » qui avait fait la joie de Cooper pendant son séjour à Oswego (49). Quant au portrait de l'avocat peu scrupuleux, volontiers démagogue, qui émerveille à l'auberge son auditoire campagnard (50), et à celui de son confrère d'origine hollandaise — renommé pour sa probité autant que pour les innombrables parenthèses dont il émaille ses plaidoiries et jusqu'à ses conversations (51) — ils sont moins fouillés peut-être, mais tout aussi vivants, et ils témoignent en tout cas, avec la fameuse scène du jugement de Natty, des aptitudes juridiques qui devaient plus tard forcer l'admiration des adversaires, et même des ennemis, de « Mr. Effingham » (52).

to under the name of Mr. Grant, to have wished to introduce him into a work of fiction. »

Voir encore, dans le volume inédit de la *Correspondance*, une lettre de Father Nash à Mrs. Cooper, datée du mois d'août 1832.

(49) *Vide supra*, chap. IV, p. 198.

(50) Cf. chap. 13.

(51) Cf. chap. 25 et chap. 33 fin.

BIRDSALL, p. 90, assure que l'avocat Abraham Ten Broeck fut le prototype de « Van der School, the parenthetical lawyer in *The Pioneers* ».

Pourtant, dans sa *Lettre à ses Compatriotes*, p. 108, Cooper semble indiquer qu'il ne s'agissait pas nécessairement d'un homme de loi : « We had at Cooperstown, some thirty or forty years ago, a political writer who put his parentheses into one another, like spare pill boxes... »

(52) Voir, à propos de la controverse sur la bataille du lac Érié, les impressions de Bryant et de H. T. Tuckerman sur la physionomie des débats :

« I listened to his opening ; it was clear, skilful, and persuasive, but his closing argument was said to be splendidly eloquent. « I have heard

Le groupe des personnages cosmopolites aux allures plus ou moins comiques est, dans l'ensemble, plus réussi encore peut-être. On pourra objecter, il est vrai, que l'auteur aurait pu donner aux représentants de la France et de l'Allemagne — en l'espèce M. Le Quoi et le major Hartmann — un physique plus en rapport avec les caractéristiques ordinaires de leurs compatriotes. Le personnage efflanqué, dont les yeux d'un bleu de porcelaine font saillie de part et d'autre d'un visage en lame de couteau, ne semble pas en effet plus français, à première vue, que le vieillard trapu, aux yeux noirs pétillants de malice, ne paraît être d'origine germanique. Mais cela ne viendrait-il pas, tout simplement, de ce que Cooper a peint d'après nature le véritable M. Le Quoy de Mersereau, et qu'il s'est inspiré, pour le major Hartmann, de ses souvenirs du « colonel » Hendrick Frey, le joyeux compagnon de son père ? Comment admettre d'ailleurs que Cooper ait pu faire preuve d'une ignorance grossière sur le chapitre des traits physiques bien connus des Français et des Allemands, alors qu'il reproduit leur prononciation de l'anglais avec un certain succès (53)

---

nothing like it, » said a barrister to me, « since the days of Emmet. » (BRYANT, *Memorial Discourse*, p. 62).

« A more unpopular cause never fell to the lot of a practiced advocate; for the hero of Lake Erie was and had long been one of the most cherished of American victors. We could not but admire the self-possession, coolness, and vigor with which the author, on this occasion, played the lawyer. Almost alone in his opinion — the tide of public sentiment against his theory of the battle, and the popular sympathy wholly with the received traditions of that memorable day, — he stood collected, dignified, uncompromising; examined witnesses, quoted authorities, argued nautical and naval precedents with a force and a facility which would have done credit to an experienced barrister. » (H. T. TUCKERMAN, cité par LOUNSBURY, p. 217).

(53) Pour M. Le Quoi, voir chap. 20, mil.

Edition définitive: « Sucre! dey do make sucre in Martinique: mais — mais ce n'est pas one tree; ah — ah — vat you call — je vous drois que ces chemins fussent au diable — vat you call — steeck pour le promenade. »

Edition de 1836 (Carey, Lea and Blanchard, Philadelphia) presque semblable à la première édition: « Sucre! dey do make eet in Martini-

et qu'il fait agir ses deux personnages conformément à leur caractère national — en tirant d'une politesse poussée à l'extrême le comique de l'émigré martiniquais (54), et de l'alternance régulière des mois de travail et des semaines de ripaille celui du colon allemand des rives du Mohawk ? (55)

En ce qui concerne notre vieille connaissance, l'Irlandaise Betty Flanagan, que nous retrouvons mariée au maréchal des logis Hollister, et patronne d'une auberge prospère à l'enseigne du *Hardi Dragon* — enseigne qui commémore évidemment le souvenir du regretté capitaine Lawton — nous ne saurions par contre adresser à Cooper que des éloges. La conversion de la joviale vivandière, sous l'influence de son pieux mari, ainsi

que: mais — mais eet is not from von tree; eet is from — ah — ah — vat you call — Je voudrais que ces chemins fussent au diable — vat you call — von steeck pour le promenade. »

Pour le major Hartmann, voir chap. 9, fin: « Richart... ter poy is goot. He savet your life, and my life, and ter life of Tominie Grant, and ter life of ter Frenchman; and, Richart, he shall never vont a pet to sleep in vile olt Fritz Hartmann has a shingle to cover his het mit. » (L'édition définitive et celle de 1836 ne diffèrent ici que par des coquilles: *vont* et *vant*, pour *want*, et *het* et *bet* pour *head*).

(54) La façon dont M. Le Quoi demande successivement, et par pure politesse, la main d'Elizabeth Temple et celle de Miss Grant avant de quitter Templeton (chap. 49 fin) n'est peut-être pas sans quelque rapport avec la réalité. Voir à ce sujet une amusante lettre de M. Le Quoy au juge Cooper dans *Legends &c.*, p. 150:

« Charleston, (SC) The 23 march 1795 || Dear Sir || ... The Older I grow, My Dr Sir, the less I am determined for matrimony. What you are please to say on that subject is of the most flatering prospect; but, I begin to reflect that to make ones Wiffe happy it is not sufficient to Wisch it warmly.

My best respects to all your family but more particularly to your Bellovved and charming M<sup>s</sup> Anna... »

Dans un autre ordre d'idées on peut signaler que, si Cooper se montre psychologue en notant que l'annonce de l'évacuation de Toulon par les Anglais fait naître des sentiments contradictoires dans le cœur de l'émigré demeuré patriote, il commet un léger anachronisme en plaçant la scène le 24 décembre 1793 alors que l'évacuation de Toulon venait à peine de se produire (19 décembre). Cf. chap. 14 mil,

(55) Cf. chap. 8, déb.

que son élévation dans l'échelle sociale, ne nous empêchent pas en effet de retrouver les traits fondamentaux de sa physiologie et de son caractère, si hautement appréciés par Miss Edgeworth. Ne suffit-il pas, pour s'en rendre compte, de voir comment, dans la première conversation qu'elle tient devant nous avec son mari (56), elle profite des savoureux commentaires du vieux soldat sur la défaite des Amalécites pour revenir sur le combat où Lawton a laissé la vie, pour jurer — en s'en repentant aussitôt ! — contre les miliciens qui l'ont, dit-elle, lâchement abandonné, et pour regretter qu'il n'ait pas vécu assez longtemps pour être touché par la grâce ?

Quant au sympathique Ben Pump — né natif de la Cornouaille anglaise — qui, après avoir navigué pendant vingt-sept ans, est venu jeter l'ancre sur les rives du lac Otsego, c'est un personnage qui, tout en rappelant les immortelles créations de Smollett dans *Peregrine Pickle*, accuse sur bien des points une originalité marquée. Il est original, d'abord parce que Cooper s'est inspiré, pour le décrire, de plus d'un trait d'un individu aussi réel qu'excentrique, l'étrange William Cook, patron de l'auberge de l'*Ancre Bleue*, dont nous avons déjà évoqué la silhouette à l'aide des *Chroniques de Coopers-town* (57). D'autre part Ben Pump, alias Benjamin Penguillan, alias Benjamin Stubbs — *put in a jackass and you'll put in yourself*, ajouterait-il peut-être s'il nous lisait ! (58) — n'appartient pas exactement à la famille des Trunnion, Hatchway et Pipes. L'auteur des Pionniers ne pouvait, en effet, songer à introduire dans un « récit descriptif » un personnage dont la bouffonnerie foncière aurait été prise pour une caricature de la réalité ; et nous savons d'ailleurs que, malgré sa jovialité

---

(56) Cf. chap. 13, déb.

(57) *Vide supra*, chap. II, pp. 86-87.

(58) Cf. chap. 39, mil. « Send the warrant round to me, and I'll put in an alias », cried Hiram, from behind his cover.

« Put in a jackass, and you'll put in yourself, Mister Doo-but-little », shouted Benjamin... »



dans la vie courante, Cooper, au rebours de Smollett, éprouvait une aversion naturelle pour tout ce qui approchait de la grosse gaité rabelaisienne (59).

Ben Pump est donc un produit des souvenirs de Cooper aussi bien que de son imagination, et il est comique sans être bouffon. Son comique dérive en premier lieu de son physique, ensuite et surtout du fait qu'il nous est présenté en dehors de son élément. Haut de cinq pieds à peine, il est pourvu d'une paire d'épaules qui feraient honneur à un grenadier, et d'une tête qui, à elle seule, constitue un bon quart de sa personne. Sa longue figure, d'un rouge écarlate, s'orne d'un nez camard et d'une énorme bouche. Il porte enfin, dans les grandes occasions, un étrange costume tout à fait semblable à celui de l'aubergiste de l'*Ancre Bleue*, notamment un ample habit à longues basques qui lui tombent jusque sur les mollets — ce qui ne contribue guère à rehausser sa taille. Et avec cela, loin d'avoir conscience d'être physiquement ridicule, il accentue encore le comique qui se dégage de sa personne en persistant, au milieu des pionniers, à parler et à agir en marin.

Il professe, en effet, pour la plupart des terriens qui l'entourent, le dédain caractéristique des vieux loups de mer, dédain renforcé chez lui par la haute idée qu'il se fait d'une carrière maritime commencée « à l'avant », avec les matelots, et terminée « à l'arrière », parmi les officiers. Embarqué comme mousse à bord de bateaux de contrebande, puis enrôlé de force dans la marine de guerre, ne s'est-il pas élevé par degrés jusqu'aux hautes fonctions de maître d'hôtel d'un capitaine de vaisseau ! De plus, sans parler des connaissances, culinaires et autres, qui lui ont valu son poste de confiance dans la maison du juge Temple, ne possède-t-il pas une profonde expérience des hommes et des peuples, lui qui a longé tant de côtes et fait escale dans tant de ports ! Quant à l'art

---

(59) Cf. S. F. C. *Pages*, p. 274, et les éloges que l'on s'accorde à faire de la haute tenue morale des romans de Cooper. (Voir en particulier le discours du DR. HAWKS en 1851. Cf. *Memorial*, pp. 21-22).

de la navigation et aux choses de la mer, comment ne les connaîtrait-il pas à fond, après avoir vécu dans l'intimité des officiers ! (60)

Aussi, non content de farcir sa conversation de termes techniques, à peu près inintelligibles pour ses auditeurs habituels, il saisit toutes les occasions d'émerveiller ceux qui l'approchent par d'invraisemblables histoires marines — auxquelles il finit sans doute par croire lui-même (61) — et il n'accepte jamais de revenir sur l'une quelconque de ses étonnantes assertions, qu'il s'agisse du projectile de douze livres extrait de la cuisse du capitaine du *Foody-rong* (le *Foudroyant*), ou des baleines aussi longues que les pins plusieurs fois centenaires que l'on peut voir abattus sur les rives du lac Otsego (62). Il doit évidemment se rendre compte que son histoire favorite, sur le nombre d'heures qu'il a passées à empêcher la frégate *Boadicée* de sombrer — après la fameuse victoire de Rodney sur de Grasse (63) — lui a valu, parmi les habitants de Templeton, le surnom passablement ironique de *Ben Pump* (Ben la Pompe) (64), et il s'aperçoit bien qu'on lui rit franchement au nez le jour où il engage les chasseurs de pigeons à « tirer bas », sous prétexte que c'était la consigne

(60) Pour tous les détails de ce portrait voir chap. 5 et 15, déb.

(61) Voir notamment sa conversation — un vrai chef-d'œuvre — avec la gouvernante, chap. 15, mil. « I'm no liar, good woman, when I say that I saw that ship jump from the top of one sea to another, just like one of these squirrels that can fly jumps from tree to tree. »

« What, clean out of the water ! » exclaimed Remarkable, lifting her two lank arms, with their bony hands spread in astonishment.

« It was no such easy matter to get out of the water, good woman ; for the spray flew so that you could n't tell which was sea and which was cloud... »

(62) Cf. chap. 6, fin et chap. 23, déb.

(63) Il s'agit de la bataille navale de la Dominique ou des Saintes (12 avril 1782) dans laquelle le comte de Grasse fit preuve de plus de courage que de flair stratégique. Cf. L. GUÉRIN, *Histoire Maritime de la France*, 2<sup>e</sup> éd. Paris, Didier, 1846, tome II, chap. 14 (Guerre d'Amérique).

(64) Cf. chap. 5, déb. et chap. 22, fin.

à bord de sa frégate (65). Mais il sait également, et c'est ce qui importe pour lui, que la richesse — sinon l'exactitude — de son vocabulaire technique, lui permet d'avoir en général le dernier mot ; car il faut à Billy Kirby, son contradicteur habituel, une dose peu ordinaire d'aplomb et de chauvinisme yan-kee pour esquisser, devant le silence admiratif de l'auditoire, une réponse à une question comme la suivante : « Est-ce que vous avez jamais vu un navire de guerre anglais, maître Kirby, un véritable vaisseau de ligne ? Où c'est-il que vous avez vu un bâtiment construit dans les règles, avec étrave et étambot, gabords et contre-hiloires, passavants et écoutilles, gaillard d'arrière et gaillard d'avant, oui, et franc tillac par-dessus le marché — répondez-moi si vous pouvez ? Oui, où c'est-il que vous avez vu un vaisseau gréé en trois-mâts carré, construit dans les règles et ponté ? (66). »

Rappelons enfin que, moins âpre que Smollett, Cooper a soin de faire de Ben Pump un personnage nettement plus sympathique, dans l'ensemble, que les trois loups de mer de *Peregrine Pickle*, particulièrement dans sa conduite vis-à-vis de Bas-de-Cuir après que celui-ci l'a retiré du fond du lac avec sa gaffe. Qui pourrait en effet se défendre d'un certain attendrissement, soit en entendant le digne majordome offrir toutes ses économies au juge Temple pour qu'il autorise Bas-de-Cuir « à faire une nouvelle croisière parmi les bêtes à fourrure » (67), soit en le voyant ensuite s'asseoir par terre aux côtés du vieux chasseur condamné au pilori, et, les pieds pris dans les *stocks*, partager volontairement sa peine, tout en lui prodiguant des consolations dans le genre de celle-ci : « Après tout, ce n'est rien de plus que de se trouver au mouillage avec deux ancres à l'avant, en attendant le retour de la marée ou une saute de

---

(65) Cf. chap. 22, fin.

(66) Cf. chap. 23, mil.

(67) Cf. chap. 33, fin.

vent, pas vrai, et avec un bon fond et beaucoup d'espace pour les mouvements de vos câbles » (68).

Chose curieuse, et tout à la louange de Cooper, les représentants de la masse de la population ne sont pas éclipsés par ces personnages exceptionnels, et, bien qu'ils soient tous — comme il convient — d'origine yankee (69), ils se différencient nettement les uns des autres. Hiram Doolittle, en sa qualité d'architecte improvisé, est, dans son genre, une excellente réplique de son compatriote, le Dr. Todd. En tant que juge de paix, il joue dans le roman le rôle peu enviable de persécuteur de Bas-de-Cuir, et son hypocrisie, ses allures patelines, en font une première esquisse du Yankee habile à se servir de la loi pour des fins bassement égoïstes (70), Yankee dont Jason Newcome, de la trilogie contre l'Anti-Rentisme, sera le type achevé.

Jotham Riddle qui, au dire du juge Temple, « change de comté tous les trois ans, de ferme tous les six mois et de métier chaque saison » (71), personnifie la tendance des émigrants yankees à ne se fixer nulle part, tendance qui, en se développant, constituera un des traits les plus caractéristiques de l'Amérique que Cooper trouvera à son retour d'Europe (72).

Remarkable Pettibone rappelle par bien des côtés la servante de Harvey Birch, mais la situation particulière dans laquelle elle se trouve, lorsque Elizabeth veut prendre en mains la direction de la maison de son père, réveille chez la vieille

(68) Cf. chap. 34, déb.

(69) *Vide supra*, chap. II, p. 72.

(70) Voir notamment le dialogue entre Hiram et Bas-de-Cuir à la fin du chap. 28.

(71) Cf. chap. 29, déb.

(72) Cf. *Home as Found*, chap. 2, mil. Voir également, dans *Afloat and Ashore* (chap. 10, mil.) la phrase que Lounsbury (p. 119) cite à ce sujet comme un exemple de l'humour sardonique particulier à Cooper : « America is just the country for *alibis* — everybody is everywhere, and nobody anywhere. The whole nation is in motion and there is every imaginable opportunity for *alibis*. » (Noter toutefois que cette phrase s'applique dans le roman à l'Amérique de 1799 et non à celle de 1833).



filles les instincts égalitaires des colons puritains, ce qui lui donne une originalité toute spéciale (73).

Quant à Billy Kirby, le bûcheron du Vermont, colosse bruyant et vantard, mais au fond brave cœur, qui nous est présenté tour à tour comme un pilier de cabaret et comme un travailleur infatigable (74) — mais jamais comme un de ces *squatters* ennemis des lois qui projettent leurs ombres redoutables sur tant de pages de la *Prairie* et du *Porte-Chaîne* (75) — il a le grand mérite d'être un personnage fortement individualisé et le type même de ces pionniers manieurs de hache, dont la lutte contre la forêt vierge prend à force d'acharnement une grandeur épique (76) — grandeur qui ne le cède qu'au sublime attachement de Bas-de-Cuir et d'*Indian John* pour l'immense temple naturel, aux voûtes de verdure, à l'abri duquel ils ont goûté, pendant tant d'années, les charmes de la vie libre et sauvage.

Avec ces deux personnages — qui nous apparaîtraient comme le produit d'une magistrale mise au point de la conception géniale, mais par trop romanesque, du créateur de René et de Chactas (77), si nous ne savions de source sûre que Cooper

(73) Cf. chap. 15, fin. Voir à ce propos dans BIRDSALL (p. 195) un curieux passage du journal du frère de Cooper, Isaac: « March 20, 1816. — [Betsey Wallby] By one year's services, faithfully and orderly performed — free from Yankee dignity, and ideas of Liberty — which is insolence only. \$ 52.00. »

(74) Cf. chap. 17, déb.

(75) On notera qu'il ne pouvait guère y avoir de *squatters* à Coopers-town puisque Wm. Cooper avait peuplé son settlement en vendant immédiatement la presque totalité de ses terres.

On se rappelle que les *squatters* étaient des colons semi-nomades exploitant sans autorisation, et sans payer aucune redevance au propriétaire, les terres sur lesquelles ils jetaient successivement leur dévolu.

(76) *Vide supra*, chap. II, pp. 68-69.

(77) Voir les paroles de Chactas à René au début d'*Atala*: « C'est une singulière destinée, mon chef fils, que celle qui nous réunit! Je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait sauvage; tu vois en moi l'homme sauvage que le Grand Esprit... a voulu civiliser. »

ne lut jamais *Atala* (78) — l'auteur des Pionniers fait plus que confirmer la maîtrise dont il avait témoigné par la création de Harvey Birch. Bas-de-Cuir est en effet un exemple plus remarquable encore de l'aptitude de Cooper à faire de véritables héros des caractères les plus frustes, sans cesser pour cela de les voir et de les peindre en réaliste.

Peut-on souhaiter rien de plus réaliste que le portrait du vieux chasseur, robuste mais décharné, dont l'auteur nous signale, dès le premier chapitre, non seulement l'accoutrement pittoresque, mais encore les rares cheveux roux, le teint de brique, et l'énorme bouche — cette bouche qui, en s'ouvrant pour le rire silencieux qui lui est particulier, expose à notre vue une unique dent jaune ? Ce portrait n'est-il pas, en outre, composé en grande partie d'après nature, nous voulons dire avec des traits empruntés à la physionomie d'authentiques chasseurs des forêts de l'Otsego et de l'Ontario (79), et notamment

---

(78) Dans *Pages* (p. 130) S. F. C. dit à propos des *Mohicans*: « The *Atala* » of M. de Chateaubriand he never read; it was precisely the kind of book in which he would never have felt the least interest, quite too far removed from the realities of life for him to read more than a page or two. To the particular merits of that kind of book he was perhaps scarcely capable of doing justice; he would have lacked the patience to look for them amid pages so little in harmony with his own nature. »

Sans cette affirmation de S. F. C. il serait permis de supposer que Cooper avait pu lire *Atala* dans l'une des trois traductions anglaises dont Chateaubriand parle dans la préface de 1805: « Les deux traductions anglaises d'*Atala* sont parvenues en Amérique; les papiers publics ont annoncé, en outre, une troisième traduction publiée à Philadelphie avec succès... *Atala* est retournée au désert, et il semble que sa patrie l'ait reconnue pour véritable enfant de la solitude. »

Quant aux déclarations de Cooper lui-même sur Chateaubriand, voir *Switzerland*. Part. II, lettre 15, déb.: « M. de Chateaubriand is in the same hotel as ourselves [Zurich, fin août 1832], but it has never been my fortune to see this distinguished writer to know him, even accidentally; although I afterwards learned that, on one occasion, I had sat for two hours on a bench immediately before him, at a meeting of the French Academy. My luck was no better now, for he went away unseen, an hour after we arrived. »

(79) Cf. *Author's Preface to the Leather-Stocking Tales (Deerslayer*, Houghton Mifflin ed.): « The author has often been asked if he

à celle du « prosaïque Shipman » (80), dont Cooper, nous l'avons vu, fait mention dans les *Chroniques de Cooperstown*, et qu'il appelle le Bas-de-Cuir de la région ? (81).

had any original in his mind for the character of Leather-Stocking. In a physical sense, different individuals known to the writer in early life certainly presented themselves as models, through his recollections... »

(80) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.* p. 48), *Pages*, pp. 51-52 et introd. *Pioneers*, déb.: « There was an old hunter by the name of Shipman living in the Otsego hills during the first years of the little colony, who came frequently to offer his game at Judge Cooper's door, and whose rude equipment, dogs, and rifle, had much attraction for the lads of the house... A vague recollection of Shipman seems to have lingered in the mind of the writer, and to have suggested the idea of the principal character in « The Pioneers »... The assertion is true only just so far as the barest resemblance in outline may go — in pursuit, in rude accoutrement, and in the ground over which both hunted. »

On remarquera d'ailleurs que deux chasseurs du nom de Shipman ont pu inspirer Cooper. Cf. *New York State Hist. Assn., Proceedings for 1917* (vol. 16, pp. 189-192): « The Real « Natty » an elder brother, from the Otsego Farmer, July 19, 1912 »; et BIRDSALL chap. 10, mil., pp. 163-67.

Sans prendre parti dans cette controverse, compliquée par l'existence de descendants de *David Shipman* à Cooperstown, nous avouerons que nous sommes favorablement impressionné par le plaidoyer suivant en faveur de *Nathaniel Shipman* (*N. Y. State Hist. Assn.* p. 190): « Nathaniel Shipman's life more nearly resembles the life of « Natty Bumppo » than does the life of David Shipman. Nathaniel was a hunter and a wanderer whose early life was spent among the Indians, and as a scout and Indian fighter with the British soldiers, while David was a farmer whose life was spent with his family, with whom hunting was a pastime. Nathaniel served as a scout and guide in the last two French and Indian wars, and David, who was probably born in 1740 at the earliest, was only four years old when Nathaniel was serving in the war about which the *Deerslayer* was written. And again, Nathaniel was driven from his home in the Walloomsac valley because he would not join the American army in 1777 [on account of his lasting devotion to his former master, a distinguished British officer], while David has left an honorable record as a soldier in that army in the Revolution. And last, was not the author led to name his character « Natty » because Nathaniel Shipman was the Shipman who filled his mind when he wrote « The Pioneers. »

MISS GIBB, qui penche plutôt pour David Shipman (pp. 27-28), ne semble pas connaître le plaidoyer ci-dessus.

(81) *Vide supra*, chap. I, p. 53.

Et pourtant Bas-de-Cuir n'en est pas moins une des plus nobles figures de la littérature mondiale ; un personnage que Thackeray n'hésitait pas à déclarer supérieur à tous les héros enfantés par l'imagination des romanciers, depuis la création par Cervantès de l'immortel Don Quichotte (82) ; un personnage enfin en qui Balzac voyait « un magnifique hermaphrodite moral né de l'état sauvage et de la civilisation, qui vivra autant que les littératures » (83).

C'est qu'après avoir dessiné, avec un strict réalisme, le physique du vieux chasseur, Cooper lui a prêté, sous l'influence de sa sensibilité et de son imagination romantiques, non seulement ce goût de la solitude et de la vie quasi-sauvage, que la presse venait encore de signaler, avec un étonnement admiratif, chez Daniel Boone — le « patriarche du Kentucky », mort en septembre 1820 — mais encore toutes les vertus, toute la sagesse pratique, et toute la poésie spontanée, dont un être d'élite, instruit dans son enfance des grands principes de la civilisation chrétienne, pouvait, à son avis, faire preuve, après avoir lu, pendant près d'un demi-siècle, dans le grand livre de la nature vierge (84).

Nous n'ignorons pas que des critiques de marque, comme Lounsbury, John Erskine et William Lyon Phelps, n'ont vu que peu ou pas de grandeur poétique dans le Bas-de-Cuir des

(82) Cf. JAMES GRANT WILSON, *Thackeray in the United States*, cité par MISS PHILLIPS, p. 162.

(83) Cf. *Revue Parisienne*, 15 juillet 1840.

(84) Cf. *Deerslayer* (Houghton Mifflin ed.) *Author's Preface to the L. S. Tales*: « ... in a moral sense this man of the forest is purely a creation. The idea of delineating a character that possessed little of civilization but its highest principles as they are exhibited in the uneducated, and all of savage life that is not incompatible with these great rules of conduct, is perhaps natural to the situation in which Natty was placed... removed from nearly all the temptations of civilized life, placed in the best associations of that which is deemed savage, and favorably disposed by nature to improve such advantages, it appeared to the writer that his hero was a fit subject to represent the better qualities of both conditions, without pushing either to extremes, »



Pionniers (85). Mais comment partager leur opinion quand on songe, soit à sa noble attitude parmi les décombres fumants de sa hutte (86), ou en face du juge qui vient de le condamner (87) ; soit à son pathétique départ vers les solitudes où ne retentissent encore ni les haches ni les marteaux des pionniers (88) ; soit enfin à la poésie naturelle avec laquelle il décrit, tantôt l'immense panorama que l'on découvre de certain sommet des Catskills, tantôt ses longues méditations auprès d'une cascade, qui, non loin de là, dans un magnifique décor sylvestre, se précipite, en deux bonds prodigieux, au bas d'une muraille rocheuse aux gigantesques proportions ? (89)

Comment ne pas voir aussi que Bas-de-Cuir est bien plus poétique que Daniel Boone, par le seul fait que, depuis l'âge d'homme, il n'a jamais été que soldat ou chasseur, tandis que le héros du Kentucky, malgré sa passion pour la chasse et ses nombreuses campagnes contre les indiens, a mené au milieu des siens l'existence ordinaire des pionniers ? Il est vrai que Boone a plusieurs fois abandonné sa cabane et ses champs pour s'enfoncer plus avant vers l'ouest, mais c'est surtout,

---

(85) Cf. LOUNSBURY, pp. 53-4.

Pour ERSKINE, voir *Leading American Novelists* (1910), p. 79 : « Hawkeye is here in the *Mohicans* a much nobler figure than the old hunter of the settlement... He shows no surliness nor discontent... »

Pour W. L. PHELPS, voir *Ladies' Home Journal* (janvier 1923, p. 117) : « In contrast to the strong, resourceful, alert and adroit Hawkeye, it is a shock to meet the later Nat Bumpo (*sic*) ; it is like meeting a friend after the lapse of years and finding his youth and strength gone and his fine spirit dulled. In *Pioneers* we have the picture of a rather ignorant and often plaintive man, who regrets the march of civilization. The ideal side is missing. Every boy is homesick for Hawkeye. »

Peut-être, après tout, ces appréciations défavorables au Bas-de-Cuir des *Pionniers* s'expliquent-elles en partie par le culte américain du succès et par le peu de sympathie qu'inspirent aux Américains moyens les fortes individualités en lutte avec l'opinion publique.

Voir d'ailleurs, sur le premier point, L. L. HAZARD, *The Frontier in American Literature*, *op. cit.* D, pp. 113-16. (Passages cités dans notre thèse complémentaire).

(86-87) Cf. chap. 32, fin, et chap. 33, fin.

(88) Cf. chap. 41, fin.

(89) Cf. chap. 26, fin.

semble-t-il, parce qu'il avait négligé de faire valoir ses droits à la possession des terres qu'il avait défrichées avec ses fils (90).

Ne suffit-il pas, enfin, de comparer les sentiments du vieux chasseur des Pionniers avec le manque de scrupules et la cruauté de Hurry Harry, le trappeur herculéen du *Tueur de Daims*, pour se rendre compte de toute la noblesse et de toute la poésie que Cooper a introduites dans le caractère de Bas-de-Cuir, pour faire de lui l'être « exceptionnel » dont parle le juge Temple (91) — être qui répond déjà, dans le premier en date des immortels récits qui portent son nom, aux définitions que son créateur en donnera plus tard : « un philosophe de la forêt vierge, avec quelques rares défauts, aucun des vices, et toute la simplicité, toute la franchise inhérentes à sa situation (92). » — « Un homme qui avait la simplicité d'un coureur des bois, l'héroïsme d'un sauvage, la foi d'un chrétien, et la sensibilité d'un poète » ? (93)

Tout au plus pourrait-on dire que Cooper n'eut pas, dès le début, pleinement conscience de la véritable grandeur du personnage qu'il venait de concevoir, et que cela l'entraîna, en premier lieu, à lui attribuer, non seulement les quelques défauts qu'il se devait de signaler chez lui pour éviter d'en faire, comme il le dit lui-même, « un monstre de bonté » (94), mais encore un rôle trop subordonné parfois à celui d'*Indian*

(90) Cf. H. FORBES-LINDSAY, *Daniel Boone, Backwoodsman*, Lippincott, Philadelphie, 1908, *passim*, et chap. 21, fin : « In a memorial to the legislature of Kentucky in 1812, he says: « Unacquainted with the niceties of the law, the few lands I was enabled to locate were, through my ignorance, generally swallowed up by better claims. »

Noter encore la définition que F. J. TURNER donne de Daniel Boone dans son fameux ouvrage, *The Frontier in American History*, p. 18 : « Daniel Boone, the great backwoodsman, who combined the occupations of hunter, trader, cattle-raiser, farmer, and surveyor... »

(91) Cf. *Pioneers*, chap. 18, déb. : « Thou art an exception, Leather-Stocking... for thou hast a temperance unusual in thy class, and a hardihood exceeding thy years. »

(92) Cf. *The Prairie*, préface de 1832, fin.

(93) Cf. *Home as Found*, chap. 14, déb.

(94) Cf. *Deerslayer* (Houghton Mifflin ed.) *Author's Preface to the L. S. Tales* : « In order to preserve the *vrai-semblable*... traits derived

*John* (95). Ensuite et surtout, cela le poussa à adopter sans difficulté, pour Bas-de-Cuir, les grandes lignes de la vie de Nathaniel Shipman (96) ; ce qui revenait à faire du vieux chasseur un ancien serviteur de la famille Effingham, humblement dévoué aux maîtres qui l'avaient élevé (97) — sans d'ailleurs lui apprendre à lire ! — alors que, plus tard, dans les *Mohicans* et surtout dans le *Tueur de Daims*, Cooper sentit la nécessité de modifier considérablement le *curriculum vitæ* de son héros et de lui prêter une libre adolescence dans la forêt, au milieu d'une tribu de Delawares amis (98).

---

from the prejudices, tastes, and even the weaknesses of his youth have been mixed up with these higher qualities and longings, in a way, it is hoped, to represent a reasonable picture of human nature, without offering to the spectator a « monster of goodness. »

Voir encore ce qu'Oliver dit de Bas-de-Cuir au juge Temple (*Pioneers*, chap. 31, fin) : « He is simple, unlettered, even ignorant : prejudiced, perhaps, though I feel that his opinion of the world is too true ; but he has heart, Judge Temple, that would atone for a thousand faults... »

Aux défauts mentionnés par Oliver il faudrait ajouter le principal travers de Bas-de-Cuir, c'est-à-dire sa tendance à parler de ses campagnes à tout propos et parfois hors de propos, comme dans la scène où il sauve de l'incendie Oliver et l'héroïne. (Cf. *Pioneers*, chap. 38, déb. : « Did I ever tell you the story, lad, consarning the scrimmage with... » « For God's sake, tell me nothing now, Natty, until we are entirely safe. Where shall we go next? »)

(95) Voir notamment le chapitre 18, dans lequel *Indian John* joue le rôle de conseiller d'Oliver, au moment où ce dernier consent à devenir le secrétaire du juge.

(96) *Vide supra*, note 80.

(97) Cf. chap. 40, mil.

(98) Dans les *Mohicans* Bas-de-Cuir, âgé de près de quarante ans, déclare qu'il mène la vie d'un coureur de bois depuis 30 ans (chap. 7, déb.) et qu'il connaît les indiens Delawares depuis une vingtaine d'années (chap. 5, fin).

Au début du *Deerslayer* il est âgé d'une vingtaine d'années et il déclare avoir vécu depuis dix ans (c'est-à-dire depuis l'âge de douze ans environ) avec les Delawares. (Cf. chap. 1, mil.).

On trouvera dans l'introduction de S. F. C. un curieux essai de reconstitution de l'enfance et de l'adolescence de Deerslayer, en fonction des données toutes nouvelles fournies par Cooper dans *Le Tueur de Daims*.

Pour ce qui est d'*Indian John*, on pourrait être tenté, puisqu'il s'agit d'un sauvage, de le classer, avec Harvey Birch et Bas-de-Cuir, parmi les grandes figures héroïques que Cooper va chercher parmi les humbles. Mais il faut bien reconnaître que si l'indien se trouve placé, parce que sauvage, sur un plan inférieur à celui de Bas-de-Cuir, Cooper n'oublie jamais qu'il a fait figure de chef, et de grand chef, parmi les hommes de sa race, et qu'il est en réalité le représentant d'une aristocratie — de cette « aristocratie de l'expérience, des talents et de la vertu » dont parle Heckewelder (99).

Au physique, *Indian John*, qui a mérité dans sa jeunesse le nom de *Chingachgook*, c'est-à-dire de Grand Serpent, tant par son adresse que par sa valeur guerrière (100), est bien différent de ces indiens dégénérés, que Cooper a eu l'occasion de rencontrer dans les environs de Cooperstown ou dans la région de l'Ontario, et qu'il nous dépeint dans ses *Notions of the Americans* comme uniformément malingres et sales (101). Lorsque, au début du roman, le vieux chef pénètre avec tant de dignité dans le hall du juge Temple pour panser la blessure du jeune chasseur, il nous apparaît vraiment comme un magnifique spécimen de la race rouge. Malgré ses soixantedix ans, et bien que les indiens, au dire de Heckewelder, soient

---

(99) Cf. *An Account of the History, Manners, and Customs of the Indian Nations Who Once Inhabited Pennsylvania and the Neighbouring States*, Philadelphia, 1819.

N'ayant pu trouver une édition anglaise de cet ouvrage rare à un prix abordable, nous avons acheté la traduction française du Chevalier DU PONCEAU: *Histoire, Mœurs et Coutumes des Nations Indiennes* etc. Paris, de Bure, 1822. (Cf. chap. 8, déb.; p. 161).

(100) Cf. chap. 7, déb.: « This was a name that he had attained in his youth, by his skill and prowess in the art of war. »

Ceci contredit quelque peu les données du *Deerslayer*, car Chingachgook y est déjà connu sous ce nom alors qu'il n'a pas encore été sur le sentier de la guerre. Cf. *Deerslayer*, chap. 9, déb.

(101) Cf. vol. 2, lettre 17, mil.: « In the more interior parts of the country, I [the Travelling Bachelor] frequently met families of the Indians either travelling, or proceeding to some village, with their wares. They were all alike, a stunted, dirty, and degraded race. »



aussi sujets que les blancs aux infirmités qui accompagnent la vieillesse (102), sa tête est couverte d'une abondante chevelure noire, sa bouche est garnie de deux rangées de dents parfaitement saines, et il jette sur ceux qui l'entourent des regards étincelants. Si ses cheveux manquent de finesse et ses yeux de grandeur, si ses pommettes sont démesurément saillantes, et si ses oreilles fendues se sont allongées sous le poids des ornements, si ses bras sont enfin plus élégants que musclés, c'est que ce sont là des imperfections inévitables, qui tiennent soit à sa race, soit aux coutumes de sa nation. Par contre son grand front, son nez busqué et sa bouche volontaire donnent à sa physionomie un caractère de noblesse et d'énergie, qui ne se rencontre évidemment que chez quelques individus d'élite.

Son accoutrement se ressent naturellement de son long contact avec les blancs, mais ses hautes guêtres de peau de daim, et la couverture dans laquelle il se drape, ne rappellent en rien les misérables oripeaux dont s'affublent trop souvent les indiens qui vivent en marge des settlements, et lorsqu'il laisse sa couverture retomber autour de la ceinture d'écorce qui enserre sa taille, et qu'il s'avance le torse nu, avec une fierté que justifient ses nombreuses cicatrices et la médaille de Washington suspendue à son cou, il a vraiment l'allure d'un chef.

Il en est de même à la fin de l'ouvrage, quand Chingachgook, sentant la mort venir, a tressé ses cheveux, peint son visage et sa poitrine, et garni son nez et ses oreilles des ornements traditionnels. C'est pourquoi nous voyons l'héroïne ne pas mettre en doute ce qu'il lui dit alors de sa force et de ses prouesses passées, tout comme Mrs. Hollister, dans la scène de l'auberge, a ajouté foi à la description enthousiaste que Bas-de-Cuir lui a faite du physique de son camarade, à l'époque de la guerre de Sept Ans (103).

Au point de vue moral, Chingachgook nous est également

---

(102) *Histoire des Nations Indiennes*, chap. 28, déb., p. 353, trad. DU PONCEAU.

(103) Ch. chap. 36, mil. et chap. 13, fin.

présenté comme bien supérieur à la grande majorité des indiens avec lesquels les pionniers ont coutume d'être en rapport. Cooper semble, dans certains chapitres tout au moins, saisir à peu près toutes les occasions de lui appliquer les épithètes de « guerrier » et de « chef » (104), et il nous déclare même que Bas-de-Cuir lui témoigne constamment la plus grande déférence (105). D'ailleurs, l'épithaphe placée sur la tombe du Mohican n'indique-t-elle pas que le vieux chef doit être considéré comme un être d'élite, qui n'a d'autres défauts que ceux dont aucun indien n'est exempt, tandis qu'il possède des vertus qu'on n'est point habitué à rencontrer chez les gens de sa race ? (106).

S'il a enlevé jusqu'à treize chevelures dans une seule bataille, il n'a jamais scalpé que des adversaires qu'il avait tués de sa propre main (107), et, chose plus rare encore pour un indien, il a toujours épargné vieillards, femmes et enfants (108). Si sa reconnaissance pour le major Effingham — qui l'a arraché jadis au poteau de torture (109) — et ses conceptions indiennes sur la légitimité de la vengeance (110), vont jusqu'à l'inciter à débarrasser son bienfaiteur de l'usurpateur que paraît être le juge Temple (111), il n'en fait pas moins un effort méritoire pour se persuader qu'un quaker, un fils de Miquon (112), n'a

(104) Voir notamment les chap. 12, 36, 37 et 38.

(105) Cf. chap. 12, déb. : « His continuing seated was, however, out of respect to the Indian chief, to whom he paid the utmost deference on all occasions, although it was mingled with the rough manner of a hunter. »

(106) Cf. chap. 41, mil. : « ... and it may be said of him, emphatically, that his faults were those of an Indian, and his virtues those of a man. »

(107) Cf. chap. 13, fin.

(108) Cf. chap. 41, fin.

(109) *Ibid.*

(110) Cf. chap. 12, fin.

(111) Cf. chap. 14, fin.

(112) Cf. chap. 7, déb. et chap. 12, fin. On sait que *Miquon* était le nom donné à William Penn par les indiens, et que ceux-ci conservaient le souvenir de sa justice et de son honnêteté.

pu commettre sciemment une malhonnêteté, et que le juge finira par reconnaître la justice de la cause des Effingham (113). Son impassibilité stoïque, au milieu de l'incendie dont les flammes commencent à dévorer ses chairs, est caractéristique d'un guerrier digne de ce nom (114), mais sa noble résignation devant la vieillesse et la pauvreté (115), et les sentiments qui l'agitent lorsqu'il songe qu'il est le dernier de sa nation sur une terre qui appartient jadis à sa tribu (116), tout cela est empreint d'une noblesse et d'une poésie qui achèvent de le placer au premier rang des héros de sa race.

Nous regrettons que cette interprétation du caractère de Chingachgook ne cadre pas avec celle d'Albert Keiser, dans son récent ouvrage sur l'indien dans la littérature américaine (117). Nous croyons cependant que Mr. Keiser, dans l'intention louable de défendre Cooper contre les critiques qui l'accusent d'avoir idéalisé à l'excès le caractère indien (118), s'est laissé entraîner à présenter la peinture de Chingachgook, dans les Pionniers, comme une étude ultra-réaliste de la déchéance physique d'un chef peau-rouge dans l'atmosphère des settlements.

Se fondant abusivement sur des paroles que Chingachgook prononce à l'article de la mort seulement (119), et oubliant que le vieux chef construit au cours du roman un grand canot.

---

(113) Cf. chap. 12, fin, et chap. 36, fin.

(114) Cf. chap. 37, fin.

(115) Cf. chap. 18, fin.

(116) Cf. chap. 35, mil. et fin.

(117) *Op. cit.* C., chap. 9.

(118) Cf., p. 101: « For a simple reading of all the available material will at once refute the claim of excessive idealization advanced by critics either limited in their viewpoint or only slightly acquainted with the great novelist. »

(119) Cf. chap. 36, mil. « John's hand can make baskets no more — he wants no shirt. »

d'écorce (120), il commence par nous le décrire tellement affaibli qu'il ne peut même plus fabriquer des paniers (121).

A propos de la veillée de Noël à l'auberge (122), il parle de « la scène répugnante dans laquelle le vieillard pris de boisson s'imagine être sur la piste de ses ennemis et fait un effort infructueux pour saisir son tomahawk », et il ajoute que Cooper ne craint pas d'offenser la délicatesse de ses lecteurs « en leur montrant le dernier représentant d'une tribu puissante dans sa dégoûtante réalité (123). Pourtant l'ivresse du vieux chef inspire, à notre avis, plus de terreur et de pitié que de dégoût. Sa physionomie revêt un aspect de plus en plus féroce, à mesure que les notes sauvages de son chant de guerre dominant le bruit des conversations, et lorsque Bas-de-Cuir lui fait remarquer que toutes ses prouesses n'ont pas empêché un usurpateur de s'emparer des terres données par sa tribu au major Effingham, le lecteur ne peut s'empêcher de frémir en voyant la flamme de la vengeance s'allumer dans les yeux de Chingachgook, et sa main chercher sa hache pour en fracasser le crâne du juge.

Il est vrai qu'à cet instant l'offre opportune d'un pot de boisson a raison de la colère du vieux chef, qui achève de s'enivrer en le buvant. Mais les réflexions que ce spectacle inspire à Bas-de-Cuir s'appliquent, non pas au seul Chingachgook, mais à tous les indiens indistinctement, sans en excepter les plus grands : « Voilà ce que sont les sauvages ; donnez-leur des liqueurs fortes et ils se changent en brutes ». Et ces paroles, renforcées qu'elles sont par les accusations que Chingachgook, dégrisé et honteux, porte le lendemain contre le rhum « ce tomahawk de l'homme blanc » (124), rappellent au lecteur les

---

(120) Cf. chap. 24, mil. « John will say the same, seeing that he built the canoe, which was only launched yesterday. »

(121) Cf. p. 132 : « But now he is practically helpless, unable even to make baskets. »

(122) Cf. chap. 14.

(123) Cf. pp. 132-33.

(124) Cf. chap. 16, fin.



diatribes des missionnaires et des historiens contre la honteuse politique des trafiquants, et lui donnent envie de s'écrier avec Oliver : « Pardonne-moi, vieux guerrier. Je devrais être le dernier à te faire des reproches. Que la malédiction du ciel s'appesantisse sur la cupidité qui a détruit une race comme la tienne ! (125). »

Rien ne prouve d'ailleurs que Chingachgook s'adonne fréquemment à la boisson. Sa pauvreté suffirait à l'en empêcher, car Mrs. Hollister et les habitués de son auberge ne peuvent se montrer toujours aussi généreux que pendant la veillée de Noël (126). D'autre part, Bas-de-Cuir semble faire une distinction très nette entre le vieux chef mohican et les quelques ivrognes vagabonds, de la tribu des Oneidas, qui apparaissent de temps à autre dans la région du lac Otsego (127).

Mr. Keiser, enfin, ne paraît pas apprécier la grandeur de la scène où Chingachgook mourant oublie les préceptes des Frères Moraves qui l'ont évangélisé, revient aux poétiques et naïves croyances de sa race, et, prenant le fracas du tonnerre pour l'appel du Grand Esprit, expire dans l'ultime et joyeux effort qu'il fait pour se mettre en route, vers les bienheureux terrains de chasse réservés aux indiens justes et braves (128).

On conçoit sans peine qu'une telle scène attriste profondément le pasteur Grant qui en est témoin, mais, du point de vue littéraire, elle a l'avantage d'être à la fois réaliste et grandiose. Réaliste, parce qu'elle est un excellent exemple de la

{125) *Ibid.*, *ibid.*

{126) Cf. chap. 14, fin.

{127) Cf. chap. 41, fin.

On notera que, dans son article sur *Cooper: Interpreter of the Real and the Historical Indian* (*The Journal of American History*, 1929, pp. 41-71), J. A. RUSSELL porte un jugement à peu près semblable à celui de A. Keiser. Voir surtout le passage suivant de sa conclusion (p. 63): « Chingachgook, a drunken ruin, should convince the most carping Cooper critic that he did not over-idealize the savage. »

{128) Cf. chap. 38, fin et KEISER, *op. cit.* C., p. 133.

difficulté qu'éprouvaient les indiens à s'assimiler les doctrines chrétiennes, et surtout persévérer dans des pratiques que les blancs ne se souciaient guère d'observer (129) ; grandiose, parce qu'elle transporte dans la réalité vivante et colorée tout le contenu poétique des rêveries de Freneau, telles qu'il les retrace dans l'immortelle grisaille de son *Cimetière Indien* :

*By midnight moons, o'er moistening dews,  
In habit for the chase arrayed,  
The hunter still the deer pursues,  
The hunter and the deer, a shade!*

*And long shall timorous fancy see  
The painted chief, and pointed spear,  
And Reason's self shall bow the knee  
To shadows and delusions here (130).*

(129) Cf. S. G. DRAKE, *The Aboriginal Races of North America*, New York, Hurst & Co, 1880, 15th edition, Book 2, chap. 7, déb. (*Difficult to Christianize them*) et Book 5, chap. 6 (*Red-Jacket — His famous speech to a missionary*): « Brother, we are told that you have been preaching to white people in this place... we will wait a little while and see what effect your preaching has upon them. If we find it does them good, makes them honest, and less disposed to cheat Indians, we will then consider again what you have said. »)

Voir les paroles de Bas-de-Cuir au pasteur Grant (chap. 38, fin): « ... you will make nothing of the Indian. He has n't seen a Moravian priest sin' the war; and it's hard to keep them from going back to their native ways. »

Voir aussi les paroles de Chingachgook à Miss Temple dans la scène qui précède (chap. 36, mil.): « Daughter, since John was young, he has seen the white man from Frontenac come down on his white brothers at Albany and fight. Did they fear God? He has seen his English and his American fathers burying their tomahawks in each other's brains, for this very land. Did they fear God, and live in peace? »

(130) Voici une adaptation très libre de ces strophes célèbres:

Sous la lune, à minuit, dans l'humide rosée,  
Vêtu comme autrefois pour la chasse et la guerre,  
Le chasseur continue à poursuivre le cerf,  
— Mais chasseur et gibier ne sont plus que des ombres.

Et longtemps notre esprit, ici saisi de crainte,  
S'imaginera voir le chef dans sa peinture,  
Et même la Raison pliera son fier genou  
Devant des ombres vaines, et des visions trompeuses,

Il semble donc que Cooper ait usé, dans la peinture de Chingachgook, de ce privilège des romanciers qu'il revendiquera plus tard hautement dans son introduction aux *Récits de Bas-de-Cuir* — et à propos justement de ses portraits d'indiens — à savoir le privilège de mettre en scène des personnages représentant le « beau idéal » de leur race et de leur condition (131). Loin de nous décrire, en effet, ce que l'on pourrait appeler l'indien moyen des settlements — c'est-à-dire un triste spécimen de l'incroyable degré d'avilissement auquel les peaux-rouges pouvaient s'abaisser au contact des pionniers — il nous présente, en la personne du vieux chef mohican, un être franchement exceptionnel, qu'une nature d'élite, et un heureux concours de circonstances, ont en grande partie préservé de la dégénérescence quasi-générale, et il arrive ainsi à nous faire concevoir une très haute idée des qualités physiques et morales de la race rouge à l'état sauvage, sans sortir pour cela ni de la vraisemblance ni du cadre des settlements.

Cela revient à dire que, dès sa première incursion dans le domaine de la description des indigènes, Cooper se différencie essentiellement de son prédécesseur Brockden Brown. Non content de peindre le physique et l'accoutrement de Chingachgook avec un luxe de détails, pittoresques et réalistes, que l'on chercherait en vain dans la rapide évocation des guerriers géants, qui apparaissent et disparaissent dans *Edgar Huntly* comme des figures de cauchemâr (132), l'auteur des Pionniers,

---

(131) « It is the privilege of all writers of fiction, more particularly when their works aspire to the elevation of romances, to present the *beau idéal* of their characters to the reader. This it is which constitutes poetry, and to suppose that the red-man is to be represented only in the squalid misery or in the degraded moral state that certainly more or less belongs to his condition, is, we apprehend, taking a very narrow view of an author's privileges. Such criticism would have deprived the world of even Homer. »

(132) Cf. chap. 16: « I now gained a view of four brawny and terrific figures, stretched upon the ground. They lay parallel to each other, on their left sides; in consequence of which their faces were turned from me. Between each was an interval where lay a musket. Their right hands

à l'inverse de Brown (133), réagit nettement contre la conception par trop injuste et simpliste que la majorité de ses compatriotes se faisait encore du caractère indien. Le véritable peau-rouge n'est pour lui, ni cet objet de mépris qui s'est offert à sa vue dans les settlements de l'état de New-York, ni cet objet de terreur et de haine que les guerriers de Metacom (134), et les tribus à la solde de la France ou de l'Angleterre, ont été, les uns pour les colons puritains du dix-septième siècle, les autres pour les habitants des frontières, au cours de la guerre de Sept Ans ou pendant la révolution.

Très large d'esprit par nature, et très amateur déjà de livres sur les indiens (135), comment aurait-il pu ne pas être impressionné par le fait que Cadwallader Colden — un des premiers et des plus célèbres historiens des Iroquois — n'avait

---

seemed placed upon the stocks of their guns, as if to seize them on the first moment of alarm...

To my unspeakable dismay, I now caught a glimpse of one, seated at the fire. His back was turned towards me so that I could distinctly survey his gigantic form and fantastic ornaments. »

Voir encore chap. 18: « He moved upon all fours, and presently came near enough to be distinguished. His disfigured limbs, pendants from his ears and nose, and his shorn locks, were indubitable indications of a savage. »

(133) Les parents d'Edgar Huntly ayant été massacrés par des indiens, ce dernier n'éprouve qu'antipathie pour les peaux-rouges. Cf. chap. 16: « Most men are haunted by some species of terror or antipathy, which they are, for the most part, able to trace to some incident which befel them in their early years. You will not be surprized that the fate of my parents, and the sight of the body of one of this savage band, who, in the pursuit that was made after them, was overtaken and killed, should produce lasting and terrific images in my fancy. I never looked upon, or called up the image of a savage without shuddering. »

(134) alias *King Philip*.

(135) Cf. S. F. C., introduction des *Mohicans*, déb.: « He appears to have always beheld these rude people with a peculiar interest, partially of curiosity, and also of compassion. The writer of these notes remembers more than one old volume relating to the red man, lying on his table for months, during her nursery years — volumes which greatly excited her own childish curiosity and in which she was occasionally allowed to spell out a page or two. »



pas hésité à comparer ces soi-disant sauvages aux plus nobles héros de l'antiquité romaine (136), tandis que le missionnaire Heckewelder — considéré vers 1820 comme la plus grande autorité sur leurs vieux rivaux, les Lenapes (137) — venait de faire un tableau très favorable des mœurs de cette nation, dans sa grande *Histoire des Nations Indiennes* ?

N'existait-il pas d'ailleurs, à côté de la tradition littéraire représentée par Brown — et, avant lui, par les historiens des guerres d'extermination du dix-septième siècle, et par les auteurs de « captivités » et de ballades populaires (138) — une

(136) Voir la dédicace de son *History of the Five Indian Nations of Canada* (1727): « None of the greatest Roman Heroes have discovered a grèater Love to their Country, or a greater Contempt of Death, than these People called Barbarians have done, when Liberty came in Competition. Indeed, I think our Indians have outdone the Romans in this Particular... They greatly sully, however, those noble Virtues, by that cruel Passion, Revenge; this they think it not only lawful, but honourable, to exert without Mercy on their Country's Enemies, and for this only it is that they can deserve the Name of Barbarians. »

(137) Voir la conclusion d'un compte rendu de son Histoire dans la *North American Review* (June 1819, vol. 9, p. 178): « There is no work upon the North American Indians, which can bear any comparison with it for the means of correct information possessed by the author, or for the copiousness of its details. »

Voir encore dans la même revue, en juillet 1822 (vol. 15, p. 258), le compte rendu de l'*Espion* par W. H. GARDINER: « And if we may credit the flattering pictures of their best historian, the indefatigable Heckewelder... »

(138) Pour les historiens, voir dans KEISER, *op. cit.* C. (pp. 13-14), un récit de la destruction du fort Mystic, principale forteresse des Pequots (1637), récit publié par UNDERHILL, un des commandants de l'expédition: « Many were burnt in the fort, both men, women, and children. Others forced out... which our soldiers received and entertained with the point of the sword. Down fell men, women, and children; those that scaped us, fell into the hands of the Indians that were in the rear of us... Sometimes the Scripture declareth women and children must perish with their parents. Sometimes the case alters; but we will not dispute it now. We had sufficient light from the word of God for our proceedings. »

Pour les « captivités », voir dans le même ouvrage (pp. 18-19) quelques extraits de la première en date et de la plus populaire d'entre elles, celle de MRS. MARY ROWLANDSON (1682): « I have been in the midst of

tradition plus chevaleresque, inspirée peut-être par les conceptions philosophiques relatives au « noble sauvage » (139), et qui pouvait en tout cas se recommander, non seulement de certains vers de Roger Williams (140) et de Timothy Dwight (141),

those roaring lions, and savage bears, that feared neither God, nor man, nor the devil... »

Pour les ballades et poèmes, voir dans DRAKE, *op. cit.* D., la ballade relative à l'expédition du capitaine Lovewell (1725) contre Paugus, chef d'une tribu du Maine, les Pequawkets (Book 3, chap. 9):

« Our worthy Captain *Lovewell* among them there did die;  
They killed Lieutenant *Robbins*, and wounded good young *Frys*,  
Who was our English chaplain; he many Indians slew  
And some of them he scalped when bullets round him flew. »

Voir aussi (Book 5, chap. 5), le poème du docteur MOSES YOUNGLOVE sur le combat d'Oriskany (6 août 1777) où deux régiments de miliciens américains tombèrent dans une embuscade tendue par le colonel tory Butler et le chef indien Brant:

« ... When in the wood our fierce inhuman foes,  
With piercing yell from circling ambush rose,  
A sudden volley rends the vaulted sky;  
Their painted bodies hideous to the eye,  
They rush like hellish furies on our bands,  
Their slaughter weapons brandish'd in their hands... »

(139) Voir les beaux travaux de G. CHINARD sur l'exotisme américain dans la littérature française, *op. cit.* D.

(140) Cf. *A Key into the Language of America*, London, 1643, dont les DUYCKINCK citent plusieurs extraits dans leur *Cyclopædia of American Literature* (vol. I, p. 33):

« ... In wilderness, in great distress,  
These Ravens have fed me... »  
« ... I have known them leave their house and mat,  
To lodge a friend or stranger,  
When Jews and Christians oft have sent  
Christ Jesus to the manger... »

(141) Voir dans DRAKE (book 2, chap. 6) la fin de son poème sur la destruction des Pequots:

mais de quelques-uns des meilleurs poèmes de Freneau ? (142). Et cette autre tradition n'allait-elle pas s'affirmant de plus en plus, à mesure que la défaite de la race rouge se révélait plus définitive, comme le prouvent, et l'accueil fait en Amérique au poème de *Gertrude of Wyoming* (1809), où Campbell prête un si beau rôle à un chef Oneida (143), et le généreux essai d'Irving sur le roi Philippe (1814) (144), et l'éclatant succès du poème indien de *Yamoyden* (1820) (145), et enfin la publication, en 1823, d'un drame où la terrible vengeance du célèbre Logan

---

« Indulge, my native land, indulge the tear,  
That steals, impassioned, o'er a nation's doom.  
To me, each twig from Adam's stock is near,  
And sorrows fall upon an Indian's tomb.

And, o ye chiefs! in yonder starry home,  
Accept the humble tribute of this rhyme.  
Your gallant deeds, in Greece, or haughty Rome,  
By Maro sung, or Homer's harp sublime, [over time. »  
Had charmed the world's wide round, and triumphed

(142) Cf. *The Indian Burying Ground*, *The Dying Indian*, *The Indian Student* (dont une strophe sert d'épigraphe au chapitre 7 des *Pionniers*) et *The Deathsong of a Cherokee Indian* (si ce dernier poème est vraiment de Freneau).

On notera que dans son *American Village*, œuvre de jeunesse publiée en 1772, Freneau compare lui aussi les héros indiens à ceux de l'antiquité classique. Cf. KEISER, p. 21 :

« Full many a feat of them I could rehearse,  
And actions worthy of immortal verse:  
Deeds ever glorious to the INDIAN name,  
And fit to rival GREEK or ROMAN fame. »

(143) On sait que Cooper a emprunté à ce poème trois épigraphes pour les *Pionniers* (chap. 8, 36 et 38).

(144) Cet essai, intitulé *Philip of Pokanoket*, figure maintenant dans le *Sketch Book*.

(145) Cf. KEISER, chap. 5, p. 38 : « ...for some time [it] maintained its position as America's most popular literary production... a remarkable piece of work of the two young friends [EASTBURN and SANDS] whose enthusiasm for the nobility of the Indian and indignation at his shameful treatment knew no bounds. »

Voir de longs comptes rendus de *Yamoyden* dans *The Literary and Scientific Repository and Critical Review* (New-York, janvier 1821, pp. 51-68) et dans *The North American Review* (avril 1821, pp. 466-88).

est expliquée, sinon justifiée, par un auteur élevé pourtant dans les settlements (146).

---

(146) Cf. KEISER, *op. cit.* C., pp. 93-94 et 301. Logan, *The Last of the Race of Shikellemeus, Chief of the Cayuga Nation*, by DR. JOSEPH DODDRIDGE, Buffalo Creek, Va. 1823.

On remarquera que Campbell avait déjà évoqué avec sympathie la tragique histoire de Logan dans ses notes sur *Gertrude of Wyoming*. Voir la dernière de ces notes: « ... In the spring of 1774, a robbery and murder were committed on an inhabitant of the frontiers of Virginia, by two Indians of the Shawanee tribe. The neighbouring whites, according to their custom, undertook to punish this outrage in a summary manner. Colonel Cresap, a man infamous for the many murders he had committed on those much injured people, collected a party and proceeded down the Kanaway in quest of vengeance; unfortunately a canoe with women and children, with one man only, was seen coming from the opposite shore unarmed, and unsuspecting an attack from the whites. Cresap and his party concealed themselves on the bank of the river, and the moment the canoe reached the shore, singled out their objects, and at one fire killed every person in it. This happened to be the family of Logan, who had long been distinguished as a friend to the whites. This unworthy return provoked his vengeance; he accordingly signalled himself in the war which ensued. »

La note se termine par la citation du message envoyé par Logan à Lord Dunmore, gouverneur de la Virginie (d'après les *Notes sur la Virginie* de JEFFERSON):

« I appeal to any white man if ever he entered Logan's cabin hungry, and he gave him not to eat; if ever he came cold and hungry, and he clothed him not. During the course of the last long and bloody war Logan remained idle in his cabin, an advocate for peace...

... There runs not a drop of my blood in the veins of any living creature: — this called on me for revenge. I have fought for it. I have killed many. I have fully glutted my vengeance. — For my country I rejoice at the beams of peace; — but do not harbour a thought that mine is the joy of fear. Logan never felt fear. He will not turn on his heel to save his life. — Who is there to mourn for Logan? not one! »

Ce message est si connu en Amérique sous le titre de *Logan's Speech* que nous avons été très surpris de constater qu'une comparaison établie par Simms entre Logan et le héros indien de son *Yemassee* n'a pas été comprise par un éditeur de ce roman. Cet éditeur, M. LYLE SPENCER, n'est arrivé à expliquer la phrase: « a spirit, which, as in the case of Logan, desired peace rather than war » qu'en indiquant en note qu'il s'agit probablement de George Logan, qui, en 1798, s'institua l'avocat de la paix entre les Etats-Unis et la France. (Cf. *The Yemassee*, Johnson Publishing Co. Richmond, 1911, pp. 74-75).



Dans ces conditions, nous nous croyons autorisé à conclure que le portrait de Chingachgook, portrait tout à la fois si fouillé, si pittoresque, et si flatteur dans l'ensemble en dépit de quelques ombres, est effectivement le premier chef-d'œuvre qu'ait suscité, dans la prose américaine, le courant littéraire favorable aux indiens dont le *Cimetière Indien* de Freneau est la première grande manifestation en poésie.

Les autres personnages de couleur, en l'espèce deux nègres, dont le premier nous apparaît conduisant le traîneau du juge au début de l'ouvrage, et dont le second préside au tir aux dindons en qualité de propriétaire des infortunés volatiles (147), sont naturellement éclipsés par Chingachgook. Personnages épisodiques, ils sont tout juste esquissés, mais on n'en sent pas moins que ces êtres, à la fois comiques et sympathiques, ont été dessinés par la même main qui venait, dans l'*Espion*, d'immortaliser un de leurs congénères.

Si nous remarquons enfin que Cooper s'est, fort heureusement, dispensé de sacrifier à la mode du temps en n'introduisant pas de fâcheux (*bore*) dans son ouvrage, et que, par contre, il a su nous intéresser au vieux dogue Brave comme à une véritable personne humaine (148), nous aurons terminé l'examen des titres que l'auteur des Pionniers possède à notre reconnaissance, en tant que peintre de caractères. Nous aurons du même coup — du moins nous le pensons — achevé de convaincre le lecteur que Cooper nous a laissé, de la population de la frontière et des settlements, un tableau qui méritait de passer à la postérité, tant par le puissant relief des portraits de Bas-de-Cuir et de Chingachgook, de Billy Kirby et de Ben Pump, de Richard Jones et de Hiram Doolittle, que par le nombre, la diversité, et la vérité foncière des types représentés (149).

---

(147) Cf. chap. 1, déb., chap. 4, fin et chap. 17.

(148) Cf. chap. 5, mil. et chap. 28.

(149) D'aucuns constateront avec regret qu'il manque dans ce tableau un *squatter* dans le genre d'Ishmaël Bush (*The Prairie*) ou de Thousand Acres (*The Chainbearer*). Mais nous avons déjà expliqué pour-

On peut, sans doute, noter de ci de là bien des touches qui rappellent le pinceau délibérément satirique d'un Hogarth ; inversement, on peut considérer que les grandes figures de Bas-de-Cuir et de Chingachgook sont trop idéalisées, à certains points de vue, pour être vraiment représentatives ; mais la réelle valeur documentaire de l'ensemble nous est garantie, non seulement par les déclarations de l'auteur lui-même, ainsi que par la fraîcheur et l'intensité de ses souvenirs, mais par le témoignage non équivoque de ses contemporains, à commencer par Paulding, Dana et Bryant (150).

Comment, dans ces conditions, V. L. Parrington a-t-il pu déclarer, avec une rare violence, que « la frontière telle que Cooper l'a décrite n'existait que dans son imagination », ou encore que, sur la frontière, c'est-à-dire à mi-chemin entre la nature et la civilisation, le talent de Cooper subissait une éclipse (151), c'est un problème que nous n'avons pas la prétention de résoudre. Nous sommes persuadé, en tout cas, que ce ne sont pas des attaques de ce genre qui feront revenir le public, et la grande majorité des critiques, sur un verdict favorable vieux de plus d'un siècle (152).

Nous ne croyons pas davantage qu'au point de vue du

quoi ce type si caractéristique de la frontière ne pouvait guère exister sur les terres de Wm. Cooper. (*Vide supra*, note 75).

(150) Voir thèse complémentaire.

(151) Cf. *Main Currents in American Thought*, vol. 2, pp. 133 et 232 : « Cooper's frontier existed only in his imagination... On the frontier, the middle ground between nature and civilization, Cooper's spirits flagged... Such a man obviously was unfitted to write a just account of the frontier as it straggled westward. He hated its ways too fiercely to do justice to it... »

(152) Une belle page de STANLEY T. WILLIAMS dans *The Pageant of America*, vol. 11, *The American Spirit in Letters*, Yale Univ. Press. 1926, p. 97, rachète amplement les âpres critiques de V. L. Parrington :

« Cooper was the greatest of all writers of the frontier simply because he expressed this inarticulate feeling of many Americans since Captain John Smith about this tremendous influence in American life. Most Americans in contact with the frontier have been both realists and

style il soit possible, aujourd'hui, de contester le bien-fondé des remarques des périodiques de l'époque sur l'amélioration très nette de la facture de Cooper — amélioration à laquelle on ne peut d'ailleurs que s'attendre, si l'on tient compte du fait qu'à l'inverse de l'*Espion* les Pionniers furent rédigés sans hâte et sans à-coups, et toujours considérés par leur auteur comme « a labour of love », c'est-à-dire comme une tâche portant en elle-même sa propre récompense.

Cooper, il est vrai, trouva encore beaucoup à corriger lorsqu'en 1832 il prépara, pour l'éditeur anglais Bentley, une nouvelle édition de son ouvrage. Mais il s'agissait moins de faire disparaître des fautes grossières, dans le genre de celles qui gâtaient la première édition de l'*Espion*, que de donner à l'expression plus de concision, de simplicité et de clarté (153).

Même en ce qui concerne la « concision dramatique », que nous avons notée comme un des principaux mérites du style de l'*Espion*, et dont on pourrait à la rigueur excuser l'absence dans un « récit descriptif », les Pionniers fournissent des pages

romanticists. The pioneer has killed its Indians and its bison; he has navigated its rivers; and he has cultivated its lands. Then he has also felt, even when in its relentless grip, that beyond its rim — yes, always just beyond — lay the world of romance, the land of noble savages, of still more beautiful lands and streams. Moreover, as the passage of time softened the ugly aspects of the frontier, he looked back and wove romance about past perils; King Philip, Massasoit, and the early frontiersmen became heroic.

No one has ever made these deep feelings of the American so articulate as Cooper. »

(153) Dans notre compte rendu de la thèse de Miss GIBB, (Cf. *Revue Anglo-Américaine* d'avril 1928, vol. 5, pp. 351-52) nous avons signalé que, si Miss Gibb a noté à juste titre que les corrections de Cooper ont surtout consisté à supprimer de nombreux membres de phrase, elle s'est rendue coupable d'une forte exagération en affirmant que, dans les cinq Récits de Bas-de-Cuir, il n'avait ajouté au texte des premières éditions qu'un seul mot, l'épithète *Christian* (l'exclamation de Chingachgook *John is a beast!* étant devenue, dans l'édition de 1832, *John is a Christian beast!*) Voir GIBB, p. 130 et *Pionniers* chap. 16, fin.

au moins aussi remarquables que n'importe quel passage de l'*Espion* — témoin la chute de l'arbre géant sur le passage des cavaliers, la chasse au cerf sur le lac, le combat du dogue et de la panthère, ou les scènes qui se déroulent dans la forêt transformée en brasier (154).

A plus forte raison constatons-nous une supériorité évidente des Pionniers dans le domaine de la description pure. Les portraits de Bas-de-Cuir, de Chingachgook et de Ben Pump — portraits si réalistes en même temps que si pittoresques, et assez sobres avec cela pour ne pas entraver la marche du récit — ne sont-ils pas, pour leur époque, des modèles du genre? (155) Et ne peut-on pas en dire autant de la description de Templeton Hall et de celle de l'Académie (156), ou encore des scènes de mœurs dans le temple improvisé, à l'auberge et au tribunal ? (157)

Quant aux descriptions de sites et de paysages, elles suffiraient à placer Cooper au premier rang des grands peintres de la nature. On dirait, en effet, qu'en paysagiste conscient de son talent et amoureux de la contrée qu'il a prise pour modèle, l'auteur des Pionniers s'est complu, non seulement à fixer sur une immense toile le panorama du lac, des montagnes et de la forêt, mais encore à broser sans cesse de nouvelles toiles, à mesure que les saisons modifiaient le paysage, ou que les jeux de l'ombre et de la lumière lui imprimaient un caractère nouveau. Et c'est ainsi que nous voyons successivement défiler le grandiose paysage de neige du début du roman ; le féerique paysage de glace qui, deux jours après, resplendit au lever du soleil ; le morne spectacle que présentent, au moment de la fonte des neiges, les champs hérissés de souches à demi-calcinées ; celui de la forêt, se desséchant sous les ardeurs de l'été, ou offrant aux caresses d'un doux soleil d'automne sa resplen-

---

(154) Cf. chap. 21, fin ; chap. 27 ; chap. 28 et chap. 36, 37 et 38.

(155) Cf. chap. 1, mil. ; chap. 7 et chap. 5, déb.

(156) Cf. chap. 3 et 5, et chap. 10.

(157) Cf. chap. 11 ; 13-14 et 33.



dissante parure rouge et or (158). De même, le lac nous est dépeint et de jour et de nuit — de jour, lorsque les saisons en font tour à tour un vaste champ de neige immaculée, un miroir d'acier bruni réfléchissant les rayons du soleil levant, une belle nappe d'eau limpide et calme — de nuit, lorsque la torche du canot de Bas-de-Cuir, joyau rutilant serti, semble-t-il, dans un immense bloc d'ébène, tantôt colore faiblement la surface des eaux, tantôt révèle la flore et la faune qui hantent leurs mystérieuses profondeurs (159).

Bien plus tard, dans le *Tueur de Daims*, Cooper, plus épris que jamais de son lac et de ses montagnes, ajoutera de nouveaux chefs-d'œuvre à cette série de toiles inoubliables, mais déjà, dans les *Pionniers*, il est en pleine possession de ses moyens, et on peut sans crainte lui appliquer le fameux éloge que Balzac fera de son talent descriptif, à la veille de la publication du *Tueur de Daims* et au lendemain de celle du *Lac Ontario* : « Ce livre est un beau livre, digne des *Mohicans*, des *Pionniers*, de la *Prairie*, auxquels il sert de complément... La première partie de l'œuvre embrasse la peinture de l'Oswego, un des fleuves qui se jettent dans l'Ontario... Là Cooper est redevenu le grand Cooper. La description des forêts, des eaux du fleuve et de ses chutes... fournissent une suite de tableaux merveilleux, et qui, dans cet ouvrage comme dans les précédents, sont inimitables. Il y a là de quoi désespérer tout romancier à qui l'envie prendrait de suivre les traces de l'auteur américain. Jamais l'écriture typographiée n'a plus empiété sur la peinture. Là est l'école où doivent étudier les paysagistes littéraires, tous les secrets de l'art sont là » (160).

Après un tel éloge, il est à peine besoin d'insister sur l'exagération à laquelle Miss Gibb se laisse entraîner en notant chez Cooper une absence de coloris, qui ferait de lui un « dessinateur » plutôt qu'un peintre, un dessinateur dont les « eaux

---

(158) Cf. chap. 1, 19, 20, 36-37, 41.

(159) Cf. chap. 3, déb. ; chap. 19, mil. ; chap. 21, mil. et chap. 24.

(160) Cf. *Revue Parisienne*, 25 juillet 1840, p. 68.

fortes » seraient éclipsées par les « somptueuses peintures à l'huile » que sont les paysages de Chateaubriand (161). Comment, en effet, Miss Gibb ne s'est-elle pas rendu compte qu'une comparaison n'était guère possible entre un enchanteur, qui, grâce à une accumulation irréaliste de notations vraies (162), arrive à créer des paysages fantastiques, et un peintre réaliste, qui se contente de reproduire fidèlement les teintes d'une nature en général peu éclatante par elle-même ? Et comment n'a-t-elle pas vu que, lorsque la réalité s'y prête, Cooper peut rivaliser, même avec Chateaubriand, témoin l'inoubliable et pourtant fidèle description du féerique paysage de glace du chapitre XIX ?

Le témoignage de Balzac devrait également suffire à diminuer considérablement la portée des remarques de Miss Gibb sur la « maladresse » de l'art de Cooper (163), mais, comme on pourrait contester la valeur de ce témoignage en objectant — une fois de plus — que Balzac ne connaissait Cooper que d'après des traductions, forcément mieux écrites que l'original, nous profiterons de l'occasion pour nous élever contre une légende aussi injuste que vivace (164).

(161) Cf. pp. 105-106.

(162) Voir notamment, dans *Atala* (Prologue), la fameuse phrase sur les îles de fleurs qui remontent le long des rives du Mississipi : « Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve. » M. GILBERT CHINARD, dans son bel ouvrage sur *l'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand* (p. 244), a sans doute montré qu'il y avait des textes derrière des passages de ce genre, mais *l'accumulation* de notations étranges n'en est pas moins critiquable aux yeux d'un peintre réaliste.

Voir encore, dans l'épisode des Chasseurs (fin), la description de l'orage : « Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris, nous aveuglaient ; les serpents à sonnettes bruissaient de toutes parts ; et les loups, les ours, les carcajous, les petits tigres, qui venaient se cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs rugissements. »

(163) Cf. pp. 105-106.

(164) Cf. W. L. PHELPS, *Makers of American Literature (The Ladies'*

Nous accorderons sans trop de difficulté que Defauconpret, le plus célèbre des traducteurs français de Cooper, écrit plus correctement dans sa langue que Cooper dans la sienne. Mais nous sommes persuadé qu'un Français connaissant bien l'anglais ne peut lire successivement une page de Cooper, et la traduction qu'en donne Defauconpret, sans déplorer que la version française soit une copie si peu fidèle et si décolorée de l'original américain.

Outre les inexcusables contre-sens qui défigurent complètement la pensée de Cooper (165), que dire en effet d'une traduc-

*Home Journal*, January 1923, p. 115): « One reason why Cooper was translated with such success was because his books, although one hundred per cent American, particularly lend themselves to translation. Unlike most masterpieces, they can be translated without losing anything. We can go still further. As the interest lies in the incidents and in the narration, and as they were written for the most part in a bad English style, every time they were translated they were improved. I feel sure that the French, German, Spanish, Italian, Russian, Polish, Turkish and Japanese children who delight in Cooper hold in their little hands a better book than the original. »

Voir encore Miss GIBB, pp. 126-27: « En somme, le style de Fenimore Cooper est détestable et trahit un manque singulier de sensibilité artistique chez un écrivain qui était essentiellement poète... Cependant, une fois les romans traduits en langue étrangère, la plupart de ces défauts disparaissent. Ce n'est pas que le style des traductions soit toujours d'une élégance parfaite, bien au contraire: il y a des périodes de Defauconpret qui sont presque aussi lourdes que celles de Cooper. Mais il a évité ce qu'il y avait de pis dans le style de l'œuvre originale. »

Il y avait pourtant un autre moyen d'expliquer la vogue des traductions des romans de Fenimore Cooper, c'était de dire avec BRYANT (Cf. *Memorial Discourse*, p. 71): « All his excellences are translatable — they pass readily into languages the least allied in their genius to that in which he wrote, and in them he touches the heart and kindles the imagination with the same power as in the original English... Nor did the effect he produced upon the reader depend on any grace of style which would escape a translator of ordinary skill. »

(165) Voir notamment, dans la Préface ajoutée aux *Pionniers* en 1832, la façon dont Defauconpret confond le général *Wolfe* avec un *loup*, alors pourtant que l'allusion au bras du général (coupé régulièrement

tion qui supprime systématiquement les expressions délicates à rendre, et qui, surtout dans les descriptions, saute des phrases entières, pour la seule convenance d'un traducteur pressé et qui est loin d'être toujours à la hauteur de sa tâche ? (166) Autant préférer aux plus belles pages de Saint-Simon la première traduction commerciale venue, sous prétexte que le style de n'importe quel traducteur sera forcément plus correct que celui d'un grand seigneur qui méprisait la syntaxe !

On voit donc que, loin de récuser le témoignage de Balzac, on devrait plutôt le considérer comme une preuve éclatante du génie descriptif de Cooper, puisque ce génie a pu impressionner à un tel degré un écrivain qui ne pouvait l'apprécier qu'à travers la brume déformante d'une médiocre traduction (167).

sur une tapisserie mal posée) est aussi claire que possible si l'on se reporte à la description de Templeton Hall (chap. 5, mil.)

« Here all is literal », déclare Cooper dans la préface de 1832, « *even to the severed arm of Wolfe...* »

Et Defauconpret traduit : « Dans l'intérieur, tout est littéral *jusqu'à la patte de loup...* »

(166) Dans la même description voir la façon cavalière dont Defauconpret saute plusieurs lignes difficiles à rendre en bon français, et, par contre-coup, modifie entièrement le sens.

L'original porte : « ...gilt lustres were affixed to the framework of the numerous side doors that led from the apartment. Some little display in architecture had been made in constructing these frames and casings, which were surmounted with pediments that bore each a little pedestal in its centre. On these pedestals were small busts in blacked plaster of Paris. »

Notre traduction (*Vide supra*, chap. II, p. 111) est la suivante : « ...des girandoles dorées étaient fixées aux chambranles des nombreuses portes latérales. Ces chambranles témoignaient d'une certaine recherche architecturale, car ils étaient surmontés chacun d'un fronton, qui portait en son centre un piédestal, lequel soutenait à son tour un petit buste en plâtre noirci. »

Faisant fi des « nombreuses portes latérales » et de leurs « frontons » caractéristiques (voir le tableau de Mrs. Wm. Cooper dans son Hall), Defauconpret écrit : « ...des girandoles étaient attachées à la boiserie, à intervalles égaux. Elles étaient séparées l'une de l'autre par de petits piédestaux soutenant des bustes en plâtre noirci. »

(167) Sur l'obligation où était Balzac de lire Cooper dans une tra-



Nombreux d'ailleurs sont les écrivains et les critiques de langue anglaise que quelques fautes de style n'ont pas empêchés de rendre à Cooper un hommage presque aussi chaleureux que celui de Balzac. Sans parler ici des appréciations publiées dans les revues de l'époque (168), nous signalerons que D. H. Lawrence a fait, du paysage de neige au milieu duquel on se trouve transporté en ouvrant les *Pionniers*, un éloge (169) dont l'enthousiasme ne le cède en rien à celui dont témoigne Bryant dans la phrase placée en épigraphe du présent chapitre. Nous rappellerons ensuite que Lounsbury — grand connaisseur pourtant en fait de style — après avoir déclaré dans sa conclusion que Cooper excelle par dessus tout dans la description de la nature (170), n'hésite pas à prendre à son compte la célèbre phrase de Balzac : « Si Cooper avait réussi dans la peinture des caractères aussi bien qu'il a réussi dans celle des phénomènes de la nature, il aurait dit le dernier mot de notre art » (171). Et Balzac, ajoute Lounsbury, est de beaucoup le plus pénétrant des critiques de Cooper (172).

De toute façon, il faut bien reconnaître qu'en dépit de la lourdeur de certaines phrases (173) et de l'ambiguïté de certains

duction, voir *Revue Parisienne*, 25 juillet 1840, p. 73 : « Je ne sais pas l'anglais, je ne puis juger du style de ces deux beaux génies [Scott et Cooper]... »

(168) Voir thèse complémentaire.

(169) *Ibid.*

(170) Cf. p. 283 : « The more uniform excellence of Cooper, however, lies in the pictures he gives of the life of nature. »

(171) Cf. p. 284. On notera que cette fameuse phrase, rapportée par LÉON GOZLAN, est curieusement tronquée dans la « nouvelle édition » du *Balzac Intime*. De là vient sans doute que Miss GIBB (p. 150) et G. C. BOSSET (*Fenimore Cooper et le roman d'aventure en France vers 1830*, p. 38) l'ont par inadvertance reproduite sous cette forme : « Si Cooper avait réussi dans la peinture des phénomènes de la nature, il aurait dit le dernier mot de notre art. »

(172) Cf. p. 284.

(173) Voir la description du village (chap. 3, mil.) : « It consisted of about fifty buildings, including those of every description, chiefly built of wood, and which, in their architecture, bore not only strong marks

passages (174) ; en dépit de véritables fautes de syntaxe (175), et d'emprunts par trop fréquents « au vocabulaire noble » pour éviter la répétition de certains mots (176) ; les descriptions de Cooper donnent en général une impression de force et de majesté, et possèdent une puissance d'évocation vraiment sur-

of the absence of taste, but also, by the slovenly and unfinished appearance of most of the dwellings, indicated the hasty manner of their construction. »

Nous ajouterons que cette phrase n'a pas été améliorée très sensiblement dans l'édition définitive: « ...*some* fifty buildings... which... bore *no great* marks of taste, but *which* also, by the unfinished appearance... »

(174) Cf. chap. 12, fin. « One of the former [specimens of needlework] represented a tomb, with a youthful female weeping over it, *exhibiting a church* with arched windows in the background. » Même texte dans l'édition définitive.

(175) Cf. chap. 5, déb.: « ...such had been the will of her father, and *such* had also met the wishes of his followers. » Même texte dans l'édition définitive.

(176) Cf. *luminary* pour *sun* (chap. 19, mil.); *the frozen element* pour *the snow* (chap. 3, fin); *organs* pour *ears* (chap. 28, mil.)

Le remplacement des mots: *nose*, *ear*, *head*, par le terme *member* fait sourire à juste titre le lecteur moderne. Cf. « The skin of her *nose* was drawn tightly over the *member* » (chap. 5, déb.) — « ...enormous slits in the rim of either *ear*, which suffered the cartilages to fall for two inches below the *members*... » (chap. 7, déb.) — « ...there was something noble in the rounded outlines of his *head* and brow. The very air and manner with which the *member* haughtily maintained itself... » (chap. 5, fin.)

Par contre l'emploi (d'ailleurs modéré) du terme *female* à la place des mots: *woman*, *maiden*, *girl*, etc. — emploi que ne manquent pas d'exploiter les humoristes contemporains — cet emploi nous paraîtrait des plus légitimes si nous étions au courant des usages de la bonne société entre 1820 et 1830, et si nous songions que l'expression *female cousin* ne paraît pas encore ridicule à la majorité des anglo-saxons.

Voir à ce sujet W. C. BROWNELL (*Scribner's Magazine*, April 1906, vol. 39, p. 463): « Cooper's women are generally believed, I suppose, especially to illustrate his limitations as a novelist of character. His practice of referring to them as « females » is found amusing, for though it was a common enough practice of his day it has certainly become so obsolete as to seem singular to the reader of current books exclusively. »

Voir encore *The Genteel Female: An Anthology*, par C. F. FURNESS, New York. Knopf. 1931, introduction, p. III: « [Female] was once current

prenante. En somme l'acuité de la vision du peintre, et la profondeur du sentiment qui anime le poète, font oublier les défaillances de l'écrivain et lui inspirent fréquemment des passages, sinon des pages, inoubliables.

De plus, comme Lounsbury le fait justement remarquer en s'inspirant peut-être de Balzac, Cooper sait subordonner les détails à l'ensemble, c'est-à-dire procéder en peintre et non en photographe, et il sait également si bien mêler la description au récit, que ses paysages, non seulement ne font pas l'effet de simples hors-d'œuvre, mais se gravent ainsi plus profondément encore dans notre mémoire (177). Ne va-t-il pas même, dans les Pionniers, jusqu'à évoquer trois de ses meilleurs paysages au moyen de conversations, conversations dans lesquelles Bas-de-Cuir et le juge Temple prennent respectivement — et dans le langage qui convient à chacun d'eux — la place habituellement réservée au romancier ? (178)

coin in every author's till of small change. To delete the « female » from the pages of the Leather Stocking tales, for instance, would be to force Cooper into a state of complete literary bankruptcy.

Yet even in Cooper's day there was a stirring of indignation against the word among the more alert members of « the sex », as they were sometimes suggestively denominated. Margaret Fuller protests vigorously, in one of her letters: « Hannah Augusta Dodge, never let me hear you call yourself a female, never call me a female. Would you rank yourself with the brutes? *Are* you a female? So is a cow — so is a hog. Do not degrade yourself. Stand up in all the glory of your birth right. Call yourself a woman! Be a woman! »

(177) Cf. BALZAC, *Revue Parisienne*, 25 juillet 1840, pp. 68-69: « Cette prose magique non seulement montre à l'esprit ce fleuve [l'Oswego], ces rives, les forêts et leurs arbres, mais elle y parvient en donnant à la fois les moindres circonstances et l'ensemble... Ces périls sont si bien liés aux accidens (sic) du terrain, que vous examinez attentivement les rochers, les arbres, les chutes d'eau, les bateaux d'écorce, les buissons; vous vous incarnez à la contrée; elle passe en vous, ou vous passez en elle, on ne sait comment s'accomplit cette métamorphose due au génie; mais il vous est impossible de séparer le sol, la végétation, les eaux, leur étendue, leur configuration, des intérêts qui vous agitent. »

Ce passage suit immédiatement celui que nous avons cité p. 404.

(178) Voir (chap. 21) la description du pays lors de la première

Enfin, comment ne pas savoir gré à Cooper d'avoir, en grand disciple de Freneau, dépeint la véritable nature américaine ; d'avoir substitué à l'alouette, au rossignol et au coucou des descriptions calquées sur les grands modèles européens, le *whippoorwill*, l'oiseau bleu et le gros rouge-gorge d'Amérique (179) ; d'avoir aussi opposé hardiment, à la morne tristesse du printemps américain, l'infinie douceur de l'*Indian Summer* et la splendeur des neiges hivernales étincelant sous le ciel bleu ? (180)

Pour ce qui est des dialogues, ils sont d'autant plus naturels et animés qu'on y retrouve l'écho des conversations entendues par Cooper dans sa jeunesse, et les deux chapitres sur la veillée de Noël à l'auberge — avec les nombreux personnages qu'ils mettent en scène, et la variété des opinions et des sentiments qu'on y rencontre — nous paraissent à ce point de vue de petits chefs-d'œuvre (181). Cooper a même poussé si loin le souci du réalisme qu'un des éditeurs du dictionnaire de Webster a jugé utile de dresser une liste des termes dialectaux figurant dans les Pionniers, et que l'*American Dialect Society* a cru devoir insérer cette liste dans ses publications (182).

Il faut encore savoir gré à l'auteur des Pionniers de n'avoir pas prêté à Bas-de-Cuir, comme il le fera malheureusement plus tard, deux façons très différentes de s'exprimer : un langage ultra-réaliste, émaillé de prononciations dialectales et

exploration du juge Temple et (chap. 27) les deux descriptions des Catskills par Bas-de-Cuir.

(179) Cf. chap. 23, déb.

(180) Cooper, il est vrai, a choisi dans l'*Hiver*, de THOMSON, l'épigramme de son premier chapitre, mais quel contraste entre ce chapitre ensoleillé et l'image déprimante évoquée par l'épigramme :

« See, Winter comes, to rule the varied year,  
« Sullen and sad, with all his rising train ;  
« Vapors, and clouds, and storms. »

(181) Chap. 13 et 14.

(182) Cf. *Dialect Notes*, vol. 5, part 5, New Haven, Conn. 1922, pp. 185-86 ; liste établie par le Rev. M. F. L. PALMER.



de surprenantes tournures syntactiques, et un langage à la fois grandiloquent et châtié, qui jure d'autant plus avec le premier qu'il lui succède parfois sans aucune transition (183). Dans les Pionniers, nous l'avons vu, Bas-de-Cuir s'élève à plusieurs reprises jusqu'à l'éloquence, mais nous n'avons jamais l'impression que l'auteur s'oublie au point de le faire parler exactement comme il aurait parlé lui-même (184). Bien au contraire, lorsque le vieux chasseur semble prêt à dépasser les limites de la vraisemblance, dans sa poétique description des beautés naturelles des Catskills, Cooper a soin de couper son élan par une interruption, qui nous rappelle avec force que nous avons réellement affaire avec un vieillard simple et illettré. « Vous êtes éloquent, Bas-de-Cuir », s'écrit Oliver. Et Natty, dans son ignorance, de répondre naïvement : « Plaît-il ? » (185)

Nous regretterons par contre que, dans le cas de Chingachgook, l'auteur ne se soit pas efforcé de différencier les passages où le vieux chef s'exprime directement en anglais d'avec ceux qui nous sont donnés comme la traduction libre

---

(183) C'est ce qui justifie en partie la boutade de MARK TWAIN dans son fameux article de la *North American Review* (juillet 1895, vol. 161, pp. 1-12) intitulé *Fenimore Cooper's Literary Offences*:

« They [the rules governing literary art in the domain of romantic fiction] require that when a personage talks like an illustrated, gilt-edged, tree-calf, hand-tooled, seven-dollar Friendship's Offering in the beginning of a paragraph, he shall not talk like a negro minstrel in the end of it. But this rule is flung down and danced upon in the *Deerslayer* tale. » (p. 2).

(184) Voir à ce sujet la façon grandiloquente dont certains contemporains de Daniel Boone ont cru devoir rapporter les propos qui leur avaient été tenus par le vieux pionnier. Cf. *Bell's Weekly Magazine*, London, May 24, 1834, pp. 301-302, qui cite un passage de l'*Ornithological Biography* d'AUDUBON:

« I was once », said he [Daniel Boone] « on a hunting expedition on the banks of the Green River, when the lower parts of this State [Kentucky] were still in the hands of nature, and none but the sons of the soil were looked upon as its lawful proprietors. We Virginians had been for some time waging a war of intrusion upon them, and I, amongst the rest, rambled through the woods in pursuit of their race, as I now would follow the tracks of any ravenous animal... »

(185) Cf. chap. 26, fin.

— en bon anglais — de ses paroles en langue delaware (186). Cooper, sans doute, nous avertit dès le début que Chingachgook a longtemps vécu parmi les blancs, et qu'il parle un anglais « passable » (187), mais il est tout de même surprenant que cet anglais soit d'une correction grammaticale quasi-absolue, ce qui le place presque toujours bien au-dessus de celui de Bas-de-Cuir (188), et il est plus surprenant encore, peut-être, que l'éloquence du chef indien se manifeste avec tout autant de force, tout autant d'aisance majestueuse, dans les discours imagés qu'il adresse en anglais au pasteur Grant, au héros ou à l'héroïne, que dans les suprêmes adieux qu'il fait en delaware à son vieux compagnon (189).

Il suffit d'ailleurs d'étudier la façon dont Susquesus, cet autre Chingachgook, s'exprime en 1846 dans *Ravensnest*, pour se rendre compte que Cooper lui-même devait, avec le temps, s'apercevoir du défaut que nous croyons être le premier à signaler dans les Pionniers (190). Comme Chingachgook, Susquesus a passé parmi les blancs une grande partie de son existence. Après avoir, par désespoir d'amour, quitté sa tribu

(186) Cf. chap. 14, fin: « The hunter... addressed the old warrior, warmly, in the Delaware language, which, for the benefit of our readers, we shall render freely into English.

« Why do you sing of your battles, Chingachgook, and of the warriors you have slain... »

« Hawkeye, » said the Indian... « I am the Great Snake of the Delawares; I can track the Mingoes like an adder that is stealing on the whip-poor-will's eggs, and strike them like the rattlesnake, dead at a blow... »

(187) Cf. chap. 7, déb.: « Mohegan now spoke, in tolerable English, but in a low, monotonous, guttural tone. »

(188) Cf. chap. 16, mil.: « *I'm sartain* that I shall miss the bird (dit Bas-de-Cuir). *Them Indians* can shoot one time as well as another; nothing ever troubles them. I say, John, here's a shilling; take my rifle, and get a shot at the big turkey... »

The Indian turned his head gloomily, and... replied: — « When John was young, eyesight was not straighter than his bullet... When did he ever shoot twice? »

(189) Cf. chap. 12, fin; chap. 16, fin; chap. 36, mil. et chap. 38, fin.

(190) Il est piquant de noter que ce « défaut » est une qualité pour *Niles' Weekly Register* (March 22, 1823, vol. 24, p. 34) qui n'apprécie

vers sa vingt-deuxième année, il a pris part, aux côtés du héros de *Satanstoe*, Cornelius Littlepage, à la guerre de Sept Ans et à la guerre de l'Indépendance, et il s'est fixé ensuite, pendant plus de cinquante ans, dans une cabane que lui ont construite, près de leur résidence de Ravensnest, les Littlepage reconnaissants. Malgré cela, le patriarche plus que centenaire qui joue, dans *Ravensnest*, un rôle si semblable à celui de Chingachgook dans les Pionniers, ne parle à ceux qui l'entourent que dans un mauvais anglais — sans rapport aucun avec celui dont l'auteur fait usage pour traduire ses éloquents et pathétiques harangues à une délégation de chefs indiens, qui sont venus rendre hommage à sa sagesse et à sa vertu (191). C'est que, fidèle à la méthode qu'il a inaugurée en 1840 avec le *Lac Ontario* — méthode qu'il a portée dans *Wyandotte* (1843) au plus haut point de perfection dont il était capable (192) — Cooper s'efforce de donner à l'anglais de Susquesus une sorte de tonalité indienne constante. Les rares phrases que le vieux chef prononce sont, non seulement très courtes, mais littéralement hachées par de nombreux silences (193) ; les *th y* sont

---

guère le « jargon barbare » des dialogues entre gens du peuple dans les romans écossais :

« We wish that « Indian John » — no, no, — we *cannot* wish it: but we were about to say, we should have been pleased if the author had made poor John utter as much *matter, half Indian — half English*, as would have filled up one third of the book, that we might the better have compared it with some of the « Scotch novels », that being about the proportion of certain of them that we get over so easily by *skipping*, on account of its barbarous jargon; but Indians are not talkative, and we should not have *known* John so conditioned, unless in supposing that he was always under the influence of that liquid, which some of his fellows have described as being made out of lions' hearts and women's tongues. »

(191) Cf. chap. 20 et 29.

(192) Voir notamment (chap. 10, mil.) le petit chef-d'œuvre qu'est la description par Wyandotte de la bataille de Bunker Hill.

(193) Cf. chap. 8, fin: « Sartain, » answered the aged Indian calmly. « Know young chief soon as see him; know fader — know mudder, know gran'fader, gran'mudder — great-gran'fader; his fader too; know all. Why forget young chief? »

transformés soit en *t* soit en *d*, et les *v* en *b* (194) ; les verbes ne se rencontrent guère qu'à l'infinitif, et les procédés d'interrogation et de négation frappent par leur indigence extrême (195); enfin les substantifs au pluriel sont loin de prendre toujours l's qui conviendrait, tandis que les pronoms *he* et *him* remplacent à l'occasion *it*, *they* ou *them* (196).

On pourrait évidemment relever plus d'un oubli, plus d'une contradiction même, dans la façon dont Cooper s'acquitte de la tâche ingrate et délicate qu'il s'est imposée (197), mais il n'en est pas moins vrai qu'il réussit à donner aux lecteurs de *Ravensnest* l'impression qu'il y a un abîme entre les phrases les plus frappantes que Susquesus prononce en anglais et les magnifiques tirades qu'il est capable d'improviser dans sa langue maternelle. C'est pourquoi l'on s'étonne vraiment que l'auteur des Pionniers, si porté en général, par souci de réalisme, à caractériser ses personnages par leurs particularités de langage et de prononciation, se soit montré d'une telle timidité dans le cas du seul Chingachgook.

On pourrait faire valoir, il est vrai, qu'en 1822 Cooper n'avait pas encore accompagné jusqu'à Washington des délégations de chefs peaux-rouges, afin de mieux étudier leurs caractéristiques (198), et qu'il était par conséquent tout naturel

(194) *Ibid.* Cf. *fader* (father), *wid* (with), *nuttin'* (nothing), *nebber* (never).

(195) *Ibid.* « What tribe, dem Injin?... On war-path, eh?... Why come so late? — why no come when' e foot of Susquesus light as feather of bird? »

(196) *Ibid.* (fin d'abord, puis mil.): « Hundred year ago... » « New tribe... what you call *him* — where *he* come from? »

(197) Pour ce qui est de l'*exactitude* des transcriptions phonétiques de Cooper nous ne pouvons que nous déclarer incompétent après avoir consulté en vain DU PONCEAU (*Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennes...* Paris, 1838) et FRANZ BOAS (*Handbook of American Indian Languages*, Washington, Government Printing Office, 1911. Smithsonian Institution. Bureau of American Ethnology. Bulletin 40).

(198) Voir plus loin, chap. XI,



qu'il se défilât, dans les Pionniers, de ses lointains souvenirs de Cooperstown et d'Oswego (199). Mais la *Prairie*, écrite immédiatement après ses contacts répétés avec les indiens en 1826, ne comporte aucun changement dans sa façon de procéder (200), et ce n'est, nous le répétons, qu'avec le *Lac Ontario* (1840) que Cooper commencera à faire parler à ses indiens une sorte de *broken English* (201), analogue — mais non semblable — à celui qu'il prêtait à ses personnages nègres depuis près de vingt ans.

Il faut donc, si l'on veut expliquer, à la fois l'absence de méthode que nous constatons dans les Pionniers, et l'emploi d'une technique de plus en plus perfectionnée à partir du quatrième Récit de Bas-de-Cuir, envisager l'hypothèse d'une influence subie par Cooper aux environs de 1840. Cette influence a pu évidemment s'exercer par le canal d'une simple conversation, d'un simple article de journal, mais quand on songe au grand succès de *Nick of the Woods* (1837), le chef-d'œuvre de Bird (202), qu'il est d'usage de contraster avec les romans indiens de Cooper, et quand on se rend compte que ce roman, intensément réaliste, contient des passages en *broken English* à côté de traductions, en bon anglais, de conversations

(199) Les plus récents, ceux du *Lac Ontario*, remontaient à 1808-09.

(200) Il semble même que Cooper s'ingénie à ne donner que des traductions ou plutôt des adaptations du pawnee et du sioux. Ni Hard-Heart, le chef pawnee, ni Mahtoree, le chef sioux, ne parlent anglais, et c'est Bas-de-Cuir qui sert constamment d'interprète entre blancs et peaux-rouges.

Cf. chapitres 4, 18, 20 et 27 déb.

(201) Le seul roman indien entre la *Prairie* et le *Lac Ontario* est *The Wept of Wish-ton-Wish* (Les Puritains d'Amérique) 1829. Or Cooper (chap. 24 déb.) renonce à imiter l'anglais que parle avec difficulté le roi Philip :

« Man of many winters », he commenced, in an English that was quite intelligible, while it betrayed a difficulty of speech we shall not attempt imitating... »

(202) Cf. Editor's [MARK VAN DOREN's] Note ; « An American Bookshelf Series » Macy-Masius, The Vanguard Press 1928 ; « *Nick of the Woods* still retains much of the dark and bloody power which sent it through

en langue indienne (203) on est fortement tenté de voir, dans ces passages, l'origine du mauvais anglais d'Arrowhead et de Dew-of-June, qui s'oppose, dans le *Lac Ontario*, au style châtié des adaptations anglaises des dialogues de Chingachgook et de Bas-de-Cuir en langue Delaware (204).

Quoi qu'il en soit, il serait injuste de ne pas ajouter, à la décharge de l'auteur des Pionniers, qu'il a fait un effort constant pour émailler le langage de Chingachgook de ces images pittoresques et poétiques qui, à tort ou à raison, étaient considérées à cette époque comme éminemment caractéristiques des divers dialectes indiens (205). Il s'est efforcé également d'adop-

some twenty editions following its first appearance in Philadelphia in 1837 ».

Voir aussi KEISER, p. 144: « Unquestionably Bird's most successful story and also one of the outstanding novels of the century is *Nick of the Woods, or the Jibbenainosay*, 1837, which in popularity ranks second only to Cooper's *Leatherstocking Tales*. An English edition appeared in the same year, and the German version ten years later ran to more than ten thousand copies. In 1877 the novel was translated into Dutch, and as recently as 1905 into Polish. In America it struck the popular fancy to such an extent that one year after its publication Louisa Medina could base upon it one of the most successful melodramas of the time. Here as well as in England edition followed edition and the fact that the story is available in popular form to-day testifies to its unflinching interest. »

(203) Cf. chap. 31, mil.: « My brudder great-medicine white-man! great white-man medicine! Me Wenonga, great Injun-captain, great kill-man-white-man... Me make medicine-man brudder-man! Medicine-man tell Wenonga all Jibbenainosay? — where find Jibbenainosay? How kill Jibbenainosay?...

This gibberish... the old chief pronounced with much solemnity and suavity... »

Cf. également ch. 33, mil.: « I am Wenonga! » he cried in his own tongue... « I have fought the Long-Knives, and drunk their blood... When they hear my voice, they are afraid... »

(204) Cf. chap. 1 pour Arrowhead; chap. 20 et 22 pour Dew-of-June; chap. 4, déb. pour Chingachgook et Bas-de-Cuir.

(205) Voir dans HECKEWELDER, qui faisait alors autorité (*vide supra*, note 137), les chapitres 11 et 12: Eloquence; Expressions métaphoriques.

Pour les critiques postérieures relatives à cette question, voir plus loin le chapitre XI sur les *Mohicans*.

ter des tournures de phrase auxquelles un mélange d'expressions indiennes, d'archaïsmes, et de réminiscences bibliques confère une saveur toute particulière (206). Enfin il n'est peut-être pas exagéré de dire que le chant de mort qu'il prête au vieux chef, avec son rythme anapestique si spécial, mériterait — surtout sous sa forme définitive (207) — d'être rapproché du fameux chant de guerre des *Martyrs* : « Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée. »

Toujours au point de vue du style, mais dans un autre ordre d'idées, il convient de signaler aux critiques qui affirment doctement que Cooper est incapable de bien manier soit l'humour soit l'ironie, non seulement quelques phrases heureuses dans le genre de celles que nous avons notées à propos de *Précaution* ou de *l'Espion* (208) — et aussi quelques passages

(206) Voir notamment chap. 36, mil. : « Stand here, daughter, where you can see the great spring, the wigwams of your father, and the land on the crooked-river. John was yet young, when his tribe gave away the country, in council, from where the blue mountain stands above the water, to where the Susquehannah is hid by the trees. All this, and all that grew in it, and all that walked over it, and all that fed there, they gave to the Fire-eater — for they loved him. He was strong, and they were women, and he helped them. »

Presque pas de modifications dans l'édition définitive.

(207) Cf. chap. 38, fin (version définitive) : « I will come ! I will come ! to the land of the just I will come ! The Maquas I have slain ! I have slain the Maquas ! and the Great Spirit calls to his son. I will come ! I will come ! to the land of the just I will come ! »

La première version est à la fois moins concise, moins énergique et moins bien rythmée : « I will come ! I will come ! to the land of the just I will come ! No Delaware fears his end ; no Mohican shrinks from death ; for the Great Spirit calls, and he goes. My father I have honoured ; I have cherished my mother ; to my tribe I've been faithful and true. The Maquas I have slain &c. »

(208) Cf. chap. 8, mil. : « The frame [of the Academy] fitted well ; and the skeleton of the fabric was reared without a single accident, *if we except a few falls from horses*, while the labourers were returning home in the dusk of the evening. » (Très peu de changements dans l'édition définitive).

Voir aussi chap. 11, mil. : « Before the divine reached the close of the confession, however, Richard re-appeared at the door, and, as he

où les quiproquos et les pataquès de Ben Pump rappellent les meilleures trouvailles de Smollett (209) — mais encore et surtout la lettre-préface, où la suffisance, les contradictions, et le style délibérément obscur des Zoïles de 1823, sont raillés avec un brio qui témoigne, au moins autant, de l'esprit si souvent dénié à l'auteur, que de l'irritabilité dont on le gratifie si généreusement (210).

moved lightly across the room, he took up the response, *in a voice that betrayed no other concern than that of not being heard.* »

(*Italiques ajoutées par nous*).

(209) Cf. chap. 10, fin: « ... Monsieur Ben, pardonnez-moi, it is no vort so much as Notre Dame. »

« Ha! Mounsheer, what is that you say? » cried Benjamin — « St. Paul's church not worth so much as a damn! »

Cf. aussi chap. 39, mil.: « Send the warrant round to me, and I'll put in an alias », cried Hiram, from behind his cover.

« Put in a jackass, and you'll put in yourself, Mister Doo-but-little », shouted Benjamin, who kept squinting along his little iron tube, with great steadiness. »

(210) Comme cette préface, datée du 1<sup>er</sup> janvier 1823, ne figure pas dans les éditions modernes, nous croyons bien faire en en donnant les extraits suivants:

« I should think criticism to be the perfection of human acquirements, did there not exist this discrepancy in taste. Just as I have made up my mind to adopt the very sagacious hints of one learned Reviewer, a pamphlet is put into my hands, containing the remarks of another, who condemns all that his rival praises, and praises all that his rival condemns. There I am, left like an ass between two locks of hay; so that I have determined to relinquish my animate nature, and remain stationary, like a lock of hay between two asses.

It is now a long time, say the wise ones, since the world has been told all that is new and novel. But the Reviewers (the cunning wights!) have adopted an ingenious expedient, to give a freshness to the most trite idea. They clothe it in a language so obscure and metaphysical, that the reader is not about to comprehend their pages without some labour. This is called a great « range of thought »; and not improperly, as I can testify; for, in my own case, I have frequently ranged the universe of ideas, and come back again in as perfect ignorance of their meaning as when I set out. It is delightful, to see the literati of a circulating library get hold of one of these difficult periods! Their praise of the performance is exactly commensurate with its obscurity. Every body knows, that to seem wise is the first requisite in a great man... »



Mis en vente le 1<sup>er</sup> février 1823 (211), l'ouvrage sembla d'abord devoir remporter un succès plus sensationnel encore que celui de *l'Espion*, parce que beaucoup plus rapide. *Niles' Weekly Register* n'annonçait-il pas en effet, quelques jours plus tard (212), que, fait sans précédent dans les annales littéraires des Etats-Unis, l'éditeur avait disposé de 3.500 exemplaires dans la seule matinée du 1<sup>er</sup> février ? Mais, comme nous le montrons en détail dans notre thèse complémentaire, pour en finir avec une légende perpétuée par la biographie de Lounsbury, l'engouement du public — ou plutôt des libraires — ne tarda pas à se ralentir, au point que l'auteur put craindre un moment que sa nouvelle œuvre ne fût même pas un demi-succès. Chose curieuse, ce furent les critiques qui, tant aux Etats-Unis qu'en Europe, se montrèrent les plus sensibles aux beautés de ce magnifique « récit descriptif », où le grand public cherchait en vain des émotions violentes du genre de celles qu'il avait éprouvées à la lecture de *l'Espion*; et l'on comprend, après cela, que Cooper ait fini par supprimer la lettre-préface dont nous parlions plus haut, vu qu'elle se terminait par les phrases suivantes : « Les Pionniers sont maintenant devant l'opinion, Mr. Wiley, et c'est à vous seul que je me fierai pour connaître le véritable accueil qui leur aura été réservé. Les critiques pourront écrire aussi obscurément qu'ils voudront et prendre des airs entendus, les journaux pourront me porter au pinacle ou m'éreinter au gré de leur humeur changeante, mais si vous venez à moi le sourire aux lèvres, je saurai immédiatement qu'au fond tout va bien. »

Bien plus tard, dans ses notes autobiographiques de 1842,

---

(211) LOUNSBURY assure (pp. 40-41) que la publication fut retardée de plusieurs mois par l'épidémie de fièvre jaune de l'été de 1822. Cela est d'autant plus vraisemblable que les imprimeurs, établis en général dans le bas de la ville où sévissait l'épidémie, furent à cette époque obligés d'aller s'installer vers l'extrémité nord de Broadway et à Greenwich Village. (Cf. *Memorial History of New York*, vol. 3, pp. 307-08).

(212) Le 8 février. Voir thèse complémentaire.

Cooper alla même jusqu'à reconnaître la bienveillance des critiques à l'égard des Pionniers (213), et l'on pourrait être tenté d'en conclure que ce furent leurs éloges inattendus qui l'encouragèrent à abandonner son existence de gentleman farmer pour aller mener à New-York celle d'un véritable homme de lettres. Mais les Mémoires de S. F. C. sont là pour nous rappeler que l'installation à New-York eut lieu plusieurs mois avant la publication des Pionniers ; que malgré cela, ce déplacement fut motivé en grande partie par les projets littéraires de Cooper ; et qu'enfin l'arrivée à New-York fut presque immédiatement suivie de la mise en chantier d'un quatrième roman, le *Pilote* (214).

S. F. C. omet sans doute de nous donner la date exacte à laquelle Cooper prit possession de la maison qu'il avait louée vers l'extrémité nord de Broadway, un peu au-delà de Prince Street (215), mais un examen attentif de ses Mémoires nous oblige semble-t-il à situer cette date bien avant la fin de 1822. D'autre part, si les Mémoires insistent à juste titre sur l'intérêt que Cooper portait à l'éducation de ses enfants, et sur les avantages qu'il comptait trouver à cet égard dans une grande ville (216), ils n'insistent pas moins sur le fait que l'auteur de

(213) « It never has been a work of *loyal* success, though criticism has rather favored it. »

(214) Cf. *Family Memories* (*Corresp.* pp. 47-50).

(215) *Ibid.*, *ibid.*, p. 48.

(216) *Ibid.*, pp. 43, 44, 48 et 49.

« During those years at Angevine our education began. Our dear Mother was our Governess, and from time to time our Father examined us... Our dear Father was so proud of our progress in English History that on one occasion when his friend Mr. Acheson was staying at Angevine he invited him to examine us in Goldsmith... In order to be nearer printer and publisher, and to forward our education, it was now decided that we should remove to New York... Next door to us was a Boarding School, one of the best in New York; the principal was Mrs. Isabella Holt... On one occasion I was told to write a composition on the difference between the characters of Washington and Franklin — your Grandfather no sooner learned the subject allotted to me, than he took his hat, walked in to Mrs. Holt's, and remonstrated on the folly of giving such a task to a child of nine. That composition was never written. »

*l'Espion* trouvait fatigant d'avoir à faire la navette entre Angervine et New-York, pour surveiller l'impression des *Pionniers*, et qu'il tenait à s'épargner la peine de couvrir sans cesse, en diligence, en cabriolet, à cheval, et même à pied, les 25 milles qui le séparaient de son imprimeur et de son éditeur (217). N'était-il pas d'ailleurs fort naturel qu'un romancier assez célèbre pour entamer, dès juin 1822, des négociations avec les grands éditeurs britanniques, au sujet de la publication de « ses œuvres à venir » (218), se préoccupât en même temps de s'établir à demeure dans la métropole intellectuelle des Etats-Unis ?

Quant à la mise en chantier et à la rédaction du *Pilote*, c'est-à-dire du premier roman maritime entièrement digne de ce nom, c'est là, comme dirait Cooper, un point d'une telle importance qu'il mérite bien d'être traité dans un chapitre spécial.

---

(217) *Ibid.*, p. 48.

(218) Cf. SPILLER, *Bibliography of J. F. C.* appendix A, p. 216: « Benjamin N. Coles to Cooper. (Cooper Collection, Yale University) || London 17 June 1822 || James Cooper Esq. || Dear Sir || I have enquired of two booksellers relative to the disposition of your future works and now enclose the answer of Mr. John Miller to the queries proposed... »

## CHAPITRE IX

### Le Pilote

« *It has been said there is no original literature in America. I confess an inability to find the model for all the sea tales that now so much abound, if it be not the Pilot.* » (1) (J. F. C. NOTES AUTOBIOGRAPHIQUES, 1842).

C'est à une gageure que nous devons *Précaution* et les débuts littéraires de Cooper ; c'est également à une sorte de gageure que nous devons le *Pilote* et ce qu'il ne faut pas craindre d'appeler la création du roman maritime.

En octobre ou novembre 1822, peu de temps par conséquent après son installation à New-York, Cooper assistait à un dîner donné par son vieil ami Charles Wilkes (2), dont la luxueuse habitation s'élevait dans Hudson Square, le quartier

---

(1) « On a dit qu'il n'y a rien d'original dans la littérature américaine. J'avoue que je suis incapable de découvrir le modèle de tous les romans maritimes qui foisonnent aujourd'hui, si ce modèle n'est pas le *Pilote*. »

(2) Cf. S. F. C., introduction du *Pilote*, déb. : « *The Pioneers* was published in October 1822. The dinner party referred to occurred not long after. » Cette déclaration, fautive en ce qui concerne la publication des *Pionniers* (qui eut lieu, on l'a vu, le 1<sup>er</sup> février 1823) est tout de même à retenir parce qu'elle contient une date assez précise pour le dîner chez Wilkes. (Il est probable que S. F. C. avait oublié que, si le roman des *Pionniers* avait été annoncé pour l'automne de 1822, l'épidémie de fièvre jaune qui avait sévi pendant l'été en avait retardé la publication. Voir chapitre précédent, fin).



le plus aristocratique de New-York à cette époque (3). Riche et lettré (4), Charles Wilkes prenait plaisir à réunir à sa table les esprits cultivés, et il va sans dire que le jeune romancier, dont il avait encouragé les débuts, avait pris rang parmi les habitués de la maison, dès son arrivée dans la métropole (5). Nous pouvons donc nous le représenter, en cette soirée de 1822, très sûr de lui dans un milieu sympathique, enhardi encore par le succès persistant de *l'Espion*, tel enfin que Bryant nous le décrit, c'est-à-dire étonnant les convives (6) par sa conversation rapide et animée, sa puissance d'observation, ses connaissances, et sa surprenante mémoire du détail (7).

L'identité du mystérieux auteur de *Waverley* et des *Contes de mon Hôte* constituait alors, dans les milieux lettrés, un sujet de conversation dont l'intérêt allait croissant, à mesure que se succédaient des chefs-d'œuvre comme *Guy Mannering* (1815), *l'Antiquaire* et les *Puritains d'Ecosse* (1816), *Rob Roy* (1817), *la Prison d'Edimbourg* (1818), *Ivanhoe* (1819), le *Monastère* et *l'Abbé* (1820), *Kenilworth* (1821). Quoi donc de plus naturel, pour les invités de Wilkes, que d'essayer — une fois de plus — de résoudre l'énigme à l'aide des indications fournies par le

(3) Cf. S. F. C., introduction du *Pilote*.

Voir aussi *Memorial History of New York*, vol. 3, p. 173, et *King's Handbook of New York City*, p. 40: « For a number of years after 1825 the vicinity of St. John's Park was the Court end of the city... »

(4) *Vide supra*, chap. VI, p. 264, n. 38.

(5) Cf. S. F. C. *Introd.* déb.

(6) La préface de l'édition définitive (datée du 10 août 1849) mentionne simplement une « conversation » avec Wilkes, et ne parle ni de dîner ni de convives. Mais on s'explique assez bien que l'auteur ait tenu à garder une certaine réserve vis-à-vis de tierces personnes, réserve dont S. F. C. n'avait que faire après la mort de son père.

S. F. C. parle d'ailleurs, elle aussi, d'un tête-à-tête entre Cooper et Wilkes, mais ce tête-à-tête eut lieu après le dîner.

(7) Cf. *Memorial Discourse*, p. 50: « ...I remember being struck [at that period] with the inexhaustible vivacity of his conversation and the minuteness of his knowledge, in every thing which depended upon acuteness of observation and exactness of recollection. »

*Pirate* (décembre 1821) l'avant-dernière en date des mystérieuses productions ? (8).

Les partisans de Walter Scott étaient, bien entendu, en majorité. Mais certains convives exploitaient habilement, à propos du *Pirate*, l'argument favori du clan des incrédules. A leur avis, on pouvait encore admettre qu'un homme de loi, bien qu'absorbé par les soins de plusieurs charges et par les obligations de la vie de société (9), ait trouvé le temps de se signaler comme poète, comme érudit, et comme critique — et cela par toute une série de publications comprenant notamment : le *Lai du Dernier Ménestrel* et *Marmion*, les *Ballades de la Frontière Ecossaise*, la vie et les œuvres de *Dryden* (18 volumes) et une édition similaire de *Swift* en 19 volumes. Mais comment ne pas voir qu'il y avait une impossibilité matérielle à ce que cet homme fût aussi l'auteur des *Romans de Waverley* et des *Contes de mon Hôte*, surtout si l'on se rendait compte que ces volumineux ouvrages avaient souvent paru à raison de deux et même trois par an, et qu'ils témoignaient d'une documentation aussi sérieuse que variée ? Le *Pirate* venait d'ailleurs confirmer cette théorie d'une manière tout à fait nouvelle. Ce roman contenait, en effet, plusieurs scènes qui supposaient des connaissances maritimes très étendues. Or ce sont là des connaissances qu'on n'acquiert pas dans les livres, et la question n'était plus de savoir si Scott avait eu ou non le temps matériel de les accumuler. Il s'agissait, pour ses partisans, de dire quand et comment le terrien qu'était Scott avait pu acquérir cette expérience des choses de la mer que l'auteur du *Pirate* semblait posséder à un si haut degré (10).

---

(8) La dernière était *The Fortunes of Nigel* (mai 1822).

(9) Voir la « vie » de Scott par LOCKHART, chap. 15, fin et chap. 41, mil.

(10) Cf. préface de 1849, déb. : « The claims of Sir Walter were a little distrusted, on account of the peculiar and minute information that the romances were then very generally thought to display. « The Pirate » was cited as a very marked instance of this universal knowledge, and

Nul doute que la majorité favorable à Scott n'ait été fort embarrassée par cette façon de poser le problème. L'avertissement inséré dans la première édition du *Pirate* ne disait rien du voyage effectué par Scott, en 1814, à bord du yacht de la commission d'inspection des phares (11), et il est peu probable que ce court périple de six semaines autour de l'Ecosse ait été connu des invités de Charles Wilkes. Comme d'autre part la compagnie était presque unanime à concéder à l'auteur du *Pirate* des connaissances maritimes exceptionnelles, il aurait été difficile de soutenir que de pareilles connaissances avaient pu être acquises en quelques semaines.

Seul de ceux qui croyaient à Scott, Cooper avait une réponse prête — réponse dont il nous indique les grandes lignes avec assez de précision pour qu'il ne soit pas trop téméraire d'essayer, à l'exemple de S. F. C., de la reconstituer dans le détail.

D'après lui, il n'y avait pas d'impossibilité matérielle à ce l'auteur de *Marmion* fût aussi l'auteur de *Waverley*, car les connaissances de ce dernier n'étaient ni aussi étendues ni aussi précises qu'on le pensait au premier abord. L'impression de réalité que l'on éprouvait à la lecture de *Kenilworth* ou d'*Ivanhoe* était due, bien moins à la documentation du romancier, qu'à sa remarquable faculté de répandre un air de vraisemblance sur tout ce qu'il écrivait (12). Quant aux scènes mariti-

it was wondered where a man of Scott's habits and associations could have become so familiar with the sea. »

Voir aussi S. F. C. *Introd.* déb. : « The admiration of the landmen of the party was much excited by the nautical passages of the narrative, and some of the guests doubted whether Sir Walter Scott, the legal man, the poetical interpreter of past centuries, could have drawn marine touches so correctly; the fact was, indeed, given as a reason for doubting his identity with the author of *Waverley*. »

(11) L'introduction qui parle de ce voyage est datée du 1<sup>er</sup> mai 1831.

Pour les détails de la navigation, voir le journal tenu par Scott, tel qu'il est publié par LOCKHART, chap. 28-32.

(12) Cf. préface de 1849, déb. : « The writer had frequently observed that there was much looseness in this universal knowledge, and that

mes du *Pirate*, elles s'expliquaient en partie par cette même faculté de Scott, et surtout par le fait qu'elles ne témoignaient pas d'une expérience de la mer vraiment profonde (13).

Libre à des terriens de s'étonner de l'apparente facilité avec laquelle l'auteur du *Pirate* faisait usage de termes de marine, non seulement dans les scènes purement maritimes, mais encore au cours de chapitres dont toute l'action se passait à terre (14). Un marin avait tôt fait de constater que ces termes techniques étaient en général très simples, et que le romancier les employait avec une discrétion fort peu caractéristique des gens de mer. De là à conclure qu'on avait affaire avec un terrien ayant su utiliser — très habilement d'ailleurs — quelques notions acquises dans les livres, dans la société d'officiers de marine, ou même dans une ou deux sorties en mer, il n'y avait évidemment qu'un pas. Et comment ne pas franchir ce pas quand on se rendait compte du peu de place que tenait la mer dans l'ensemble du roman ? Un naufrage, l'attaque d'une baleine échouée près de la côte, le départ d'une flottille de bateaux de pêche, un conseil de guerre mouvementé à bord d'un vaisseau pirate, la capture d'un brick, un combat acharné entre une frégate et une corvette, tout cela n'occupait que quelques dizaines de pages sur un total de plusieurs centaines (15). Si l'auteur du *Pirate* avait bien connu la mer, s'il avait pu imaginer dans leurs moindres détails des scènes aussi poignantes, ce n'était

---

the secret of its success was to be traced to the power of creating that *véraisemblance*, which is so remarkably exhibited in those world-renowned fictions, rather than to any very accurate information on the part of their author. »

(13) *Ibid.*, fin du second paragraphe.

(14) Cf. chap. 4, déb. Mordaunt avance malgré la tempête « by a movement resembling that of a vessel working to windward by short tacks. »

(15) Cf. chap. 6, 17, 22, 34, 36 et 40 dans l'édition en un seul volume. On notera que, dans cette édition, la proportion est d'une vingtaine de pages sur un total de près de cinq cents.



pas des dizaines, mais des centaines de pages qu'il leur aurait consacrées (16).

Cette réponse, loin de résoudre le problème, ne réussit qu'à le compliquer. Laissant de côté le point essentiel du débat, les partisans de Scott se joignirent à leurs adversaires pour critiquer les dernières affirmations de Cooper. Le peu de développement donné aux passages purement maritimes pouvait fort bien s'expliquer par le souci de ne pas fatiguer les lecteurs, dont la grande majorité n'était que médiocrement informée des choses de la mer. En agissant autrement, l'auteur du *Pirate* aurait peut-être réussi à charmer les loisirs de quelques vieux lous de mer, mais il se serait aliéné le grand public (17).

A cela Cooper opposait naturellement la popularité de Smollett et la grande place faite dans *Roderick Random* à l'expédition de Carthagène. Mais il lui fut répondu que l'on appréciait les romans de Smollett à cause de leur verve et de leur humour et « en dépit de leurs rapports avec la mer » (18).

C'est alors que, seul contre tous, et au moment même où on lui déniait le droit de se retrancher derrière l'autorité de Smollett, c'est alors que le futur auteur du *Pilote* et du *Corsaire Rouge* osa prédire le succès, et donner la formule, d'un genre littéraire nouveau : le roman maritime, roman qui aurait pour principal théâtre l'océan, pour principaux personnages des gens de mer, et dont le style saurait plaire aux marins par sa précision technique, sans pour cela rebuter le lecteur ordinaire (19).

Une grêle d'objections suivit cette bravade, et, jusqu'à la fin du dîner, Cooper dut défendre de son mieux un genre que ses interlocuteurs vouaient au plus complet des échecs. Il n'eut

---

(16) Cf. S. F. C. *Introd.* déb. : « ...he added, that a man accustomed to ships and the sea could have accomplished far more with the same materials as those employed in the *Pirate*. »

(17) *Ibid.*, *ibid.*

(18) *Ibid.*, *ibid.*

(19) *Ibid.*, *ibid.*

même pas la consolation de se faire un allié de Wilkes. Les deux amis eurent beau continuer la conversation en tête-à-tête après le repas, Wilkes demeura sceptique, et Cooper résolut dès lors d'avoir recours au seul moyen qui lui restât de prouver la justesse de ses vues : la publication d'un roman maritime.

La gageure ne fut pas aussi nette que dans le cas de *Précaution*, car le romancier quitta, paraît-il, son hôte sans rien lui annoncer de ses intentions (20), mais déjà, tandis qu'il regagnait son domicile, les grandes lignes du nouveau roman s'ébauchaient dans son esprit. « Il faut que j'écrive un roman maritime », s'écria-t-il en substance dès qu'il revit sa femme. « Je veux montrer ce qu'un marin peut faire dans ce genre » (21).

Pour la seconde fois l'esprit combattif de Cooper venait d'être la source d'une inspiration littéraire dont le romancier lui-même était loin de soupçonner toute la portée !

Ce serait pourtant s'avancer beaucoup que d'affirmer que, sans la providentielle discussion à la table de Wilkes, l'auteur de *l'Espion* n'aurait jamais songé au roman maritime. Réagissant contre le silence de la grande majorité des critiques (22), nous n'avons pas manqué de signaler toute la place que la mer, et surtout les marins, tiennent dans *Précaution* avec l'amiral Howell (23), et dans les *Pionniers* avec l'inénarrable Ben

(20) *Ibid.*, *ibid.*

(21) *Ibid.*, *ibid.* Nous n'avons pas cru pouvoir adopter intégralement la phrase que S. F. C. prête à son père : « I must write one more book, — a sea tale, — to show what can be done in that way by a sailor ! » Le début de cette phrase nous aurait en effet obligé à conclure que Cooper avait renoncé à la littérature après avoir terminé la rédaction des *Pionniers*, ce qui aurait été en contradiction flagrante avec la fin du chapitre précédent.

(22) Pour les exceptions, voir, sur *Précaution*, l'*Atlantic Monthly*, (janvier 1862, p. 54) et, sur les *Pionniers*, l'*American Quarterly Review*, (juin 1835, p. 415).

(23) *Vide supra*, chap. VI, pp. 274 et 280, et p. 286, note 100.

Pump (24). Nous ajouterons maintenant que, même dans l'*Espion*, on peut trouver des exemples de la tendance de Cooper à toujours manifester son intérêt pour les choses de la mer. C'est ainsi qu'au chapitre IV la fin de la tempête qui a agité le détroit nous est décrite dans une phrase où l'on distingue déjà la griffe puissante du futur créateur du roman maritime : « La surface de ces eaux qui, tout récemment encore, s'étaient ruées sur la côte avec une furieuse impétuosité, commençait à perdre son aspect chaotique et sombre dans les longues ondulations régulières qui succédaient à la tempête, tandis que la légère brise du sud-ouest, qui effleurait leurs sommets, contribuait aussi, quoique faiblement, à rétablir le calme » (25).

Il est vrai que Cooper renonce ensuite à tirer parti du fait que des baleinières accueillent les troupes britanniques vaincues et qu'un petit schooner protège leur retraite (26). Mais c'est sans doute parce qu'il y est contraint par la nécessité de ne pas s'éloigner trop longtemps du centre de l'action, qui demeure aux Acacias. En revanche, à la fin de l'ouvrage, c'est avec un plaisir évident qu'il nous dépeint la frégate anglaise, se dégageant peu à peu des brumes matinales qui flottent sur l'Hudson (27).

Il n'est donc pas exagéré de dire que l'on peut constater,

(24) *Vide supra*, chap. VIII, pp. 375-79.

(25) Cf. chap. 4, mil. « The surface of the water which had so lately been lashing the shores with boisterous fury, was already losing its ruffled darkness in the long and regular undulations that succeeded a tempest, while the light air from the southwest was gently touching their summits, lending its feeble aid in stilling the waters. » (Edition définitive).

(26) Cf. chap. 9, déb.

(27) Cf. chap. 32, mil. « ...to Henry and the pedler it displayed only the square yards and lofty masts of a vessel of war, riding a few miles below them. Before the fog had begun to move, the tall spars were seen above it, and from one of them a long pennant was feebly borne abroad in the current of night air that still quivered along the river; but as the smoke arose, the black hull, the crowded and complicated mass of rigging, and the heavy yards and booms, spreading their arms afar, were successfully brought into view. » (Edition définitive).

dans les trois premières œuvres de Cooper, un certain acheminement vers le roman maritime, tout au moins vers la formule de Smollett dans *Peregrine Pickle*, acheminement qui éclaire singulièrement son attitude chez Wilkes et la résolution qui s'ensuivit.

Mais alors, objectera-t-on, comment expliquer les doutes, les hésitations dont nous parle la préface de 1849 ? Pourquoi l'auteur avoue-t-il « avoir été tenté — une ou deux fois — de jeter le manuscrit de côté et d'entreprendre autre chose » (28) ? Nous répondrons d'abord, avec Cooper lui-même (29), que son entourage immédiat faisait preuve, à l'égard de ses nouveaux projets, d'un scepticisme des plus déprimants. Selon les uns, « il était impossible de rendre la mer intéressante. C'était un sujet terne, monotone et n'offrant comme variations que des tempêtes déplaisantes ». Quant aux dames, elles assuraient qu'un roman maritime leur donnerait la « maladie de mer » (sic). Bref « il n'était pas un seul individu qui, dans la discussion des mérites du projet, parlât ou se comportât d'une manière encourageante. »

Ceci dit, nous ajouterons que Cooper, en se mettant à l'œuvre, avait dû se rendre compte qu'il lui serait plus difficile qu'il ne l'avait cru de tirer parti, soit de son expérience personnelle en tant qu'écrivain, soit de l'exemple de Smollett et de ceux qui, avant ou après lui, avaient parlé de la mer et des marins.

Personnellement, sauf dans un chapitre de *Précaution* (30), Cooper ne s'était jamais risqué sur cet océan qui devait être le théâtre principal de son nouvel ouvrage. Quel secours lui offraient ses devanciers, tant poètes que prosateurs ?

Etant donné ce que nous savons des études de Cooper à

---

(28) Paragraphes 3 et 4.

(29) *Ibid.* parag. 3.

(30) Cf. chap. 41. *Vide supra*, chap. VI, p. 274 et p. 286; noté 100.



Yale, nous n'aurons pas la naïveté de supposer qu'il aurait pu songer sérieusement à s'inspirer de l'antiquité classique, et, malgré ce que nous avons dit de son aptitude à lire le latin à livre ouvert (31), nous ne sommes aucunement tenté de transposer, à son sujet, la fameuse anecdote sur Chateaubriand, et de croire qu'il aurait été capable de s'écrier, au milieu des éléments déchaînés : « O tempête, tu n'es pas encore si belle que *Virgile* t'a faite ! » (32)

Dans les temps modernes, les relations de voyage — depuis la précieuse compilation d'Hakluyt et de Purchas jusqu'aux récits des navigateurs du dix-huitième siècle — constituaient certes une mine inépuisable de faits et de sujets, mais un marin doué d'une puissante imagination n'avait que faire de tout ce métal brut, dont un terrien comme De Foe avait dû tirer presque toute la substance de ses chapitres d'aventures maritimes (33) — sans d'ailleurs réussir complètement à donner à ses gens de mer cet air de réalité qui est si caractéristique d'autres parties de son œuvre.

Quant au métal façonné, et digne en même temps de trouver grâce aux yeux d'un marin de profession, on sait combien il est rare, même dans la littérature anglaise, avant l'entrée en scène de Smollett (34) : le portrait d'un maître au grand cabo-

(31) *Vide supra*, chap. III, p. 144, et note 87.

(32) Cf. V. GIRAUD, *Nouvelles Etudes sur Chateaubriand*, Paris, Hachette, 1912, p. 164. A propos du voyage de Chateaubriand en Amérique, l'auteur cite les souvenirs de l'abbé Edouard de Mondésir :

« Nous eûmes, pendant la traversée, plusieurs coups de vent. Une fois même, nous essayâmes une tempête. M. de Chateaubriand, plein de ses auteurs grecs, et grand imitateur des héros d'Homère, se fit, comme Ulysse, attacher au mât du milieu où il fut couvert des vagues de la mer et bien battu du vent. Mais bravant l'air et l'eau, il s'encourageait en criant : « O tempête, tu n'es pas encore si belle qu'Homère t'a faite ! »

(33) Voir la thèse de P. DORTIN, *Daniel de Foe et ses Romans*, Paris, Presses Universitaires, 1924, 2<sup>e</sup> partie, chap. 1, et 3<sup>e</sup> partie, chap. 3 (à propos de *Robinson Crusoe* et de *Captain Singleton*).

(34) Le « métal » peu ou mal travaillé, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue maritime, est évidemment assez abondant, comme on pourra s'en rendre compte en feuilletant la volumineuse étude du

tage dans le prologue des *Contes de Cantorbéry* (35), le bosseman de la *Tempête* (36), le Ben Legend de Congreve dans *Amour pour Amour* (1695) (37) et surtout les marins de Charles Shadwell dans *La Belle Quakeresse de Deal ou les Humeurs de la Flotte* (1710) (38), en particulier le commodore Flip et le capitaine Mizen — la brute de la vieille école et le petit-maître — qui semblent annoncer les peu sympathiques capitaines de *Roderick Random*, Oakum et Whiffle. Après Smollett, un marin ayant assez de goût pour refuser de prendre tout ce qui est imprimé pour de la littérature ne pouvait guère retenir que trois noms, ceux de William Falconer, de Freneau et de Byron (39).

---

commander Ch. N. ROBINSON, intitulée *The British Tar in Fact and Fiction*, op. cit. D.

(35) Cf. ROBINSON, pp. 46-48, et J. DOUADY, *La Mer et les Poètes Anglais*, op. cit. D., chap. 2, pp. 25-31.

Nous sommes loin d'être insensible à la profondeur du sentiment qui anime le poème anglo-saxon *The Seafarer*, auquel E. LEGOUIS tout au moins a rendu en France un hommage mérité. (Cf. *Littérature Anglaise*, pp. 26-28). Mais E. Legouis nous avertit lui-même (p. 15) que le *Codex Exoniensis*, dans lequel se trouve ce poème, fut « à peu près oublié jusqu'en 1826 », c'est-à-dire jusqu'après la publication du *Pilote*.

(36) Cf. ROBINSON, pp. 71-73 et DOUADY, chap. 5, pp. 88-91.

(37) Cf. ROBINSON, pp. 201-03.

(38) *Ibid.*, chap. 10, pp. 204-24.

(39) Les chansons de CHARLES DIBDIN ont eu le mérite d'attirer sur le marin anglais la sympathie du grand public, à l'époque des guerres napoléoniennes — tout comme certains poèmes de Kipling ont rendu Tommy Atkins populaire sous Victoria. Mais ses ballades sont loin d'avoir la valeur littéraire de celles de Kipling, et, bien qu'il assure avoir fait trois voyages pour acquérir le vocabulaire nautique (Cf. ROBINSON, p. 419), il ne semble pas qu'il soit irréprochable au point de vue technique. L'opinion générale est même qu'il se vante par trop quand il écrit dans ses Mémoires (vol. 1, p. 8) : « My songs have been the solace of sailors in long voyages, in storms, in battles, and they have been quoted in mutinies to the restoration of order and discipline. »

Voir à ce sujet DOUADY, pp. 174-75 et surtout un article de *Blackwood's* (octobre 1829, pp. 570-85) dans lequel les officiers d'une frégate démontrent à un digne marchand de la Cité de Londres que son « Shakespeare de la mer », et son « poète lauréat de l'océan », n'est en somme qu'un marin d'eau douce.

Voir en particulier p. 577 : « What! does he dare say, and has the

Selon toute probabilité Cooper ne connaissait pas plus la pièce de Shadwell que celle de Congreve (40). Chaucer et Shakespeare ne pouvaient lui être d'aucun secours, sauf pour des épigraphes de chapitres (41), vu la brièveté des passages consacrés au maître caboteur et au bosseman, et nous savons par ailleurs que Cooper, malgré son culte pour le grand Will, était loin de partager l'admiration du Dr. Johnson pour les connaissances nautiques de l'auteur du *Roi Lear* (42). Restaient donc, dans l'ordre chronologique, Smollett, Falconer, Freneau et Byron.

Plus clairvoyant que les invités de Wilkes, Cooper comprenait que les chapitres maritimes de *Roderick Random* et de

effronterie to put it in *print* too, that sailors have nothing else to do in hot battles and heavy breezes, but to baal and bellow about the decks his mongrell, sentimental, seek'ning, looerly trash? »

Et aussi, p. 581 : « ...to me it appears that the true merit of Dibdin consists, not in providing *recreation* for the sailors themselves — for where there is manifest error there can be no possible pleasure — but in so eulogizing the tar and his exploits, as to induce landsmen, which (sic) form the greater body of the nation, to appreciate the services of seamen — to entertain a high opinion of their gallantry, generosity, honesty, and, though last, not least, their recklessness of character... Since Dibdin's time... the compound word « sea-brute », which, as applied to sailors, was wont to be a commonplace on shore, has become obsolete. For this service, seamen perhaps owe Dibdin their thanks; and in performing this, his nautical ignorance and false metaphors have been no obstacle. »

Notons toutefois que ROBINSON (pp. 348-50) assure que les chansons de Dibdin étaient chantées dans la marine, et qu'il cite une verte réplique du *Colburn's United Service Journal* à *Blackwood's*.

COLERIDGE avait publié son *Ancient Mariner* dans les *Lyrical Ballads* en 1798, mais ce grandiose et mystérieux poème baigne dans l'irréel, et ses « visions d'apocalypse » n'ont que des rapports lointains avec les superstitions ordinaires des gens de mer. Cf. DOUADY, chap. 11.

Pour SCOTT voir les objections de Cooper au cours du dîner chez Wilkes.

(40) Ces deux pièces avaient eu, il est vrai, un succès durable sur la scène anglaise, mais pendant le dix-huitième siècle seulement. Cf. ROBINSON, pp. 202 et 206.

(41) Quelques paroles du bosseman seront utilisées comme épigraphe dans le *Corsaire Rouge* (chap. 16).

(42) Voir dans *England*, lettre 1, mil. (lettre adressée à W. B. Shu-

*Peregrine Pickle* n'avaient pas peu contribué au succès de ces deux romans, mais cela n'empêchait pas les enseignements qui se dégageaient de l'œuvre de Smollett d'être strictement limités. En premier lieu — soit qu'il eût douté du public, soit qu'il se fût défié de ses propres forces — Smollett n'avait pas écrit de roman maritime au sens complet du terme. Il y avait, dans *Roderick Ransom*, bien autre chose que l'expédition de Carthagène (43), et *Peregrine Pickle* n'était pas simplement une chronique des faits et gestes de trois vieux loups de mer dans un paisible village d'Angleterre (44). En second lieu, si l'on pouvait, sans exagération, affirmer qu'avec Smollett le marin anglais était vraiment entré dans la littérature, il fallait bien reconnaître qu'on ne pouvait en dire autant de l'océan et des navires.

Fidèle à l'esprit de son siècle, Smollett s'était attaché à l'étude de l'homme dans ses rapports avec ses semblables, et, avec une rare vigueur, il avait composé cette fameuse galerie de portraits de marins, dans laquelle de braves cœurs — comme le lieutenant Bowling et le matelot Jack Rattlin — voisinent avec des brutes comme le capitaine Oakum et le midshipman Crampley, avec des efféminés comme le capitaine Whiffle, avec de venimeux hypocrites dans le genre du docteur Mackshane, et avec le tonitruant commodore Trunnion.

---

brick, alors capitaine) la critique du passage du *Roi Lear* (Acte IV, scène 6, vers 15-23) sur la vue que l'on a des falaises de Douvres :

« Dr. Johnson has complimented Shakespeare for his knowledge of nautical phrases; but this is a mistake into which neither you nor I will be so likely to fall. In the quotation I have just given you, the great bard makes the gradation in diminutiveness pass from the ship to her boat, and from the boat to the buoy! This is poetry, and as such it is above comment; but one of the craft would have been more exact. »

Voir aussi dans le *Knickerbocker Magazine* (avril 1838, p. 385) la réplique de Cooper à un collaborateur de la *Quarterly Review* qui avait pris la défense de Shakespeare.

(43) Le récit de cette expédition n'occupe que le sixième du roman. (Chap. 24 à 37 incl.)

(44) Cette chronique ne comporte qu'une trentaine de chapitres sur un total de 106.



Smollett s'était également penché, avec une espèce d'avidité, sur toute cette humanité trouble qui vivait entassée à bord des navires de guerre de son temps, et il en avait tracé un tableau d'ensemble, souvent grossier, parfois même révoltant, mais dont personne ne songeait à contester la puissance (45). Quant au décor dans lequel s'agitaient les personnages de premier plan et toute cette foule anonyme, Smollett ne lui avait accordé qu'une importance secondaire, et lorsqu'il l'avait décrit, il l'avait fait en réaliste et en terrien.

Par tempérament, aussi bien qu'en raison des circonstances, l'aide-chirurgien qui avait pris part à l'expédition de Carthagène sur un des plus grands vaisseaux de la flotte n'avait jamais vu, dans ce navire, un être animé, obéissant tel un noble coursier à la volonté de son maître, et il ne s'était pas attardé à décrire ses évolutions. A en juger par la peinture qu'il en avait faite, le prototype du *Thunder* — était-ce le *Cumberland* ? (46) — n'avait dû être pour lui, selon le mot célèbre du Dr. Johnson, qu'une prison où l'on courait par surcroît le risque de se noyer (47). L'océan, lui, ne semblait guère l'avoir intéressé en temps ordinaire (48). Loin d'éprouver une sensation d'isolement au centre d'un immense horizon, il n'avait eu

(45) Cf. *Roderick Random* : les victimes de la presse à fond de cale (chap. 24, déb.) — l'infirmerie (chap. 25, fin et 26, déb.) — la revue des malades sur le gaillard d'arrière (chap. 27, mil.) — le poste des blessés pendant un combat (chap. 32, déb.) — le pillage traditionnel avant le naufrage (chap. 37, mil.).

(46) Cf. ROBINSON, p. 268.

(47) Cf. la biographie de Smollett par D. HANNAY, *op. cit.* D, chap. 5, p. 97.

Le texte exact donné par BOSWELL pour 1776 (ed. R. INGPEN, London, Pitman, 1907, vol. 1, p. 576) est le suivant : « He took occasion to enlarge, as he often did, upon the wretchedness of a sea-life. « A ship is worse than a jail. There is, in a jail, better air, better company, better convenience of every kind ; and a ship has the additional disadvantage of being in danger. When men come to like a sea-life, they are not fit to live on land. »

(48) Voir la sécheresse des détails qu'il donne sur le début de la traversée jusqu'à la première tempête (chap. 28, déb.) : « Meanwhile we

d'yeux que pour l'exiguité du réduit qu'il partageait avec ses collègues (49), et les odeurs nauséabondes qui avaient assailli ses narines (50) lui avaient fait oublier que les vents du large balayaient le pont et enflaient les voiles à quelques pieds au-dessus de sa tête (51). Enfin, des tempêtes et des combats navals, il n'avait gardé qu'une impression d'horreur, de tumulte et de confusion (52). Le sublime spectacle de l'océan déchaîné, la grandeur du marin triomphant des éléments par l'intelligence et la manœuvre, la vaillance du navire qui lutte et résiste comme un être vivant, la gloire qui illumine le carnage, Smollett n'avait presque rien vu, rien senti de tout cela.

Ce qui manquait à l'auteur de *Roderick Random*, Cooper le trouvait en partie chez William Falconer, dont le *Naufrage* (1762) passait encore à cette époque pour un des grands, des très grands poèmes maritimes.

Si réel en effet que soit l'ennui que distille, pour la plupart des lecteurs modernes, ce bizarre mélange de « didactisme » nautique et d'érudition classique — présenté par surcroît sous la forme de distiques héroïques, farcis de tropes et de

---

weighed anchor... on our way to the Downs... We staid not long at the Downs, but took the benefit of the first easterly wind to go round to Spithead; where, having received provisions on board for six months, we sailed from St. Helen's in the grand fleet bound for the West Indies... We got out of the Channel with a prosperous breeze, which died away, leaving us becalmed about fifty leagues to the westward of the Lizard; but this state of inaction did not last long... »

(49) Cf. chap. 24, fin.

(50) Cf. chap. 24 et 25 fin, et 26 déb.

(51) On objectera, peut-être, que les descriptions auxquelles nous renvoyons le lecteur dans les deux notes précédentes se placent à un moment où le navire est encore au mouillage, à l'embouchure de la Tamise (at the Nore). Mais nous ferons remarquer que Smollett ne nous dit pas, par la suite, que les impressions de son héros se sont modifiées au cours de la traversée.

(52) Pour la *tempête*, voir chap. 28, mil.: « ... next night our main-top-sail was split by the wind, which, in the morning, increased to a hurricane. I was wakened by a most horrible din, occasioned by the play of the gun-carriages upon the decks above, the cracking of cabins, the howling of the wind through the shrouds, the confused noise of the ship's crew, the pipes of the boatswain and his mates, the trumpets of

tournures nobles (53) — on ne saurait oublier que, vers 1817, l'auteur de l'*Ancient Mariner* offrait à une dame un exemplaire du *Naufrage*, accompagné de quelques strophes très élogieuses pour Falconer (54), et que Bryon, en 1821, proclamait l'immense

the lieutenants, and the clanking of the chain-pumps... The sea was swelled into billows mountain-high, on the top of which our ship sometimes hung as if it were about to be precipitated to the abyss below ! Sometimes we sank between two waves that rose on each side higher than our topmast-head, and threatened by dashing together to overwhelm us in a moment!... a number of officers and sailors ran backward and forward with distraction in their looks, hallooing to one another, and undetermined what they should attend to first... While I considered this scene with equal terror and astonishment, one of the main braces broke, by the shock whereof two sailors were flung from the yard's arm into the sea, where they perished, and poor Jack Rattlin thrown down upon the deck, at the expense of a broken leg. »

Pour les *combats* voir chap. 29, mil. : « The reader may guess how I passed my time, lying in this helpless situation [« loaded with irons, and stapled to the deck »], amidst the terrors of a sea-fight; expecting every moment to be cut asunder or dashed in pieces by the enemy's shot!... however, I concealed my agitation as well as I could, till the head of the officer of marines, who stood near me, being shot off, bounced from the deck athwart my face, leaving me well-nigh blinded with brains. I could contain myself no longer, but began to bellow with all the strength of my lungs; when a drummer, coming towards me, asked if I was wounded, and, before I could answer, received a great shot in his belly, which tore out his entrails, and he fell flat on my breast. This accident entirely bereft me of all discretion... The engagement lasted till broad day, when Captain Oakum, finding he was like to gain neither honour nor advantage by the affair, pretended to be undeceived by seeing their colours; and, hailing the ship with whom he had fought all night, protested he believed them Spaniards, and the guns being silenced on each side, ordered the barge to be hoisted out, and went on board of the French commodore. »

Voir également chap. 32, fin : « I... followed him immediately to the quarter-deck, through a most infernal scene of slaughter, fire, smoke, and uproar! »

(53) Sur cet aspect du *Naufrage*, voir DOUADY, chap. 10, pp. 190-95.

(54) Ces strophes furent publiées d'abord dans *Sibylline Leaves* (1817). Cf. *To a Lady, with Falconer's « Shipwreck »* :

« ... Our sea-bard sang this song! which still he sings,  
And sings for thee, sweet friend!...

Say then, what Muse inspired these genial strains,  
And lit his spirit to so bright a flame?... »

supériorité de ce poème sur tous les ouvrages du même ordre (55). Formés à l'école de Pope et de Johnson, les écrivains du début du dix-neuvième siècle pouvaient mieux que nous s'accommoder de la « diction poétique » de Falconer, ainsi que de la monotonie de ses décasyllabes à rimes plates, et concentrer par suite toute leur attention sur l'originalité et la hardiesse de son attitude. A leurs yeux — et ici encore nous ne faisons que paraphraser Byron (56) — Falconer était avant tout un marin-poète, un vrai marin doublé d'un bon poète, qui, ayant pris pour sujet une catastrophe maritime à laquelle il avait miraculeusement échappé, n'avait pas hésité à la décrire en se servant des termes techniques appropriés, et ce, avec autant d'audace que de bonheur.

Le fait que Cooper avait emprunté deux vers du *Naufrage*, pour servir d'épigraphe au chapitre XXIV des *Pionniers*, prouve qu'avant même d'avoir conçu le projet d'écrire un roman maritime il connaissait et appréciait l'œuvre de Falconer. Il n'est donc pas téméraire d'imaginer qu'au moment où il allait mettre le *Pilote* en chantier, et où il se préoccupait de combler les lacunes laissées par Smollett, Cooper s'avisa que l'auteur du *Naufrage* avait fait œuvre nettement originale en s'efforçant d'intéresser le lecteur au détail des manœuvres, et en lui faisant comprendre la tragique beauté de la lutte de l'homme et de son vaillant navire contre la fureur des vents et des flots coalisés (57).

(55-56) Le *South Devon Monthly Museum*, dans une étude intitulée : *A Critical Dissertation on Falconer's Shipwreck* (vol. 5, mars, avril, mai, 1835, pp. 130-158-201), cite (avril 1835, p. 159) un fragment d'une lettre de BYRON à John Murray datée de Ravenne, le 7 février 1821 :

« What, says he, makes Falconer's « Shipwreck » so infinitely superior to all others ? It is the admirable application of the terms of art to his subject. His is a poet sailor's description of the sailors' fate — and how has he been able to perform this ? because he *was* a poet, and in such hands art is not less ornamental than nature. »

On notera que ce texte n'est pas exactement conforme à la version de la lettre donnée dans l'édition *Prothero (Letters and Journals*, London, Murray, 1901, vol. 5, p. 551).

(57) Voir les éloges des contemporains (*Monthly Review*, vol. 27,



Pour ce qui est de Freneau, en qui ses contemporains ne voyaient guère que le barde de la révolution américaine,

pp. 197-201, sept. 1762): « The ship, putting to sea from the port of Candia, the Poet takes an opportunity of making several beautiful marine descriptions, such as the prospect of the shore, a shoal of dolphins, a water-spout, the method of taking an azimuth, working the ship, &c.

In the second canto, the ship having cleared the land, the storm begins, and with it the consultations of the pilot, and operations of the seamen; all which the poet has described with an amazing minuteness, and has found means to reduce the several technical terms of the marine into smooth and harmonious numbers. »

Voir aussi la façon de prendre un ris pour soulager le navire (chant II, vers 125-36, 6<sup>e</sup> éd., 1785):

« But see! in confluence borne before the blast,  
Clouds roll'd on clouds the dusky noon o'ercastr;  
The blackening ocean curls; the winds arise;  
And the dark scud in swift succession flies.  
While the swoln canvas bends the masts on high,  
Low in the wave the leeward cannon lie.  
The sailors now, to give the ship relief,  
Reduce the topsails by a single reef.  
Each lofty yard with slacken'd cordage reels,  
Rattle the creaking blocks, and ringing wheels.  
Down the tall masts the topsails sink amain;  
And, soon reduc'd, assume their post again. »

Voir encore les commandements provoqués par le passage d'un grain (*ibid.*, vers 143-166):

« A squall deep low'ring blots the southern sky,  
Before whose boisterous breath the waters fly.  
It's weight the topsails can no more sustain,  
*Reef topsails, reef*, the boatswain calls again!...  
Their task above thus finish'd they descend,  
And vigilant th'approaching squall attend.  
It comes resistless, and with foaming sweep,  
Upturns the whitening surface of the deep...  
With ruin pregnant now the clouds impend,  
And storm and cataract tumultuous blend.  
Deep on her side the reeling vessel lies —  
Brail up the mizen quick! the master cries,  
Man the clue-garnets! let the main-sheet fly! —  
The boisterous squall still presses from on high,  
And swift, and fatal as the lightning's course,  
Thro' the torn main-sail bursts with thundering force. »

Cooper ne ressentait sans doute pas l'admiration que nous éprouvons aujourd'hui pour ce poète né trop tôt dans un monde trop neuf, mais dont la muse ne s'était pas résignée à périr avant d'avoir secoué le joug du distique de Pope, dicté la *Vision de Minuit* dix-neuf ans avant l'*Ancient Mariner*, et inspiré le *Chèvrefeuille Sauvage* douze ans avant les « ballades lyriques » de Wordsworth (58). Tout porte à croire cependant que, de même que l'auteur des *Pionniers* avait su reconnaître en Freneau un des premiers poètes de l'âme indienne, de même le futur auteur du *Pilote* devait attacher une importance considérable aux nombreux poèmes maritimes publiés par le premier grand marin-poète de son pays.

Freneau semblait avoir été destiné par le sort à devenir le chantre de la mer, et il ne s'écartait guère de la stricte vérité quand il écrivait plaisamment à un ami en 1789 : « Un schooner est confié à mes soins, humble navire en vérité quand on le compare à ces gigantesques constructions que je vous ai vu tant admirer, mais qui n'en est pas moins capable de faire le voyage d'Europe, et même celui de l'Inde. Lisez l'histoire entière, fouillez les bibliothèques de fond en comble, appelez la tradition à votre aide, compulsez tous les documents, examinez un million de manuscrits sur vélin, sur parchemin, sur papier, sur marbre, sur ce que vous voudrez, et je vous défie de trouver la plus lointaine allusion à aucun poète, en n'importe quel temps et en n'importe quel pays, depuis Hésiode jusqu'à Peter Pindar (59), auquel ait été confié le commandement de quoi que ce soit qui puisse être comparé à ce même bateau que j'ai, dites-vous, le malheur de commander » (60).

---

(58) F. L. PATTEE, introduction de la monumentale édition de Freneau en 3 vol. Princeton Univ. Library. 1902, *op. cit.* D.

(59) Nom de plume du DR. JOHN WOLCOTT, satirique et humoriste anglais, dont l'œuvre exerça une grande influence sur la poésie de Freneau.

(60) Cf. édition PATTEE, introd. p. XLVI. Cette lettre, datée du 14 mars 1789, fut publiée dans *The Freeman's Journal*, le 8 juillet de la même année.

Freneau ignorait évidemment que le Grand Rhétoricien Jean Parmentier, hardi navigateur Dieppois, avait, en 1529, conduit jusqu'à Sumatra la *Pensée* et le *Sacre* — navires de 200 et 120 tonneaux — et qu'il avait eu l'idée particulièrement originale de relever le moral de ses équipages en écrivant à leur intention « une manière d'exhortation en rithme », poème dont plusieurs strophes mériteraient de figurer dans une anthologie des chefs-d'œuvre de la poésie maritime (61). Mais, tout en rendant à Jean Parmentier l'hommage qui lui est dû, force nous est de reconnaître qu'à cette exception près (62) Freneau était bien digne de la place qu'en vertu de ses titres maritimes il revendiquait, en 1789, en tête de la phalange des marins-poètes.

Poète né, Freneau avait su tirer parti de tous les mètres,

---

(61) Cf. *Histoire de la Poésie Française au XVI<sup>e</sup> Siècle* (H. GUY, Paris, Champion, 1910, tome I, pp. 363-72) et *Recueil de Voyages et Documents pour servir à l'histoire de la géographie, XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle, Voyage à Sumatra en 1529*, publié par CH. SCHEFER, Paris, Leroux, 1883.

« Voyant, dit Crignon, plusieurs de ses gens desplaisants et fâchés d'estre sur la mer si longtemps, dont il y en avait largement de repentants par un regret des aises passées, il a composé un petit traicté ou exortation contenant les merveilles de Dieu et la dignité de l'homme pour leur donner cuer de persister et s'esforcer à parfaire la dicte navigation où il a été tousiours bien obey et reveré de ses gens. » (Introduction, pp. VI-VII).

Comme exemple de strophe marine, voir la suivante (p. 122):

« Qui cognoistra les merveilles de mer,  
L'horrible son plein de peril amer  
Des flotz esmeus et troublés sans mesure?  
Qui la verra par gros ventz escumer,  
Pousser, fumer, sublimer, se abysmer  
Et puis, soubdain tranquille, sans fracture?  
Qui cognoistra son ordre et sa nature?  
Mais qui dira: j'ay veu telle adventure,  
Sinon celluy qui navigue dessus. »

(62) Mme ROSA VALLESE, dans sa thèse sur *Le thème de la mer dans l'œuvre de Chateaubriand* (Univ. de Besançon, 1934), signale (p. 25) que l'auteur de *Tristan et Iseult* a dû être à la fois « poète et navigateur habile », mais sa nef ne pouvait évidemment se comparer, ni aux vaisseaux de Parmentier, ni au schooner de Freneau.

et il était curieux de constater qu'une de ses meilleures pièces maritimes, la capture de l'*Aurore* par la frégate anglaise *Iris*, au premier chant du *British Prison Ship* (63), était écrite en distiques héroïques. Malgré son séjour à Yale, Cooper devait sans doute trouver de trop les allusions mythologiques dont le jeune émule de Falconer avait cru bon de faire usage, mais il ne pouvait qu'apprécier le fragment consacré à la construction de l'*Aurore*, et dans lequel le lecteur moderne, s'il est gêné par le rythme un peu hâletant du distique, n'est aucunement choqué par un heureux emploi des termes techniques. Quant aux deux meilleurs passages maritimes du poème, il suffira de les citer pour qu'on se rende compte de l'impression qu'ils pouvaient produire sur un marin comme Cooper.

Le premier est une description de la frégate en train de fondre sur sa proie :

*Too soon the Seaman's glance, extending wide,  
Far distant in the east a ship espy'd,  
Her lofty masts stood bending to the gale,  
Close to the wind was brac'd each shivering sail;  
Next from the deck we saw the approaching foe,  
Her spangled bottom seem'd in flames to glow  
When to the winds she bow'd in dreadful haste  
And her lee guns lay delug'd in the waste:  
From her top-gallant flow'd an English Jack;  
With all her might she strove to gain our track,  
Nor strove in vain — with pride and power elate,  
Wing'd on by hell, she drove us to our fate;  
No stop no stay her bloody crew intends,  
(So flies a comet with its host of fiends)  
Nor oaths, nor prayers arrest her swift career,  
Death in her front, and ruin in her rear (64).*

---

(63) Poème écrit en 1780 et basé sur les aventures personnelles de Freneau. Cf. PATTEE, vol. 2, p. 18.

(64) « Trop tôt, hélas, le regard circulaire de la vigie || Aperçut au loin, vers l'est, une frégate. || Ses hauts mâts se courbaient sous la rafale, || Et chaque voile frémissante était brassée au plus-près. || Puis ce fut du pont que l'on vit l'approche de cette ennemie. || Sa carène bigarrée semblait littéralement flamboyer || Quand elle cédait au vent dans sa hâte terrible || Et noyait sous les flots toute une bordée de ses canons. ||



Pour ce qui est du second passage, on peut trouver exagéré le jugement de F. L. Pattee, qui le considère comme « unique en littérature » (65). Cooper, en tout cas, devait apprécier les efforts du poète qui, en 1780, avait essayé d'effectuer un compromis entre la dignité du distique classique et l'énergique langage d'un marin exaspéré :

*Now, while for combat some with zeal prepare,  
Thus to the heavens the Boatswain sent his prayer:  
List, all ye powers that rule the skies and seas!  
Shower down perdition on such thieves as these,  
Fate, strike their hearts with terror and dismay,  
And sprinkle on their powder salt-sea spray!  
May bursting cannon, while his aim he tries,  
Destroy the Gunner and be-damn his eyes! —  
The chief who awes the quarter-deck, may he,  
Tripp'd from his stand, be tumbled in the sea.  
May they who rule the round top's giddy height  
Be canted headlong to perpetual night;  
May fiends torment them on a leeward coast,  
And help forsake them when they want it most —  
From their wheel'd engines torn be every gun —  
And now, to sum up every curse in one,  
May latent flames to save us, intervene,  
And hell-ward drive them from their magazine! (66)*

---

A son mât de perroquet flottait le pavillon d'Angleterre. || De toutes ses forces elle tâchait de rejoindre notre route, || Et n'y réussissait que trop bien. Enivrée d'orgueil et de puissance, || Aidée par l'enfer qui lui donnait des ailes, elle nous poussait à notre perte. || Aucun arrêt, aucun répit n'est à attendre de son équipage sanguinaire. || (Ainsi vole une comète escortée de son armée de démons) || Ni imprécations ni prières n'entravent la rapidité de sa course; || Elle sème la mort devant elle et ne laisse que ruines sur son passage. »

(65) *Op. cit.* D. *Introd.* p. CVIII.

(66) « Et maintenant, tandis que certains se préparent avec zèle au combat, || Voici la prière que le bosseman adresse au ciel: || Prêtez l'oreille, ô puissances qui régnerez dans les cieux et sur l'onde! || Faites pleuvoir la destruction sur ces voleurs fieffés. || O destin, frappe leurs cœurs de terreur et de consternation, || Et arrose leur poudre d'écume salée! || Que le canonnier qui pointe sa pièce || Perde, et la vue, et la vie, dans l'explosion de son engin d'enfer! — || Que le chef qui fait tout trembler sur le gaillard d'arrière || Tombe de son poste et dégringole

Dans les ballades consacrées aux combats navals de la révolution et de la guerre de 1812, le poète s'était naturellement senti plus à l'aise, mais cela ne l'avait pas empêché de se montrer inégal, et les préférences de Cooper devaient aller à la fameuse ballade de Paul Jones et du *Bonhomme Richard*, ballade à laquelle nous devons peut-être le mystérieux personnage du Pilote :

*... 'Twas Jones, brave Jones, to battle led  
As bold a crew as ever bled  
Upon the sky-surrounded main;  
The standards of the Western World  
Were to the willing winds unfurl'd  
Denying Britain's tyrant reign...*

*She felt the fury of her ball,  
Down, prostrate down, the Britons fall;  
The decks were strew'd with slain;  
Jones to the foe his vessel lash'd;  
And, while the black artillery flash'd,  
Loud thunders shook the main... (67)*

dans les flots. || Que ceux qui commandent dans les hunes vertigineuses || Soient précipités, tête première, dans la nuit éternelle. || Puissent des démons les tourmenter sur une côte toujours battue des vents, || Et que tout secours leur fasse défaut quand ils en auront le plus besoin — || Que chaque canon soit arraché à son affût roulant — || Et maintenant, pour résumer toutes mes malédictions en une seule, || Que la flamme qui couve intervienne pour nous sauver, || Et que l'explosion de leurs soutes les envoie au diable qui les attend! »

(67) Voici d'abord une adaptation de la première de ces strophes admirables :

« L'intrépide Paul Jones menait à la bataille  
Des hommes qui, sous la mitraille,  
Valaient les plus fameux de ces marins illustres  
Qui versèrent leur sang et moururent en braves  
Sur l'océan cerclé d'azur.

Les pavillons du Nouveau Monde,  
Flottant au vent qui les seconde,  
Défiaient d'Albion le règne tyrannique...

La seconde strophe pourrait se rendre comme suit :

« C'est alors que, sur la frégate, s'abattit la rafale de nos boulets.

Il y avait loin évidemment de ces quelques poèmes et fragments de poèmes à l'ouvrage de longue haleine que Cooper méditait, mais ce devait être un certain encouragement, pour le futur auteur du *Pilote*, que de sentir qu'un de ses compatriotes avait su exprimer — sous une forme plus émouvante et plus moderne que celle de Falconer — la poésie qui s'attachait à un navire et à ses évolutions, et cela dans la bataille aussi bien que dans le calme ou la tempête.

Par contre Cooper ne pouvait que constater que Freneau n'avait guère mis en valeur la poésie de l'océan lui-même. On rencontrait sans doute, ici et là, quelques beaux vers, et deux ou trois strophes dans le genre de la suivante :

*But look not there for verdant fields —  
Far different prospects Neptune yields;  
Green seas shall only greet the eye,  
Those seas encircled by the sky,  
Immense and deep — come then with me  
And view the wonders of the sea (68).*

Mais trop souvent l'homme du dix-huitième siècle avait parlé d'*inhospitable main* et d'*uncivil deep* ; trop souvent aussi le capitaine caboteur avait dicté au poète des strophes moins héroï-

Abattus, fauchés par douzaines, les Anglais demeurent prostrés.

Les ponts étaient jonchés de morts.

Jones s'accroche alors au flanc de l'ennemi

Et, tandis que les noirs canons vomissaient des éclairs,

Le tonnerre des détonations faisait trembler jusqu'à l'océan même. »

Il est presque inutile d'ajouter que cette dernière strophe n'a que très peu de rapports avec la vérité historique. (Voir COOPER lui-même, *Naval History*, vol. I, pp. 191-95).

(68) Cf. PATTEE, vol. I, p. 291 (*Captain Jones's Invitation*):

« Mais ne viens pas chercher de riantes campagnes.

Bien différents sont les spectacles que nous donne Neptune.

Seules des mers glauques s'offriront à ta vue,

Des mers encerclées par le ciel,

Mers immenses et profondes — viens donc avec moi

Contempler les merveilles de l'océan. »

ques, respirant surtout la nostalgie des îles hospitalières ! (69)

La véritable poésie de l'océan, Cooper ne pouvait la trouver, dans la littérature anglaise (70), que chez son contemporain Byron, et cela non pas dans le naufrage de *Don Juan*, qui est écrit dans le mode « narquois » (71), ou dans les rares nota-

(69) Cf. PATTEE, *op. cit.* D., vol. 3, p. 231: « *Lines Written at Sea* » (édition de 1809):

« No pleasure on earth can afford such delights,  
As the heavenly view of these tropical nights:  
The glow of the stars, and the breeze of the sea,  
Are heaven — if heaven on Ocean can be...

What pity that here is no insular spot,  
Where quarrels, and murder, and malice are not:  
Where a stranger might land, to recruit his worn crew,  
Replenish the casks, and the water renew.

On this Empire of waves, this expanse of the main,  
In the track we are sailing, no island is seen:  
The glow of the stars, and the breath of the wind  
Are lost! — for they bring not the scent of land! »

(70) Aurait-il pu, en 1823, la trouver en France dans l'œuvre de Chateaubriand? Nous ne le croyons pas. On remarquera en effet que c'est surtout dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* — et notamment dans la version qu'il y donne de son voyage en Amérique — que Chateaubriand s'affirme à la fois grand peintre et grand poète de la mer.

On peut même se demander si la version définitive des *Mémoires* ne doit pas beaucoup, au point de vue maritime, à l'influence qui a pu être exercée sur Chateaubriand par la vogue de Cooper, de ses rivaux et de ses disciples.

Comparer la première version du *Voyage en Amérique* (publiée en 1827) et la version des *Mémoires*, écrite paraît-il en 1811-12, mais publiée en 1849 seulement et plusieurs fois remaniée peut-être.

(71) Le chant II, où se trouve le récit du naufrage, avait été publié en 1819 avec le chant I.

Les strophes 52 et 53, qui décrivent si pathétiquement l'horreur du naufrage même, font évidemment exception.

Nous empruntons le terme « narquois » au commentaire de J. DOUADY, p. 233.



tions marines du *Corsaire* (72), mais dans les quelques strophes qui, au début du chant III et à la fin du chant IV de *Childe Harold*, avaient — en dépit des inexactitudes que certains critiques se sont plu à y relever (73) — communiqué au grand public le *frisson de terreur admirative* qu'un nageur intrépide, à l'âme farouche et romantique, avait ressenti au milieu des vagues et des brisants (74).

Chez Smollett, Falconer, Freneau et Byron réunis, Cooper trouvait donc tous les éléments dont il pouvait faire usage dans un roman maritime, mais le fait que chacun de ses devanciers avait exploité, avec succès, certains de ces éléments ne l'autorisait aucunement à escompter la réussite d'un ouvrage qui résulterait de leur combinaison — surtout devant les critiques et les réserves de son entourage et de ses amis les plus sincères.

Dans de pareilles conditions, ce qu'il est nécessaire d'expliquer, ce ne sont pas les hésitations de Cooper, mais bien plutôt les motifs de sa persévérance. La préface de 1849, et la première lettre d'*England*, nous racontent en détail comment les éloges assez inattendus qu'un ami anglais et un officier de

(72) A signaler cependant les deux vers bien connus (chant I, st. 3):

« She walks the waters like a thing of life,  
And seems to dare the elements of strife. »

(73) Cf. DOUADY, pp. 224-29, pour une critique particulièrement dure des strophes 179-84 du chant IV.

(74) Voir surtout chant IV, st. 184: « And I have loved thee, Ocean!... » Il est à remarquer que, dans la lettre à John Murray citée plus haut (Cf. note 55), Byron se vantait de la supériorité que sa qualité de grand nageur lui donnait sur la plupart des poètes de son temps: « I look upon myself as entitled to talk of naval matters, at least to poets: — with the exception of Walter Scott, Moore, and Southey, perhaps, who have been voyagers, I have *swum* more miles than all the rest of them together now living ever *sailed*, and have lived for months and months on shipboard... »

Evidemment Byron ignorait FRENEAU, comme ce dernier ignorait JEAN PARMENTIER ! (*Vide supra*, p. 442).

marine firent des premiers chapitres du *Pilote* décidèrent, en quelque sorte, de l'achèvement et de la publication de l'ouvrage (75). Mais cela ne nous explique toujours pas ce qui soutint Cooper pendant qu'il rédigeait ces mêmes chapitres.

Il nous semble que ce dut être la conscience qu'il avait d'être particulièrement qualifié pour la tâche à laquelle il s'était attelé. Marin comme Falconer et Freneau, il n'était pas obligé de serrer la côte d'aussi près que l'auteur du *Pirate*, et il pouvait hardiment s'aventurer en pleine mer, et s'y abandonner à son imagination et à sa fantaisie, alors que Smollett avait jugé prudent de ne se fier qu'à sa mémoire, et aux souvenirs précis d'une expédition à laquelle il avait effectivement participé.

En ce qui concernait l'emploi des termes techniques, Cooper devait se sentir capable de faire mieux que ses devanciers. Smollett s'était surtout servi de ces termes pour émailler d'une façon pittoresque, et souvent comique, le langage de ses loups de mer. Scott, et même Byron, ne les avaient employés qu'avec une prudente réserve. Quant à Falconer et à Freneau, ils avaient été gênés malgré tout par les règles et les traditions de la poésie (76). Or Cooper avait déjà prouvé, par la création

(75) Cf. Préface, paragraphe 4, et *England*, lettre 1, mil.

L'ami anglais ne pouvait être, semble-t-il, que ce James Aitchison qui avait encouragé Cooper à publier *Précaution* — bien que la préface de 1849 nous le dépeigne rempli de préjugés contre la jeune littérature américaine et ajoute qu'il ne s'était pas montré particulièrement tendre pour les ouvrages précédents du même auteur.

L'officier de marine « A kinsman, a namesake, and an old messmate of the author, one now in command of a foreign station » (préface de 1849) ne peut être que *Ben Cooper*, qui, en 1850, devait, malgré son grade de commodore, passer en conseil de guerre pour avoir ramené son navire aux Etats-Unis sans attendre d'être relevé régulièrement, et seulement pour cause de maladie. Il mourut avant d'être jugé. Voir à sa décharge une lettre de Shubrick à Cooper (*Corresp.* p. 649).

(76) Pour FALCONER tout au moins, voir chant II, v. 402-05 :

« Not more adventurous was th' attempt, to move  
The powers of hell, with strains of heavenly love,  
Than mine, to bid th'unwilling muse explore  
The wilderness of rude mechanic lore. »

de l'amiral Howell (*Précaution*), et celle de Ben Pump (*Les Pionniers*), qu'il pouvait rivaliser avec Smollett sur son propre terrain. Pourquoi, dès lors, s'arrêter en si beau chemin ? En déclarant, chez Wilkes, qu'un roman maritime pourrait être écrit avec une précision qui saurait satisfaire les gens de mer, sans pour cela fatiguer le lecteur ordinaire, Cooper avait songé sans aucun doute qu'une proportion raisonnable d'expressions techniques, introduite dans la description des manœuvres et des évolutions des navires, contribuerait à créer une espèce d'atmosphère maritime qui, loin de rebuter les terriens, leur donnerait, par son étrangeté même, l'illusion d'être transportés vraiment sur un élément nouveau pour eux. N'avait-il pas en effet noté avec justesse, dans les *Pionniers*, comment le jargon nautique de Ben Pump avait profondément impressionné la gouvernante du juge Temple, qui, sans rien comprendre aux manœuvres énumérées par son compagnon, s'était fait une idée terrifiante de la tempête qu'il lui décrivait ? (77)

Une fois débarrassé du souci d'être toujours parfaitement intelligible pour les non-initiés, Cooper pouvait laisser son imagination jouer avec la mer, les vents et les navires et montrer à ses contradicteurs que, loin d'être uniforme et monotone, la vie du marin comportait une adaptation constante à des conditions qui changeaient constamment. Surtout il pouvait animer ses navires, donner à chacun une personnalité, décrire en détail leur beauté, leur force, ou leur grâce, les montrer dociles à la voix de leur maître, sûrs d'eux-mêmes et confiants dans l'issue de leur lutte contre les éléments, ou bien désespérés, gémissants, tremblant de toute leur membrure, pathétiques victimes d'un inexorable destin.

Enfin Cooper était profondément sensible à cette poésie de l'océan, que les marins ordinaires ne perçoivent que d'une

---

(77) Voir la première moitié du chap. 15, et notamment la phrase : « I wonder now ! » exclaimed Remarkable, to whom most of the terms used by Benjamin were perfectly unintelligible, but who had a confused idea of a raging tempest, »

manière indistincte (78), et que les grands romantiques anglais commençaient à peine à exprimer, et il devait — ne fût-ce que vaguement — se rendre compte qu'il avait en lui le pouvoir de décrire la tempête comme personne encore ne l'avait fait.

A ces considérations encourageantes auraient pu s'en ajouter d'autres, si Cooper s'était douté qu'il n'était peut-être pas seul à chercher une voie nouvelle et que, dès septembre 1821, *Blackwood's Edinburgh Magazine* avait commencé à publier un roman maritime, *The Man-of-War's Man*, dont l'auteur semblait tout aussi importuné que lui-même — quoique d'une manière différente — par les critiques et les conseils de son entourage. Cet auteur, qui s'intitulait Bill Truck tout en signant S., se donnait pour un vieux retraité de la marine, « an old Greenwich man », et, dès son premier envoi à Christopher North, on ne pouvait douter qu'il ne fût au courant du service dans la flotte britannique. On pouvait, en même temps, s'apercevoir que Bill Truck cherchait à tirer parti de ses connaissances professionnelles pour rivaliser avec Smollett en ce qui concernait le langage des gens de mer, et qu'il était assez fier de ce qu'il appelait sa « *terra et mare phraseology* ».

Le second chapitre — dans le numéro de décembre — était précédé d'une amusante lettre à Christopher North, lettre dans laquelle le digne marin se déclarait obsédé par les critiques de ses amis, qui s'étaient ligués, disait-il, pour l'empêcher de raconter son histoire à sa façon, et qui voulaient l'obliger à présenter aux lecteurs jusqu'aux grands-parents de son héros. Comme de juste, le vieux loup de mer avait commencé par résister aux assauts de ces terriens, mais, impressionné à la fin par leurs critiques, et désireux de prévenir une réaction analogue de la part de Christopher North, il lui envoyait, dans sa lettre, un court résumé de la carrière du héros avant le commencement du roman, c'est-à-dire avant son arrivée comme

---

(78) Cf. *Foreign Quarterly Review* (juillet 1838, p. 424).



volontaire à bord de la corvette *Whippersnapper*, prête à quitter Leith pour Yarmouth.

Ce résumé, qui ne manquait pas de saveur, était d'ailleurs une nouvelle preuve que Bill Truck ne perdait pas de vue son grand devancier, et que certains incidents du début de *Roderick Random* étaient peut-être trop présents à son esprit — ou à celui de ses coadjuteurs (79).

Le chapitre qui suivait était encore dans la note de Smollett, bien qu'il témoignât d'une plus grande connaissance de la marine, et d'un réalisme bien plus modéré. Rien, ou à peu près rien, sur le voyage entre Leith et Yarmouth ; en revanche, en rade de Yarmouth, une description détaillée de la vie à bord d'un bâtiment de garde, sorte de dépôt flottant, où les matelots « qui avaient des navires à eux », et qui atten-

(79) « You must know, then, that Edward's father, from his youth up, was a rampageous, high-spirited, tearing sort of fellow, who thought proper to marry his mother at hap-hazard, without consulting the wishes of a single soul of his family; for which offence he was very properly, like a young mutinous rascal, immediately bundled off, by the grandfather, in the service of the Honourable the East India Company. His mother, shortly after unshipping herself of a son, also disappeared — most people thought in search of her husband — leaving Edward to the care of the old boy, who very honestly, taking a notion of the youngster, fed, and clothed, and schooled him to the mast-head. Being, however, a real chip of the old block, you'll not hinder the young scamp from very early betraying a peculiar address in nosing out every thing that appeared in the shape of a petticoat: nor was it long before his grandfather discovered him on the eve of forming a very improper indissoluble connection with another skittish hop-my-thumb, something like himself. He immediately put in his spoke, and forbade the banns, on which my young sensitive, fretting and fizzing, and fuming like a pot-fire in water, after committing as many extravagances and ridiculous grimaces as a St. Helena monkey, most gallantly blew out the brains of all his future prospects, went down to Leith... and had entered the service, before you would have said Jack Robinson. As he took no pains to conceal the *wise* measure but rather appeared to betray a sort of savage satisfaction in thus affronting his grandfather and all his family, they very properly pocketed their grief, convinced that he had chosen a rougher school-master, and a harder penance, than any they could have had the heart to inflict. »

daient une occasion de les rejoindre, passaient leur temps à brimer les quelques volontaires honnêtes et cette masse de repris de justice et d'individus douteux qui venaient chercher, sur mer, une tranquillité dont ils n'étaient pas sûrs de jouir longtemps à terre.

Même ton dans le premier des deux chapitres qui paraissaient au début de 1822, et où Bill Truck se montrait de plus en plus disposé à transformer le roman en une simple succession de tableaux, sans intrigue véritable ni personnages de premier plan. C'est ainsi qu'il profitait de l'arrivée de son soi-disant héros à bord de la corvette *Totumfog* pour peindre, dans le chapitre III, quelques scènes au cours desquelles il semblait oublier jusqu'à l'existence du jeune volontaire : l'équipage rassemblé pour une allocution du capitaine, les réjouissances à bord avant le départ pour une croisière, quelques brimades, des jeux réclamant agilité, force et adresse, tel celui des Anglais et du hardi boucanier. Pourtant, à défaut de personnages de premier plan, ces scènes colorées, mouvementées, avec leurs conversations prises sur le vif, donnaient du marin anglais en général une idée plus complète, et plus juste, que les romans de Smollett. Et au chapitre IV, lorsque la corvette appareillait et quittait Yarmouth, le lecteur, impressionné par les commandements étranges et la sûreté de la manœuvre, commençait à ressentir obscurément une confiance dans le navire et ses officiers, une joie de s'élancer vers le large, que Smollett n'avait jamais réussi à provoquer. (80).

---

(80) « The arrival of the pilot put an end to this merry conversation, as the boatswain immediately piped *All hands ahoy*. We had hardly time to scamper on deck, when the first Lieutenant bawled through his speaking-trumpet the command to *loose sails*, which made the top-men spring to the rigging with redoubled alacrity. Our herc, in this out-set of business, found himself in no small dilemma, between a willingness to be useful, and an ignorance of all duty; he was, therefore, with a motley herd of landsmen and marines, alternately the follower of the boatswain's mate and the serjeant who, bustling about the deck before them, put the necessary ropes in their hands! »

« Fore-top there — main-top there! » bawled the first Lieutenant.

Malheureusement cette joie avait eu six mois pour se calmer avant l'apparition des chapitres V, VI et VII — octobre et novembre 1822 — et elle ne semblait pas près de renaître avec la nouvelle série de tableaux que *Bill Truck* offrait maintenant aux lecteurs de *Blackwood's*. On s'intéressait sans doute à divers exercices d'entraînement décrits par l'auteur, et on souriait de certaines reparties, de certaines conversations ; on s'apitoyait sincèrement sur le sort d'un petit mousse nègre qui tombait d'une vergue et venait s'écraser sur le pont ; on notait avec plaisir quelques détails sur les Shetlandais ; mais jamais on n'avait l'impression d'être vraiment en mer, jamais on ne se sentait porté par un navire qui, à chaque souple et savante évolution, triomphait de la force aveugle des éléments : l'océan n'était qu'un décor à peine indiqué, la corvette n'était guère qu'une caserne flottante.

---

« Are you ready aloft ! » which being answered in the affirmative, he immediately sung out, « Let fall ! Sheet home ! » and away scampered the deck-hands, helter-skelter with the sheets, until the blocks smacked together. « Belay, belay, men ! » cried the officer. « Man the capstan ! Jump cheerily, my lads. Look out there, forward ! Down there, tierers ! Are you ready below ? » — « All ready, sir. » — « Yo, ho ! where the devil has all our hands got to ? Fore-top there ! main-top there ! Come down here, all of you ! Master Ettercap and Master Pinafore, kick every soul of them out of the tops — a parcel of skulking lubbers ! » — « Ay, ay, sir, » cried the young gentlemen ; and the capstan was speedily crowded. « Look out there, forward ! » again bawled the first Lieutenant ; « Come, my lads, pluck up a spirit, and off she goes — play up fifer ; » and round went the capstan to a good smart step, the men beating excellent time on the hollow sounding deck with their feet, amid the accumulated vociferations of officers of all ranks, who, with their potent commander in presence, vied with each other in the notes of alternate encouragement and ridicule. The anchor was no sooner run up to the cat-head and fished, than the first Lieutenant gave, « *Man the jib and top-sail halliards . . . Hoist away* ». The yards ascended, and the jib ran up its stay gaily ; top-gallant-sails, royals, and sky-scrapers followed ; and the Totumfog thus gradually unfolding her white bosom to the breeze, was speedily under way, walking like one of our far-famed Prince's Street toasts, steadily through the fleet, in all the glory of new canvass, fresh paint, moderate wind, and fair weather. »

C'était là tout ce qui avait paru du *Man-of-War's Man* à l'époque du dîner chez Wilkes, et rien d'autre ne devait en être publié avant septembre 1823 (81), parce que le langage par trop *imagé* que l'auteur avait prêté aux officiers de marine avait, paraît-il, choqué nombre d'entre eux ! (82) Mais quel encouragement pour Cooper que ces huit chapitres, s'il les avait connus ! Une grande revue avait consenti à publier — et ne renonçait pas encore à publier, malgré les protestations de personnages influents — un roman dont toutes les scènes se passaient à bord d'un navire de guerre, et qui était bourré de

(81) En septembre 1823 parurent les chapitres 9 et 10, toujours dans la même note. Les chapitres 11 et 12 ne parurent qu'en mars 1824, deux mois après la publication du *Pilote*.

(82) Lors de la publication du roman sous forme de volume, — en 1843 — l'auteur le fit précéder d'une préface où cette explication est donnée au lecteur, si nous en jugeons du moins par les comptes rendus de l'époque :

Cf. *Athenæum* (15 avril 1843, p. 363) : « One of Blackwood's standard novels; or, in other words, a republication, from the pages of the Magazine, of a tale published there twenty years ago. The author, in his preface,... informs us that he was compelled to discontinue it, owing to the indignation of gentlemen in « the service », who loaded the Edinburgh mail with remonstrances addressed to Christopher North, against the propriety of allowing such vulgar stuff to be put forth as a chronicle of their doings and their dialogue. »

Voir aussi *Tait's Edinburgh Magazine*, mai 1843, pp. 335-36 : « *The Man o' War's Man*. By Bill Truck, Senior Boatswain of the Royal College of Greenwich. 1 volume. Blackwood & Sons.

This neat reprint is not « a new novel ». It is the gathering together of a series of papers which appeared, above twenty years since, in *Blackwood's Magazine*, and were warmly admired for their animation, and their fidelity to salt-water life. The truth of these sketches proved their ruin; for before they had gone very far, the work began to give mortal offence — not to seamen, but to their officers; and all because the pourtrayer of nautical characters and manners « noted », as he tells, « the usual parlance of the commanders with as truthful and unprejudiced a hand as that of those they commanded », — made, in short, but trivial distinction between the language « of Jack and the Gentleman. » — Remonstrances and complaints came in thick and fast — the author laughed and persisted; and the publisher, « with his usual prudence », ran *The Man o' War's Man*, or his craft, on shore. »



termes techniques ; un roman qui ne se recommandait, ni par son intrigue, ni par ses caractères de premier plan, ni par des descriptions poétiques ; un roman enfin dont le seul attrait consistait dans la nouveauté des scènes décrites et dans l'assez forte dose d'humour qui y était incorporée. Tout cela ne faisait-il pas prévoir le succès d'un ouvrage qui serait un roman dans toute l'acception du terme — et non pas une suite de scènes détachées — avec une intrigue qui tiendrait le lecteur en haleine, des caractères qu'il pourrait aimer ou haïr comme des êtres de chair et de sang, des navires qui seraient autre chose que des casernes flottantes, des combats navals, des tempêtes, et enfin toute la poésie de l'océan ?

On doit convenir cependant que si Cooper, ou certains des invités de Wilkes, avaient connu le *Man-of-War's Man* et compris tout ce qu'il signifiait (83), la préface de 1849 et l'introduction détaillée de S. F. C. l'auraient tout au moins mentionné. Il semble donc qu'il faille conclure que ce roman, qui paraissait, à de longs intervalles, dans une revue britannique n'ayant ni la renommée ni la circulation de l'*Edinburgh* ou de la

(83) Il est certain que, si le roman avait été publié avant le *Pilote*, son auteur aurait pu légitimement se présenter comme un précurseur de Marryatt sinon de Cooper. Mais comme cela n'est pas le cas, nous croyons que les deux périodiques déjà cités exagèrent son originalité quand ils disent :

« The author, in his preface, claims it as the progenitor, if not the prototype, of the « Peter Simple » class of fictions... as the first, though not the best of the race, his [the author's] adventures deserve to be issued in their present compendious form. » (*Athenæum*)

« ... the Nautical Novel, which has since enjoyed such a long run of popularity, was then unknown. The author of *The Man o' War's Man* claims the honour of having led the way in this popular line, and it belongs to him. Even Cooper had not then launched the *Water-Witch* (sic!), and Marryat was probably still a Middy ». (*Tait's Edinburgh Magazine*).

Nous ajouterons qu'il est étonnant que ce roman ne soit pas mentionné dans l'ouvrage de ROBINSON, pourtant si fouillé — au point de vue nomenclature et analyses tout au moins.

*Quarterly* (84), n'était jamais tombé sous les yeux de Cooper ou de ses amis. Peut-être en avait-il entendu parler, mais il suffisait qu'un observateur superficiel lui ait dit qu'il s'agissait d'une simple imitation de Smollett pour qu'il ait perdu tout désir de le lire.

Quant aux encouragements qui auraient pu provenir des assez nombreuses éditions du *Post-Captain*, publié anonymement par l'anglo-américain John Davis (85) en décembre 1805, nous croyons qu'il convient d'en faire encore moins de cas, et

---

(84) Voir à ce sujet une curieuse note de l'époque publiée dans le *Port Folio* (mars 1824, pp. 251-52):

« The Editor of Blackwood's Magazine, informs his readers with no little complacency, that two editions of his miscellany are published in this country. Here he is under a mistake. An attempt was made in New York with one edition, but the patronage was so small, that the enterprise was abandoned... If there were no other objection to Blackwood, his vulgar humour, and coarse indecency, would exclude him from our literary circles. »

(85) Dans l'introduction de l'édition moderne de la *Scholartis Press*, R. H. CASE établit que c'est à tort que l'on attribue parfois le *Post-Captain* à J. J. MOORE, officier de marine et auteur du *British Mariner's Vocabulary* (1801), ou au DR. JOHN MOORE, l'auteur de *Zeluco*, ami et biographe de Smollett.

R. H. Case cite ensuite un très intéressant *Mémoire*, joint par John Davis à son roman *The First Settlers of Virginia, an Historical Novel* (New York, 1805), mémoire dans lequel Davis se déclare l'auteur d'un roman intitulé « *The Wooden Walls Well Manned, or a Picture of a British Frigate* » qui ne peut être que le *Post-Captain*.

Le récit de la jeunesse de Davis, toujours d'après ce mémoire, est des plus curieux. Né à Salisbury en 1775 (ou 1776), le jeune Davis sent la vocation maritime s'éveiller en lui à la lecture de quatre ouvrages: « Robert Drury, the unfortunate Englishman (*sic*), Pierre Vaud and Captain Richard Falconer ». Embarqué comme mousse à onze ans, il voyage dans l'océan indien et les mers de Chine. L'amour de la lecture lui permet de compléter son instruction, presque sans aide, et il lit Le Sage dans le texte... et dans la grand-hune! A partir de dix-sept ans il sert dans la marine de guerre contre la France. En 1798, à vingt-deux ans, il s'embarque pour les Etats-Unis, où il fait un premier séjour de quatre ans (1798-1802), et où il retournera en 1804. Ayant appris le latin, un peu de grec et beaucoup de français, et ayant cultivé assidûment la littérature anglaise, il devient homme de lettres. (R. H. Case ajoute qu'il mourut en 1854).

c'est pourquoi nous n'en parlons que pour mémoire. Les lettrés qui consulteront la belle édition que la *Scholartis Press* a donnée, en 1928, de cette nouvelle à peu près oubliée, s'apercevront en effet que l'éditeur, R. H. Case, ne prend pas à son compte l'opinion du critique de l'*Athenæum* qui, le 9 décembre 1843, n'hésitait pas à considérer le *Post-Captain* comme la source de tous les romans maritimes anglo-saxons (86). Loin de présenter le *Post-Captain* comme une sorte de chef-d'œuvre méconnu, R. H. Case a soin de noter qu'il ne s'agit que d'un opuscule des plus minces, qui laisse beaucoup à désirer — tant du point de vue de l'intrigue, que de celui de la peinture des caractères — et dont la phraséologie technique a été sévèrement jugée par la *Naval Chronicle* (87). A cela nous ajouterons qu'en dépit de son titre : *The Post-Captain, or Wooden Walls well-manned, comprehending a View of Naval Society and Manners* (88), l'ouvrage compte tout juste 18 courts chapitres maritimes sur un total de 46, que ces chapitres sont particulièrement pauvres en incidents de mer — alors pourtant qu'ils sont censés décrire les croisières d'une frégate anglaise, dans la Manche et sur les côtes de Virginie, en pleine tourmente napoléonienne (89) — et qu'ils sont gâtés, tantôt par une

---

(86) R. H. CASE cite l'*Athenæum*, p. 8 :

« *The Post-Captain* may be said to be the parent of all our nautical novels », mais il ajoute, p. 33 : « When the kindly writer in the *Athenæum* spoke of the *Post-Captain* as the parent of all our nautical novels, he was probably looking upon it as the first to appear in the nineteenth century, and — owing to its popularity, attested by numerous editions — crediting it with having created, or at least hastened, the demand for naval story, and encouraged others besides the author to make capital of their sea-going experiences. »

Nous ajouterons de notre côté que l'*Athenæum* accordait bien facilement le titre de créateur du roman maritime puisque, quelques mois à peine avant l'article sur le *Post-Captain*, il discernait le même titre au *Man-of-War's Man* de BILL TRUCK ! (*Vide supra*, note 83).

(87) Voir CASE, pp. 8, 34, 35 et p. 20.

(88) « Le Capitaine de Vaisseau de 1<sup>re</sup> classe, ou les Remparts de Bois [de l'Angleterre] bien pourvus de Défenseurs, contenant une Peinture du Monde maritime et de ses Mœurs. »

(89) En 1800-1801. Cf. chap. 24.

atmosphère de vaudeville dont la grossièreté laisse parfois derrière elle le réalisme de Smollett (90), tantôt par un style qui confine au grotesque à force d'emphase romanesque ou patriotique (91).

Quoi qu'il en soit, Cooper eut le courage de se mettre à l'œuvre ; mais, rendu circonspect par les objections de ses amis, il n'osa pas se fier à sa seule imagination, et il résolut « de mêler dans sa nouvelle œuvre l'histoire à la fiction, ou tout au moins d'y introduire quelque personnage historique célèbre, dans la pensée qu'il attirerait ainsi plus aisément l'attention du lecteur » (92). Pour le choix de ce personnage, l'auteur de *l'Espion* ne pouvait évidemment songer à désertier le drapeau qu'il venait d'illustrer. Il fallait donc trouver un grand marin dans les annales américaines, et plus particulièrement dans la glorieuse période de la révolution. Mais le choix était restreint, parmi les chefs de cette époque, et Paul Jones semblait s'imposer, à la fois par la popularité de la victoire que perpétuait la fameuse ballade de Freneau et par sa carrière aventureuse (93).

Son personnage une fois choisi, Cooper se trouvait en présence d'un problème assez délicat. Les lecteurs américains et anglais connaissaient assez bien le rôle de Paul Jones dans la guerre de l'Indépendance. Ne voyaient-ils pas encore autour

---

(90) Cf. chap. 16, fin.

(91) Cf. chap. 21 : (Emphase patriotique, p. 111) : « Be ever memorable the morning of January the first, 1801, which heaped fresh honours on the sons of Britannia ! Oh ! fleeting time ! scatter, if thou wilt, the rest of these pages to the winds of heaven ; but let that be sacred which records the achievements of Neptune's legitimate children ! »

(Emphase romanesque, p. 118) : « Let us now turn our eyes from the quarter-deck of battle, to a scene of a softer nature. Let us contemplate Flora, leaning on the shoulder of her cherishing lieutenant ; and Cassandra with eager eye and panting bosom, seeking for her lord. Behold these tender and faithful spirits meet. Behold Cassandra stepping over the mangled bodies of the slain ! Behold her flying to the warm embrace of her husband ! »

(92-93) Cf. S. F. C. *Introduction*, déb.



d'eux quelques contemporains de ses victoires, et Freneau, qui les avait chantées, ne devait-il pas, pendant dix ans encore, continuer à se montrer dans les rues de New-York ? On courait donc le risque d'indisposer bien des gens en attribuant à Paul Jones des exploits par trop fantaisistes, comme, par exemple, la défaite d'une flotte anglaise par une force franco-américaine qu'il aurait commandée.

La solution adoptée par Cooper fait autant d'honneur à son sens historique qu'à ses talents de romancier. Choissant avec discernement la phase la plus audacieuse de la carrière de son héros — cette période où les populations côtières du Royaume-Uni avaient frémì au nom de Paul Jones, comme elles devaient frémir plus tard à celui de *Boney* (Bonaparte) — Cooper imagine qu'après sa glorieuse croisière à bord du *Ranger*, et ses étonnantes descentes sur Whitehaven et l'île Sainte-Marie, le hardi marin projette un nouveau coup de main, mais cette fois sur la côte *est* de l'Angleterre (94). Pour ne pas choquer le lecteur bien informé, ce coup de main ressemblera, par plus d'un côté, à celui de l'île Sainte-Marie. En débarquant dans cette île, le but de Paul Jones avait été de s'emparer de Lord Selkirk, et d'en faire un otage, que les commissaires américains à Paris auraient échangé contre un révolutionnaire d'importance, ou dont ils auraient pu faire usage pour décider l'Angleterre à un échange général de prisonniers (95). Dans le *Pilote*, il s'agira d'enlever, dans un but analogue, plusieurs personnages de marque qui doivent se trouver réunis pour une partie de chasse. Cette tentative imaginaire sera même présentée comme une suite logique de la tentative historique. Après son échec à l'île Sainte-Marie, échec dû à l'absence de Lord Selkirk, n'est-il pas

---

(94) Et non à l'ouest, dans la baie de Morecambe, comme l'indique J. DOUADY, p. 342.

(95) Cf. lettre à Lady Selkirk: « It was perhaps, fortunate for you, Madam, that he [Lord Selkirk] was from home; for it was my intention to have taken him on board the *Ranger*, and to have detained him, until, through his means, a general and fair exchange of prisoners, as well in Europe as in America, had been effected. »

naturel que Paul Jones songe à une nouvelle descente ? Mais cette fois il prendra mieux ses mesures ; rien ne sera plus laissé au hasard. Il profitera du fait que personne, en Grande-Bretagne, ne peut le prendre pour un étranger, et il n'hésitera pas à y pénétrer sous un déguisement et à y attendre à pied d'œuvre le moment favorable. Ce moment venu, il fera des signaux à une frégate et à un schooner américains, qui croiseront en vue des côtes, et il ira chercher à leur bord un petit corps de débarquement, qu'il guidera ensuite jusqu'au rendez-vous de chasse.

Il faudra pourtant que cette descente échoue comme la précédente. Le respect dû à la vérité historique ne saurait en effet s'accommoder de la capture de deux pairs du royaume, de deux membres de la chambre des communes, d'un général et d'un capitaine de vaisseau, capture qui aurait eu un énorme retentissement si elle avait eu lieu en réalité. Poussant même le scrupule jusqu'à l'extrême limite, Cooper ira jusqu'à éviter de prononcer jamais le nom de la frégate américaine ni celui de Paul Jones. De nombreuses allusions indiqueront clairement aux gens bien informés que Mr. Gray, le mystérieux pilote chargé de conduire l'expédition, n'est autre que Paul Jones, mais ce marin avide surtout de gloire, qui n'aurait pas manqué de révéler son identité en cas de succès, ne daignera pas associer son nom à un échec.

Ayant ainsi concilié le respect dû à la vérité historique avec ses besoins personnels en tant que romancier, Cooper pouvait donner libre carrière à son imagination. Nous le voyons donc amener l'échec de l'expédition par les intrigues amoureuses — un peu trop romanesques peut-être — de deux des principaux officiers de marine qui y participent. Ces jeunes gens, les lieutenants Griffith et Barnstable, se retrouvent à proximité de deux jeunes Américaines qu'ils aiment, qu'ils ont vainement essayé d'enlever à leur tuteur dans les Carolines, et qui ont été emmenées en Angleterre par ce tuteur, le colonel Howard, « loyaliste » convaincu, La tentation d'accorder le

devoir et l'amour est trop forte pour les deux amoureux, qui décident d'enlever à la fois les jeunes filles et les personnages désignés par le pilote (96). Mais ils tombent successivement, eux et leurs hommes, entre les mains de la petite garnison mise à la disposition du prudent colonel, et il ne faut rien moins qu'une deuxième expédition, dirigée encore par le pilote, pour transformer un échec complet en un succès mitigé. Les prisonniers sont délivrés, le colonel Howard et ses pupilles sont conduits à bord de la frégate, mais ce résultat est chèrement payé par la mort de plusieurs fusiliers marins, et surtout par la perte du schooner *Ariel* avec une bonne partie de son équipage. Ces pertes, toutefois, sont compensées par celles des Anglais dans le magnifique combat naval où le schooner a capturé le côtre *Alacrity*, et aussi par la mort d'un lâche et venimeux loyaliste, Christopher Dillon, perfide conseiller de son cousin, le colonel Howard. De plus, la hardiesse et l'habileté dont la frégate fait preuve ensuite — pour échapper à des vaisseaux de guerre qui ont presque réussi à l'encercler — suffisent amplement à illuminer de gloire une expédition que la vraisemblance historique condamnait d'avance à un échec, tandis que le mariage des quatre amoureux — à la demande du colonel Howard, qui meurt fidèle à son souverain mais réconcilié avec ses valeureux compatriotes — dédommage Griffith et Barnstable de leur déconvenue en matière professionnelle.

Seul le mystérieux pilote quitte la scène avec une certaine amertume, car le même souci de vérité historique, qui obligeait le romancier à le faire échouer dans sa tentative, interdisait de lui accorder des compensations dans le domaine de l'amour légitime, le seul que Cooper pouvait consentir à peindre. Se fondant sur une phrase de Paul Jones dans sa lettre à Lady Selkirk (97), Cooper avait bien imaginé le personnage d'Alice

---

(96) Cf. chap. 8, mil.

(97) « I have sacrificed not only my favourite scheme of life, but the softer affections of the heart, and my prospects of domestic happiness... » Phrase citée par S. F. C. *Introd.*, mil.

Dunscombe — malheureuse fiancée qui n'a pu se résigner à épouser celui qui est devenu, à ses yeux, un traître à son pays — mais la rencontre fortuite de Paul Jones et de cette femme ne pouvait évidemment pas amener leur complète réconciliation, puisque les succès du brillant marin auprès des dames de la cour de France, et ses aventures en Russie, étaient connus d'un grand nombre de lecteurs ? Mieux valait d'ailleurs qu'il en fût ainsi, car l'amertume du pilote, imposée par les circonstances, s'accordait parfaitement avec le caractère de l'homme de génie qui avait tant souffert de n'obtenir jamais un commandement digne de lui. Sur ce point encore, Cooper avait su harmoniser avec l'histoire les créations de sa fantaisie.

Le jeune romancier pouvait être fier d'un pareil résultat, et l'on comprend fort bien qu'il l'ait signalé — non sans quelque ironie — à l'attention du lecteur dans la préface de la première édition (98) ; mais, sachant ce que nous savons du but principal de Cooper, et des raisons qui l'avaient poussé à ne faire qu'accessoirement appel à l'histoire, il nous semble qu'il devait se féliciter bien davantage encore d'avoir réussi à introduire, dans le plan de son nouvel ouvrage, une proportion considérable de scènes maritimes. A première vue, en effet, une simple descente opérée par surprise ne se prête guère à de nombreux épisodes navals. Le chef d'une expédition de ce genre étant d'habitude libre de choisir son heure, il ne s'aventure pas près des côtes par gros temps. D'autre part, le fait que l'attaque est inattendue diminue grandement la probabilité d'un combat naval, car l'opération réussit, ou échoue, en moins de temps qu'il n'en faut pour prévenir la station navale la plus proche. On peut donc dire que l'idée d'une descente ne fournissait, en elle-

---

(98) Cf. premier paragraphe : « How far and how well the Author has adhered to this distinction between the prerogatives of truth and fiction, his readers must decide ; but he cannot forbear desiring the curious inquirers into our annals to persevere, until they shall find good poetical authority for every material incident in this veritable legend. »



même, à l'auteur du *Pilote*, que deux ou trois chapitres maritimes : un conseil de guerre à bord, suivi des préparatifs de débarquement, et de quelques difficultés d'atterrissage et de réembarquement. Or, Cooper était arrivé à incorporer dans le récit de l'expédition : deux tempêtes, un naufrage, deux combats navals et une chasse à la baleine — et cela sans outrepasser les limites de la vraisemblance, ainsi qu'il est facile de le prouver.

Le capitaine Munson ayant reçu l'ordre formel de s'approcher de la côte — pour y prendre le mystérieux pilote dès que ce dernier aura fait le signal convenu — il est contraint de s'aventurer parmi hauts-fonds et récifs à un moment où une tempête se prépare ; et voilà légitimés ces premiers chapitres du *Pilote*, qui seuls auraient suffi à consacrer l'originalité de leur auteur en tant que romancier maritime. Quant aux autres épisodes, ils s'expliquent tous logiquement dès que l'on admet que l'impatience amoureuse de Griffith et de Barnstable a pu — ne fût-ce qu'un instant — détourner l'expédition de son premier objectif.

Si le petit corps de débarquement s'était contenté de marcher directement sur le rendez-vous de chasse où festoyaient les personnages qu'il fallait enlever, et qui n'étaient aucunement préparés à se défendre, le succès était à peu près assuré, et les Américains, accompagnés de leurs prisonniers, auraient regagné la côte avant le jour. En tout cas, les chasseurs n'auraient jamais pu réussir qu'à se barricader, et rien n'aurait empêché les assaillants de rejoindre leur navire avant que l'alarme ne se fût répandue dans le pays. A St. Ruth House, au contraire, les Américains se trouvent en face d'une garnison que le colonel Howard tient sur le qui-vive ; leurs chefs sont faits prisonniers, et le jour se lève sans que personne ne repa-raisse sur la côte. La baleinière dans laquelle Barnstable attendait ses compatriotes repart donc à regret, et sans hâte, et c'est ainsi que Long Tom Coffin peut obtenir l'autorisation de donner la chasse à une baleine rencontrée en cours de route.

Mais la baleinière a trop attendu le corps de débarque-

ment : elle a été aperçue, et le rusé Dillon a été prévenir le commandant d'un côtre ancré dans la baie voisine. Avant même que Long Tom ait pu retirer son harpon du corps de la baleine, voici que le côtre *Alacrity* débouche toutes voiles dehors, obligeant les Américains à faire force de rames pour rejoindre leur schooner, l'*Ariel*. Averti par les coups de canon tirés sur la baleinière, celui-ci entre en scène à son tour, et un premier combat naval ne tarde pas à s'engager, combat qui se termine par la victoire de l'*Ariel* et la capture de l'*Alacrity*.

Découvrant à bord de sa prise le peu sympathique Dillon, Barnstable conçoit alors l'idée de l'envoyer à terre, avec Long Tom, pour négocier un échange de prisonniers et délivrer ainsi Griffith et ses compagnons. Mais Dillon profite de sa mission pour révéler au colonel Howard que Barnstable est en réalité à la merci d'une batterie de côte, sous les canons de laquelle il a eu l'audace de jeter l'ancre en amenant son pavillon et en faisant croire que son schooner a été capturé par l'*Alacrity*. Avertie aussitôt, cette batterie ouvre sur l'*Ariel* un feu que l'obscurité n'arrive pas à rendre inefficace, et le schooner n'évite d'être coulé dans la baie que pour aller se briser sur des récifs, après une nuit de vaine lutte contre une deuxième tempête. Enfin l'intervention de plusieurs navires de guerre, qui amène le second combat naval, est rendue possible par le fait que la lutte se prolonge autour de St. Ruth, et que la victoire des Américains n'est pas assurée avant la troisième nuit qui suit leur débarquement.

Il faut noter en outre que les quinze chapitres maritimes du Pilote sont très heureusement répartis dans le corps de l'ouvrage, de sorte que l'auteur arrive à frapper l'imagination du lecteur par la nouveauté des scènes marines, sans risquer de le rebuter en le maintenant trop longtemps sur un élément peu familier. Après huit chapitres presque exclusivement maritimes, consacrés aux préparatifs du débarquement et du coup de main, nous assistons à terre, dans les huit chapitres qui suivent, à la capture des chefs de l'expédition et à leur évasion

de l'abbaye de St. Ruth. Les péripéties dramatiques de la lutte qui se poursuit ensuite autour de cette abbaye — capture du corps de débarquement et de ses chefs, à l'exception du seul pilote ; mission de Tom Coffin, suivie de sa détention et de son évasion (99) — alternent avec les grands épisodes maritimes que sont la chasse à la baleine, le combat entre l'*Ariel* et l'*Alacrity*, et le naufrage de l'*Ariel* (100). Enfin les cinq chapitres où sont retracées les dernières phases de la lutte sur terre, autour de St. Ruth, sont suivis de trois chapitres où la frégate américaine doit livrer bataille pour échapper aux navires britanniques lancés à sa poursuite.

Ce sont là des constatations qui devraient, semble-t-il, donner à réfléchir aux critiques modernes qui, loin d'accorder une valeur quelconque à l'intrigue du *Pilote*, affectent de la considérer comme un lourd handicap, dont un roman moins original ne serait pas arrivé à triompher (101). Sans tomber dans l'excès contraire, en nous associant par exemple aux félicitations que tel critique contemporain de Cooper lui adressait pour avoir si bien observé les unités (102), nous n'hésiterons pas à affirmer que le plan du *Pilote* témoigne, dans son ensemble et

(99) Cf. chap. 19 et 20, et 21-22.

(100) Cf. chap. 17 et 18, et 24-25.

(101) Cf. F. L. PATTEE, *American Mercury*, March 1925, p. 294 : « From the artistic standpoint the book is a hodge-podge, the poorest of all his fictions... »

Voir aussi la thèse de G. C. BOSSET, Paris 1928, p. 99 : « Cependant les pages vraiment vivantes sont isolées dans le *Pilote* ; on sent que l'auteur s'est cru obligé de se plier à la tradition du roman de Walter Scott qui, presque toujours, fait reposer le récit sur une intrigue amoureuse. Or ce genre de récit était, de tous peut-être, celui auquel le talent de Fenimore Cooper était le moins propre. »

(102) Cf. *U. S. Literary Gazette* (avril 1824, vol. 1, p. 6) et *Southern Literary Messenger* (article reproduit par le *New Yorker* du 23 juin 1838, vol. 5, pp. 211-212).

On notera d'ailleurs que l'auteur de ce dernier article exagère en affirmant que, le dernier chapitre excepté, l'action se déroule en moins de 72 heures, alors qu'en réalité cinq jours pleins — du coucher du soleil

pour son époque, des réflexions patientes d'un écrivain expérimenté, et qui se rend parfaitement compte de toutes les difficultés du problème qu'il doit résoudre pour réussir dans un genre nouveau. Que des imperfections de détail se soient glissées dans ce plan, en cours d'exécution, nous en disconviendrons d'autant moins que c'était là une conséquence presque inéluctable des habitudes de rédaction de Cooper. Aussi ne nous ferons-nous pas faute de regretter qu'il n'ait pas pris soin de rendre plus plausible la conduite du pilote, lorsqu'il se laisse détourner partiellement de son objectif pour complaire au jeune amoureux qui l'accompagne — sans prévoir évidemment les graves conséquences de cet instant de faiblesse (103). Nous regretterons encore de ne trouver, dans le cours du roman, aucune explication du fait que le canot du lieutenant Griffith se trouve sur la côte, à point nommé pour ramener le pilote à bord de la frégate et lui permettre d'organiser l'expédition de secours qui assure la victoire définitive des Américains (104). Nous nous étonnerons même, à la rigueur, que les deux scènes d'évasion qui ont pour théâtre l'abbaye de St. Ruth, soient amenées, l'une et l'autre, par le désir du capitaine Borroughcliffe d'enrôler des gaillards bien bâtis, et par son amour immodéré pour le madère du colonel Howard (105). Mais comment pourrions-nous mettre en balance ces défauts d'importance secondaire — et quelques autres, encore plus bénins (106) — avec les solides mérites de la conception générale du *Pilote* ?

Pour ce qui est de la valeur intrinsèque des principales

---

au coucher du soleil — s'écoulent entre le moment où la frégate et le schooner apparaissent sur les côtes anglaises, et celui où le mystérieux pilote fait ses adieux à Griffith, en vue des côtes hollandaises.

(103) Cf. chap. 14, fin, 17 et 19, déb.

(104) Cf. chap. 21, déb. et fin.

(105) Cf. chap. 15 et 22.

(106) Voir notamment une regrettable contradiction au sujet de la date de la partie de chasse. Dans la première partie du roman, il est entendu que cette chasse a eu lieu le matin même du jour où s'opère le



scènes de l'ouvrage — indépendamment de leur place dans le roman, et de leurs rapports entre elles — nous adopterons également une attitude assez différente de celle de plus d'un critique moderne, tout au moins au sujet des scènes qui se passent à terre. Non content de reconnaître à ces scènes une réelle utilité — ne fût-ce que pour délasser le lecteur — nous rappellerons que, si le premier groupe de chapitres « terrestres » est alourdi, dans l'ensemble, par les conversations un peu ternes et froides auxquelles prennent part les deux héroïnes et l'ex-fiancée du pilote, il n'en contient pas moins deux excellents chapitres, chapitres où l'humour, allié au pittoresque, donne un relief tout particulier aux sympathiques figures du colonel Howard et des capitaines Borroughcliffe et Manual (107). Quant aux autres chapitres « terrestres », ils sont en général assez dramatiques pour ne mériter à aucun degré d'être qualifiés de hors d'œuvre ; et certains d'entre eux, tels ceux qui décrivent l'évasion de Long Tom (108), sont en tous points dignes de la plume qui avait écrit l'*Espion*.

débarquement ; que le coup de main sera effectué dans la soirée, pendant que les chasseurs seront en train de festoyer ; et que Barnstable attendra ses compatriotes dans la baleinière, le lendemain matin de bonne heure. (Cf. surtout les précisions rétrospectives données au début du chap. 17.)

Là-dessus les chefs de l'expédition sont détenus à St. Ruth au moment même où ils auraient dû surprendre les chasseurs, et, lorsqu'ils s'évadent, assez tard dans la nuit, il semble qu'ils n'aient plus qu'à regagner la côte, honteux de leur échec.

Au lieu de cela, le pilote va reconnaître le rendez-vous de chasse, car la partie de chasse — et cela est indiqué à plusieurs reprises — n'aura lieu que le lendemain à l'aube ! (Cf. chap. 13 et 19, déb.)

La seule crainte du pilote, c'est que l'alarme donnée par les événements de St. Ruth ne modifie les projets des chasseurs !

On notera également qu'après avoir laissé son harpon dans le corps de la baleine, Long Tom s'en sert, avec une terrible efficacité, pour clouer à son mât le commandant de l'*Alacrity*, et que, naturellement, il ne songe pas à le récupérer ensuite lorsque le schooner repasse le soir près du cadavre de la baleine ! (Cf. chap. 17, fin, et chap. 18, déb., mil. et fin.)

(107) Cf. chap. 9 et 15.

(108) Cf. chap. 22 et 23.

En ce qui concerne les scènes maritimes, c'est-à-dire : la première tempête et la façon quasi-miraculeuse dont le mystérieux pilote arrache la frégate américaine aux récifs et hauts-fonds au milieu desquels elle s'est engagée (109) ; le conseil de guerre à bord (110) ; la chasse à la baleine (111) ; le combat entre l'*Ariel* et l'*Alacrity* (112) ; la deuxième tempête, qui entraîne le naufrage de l'*Ariel* et la mort de Long Tom (113) ; la fuite de la frégate devant un vaisseau de ligne et sa lutte contre deux frégates ennemies (114) ; la mort enfin du rude maître d'équipage Boltrope (115) — le concert d'éloges à peu près unanime que ces magnifiques morceaux d'anthologie ont soulevé et soulèvent encore parmi les critiques, en dépit de quelques voix discordantes, nous dispense évidemment d'insister sur leur très grande valeur intrinsèque (116). Il n'est pas inutile, par contre, de montrer en détail comment Cooper a atteint, dans ces diverses scènes, le but qu'il s'était fixé au début de sa téméraire entreprise, et comment le Pilote est, grâce à elles, le premier roman maritime vraiment complet.

Pour commencer, la mer joue dans ces scènes, non seulement le rôle d'une grandiose toile de fond, peinte avec amour par un artiste qui est à la fois peintre et poète, mais très souvent aussi celui d'une force de la nature terrifiante et sublime, dont dépend presque entièrement le sort des personnages du roman. C'est ainsi que, dès les premières pages, l'auteur

---

(109) Cf. chap. 4 et 5.

(110) Cf. chap. 7.

(111) Cf. chap. 17.

(112) Cf. chap. 18.

(113) Cf. chap. 24.

(114) Cf. chap. 33.

(115) Cf. chap. 34, fin.

(116) Il est vrai que les compilateurs d'anthologies maritimes négligent aujourd'hui ces morceaux de choix. Mais cela tient plutôt à l'insuffisance de leur documentation qu'à un désaveu des opinions élogieuses de leurs devanciers.

consacre un long paragraphe à l'état de la mer à proximité du théâtre principal de l'action, et à un moment où le monstre assoupi donne des signes d'un réveil aussi prochain que redoutable : « La courte journée de cette haute latitude septentrionale tirait déjà à sa fin, et le soleil jetait obliquement ses derniers rayons sur les eaux, rayant çà et là les sombres vagues de traînées de lumière pâle. Les vents impétueux de l'océan germanique semblaient assoupis, et, quoique le roulement incessant du flot sur le rivage ajoutât au sombre caractère de l'heure et du paysage, les rides légères qui couraient sur les vagues endormies étaient produites par un vent léger qui soufflait directement de la terre. Malgré cette circonstance favorable, il y avait quelque chose de menaçant dans l'aspect de la mer, qui faisait entendre un murmure sourd mais profond, tel un volcan à la veille d'une éruption, ce qui augmentait beaucoup l'étonnement et la crainte des paysans, spectateurs de cette scène. »

Au début du chapitre IV, un autre paragraphe insiste à nouveau sur les symptômes de plus en plus menaçants qui, dans le ciel, sur mer et sur la côte, annoncent aux marins qu'une tempête se prépare : « A l'est, on apercevait à l'horizon une bande de lumière d'apparence sinistre, qui reposait sur les eaux assombries, et sur laquelle, de minute en minute, les vagues se profilaient avec un relief de plus en plus accentué, et par suite plus alarmant. Plusieurs nuages sombres étaient suspendus au-dessus du navire, dont les mâts élevés semblaient étayer cet amas de vapeurs noires, tandis que quelques étoiles scintillaient faiblement dans la bande de ciel clair qui encerclait l'océan. Cependant de légers souffles de vent traversaient la baie par intervalles, apportant avec eux la fraîche odeur de la côte, mais l'irrégularité de leur passage n'annonçait que trop qu'ils n'étaient que l'haleine expirante de la brise de terre. Le mouvement des vagues, roulant sur le rivage de la baie, produisait un bruit sourd et monotone, qui n'était interrompu de temps à autre que par un mugissement plus profond, lorsqu'une vague

plus forte que de coutume allait se briser avec fracas dans quelque anfractuosité des rochers. Bref tout s'accordait pour assombrir la scène et la rendre alarmante, sans éveiller cependant des craintes immédiates, car le navire s'élevait facilement sur les longues lames, sans même tendre le gros câble qui le reliait à son ancre. »

Enfin, au chapitre V, Cooper nous fait assister à l'impressionnante arrivée de l'ouragan, et à ses effets terrifiants tout autour de la frégate : « Au lieu de la bande de lumière nettement délimitée qui bordait l'horizon, et que nous avons déjà décrite, une énorme masse de brouillard lumineux semblait s'avancer avec rapidité de l'extrémité de l'océan, tandis qu'un rugissement distinct, mais lointain encore, annonçait l'approche certaine de la tempête qui depuis si longtemps agitait les ondes... Pendant ce temps, la mer devenait de plus en plus agitée, et la violence du vent allait toujours croissant. Ce dernier ne se contentait plus de siffler parmi les cordages du navire, mais semblait hurler de colère, en se frayant un passage à travers l'obstacle compliqué que la frégate et son gréement jetaient sur sa route. Une suite ininterrompue de blanches lignes d'écume s'élevait au-dessus des lourdes vagues, et l'air même scintillait de la lumière ainsi arrachée à l'océan. »

Au chapitre XXIV, c'est le schooner *Ariel* qui, privé d'un de ses mâts et assailli par la seconde tempête, est menacé d'être projeté sur les récifs, et, ici encore, malgré le danger que courent deux de ses personnages favoris, Long Tom et Barnstable, le peintre qu'est Cooper s'attache à brosser un tableau d'ensemble des vagues déchaînées se ruant à l'assaut de la côte : « En regardant du côté du vent, il [Barnstable] vit les masses d'eau verte, surmontées de crêtes d'écume, roulant vers la terre avec une puissance qui semblait irrésistible ; et lorsque, par instants, les rayons du soleil levant tombaient sur les embruns projetés de vague en vague, l'air semblait rempli de gemmes étincelantes. Du côté de la terre, le spectacle était plus terrifiant encore. Les falaises, à une demi-lieue à peine



sous le vent du schooner, étaient en permanence presque entièrement cachées à la vue par les pyramides d'eau que l'élément furieux, si brusquement arrêté dans sa course violente, projetait à une grande hauteur, comme s'il cherchait à franchir les bornes que la nature avait fixées à son empire. La côte tout entière, depuis le lointain promontoire qui s'avancait au sud, jusqu'aux hauts-fonds bien connus qui s'étendaient dans la direction opposée, offrait le spectacle d'une large ceinture d'écume, dans laquelle le plus fier navire qui ait jamais sillonné les mers n'aurait pu s'aventurer sans s'exposer à une destruction certaine. »

Par contre, à la fin de l'ouvrage, Cooper se complait à peindre le lever du jour sur une mer calme et sereine : « Aux approches du matin, les ténèbres s'étaient épaissies sur l'océan, et les étoiles brillaient dans le firmament comme des boules de feu étincelantes. Mais soudain apparut à l'horizon une raie de lumière pâle, qui alla s'élargissant à mesure qu'elle devenait plus brillante, si bien que de longs nuages floconneux devinrent visibles, là où on n'apercevait auparavant que la base indistincte de la voûte suspendue au-dessus des eaux noires. Cette trouée grandissante de lumière, qui semblait une ouverture d'argent pratiquée dans les cieux, se colora bientôt d'un rose pâle, qui se transforma par transitions rapides en teintes plus accentuées, jusqu'à ce que l'océan apparût limité par une large ceinture de flamme, qui montait se fondre vers le zénith dans un ciel couleur perle, ou dont les feux se jouaient capricieusement parmi les formes fantastiques de quelques légers nuages » (117).

Peut-être nos traductions ne rendent-elles pas pleine justice à la puissance et à la couleur des originaux ; nous espérons cependant qu'elles permettront au lecteur français de se rendre compte de la place immense que l'océan prenait soudain dans le roman, grâce à un marin en qui se trouvaient

---

(117) Cf. chap. 32, fin.

heureusement réunis les dons de l'écrivain, du peintre et du poète.

Peuplant cet océan, les navires nous sont présentés par Cooper comme autant de personnages, et l'on peut même dire que l'*Ariel* et la frégate font figure de caractères de tout premier plan. Sans les décrire avec une minutie qui risquerait, surtout au début de l'ouvrage, d'indisposer le lecteur par une trop grande précision technique, Cooper a soin de les individualiser en quelques phrases pittoresques, qui, dès le premier chapitre, gravent dans notre esprit l'image d'un schooner presque tout en voilure, dont les gracieuses évolutions, dans une baie semée de dangers, semblent tenir de la magie, et d'une frégate « dont l'énorme coque, les hauts mâts, et les vergues carrées, ressemblent, dans la brume du soir, à une montagne émergeant des flots dans le lointain. »

Par la suite, Cooper ne laisse guère échapper d'occasions de personnifier ses deux navires favoris, et surtout l'*Ariel*, en les comparant soit à des créatures animées, soit à des êtres humains. Tantôt l'*Ariel* fonce vers la terre, en effleurant à peine la surface des eaux, tel un oiseau de mer regagnant son gîte nocturne (118) ; tantôt il flotte à l'ancre, avec la grâce naturelle d'une mouette endormie (119). La frégate, de son côté, salue courtoisement le formidable antagoniste qu'est pour elle la tempête (120), et, plus tard, semblable à un lutteur qui descend dans l'arène, elle se défait de la plupart de ses voiles pour engager le combat avec une frégate ennemie (121). Enfin le naufrage de l'*Ariel* nous est décrit comme la mort d'un être cher, et nous ne nous étonnons pas que Barnstable dise de son navire que, sous le choc des vagues, il « tremble comme un

---

(118) Cf. chap. 8, fin.

(119) Cf. chap. 24, déb.

(120) Cf. ch. 5, déb.

(121) Cf. chap. 33, mil.

enfant apeuré », que Long Tom s'écrie en saisissant la barre : « Tout sera fait pour adoucir son agonie », et que Long Tom encore prête l'oreille à ce qu'il appelle ses « derniers râles » (122).

Bref, comme le faisait finement remarquer un critique français dans le *Globe* du 2 juillet 1827, on comprend, à la lecture du *Pilote*, pourquoi les navires ne sont pas en anglais du genre neutre, et combien il est naturel de les considérer comme des créatures du sexe féminin. Long Tom ne va-t-il pas d'ailleurs jusqu'à dire à une des héroïnes, en parlant de sa goëlette : « Ah, ma jeune dame, elle est aussi belle, aux yeux d'un vieux loup de mer, que n'importe quelle personne de votre sexe peut l'être aux yeux des hommes » (123). Et Barnstable, après le naufrage, ne s'écrie-t-il pas dans sa douleur : « Je l'aimais, Merry, oui, je l'aimais avec tendresse. C'était mon premier commandement, et je connaissais et j'aimais chaque madrier et chaque cheville de son corps magnifique » (124).

Naturellement, les évolutions de ces êtres animés prennent, pour le marin qu'est l'auteur du *Pilote*, une importance capitale (125), et c'est pourquoi il s'efforce d'initier ses lecteurs au détail des manœuvres, sans hésiter à employer les termes techniques indispensables, mais sans jamais oublier cependant qu'un roman maritime n'est, ni un simple journal de bord, ni même une relation de voyage, et que l'élément technique doit constamment y être subordonné au but artistique à attein-

(122) Cf. chap. 24, mil. et fin.

(123) Cf. chap. 23, mil.

(124) Cf. chap. 25, déb.

(125) Et cela à tel point que Cooper semble avoir senti la nécessité de se remettre au courant, à bord du navire de guerre de son ami Shubrick.

Voir lettre de Shubrick dans la correspondance inédite (Charlestown, May 10th, 1823) : « I will go with you to Nantucket with great pleasure... but I cannot promise you to go out of the Bay with our schooner, for it would be necessary to obtain leave for so long a cruise from the Secretary... »

dre. Le chapitre V, qui relate la manière dont la frégate arrive, malgré la tempête, à sortir intacte de la baie dangereuse où elle s'était aventurée, est peut-être l'exemple le plus probant de la maîtrise dont Cooper fait preuve à cet égard dès sa première tentative (126) :

Le lecteur s'est à peine réjoui de voir que la frégate pouvait tirer parti de la rafale même — en n'exposant à sa furie qu'une portion de ses trois huniers — qu'il est soudain plongé dans de nouvelles appréhensions en apprenant qu'elle approche, avec une vitesse prodigieuse, des dangereux parages où elle va courir à chaque instant le risque de s'échouer ou celui de se briser. Mais le lieutenant Griffith obtient du mystérieux pilote l'autorisation de virer de bord, et Cooper en profite pour nous décrire la manœuvre avec une précision qui n'exclut ni le pittoresque ni même la poésie, ce qui suffirait à le classer bien au-dessus de tous ses devanciers, Falconer compris (127).

Lorsque la frégate est engagée dans l'étroit chenal, entouré de brisants, qu'elle doit suivre jusqu'au bout pour se trouver en sûreté relative, Cooper décrit avec la même méthode, et avec le même bonheur, tantôt l'opération du sondage, scandée par les cris fatidiques du quartier-maître — qui passent dans le vent comme les avertissements sinistres de quelque esprit des

---

(126) Voir d'ailleurs plus loin (note 128) la méthode qu'il déclare lui-même avoir suivie.

(127) « The helm was no sooner put a-lee, than the huge ship bore up gallantly against the wind, and, dashing directly through the waves, threw the foam high into the air, as she looked boldly into the very eye of the wind; and then, yielding gracefully to its power, she fell off on the other tack, with her head pointed from those dangerous shoals that she had so recently approached with such terrifying velocity. The heavy yards swung round, as if they had been vanes to indicate the currents of the air; and in a few moments the frigate again moved, with stately progress, through the water, leaving the rocks and shoals behind her on one side of the bay, but advancing towards those that offered equal danger on the other. »



eaux — tantôt le dramatique conflit entre le lieutenant Griffith et le pilote, dont les oracles évidemment contradictoires, quoique peu intelligibles pour le profane, s'entrechoquent avec un cliquetis d'épées. Ou bien encore il nous fait apprécier la science consommée avec laquelle le mystérieux Mr. Gray arrive, un moment, à faire littéralement rétrograder le navire, et parvient finalement à sortir du chenal, en déployant hardiment le foc et la grand-voile.

C'est ainsi que Cooper réussit le tour de force d'intéresser jusqu'à des lectrices à la description des évolutions d'un navire, et cela sans s'exposer au reproche de n'avoir écrit que pour des terriens, comme en témoigne l'anecdote, qu'il nous rapporte dans *England*, sur la réaction d'un de ses anciens camarades de la marine à la lecture de ce chapitre — anecdote d'autant plus intéressante qu'elle fait pendant à celle de Scott lisant le premier chant de la *Dame du Lac* à un chasseur (128) et

---

(128) Cf. *England* (lettre 1, mil.).

Comme cet ouvrage, malgré la belle réimpression due à R.E. SPILLER (Oxford Press, 1930), est assez peu répandu, nous citons l'anecdote en entier :

« About a dozen years ago, I made an essay in nautical description, a species of writing that was then absolutely new. Anxious to know what the effect would be on the public, I read a chapter to our old shipmate —, now Captain —, which contained an account of a ship's working off-shore in a gale. It had been my aim to avoid technicalities, in order to be poetic, although the subject imperiously required a minuteness of detail to render it intelligible. My listener betrayed interest, as we proceeded, until he could no longer keep his seat. He paced the room furiously until I got through, and just as I laid down the paper, he exclaimed, « It is all very well, but you have let your jib stand too long, my fine fellow! » I blew it out of the bolt-rope, in pure spite. »

Cette lettre étant adressée à W. B. Shubrick, le capitaine en question ne saurait être Shubrick lui-même — comme le dit BOYNTON (p. 121). Il s'agit plutôt de Ben Cooper (*vide supra*, note 75).

Pour l'anecdote de SCOTT, voir l'introduction de 1830, citée d'ailleurs par LOCKHART (chap. 20, mil.) : « He then started up with a sudden exclamation, struck his hand on the table, and declared, in a voice of censure calculated for the occasion, that the dogs must have been totally ruined by being permitted to take the water after such a severe chase. »

le forçant à réagir, lui aussi, avec autant d'énergie que si l'histoire était réellement arrivée.

Cooper arrive également, dans le *Pilote*, à nous donner des combats sur mer une idée bien plus complète et bien plus juste que l'auteur de *Roderick Random*. Tout comme Smollett, il sait en peindre les côtés les plus horribles, puisqu'il nous montre, et le commandant de l'*Alacrity* cloué à son mât par le harpon de Long Tom, et le capitaine Munson emporté dans les flots par un boulet de canon, et les matelots de la frégate atteints dans la mâture par la mitraille anglaise, puis tombant de cordage en cordage comme des oiseaux blessés (129). Mais il sait également nous montrer comment ces horreurs ont leur côté glorieux, témoin la magnifique réponse du pilote à Griffith, qui, dans son affolement, veut faire mettre un canot à la mer pour tenter de sauver le capitaine Munson : « C'est inutile. Il est mort en guerrier, et il dort dans la tombe d'un marin » ; témoin encore ces blessés et ces mourants de la frégate, qui étouffent leurs gémissements et leurs râles, tandis que leurs camarades attendent, dans un mutisme farouche, d'être assez rapprochés d'une frégate anglaise qui les bombarde sans arrêt pour la démâter d'une formidable salve (130).

Cooper n'oublie pas non plus de mettre l'accent sur l'élément dramatique de la lutte, de sorte que le lecteur, comme les combattants, s'intéresse avant tout à l'issue du combat et à ce qui peut contribuer à assurer la victoire — que ce soit le tir du canon à longue portée, que Long Tom dirige avec autant d'originalité que de précision (131), ou le stratagème de Griffith, qui fait mine d'accepter le combat avec la deuxième frégate anglaise — afin de l'obliger à diminuer ses voiles — et envoie soudain ses hommes dans la mâture pour faire force de voiles

---

(129) Cf. chap. 18, fin et chap. 33, mil. et fin.

(130) Cf. chap. 33, mil.

(131) Cf. chap. 18, déb.

et tenter de distancer son adversaire (132). Par ailleurs, l'artiste ne perd jamais ses droits chez l'auteur du *Pilote*, ce qui nous vaut la peinture de l'*Ariel* débouchant de la baie où il s'était embusqué — tandis que la fumée d'un coup de canon tiré en guise de défi s'élève en volutes au-dessus de ses mâts élancés (133) — et la description du vaisseau de ligne, émergeant du banc de brume dont il entraîne des lambeaux dans sa course majestueuse — alors que quelques instants auparavant ses huniers seuls s'apercevaient au-dessus de ce banc, comme un blanc nuage montant vers le ciel (134).

Quant à la peinture des caractères maritimes, elle est, tout comme celle des combats, plus complète et plus juste dans le *Pilote* que dans *Roderick Random*. Cooper répugne sans doute à mettre en lumière les aspects troubles, grossiers ou brutaux de la vie à bord — aspects que Smollett lui-même n'avait d'ailleurs pas osé décrire dans leur intégralité — mais il n'en reste pas moins que, grâce à sa double expérience de l'existence des matelots et de celle des officiers, et dans les limites que lui imposaient les mœurs littéraires de son pays et de son temps, ainsi que son propre souci de la décence, il nous donne de la psychologie des uns et des autres une interprétation autrement variée et nuancée que celle de son grand prédécesseur.

Les équipages, pris dans leur ensemble, ne sont pas réduits au rôle de figurants, destinés à former sur le pont, dans la mâture, ou autour des canons, des groupes plus ou moins pittoresques. Tout en les utilisant à cet effet avec beaucoup d'à-propos (135), Cooper a soin, par exemple, de nous indiquer que la perspective d'une descente en pays ennemi est

(132) Cf. chap. 33, fin.

(133) Cf. chap. 17, fin.

(134) Cf. chap. 33, déb.

(135) Voir notamment l'arrivée du pilote à bord de la frégate (chap. 3, fin). — la mise en marche de cette même frégate (chap. 4, déb.) — et le branle-bas de combat à bord de l'*Ariel* (chap. 18, déb.).

loin de sourire également à tous les matelots de la frégate (136). De même, il notera que le petit chef-d'œuvre d'éloquence qu'est la harangue de Barnstable à ses hommes, avant l'engagement avec l'*Alacrity*, provoque chez eux des réactions quelque peu différentes, suivant leur âge et leur ancienneté de service (137). Plus loin encore, lorsque les Américains victorieux retournent en colonne à leurs embarcations, les plaisanteries d'un bouffon attitré contrastent avec les railleries désabusées de deux anciens, qui regrettent de n'avoir pu mettre St. Ruth au pillage (138).

Surtout l'on voit se détacher, sur ce fond d'humanité anonyme, une imposante collection d'esquisses et de portraits, dont les critiques britanniques contemporains de Cooper — c'est-à-dire les plus compétents en la matière — se sont plu en général à noter le relief et la variété (139).

Le capitaine Munson, forcément éclipsé en présence du pilote dont il connaît la véritable identité, ne laisse pas d'être bien caractérisé en quelques traits adroitement intercalés dans le récit. Quoiqu'il n'exerce pas sur ses officiers tout l'ascendant qui serait désirable pour le bien du service, et quoiqu'il entre, une ou deux fois par an, dans des colères redoutées de ses subordonnés (140), sa dignité, sa modération, et son calme habituels, font de ce vétéran à tête blanche un chef éminemment sympathique, vraiment digne de la mort glorieuse qui lui est réservée.

Le jeune Merry, agile comme un écureuil, enjoué, et même un peu espiègle, comme il sied à son âge, mais capable avec cela d'émotion et de dévouement, sait à l'occasion se montrer plein de courage et d'initiative, et faire preuve d'énergie vis-à-vis de ses hommes, ce qui permet de dire que Cooper a

---

(136) Cf. chap. 8, déb.

(137) Cf. chap. 18, déb.

(138) Cf. chap. 30, déb.

(139) Voir thèse complémentaire.

(140) Cf. chap. 7 et 32 fin.



fort bien esquissé en lui les traits essentiels du parfait midshipman (141).

Le capitaine Manual, par contre, est dessiné d'un crayon quelque peu caricatural, mais il faut reconnaître que Cooper ne lui prête, somme toute, que les travers qu'un marin reproche volontiers aux officiers d'infanterie de marine (142), et qu'il rend un juste hommage à l'affection quasi-paternelle que cet officier « rectangulaire » (143), à cheval sur le service, et très au courant de l'étiquette militaire et navale (144), ressent pour ses hommes (145) — ainsi d'ailleurs qu'à son courage (146) et à ses connaissances professionnelles (147).

De même le chapelain de la frégate qui, à première vue, nous paraît être un assez extraordinaire représentant du clergé, nous est présenté en fait comme un pasteur expérimenté et plein de bonnes intentions, qui a faibli peu à peu sous le poids d'un fardeau au-dessus de ses forces (148), tout comme ces chapelains « convertis par le carré des officiers » dont on gardait un souvenir amusé dans la marine américaine (149).

Parmi les portraits, ceux des lieutenants Griffith et Barnstable ont le double mérite de renouveler les types habituels des héros de roman, en leur faisant subir en quelque sorte une « métamorphose marine » (150), et d'être habilement contrastés, en tant que portraits de jeunes officiers également braves et expérimentés. Le lieutenant Barnstable s'oppose en effet à Griffith, non seulement parce qu'il est brun et emporté, alors

(141) Cf. chap. 24, déb. « That boy is a miracle for his years » et chap. 30, déb.

(142) Voir la scène du conseil de guerre (chap. 7) et le chap. 19.

(143) L'expression est de Barnstable (cf. chap. 19, déb.).

(144) Cf. chap. 8, fin.

(145) Cf. chap. 20, déb.

(146) Cf. chap. 19 et 31, fin.

(147) Cf. chap. 19, déb.

(148) Cf. chap. 4 et 32, déb.

(149) Cf. *Jack Tier*, chap. 12, fin.

(150) Cette expression, tirée de la *Tempête* de Shakespeare, était fréquemment utilisée par les critiques du *Pilote*. Voir thèse complémentaire.

que Griffith est probablement blond et certainement nonchalant (151), mais aussi parce qu'il a reçu une formation très différente. Embarqué de bonne heure sur des baleiniers de Nantucket, par dégoût des études classiques, Barnstable doit presque tout ce qu'il sait aux leçons de Long Tom — qui lui a servi de père et de mère sur l'océan — et à celles, plus rudes, d'une expérience maritime déjà longue (152), ce qui ne l'empêche pas d'avoir parmi ses hommes la réputation de parler, quand il le faut, comme « le meilleur dictionnaire qui ait jamais été lancé » (153). Griffith, au contraire, a passé quatre années à l'Université (154) avant de faire son apprentissage maritime à bord d'un navire de guerre britannique (155). Il s'ensuit que Barnstable n'attache pas la même importance que Griffith aux menus détails du service et aux marques extérieures de respect (156), et que, dans son ignorance des subtilités du code des convenances mondaines, il ne comprend pas aussi bien que son ami la réserve que la délicatesse féminine, et le souci de ne pas ajouter aux chagrins du colonel Howard, imposent aux deux héroïnes (157).

Non content d'expliquer ainsi le contraste entre les deux officiers, Cooper s'efforce de le nuancer avec art. S'il est nonchalant en temps ordinaire, Griffith se révèle à maintes reprises plein d'allant et de courage dans l'action, et le dépit avec lequel il jette son porte-voix sur le pont — au lieu de le céder au pilote selon les ordres du capitaine Munson — ainsi que l'énergie qu'il met à croiser le fer avec Barnstable — qui ose discuter son autorité — montrent que, par instants tout au moins, il est aussi impétueux et irascible que lui (158). D'autre

---

(151) Cf. chap. 1, fin.

(152) Cf. chap. 27 et 34, fin, et chap. 25, mil.

(153) Cf. chap. 18, déb.

(154) Cf. chap. 27, fin.

(155) Cf. chap. 10, fin.

(156) Cf. chap. 6, mil. et chap. 32, déb.

(157) Cf. chap. 29.

(158) Cf. chap. 5, mil. et chap. 29, fin.

part Barnstable montre, au cours du naufrage de l'*Ariel*, qu'il connaît toute la valeur de la discipline la plus stricte, et même la plus tâtilonne, dans les heures décisives, et, par un paradoxe qui ne manque pas de saveur, c'est lui qui exige que les moindres avaries de son navire en perdition soient immédiatement réparées, et cela, à seule fin de tenir son équipage en main, donnant ainsi un magnifique exemple de ce que peuvent être la servitude et la grandeur militaires (159).

Du point de vue maritime proprement dit, le portrait du pilote, le mystérieux Mr. Gray, alias Paul Jones, mérite pleinement le très bel éloge que Simms en fait à propos des premiers chapitres du roman (160), et nous ajouterons que, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, le lecteur n'éprouve aucune difficulté à croire à la parfaite vraisemblance d'une pareille figure de chef, caractérisée d'un côté par d'éminentes qualités — compétence professionnelle absolue, audace extraordinaire mais raisonnée dans la conception des plans de campagne, sang-froid imperturbable et courage à toute épreuve dans leur exécution — et de l'autre par de graves défauts — ambition dévorante, vanité parfois puérile, dureté mêlée de mépris vis-à-vis des inférieurs.

Au point de vue historique, il suffit de parcourir une biographie détaillée de Paul Jones, comme par exemple celle de A. S. Mackenzie, pour y constater que ce mélange de qualités et de défauts, ainsi que le physique au premier abord assez quelconque attribué à Mr. Gray (161), sont non seulement vraisemblables mais historiquement vrais (162). Nous savons, sans

(159) Cf. chap. 24, mil.

(160) Cf. *Views and Reviews* (1845), pp. 220-21. Voir thèse complémentaire.

(161) Au début du chap. 13, la sentinelle anglaise chargée de garder Mr. Gray le décrit comme un « petit homme tranquille » (a quiet little body).

(162) Cf. *The Life of Paul Jones*, New York, Harper, 1845, vol. 2 : « The personal appearance of Paul Jones is represented as not having been particularly striking or distinguished. He was about five feet and

doute, grâce à S. F. C., que l'auteur du *Pilote* en vint à regretter d'avoir, même d'une façon voilée, identifié Mr. Gray avec Paul Jones ; et cela parce que, tout en étant convaincu qu'il n'avait pas exagéré les mérites de Paul Jones en tant que marin, il craignait de lui avoir attribué, en tant qu'homme,

a half high; slightly made, but exceedingly active, and graceful. Confinement on shipboard had rendered him somewhat round shouldered, and given him a perceptible stoop. His frame was naturally vigorous, and capable of enduring great fatigue, exposure, and loss of rest. He had black hair, with dark and piercing eyes, and a naturally brown complexion, rendered extremely swarthy by exposure to weather, and, is his early years, to tropical suns. The habitual expression of his countenance was abstracted, thoughtful, and melancholy; it indicated study and habits of seclusion. In moments of excitement it bore the impression of intelligence, and lively perception; in battle it was fiercely determined; and sometimes in altercations with his associates or his officers, a dark and scornful sneer would pass over it, which doubtless did not diminish the number of his enemies. » (pp. 303-304)

« Paul Jones is represented, by those who sailed with him, to have been a thorough seaman. This evidence is amply borne out by the history of his various cruises. » (p. 296)

« ... power to conceive projects of national importance, involving extensive combinations necessary to success... calmly and imperturbably brave in their execution. » (p. 287)

« He certainly was *not inferior to Nelson* in courage; nor was he inferior to him in genius. We will not say that he would ever have been so well beloved by his associates. » (p. 302)

« The character of Paul Jones was composed of great and brilliant qualities blended with glaring defects. He was ambitious of distinction and glory to the utmost extreme that this feeling can be carried. » (p. 287)

« The glaring defect of Paul Jones' character, and the foundation of many others, was his abounding vanity. This evinced itself in the stress which he laid on the honors he had received from kings and congresses, and which, though not unmerited, were in no slight degree drawn forth by his own well-applied sollicitation... No hero, indeed, ever sounded his own trumpet more unremittingly or with a louder blast. His absorbing vanity led him to claim for himself the whole glory of his victories. » (pp. 291-92)

« He was prone, moreover, to personal contention; yet indisposed to settle his disputes by personal conflicts. Calmly satisfied in the consciousness of his own courage, he reserved it for encounters more likely to contribute to his fame. » (p. 291)

« Of love he seems to have known only the grosser kind, and in



une noblesse morale assez peu compatible avec les faits de son existence (163) — d'où son désir, jamais réalisé d'ailleurs, de trancher les liens qui unissaient le Paul Jones de l'histoire au pilote de la frégate (164). Pour notre part, cependant, nous demeurons persuadé que Cooper fait assez d'allusions à l'ambition et à la vanité du pilote, soit dans le cours du récit, soit surtout dans sa conclusion (165), pour n'avoir pas à se reprocher d'avoir exagéré ses qualités morales (166). Cette conclu-

that he was a truant. He thought of marriage but as a speculative good, a means of promoting comfort in declining years. » (p. 302)

On objectera peut-être que le portrait physique détaillé, tracé par Cooper au début du chap. 6, est un peu plus flatteur que celui de Mackenzie, puisqu'on y rencontre la phrase suivante: « He was a trifle below the middle size in stature, but his form was muscular and athletic, exhibiting the finest proportions of manly beauty. »

Mais il faut noter que le portrait, en quelque sorte officiel, que Cooper tracera plus tard de Paul Jones dans sa monographie du grand marin est également plus flatteur que celui de Mackenzie:

« In person, Jones was of the middle stature, with a complexion that was colorless, and with a skin that showed the exposure of the seas. He was well formed and active. His contemporaries have described him as quiet and unassuming in his manners, and of rather retiring deportment. The enthusiasm which ran in so deep a current in his heart, was not of the obtrusive sort; nor was it apt to appear until circumstances arose to call it into action; then, it seemed to absorb all the other properties of his being. » (*Naval Lives*, pp. 111-12).

(163) Cf. Introduction du Pilote, fin.

(164) S. F. C. semble croire que cela aurait été facile. Nous pensons au contraire que c'était là une tâche impossible, tant les allusions à la carrière de Paul Jones sont nombreuses dans le Pilote, ce qui d'ailleurs augmente beaucoup, à notre avis, l'intérêt du roman.

(165) Cf. chap. 35, fin: « His devotion to America proceeded from desire of distinction, his ruling passion, and perhaps a little also from resentment at some injustice which he claimed to have suffered from his own countrymen. He was a man, and not therefore without foibles, among which may have been reckoned the estimation of his own acts; but they were most daring, and deserving of praise! neither did he at all merit the obloquy that he received from his enemies. His love of liberty may be more questionable... »

(166) On notera que JOHN ERSKINE (*Leading American Novelists*, pp. 70-71), qui ne semble pas au courant des scrupules de Cooper, insiste

sion aurait pu être signée, en 1841, par Mackenzie, et il ne nous semble pas qu'elle soit vraiment différente de celle de la monographie que, deux ans plus tard (167), Cooper consacra au véritable Paul Jones (168). C'est pourquoi, loin de partager les scrupules de l'auteur du *Pilote* — tout comme nous avons, quoique pour des raisons différentes, refusé de partager ses scrupules à propos de l'introduction de Washington dans l'*Espion* — nous serions plutôt enclin à le féliciter d'avoir si bien jugé son personnage dès 1823, c'est-à-dire à une époque où la première biographie sérieuse écrite en anglais sur Paul Jones — celle de J. H. Sherburne (169) — n'avait pas encore paru, et où, par conséquent, il était tout naturel d'ajouter foi aux déclarations de Paul Jones lui-même dans sa fameuse lettre à Lady Selkirk — lettre où il se proclame citoyen du monde, et où il assure n'avoir tiré l'épée que pour les Droits de l'Homme, et sans aucun espoir de récompense pécuniaire (170).

sur le fait que le pilote est, au moral, très éloigné de la perfection. Voir thèse complémentaire.

(167) Publiée d'abord dans *Graham's Magazine* (juillet et août 1843) puis dans *Naval Lives* (1846).

(168) Cf. *Naval Lives*, vol. 2, p. 112 : « If an author may be permitted to quote from himself, we shall conclude this sketch by adding what we have already said, by way of summary, of this remarkable man, in a note to the first edition of the History of the United States Navy [vol. 1, p. 211, 1839] viz. : « In battle, Paul Jones was brave; in enterprise, hardy and original; in victory, mild and generous; in motives, much disposed to disinterestedness, though ambitious of renown and covetous of distinction; in his pecuniary relations, liberal; in his affections, natural and sincere; and in his temper, except in those cases which assailed his reputation, just and forgiving. » That these good qualities were without alloy, it would be presumptuous to assert; but it appears certain that his defects were relieved by high proofs of greatness, and that his deeds were no more than the proper results of the impulses, talents, and native instincts of the man. »

(169) *Life and Character of the Chevalier John Paul Jones*, Washington, 1825.

(170) « Though I have drawn my sword in the present generous struggle for the rights of men, yet I am not in arms as an American; nor am I in pursuit of riches. My fortune is liberal enough; having no

Pour ce qui est des allures byroniennes de Mr. Gray, allures reprochées à Cooper par plus d'un critique, nous ne voyons pas pourquoi nous blâmerions un romancier — hanté par la crainte de ne pas réussir dans un genre nouveau — d'avoir essayé d'amadouer ses lecteurs en sacrifiant quelque peu au goût du jour (171) — surtout lorsque son personnage avait eu en réalité un physique assez semblable à celui de Conrad, le Corsaire (172), ainsi qu'un tempérament et une carrière nettement byroniens (173), et lorsque les nécessités de l'intrigue lui faisaient jouer, sous un déguisement, un rôle mystérieux.

---

wife nor family; and having lived long enough to know that riches cannot insure happiness. I profess myself a citizen of the world, totally unfettered by the little, mean distinctions of climate, or of country, which diminish the benevolence of the heart, and set bounds to philanthropy. Before this was begun, I had, at an early time of life, withdrawn from the service, in favour of « calm contemplation and poetic ease. » I have sacrificed not only my favourite scheme of life, but the *softer affections of the heart*, and my prospects of domestic happiness, and I am ready to sacrifice my life also with cheerfulness; if that forfeiture could restore peace and good will among mankind. » D'après l'*Atlantic Magazine*, vol. I, pp. 318-20, août 1824.

(171) Vers 1822 la renommée de Byron approchait de son apogée aux Etats-Unis. Cf. W. E. LEONARD, *Byron and Byronism in America*, thèse Columbia Univ. 1905, chap. 2, p. 34: « If one institute for comparison's sake a brief examination of the newspapers from 1824 down to 1860, one will find Byron gradually losing ground. »

(172) Cf. *The Corsair* (1814) chant I, st. 9:

« Unlike the heroes of each ancient race,  
 Demons in act, but Gods at least in face,  
 In Conrad's form seems little to admire,  
 Though his dark eyebrow shades a glance of fire:  
 Robust but not Herculean — to the sight  
 No giant frame sets forth his common height...  
 Sun-burnt his cheek, his forehead high and pale  
 The sable curls in wild profusion veil;  
 And oft perforce his rising lip reveals  
 The haughtier thought it curbs, but scarce conceals. »

(173) Voir notamment son orgueil, sa vanité, son arrogance, sa susceptibilité, son amour de la parade, ses goûts artistiques (musique, poésie).

Pour sa carrière, voir sa rapide promotion dans la marine marchande

Nous n'ignorons pas que ce mystère même a été lui aussi critiqué — surtout parce qu'il ne s'éclaircit jamais — et que certains lecteurs en éprouvent un véritable désappointement (174). Mais c'est là une objection qui, somme toute, n'a pas trait à la psychologie de Paul Jones, mais plutôt au plan général du roman, et nous avons vu pourquoi le respect de la vérité historique avait obligé Cooper à éviter jusqu'au bout de révéler la véritable identité du pilote. De plus, comment nier que le voile qui plane sur les origines et sur la fin de la carrière de Mr. Gray agit puissamment, au contraire, sur toute une catégorie de lecteurs, comme en témoigne Dumas père dans la préface du *Capitaine Paul*, roman qui est en quelque sorte un complément de l'œuvre de Cooper ? (175)

Quant aux critiques qui regrettent que Mr. Gray fasse trop souvent figure de *Deus ex machina* (176), nous nous bornerons

---

(commandant d'un navire à 20 ans), et bientôt après la véritable persécution dont il fut l'objet à la suite de la mort d'un matelot qu'il avait durement fouetté. (Cf. lettre citée par Cooper dans *Naval Lives*, vol. 2, p. 11: « you will see with how little reason my life has been thirsted after, and, which is dearer to me, my honor, by maliciously loading my fair character with obloquy and vile aspersions. »)

Voir ensuite son changement de nom (*Jones* au lieu de *Paul*) et son installation en Virginie, comme planteur riche et lettré; son engagement dans la marine des colonies révoltées; ses coups de main d'une audace inouïe, et enfin ses succès et ses déceptions à la cour de France puis à celle de Russie.

(174) Cf. *North American Review*, avril 1831, pp. 16-17, citée dans notre thèse complémentaire.

(175) « Une impression généralement éprouvée par tous les admirateurs du *Pilote*, l'un des plus magnifiques romans de Cooper — impression que nous avons profondément ressentie nous-même — c'est le regret de perdre aussi complètement de vue, le livre une fois terminé, l'homme étrange que l'on a suivi avec tant d'intérêt à travers le détroit de Devils-Gripp (*sic*) et les corridors de l'abbaye de Sainte-Ruth. Il y a dans la physionomie, dans la parole et dans les actions de ce personnage... une mélancolie si profonde, une amertume si douloureuse, un mépris de la vie si grand, que chacun a désiré connaître les causes qui ont amené ce brave et généreux cœur au désenchantement et au doute. » (Cf. *Préface*, p. IV, Nouvelle éd. Calmann-Lévy, 1889).

(176) Voir thèse complémentaire (*North American Review*, avril 1824, pp. 314-15 et *The New Haven Christian Spectator*, février 1825, p. 87).



à leur répondre qu'il est, non seulement le chef véritable de l'expédition en raison de son rang élevé, mais surtout son pilote le plus expérimenté, et son guide le plus sûr, à cause de sa connaissance de la côte et de l'intérieur du pays. Comment donc s'étonner après cela que, tout comme Harvey Birch dans *l'Espion* et Bas-de-Cuir dans les *Pionniers*, il soit constamment la providence de ceux qui se sont aventurés, à sa suite, dans un domaine qui n'est bien connu que de lui seul ?

En ce qui concerne Long Tom Coffin, considéré par tant de critiques comme le véritable héros du *Pilote*, nous ne croyons pas devoir traiter son portrait comme une simple esquisse, et cela en dépit du fait que Cooper, au dire de sa fille, aurait regretté dans sa vieillesse de n'avoir pas suffisamment poussé la peinture de ce « personnage selon son cœur » (177). Comment pourrions-nous en effet oublier que Miss Mitford voyait en Long Tom « la plus grande figure du roman depuis le pasteur Adams » (178), et que Conrad admirait profondément « ce marin monumental qui possède à la fois toute la vitalité d'un individu et toute la valeur symbolique d'un type » ? (179) Mieux vaut montrer, semble-t-il, que, si Cooper n'a pas fouillé jusque dans le plus petit détail le portrait d'un personnage qui disparaît aux deux tiers du roman, il a tout de même mérité effectivement l'éloge motivé de son illustre successeur.

(177) Cf. S. F. C. *Introd.* fin: « With Long Tom Coffin also, he was in later life less satisfied than most of his readers. As he looked back at the character, in the maturity of long experience, he saw it with a clearer view, a greater fullness of conception, a more complete finish of detail; he considered it, as it now appears, as only a sketch, and would gladly have wrought up the portrait of the old salt, a man after his own heart, to a finished picture, as he had done with Natty Bumppo. He felt that he had not done full justice to Long Tom. »

(178) Cf. lettre du 5 mars 1824, citée, dans sa biographie, par L'ESTRANGE (vol. II, p. 177) et aussi par CAIRNS (*British Criticisms*, p. 147): « There is a certain Long Tom who appears to me the finest thing since parson Adams. »

(179) Cf. *Tales of the Sea*, London, Richard Clay, 1919, p. 9: « Long Tom Coffin, a monumental seaman with the individuality of life and the significance of a type! »

Si Tom Coffin est un type représentatif de toute une catégorie de gens de mer, c'est qu'il possède au plus haut degré les caractéristiques principales de ces rudes marins du cap Cod et des îles avoisinantes que le gentleman farmer d'Angevine, propriétaire du navire baleinier l'*Union*, avait eu l'occasion d'étudier de très près (180).

Pour commencer, Long Tom est un homme de mer au sens le plus complet du terme. Né à bord d'un chébec qui traversait les redoutables hauts-fonds de Nantucket (181), il a toujours compté que la mer serait sa tombe (182), et nous apprenons après le naufrage de l'*Ariel* que la mer, comme pour exaucer son vœu, ne rendit jamais le corps de celui qui lui appartenait à tant de titres (183).

Habitué qu'il est à naviguer, pendant des mois, sans apercevoir la moindre parcelle de terre, il est convaincu, dans sa simplicité, que les gens de la côte mentent effrontément lorsqu'ils prétendent que la planète contient autant de terre que d'eau, et il croit faire preuve d'une réelle largeur d'esprit en reconnaissant que, dans un voyage en voiture de Boston à Plymouth, il n'a vu autour de lui que des terres et encore des terres pendant la valeur de deux bons quarts (184). On connaît enfin la première phrase que l'auteur lui prête en réponse à

(180) S'il faut en croire SAMUEL ADAMS DRAKE, dans son ouvrage *Nooks and Corners of the New England Coast*, New York, Harper, 1875, p. 334, Long Tom aurait eu pour prototype un marin de Nantucket, *Reuben Chase*.

« Nor was it in whaling battles alone that the island prowess made itself famous. Reuben Chase, midshipman of the *Bonne Homme Richard* (sic) in the battle with the *Serapis*, became, under Mr. Cooper's hand, Long Tom Coffin of the *Pilot*. »

Notons toutefois que Cooper ne fait aucune allusion à Reuben Chase dans ses descriptions détaillées de la victoire de Paul Jones, (*Naval History*, vol. I, chap. 9 et *Naval Lives*, vol. II, pp. 47-89).

(181) Cf. chap. 2 et chap. 17 déb.

(182) Cf. chap. 24, fin.

(183) Cf. chap. 25, déb.

(184) Cf. chap. 22, déb.

une question de Barnstable : « Donnez-moi la pleine mer et des voiles solides, capitaine, et avec ça on n'a pas besoin de pilotes. Moi, je suis né à bord d'un chébec, et je n'ai jamais pu comprendre à quoi la terre pouvait bien servir, à part une petite île par ci par là pour faire pousser quelques légumes et sécher le poisson » (185) .

Bien entendu cet être véritablement amphibie n'a pas atteint la cinquantaine sans acquérir une connaissance remarquable de tout ce qui touche à la mer, à la navigation, et à son dur métier de baleinier. A dix-neuf ans il avait déjà trois baleines à son actif, ce qui lui valut l'honneur de mener la danse dans un bal du Cap Cod (186), et, depuis, il a tué de sa propre main une bonne centaine de baleines et aidé à la capture de deux cents autres (178). Si le grément compliqué de la frégate dépasse manifestement sa compréhension de baleinier, et ne lui inspire guère confiance (188), ses opinions n'en sont pas moins considérées comme des oracles par l'équipage de l'*Ariel* (189), et Barnstable, qui a appris de lui les rudiments de la navigation (190), tient le plus grand compte de ses avis, surtout en ce qui concerne les signes avant-coureurs des tempêtes, car leur interprétation, au dire de Long Tom lui-même, est l'affaire d'une existence tout entière (191).

Mais il va sans dire que ces connaissances sont d'ordre surtout empirique, et qu'elles sont inextricablement mêlées à un nombre considérable de ces croyances superstitieuses, qui ont de tout temps exercé une très grande influence sur les équipages des voiliers, et qui possédaient encore, vers la fin du dix-huitième siècle, une puissance dont il est difficile de se faire aujourd'hui une idée. C'est pourquoi les présages et les signes

---

(185) Cf. chap. 2, déb.

(186) Cf. chap. 23, mil.

(187) Cf. chap. 18, fin.

(188) Cf. chap. 6, déb.

(189) Cf. chap. 18, déb.

(190) Cf. chap. 2 et 25, mil.

(191) Cf. chap. 2, fin.

de bon et de mauvais augure jouent un rôle capital dans les prédictions que Long Tom avance sur le temps qu'il fera ; c'est pourquoi encore le vieux « cockswain » souffre réellement d'entendre le midshipman Merry chanter au milieu des rafales, car c'est, dit-il, le plus sûr moyen de pousser la tempête à s'acharner sur le vaisseau (192). De même il croit fermement à l'existence du *Flying Dutchman* (le Voltigeur hollandais) parce qu'il a connu des marins qui assuraient l'avoir vu dans les mers du Sud (193) ; et le fait qu'il a une vision de l'*Ariel* réduit à l'état d'épave, au moment où le capitaine Borroughcliffe lui apprend que les Anglais comptent le couler dans le port où il s'est aventuré, lui cause une angoisse mortelle pour la sûreté de ce navire qu'il aime autant que lui-même (194).

Avec cet amour de Long Tom pour son navire, nous arrivons au trait où il est le plus facile de démêler ce qui est caractéristique de sa classe et de son milieu, et ce qui lui appartient en propre en tant qu'individu. Si, en effet, l'attachement des vrais marins à leur vaisseau est un trait trop généralement connu pour que nous puissions voir, dans la façon dont Long Tom parle de l'*Ariel*, une particularité capable de le différencier de la grande majorité des baleiniers du Cap Cod, nous ne pouvons pas ne pas constater qu'il est extrêmement rare que le commandant d'un navire, et à plus forte raison un humble matelot comme Long Tom, ne fasse rien pour sauver sa vie après avoir coulé avec son bâtiment. Nous n'irons pas cependant jusqu'à dire, à la suite d'un critique britannique, que Long Tom éprouve pour l'*Ariel* une passion tellement violente et anormale qu'elle confine à la monomanie et qu'elle le conduit au suicide (195). Nous croyons en effet que Long Tom est une âme trop religieuse pour envisager le suicide de propos déli-

---

(192) Cf. chap. 24, mil.

(193) Cf. chap. 21, déb.

(194) Cf. chap. 24, mil.

(195) Cf. THOMAS POWELL, *The Living Authors of America*, 1850, p. 27.

(Voir thèse complémentaire).



béré. Ses superstitions elles-mêmes, comme Bryant le fait justement remarquer, procèdent de son humble soumission à Celui qui tient l'océan dans le creux de sa main. Il ne faut pas non plus négliger les paroles de Merry à Barnstable après le naufrage : « Les hommes disent qu'il a toujours pensé que c'était un péché que de désertir une épave » (196). Enfin une lecture attentive du chapitre XXIV doit suffire à nous prouver que Long Tom est tellement désespéré par le naufrage de son navire, dont il se considère comme une partie intégrante, que, sans envisager le suicide, il ne tient plus assez à la vie, soit pour saisir les maigres chances qu'il aurait de se sauver en prenant place dans l'embarcation où il a jeté Barnstable de force, soit même pour essayer de nager quand il est enlevé par une lame. Le suicide, il n'y songe pas plus que Barnstable n'y pensait au moment où Merry le suppliait en vain de partir dans une chaloupe pour l'amour de sa fiancée, mais, comme Barnstable, il pourrait répondre : « Si mon heure est venue, je ne me déroberai pas à ma destinée. » Il se confie entièrement — trop entièrement dirait sans doute un casuiste — à la volonté divine. Sous l'influence de son immense douleur — douleur exceptionnelle, mais non malade — il subit en quelque sorte un accès de fatalisme chrétien, et c'est là ce qui fait avant tout sa grandeur en même temps que son originalité.

Parmi les autres traits qui contribuent à accentuer, au moral, l'originalité de Long Tom, il faut mentionner d'abord la simplicité qui fait la joie des midshipmen de la frégate (197), et qui permet à Dillon d'endormir à terre la méfiance de son gardien (198) — en notant bien toutefois que cette simplicité n'est, somme toute, que le produit d'un caractère foncièrement honnête et loyal, et qu'elle ne tient aucunement à un manque d'intelligence ou de finesse (199). Long Tom, en effet, sait de

---

(196) Cf. chap. 25, déb.

(197) Cf. chap. 6, déb.

(198) Cf. chap. 22, déb.

(199) Cf. chap. 22, mil. « ... his own want of guile rendered him slow to comprehend its existence in others. »

temps à autre faire preuve d'humour, et même d'esprit — démontrant ainsi que son créateur a voulu nous donner une clef de son tempérament en soulignant qu'il joint à sa gravité coutumière — qu'il tient des *Coffin* au nom « solennel » — une gaité intermittente qui doit lui venir de ses ancêtres maternels, les *Joy* (200). Qui ne se souvient de sa façon d'énumérer les diverses appellations qu'on lui donne : « On m'appelle *Tom* quand le temps presse, par exemple pour larguer les drisses ou une écoute ; *Long Tom* quand on veut m'amadouer par des moyens honnêtes... et *Long Tom Coffin* quand on veut qu'aucun de mes cousins du même nom ne réponde à ma place, car je crois bien que le plus bel homme d'entre eux ne dépasse guère une brasse, des talons à la pomme du mât » (201). Et c'est encore *Long Tom* qui, voyant que les premiers boulets de l'*Alacrity* n'ont pas la force d'entamer la coque de l'*Ariel*, remarque avec autant d'esprit que de sang-froid : « Tout ça c'est des petites tapes amicales, et pas autre chose ; est-ce que par hasard l'Anglais s'imagine que nous lui faisons les saluts réglementaires ? » (202)

La naïve vantardise de *Long Tom* qui, dans l'exaltation de la victoire de l'*Ariel* sur l'*Alacrity*, propose d'aller délivrer Griffith avec une poignée de marins, sous prétexte qu'une baleine pourrait tuer un millier de soldats et qu'il a tué à lui seul cent baleines (203) ; sa façon imagée et savoureuse de gourmander le mousse qui a l'audace de toucher à son harpon (204) ; et enfin la pitié qu'il témoigne pendant le naufrage au traître

(200) S. A. DRAKE, cité plus haut (note 180), signale que les *Coffin* étaient nombreux à Nantucket et que c'est pour cette raison que l'amiral Sir Isaac Coffin, loyaliste de Boston, y fonda en 1826 une école ouverte gratuitement aux descendants de Tristram Coffin, un des premiers colons. (p. 342)

(201) Cf. chap. 22, mil.

(202) Cf. chap. 18, mil.

(203) Cf. chap. 19, fin.

(204) Cf. chap. 18, déb.

qui en est pourtant le grand responsable (205) ; sont autant de touches savantes qui achèvent de nuancer avec bonheur le portrait moral du sympathique *cockswain* (266), au point que Long Tom serait pour nous un individu nettement caractérisé, même si Cooper avait négligé de nous le peindre également au physique.

Comme cela n'est évidemment pas le cas, et comme tous les lecteurs du *Pilote* gardent profondément gravée dans leur esprit l'image de ce grand corps robuste, mais tout en longueur, qui pourrait à l'occasion servir de vergue de rechange, et qui, en se levant dans la baleinière, semble se déplier méthodiquement à la façon d'un mètre pliant — de ce grand corps surmonté d'un rude visage, dont les traits saillants et les yeux enfoncés sont encadrés d'une barbe noire que l'âge commence à tisser de blanc (207), nous pensons avoir suffisamment démontré le bien-fondé de la remarque de Conrad sur le double aspect de la personnalité de Long Tom, et sur la valeur du portrait que Cooper a tracé de ce baleinier, si original et si représentatif à la fois.

Nous consacrerons beaucoup moins d'espace à discuter la question des ressemblances entre Long Tom et le Bas-de-Cuir des *Pionniers*, non point parce que nous n'y attachons pas une réelle importance, mais parce que nous pensons, avec la majorité des critiques qui ont abordé le sujet, que ces ressemblances évidentes ne sauraient être reprochées à Cooper, ni comme une faute artistique ni comme un manque d'imagination. Nous irons même jusqu'à féliciter l'auteur de *l'Espion* et des *Pionniers* de s'être rendu compte qu'il n'avait jamais été mieux inspiré qu'en prenant parmi les humbles les véritables héros de ses deux premiers chefs-d'œuvre, et d'avoir résolu de cam-

---

(205) Cf. chap. 24, fin.

(206) « patron de chaloupe », appellation qu'il faut prendre ici dans le sens de matelot de confiance qui commande les matelots d'une embarcation et qui y tient le gouvernail. Cf. BONNEFOUX et PARIS, *Dictionnaire de Marine*, 2<sup>e</sup> éd. Paris, A. Bertrand, 1856.

(207) Cf. chap. 2, déb.

per, sur la toile de fond de l'océan, une grande figure plébéienne, caractérisée comme celle de Bas-de-Cuir, l'homme de la forêt vierge, par une adaptation quasi-parfaite à son milieu, par une simplicité des plus respectables, et par une sorte de foi de charbonnier constamment entretenue par la contemplation des grandes forces et des merveilles de la nature. C'est pourquoi nous nous refusons à admettre que l'on essaie de diminuer le mérite de Cooper en déclarant que Long Tom n'est en somme que le Bas-de-Cuir de l'océan, ou, comme le dit Lowell, Natty en pantalon de toile et coiffé d'un suroît (208). Nous préférons suivre le *New York Mirror* du 11 avril 1827, qui considère comme un éloge le fait de dire : « Long Tom est exactement ce qu'aurait été Bas-de-Cuir s'il avait vu le jour sur l'océan et si on l'avait destiné à devenir matelot » (209). C'est pourquoi, aussi, nous conseillerons aux émules modernes de Lowell de vouloir bien prendre la peine de noter qu'en dehors des traits physiques — qui différencient déjà très suffisamment le matelot à barbe brune du vieux chasseur aux cheveux roux et au visage glabre — il existe, au moral, au moins une différence capitale entre Long Tom et Bas-de-Cuir, c'est que Long Tom ne possède guère qu'une parcelle du sentiment poétique si développé chez le solitaire des grandes forêts américaines (210).

(208) Cf. *A Fable for Critics*.

(209) Voir aussi SHUBRICK CLYMER, pp. 35-36 :

« Of essentially the same type as Leather-Stocking, Long Tom is not in the slightest degree a copy of him. In fact, the fully developed Leather-Stocking of the later books may rather be said to have some of his predecessor's traits. »

S. CLYMER ajoute que le personnage de Long Tom a pu être suggéré à Cooper par Mr. Irish, premier lieutenant du *Sterling*, originaire de Nantucket. Nous pensons plutôt que, par son âge, Long Tom rappelle bien davantage *Philadelphia Bill*. (*Vide supra*, chap. IV, pp. 165, 176, et 180-81).

(210) Cela est particulièrement sensible dans le passage où Long Tom « fait du sentiment », au dire de Barnstable. (Cf. chap. 18, fin). Il y a loin en effet des réflexions de Long Tom sur son manque de chance



Pour conclure sur Long Tom, nous croyons utile de signaler que c'est un baleinier de Nantucket qui est le véritable héros du premier roman maritime, et cela plus d'un quart de siècle avant la publication de *Moby Dick*. Cooper se présente donc, grâce au *Pilote*, et notamment grâce à l'épisode de la chasse à la baleine — où Long Tom nous est dépeint dans l'exercice de son véritable métier — comme le précurseur direct du grand romancier de la mer qui devait achever de réhabiliter « les bouchers de l'océan » en décrivant en détail les dangers de leur profession, et en énumérant les qualités de sang-froid, de courage et d'endurance qu'elle exigeait d'eux presque journellement (211).

En ce qui concerne le maître d'équipage Boltrope, que Cooper pensait avoir mieux réussi que Long Tom (212), nous reconnaissons volontiers, avec un critique de l'*Atlantic Monthly* (213), que, si le portrait de Boltrope n'est pas à mettre sur le même plan que celui de Long Tom, les lecteurs du *Pilote* ne l'apprécient pas toujours à sa juste valeur. Sans doute le maître d'équipage n'apparaît-il guère qu'au début et à la fin du roman, mais ses rares apparitions suffisent à l'auteur, car il réussit à peindre son physique avec un relief saisissant, et à nous donner de sa psychologie une interprétation aussi frappante que nuancée.

La scène du Conseil, où ce dur-à-cuire à la puissante carrure et aux traits anguleux est appelé à donner le premier son opinion sur le coup de main projeté, contient à son sujet une page admirable à tous égards, et qui mériterait d'être citée

à la description de la cascade des Catskills qui rend Bas-de-Cuir si « éloquent ». (Cf. *Pioneers*, chap. 27, fin).

(211) Cf. *Moby Dick*, chap. 24: « The Advocate ».

Il est curieux de noter aussi que la forme même des chapitres « encyclopédiques » de *Moby Dick*, se trouve déjà dans le *Cratère* (1847) au chapitre 24.

(212) Cf. S. F. C. *Pages*, p. 77.

(213) Cf. janvier 1862, p. 58.

en entier (214). De même il faudrait citer plusieurs passages du chapitre XXXII, où Cooper nous montre l'aversion de cet ancien officier de la marine marchande pour la discipline tâtilonne des navires de guerre, et où il nous indique que, dans la pensée de Boltrope, le mépris du raffinement est le signe infaillible auquel on reconnaît qu'un marin connaît bien son métier (215).

Comment ne pas admirer enfin la façon dont Cooper sait nous attendrir devant le lit de mort de cet être grossier et même brutal ? (216) L'homme qui agonise dans la cabine de la frégate est pourtant le même que celui qui, dans le feu de l'action, s'est écrié, en apprenant la mort du capitaine Munson : « C'est une veine que cette bordée n'ait pas fait plus de dégâts » ; le même qui, blessé à mort par la mitraille, en même temps que le colonel Howard qu'il avait saisi à la gorge, a trouvé la force de lui dire avec un sourire féroce : « Ah ! Ah ! l'ami, un peu de cette graine est allée aussi à ton moulin, eh ? » (217) Mais Boltrope témoigne, sur sa couchette, d'une résignation si philosophique au sort qu'il ne peut éviter ; il s'inquiète tellement, par contre, des avaries qui restent encore à réparer ; et enfin il montre à sa façon une affection si profonde pour sa mère, dont il voudrait assurer les vieux jours, que nous ne voyons pas sans émotion s'éteindre le brave cœur qui battait sous cette rude écorce.

Avec ce portrait de Boltrope, nous arrivons au terme de l'espèce de catalogue raisonné des richesses maritimes du Pilote que nous avons entrepris de dresser, et une conclusion s'impose à nous avec toute la force de l'évidence. Si l'on jette un regard

---

(214) Cf. chap. 7, déb.

(215) Ce chapitre est numéroté à tort XXXI dans l'édition Houghton Mifflin.

(216) Cf. chap. 34, fin.

(217) Cf. chap. 33, mil. et fin.

en arrière sur les lacunes des romans de Smollett et les graves défauts du *Post-Captain*, et si l'on constate en même temps que le *Pilote* est antérieur de cinq bonnes années au premier roman du capitaine Marryatt (218), on ne peut s'empêcher de reconnaître que, dès janvier 1824, Cooper avait comblé avec bonheur toutes les lacunes laissées par ses devanciers, et mérité sans conteste le titre de véritable créateur du roman maritime, genre littéraire que devaient illustrer après lui tant de grands écrivains anglo-saxons.

Pour ce qui est des éléments non maritimes du *Pilote* qu'il reste encore à analyser — c'est-à-dire la peinture des personnages rencontrés à terre dans l'abbaye de St. Ruth — et pour le style général de l'ouvrage, Cooper, à notre avis, se maintient aisément au niveau qu'il avait atteint dans les *Pionniers*.

Le colonel Howard, vétéran de la guerre de Sept Ans, qui a vu les tristes affaires de Fort Duquesne et de Ticonderoga, mais aussi la victoire définitive de Wolfe devant Québec (219), est la mieux réussie et la plus sympathique figure de vieux loyaliste que Cooper ait jamais tracée (220). Le colonel entre sans doute dans de violentes colères quand on s'avise de défendre devant lui des « rebelles » comme Griffith et Barnstable, et il n'hésite pas alors à les gratifier de tout un chapelet d'épithètes qu'il juge infâmantes, et à les traiter, entre autres choses, de désorganiseurs, de niveleurs, de démocrates et de jacobins (221). Mais il ne serait, ni un bon « tory », ni un véritable planteur des Carolines, s'il s'agissait autrement, et d'ailleurs, comme le dit fort bien sa pupille Katherine Plowden dans sa lettre à Barnstable : « Après tout le colonel Howard est un gentleman quand on ne le fait pas mettre en colère, et il est,

---

(218) Le *Pilote* fut publié le 7 janvier 1824; *Frank Mildmay* en 1829.

(219) Cf. chap. 9, mil.

(220) Le capitaine Willoughby, dans *Wyandotte*, n'est pas un véritable loyaliste.

(221) Cf. chap. 6, mil. et chap. 10, fin.

j'en suis persuadée, profondément honnête... Mais un homme qui est chassé de son pays dans sa soixantième année, et qui perd ainsi près de la moitié de sa fortune, n'est pas porté à canoniser ceux qui sont la cause d'un pareil changement » (222). Bon et généreux par nature, et sincèrement attaché à ses pupilles ; observant vis-à-vis de ses hôtes — même lorsqu'ils sont ses ennemis déclarés — les vieilles traditions d'hospitalité et de courtoisie des gentlemen du Sud (223) ; trop bon Américain aussi pour tolérer que quiconque puisse mettre en doute le courage des colons révoltés (224) ; ce vétéran à cheveux poudrés mérite vraiment l'affection que nous lui portons, dès son entrée en scène dans la confortable salle à manger de St. Ruth (225), ainsi que le sourire indulgent avec lequel nous accueillons ses diatribes contre les « rebelles », son aveugle partialité pour son hypocrite cousin Christopher Dillon, ou bien encore ses manies de vieux militaire. Il mérite mieux encore le respect mêlé d'émotion que nous ressentons à son lit de mort, lorsque nous le voyons insister sur le mariage immédiat de ses pupilles avec les braves garçons qu'elles aiment, et reconnaître, avec une naïve mais noble simplicité, que, puisque la Providence semble favoriser les insurgés, il a peut-être méconnu ses véritables devoirs envers son pays natal, parce qu'il était trop âgé pour modifier ses opinions politiques et religieuses (226).

Le capitaine Borroughcliffe, destiné comme le capitaine Manual à introduire dans le roman une note comique, n'est pas, lui non plus, une simple caricature. Si la bonne chère a rendu son teint aussi écarlate que son uniforme, et si le madère du colonel Howard lui joue parfois de bien vilains tours — témoin les évasions successives de Manual et de Long Tom —

---

(222) Cf. chap. 6, mil.

(223) Cf. chap. 26.

(224) Cf. chap. 9, mil.

(225) Cf. chap. 9.

(226) Cf. chap. 34, déb.



il ne manque ni de courage (227) ni de perspicacité (228), et il sait à l'occasion sourire de ses propres déconvenues (229), ou exprimer avec humour la philosophie qu'une expérience déjà longue, et un esprit observateur, lui ont permis de dégager de la vie militaire (230). Aussi le lecteur — et surtout le lecteur moderne — le voit-il toujours apparaître avec plaisir, tandis qu'il se laisserait vite d'un personnage par trop caricatural, ou d'un « bore » à la mode écossaise.

Christopher Dillon, par contre, nous est dépeint sous des couleurs trop uniformément noires pour que nous puissions éviter de le comparer à un traître de mélodrame, et ne pas blâmer Cooper de n'avoir pas fait effort pour nuancer son portrait et pour mêler à ses défauts quelques rares qualités. Un amour passionné pour sa cousine Cécilia, et une affection sincère pour le colonel Howard, auraient probablement suffi à le faire paraître à nos yeux, sinon moins antipathique, du moins plus vraisemblable et plus humain. Reconnaissons toutefois que le manque de vraisemblance de pareils caractères ne nous frappe guère qu'à la réflexion, que leurs machinations augmentent considérablement l'intérêt d'une intrigue, et que leur châtement offre à un romancier l'occasion de déployer tous ses dons dramatiques, dans une scène qui peut, sans choquer le lecteur, atteindre les bornes de l'horrible et du macabre. Or il est certain qu'à ce point de vue les ruses de l'hypocrite Dillon et sa mort affreuse, à quelques encâblures de la côte, parmi les remous dont il n'arrive pas à se dégager (231), méritent d'être

---

(227) Voir sa lutte contre Long Tom (chap. 22, fin) et son duel avec Manual (chap. 31, fin.).

(228) C'est lui qui découvre le déguisement de Merry (chap. 26) et qui déjoue les plans de Barnstable et de Katherine pour la conquête de l'abbaye (chap. 27 et 28).

(229) Bien que ligoté et bâillonné, il s'amuse franchement de l'embarras de Long Tom devant une paire d'éperons. (Cf. chap. 22, fin).

(230) Voir, au début du chap. 20, sa conversation avec son sergent.

(231) Cf. chap. 24, fin.

comparées aux cruels stratagèmes du *skinner* de l'*Espion* et à la macabre mise en scène de sa pendaison par les *cowboys*.

Les caractères féminins, que l'auteur d'un roman maritime aurait pu se contenter d'esquisser, sont tout aussi étudiés que dans les *Pionniers* ou dans l'*Espion*. Il est regrettable, sans doute — et nous l'avons déjà noté au passage — que les conversations auxquelles prennent part les deux héroïnes et l'ex-fiancée du pilote, et même celles qu'elles tiennent entre elles, soient alourdies par un style emphatique et recherché, style que le lecteur moderne n'apprécie plus dans un roman, même lorsqu'il y trouve quelques échos de Shakespeare (232). Cependant il serait injuste de ne pas signaler que Cecilia Howard, Katherine Plowden et Alice Dunscombe sont aussi nettement différenciées, au physique et au moral, que les trois hommes qu'elles aiment — c'est-à-dire Griffith, Barnstable et le pilote.

Pour ce qui est du physique, il suffit de relire le dixième chapitre pour constater que cette lecture laisse dans notre esprit une image très nette de la langoureuse brune aux yeux bleus qu'est Cecilia, de la piquante brune aux yeux de jais qui a nom Katherine Plowden, et de la femme blonde, quelque peu fanée par l'âge et les soucis, qui joue auprès d'elles le rôle de dame de compagnie. On dirait vraiment que, pour mieux frapper l'imagination du lecteur, Cooper est allé aussi loin qu'il jugeait pouvoir le faire dans l'évocation des charmes physiques de ses personnages. (233).

Au moral, comme le faisait justement remarquer un critique français de l'époque, les deux héroïnes sont aussi habilement contrastées que leurs amoureux (234), ce qui veut dire que, tout en s'opposant dans l'ensemble parce qu'elles sont en

---

(232) Cf. chap. 10, déb.

(233) Le portrait de Cecilia est cité *in extenso* par un périodique anglais, *The Museum* (31 janvier 1824), et un critique français, LOUIS DE LOMÉNIE (*Galerie des Contemporains Illustres*, 1844) évoque avec admiration « la vive et malicieuse Catherine, la belle et langoureuse Cécile ».

(234) Cf. ERNEST DE BL... dans les *Annales de la Littérature et des Arts*, 1824, p. 423.

quelque sorte les répliques féminines de Griffith et de Barnstable, elles savent comme eux témoigner à l'occasion de qualités dont on ne les croyait pas capables. Ne voit-on pas, en effet, la tendre et mélancolique Cecilia se révéler soudain femme d'action, lorsqu'elle a pénétré dans la pièce où Griffith est enfermé ? (235) Et ne voit-on pas, par contre, l'amoureuse volontaire et pleine d'audace qu'est Katherine Plowden refuser, à deux reprises, de suivre Barnstable à bord de son navire, après avoir couru pourtant bien des risques pour l'aider à surprendre la vigilance du colonel Howard ? (236) Quant à Alice Dunscombe, en qui on pourrait sans exagération voir une troisième héroïne (237), elle subit le contre-coup de la décision qui a armé Paul Jones contre son pays natal, et la situation cornélienne dans laquelle elle se trouve placée — entre son amour toujours vivace pour son ex-fiancé, et sa fidélité à un souverain que son ardent patriotisme, et sa foi profonde de fille de pasteur, lui enjoignent de révéler et de servir — cette situation lui confère d'emblée une originalité marquée. Mais ce qu'il y a peut-être de plus original chez Alice Dunscombe, c'est la ligne de conduite, si féminine et si pleine de bon sens tout à la fois, que cette âme simple et bonne adopte comme d'instinct, et qui contraste si heureusement avec le langage grandiloquent que l'auteur lui prête dans ses deux entretiens avec Paul Jones (238). A aucun moment Alice ne cherche à dissimuler à l'homme qui l'a délaissée qu'elle l'aime et qu'elle l'aimera toujours, mais, tout en étant émue et flattée de ses offres tardives de mariage, elle refuse à plusieurs reprises, avec une détermination inflexible, de commettre l'espèce de sacri-

(235) Cf. chap. 13, déb. : « ... the character of Cecilia appeared to undergo an entire change. »

(236) Cf. chap. 27, fin et 29, mil.

(237) Un périodique anglais, *The Museum* (31 janvier 1824) loue Cooper d'avoir « very judiciously divided the interest pretty fairly among the three ladies, instead of following the common plan of allowing one character to eclipse all the rest. »

(238) Cf. chap. 14 et 31.

lège que serait à ses yeux une union avec un rebelle, en lutte contre son souverain légitime. Par contre, son patriotisme ne l'empêche, ni d'aider les deux héroïnes à préparer l'évasion de Griffith, de Manual et du pilote ; ni d'avertir ce dernier que des navires de guerre alertés par Dillon tenteront de lui couper la retraite (239) ; ni d'avouer qu'elle est prête à supporter les conséquences de ses actes, dût-elle payer de sa vie le crime d'avoir sauvé le seul homme qu'elle ait jamais aimé. (240)

Le style du Pilote, au dire de plusieurs critiques contemporains, est supérieur, dans l'ensemble, à celui des romans précédents, et témoigne de soins assidus de la part de l'auteur (241). Il est certain en effet que, n'étant pas pressé par le temps, et habitant à proximité de son imprimeur, Cooper pouvait non seulement soigner davantage son premier jet mais relire avec attention toutes les épreuves, d'où le nombre relativement minime de changements apportés par la suite à la première édition de l'ouvrage (242). D'autre part, si le sujet ne se prêtait pas, autant que celui des *Pionniers*, à l'introduction de ces dialogues savoureux et humoristiques entre caractères frustes, dialogues dont le pittoresque suffit à donner tant de sel à

(239) Cf. chap. 31, mil.

(240) Cf. chap. 14, fin.

(241) Voir thèse complémentaire: *U. S. Literary Gazette* (avril 1824) — *New Haven Christian Spectator* (février 1825) et *Blackwood's* (JOHN NEAL, octobre 1824).

(242) Naturellement il subsiste dans l'édition définitive un assez grand nombre d'expressions qui nous paraissent gauches, et qui souvent, pourtant, ne sont dues qu'à un effort pour ne pas répéter certains mots: the sun... that *luminary* (chap. 34, fin) — his hand... the rigid *member* (chap. 24, fin) — his arm... the *limb* (chap. 27, fin).

En fait d'exemple de style noble « à l'américaine » — nous avons vu que Cooper n'était pas à l'abri de l'influence d'une mode contre laquelle il s'efforçait pourtant de réagir — la *North American Review* (avril 1824, p. 328) signale un passage qui subsiste dans l'édition définitive. Cf. chap. 20, mil.: « Some little time was necessary to enable the veteran [Colonel Howard] to arrange his disordered dress, and to remove the perspiring effects of the unusual toil from his features. »



tel chapitre par ailleurs assez quelconque (243) ; s'il obligeait Cooper à reproduire au contraire, dans le style recherché de l'époque, des conversations un peu compassées entre personnages se piquant de bien parler ; le grand peintre de la nature qui avait donné sa mesure dans les forêts de l'Otsego trouvait, sur l'océan, un nouveau domaine non moins digne de son pinceau ; et le conteur-né, qui avait à son actif les grandes scènes dramatiques et pathétiques de l'*Espion*, pouvait se donner libre carrière dans le grand tumulte des tempêtes, et dans les nuages de fumée zébrés d'éclairs qui enveloppaient ses navires au cours de combats acharnés. C'est pourquoi il ne faut s'étonner, ni d'apprendre que, dès la fin de février 1824, Walter Scott écrivait à Miss Edgeworth de lire le *Pilote* aussitôt que possible — parce que les scènes et les caractères maritimes y étaient « admirablement dépeints » (244) — ni de rencontrer, près de trente ans plus tard, dans la presse britannique, à un moment où la mort de Cooper permettait aux critiques de se prononcer en toute impartialité, plusieurs articles où même les éloges de Walter Scott n'étaient pas jugés suffisamment enthousiastes (245).

En ce qui concerne la réception du *Pilote* par le public anglo-saxon, nous avons, comme dans le cas des *Pionniers*, corrigé dans notre thèse complémentaire une assez grave erreur

---

(243) Nous tenons à insister sur la relativité de notre remarque. Nous avons d'ailleurs déjà signalé combien le langage de Long Tom et de Boltrope est original et pittoresque.

(244) Cf. LOCKHART, chap. 60, mil. Lettre du 24 février 1824 : « I have seen a new work, the *Pilot*, by the author of the *Spy* and *Pioneer* (sic). The hero is the celebrated Paul Jones, whom I well remember advancing above the island of Inchkeith with three small vessels to lay Leith under contribution. I remember my mother being alarmed with the drum... conceiving it to be the pirates who had landed... However, the novel is a very clever one, and the sea-scenes and characters in particular are admirably drawn and I advise you to read it as soon as possible. »

(245) Voir thèse complémentaire : *Athenæum* (4 octobre 1851, pp. 1047-48) et *Eclectic Review* (citée par l'*Eclectic Magazine* de juin 1852, p. 209).

perpétuée par la biographie de Lounsbury. Les déclarations réitérées de Cooper lui-même dans ses notes autobiographiques — déclarations corroborées par la lecture des comptes rendus de l'époque — prouvent en effet que le succès du nouveau roman fut loin d'être « instantané », aux Etats-Unis tout au moins. Le fait que *Niles' Weekly Register* annonçait, le 7 février 1824, que les 3.000 exemplaires de la première édition avaient été écoulés en quelques jours montre évidemment que les libraires avaient fait confiance à l'auteur de *l'Espion* et des *Pionniers*, mais il ne nous donne aucune indication sûre quant à la réaction des critiques et du public (246). En réalité les critiques américains, et, par contre-coup, les nombreux lecteurs habitués à adopter docilement leur manière de voir, ne surent trop, suivant l'expression de Cooper, quel accueil il fallait réserver à un roman d'un genre si nouveau. Ce ne fut qu'après que le verdict de la presse britannique — très favorable dans l'ensemble — fut connu aux Etats-Unis qu'une revue de Boston, la *United States Literary Gazette* (247), osa préférer le *Pilote* à *l'Espion* et aux *Pionniers*, ce qui explique pourquoi Cooper put affirmer que ce fut la Nouvelle-Angleterre qui fit la réputation de son ouvrage (248).

Bien avant la fin de 1824, en tout cas, au moment où le succès d'une traduction française (249), suivi à peu d'intervalle de celui d'une version allemande, venait encore ajouter à la renommée que l'auteur du *Pilote* s'était assurée, d'abord en Angleterre puis dans son pays natal, Cooper pouvait, à bon droit, considérer qu'il avait plus que tenu la promesse qu'il s'était faite à lui-même au sortir de chez Wilkes. Parti résolu

---

(246) Il en est de même de la lettre écrite par Cooper à Shubrick vers la même date. Cf. SHUBRICK CLYMER, pp. 37-38.

(247) Voir le numéro d'avril 1824, p. 6.

(248) Voir les notes autobiographiques de 1842.

(249) La *Bibliographie de la France* annonçait cette traduction dans le numéro du 10 avril.

à écrire un roman maritime présentant suffisamment d'intérêt pour qu'un public prévenu pût le lire avec plaisir, il avait composé un chef-d'œuvre universellement acclamé, et littéralement révélé aux écrivains des deux mondes « de nouveaux horizons vastes comme la mer. »

---

## CHAPITRE X

### Lionel Lincoln

*« Lionel Lincoln was next written. This was intended for an historical novel, on an American theme. It failed, like every other similar attempt. »*

*« Lionel Lincoln appeared in 1824 (2). This book failed, and perhaps justly. It was strictly an American Historical Novel, a class of which none ever succeeded (1). »*

(J. F. C. NOTES AUTOBIOGRAPHIQUES, 1842 et 1844-45.)

Installé à New-York en qualité d'homme de lettres, et bien décidé à vivre de sa plume, Cooper n'avait naturellement pas attendu cette apothéose du *Pilote* pour mettre en chantier un nouvel ouvrage. En même temps que son essai de roman maritime était lancé à New-York, sous la direction du libraire Wiley, il se livrait à Boston à de minutieuses recherches his-

---

(1) Lionel Lincoln vint ensuite. Mon plan était d'écrire un roman historique sur un sujet américain. Il aboutit à un échec, comme toutes les autres tentatives du même genre. »

« Lionel Lincoln parut en 1824. Cet ouvrage échoua, et peut-être avec juste raison. C'était, très exactement, un Roman Historique Américain, genre qui ne compte pas un seul succès à son actif. »

(2) On verra plus loin que l'ouvrage fut, en réalité, publié le 5 février 1825. Toutefois le *copyright* est de 1824, et le volume II de l'édition originale porte la date 1824, alors que le premier volume est daté de 1825.

Sur ce curieux problème on lira avec fruit les hypothèses de SPILLER et BLACKBURN dans leur grande bibliographie de Cooper (pp. 39-40).



toriques (3) — commençant ainsi la mise à exécution d'un vaste projet, dont la réalisation complète aurait exigé une quinzaine, voire une vingtaine d'années. Il ne s'agissait de rien moins que de célébrer, dans une série de treize romans, les grands épisodes de l'histoire d'Amérique, en consacrant un ouvrage entier à chacun des treize états qui avaient constitué l'union américaine. Le titre général de la série devait être : *LÉGENDES DES TREIZE RÉPUBLIQUES*, et la première de ces « légendes », *Lionel Lincoln ou le Siège de Boston*, devait avoir trait à l'état de Massachussetts, qui s'était le premier dressé victorieusement contre les troupes britanniques chargées d'étouffer dans l'œuf toute manifestation d'indépendance (4).

---

(3) Cf. S. F. C. *Pages*, p. 102. « The sketch of the battle of Bunker Hill included in this novel, was carefully written. Every effort to preserve accuracy was made. The principal historical authorities, the state papers, official reports, etc., etc., were studied. A journey to Boston was made for the purpose of going over the ground in person. Even almanacs, and records of the weather, were consulted, to insure greater accuracy in detail. »

Voir aussi une lettre de Cooper, à son retour de Boston, lettre citée d'abord par SHUBRICK CLYMER (pp. 36-37), qui la dit écrite quelques semaines après la publication du *Pilote*.

(4) Il est fort possible que l'intention de Cooper ait été de n'illustrer que la part prise par chacun des treize états de l'Union au triomphe de la cause de l'indépendance américaine, mais, le projet ayant été abandonné après *Lionel Lincoln*, et les déclarations de S. F. C. n'étant pas aussi précises qu'on pourrait le désirer, mieux vaut ne rien affirmer à ce sujet, en attendant la découverte de quelque déclaration formelle de Cooper lui-même.

Voici en tout cas le passage de S. F. C. (*Pages*, pp. 101-02): « The title-page of the first edition of *Lionel Lincoln* bore an inscription afterward erased: « A Legend of the Thirteen Republics. » At the time of writing the book, the author had planned a series of works of fiction, to be drawn from the early historical sources of the country — the scene of each tale to be laid in one of the thirteen different colonies which formed the Union... It was his wish to contribute something to the local literature of each of the different divisions of the Republic. His departure for Europe, which prevented his visiting the more southern states, and collecting local details, interfered with his carrying this plan into execution. No second work of the projected series having been written, the reference to the Thirteen Legends was removed from the later editions. »

Est-ce à dire que le jeune écrivain, que nous avons vu si peu certain du succès au cours de la rédaction de *l'Espion*, des *Pionniers* et du *Pilote*, est devenu maintenant si sûr de lui-même et de son public qu'il se lance sans hésitation, et presque avec témérité, dans une entreprise qui aurait pu donner à réfléchir à l'auteur de *Waverley* lui-même ? La transformation serait trop soudaine, et surtout trop complète, pour paraître vraisemblable, et d'ailleurs nous verrons plus loin que Cooper nous indique — indirectement — la raison pour laquelle il dût éprouver de sérieuses appréhensions au moment où il allait interrompre la suite de chefs-d'œuvre inaugurée par *l'Espion*.

Toutefois, il convient de se rendre compte que l'auteur de *l'Espion* et des *Pionniers* occupait alors, dans la métropole américaine, une situation qui devait non seulement l'encourager mais encore l'obliger moralement à voir grand et à viser haut. Washington Irving vivant en Europe (4 bis), la primauté littéraire revenait sans conteste au romancier national en qui nombre de critiques européens saluaient le rival le plus sérieux du grand chantre de l'Ecosse (5). Par surcroît, Cooper avait su, grâce à son dynamisme et à sa jovialité, constituer un noyau de littérateurs, d'artistes, de membres des professions libérales et d'hommes d'affaires cultivés, qui ne pouvait manquer de jouir d'un réel prestige dans une ville de 150.000 habitants (6) — prestige dont une bonne part rejaillissait forcément sur le fondateur et l'animateur du groupe.

Sans doute n'est-il pas absolument certain qu'au début de 1824 ce groupe eût déjà pris la forme de ce club de lettrés gastronomes qui devint célèbre sous le nom de *Bread and Cheese*

(4 bis) Parti de New-York en 1815, il ne devait y revenir qu'en 1832, après une absence de dix-sept ans.

(5) Voir thèse complémentaire première partie.

(6) Nous déduisons ce chiffre des statistiques citées par Cooper.

Voir *Notions* (lettre 8, mil.). On notera que la croissance de New-York avait été particulièrement rapide depuis que Cooper s'y était embarqué sur le *Stirling* en 1806.

*Lunch* (ou *Club*) (7) — appellation pittoresque due, paraît-il, au fait que les votes défavorables à l'admission d'un nouveau membre s'exprimaient à l'aide de morceaux de fromage tandis que les bouts de pain équivalaient à autant de boules blanches (8). Peut-être Cooper se contentait-il encore, à cette époque, d'aller causer art et littérature dans l'arrière-boutique de son ami Wiley — ou, plus exactement, dans une petite pièce qu'il avait lui-même baptisée *The Den* (L'Antre) (9) — au lieu de participer toutes les semaines à un véritable banquet, où les invités de marque pouvaient apprécier à la fois la cuisine de la célèbre Abigail Jones (10) et la brillante spontanéité avec

(7) Il semble que le mot *Lunch* ait été le terme « officiel ».

Voir d'abord la préface de Lionel Lincoln: « Notwithstanding he [the author] occasionally is seen in that erudite and abstemious association, the «Bread-and-Cheese Lunch», where he is elbowed by lawyers, doctors, jurists, poets, painters, editors, congressmen, and authors of every shade and qualification, whether metaphysical, scientific, or imaginative... »

Voir également un rapport humoristique, destiné à tenir Cooper au courant de la vie de l'association après son départ pour l'Europe (Lettre du 25 novembre 1826, *Corresp.*, pp. 105-09).

Mais Cooper emploie souvent le mot *Club*, notamment dans le discours qu'il prononça au dîner d'adieux que lui offraient ses confrères: « I have been termed... the Founder of this Club. » (*Vide infra*, chapitre XII, p. 619).

(8) Cf. DR. FRANCIS, *Old New York*, *op. cit.* D., p. 291: « bread and cheese were the ballots used and one of cheese decided adversely to admittance... ».

(9) Cf. JAMES GRANT WILSON, *Bryant and his Friends*, p. 190: « It was at Wiley's on the corner of Wall and New streets, in a small back room, christened by Cooper « The Den, » and so designated over the door, that Dana first met the novelist... »

(10) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.*, pp. 49-50): « It was about this time that my Father planned and founded a Club to which he gave the name of « The Lunch ». It met every Thursday evening, I think at the house of Abigail Jones, a colored cook, famous at that day, who kept the Delmonico's of that date. »

Il semble d'ailleurs que le Lunch se soit réuni surtout au *Washington Hall* (Cf. *Corresp.*, p. 107; DR. FRANCIS, *Old New York*, p. 291 et

laquelle Cooper se révélait l'âme du joyeux cénacle (11), en même temps que sa « vénérée Constitution » (12). Pourtant l'étude détaillée que A. H. Marckwardt a faite, en 1935, de la « chronologie » et du « personnel » du *Bread and Cheese Club* nous semble aboutir à de sérieuses présomptions, sinon en faveur de la fondation de ce club en 1822, du moins en faveur de la date de 1823 (13).

Nous croyons donc pouvoir avancer que c'est, en partie, comme fondateur et animateur d'un grand club littéraire que Cooper avait, en 1823-24, jugé de son devoir de songer à une œuvre d'aussi longue haleine que les *LÉGENDES DES TREIZE RÉPUBLIQUES*.

Pendant que le *Pilote* était en chantier, il avait d'ailleurs, pour rendre service à Wiley (14), tâté des petites besognes

*Reminiscences of Mr. Cooper — Memorial*, p. 94; — W. C. BRYANT, *Memorial Discourse — Memorial*, p. 50.

On notera enfin que le banquet d'adieux offert à Cooper eut lieu au *City Hotel*. (*Vide infra*, chap. XII).

(11) Cf. DR. FRANCIS, *Reminiscences of Mr. Cooper (Memorial*, p. 94): « From the meetings of this society Mr. Cooper was rarely absent. When presiding officer of the evening, he attracted especial consideration from the richness of his anecdotes, his wide American knowledge, and his courteous behaviour. »

Voir aussi BRYANT, *Memorial Discourse*, p. 50.

(12) Voir le rapport humoristique du 25 novembre 1826 adressé à Cooper à Paris:

« To « J » the Constitution of the « Bread and Cheese ». We your dutiful and affectionate Commissioners, most graciously nominated, appointed, authorized, and enjoined, by our dear and ever venerated *Constitution*, to convoke and convene the Great Diet of the Bread and Cheese Lunch, deem it our bounden duty promptly to communicate to Your Patriarchal Highness, an account of the measures and proceedings touching our momentous charge... » (*Corresp.*, pp. 105-06).

(13) Voir *American Literature*, janvier 1935, et notamment le témoignage du peintre Dunlap (p. 392): « This winter (1823-4) I became a member of a club which called itself the Lunch » (*A History of the Arts of Design in the United States*, Boston 1918, vol. I, pp. 347 et 360).

(14) Voir les notes autobiographiques de Cooper (1842): « About this time a series of short tales was commenced, to be called « Imagination », « Heart », « Manner and Matter ». It was to assist. Wiley who



littéraires, et il est probable qu'il n'en avait pas gardé un excellent souvenir. Peut-être éprouvait-il quelque satisfaction à avoir, dans les deux nouvelles que sont *Imagination* et *Heart*, réussi de nouveau à pasticher le roman féminin à tendances moralisantes, et cela au point de pouvoir publier ces nouvelles sous le pseudonyme de JANE MORGAN (15). Peut-être aussi était-il sincèrement heureux à l'idée d'avoir fourni, aux jeunes écrivaines de quinze ans, un excellent antidote contre les emballe-

was then in difficulty. The two first stories were written, and published under the title of « Tales for Fifteen. » They attracted no attention.

La version de 1844-45 est beaucoup plus courte, et contient des erreurs de date:

« The Mohicans was published in 1825 [1826], though I gave Charles Wiley, who was then in pecuniary difficulties, two tales called « Imagination » and « Heart », in 1824 [1823], to help him along. These tales never attracted any attention. »

(15) Voici le titre exact, d'après l'exemplaire qui est en possession de Mr. Cooper, et qui est marqué « *Copy of Maria Frances Fenimore Cooper* » (la dernière fille du romancier):

*Tales for Fifteen; || or, || Imagination and Heart || By Jane Morgan || New York || Charles Wiley, 5 Wall-Street || 1823. ||*

Les intentions de Cooper, indiquées en gros dans la préface, sont précisées par sa fille Susan, dans une mise au point provoquée par une lettre de LOUNSBURY aux éditeurs du *Critic*.

Cf. *The Critic*, 14 sept. 1889 (p. 127) et 12 oct. (p. 179): « *To the Editors of The Critic*:

Sometime before Cooper went to Europe in 1826 — I am inclined to think it was in 1825 — he published a small volume containing two stories. One was called « Heart », the other « Imagination ». The pieces have never been reprinted, nor have I ever been able to secure even a sight of the volume containing them. Not only have I not read these stories myself: I never could find anybody that had read them. More than that, I could not even find any one who had made the pretence of reading them for the purpose of writing a notice of them. For all that, the volume was printed and published. I am sorry I cannot furnish you any fuller information, but such as it is it is at your service.

New Haven, Aug. 31, 1889. T. R. Lounsbury. »

« Having read Prof. Lounsbury's letter of inquiry in *The Critic* of Sep. 14, « S. F. C. » of Cooperstown, N. Y., sends me the appended newspaper clipping:

*Editor of the Freeman's Journal*: Allusions have been made recently

ments romanesques (*Imagination*) (16), et d'avoir montré, avec une grande délicatesse et sans vaine rhétorique, que certains

to a small volume published sixty-six years ago, and written by James Fenimore Cooper. We give the title-page: « Tales for Fifteen, Imagination and Heart, by Jane Morgan; Charles Wiley, New-York, 1823 ». The little book was written for an especial purpose, as a gift to a friend financially embarrassed at the time. The MS. was given to him on condition that it should be published anonymously. It was intended to pass for a woman's book, and a womanly tone was adopted, as in « Precaution », the first of the writer's novels. The book has long been out of print. On the paper cover was the following advertisement of Mr. Wiley: « In Press — « The Pilot, a Tale of the Sea », by the author of « The Spy »; « The Spy », fourth edition; « The Pioneer », third edition. »

Nous ajouterons que S. F. C. aurait pu faire remarquer que Lounsbury se trompait aussi en affirmant que l'ouvrage n'avait jamais été réimprimé. R. E. SPILLER signale que *Roberts' Semi-Monthly Magazine* publia *Imagination* en février 1841 et *Heart* en avril, et le volume inédit de la *Correspondance* contient en effet deux lettres de Geo Roberts (12 janvier et 8 février) à ce sujet.

Nous avons, pour notre part, trouvé *Imagination* réimprimée (avec une coupure au début du chapitre six) dans « *The Romanticist and Novelist's Library*, edited by William Hazlitt, New Series, vol. 2, London, John Clements, 1841. »

(16) L'héroïne, *Julia Warren*, s'éprend en imagination d'un beau ténébreux, qui, au dire d'une de ses amies partie pour l'ouest, *Anna Miller*, s'est épris lui-même de Julia d'après le portrait qu'Anna lui en a fait.

En réalité, Anna Miller a imaginé de toutes pièces le bel « *Antonio* » pour donner plus de piquant à sa correspondance; mais, dans son exaltation, l'héroïne va jusqu'à s'imaginer que le jeune homme s'est déguisé en cocher, pour la conduire lui-même chez son amie — ce qui amène des quiproquos assez savoureux dont voici un exemple:

Julia ayant demandé au cousin qui l'escorte — et dont elle a repoussé les avances à cause de sa passion pour Antonio! — Julia ayant donc demandé à ce cousin à quelle distance ils étaient de Schenectady, le cocher adresse pour la première fois la parole à la jeune fille:

« How far are we from Schenectady, cousin Charles? »

Antonio certainly was not her cousin Charles, but as if he thought the answering such questions to be his peculiar province, he replied immediately —

« Four miles, ma'am; there's the stone. »

There was nothing in the answer itself, or the manner of its delivery,

cœurs de jeunes filles ne peuvent aimer qu'une fois (*Heart*) (17). Mais comment ne se serait-il pas rendu compte que ces imitations lilliputiennes de son premier roman restaient, malgré leur décor américain (18), nettement inférieures à leur proto-

to attract notice in any unsuspecting listener; but by Julia it was well understood — it was the first time he had ever spoken directly to herself — it was a new era in their lives — and his body, turned half round towards her as he spoke, showed his manly form to great advantage; but the impressive and dignified manner in which he dropped his whip towards the mile-stone, Julia felt that she should never forget — it was intended to mark the spot where he first addressed her. He had chosen it with taste. The stone stood under the shade of a solitary oak, and might easily be fancied to be a monument erected to commemorate some important event in the lives of our lovers. Julia ran over in her mind the time when she should pay an annual visit to that hallowed place, and leaning on the arm of her majestic husband, murmur in his ear, « Here, on this loved spot, did Antonio first address his happy, thrice happy Julia. » (Chap. 5)

Naturellement le cruel désappointement et l'humiliation de Julia sont suivis à peu d'intervalle, par son mariage avec son cousin: « Our travellers returned to the city by way of Montreal and Lake Champlain, nor was it until Julia had been the happy wife of Charles Weston [her cousin] for more than a year that she could summon resolution to own that she had once been in love, like thousands of her sex, with « a man of straw. »

(17) L'héroïne, *Charlotte Henly*, aime profondément son ami d'enfance *George Morton*, qui d'ailleurs ne lui a pas déclaré son amour.

A cause de George, Charlotte refuse — dans un style hélas bien ampoulé — la main de Seymour Delafield, dont rêvent pourtant toutes les héritières de New-York.

Mais George meurt des suites d'une bronchite — contractée en accomplissant un acte de dévouement — et Charlotte, tout en ne faisant pas étalage de son deuil, refuse un à un tous les partis qui se présentent, non pas par principe, mais parce qu'elle n'a plus d'amour à donner à aucun homme.

(18) Il y a d'ailleurs très peu de descriptions de New-York et de la vie de société de la métropole dans *Heart*. Quant aux deux voyages vers l'ouest qui figurent dans *Imagination*, ils sont surtout utilisés par Cooper pour parodier la fausse sentimentalité devant les beautés naturelles. Voir notamment la lettre où Anna Miller décrit à Julia les Hautes Terres de l'Hudson:

« The passage of the Highlands is most delightful. Figure to yourself, my Julia, the rushing waters, lessening from their expanded width

type (19), et comment son génie éminemment puissant et masculin n'aurait-il pas — par réaction — brûlé de s'attaquer à une tâche vraiment à sa mesure, et digne à la fois de son rôle de romancier national et de la place qu'il venait de se créer dans la vie littéraire de la métropole ? (20)

Ceci dit, il est temps d'insister sur le fait que des appréhensions, et même des inquiétudes, ne pouvaient manquer de tempérer cet enthousiasme, ainsi que le montrent — indirectement mais clairement — les déclarations auxquelles nous faisons allusion plus haut et que nous avons, pour cette raison, placées en épigraphe du présent chapitre.

A deux reprises, dans ses notes autobiographiques, Cooper attribue l'insuccès de *Lionel Lincoln* au fait qu'il s'agit là d'un roman historique sur un sujet américain, genre particulièrement ingrat qui, à la date tardive où il rédige ces notes (1842-

to the degeneracy of the stagnant pool — rocks rise on rocks, in overhanging mountains, until the weary eye, refusing its natural office, yields to the fancy what its feeble powers can never conquer. Clouds impend over their summits and the thoughts pierce the vast abyss. Ah! Julia, these are moments of awful romance; how the soul longs for the consolations of friendship. » (Chap. 3)

(19) Le début d'*Imagination* est particulièrement obscur et pénible. Seul le chapitre V est à la hauteur de *Précaution*. *Heart* se lit avec plus de facilité, mais ce n'est qu'une « bluette ».

Toutefois, en 1841, Cooper semblait avoir gardé un meilleur souvenir d'*Imagination* que de *Heart*. Voir en effet sa lettre à G. Roberts, éditeur du *Roberts' Semi-Monthly Magazine* (*Corresp.* pp. 437-38): « One of these stories, rather a feeble one I fear, was called *Heart*, the other *Imagination*. This tale was written one rainy day, half asleep and half awake, but I retain rather a favorable impression of it. »

(20) Nous faisons remarquer, dans notre thèse complémentaire (Part. I), que certains critiques britanniques virent dans le titre général: *LÉGENDES DES TREIZE RÉPUBLIQUES*, et surtout dans l'épigraphe placée au-dessous:

« *Why, I will fight with him upon this theme  
Until my eyelids will no longer wag.* »

une sorte de défi lancé à Walter Scott. (Cf. *Monthly Critical Gazette*, avril 1825, pp. 457-58).



44), n'a pas encore à son actif la moindre réussite. Il est donc fort naturel de supposer qu'en 1824, outre les préoccupations inévitables, mais secondaires, relatives à la somme de labeur que représenterait la série complète des treize légendes — recherches, voyages, travail de rédaction, &c. — Cooper devait avoir un grave sujet d'inquiétude : le roman historique, qui avait si bien pris racine sur le sol de l'antique Calédonie, réussirait-il vraiment à s'acclimater sous le ciel de la jeune Amérique ?

C'était là, nous l'avons vu, un problème qu'il avait déjà examiné dans la troisième préface de l'*Espion*, et que l'éclatant succès de cet ouvrage n'avait pas suffi à résoudre à son entière satisfaction. Nous nous étions borné alors à noter la chose avec étonnement, et à en esquisser une explication sommaire, afin d'établir la parfaite bonne foi de Cooper dans ses déclarations. Nous pouvons maintenant, par la comparaison de l'*Espion* et de Lionel Lincoln, et en tirant des notes autobiographiques utilisées au chapitre VII toutes les déductions qu'elles comportent, essayer d'arriver à une compréhension plus complète des inquiétudes persistantes que nous croyons devoir attribuer à Cooper au seuil de sa grande entreprise de 1824.

Ces inquiétudes ne pouvaient, en somme, provenir que du fait suivant : l'*Espion* n'étant toujours pas aux yeux de Cooper un roman historique véritable, son auteur ne pouvait trouver dans son succès un encouragement sérieux. Tout se ramène donc à la conception que Cooper devait se faire du roman historique, genre qu'il n'a jamais senti la nécessité de définir avec précision, mais dont il a parlé assez fréquemment, et qu'il a — à notre avis — suffisamment cultivé pour que nous puissions tenter de reconstituer la définition qu'il aurait pu en donner.

Puisque, en 1842-44, Cooper croit pouvoir écrire, à propos de Lionel Lincoln, qu'aucun roman historique américain n'a connu le succès, c'est qu'il juge que, non seulement l'*Espion*, mais encore les *Mohicans* ne peuvent être considérés comme

des romans historiques. Or, si l'*Espion* se différencie nettement de Lionel Lincoln, parce qu'il ne contient le récit d'aucun combat historique ou d'aucun autre événement connu — alors que la description des affaires de Lexington et de Bunker Hill tient, comme on le verra, une très grande place dans Lionel Lincoln — il n'en est pas de même des *Mohicans*, où plusieurs chapitres sont consacrés au siège et à la reddition du Fort William Henry en 1757. Dans l'esprit de Cooper il ne suffit donc pas, pour qu'un roman soit dit « historique », que l'auteur fasse participer ses personnages fictifs à des événements dont les grandes lignes sont fixées par l'histoire. Que faut-il donc encore ? A en juger par la distinction établie entre Lionel Lincoln et les *Mohicans*, il faut que la peinture des événements historiques constitue, comme dans Lionel Lincoln, le but essentiel du romancier, et que l'intrigue romanesque ne serve guère qu'à retenir l'attention du lecteur, à dorer en quelque sorte la pilule historique qu'il doit absorber. Par contre il ne faut pas que les événements historiques ne servent, comme dans les *Mohicans*, qu'à donner plus de relief aux aventures des principaux personnages, et à leur conférer une apparence d'authenticité. En d'autres termes, un roman historique, ce n'est pas, pour Cooper, un roman d'aventures englobant quelques grandes scènes empruntées à l'histoire, c'est, très exactement, ce que nous appellerions aujourd'hui de l'histoire romancée (21).

---

(21) Les dernières notes autobiographiques de Cooper datant à notre avis de 1844, nous n'avons pas envisagé le cas de *Satanstoe* (1845) — qui n'eut d'ailleurs qu'un succès très relatif — quoique nous soyons personnellement porté à considérer ce premier ouvrage de la trilogie contre l'Anti-Rentisme, non seulement comme un roman historique au sens large du mot, mais comme le chef-d'œuvre de Cooper dans ce genre.

Tout porte à croire cependant que, malgré l'inoubliable tableau que *Satanstoe* nous offre de la vie dans la colonie de New-York au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, et malgré les magnifiques chapitres consacrés à la malheureuse expédition d'Abercrombie contre Ticonderoga (1758), Cooper ne l'aurait pas classé parmi les romans historiques — puisque son but principal, en l'écrivant, n'avait pas été de « romancer » l'histoire de New-York, mais de faire un roman à thèse sur une question sociale.

Dans ces conditions, on s'explique fort bien que Cooper ait considéré Lionel Lincoln comme son premier essai dans le genre vraiment historique, et, toute expérience s'accompagnant forcément d'une certaine appréhension, on voit que nous sommes fondé à insister sur la part d'hésitation et de doute que devait comporter l'ambitieux projet représenté par le titre LÉGENDES DES TREIZE RÉPUBLIQUES.

Hâtons-nous maintenant de reconnaître que le sujet du premier ouvrage de la série était bien fait pour encourager Cooper à triompher de ses appréhensions, quelles qu'elles fussent. L'histoire ne lui fournissait-elle pas, en effet, une intrigue principale si remplie de péripéties dramatiques et de fulgurants coups de théâtre qu'il n'aurait peut-être pas osé en imaginer une pareille, de peur de dépasser les bornes de la vraisemblance ? Combien d'événements, aussi imprévus que mémorables, avaient eu lieu en moins d'un an — d'avril 1775 à mars 1776 — à Boston ou dans les environs :

19 avril 1775 : le raid foudroyant des troupes d'élite de Gage sur *Lexington* et *Concord* se termine par une retraite qui prend rapidement l'allure d'une déroute, à travers un pays dont la population s'est levée en masse à la nouvelle que le sang des patriotes avait coulé sur le « common » de Lexington et au pont de Concord.

Quelques jours plus tard, l'armée de Gage, dont la seule présence en Nouvelle-Angleterre devait, dans l'esprit du gouvernement de Georges III, suffire à intimider les plus audacieux des rebelles, cette armée se voit soudain assiégée dans Boston où, malgré l'appui d'une flotte, elle finira par souffrir du manque de vivres et de combustible.

17 juin 1775 : *Bunker Hill*. 2.500 hommes de cette armée de métier — menés au combat par des chefs ayant fait leurs preuves sur les champs de bataille d'Europe, et soutenus par le feu combiné des batteries de terre, de batteries flottantes et des canons de la flotte — n'arrivent à déloger 1.500 volontaires

américains de retranchements creusés hâtivement, à la faveur de la nuit, que lorsque ces volontaires manquent de munitions après avoir abattu devant leurs lignes plus de mille « habits rouges », dont près de cent officiers.

5 mars 1776 : *Dorchester Heights*. De nouveau, des ouvrages construits de nuit par les assiégeants constituent une grave menace pour la ville. De nouveau, les troupes royales s'apprêtent à les conquérir à la pointe de la baïonnette, tandis que les Américains, enhardis par le succès et mieux approvisionnés en munitions, se préparent à les défendre victorieusement, en infligeant à leurs adversaires des pertes plus lourdes encore qu'à Bunker Hill. Mais, cette fois, les éléments déchaînés se mettent de la partie. Le vent et la pluie font rage, gênant considérablement le débarquement des troupes britanniques, et obligeant leur chef à remettre l'attaque au lendemain, ce qui donne aux colons le temps de rendre leurs fortifications quasi-imprenables. Instruit par la cuisante leçon de Bunker Hill, Howe abandonne alors tout espoir de les déloger, et ses troupes regagnent Boston.

17 mars 1776. Sous la menace de nouvelles fortifications, édifiées à Nook's Hill, Howe, qui se préparait à évacuer Boston par mer, lance sans plus tarder l'ordre d'embarquement, et les Américains reprennent pour toujours possession de la ville, ville qu'ils considéreront désormais comme « le berceau de leur liberté ».

L'auteur de *l'Espion* ne pouvait guère rêver d'un sujet mieux adapté à la mise en valeur de ses qualités maîtresses, et le futur historien de la marine des Etats-Unis devait sentir s'affirmer en lui la vocation historique, à l'idée de compiler des documents et de recueillir des témoignages pour écrire avec compétence, et sans partialité, le récit d'événements glorieux, dont son pays s'apprêtait à célébrer avec éclat le cinquantième anniversaire (22).

---

(22) Voir le récit détaillé de la pose de la première pierre du monu-



Ces constatations faites, il devient, semble-t-il, assez difficile de comprendre que Cooper ait pu, dans ses notes autobiographiques, imputer l'échec de Lionel Lincoln au choix d'un sujet « strictement historique ». Mais on ne saurait oublier que la valeur d'un ouvrage littéraire, tout comme celle d'une étoffe, dépend, non seulement de la qualité de la « chaîne » tendue sur le métier, mais encore de celle de la trame qui s'entrecroise avec elle pour constituer le tissu définitif. Or, si Cooper a certainement obéi à une heureuse inspiration en calquant sur l'histoire l'intrigue principale de Lionel Lincoln, il faut avouer qu'il a tissé, sur cette « chaîne », une intrigue romanesque — une trame — qui laisse à désirer à bien des points de vue.

Nous ne lui reprocherons pas, évidemment, d'avoir fait choix d'un héros quelque peu indécis, dans le genre de Waverley, car c'était là le meilleur moyen d'exposer d'une manière à la fois impartiale et vivante les thèses politiques des forces en présence. Né à Boston, où il a passé ensuite une grande partie de son enfance (23), Lionel Lincoln éprouve, pour ses compatriotes, une sympathie qu'il a été jusqu'à manifester par plusieurs votes au Parlement de Londres (24), et qui le prédispose à comprendre leurs griefs lorsqu'au début du roman il débarque dans sa ville natale. Par contre, son éducation dans une école anglaise, puis dans un collège d'Oxford (25), sa qualité d'héritier d'un titre de baronnet, et son rang de major dans l'armée britannique, le rendent particulièrement sensible au prestige de la couronne, et lui inspirent une aversion profonde pour tout ce qui ressemblerait à une révolte contre la mère-patrie. Les hésitations d'un pareil personnage sont, non

---

ment de Bunker's Hill dans l'ouvrage de A. LEVASSEUR sur le voyage de Lafayette en Amérique en 1824-25 (tome second, chapitre 13).

Cette cérémonie est brièvement décrite par Cooper dans ses *Notions of the Americans* (vol. 2, lettre 19, mil.).

(23) Cf. chap. 1, mil. et chap. 2, déb.

(24) Cf. chap. 4, fin.

(25) Cf. chap. 6, déb.

seulement respectables, mais plus intéressantes, à notre avis, que ne le seraient les scrupules d'un milicien américain qui aurait constamment à refouler des tendances loyalistes profondément enracinées. C'est donc sans réserve d'aucune sorte que nous croyons pouvoir approuver Cooper d'avoir, plus ou moins consciemment, suivi l'exemple de Scott, en plaçant un officier de Sa Majesté britannique dans une situation où son devoir de soldat va à l'encontre de ses sympathies.

Malheureusement Cooper n'a pas su, comme Scott, tirer du conflit de devoirs et de sentiments qui agite son héros des conséquences suffisamment dramatiques. Alors que Waverley — poussé il est vrai par les circonstances — finit par s'engager dans l'armée du Chevalier de Saint Georges, Lionel Lincoln n'est jamais sérieusement tenté d'épouser la cause de ses compatriotes. La sympathie qu'il ressent pour eux ne le pousse guère qu'à assumer le rôle d'un spectateur impartial, rôle qu'il se hâte d'ailleurs d'abandonner chaque fois que les troupes britanniques lui paraissent en mauvaise posture. Il accompagne, comme volontaire, la colonne qui marche sur Lexington et Concord (26), dans la louable intention de se faire une opinion sur l'état d'esprit des colons et sur le bien-fondé de leurs revendications (27), et il se rend compte, à Lexington, que les troupes royales ont versé le sang sans provocation suffisante, puisqu'il s'écrie : « Grand Dieu, que faites-vous ? Vous tirez sur des hommes qui ne vous ont pas menacés. N'y a-t-il d'autre droit que la force ? » (28) Pourtant, dès que le mordant des Américains exaspérés compromet la retraite de la colonne anglaise, il se lance dans la mêlée fratricide avec toute la fougue de la jeunesse, et sans penser à autre chose qu'à maintenir intact le prestige des armes royales (29).

---

(26) Cf. chap. 7, mil.

(27) Cf. chap. 8, mil. et fin.

(28) Cf. chap. 9, fin.

(29) Cf. chap. 10, mil. : « having lost every other sensation in youthful blood, and the pride of arms. »

S'il se réjouit ensuite à l'idée que cette malheureuse affaire aura tout de même servi à réhabiliter ses compatriotes — aux yeux de ceux qui se plaisaient jusqu'alors à mettre en doute leur courage (30) — il n'en fait pas moins une pressante démarche auprès du général en chef pour être autorisé, bien qu'en congé régulier, à prendre part à l'assaut de Bunker Hill ! (31) Cette démarche ayant échoué, il contemple la lutte du haut de Copps Hill, et il éprouve d'abord une certaine fierté à la vue de la résistance que les Américains opposent à leurs adversaires. Mais cette fierté fait vite place à une farouche ardeur combattive, lorsqu'il voit ses camarades se débander une seconde fois sous le feu meurtrier des défenseurs de la redoute. En un clin d'œil il a rejoint le général Clinton — qui s'est précipité vers une embarcation pour aller, de l'autre côté de la baie, rallier les troupes démoralisées — et, reprenant dans son régiment la place qui lui revient, il participe à l'assaut final, et tombe grièvement blessé au moment où, la victoire acquise, ses attaches américaines commencent à lui faire souhaiter que le carnage prenne fin (32).

Il est vrai que, dans la dernière partie de l'ouvrage, il va jusqu'à promettre de passer aux rebelles s'il doit, en échange, obtenir des certitudes au sujet du mystère qui pèse sur sa famille; mais cette promesse conditionnelle lui échappe dans un moment d'égarement, et n'est d'ailleurs suivie d'aucun effet (33).

Devenu baronnet par la mort de son père, Lionel s'embarque pour l'Angleterre quelques jours avant l'évacuation de Boston, et, comme le fait assez justement remarquer en 1827 un critique du *Globe* (34), il est plutôt paradoxal de voir le héros d'un roman sur la révolution américaine « aller, comme la chose du monde la plus naturelle, retrouver en Angleterre sa

---

(30) Cf. chap. 11, déb.

(31) Cf. chap. 15, fin.

(32) Cf. chap. 16, mil. et fin.

(33) Cf. chap. 32, déb.

(34) 2 juillet 1827, tome 5, p. 206.

baronnie [et] son bourg pourri ». Sans compter, ajouterons-nous, que la dernière page d'un ouvrage d'inspiration aussi patriotique aurait pu être consacrée à autre chose qu'à l'énumération des titres de noblesse que Lionel et sa femme accumulent peu à peu sur leurs têtes, par suite d'un heureux concours de circonstances !

Second défaut grave de l'intrigue romanesque, le roman d'amour de Lionel et de sa cousine américaine, Cecil Dynevor, n'est pas suffisamment influencé par le déroulement des événements historiques. La blessure de Lionel à Bunker Hill, et les huit mois qu'il passe ensuite entre la vie et la mort, fournissent sans doute à Cecil l'occasion de manifester clairement les sentiments qu'elle a toujours éprouvés pour lui, mais tout porte à croire que, si Lionel n'avait pas pris part à l'action, huit mois ne se seraient pas écoulés sans qu'il sût à quoi s'en tenir sur les véritables sentiments de sa cousine.

Il faudrait, semble-t-il, qu'à l'exemple de Waverley, ou de Frank Osbaldistone, Lionel se sente séparé de celle qu'il aime par des divergences politiques que les événements risquent d'accroître singulièrement. Or Cecil Dynevor, fille d'un colonel de l'armée régulière, et apparentée à une noble famille d'Angleterre (35), doit être classée, malgré sa réelle sympathie pour ses compatriotes américains, parmi les « loyalistes » — tout au moins parmi les loyalistes modérés. Elle n'éprouve pas, évidemment, cette admiration aveugle de la mère-patrie que nous avons signalée, dans *l'Espion*, chez la trop confiante Sarah Wharton (35), mais elle ne partage pas non plus l'enthousiasme de sa cousine, Agnes Danforth, pour la cause des colonies. Elle presse Lionel de ne pas prendre part au raid de Lexington, puisqu'il n'y est pas obligé, mais son émotion quand il s'éloigne, et plus encore les larmes de joie qu'elle verse lorsqu'il revient sain et sauf, prouvent abondamment qu'elle ne lui tient pas rigueur de sa détermination (36). Dès cet instant le lecteur est

---

(35) Cf. chap. 28, fin.

(36) Cf. chap. 8, fin et chap. 11, déb.



pleinement assuré que, si quelque obstacle vient s'opposer au mariage du héros et de l'héroïne, ce ne seront certainement pas les opinions politiques de celle-ci, et l'intérêt du roman en est considérablement diminué.

Il est très regrettable que Cooper ne se soit pas aperçu immédiatement des deux défauts que nous venons de signaler, car, étant donné la fertilité de son imagination, il semble qu'il n'aurait pas eu grand'peine à y remédier. S'il avait, par exemple, renforcé les attaches bostoniennes de Lionel, et s'il lui avait, par contre, enlevé ses grands domaines du Devonshire, son hôtel de Soho, ses dix mille livres de rente, son siège au Parlement, et le grade élevé qu'il doit à sa position sociale (37), il aurait pu, sans invraisemblance, lui faire prendre à Lexington la résolution de ne plus porter un uniforme souillé du sang de ses compatriotes. Il lui aurait ensuite ménagé à Concord une occasion de se procurer des vêtements civils — à la faveur des perquisitions effectuées chez les habitants — et il l'aurait fait assister en spectateur à la retraite des troupes royales — mais en spectateur de plus en plus fier du courage montré par les colons. Après cela Cooper aurait fort bien pu se risquer à faire passer son héros dans les rangs des défenseurs de Bunker Hill, et le faire blesser tout à la fin du combat, afin qu'on puisse le ramener dans les lignes américaines. Accourue à son chevet, Cecil Dynevor en serait graduellement arrivée à approuver sa conduite — à admirer aussi le tranquille courage et l'inébranlable persévérance de Washington, au milieu des mille déboires et des difficultés de tout ordre de l'hiver de 1775-76 — déboires et difficultés que Lionel, devenu aide-de-camp du généralissime, se serait employé à surmonter avec autant d'abnégation que de tact et de compétence. Boston évacuée, le jeune couple aurait eu la joie de prendre possession de la vieille demeure des Lechmere, laissée à Cecil par sa grand'mère, et d'y goûter quelques jours de bonheur, en attendant que les

---

(37) Cf. chap. 3, mil. et chap. 4, mil. et fin.

nouveaux plans de Washington appellent le jeune officier à aller cueillir, sur les champs de bataille, des lauriers autrement estimables que les titres de noblesse acquis sans gloire par le Lionel Lincoln première manière.

La mention de Mrs. Lechmere nous amène à parler des nombreux défauts qui font du drame familial où elle joue le rôle de génie malfaisant la partie la moins réussie de l'intrigue romanesque. Ce drame, qui pourrait être considéré comme le résultat d'une intuition de génie — puisque, longtemps avant Hawthorne, Cooper semble avoir deviné que le climat moral de la Nouvelle-Angleterre était loin d'être défavorable à l'éclosion et à l'épanouissement de « fleurs du mal » prestigieuses — ce drame a malheureusement le quadruple défaut d'être insuffisamment lié aux événements historiques, de paraître trop compliqué à première lecture, d'éveiller chez les amateurs d'histoires terrifiantes des espérances qui seront désappointées lors du dénouement, de présenter enfin des contradictions et des invraisemblances singulièrement graves.

Réduite à sa plus simple expression, et racontée dans l'ordre chronologique, l'intrigue peut se résumer de la façon suivante : Dévorée par l'ambition, Mrs. Lechmere — née Lincoln — aurait « remué ciel et terre » pour que sa fille Agnes épousât son cousin germain — le futur père de Lionel — jeune officier sans grande fortune, mais héritier présomptif du titre et des vastes domaines des Lincoln en Angleterre. L'ironie du sort avait voulu que le jeune homme épousât, non pas Agnes, mais une jeune fille que Mrs. Lechmere élevait chez elle parce qu'elle était à la fois la nièce de son mari, sa propre filleule et sa pupille (38). Peu après la naissance de Lionel, la fortune avait pourtant semblé vouloir favoriser tardivement les projets de Mrs. Lechmere. Pendant que son neveu, appelé en Angleterre pour recueillir la succession de son oncle le baronnet,

---

(38) Cf. chap. 32, déb.

était retenu là-bas par un procès relatif à cette succession, sa femme Priscilla était morte à Boston de la petite vérole (39). Agnes n'étant toujours pas mariée, Mrs. Lechmere pouvait espérer que rien ne s'opposerait plus à la réalisation de ses désirs. Voulut-elle à ce moment donner un coup de pouce à la roue du destin, pour hâter le mariage qui lui tenait tant à cœur ? Jugea-t-elle indispensable de calomnier la morte, pour que son souvenir ne s'interpose pas indéfiniment entre le baronnet et sa fille ? (40) Toujours est-il qu'avec la complicité d'Abigail Pray, en qui le malheureux Sir Lionel avait pleine confiance, elle eut la cruauté de persuader à ce dernier que sa femme avait, en réalité, succombé en mettant au monde un enfant adultérin (41). Mais ce mensonge odieux ne devait profiter ni à Mrs. Lechmere ni à sa complice. Le baronnet ne devait épouser ni Agnes Lechmere — qui d'ailleurs aimait depuis longtemps le futur colonel Dynevor — (42) ni Abigail Pray, qu'il avait séduite dans sa jeunesse et qu'il avait rendue mère (43). Exaspéré par la douleur et la honte, Sir Lionel ne songea plus apparemment qu'à chercher la mort sur les champs de bataille, et on le vit se lancer, avec une sorte de rage désespérée, dans les entreprises les plus téméraires et les combats les plus meurtriers de la guerre qui venait, vers cette époque (1756), de se rallumer sur les frontières de la Louisiane et du Canada.

Cette conduite suffit-elle, à la longue, à amener ses supérieurs à douter de son équilibre mental ? Y eut-il également, comme le pensa Sir Lionel, une perfide intervention de Mrs. Lechmere, désireuse de se venger sur lui de l'anéantissement définitif de ses espérances ? Ce qui est certain, c'est que le baronnet fut engagé à rentrer en Angleterre avec son

---

(39) *Ibid.*, mil. et chap. 33, fin.

(40) Cf. chap. 33, fin : « The heart we thought to alienate from its dead partner... »

(41) Cf. chap. 33, fin.

(42) Cf. chap. 32, déb.

(43) Cf. chap. 33, mil.

filz Lionel — alors âgé de huit ans — et que, une fois là-bas, on l'interna dans une maison de santé, dont il ne parvint à s'enfuir que peu de temps avant l'époque où commence le roman (44).

Embarqué sur le navire que nous voyons, au premier chapitre, ramener à Boston son filz Lionel, le baronnet profite de l'affection instinctive que le jeune homme lui témoigne (45) pour commencer à prendre sur lui un ascendant extraordinaire en lui promettant de lui révéler un très grave secret concernant sa famille ; après quoi il essaie de lui faire partager son enthousiasme pour la cause de l'indépendance américaine — enthousiasme assez compréhensible chez un Bostonien enfermé pendant près de vingt ans dans une manière de geôle anglaise (46).

Arrivé à Boston, Sir Lionel — ou plutôt Ralph, puisque c'est le nom qu'il s'est donné — utilise à deux reprises son ascendant pour mettre Lionel en contact avec les rebelles. Une première fois — deux ou trois jours avant Lexington — Ralph emmène le jeune officier à un meeting de « Fils de la Liberté », sans parvenir d'ailleurs à ébranler son loyalisme (47). Par contre, à la veille de l'affaire de Dorchester Heights, Ralph réussit à entraîner Lionel à l'intérieur des lignes américaines et à lui faire jurer, sur la tombe de sa mère, qu'il ira jusqu'à épouser la cause des rebelles si des preuves irréfutables arrivent à confirmer l'horrible version que le vieillard vient de lui donner de la mort déshonorante de sa mère et de l'internement arbitraire de son père (48).

Ces preuves, Ralph croit pouvoir les fournir à Boston, grâce à Abigail Pray, son ancienne maîtresse, qu'il a retrou-

---

(44) Cf. chap. 5 et 32, déb.

(45) Cf. chap. 1, fin. On notera que Lionel n'a pas vu son père depuis quinze ans. (Cf. chap. 3, mil.).

(46) Cœper dit : « twenty long years » (chap. 32, déb.), mais Lionel, qui est parti et revenu avec son père, n'est resté absent que dix-sept ans (chap. 2, déb.).

(47) Cf. chap. 6, fin.

(48) Cf. chap. 32, mil.



vée vivant dans la misère avec son pauvre innocent de fils — l'idiot Job Pray — et qui seule maintenant peut lui servir de témoin, puisque Mrs. Lechmere est morte en emportant son secret dans la tombe, morte quelques instants après avoir manifesté une joie indécente de la réalisation de ses ambitions par le mariage de sa petite-fille, Cecil Dynevor, avec l'héritier du titre et des domaines des Lincoln. Mais la confession que Ralph obtient d'Abigail au chevet de Job agonisant lui apporte des révélations aussi graves qu'inattendues (49). L'innocence de sa femme éclate à ses yeux, et, comprenant enfin toute la duplicité de Mrs. Lechmere, il se jette avec furie sur Abigail, qui, par son parjure, a rendu possible l'exécution d'un plan dont il a atrocement souffert.

L'arrivée du gardien de l'infortuné baronnet — qui a suivi son malade à la piste, et qui a mission de le ramener dans la maison de santé d'où, évidemment, aucun médecin n'aurait pris la responsabilité de le faire sortir — l'arrivée de ce gardien, heureusement pour Abigail, détourne brusquement la fureur du dément. Mais c'est alors une lutte sans merci qui s'engage entre Sir Lionel et celui qu'il considère à la fois comme son persécuteur et comme « le pire ennemi de la liberté » — (50) lutte dont le gardien ne sort vainqueur qu'en poignardant son antagoniste au moment où il va être étranglé par lui.

Témoins impuissants de cette scène, Lionel et sa femme n'ont que la consolation de recevoir la bénédiction muette du baronnet, qui semble, en expirant, recouvrer enfin la raison ; et le drame de la maison des Lincoln se termine peu de jours après par la disparition du dernier de ses acteurs, la malheureuse Abigail Pray, que l'on trouve morte de froid, près du tombeau où l'on a enseveli côte à côte Sir Lionel et son fils naturel, le pauvre Job.

Les liens de ce drame avec les événements historiques du siècle de Boston sont, on le voit, plutôt minces, en même temps

---

(49) Cf. chap. 33.

(50) Cf. chap. 30, fin.

qu'assez artificiels. Sir Lionel — alias Ralph — ne semble vivre, il est vrai, que pour la cause américaine, qu'il défend à Lexington avec un courage admirable (51), et à laquelle il essaie jusqu'au bout d'amener le héros du roman, son fils Lionel. Mais, en réalité, ce demi-fou ne voit guère dans la révolte des colonies qu'un moyen de se venger de l'Angleterre, qu'il rend responsable d'un internement jugé par lui arbitraire et monstrueux (52). De plus, on ne saurait dire que les événements militaires jouent un rôle quelconque dans la révélation graduelle des machinations de Mrs. Lechmere, ou dans la disparition successive de la principale coupable, de sa victime, et de sa complice.

En ce qui concerne la complication vraiment exagérée de l'intrigue, qui — tout au moins à première lecture — rebute le lecteur désireux d'entrevoir les rapports qui unissent le vieillard de quatre-vingts ans que Ralph paraît être (53), l'orgueilleuse et riche Mrs. Lechmere, la pauvre Abigail Pray, et le malheureux Job, il suffit, croyons-nous, pour justifier notre critique, de rappeler que le héros et l'héroïne n'arrivent eux-mêmes à bien comprendre la conduite de Sir Lionel, et ses diverses conséquences, qu'après y avoir mûrement réfléchi sur le navire qui les ramène en Angleterre (54).

Le désappointement des lecteurs romanesques, auxquels les révélations sans cesse promises et différées par le mystérieux Ralph — et aussi la complication même de l'intrigue — ont fait espérer un dénouement digne des meilleurs romans noirs, tant par son ingénieuse complexité que par toute une série de découvertes terrifiantes, ce désappointement s'explique

---

(51) Cf. chap. 11, fin.

(52) Cf. chap. 32, mil.: « provided thou wilt swear eternal hatred to that country and those laws, by which an innocent and unoffending man can be levelled with the beasts of the field, and be made to rave even at his Maker, in the bitterness of his sufferings. »

(53) Cf. chap. I, déb.

(54) Cf. chap. 34, fin.

également sans grande difficulté. Somme toute Mrs. Lechmere n'est aucunement responsable de la mort de Lady Lincoln, qu'elle a soignée, seule avec Abigail, pendant une épidémie de petite vérole (55); et il n'est même pas sûr qu'elle ait provoqué l'internement de Sir Lionel. Elle a imaginé, sans doute, une calomnie infâme qui a rendu le baronnet à demi fou, mais c'est là, on le sait, un résultat qu'elle était bien loin de rechercher (56). Abigail, de son côté, a résisté aux idées de meurtre qui lui ont traversé l'esprit quand, à la naissance de Lionel, elle a tenu dans ses bras le fils légitime de son amant. Elle a fait un faux serment pour étayer l'accusation de Mrs. Lechmere contre Lady Lincoln, mais elle l'a fait dans l'espoir de se faire épouser par Sir Lionel et de faire légitimer son propre enfant (57), alors très beau et très sain (58), et digne de devenir un Lincoln. Le terrible secret des Lincoln se réduit donc, en fin de compte, à l'invention par une femme ambitieuse, et à la confirmation par une femme séduite et abandonnée, d'une calomnie contre une morte — calomnie qui, dans la pensée des deux complices, n'était destinée à produire pour les survivants que des résultats heureux (59). Cette machination de commères a eu, il est vrai, des conséquences imprévues que l'on peut qualifier de tragiques, mais ces conséquences ne se seraient-elles pas réduites à l'internement du baronnet, si son fils Lionel

---

(55) Cf. chap. 33.

(56) *Ibid.*

(57) *Ibid.*

(58) Cf. chap. 14, déb.

(59) Il y a certainement plus de logique dans la pièce tirée de Lionel Lincoln par le capitaine STEPHEN E. GLOVER. Dans cette pièce Abigail a effectivement *tué* Lady Lincoln, dans l'espoir de se faire épouser par son ancien amant, Sir Lionel. De plus elle a agi sur les conseils d'un certain Lord Leslie, perfide conseiller du gouverneur, qui a ensuite assuré l'internement du baronnet.

Cf. *The Cradle of Liberty; or, Boston in 1775*. New York, Samuel French, s. d. (acte I, scène 5).

avait fait preuve de quelque énergie en intervenant dans la lutte entre le dément et son gardien ? (60).

Quant aux contradictions et aux invraisemblances que l'on peut relever dans toute cette intrigue, elles sont vraiment indignes d'un romancier expérimenté. Comment, par exemple, Cooper n'a-t-il pas songé que la seule existence de Lionel, âgé de cinq ans environ à la mort de sa mère (61), devait enlever à Mrs. Lechmere à peu près tout espoir de voir l'héritage des Lincoln revenir à un de ses descendants à elle ? Comment n'a-t-il pas compris également qu'il y a une grande part d'invraisemblance dans le stratagème qu'il prête à Mrs. Lechmere — puisque celle-ci pouvait raisonnablement espérer que le baronnet finirait par se remarier avec sa fille, tandis que la révélation de la soi-disant infidélité de Lady Lincoln risquait de le rendre mysogyne, et de lui inspirer, en tout cas, une insurmontable aversion pour le mariage ? Comment enfin Cooper n'a-t-il pas songé à prévenir les critiques relatives à la disparition soudaine et inexplicquée de Lionel, le soir même de son mariage, et à son passage en grand uniforme (62) dans les lignes américaines ? N'aurait-il pas pu insister, par exemple, sur le caractère spécial donné à cette soi-disant nuit de noces par la mort impressionnante de Mrs. Lechmere (63), et aussi sur les promesses solennelles imaginées sans doute par Ralph pour entraîner le jeune homme tout en exigeant de lui le secret le plus absolu ? (64) De même, pour faire accepter ensuite l'expé-

---

(60) Cf. chap. 33., fin.

(61) Il a vingt-cinq ans environ au début du roman, en avril 1775 (chap. 1, déb.). Il est donc né vers 1750. Or la folie de son père, consécutive à la mort de sa mère, s'est manifestée vers 1756 (chap. 5, déb.).

(62) Cf. chap. 24, mil.

(63) Cf. chap. 23.

(64) Voir (chap. 31, fin) les explications tardives et insuffisantes de Lionel à ce sujet.

Dans la pièce du capitaine GLOVER, Ralph vient chercher Lionel de la part de son père, et lui montre, en gage de sa bonne foi, une lettre de Sir Lionel, et le portrait de Lady Lincoln, que le baronnet portait constamment sur son cœur.



dition nocturne de sa jeune femme jusqu'au quartier général des insurgés — à Cambridge — il aurait dû, semble-t-il, laisser entendre que Cecil était accompagnée du gardien de Sir Lionel, et qu'il s'agissait pour elle d'arracher son mari aux redoutables inspirations d'un dément évadé.

Cette longue énumération des défauts les plus graves de la « trame » de Lionel Lincoln nous oblige maintenant à nous demander pourquoi l'ouvrage peut encore se lire avec intérêt. C'est d'abord, à notre avis, parce que la plupart de ces défauts ne se remarquent qu'après coup. Jusqu'aux tout derniers chapitres le lecteur s'imagine marcher vers un dénouement à la Radcliffe, après quoi les révélations de Sir Lionel (chap. 32), et celles d'Abigail Pray (chap. 33), sont mêlées à des incidents si dramatiques ou si poignants — poursuite de Lionel et de sa jeune femme par les Américains alertés, mort de Job, quasi-meurtre du baronnet par son gardien, mort d'Abigail — que ce n'est qu'au chapitre XXXIV, ou même une fois le livre terminé, que l'on a le loisir de s'interroger sur l'agencement, la vraisemblance, les contradictions et les insuffisances de cette soudaine accumulation de révélations et d'événements. Pareil à un prestidigitateur peu sûr de son doigté, Cooper s'efforce, semble-t-il, de prolonger les préparatifs qui ne manquent jamais de tenir le public en haleine, et, brusquement, à la faveur de la surprise causée par un roulement de tambour ou par des coups de feu, il réalise — ou plutôt paraît réaliser — le tour de passe-passe si longtemps attendu.

Par ailleurs, si les événements historiques sont peu ou mal liés à l'intrigue romanesque, ils sont à tel point *mêlés* à elle que l'intérêt ne dépend jamais pour longtemps du seul déroulement de cette intrigue. Successivement Lexington et Concord, Bunker Hill, l'affaire de Dorchester Heights, l'évacuation de Boston, viennent s'intercaler dans le récit ; et lorsque le manque d'événements militaires — pendant les huit mois qui suivent Bunker Hill — risquerait de réduire le roman à une sim-

ple chronique des faits et gestes des deux Lincoln, la longue maladie du jeune officier blessé permet à Cooper de sauter ces huit mois entre les chapitres XVI et XVII. Or la reconstitution des événements du siège de Boston est, de l'avis à peu près unanime (65), la partie la plus réussie de Lionel Lincoln, et ainsi, grâce à cet élément qui vient à chaque instant soutenir l'intrigue romanesque, l'ouvrage nous paraît assuré de flotter longtemps encore sur les vagues de l'océan littéraire — tel un radeau dont la carcasse est faite de matériaux de choix.

L'éloge que nous venons de faire de la partie historique de Lionel Lincoln ne nous empêche pas de reconnaître la valeur de la remarque originale du critique français E. D. qui, dans le *Globe* du 21 avril 1825, reprochait à Cooper d'avoir — à l'inverse du Tasse — dépeint le siège de Boston du point de vue des assiégés, alors que les vœux du lecteur sont avec les assiégeants (66). Il nous semble cependant que ce reproche ne résiste pas à un examen approfondi des faits historiques. Comment Cooper aurait-il pu songer à peindre l'affaire de Lexington-Concord du point de vue américain, alors que des documents, déjà publiés à l'époque, montraient que la plus grande indécision avait régné parmi les « *minute men* » rassemblés sur le fameux « *common* »; que le premier succès des insurgés au pont de Concord les avait surpris au point de les démoraliser; que le harcèlement des troupes en retraite avait enfin été effectué par des groupes de volontaires combattant isolément et n'obéissant — sauf en fin de journée au pont de Cambridge — à aucun plan établi par des chefs responsables (67). Du point de vue de l'unité artistique, comme du point de vue de l'impression à produire sur le lecteur, il était évidemment préférable de s'attacher aux mouvements de la colonne britannique,

---

(65) Voir thèse complémentaire.

(66) *Ibid.*

(67) Cf. ALLEN FRENCH, *The Day of Concord and Lexington*, Boston — Little, Brown and Co — 1925, pp. 95 et 116-19; 209; 215.

et d'exploiter au maximum le contraste entre sa puissance disciplinée dans le raid sur Concord et l'accélération de sa démoralisation, sinon de sa panique, pendant la retraite sur Boston.

Le combat de Bunker Hill aurait pu, il est vrai, nous être dramatiquement dépeint de l'intérieur des retranchements américains — défendus par Ralph et Job ; mais le fait que la configuration du terrain avait permis à la population de Boston d'y assister effectivement, comme à un spectacle à la fois terrifiant et grandiose (68), devait faire pencher la balance en faveur de la solution adoptée par Cooper — sans compter qu'ici encore l'impression produite sur le lecteur est décuplée par le contraste entre la martiale assurance des magnifiques troupes massées pour l'assaut et leur retraite désordonnée sous le feu meurtrier des patriotes yankees.

Quant à l'affaire de Dorchester Heights, remarquable surtout par la fiévreuse activité déployée par les insurgés pour édifier en une seule nuit des fortifications plus redoutables encore que celles de Bunker Hill, Cooper sent si bien la nécessité de nous la décrire du côté américain qu'il va jusqu'à se rendre coupable d'une invraisemblance pour nous faire pénétrer, à la suite de l'héroïne, à l'intérieur des lignes américaines, et au moment même où cette activité bat son plein.

C'est donc sans hésitation aucune que nous croyons pouvoir féliciter Cooper, non seulement d'avoir mérité, pour l'ensemble de la partie historique, le fameux éloge décerné par Bancroft à la seule description du combat de Bunker Hill (69), mais d'avoir également compris sous quel angle artistique il fallait peindre ces premières victoires des colons américains. Peut-être la découverte de quelque nouveau journal

---

(68) VAN TYNE, dans *The War of Independence, American Phase*, *op. cit.* D., p. 45, n'hésite pas à rapprocher ce spectacle de celui qu'offrent les gigantesques stades américains d'aujourd'hui : « thereupon began a spectacle rivalled only by a twentieth century football game in a huge stadium. »

(69) Voir thèse complémentaire.

d'un témoin oculaire (70) ferait-elle apparaître la nécessité d'apporter quelques retouches à ces fresques grandioses, mais, si l'on en juge par le petit nombre des corrections nécessitées par plus de cent ans d'études historiques (71), on peut espérer que

(70) Le précieux journal du lieutenant Barker, de la colonne britannique, ne fut publié qu'en 1877. Cf. ALLEN FRENCH, p. 193.

(71) Voir les principaux ouvrages sur la question: R. FROTHINGHAM, *History of the Siege of Boston* &c. Boston, Little and Brown, 1849; ALLEN FRENCH, *The Day of Concord and Lexington*, Boston, Little, Brown, and Co, 1925; HAROLD MURDOCK, *The Nineteenth of April 1775*, Boston Houghton Mifflin 1925; E. E. CURTISS, *The Organization of the British Army in the American Revolution*, thèse Yale 1926.

Voir aussi, parmi les histoires générales de la révolution américaine: C. H. VAN TYNE (*The American Nation: a History*, vol. 9, New York, Harper, ou bien *The War of Independence; American Phase*) et SIR G. O. TREVELYAN (*The American Revolution*, vol. 1, New York and London, Longmans, Green and Co.)

Nous commencerons par noter que Cooper lui-même signale, dans sa préface, l'existence d'un ou deux légers anachronismes relatifs à des individus. Nous pensons qu'il veut probablement parler de la présence de *Burgoyne* et de l'amiral *Graves* à la table du général Howe, la veille de l'affaire de Dorchester Heights (3 mars 1776, chap. 28), car *Burgoyne* était rentré en Angleterre à la fin de 1775, et car l'amiral *Graves* avait été remplacé par l'amiral *Shulldham* en janvier 1776.

Nous ajouterons que, d'après les conclusions les plus récentes, la responsabilité du *major Pitcairn*, dans la fusillade de Lexington, serait bien plus atténuée encore que Cooper ne l'a pressenti avec sa largeur d'idées coutumière. (Cf. chap. 9, mil. et chap. 10, fin et ALLEN FRENCH, p. 105).

On pourrait également regretter que Cooper n'ait fait qu'une allusion générale (chap. 9, mil.) aux *hardis cavaliers* chargés d'alerter les *minute-men*. Mais il lui était impossible de mentionner par son nom *Paul Revere*, puisqu'il avait décidé de peindre les événements du point de vue de Lionel, qui marchait avec la colonne britannique. Les hommes de lettres — Longfellow notamment (Cf. ALLEN FRENCH, p. 66) — et les cinéastes modernes, ont d'ailleurs tellement exagéré, depuis lors, l'importance de la chevauchée nocturne de *Paul Revere*, que l'ouvrage de Cooper exerce peut-être une heureuse influence, en exagérant quelque peu le nombre de ses émules et les échos de l'alarme répandue par eux. Cf. chap. 9, mil. et ALLEN FRENCH, pp. 103-04:

« Fires blazed along the heights, the bellowing of the conchs and horns mingled with the rattling of the muskets and the varied tones of the bells, while the swift clattering of horses' hoofs began to be heard,



les recherches patientes et minutieuses conduites par Cooper sur les lieux mêmes (72) — ainsi que la largeur d'esprit, qui lui a permis d'éviter les exagérations patriotiques des chantres du soi-disant combat de Lexington (73) — conserveront long-

as if their riders were dashing furiously along the flanks of the party. » (J. F. C.)

« Cooper, imagining the scene in his *Lionel Lincoln*, has overdone the din and clatter, for houses were scattered, villages were few, and the church bells... only small-sized bells... just sufficient to notify the people the time for attending worship. » (ALLEN FRENCH)

Signalons encore, pour mémoire, les erreurs et omissions suivantes :

*Les compagnies d'infanterie légère et les grenadiers* n'avaient eu que *quatre jours*, au maximum, pour pratiquer ensemble des exercices d'entraînement, en vue du raid sur Lexington (ordres du 15 avril, raid du 18-19). *Cooper leur en donne dix* (chap. 7, déb.), ce qui rend plus malaisée l'explication de leur retraite désordonnée.

Comme *toutes les compagnies de grenadiers* ont été désignées pour le raid (chap. 7, déb.) il est difficile d'admettre qu'un grenadier puisse *monter la garde* devant le quartier-général (chap. 8 et 12, déb.), même si Cooper s'arrange pour lui faire dire que sa compagnie n'a pas marché avec la colonne.

*La grave perte de temps de la colonne*, après la traversée de la baie en bateaux, n'est pas notée par Cooper (Cf. chap. 9, mil. et ALLEN FRENCH, p. 101).

De même, Cooper oublie de mentionner *la véritable raison du retour offensif des hommes de Concord* — la crainte que les troupes britanniques n'aient commencé à incendier leur village.

Pour Bunker Hill, *les raisons tactiques de l'incendie de Charlestown*, les mémorables et courageuses *paroles du général Howe* avant le troisième assaut, et, du côté américain, *la pénurie de munitions*, qui paralysa la résistance à ce dernier assaut, ou bien ne sont pas indiquées, ou bien ne sont pas suffisamment mises en lumière. (Cf. chap. 16).

Notons, en revanche, l'habileté avec laquelle Cooper imagine à Lexington un incident dramatique, en combinant sans doute deux faits glanés dans des documents authentiques. FROTHINGHAM rapporte (p 64) qu'un certain Jonathan Harrington alla s'abattre aux pieds de sa femme, et qu'un autre Harrington (Caleb) fut tué en sortant du temple où il était allé renouveler sa provision de poudre. Cooper (chap. 9, fin) nous montre le cadavre d'un milicien qui, blessé à mort, s'est traîné jusqu'à la porte du temple pour y chercher refuge.

(72) Cf. S. F. C. *Pages*, p. 102.

(73) Nous voulons parler de la première rencontre entre Britanniques et Américains sur le fameux « common ».

temps à Lionel Lincoln la vitalité que cette « légende véridique » (74) possède encore de nos jours.

Loin de nous, d'ailleurs, la pensée de soutenir que cette vitalité ne doit rien à la peinture des caractères, de certains d'entre eux tout au moins.

Nous ne nous attarderons pas, il est vrai, à défendre le héros de l'ouvrage, dont Cooper lui-même était paraît-il loin d'être satisfait (75). Nous nous bornerons à renvoyer le lecteur aux critiques formulées plus haut contre cette trop pâle réplique du pâle *Waverley*, et à tenter d'excuser Cooper en répétant, après sa fille, que l'ardent patriotisme de l'auteur de *l'Espion* ne lui permettait guère de s'enthousiasmer pour un loyaliste modéré (76), et en ajoutant, pour notre propre compte, que l'homme d'action qu'était le fils de William Cooper ne pouvait pas ressentir une grande sympathie pour un être hésitant et mal équilibré, guetté par une sorte de démence héréditaire (77).

Nous n'insisterons pas non plus sur l'héroïne, Cecil Dynevor, et sa cousine Agnes Danforth, qui, tout en méritant d'être défendues contre les détracteurs systématiques des jeunes filles peintes par Cooper — exactement pour les mêmes raisons que les héroïnes de *l'Espion* et du *Pilote* (78) — ne se trouvent pas en général placées dans des situations aussi dramatiques.

(74) Cf. Préface. « This veritable legend ».

(75) Cf. S. F. C. *Pages*, pp. 100-01.

(76) *Ibid.*

(77) Cf. chap. 31, déb. et chap. 34, fin.

(78) *Cecil Dynevor*, bien qu'elle ait « la grâce et la légèreté d'une fée » (chap. 8, fin) n'est pas, elle non plus, « a helpless female ».

Elle trouve le courage d'arracher Job à la colère vengeresse des grenadiers du capitaine M'Fuse (chap. 26, fin et 27, déb.) et elle fait preuve de savoir-faire, de sang-froid, et d'endurance au cours de son expédition nocturne dans les lignes américaines (chap. 28-32).

Par ailleurs, les contradictions apparentes de son attitude vis-à-vis de Lionel — contradictions dues à ce que sa grand'mère, Mrs. Lechmere, montre trop ouvertement combien elle tient à son mariage avec l'héritier

Par contre nous mettrons l'accent sur le fait que, pour ses débuts dans le roman noir, Cooper a su faire de Mrs. Lechmere, et de sa complice Abigail, deux figures vraiment impressionnantes, quoique fort différentes. Quel que soit le désappointement du lecteur romanesque lorsqu'il s'aperçoit, à la fin de l'ouvrage, que Mrs. Lechmere n'a été ni une grande criminelle ni une criminelle tout court — au sens juridique du terme — il n'en garde pas moins profondément gravée dans l'esprit l'image de cette vieille femme ambitieuse et dure, qu'il a frémie de voir s'accrocher si désespérément à la vie, au moment où le destin venait l'arracher à la jouissance égoïste de sa tardive victoire (79).

Quant à Abigail qui, foncièrement bonne, a racheté son parjure par la courageuse acceptation d'une existence misérable, et par sa touchante tendresse pour son « *idiot boy* », elle apparaît vraiment comme une magnifique personnification de l'amour maternel lorsque, telle une lionne aux abois, elle fait face aux grenadiers qui ont décidé de venger leur officier en brûlant Job sur la pailleasse où la maladie l'a cloué (80) — ou encore lorsqu'on se rend compte qu'elle a essayé de se traîner, pour mourir, jusque dans le caveau où l'on venait de déposer le corps de son enfant (81).

Surtout nous rappellerons, après S. F. C., que les portraits de Ralph, le fou évadé, et de Job Pray, le pauvre innocent, ont le double mérite de posséder une réelle valeur littéraire et de témoigner, en même temps, d'une capacité d'observation scientifique à laquelle une sommité médicale de l'époque

des Lincoln — ces contradictions ajoutent à son portrait une note assez originale. (Cf. chap. 6, déb. — 11, déb. — 12, fin — 14 et 20 déb.)

Quant à *Agnes Danforth*, elle a l'avantage de nous rappeler la piquante Katharine Plowden du *Pilote*, tout en étant très nettement caractérisée par son flirt mi-badin, mi-apitoyé avec le capitaine Polwarth.

(79) *Vide supra*, p. 528 et cf. chap. 23, fin.

(80) Cf. chap. 26, fin.

(81) Cf. chap. 34, mil.

s'est plu à rendre hommage (82). Victime à la fois d'une lourde hérédité (83) et d'un coup du destin dont la puissance a été décuplée par les calomnies de Mrs. Lechmere, Sir Lionel — alias Ralph — est vraiment devenu fou, et ce n'est pas à tort qu'on le retenait dans une maison de santé, puisque c'est en expirant seulement qu'il semble recouvrer la raison (84). Cependant sa folie lui laisse de tels intervalles de lucidité, et ses idées de vengeance personnelle contre l'Angleterre, ainsi que ses raisons toutes particulières de se faire un apôtre de la liberté, s'harmonisent si bien avec les aspirations des colons américains, qu'il parvient à jouer un rôle parmi les insurgés, sans que ceux-ci soient tenté de mettre son bon sens en doute. Vis-à-vis de Mrs. Lechmere et d'Abigail, ses attitudes mélodramatiques, et ses allusions troublantes à leurs fautes passées, auraient pu révéler, et son mal, et sa véritable identité. Mais Cooper a soin de nous avertir, dès le premier chapitre, que sa chevelure blanche, son extrême maigreur, et les rides profondes qui sillonnent ses joues creuses, lui donnent, en dépit de sa démarche rapide et de ses yeux étincelants, l'apparence d'un vieillard de quatre-vingts ans, c'est-à-dire trente ans de plus que son âge. Aussi Abigail le considère-t-elle comme un être mystérieux qui tient son sort entre ses mains, tandis que Mrs. Lechmere s'efforce de lutter contre un sentiment analogue, en répétant sans y croire qu'elle a affaire à un fou (85).

Qu'un tel personnage fasse dans le roman figure de champion de la liberté américaine, cela peut évidemment paraître une erreur regrettable chez un patriote de la trempe de Cooper (86),

---

(82) Cf. *Pages*, p. 101.

(83) Cf. chap. 5, déb. et 34, fin. « the heirloom of the family. »

(84) Cf. chap. 33, fin.

(85) Cf. chap. 12 et 23.

(86) Cette erreur a été évitée dans l'adaptation théâtrale du capitaine GLOVER, où Ralph, bien vivant et en pleine possession de ses facultés, tue à la fin de la pièce le perfide Leslie, et bénit Lionel et Cecil agenouillés devant lui (Acte 4, scène 3).



mais est-ce une raison de méconnaître la puissance et l'originalité des effets que son créateur a su en tirer ?

Pour ce qui est de l'innocent Job Pray, on pourrait être tenté d'adopter des conclusions comportant exactement les mêmes éloges, tempérés par la même réserve, si Cooper lui-même ne nous conviait, dès l'entrée en scène de Job, à voir dans les réactions de cet être simple la plus sûre indication de l'état de l'opinion publique (87), et si, peu à peu, ce personnage à la Wordsworth ne devenait le porte-parole de l'auteur, et même le véritable héros de l'ouvrage (88). Un patriote américain n'a donc pas à rougir de cet humble et naïf défenseur d'une grande cause, d'une cause dont il sait exprimer la justice en des termes simples, mais pleins d'un sens profond, et pour laquelle il ose, tantôt se battre avec courage, et tantôt braver la colère d'une soldatesque brutale. N'y a-t-il pas, par exemple, une véritable grandeur dans les paroles que l'innocent adresse à Lionel, devant le corps d'une des victimes de la fusillade de Lexington : « Vous avez tué une créature du bon Dieu, et il s'en souviendra ! » (89) — ou dans celles qu'il répète courageusement au milieu des officiers et des soldats britanniques qui contemplent le combat de Bunker Hill : « Qu'ils y montent à l'assaut de la colline, les grenadiers, et le peuple leur apprendra ce que c'est que la Loi ! » (90) Et lorsque le lecteur constate, avec le capitaine Polwarth, que l'innocent, malade et privé de nourriture, n'a pas osé toucher aux provisions qu'il a transportées pour le compte de Lionel, il lui pardonne, aussi facilement que le sympathique capitaine, le « crime » que certains critiques britanniques n'arrivent pas à excuser, c'est-à-dire le fait d'avoir délibérément ajusté et tué, au combat de Bunker Hill, le capitaine M'Fuse, qu'il connaissait, et dont il n'avait pas

(87) Cf. chap. 2, mil. : « I love to hear his simple feelings thus expressed ; they indicate the state of the public mind. »

(88) Cf. S. F. C. *Pages*, p. 101.

(89) Cf. chap. 9, fin.

(90) Cf. chap. 16, déb.

à se plaindre, mais en qui, dans sa simplicité, il n'a plus vu qu'un redoutable ennemi de son pays et de ses libertés (91).

Vraiment Cooper pouvait être fier de cette création, et, loin de présenter Job comme une simple imitation des innocents de Walter Scott (92), il vaudrait mieux rappeler que, s'il n'a peut-être pas inspiré l'auteur de *Barnaby Rudge*, il n'est pas indigne d'être mis sur le même plan que le héros touchant et pittoresque qui, grâce à Dickens, se détache avec tant de relief sur la sombre toile de fond des *Gordon Riots*.

Pour les personnages secondaires, il nous semble que l'on ne peut guère adresser à Cooper que des éloges. Les deux camarades de Lionel, les capitaines Polwarth et M'Fuse, sont loin d'être les grossières caricatures dont parle la *Literary Gazette* de Londres, dans son compte rendu du 5 mars 1825 (93). Polwarth n'est pas uniquement un épicurien ventripotent dont se joue la malicieuse Agnes Danforth (94), et l'Irlandais M'Fuse est autre chose qu'un hercule au cœur de lion et à l'estomac d'autruche (95), dont la seule préoccupation serait de permettre aux Américains de s'équiper et de s'entraîner, afin que la lutte mérite d'être considérée comme une guerre, et non comme une suite de massacres sans gloire (96). La façon souvent spirituelle, mais en général trop recherchée, dont s'exprime le capitaine Polwarth, montre qu'il se pique d'être passé par un collège d'Oxford ; par ailleurs, son manque d'appétit après la boucherie de Lexington (97) ; son émotion contenue lorsque Lionel revient enfin à la vie, et lorsqu'il doit lui parler de la mort de leur camarade M'Fuse et de l'amputation de sa propre jambe (98) ; son empressement à sacrifier la pièce de bois qui la

---

(91) Voir thèse complémentaire.

(92) Voir la *Literary Gazette* de Londres du 5 mars 1825, pp. 149-51.

(93) Cf., pp. 149-51.

(94) Cf. chap. 4, mil. et 6 et 11, déb.

(95) Cf. chap. 25, déb.

(96) Cf. chap. 7 et 9, fin.

(97) Cf. chap. 10, déb.

(98) Cf. chap. 18.

remplace pour préparer un repas chaud à Job et à sa mère, qui souffrent au maximum de la disette de vivres et de combustible, et dont il vient de découvrir la touchante honnêteté (99) ; tous ces traits ajoutent à la physionomie morale du digne capitaine une nuance sentimentale qui rappelle avec bonheur certains passages de Sterne (100). Quant à M'Fuse, il montre, dans les deux scènes où nous le voyons face à face avec Seth Sage, l'aubergiste yankee, qu'il ne lui manque rien de l'emportement, de la faconde et de la roublardise de l'Irlandais traditionnel (101).

Seth Sage ayant été chaudement apprécié par plusieurs critiques yankees — et notamment par John Neal, d'habitude si peu favorable à Cooper (102) — nous ne nous attarderons pas à faire l'éloge du portrait réaliste de ce patriote qui, tout en étant calmement résolu à verser son sang jusqu'à la dernière goutte (103), ne répugne aucunement à user de toutes les échappatoires que lui suggèrent sa rouerie naturelle et ses notions de droit, afin de minimiser les conséquences de sa participation à l'affaire de Lexington (104), et qui n'oublie pas non plus de « marchander » dans une transaction où il croit cependant que son existence est en jeu (105). Nous profiterons toutefois de cette occasion pour constater qu'en 1825 le créateur de Harvey Birch et de Long Tom Coffin pouvait encore faire preuve de réalisme, dans la peinture d'un type particulier à la Nouvelle-Angleterre, sans se voir reprocher de dénigrer systématiquement un bon tiers de la population des Etats-Unis.

(99) Cf. chap. 27, fin.

(100) C'est dans la pièce de théâtre tirée du roman qu'il ne sera qu'un vulgaire glouton.

Cf. *The Cradle of Liberty*... Cast of characters: « captain Polwarth (of the British Army, a great glutton, his greatest care his belly) ».

(101) Cf. chap. 11, fin, et 14, mil.

(102) Voir thèse complémentaire.

(103) Cf. chap. 7, mil.

(104) Cf. chap. 11 et 14, mil.

(105) Voir chap. 14, mil. l'exclamation de M'Fuse: « Here is a fellow who wants boot in a bargain for his life! »

Enfin les personnages épisodiques sont souvent fort bien dessinés en quelques traits rapides, et le lecteur évoque avec plaisir : Burgoyne et l'amiral Graves animant la conversation à la table de Howe (106); le pasteur anglican, douillettement installé dans son bureau devant un verre de « Samson » (107); les valets de chambre de Lionel et de Polwarth échangeant leurs impressions de cockneys sur le climat des Etats-Unis (108); et surtout le jeune midshipman qui, dans la chaloupe qui transporte l'héroïne sur la rive américaine de la baie, s'efforce de lui faire partager son admiration pour son navire, discute avec assurance la situation stratégique, et fait preuve, au débarquement, d'un courage et d'une présence d'esprit admirables, sous la menace d'une douzaine de fusils (109).

Nous sommes loin, on le voit, de pouvoir souscrire au jugement ultra-sévère énoncé par Lounsbury avec plus d'esprit que d'équité : « Les personnages, qu'ils soient masculins ou féminins, ne sont en aucun cas dessinés convenablement. Les caractères secondaires, introduits pour amuser le lecteur, ne servent qu'à le déprimer... Le portrait de Job l'innocent — portrait évidemment très travaillé par l'auteur — ne parvient ni à exciter notre intérêt ni à toucher notre cœur. Il est impossible, en effet, de ressentir beaucoup de sympathie pour un imbécile, même très patriote, pris en particulier, dans un roman où la plupart des acteurs nous sont dépeints agissant comme des idiots (110). »

Pour ce qui est du style (111), nous nous trouvons égale-

(106) Chap. 28. Cette conversation est d'ailleurs un anachronisme. *Vide supra*, p. 535, note 71.

(107) Cf. chap. 21, mil.

(108) Cf. chap. 24, mil.

(109) Cf. chap. 29, déb.

(110) Cf. p. 51.

(111) Pour les erreurs grossières, dues comme d'habitude à l'impression hâtive de l'ouvrage, voir le dernier paragraphe de la préface de l'édition revue et corrigée, publiée en 1832 par Bentley dans ses *Standard Novels*.



ment dans l'obligation de faire d'importantes réserves sur le jugement par trop dur — et sommaire — de Lounsbury : « De même le style est pénible, et les conversations ont le double défaut d'être à la fois ternes et emphatiques (112). » Lounsbury paraît oublier que, deux pages plus haut, il a qualifié d'admirables les descriptions des combats de Concord, Lexington et Bunker Hill, et que ces descriptions militaires sont, non seulement très pittoresques et très dramatiques, mais très heureusement teintées d'humour lorsque le sympathique capitaine Polwarth y joue un rôle de premier plan. Par ailleurs, est-il vraiment juste de faire fi de la facture des scènes émouvantes, sinon pathétiques, auxquelles ce même Polwarth se trouve mêlé, soit au chevet de Lionel renaissant à la vie et découvrant l'amour de Cecil, soit auprès de la misérable pailleuse où gît le pauvre Job, terrassé à la fois par la maladie et par la faim ? N'y a-t-il pas également un art très réel dans la description du mariage nocturne de Lionel, béni par une ombre gigantesque et mystérieuse, dans celle de la mort de Mrs. Lechmere, ou bien encore dans la peinture des scènes d'horreur qui se déroulent à la fin de l'ouvrage autour du cadavre du malheureux Job ?

Quant aux conversations, elles ne répondent entièrement à la définition de Lounsbury que dans les scènes, forcément compassées, qui marquent l'arrivée de Lionel dans la maison de la vieille dame, protocolaire et provinciale, qu'est Mrs. Lechmere. Les déclarations grandiloquentes de l'énigmatique Ralph sont en général impressionnantes à souhait, et le style épicro-emphatique, que Cooper prête délibérément au capitaine Polwarth dans les circonstances les plus diverses, loin d'être jamais « terne », serait plutôt, par endroits, trop brillant, trop spirituel, tant il semble se ressentir de l'admiration de l'auteur pour Shakespeare et s'inspirer des dialogues étincellants, et un peu précieux, chers aux Elizabéthains. Enfin, bien

---

(112) Cf. p. 51.

que John Neal ait reproché à Cooper d'avoir négligé d'émailler de fautes de grammaire la conversation des gens du peuple — de peur d'être accusé lui-même de ne pas employer sa langue correctement — nous maintiendrons que Job et Seth Sage, les deux valets cockneys, les grenadiers irlandais de M'Fuse, et les campagnards entrevus dans les lignes américaines, s'expriment d'une façon suffisamment réaliste, si l'on tient compte des conventions littéraires en honneur vers 1825 et aussi — pour les yankees — du fait que l'instruction était relativement très répandue en Nouvelle-Angleterre. -

Quoi qu'il en soit, la réception du roman ne fut guère de nature à encourager Cooper à mettre immédiatement en chantier le second ouvrage de la série des *LÉGENDES DES TREIZE RÉPUBLIQUES*. Comme nous le montrons dans notre thèse complémentaire, les éloges inspirés à la *United States Literary Gazette* par le choix du sujet — sujet particulièrement cher au cœur des Bostoniens — ne trouvèrent que peu ou pas d'écho dans les périodiques de l'époque, qui gardèrent en général un silence aussi prudent que significatif. Ce silence, joint à la satisfaction non dissimulée des envieux — qui s'empressèrent d'annoncer à la ronde la fin de la carrière littéraire de l'auteur de *l'Espion* — tout cela contribua, semble-t-il, à amener Cooper à marquer un temps d'arrêt.

Entre la publication de Lionel Lincoln, le 5 février 1825, et la conception des *Mohicans*, six mois environ s'écoulèrent au dire de sa fille. Cooper les employa-t-il à méditer longuement sur les difficultés de sa tâche de romancier national ? Est-ce à cette époque, et à la suite de mûres réflexions, qu'il se décida à abandonner son projet relatif aux *LÉGENDES DES TREIZE RÉPUBLIQUES* ? (113) Son imagination lui suggéra-t-elle

---

(113) Voir dans *Pages* la phrase très générale de S. F. C. à ce sujet : « His departure for Europe, which prevented his visiting the more southern states, and collecting local details, interfered with his carrying this plan into execution. » (p. 102)

alors un ou plusieurs sujets de roman, que sa raison lui fit successivement abandonner ? Ce sont là des questions auxquelles il nous est malheureusement impossible de répondre, faute de déclarations autorisées.

Ce que nous savons — grâce surtout à S. F. C. — c'est que cette période d'inaction littéraire apparente prit brusquement fin, dans des circonstances où l'on peut admirer à la fois et le rôle quasi-providentiel du hasard, et les réactions quasi-automatiques de cette imagination ardente et de ce tempérament combattif qui avaient déjà fait de Cooper l'auteur de *Précaution* et celui du *Pilote*.

---

## CHAPITRE XI

### Le Dernier des Mohicans

*« This book was also an experiment, being quite original as to manner and subject. Its success was decided everywhere; and it still continues popular. »*

*« I rather think The Last of the Mohicans an original book also. At all events, I do not know where to find its model. It succeeded perfectly, forming a totally new class of romance. »*

(J. F. C. NOTES AUTOBIOGRAPHIQUES, 1842 et 1844-45) (1).

C'est en effet au hasard, et à une nouvelle gageure littéraire — la troisième en six ans — que nous devons l'ouvrage qui allait consacrer définitivement la réputation mondiale de Cooper, et qui était destiné à demeurer indissolublement lié à son nom.

Dans le courant de l'été de 1825, le jeune romancier se joignit à un petit groupe de gentlemen — dont plusieurs jeunes Anglais de marque — qui avaient fait le projet de remonter l'Hudson, de visiter les stations balnéaires de Ballston et Sara-

---

(1) « Ce livre fut également un essai, car il était absolument original en fait de genre et de sujet. Il obtint partout un succès marqué et il conserve encore la faveur du public. »

« Il me semble que le Dernier des Mohicans est également un ouvrage original. En tout cas je ne sais où lui trouver un modèle. Son succès fut complet, et il inaugura un genre de roman entièrement nouveau. »



toga, et de pousser ensuite jusqu'au lac George et même jusqu'au lac Champlain (2).

Peut-être espérait-il trouver le sujet d'un nouveau roman sur cette grandiose voie naturelle, que les armées de l'Angleterre et de la France, et les troupes de la jeune Amérique, avaient parcourue, fortifiée, et arrosée de leur sang à tant de reprises diverses. Peut-être voulait-il simplement se familiariser avec l'aspect du lac George et du lac Champlain, qu'il ne connaissait pas encore (3), et graver dans sa mémoire — en vue d'une utilisation plus ou moins lointaine et hypothétique — les caractéristiques principales de la région de Ticonderoga, si riche en souvenirs historiques. Ce qui est certain, c'est que l'idée d'écrire les Mohicans surgit brusquement dans l'esprit de Cooper lorsqu'un de ses compagnons de voyage, E. G. Stanley — le futur lord Derby, premier ministre de Victoria (4) — lui cria dans les cavernes de Glenn's Falls (5), au milieu du fracas de l'Hudson, qui se précipitait en torrents d'écume

(2) Sauf indication contraire tous les détails qui suivent sont empruntés à S. F. C. (Introduction des Mohicans).

On notera cependant que l'introduction des *Deux Amiraux* contient quelques détails complémentaires, en particulier les noms des compagnons anglais de Cooper: « Nearly twenty years before he wrote the « Two Admirals », Mr. Cooper was frequently in company with four young Englishmen of note, traveling in this country at the time; they were Mr. Stanley, Mr. Wortley, Mr. Labouchere, and Mr. Dennison... »

(3) Ceci nous est affirmé par S. F. C. et nous avons cru pouvoir en déduire (chap. IV, p. 199, n. 152) que ce n'est que sur le papier que Cooper fut chargé du commandement des canonnières du lac Champlain.

(4) Il s'agit du quinzième Comte de Derby (1799-1869), auteur d'une traduction en vers de l'Iliade (1864), et appelé par Disraëli « the Rupert of debate ». Il ne devint premier ministre qu'après la mort de Cooper, en février 1852.

(5) Nous employons l'orthographe donnée par Cooper dans les Mohicans, mais le lecteur pourra se rendre compte, en se reportant au grand article de J. A. HOLDEN (*The Last of the Mohicans, Cooper's Historical Inventions, and His Cave*. N. Y. State Hist. Assn. Publications 1917, pp. 212-55) que l'on rencontre aussi les formes: *Glen's Falls* et *Glens Falls*, et que d'ailleurs cette appellation ne fut donnée aux chutes que plus d'un quart de siècle après 1757. (Cf. p. 213).

Les photographies contenues dans ce même article permettent éga-

de part et d'autre de ces étroites galeries rocheuses : « Voilà le décor rêvé pour un roman ! »

Il n'en fallait pas davantage pour enflammer l'imagination du jeune écrivain, et, sa tendance irrésistible à relever tout défi — direct ou indirect — se trouvant surexcitée dans l'échange de plaisanteries qui suivit (6), il s'engagea sur les lieux mêmes à écrire un roman où ces cavernes joueraient un rôle. — Quelque six mois après, il avait la satisfaction de pouvoir prier son éditeur anglais d'envoyer à l'Honorable E. G. Stanley un exemplaire richement relié du roman promis, roman dont le succès éclipsait déjà en Amérique celui de n'importe lequel de ses prédécesseurs (7).

Présentée de la sorte, la genèse du Dernier des Mohicans paraît aussi simple que « spectaculaire ». A la réflexion, cependant, le critique voit se dessiner des points d'interrogation, auxquels les explications de S. F. C. ne parviennent pas à donner une réponse satisfaisante.

Puisque Cooper lui-même, dans ses notes autobiographiques, insiste sur l'originalité complète de son ouvrage, tant au point de vue du genre adopté que du sujet choisi (8) — originalité qui, dans ces conditions, ne saurait résider que dans la peinture détaillée des mœurs indiennes — il serait important de savoir si, sur ce point capital, ce ne fut pas encore une remarque d'E. G. Stanley qui mit Cooper sur la voie du succès. Or S. F. C. nous dit bien que l'idée d'écrire un roman indien, au sens plein du terme, se présenta pour la première fois à l'esprit de son père au moment où il fit à son compagnon la promesse que l'on sait ; mais elle ne fait aucune allusion à la

---

lement de se faire une idée des transformations successives des chutes, et de constater que le romancier, pour les besoins de son intrigue, a fortement exagéré les proportions des cavernes.

(6) On se rappelle qu'au cours de cette même excursion Cooper fit et gagna une autre gageure à propos d'un point de science héraldique. *Vide supra*, chap. VI, p. 256, n. 19.

(7) Cf. *Corresp.*, p. 97.

(8) Voir l'épigraphie du présent chapitre.

part plus ou moins directe que le jeune Stanley peut avoir prise à cette décision mémorable (9) — décision que la campagne en faveur de thèmes indiens, menée par la *North American Review* depuis sa fondation, n'avait pas encore réussi à provoquer (10).

---

(9) Cf. Introduction, déb.: « While in the caverns, one of the gentlemen of the party observed to Mr. Cooper that here was the very scene for a romance. Some pleasantry passed between them on the subject, and the writer promised his companion that a book should actually be written, in which these caves should have a place; the idea of a romance essentially Indian in character then first suggesting itself to his mind. The gentleman to whom the promise was given was Mr. Stanley, recently deceased as the Earl of Derby. » (Voir aussi *Pages*, p. 126).

C'est donc abusivement, d'après nous, que F. L. PATTEE conclut de ce passage que la suggestion vint de E. G. Stanley. Cf. *American Mercury* (mars 1925, p. 294).

(10) Pour cette campagne de la *North Am. Rev.* voir notamment *An Address delivered to the Phi Beta Kappa Society, at their anniversary meeting in Cambridge. By WM. TUDOR, junior* (le premier éditeur de la revue), Nov. 1815, vol. 2, pp. 14-15, 19-22, 26, 28-30, et 32.

Voir ensuite le compte rendu de *Yamoyden* (avril 1821) avec ces deux phrases capitales:

« He who shall give them [the Indians] their just place in poetry, will differ from any delineator of artificial manners almost as much as a landscape of Salvator Rosa differs from an artist's draught of a modern house. » (p. 484, vol. 12).

« Whoever in this country first attains the rank of a first rate writer of fiction, we venture to predict will lay his scene here. [In New England at the time of the Indian wars]. The wide field is ripe for the harvest, and scarce a sickle yet has touched it. » (pp. 484-85).

Voir enfin le compte rendu de *l'Espion* (juillet 1822) par W. H. GARDINER, compte rendu dont les révélations de Cooper, dans ses notes autobiographiques, doivent nous inviter toutefois à ne pas exagérer l'influence.

Renvoyant sur ce dernier point nos lecteurs à notre thèse complémentaire (Appendix I), nous nous bornerons à citer ici le passage principal relatif aux indiens (vol. 15, p. 257):

« At the present day, enough is known of our aborigines to afford the ground-work of invention, enough is concealed to leave full play for the warmest imagination; and we see not why those superstitions of theirs, which have filled inanimate nature with a new order of spiritual beings, may not be successfully employed to supersede the worn out fables of Runic mythology, and light up a new train of glowing visions, at the

Une déception du même genre nous attend en ce qui concerne le coup de maître que fut la résurrection de Chingachgook et le rajeunissement de Bas-de-Cuir. S. F. C. semble très sûre d'elle-même lorsqu'elle affirme que Cooper songea d'abord à Bas-de-Cuir, et que ce ne fut que par voie de conséquence qu'il donna un rôle à son frère d'armes, le chef mohican des *Pionniers* (11). Elle paraît également se fonder sur des confidences précises quand elle nous décrit son père, partagé entre le désir de remettre en scène un personnage qui lui était devenu cher — Bas-de-Cuir — et sa crainte de mécontenter, ou de lasser, ainsi un public friand de nouveauté. Elle ajoute que, sur ce point, Cooper ne prit conseil que de sa femme — qui était devenue à cette époque sa conseillère à peu près exclusive — et elle nous indique que ce fut l'approbation de Mrs. Cooper qui acheva de le décider à donner suite à son projet. Mais à quel moment le romancier songea-t-il à utiliser Bas-de-Cuir ? Si c'est à Glenn's Falls même, ou avant la dislocation de la caravane, il est fort possible qu'une boutade ou une suggestion de E. G. Stanley soit encore pour quelque chose dans cette inspiration. Si c'est plus tard, on serait curieux de savoir quel genre de roman « essen-

---

touch of some future wizard of the West. At any rate we are confident that the savage warrior, who was not less beautiful and bold in his figurative diction, than in his attitude of death, the same who « suffered not the grass to grow upon the war-path, » and hastened « to extinguish the fire of his enemy with blood, » tracking his foe through the pathless forest, with instinctive sagacity, by the fallen leaf, the crushed moss, or the bent blade, patiently enduring cold, hunger, and watchfulness, while he crouched in the night-grass like the tiger expecting his prey, and finally springing on the unsuspecting victim with that war-whoop, which struck terror to the heart of the boldest planter of New England in her early day, is no mean instrument of the sublime and terrible of human agency. And if we may credit the flattering pictures of their best historian, the indefatigable Heckewelder, not a little of softer interest might be extracted from their domestic life. »

(11) Cf. Introduction p. XVII: « When Mr. Cooper determined to write an Indian romance, and to bring Natty again before the reader, it became a natural consequence that he should choose the Mohican Chingachgook, the comrade of Natty, as a principal character. »



tiellement indien » Cooper avait bien pu imaginer tout d'abord, sans y faire entrer ni Bas-de-Cuir ni Chingachgook.

Nous voudrions enfin connaître les raisons du choix de l'événement historique — le siège du fort William Henry — qui sert de lien aux multiples épisodes destinés à éclairer la psychologie, les coutumes et les traditions indiennes. Pourquoi choisir une défaite britannique — si honorable soit-elle — alors que dans les mêmes parages, à la même époque (12), et avec le concours de nombreux guerriers indiens, Sir William Johnson avait remporté sur la petite armée franco-indienne de Dieskau la victoire dite du Lac George ? Six mois après la publication de *Lionel Lincoln*, Cooper devait pourtant commencer à se dire... ce qu'il allait écrire à Colburn l'année suivante, à savoir que la mévente de ce roman en Angleterre s'expliquait par le choix d'un sujet « particulièrement choquant pour l'Orgueil National britannique » (13). Faut-il penser que, placé dans l'alternative d'avoir à froisser, soit les susceptibilités patriotiques des lecteurs britanniques, soit celles des compatriotes de La Fayette, Cooper se résolut à un compromis — la perte du fort William Henry étant rachetée en partie par la belle conduite de ses défenseurs, et la victoire de Montcalm étant ternie par les atrocités indiennes qui suivirent la capitulation du colonel Munro ? Doit-on croire que Cooper vit surtout, dans le siège de William Henry, un moyen commode de lier l'intrigue sentimentale aux événements militaires — en exploitant au maximum la donnée historique concernant la présence, dans le fort, des femmes et des filles de nombreux officiers et soldats, et l'enlèvement de certaines d'entre elles par les indiens ? Faut-il, au contraire, attacher une très grande importance au fait que la visite détaillée de Glenn's Falls n'eut

---

(12) Le 8 septembre 1755.

(13) Cf. SPILLER, *Bibliography*, p. 223. Lettre du 17 octobre 1826, conservée à la Henry E. Huntington Library: « I think they [my works] are so far known in England as to insure a sale of 1500 copies, unless there should be something particularly offensive to English Pride in the subject. This was certainly the case with *Lionel Lincoln*... »

lieu que sur le chemin du retour (14), c'est-à-dire lorsqu'il était trop tard pour revisiter en détail la vaste région où se déroulèrent les phases successives de la bataille du Lac George (15), et lorsque Cooper devait se rendre compte qu'il lui faudrait maintenant tabler presque exclusivement sur ses souvenirs — souvenirs qui, évidemment, devaient tendre à s'ordonner autour de la grande figure de Montcalm et du siège « spectaculaire » du fort William Henry, et non pas autour de la personnalité moins attachante de l'Allemand Dieskau et de la victoire surfaite de Sir William Johnson ? (16) — Il y a probablement une part de vérité dans toutes ces hypothèses, mais, en l'absence de déclarations précises de S. F. C. ou de son père, il est évidemment plus sage de ne pas essayer de la doser exactement.

Pour ce qui est de la rédaction des *Mohicans*, les détails fournis par S. F. C. sont heureusement plus complets et plus précis. La rapidité vraiment exceptionnelle de cette rédaction est soulignée à plusieurs reprises : « Commencé immédiatement, l'ouvrage fut écrit très vite, et, quelque trois ou quatre mois après la composition des premières pages, le dernier chapitre était terminé. Imaginé sous les feuillages de l'été, l'ouvrage était complètement rédigé peu après la chute de ces mêmes feuilles. »

Et pourtant, ajoute S. F. C., l'auteur fut arrêté, dès les premiers chapitres, par une maladie grave. Un ou deux ans

(14) Cf. S. F. C. *Introd.* déb. : « After lingering awhile on its banks [i. e. those of Lake George] with great delight, visiting also Ticonderoga and Lake Champlain, the party retraced their steps, pausing for half a day at Glenn's Falls. »

Dans *Pages* (p. 125) le passage est si ambigu qu'on ne peut pas savoir si une première visite des chutes n'avait pas eu lieu à l'aller.

(15) Cf. PARKMAN, *Montcalm and Wolfe*, vol. I, chap. 9, et la brève évocation des trois phases du combat par Bas-de-Cuir, chap. 14, déb. (On notera l'ingéniosité avec laquelle Cooper fait participer son héros à chacune de ces trois phases. On remarquera également que, déjà dans les *Pionniers* (chap. 13, fin et 35, mil.), Bas-de-Cuir fait allusion à sa participation à ce combat).

(16) Cf. SLOANE, *op. cit.* D, chap. 4, p. 50.

plus tôt, par une chaleur accablante, il avait un jour piloté, à travers les périls de Hell Gate, un sloop qui le ramenait à New-York, ce qui lui avait valu une violente attaque de fièvre. En 1825, après son retour du lac George, il n'en persistait pas moins à s'exposer au grand soleil, sur le pont d'un sloop de vingt tonnes, le *Van Tromp*, qui lui servait à faire la navette entre le cottage de Long Island où il villégiaturait avec sa famille (17) et « l'ancre » de Wiley à New-York. Ces imprudences répétées amenèrent une espèce de rechute, et Cooper dut s'aliter. Il dicta bien, dans ce que sa femme croyait être un accès de délire, des notes qui lui servirent ensuite à décrire la première victoire de Bas-de-Cuir et de ses amis mohicans sur le traître Magua et ses féroces acolytes (18), mais il perdit tout de même de précieuses journées (19).

Si nous considérons d'autre part qu'au dire de sa fille Cooper allait à New-York « presque tous les après-midi » ; que « très fréquemment il en ramenait un ami, invité pour une journée entière » ; qu'il faisait souvent de petites croisières dans le détroit de Long Island ; que, plus souvent encore, il attelait sa voiture pour procurer à sa famille la grande joie de se baigner dans une baie pittoresque, sablonneuse et retirée (20) ;

---

(17) Cf. *Introd.* déb. : « Mr. Cooper was then passing the summer with his family in a little cottage belonging to his friend, Colonel Gibbs, of Sunswick, immediately on the Long Island shore of the Sound, opposite Blackwell's Island — not far from Hallett's Cove. The flourishing village of Astoria now [1876] occupies the same ground... The perils of Hell Gate lay just above... »

(18) Cf. chap. 12.

(19) S. F. C. ne précise pas la durée de cette maladie, mais le passage suivant nous en montre la gravité : « At the same period, while still confined to his bed, he was visited by his old college tutor and friend, Professor Silliman, who left the house with very serious fears as to the result of the attack. By the mercy of Providence, however, he soon recovered from all immediate danger ; though for several years he suffered from the consequences of the disease, by a form of nervous dyspepsia previously unknown to him. » (Cf. *Introd.* déb.).

(20) Cf. S. F. C. « The same spot is now [1876] crowded with busy life, the well-known college of Dr Muhlenberg having been built on the point [which bounded the bay to the east]. *Ibid.*, *ibid.* »

nous n'hésiterons pas à conclure que la rédaction rapide des *Mohicans* est tout aussi surprenante que celle des romans que Scott avait trouvé le moyen d'écrire à Abbotsford, sans négliger ses invités, ni se priver de ces parties de chasse et de ces excursions qui faisaient le charme de ses vacances sur les bords de la Tweed (21).

Il va sans dire que cette rapidité de conception et d'exécution doit être rendue responsable de la plupart des défauts des *Mohicans* — défauts que Cooper lui-même ne manqua pas, paraît-il, de discerner, lorsqu'il eut oublié les détails de l'ouvrage et qu'il dut le relire, quelques années avant sa mort, pour en préparer une édition définitive (22). En revanche, on ne saurait méconnaître que cette même rapidité est un signe certain d'inspiration, l'indice d'une imagination travaillant à plein rendement sur des données qui lui plaisent, et qu'elle est par conséquent la cause, tout au moins indirecte, de l'intérêt soutenu du récit, du mouvement des scènes, du relief des caractères, de la poésie des descriptions, de tout ce qui assure enfin aux *Mohicans* une si remarquable vitalité.



En ce qui concerne l'intrigue, on a tellement pris l'habitude de mettre l'accent sur les invraisemblances de détail qu'on peut y relever à tête reposée, que le lecteur influençable en arrive à se demander comment un ouvrage aussi notoirement mal agencé a pu connaître un si grand succès. Mieux vaudrait, évidemment, insister au contraire sur la qualité des ressorts principaux de cette intrigue, qualité qui saute aux yeux si l'on a la patience de comparer les *Mohicans* aux œuvres du même genre qui ont également reçu la consécration du temps.

Comme S. F. C. le dit avec justesse, le siège du fort William Henry est le centre autour duquel se groupent tous les incidents de l'ouvrage (23). En d'autres termes, Cooper a com-

---

(21) Cf. LOCKHART, chap. 49.

(22) Cf. S. F. C. *Pages*, p. 130.

(23) Cf. *Introd.* p. XXV: « The siege of Fort William Henry is the



pris d'instinct qu'il fallait mettre en valeur ce que l'on doit considérer comme un des épisodes les plus marquants et les plus pittoresques de la longue lutte franco-britannique pour la possession de l'Amérique du Nord. De nos jours encore, il n'est pas jusqu'à l'ancien combattant de la Grande Guerre qui ne se sente impressionné lorsque, sur les bords du lac George, et à l'endroit même où se dressait le fort, il évoque l'arrivée des troupes régulières, des Canadiens, et des deux mille alliés indiens de Montcalm : les innombrables canots d'écorce barrant d'abord le lac d'une rive à l'autre, puis, soudain, la magique apparition, au pied des montagnes et sur la rive ouest, des centaines de tentes du camp français. Et comment s'abstenir ensuite d'évoquer les autres phases du siège ? L'ouverture des premiers travaux d'approche, jointe à la mise en batterie des trente-deux canons et des cinq mortiers amenés sur des bateaux liés ensemble (24) ; le duel d'artillerie entre habits rouges et habits blancs, au milieu des cris de joie sauvage poussés par les indiens ; les intervalles de trêve, consacrés aux négociations en vue de la reddition du fort ; enfin la signature de la capitulation, l'émouvant défilé de la garnison se retirant avec les honneurs de la guerre, et les déplorables atrocités perpétrées — malgré l'intervention de Montcalm et de ses officiers — par les indiens frustrés de leur proie. Au cours du conflit qui, un demi-siècle

central point about which revolve all the incidents of *The Last of the Mohicans*. »

Autant dire que nous ne partageons pas l'opinion des critiques qui jugent que le roman est littéralement « coupé » en son milieu, et que l'arrivée des héroïnes au fort William Henry devrait en être le dénouement. (Cf. Miss GIBB, p. 54).

Quel est en effet le lecteur qui ne brûle pas de savoir ce que deviennent les deux jeunes filles dans cette forteresse assiégée, alors surtout que leur ennemi mortel et ses Hurons se trouvent dans les rangs des assaillants ?

(24) Nous suivons le Père ROUBAUD, cité par S. F. C. — PARKMAN (p. 519) parle de 31 canons et de 15 mortiers ou obusiers.

durant, opposa dans cette région Français et Britanniques (25), seule la grande mais désastreuse expédition d'Abercrombie contre Ticonderoga — expédition que Cooper devait décrire magistralement dans *Satanstoe* — paraît digne d'être mise sur le même plan que la prise de William Henry. Aussi le Dernier des Mohicans bénéficie-t-il d'une sorte de prestige historique, qui l'élève d'emblée, non seulement au-dessus des romans indiens qui ne sont émaillés que de combats obscurs entre colons et peaux-rouges — *The Yemassee* (1835), *Nick of the Woods* (1837), *The Prairie-Bird* (1844) — (26) mais encore au-dessus du *Wacousta* du major Richardson (1832), où l'intervention des troupes régulières a lieu sur une échelle réduite, et où fait défaut l'élément éminemment pittoresque et grandiose constitué, dans les Mohicans, par la présence d'une armée française de l'ancien régime.

Cette supériorité historique des Mohicans aurait pu avoir pour rançon une diminution de la tonalité indienne de l'ouvrage, mais S. F. C. nous prévient que son père s'ingénia justement à répandre tout l'intérêt possible sur les aventures de ses personnages fictifs au cœur de la forêt vierge, et cela parce qu'il n'entrerait pas dans ses intentions d'écrire un « roman historique » — lisons un récit romancé du siège de William Henry et de ce siège uniquement (27). Quant au résultat effectif de ces efforts de Cooper, il apparaît des plus remarquables lorsqu'on se rend compte que l'élément indien occupe dans le Dernier des Mohicans une place encore plus grande que dans n'importe lequel des quatre ouvrages cités plus haut. Il joue

(25) Voir le titre d'un des ouvrages de Parkman: *A Half-Century of Conflict*.

(26) Dans le dernier chapitre du *Yemassee*, SIMMS donne bien une description, plus ou moins historique, du combat qui mit fin à la grande rébellion de 1715, mais il nous dit lui-même que le gouverneur de la Caroline, Lord Craven, ne disposait que de 1.100 hommes, à savoir 600 colons, 400 esclaves nègres et 100 Tuscaroras.

(27) Voir au chapitre précédent, p. 517, le sens très limité que Cooper semblait donner à l'expression « roman historique ».

en effet un rôle prépondérant dans 29 chapitres sur 33, et il n'est pas complètement absent des 4 autres — I et II, XV et XVI — puisque la sinistre silhouette du traître Magua projette une ombre de mauvais augure sur les deux chapitres liminaires, tout comme les groupes de chefs et de guerriers, qui assistent de loin aux pourparlers de Montcalm et de ses adversaires (28), font présager les excès qui suivront la capitulation. Par contre, cet élément indien est littéralement inexistant dans les quatre cinquièmes de *Wacousta* (29), dans plus d'un tiers du *Yemassee* (30) et de *Nick of the Woods* (31), et dans près d'un quart de *Prairie-Bird* (32). Si l'on ajoute que le secret du succès de Cooper réside dans l'emploi d'un procédé des plus naturels : l'introduction de peaux-rouges jouant un rôle de premier plan dans le groupe de personnages en butte aux machinations de Magua et de ses Hurons — ce qui permet au narrateur de passer d'un camp à l'autre, sans jamais sortir entièrement de cette atmosphère indienne dans laquelle doit baigner son ouvrage (33)

(28) Cf. chap. 15 et 16, fin.

(29) Sur un total de 35 chapitres, il n'y a que 7 chapitres indiens, les chapitres 4, 12, 13, 15, 16, 20, 23.

Cela n'empêche d'ailleurs pas les éditeurs canadiens d'une réimpression moderne (The Musson Book Company, Toronto) d'imprimer sur la couverture de l'ouvrage :

« To-day, it is recognized as ranking above even the novels of Fenimore Cooper, in its striking portrayal of Indian character and its colourful atmosphere. »

(30) Sur 52 chapitres, 21 ne sont pas indiens du tout. Cf. chap. 6, 7; 14, 15, 16, 17, 18; 20; 26; 27, 28, 29, 30, 31; 39, 40, 41; 49, 50, 51.

(31) Non indiens : chap. 1 à 8 incl. — chap. 12, fin, 13, et 14, déb. — 22 à 24 incl. — 25 et 36 en partie. Soit la valeur de 13 chapitres sur un total de 36. (170 pages sur moins de 400 dans l'édition de la *Vanguard Press*, 1928).

(32) Voir les 4 premiers chapitres (à l'exception du récit, en 4 pages, d'un raid d'indiens au cours duquel l'héroïne a disparu); les chap. 10, 11, 13, 14 et 16 du même volume; le chap. 3 du vol. 2; et enfin le chap. 5 et une partie du chap. 14 du troisième et dernier volume.

(33) Ce procédé semble avoir été imité avec succès par CH. A. MURRAY dans *The Prairie-Bird*.

On remarquera que Murray cite avec admiration, dans une note du

— on conviendra que, pour l'utilisation de l'élément indien, tout comme pour celle de l'élément purement historique, l'auteur du *Dernier des Mohicans* a su faire preuve à la fois de talent et de métier.

Ce talent, ce métier, sont plus faciles à discerner encore dans le choix et l'agencement des épisodes successifs ; et rares sont les critiques qui ont cru pouvoir se dispenser, sur ce sujet, d'un commentaire favorable. Les épisodes sont en effet très étroitement liés entre eux par un thème unique, celui de la vengeance de Magua — qui ne pardonne pas au colonel Munro de l'avoir déshonoré, en le faisant ignominieusement fouetter pour ivrognerie devant les troupes assemblées (34). D'autre part, cette unité n'exclut aucunement la variété, car, sans parler des alternatives de triomphe et de défaite, la vengeance de Magua comporte la mise en œuvre de moyens très différents les uns des autres.

Son but étant d'atteindre le colonel dans ses affections les plus chères en s'emparant de ses deux filles, Cora et Alice, il profite d'abord de la confiance dont il jouit encore en qualité de guide pour s'offrir à les conduire — du fort Edward (sur l'Hudson) au fort William Henry — par un chemin plus

---

chap. 18, « the graphic and picturesque descriptions penned by the great American novelist... » Son traître Mahéga rappelle d'ailleurs Magua par bien des côtés, et son héros indien, War Eagle, est un Delaware digne de Chingachgook et d'Uncas.

Dans *Wacousta* l'aide apportée aux blancs, par la jeune Oucanasta et par son frère, ne se manifeste guère que par des interventions brusques, dans les moments critiques. Ces deux indiens ne sont vus que rarement en compagnie de leurs amis blancs.

Dans le *Yemassee* Oconestoga parle au conseil en faveur des blancs, et se fait capturer en allant en reconnaissance pour les servir. Il sauve également l'héroïne, en perçant d'une flèche le serpent à sonnettes qui la menaçait. Mais il ne joue qu'un rôle très secondaire en tant qu'ami et serviteur des blancs. C'est dans ses tragiques démêlés avec son père et avec sa tribu — et donc dans le camp des révoltés et non dans celui des colons — qu'il retient vraiment l'attention du lecteur.

(34) Cf. chap. 11, déb.



court et plus sûr que la route ordinaire (35), ce qui doit lui permettre de les faire tomber, elles et le major Heyward qui les accompagne, dans une embuscade tendue par des Hurons. C'est donc en qualité de traître qu'il nous apparaît au début du roman. Mais son stratagème est éventé grâce à la rencontre accidentelle de Bas-de-Cuir et de son inséparable compagnon, le Mohican Chingachgook, — lequel est flanqué de son jeune fils Uncas, qui va concevoir pour Cora un amour aussi discret que profond. Au prix d'une blessure légère, Magua trouve son salut dans la fuite, et c'est maintenant en qualité d'ennemi déclaré, de chef indien allié de Montcalm, qu'il assiège avec ses Hurons les cavernes de Glenn's Falls — où Bas-de-Cuir et les deux Mohicans ont conduit leurs protégés. La capture des assiégés — à l'exception toutefois du scout et des Mohicans — fait de Magua un triomphateur, et le moment est arrivé pour lui de choisir définitivement entre ses divers projets de vengeance. Poussé en partie par une cruauté raffinée, en partie par la passion violente que la beauté brune de Cora a inspirée à sa nature brutale — combien différente de celle d'Uncas ! — il offre à la jeune fille de relâcher sa sœur cadette, et même le major Heyward, si elle consent à devenir sa *squaw* et à le servir humblement dans son *wigwam*. Le refus de Cora, approuvé d'ailleurs par Alice et Heyward, transforme Magua en un tortionnaire diabolique, et sa vengeance est sur le point d'être assouvie dans le sang de ses prisonniers lorsque la soudaine intervention de Bas-de-Cuir et des deux Mohicans, non seulement lui ravit sa proie, mais lui permet tout juste de s'enfuir, seul et sans armes, et « aussi impuissant qu'un serpent à sonnettes privé de ses crochets. »

Le commencement de massacre qui suit la capitulation du fort William Henry lui fournit, par malheur, l'occasion de s'emparer à nouveau des infortunées jeunes filles, et, cette fois, il n'arrête sa fuite que lorsqu'il croit avoir mis toute la lon-

---

(35) Cf. chap. 2, déb.

gueur du lac George, et bien des lieues de la contrée sauvage qui le borde au nord-ouest, entre ses captives et leurs protecteurs. Installé dans le village des Hurons auxquels il a confié la garde de la cadette, bien vu par les Delawares canadiens qui veillent sur l'ainée dans un village voisin, il n'a pas de raison de se hâter de mettre Cora en face d'un nouveau dilemme. Mais l'arrivée de Bas-de-Cuir, des deux Mohicans, de Heyward et du colonel Munro — qui l'ont suivi à la piste, en dépit de toutes ses précautions et de toutes ses ruses — vient l'obliger à user tour à tour de ses talents d'orateur, de diplomate, et de chef guerrier, pour conserver tout au moins celle dont il veut, plus que jamais, faire sa *squaw*. Battu avec ses Hurons par les Delawares — qui ont reconnu dans Uncas le digne descendant des plus illustres Sagamores de leur race — Magua est réduit à fuir avec Cora, devant Uncas, Bas-de-Cuir et Heyward. C'est alors que, la jeune fille refusant soudain d'aller plus loin, il la place de nouveau devant le terrible dilemme : le *wigwam* ou la mort. Il éprouve d'ailleurs pour elle une passion tellement violente qu'il hésite à plonger son couteau dans son sein, et c'est un de ses compagnons qui, contre son gré, réalise enfin ses projets de vengeance. Du moins a-t-il l'horrible satisfaction de s'acharner sur le corps du généreux Uncas, qu'un saut téméraire a réduit à sa merci, de sorte que c'est avec un suprême geste de défi qu'il sombre dans l'abîme où le précipite la balle justicière de l'honnête Bas-de-Cuir.

Notons encore, à la louange de Cooper, qu'il sait garder la mesure dans cet effort pour introduire la variété dans l'unité. Il semble connaître, comme par intuition, la dose exacte d'aventures qui, tout en tenant le lecteur littéralement haletant, ne l'empêche pas de s'intéresser aux descriptions de la vie indienne qui doivent être incorporées au récit. C'est pourquoi, d'ailleurs, le roman possède une supériorité si éclatante sur le film qui en a été tiré récemment (36), et où — sous la double influence

---

(36) 1936. Un film *Red Star*, avec les interprètes de *Trader Horn*: Harry Carey et Edwina Booth, dans les rôles de Bas-de-Cuir et de Cora.

de la technique cinématographique et des exagérations chères à ces disciples dégénérés de Cooper que sont les fabricants de « Western Thrillers » — on a cru devoir multiplier les coups de théâtre, en ajoutant, de ci de là, épisodes et personnages (37), ce qui a eu pour résultat de diminuer la durée des périodes d'espoir et de crainte, et par suite l'intensité des impressions de soulagement ou de tristesse qui leur succèdent. En d'autres termes, le spectateur est agité, presque simultanément, de sentiments contradictoires, et emporté, sans profit artistique ni intellectuel, dans une folle succession d'états d'âme opposés — tout comme le spectateur d'un feu d'artifice est plus ébloui et plus étourdi que charmé par les séries d'éclairs et de détonations que l'on obtient à l'aide de « salves de marrons ».

Ajoutons enfin que c'est dans l'intrigue des Mohicans que se révèle pleinement la prédilection de Cooper pour ces descriptions de fuites et de poursuites, si favorables à la mise en valeur de tous ses talents de conteur. Une bonne partie de la première moitié du roman n'est-elle pas en effet racontée du point de vue des groupes poursuivis, celui de Bas-de-Cuir d'abord, celui de Magua ensuite ? Quant à la deuxième moitié — celle qui suit la destruction du fort William Henry — n'est-elle pas consacrée surtout à la description de la poursuite de Magua par ses infatigables adversaires ?

Ces remarques d'ensemble une fois faites, les doctes critiques habituelles sur les invraisemblances de l'intrigue ne peu-

(37) Voir notamment les *plongeurs* stupéfiants exécutés par les principaux personnages (par Chingachgook à cheval, par Bas-de-Cuir et Uncas de pied ferme, par Heyward et les héroïnes en canoë); voir encore l'*explosion d'une poudrière* dans le village des Hurons; et enfin l'attaque — dans le plus pur « Western Style » — d'un *fourgon* apportant à Montcalm des caisses d'argent destinées à la paye de ses indiens !

En fait de création de personnages, voir surtout celle de *Dullen*, un « mauvais » trappeur, demi-frère de Magua, qui dirige l'attaque contre le fourgon, fait Bas-de-Cuir prisonnier pour le livrer aux Hurons, et, à la fin du film, le blesse, puis tue Chingachgook, avant d'être enfin abattu par le scout qui s'est ressaisi !

vent guère prétendre qu'à une valeur toute relative — même en admettant que leur bien-fondé ne puisse être mis en doute, ce qui est loin d'être le cas. Il est d'usage, par exemple, que l'on s'étonne de voir les filles du colonel Munro quitter Fort Edward pour aller rejoindre leur père dans un fort menacé par Montcalm. Mais on oublie de noter que Cooper a soin de nous informer, à la fin du chapitre VI, que les jeunes filles connaissaient, au moins en partie, les dangers auxquels elles s'exposaient, et que le colonel, de son côté, n'autorisa leur voyage que parce que son désir de les revoir après une très longue séparation finit par l'emporter sur ses appréhensions, pourtant vives. Ces détails suffisent largement, d'après nous, à dissiper toute impression d'in vraisemblance — au moins à première lecture — car le lecteur ordinaire a suffisamment d'imagination, et aussi suffisamment de cœur, pour comprendre qu'une très longue séparation, même et surtout si elle risque d'être suivie d'une séparation définitive, peut expliquer bien des témérités. Il est d'usage également de soutenir que Cooper met notre crédulité à une trop rude épreuve, lorsqu'il fait prendre aux jeunes filles un chemin différent de celui de la colonne envoyée en renfort. C'est peut-être parce qu'on néglige de se représenter exactement les conditions de la guerre dans les forêts de cette région, conditions qui, deux ans auparavant, avaient permis aux troupes de Dieskau d'arriver jusqu'à trois milles de Fort Edward, sans que l'alarme eût été donnée au camp du général Johnson, établi justement sur l'emplacement du futur fort William Henry (38). Avec un coureur indien pour guide, le major Heyward pouvait très certainement espérer qu'il éviterait les embuscades éventuelles, tendues à la colonne le long de la route normale, et qu'il arriverait à destination en moins de trois heures, ce qui diminuerait encore les dangers du voyage (39).

---

(38) Cf. PARKMAN, *Montcalm and Wolfe*, vol. I, chap. 9, p. 310.

(39) Cf. chap. 2, déb. On notera aussi que l'itinéraire normal avait été couvert par Magua en deux heures (chap. I, mil.).



Nous ne nous attarderons donc pas à déplorer, avec un ingénieux critique de l'*Atlantic Monthly* (40), que Cooper n'ait pas eu l'idée de « renverser l'intrigue » en nous montrant le colonel Munro envoyant ses filles à l'arrière à l'approche des troupes de Montcalm — ce qui, d'après ce critique, aurait justifié la faiblesse de leur escorte et les risques encourus, mais ce qui, à notre humble avis, n'aurait guère contribué à relever le moral des nombreuses femmes laissées au fort William Henry ! Nous n'insisterons pas non plus sur les fautes de détail, nettement imputables à l'extrême rapidité de la rédaction et à l'impression presque immédiate des chapitres rédigés (41). Nous nous bornerons simplement à regretter que — peut-être faute de temps encore — l'intrigue amoureuse ait été sacrifiée outre mesure — même en tenant compte de la place si réduite qui est d'ordinaire faite à cette intrigue dans les romans d'aventures. Il y a en effet, dans les *Mohicans*, une telle pénurie de renseignements d'ordre sentimental que plusieurs critiques, se laissant entraîner par leur imagination, ont prêté à Cora une passion sans espoir pour le major Heyward (42), et que l'auteur d'une adaptation en vers se croit obligé de faire prononcer par la jeune fille un monologue expliquant pourquoi elle s'efface devant l'amour de sa sœur cadette pour le jeune officier (43).

(40) Numéro de janvier 1862, p. 57. Voir thèse complémentaire.

(41) Vers le milieu du chap. 30, Uncas coupe avec un couteau les liens de Hawkeye. Or les deux hommes étaient tous deux prisonniers quelques instants auparavant, et ils devaient avoir été désarmés.

Hawkeye qui, pour s'évader du village Huron, a emprunté au maître de chant son tricorné, ses lunettes, son livre d'hymnes et son *diapason* (chap. 26, fin) — reconnaît ensuite Gamut malgré son accoutrement indien, *parce qu'il porte ce même diapason suspendu à son cou* (chap. 31, fin).

Magua jette dans un précipice les tomahawks de ses deux acolytes, pour les empêcher de tuer Cora, mais il néglige de leur enlever aussi leurs couteaux, ce qui permet à l'un d'entre eux de poignarder la jeune fille (chap. 32, fin).

(42) Cf. *U. S. Literary Gazette*, mai 1826, p. 90; *North American Review*, janvier 1838, p. 9, et L. D. LOSHE, *op. cit.* C, p. 87.

(43) Cf. THE LAST OF THE || MOHICANS || A TRAGEDY, || IN FIVE ACTS, ||

Faut-il dire également que l'exactitude historique du récit a souffert de la hâte avec laquelle l'ouvrage fut à la fois mis en chantier et composé ? En d'autres termes, Cooper aurait-il commis, par exemple, l'énorme injustice de mettre les historiens à venir en garde contre un oubli éventuel de la « cruelle apathie » de Montcalm — pendant le massacre de William Henry — (44) s'il avait apporté autant d'attention à la recherche et à la critique des sources que dans le cas de *Lionel Lincoln* ?

Il est certain que ses fréquents voyages à New-York lui auraient permis, s'il l'avait voulu, de consulter des documents qui l'auraient entraîné à apporter d'assez importantes modifications à certains chapitres historiques. Il n'aurait pas, évidemment, envoyé Magua à Fort Edward la veille du départ de la colonne de renfort — c'est-à-dire le 2 ou le 3 août (45) — pour

FOUNDED ON THE NOVEL OF THAT || NAME, BY J. F. COOPER. || [rule] || SHEFFIELD:  
|| PRINTED BY JOHN BLURTON || BOTTOM OF KING STREET || [rule] || 1842. || (Acte  
II, scène I).

(44) Cf. chap. 18, déb.

On notera que, déjà, certains historiens américains contemporains de Cooper jugeaient inutile de parler, soit du massacre du fort William Henry, soit de celui qui, d'après les allusions de Cooper, aurait eu lieu l'année précédente à Oswego.

Voir *A History of the United States before the Revolution: with some Account of the Aborigines*, by EZEKIEL SANDFORD. Philadelphia, A. Finley, 1819, pp. 142 et 144.

Pour la prise d'Oswego, PARKMAN rend encore justice aux courageux efforts de Montcalm (p. 427).

(45) Nous n'ignorons pas que Cooper parle, au début du chap. 3, de l'atmosphère lourde particulière au mois de *juillet* en Amérique, mais le décompte des journées, entre l'arrivée de Magua à Fort Edward et la capitulation du fort William Henry, nous amène à conclure que Magua n'a pu porter son message que le 2 ou le 3 août :

Le 9 août, jour de la capitulation, est, au dire de Cooper (chap. 15, déb.), le cinquième jour du siège et le quatrième jour passé par le major Heyward dans le fort assiégé. Heyward et les jeunes filles sont donc arrivés à destination le 5 ou le 6. D'autre part, ils ont mis deux jours pleins pour gagner le fort, soit du 3 ou 4 (au matin) au 5 ou 6 (au matin). — Première journée: de Fort Edward à Glenn's Falls; deuxième journée: capture et délivrance; arrivée à Fort W. H. le lendemain matin. — Magua a donc remis son message à Webb le 2 ou le 3 au soir.

annoncer au général Webb que l'on avait vu l'armée de Montcalm « remonter le lac Champlain »... alors que cette armée avait déjà détruit, le 25 juillet, sur le lac George, les deux tiers d'un corps de miliciens envoyé en reconnaissance (46), et alors que Webb avait inspecté en personne les défenses du fort William Henry, entre le 25 et le 29 juillet (47). Il n'aurait pas non plus, le matin du massacre, osé prêter au major Heyward des paroles aussi optimistes sur la conduite à tenir vis-à-vis des importunités éventuelles des indiens, s'il avait su que ces indiens avaient déjà tué, la veille, les blessés laissés dans le fort par les troupes qui l'avaient évacué, et que Montcalm avait passé une bonne partie de la soirée à empêcher les sauvages de se livrer à des excès irréparables, dans le camp retranché voisin du fort où tous les Anglais s'étaient retirés aux termes de la capitulation (48). Toutefois, si l'on songe à la masse de documents inédits — français et britanniques — utilisée par Parkman (49) pour arriver, en 1884, à une version à peu près définitive du siège de William Henry et à la réhabilitation personnelle de Montcalm (50), on est forcé de convenir qu'en 1826 Cooper n'aurait pas trouvé aisément, dans les bibliothèques ou les archives new-yorkaises, de quoi modifier sensiblement son jugement d'ensemble sur les événements historiques qu'il avait à dépeindre. Il n'aurait pas pu, notamment, se rendre compte qu'un témoin oculaire du massacre, comme le capitaine Carver, n'avait vu qu'une partie de la vérité, et que c'était encore faire

---

(46) Il s'agit des 300 hommes du colonel Parker, surpris près de Sabbath Day Point. Cf. PARKMAN, p. 498.

(47) *Ibid.*, p. 510.

(48) Cf. chap. 17, mil. et PARKMAN, pp. 520-22.

(49) Voir la préface de MONTCALM AND WOLFE.

(50) *Ibid.*, pp. 521-27.

On notera que, sans attirer l'attention sur l'erreur de son père, S. F. C. réhabilite quelque peu Montcalm en citant de longs extraits du récit du Père ROUBAUD dans son introduction (pp. XXXIV et XXXIX).

preuve de partialité que de parler de « cruelle apathie », là où Carver avait accusé Montcalm de « cruauté non provoquée » (51).

Un problème analogue se pose enfin à propos de la valeur documentaire de la couleur locale indienne du Dernier des Mohicans. Cooper eut-il le temps matériel d'étudier dans le détail un aussi vaste sujet ? A cette question S. F. C. et Miss Gibb répondent, semble-t-il, par l'affirmative. La première déclare en effet dans son anthologie (p. 129) que son père prit la peine — et par conséquent trouva le temps ? — d'étudier « Heckwelder, Charlevoix, Penn, Smith, Elliott et Colden », et de compiler les récits plus récents de Lang (Long ?), de Lewis et Clarke, et de Mackenzie. Elle ajoute encore qu'il n'hésita pas à suivre « à plusieurs reprises », jusqu'à Washington, des délégations de peaux-rouges de l'ouest, afin de recueillir des matériaux pour les Mohicans. Quant à Miss Gibb (p. 34) elle partage entièrement cette manière de voir, et va même jusqu'à supposer que

---

(51) Cf. *Travels through the interior parts of North America... by J. Carver, Esq. Captain of a Company of Provincial Troops during the late War with France*. London, 1778, p. 326.

Il semble bien que les quinze pages consacrées par Carver à l'épisode de la prise du fort W. H. aient été considérées par Cooper comme un document de premier ordre, le dispensant de longues recherches, et digne d'être utilisé au maximum.

En fait d'emprunts caractérisés, on pourrait citer l'attitude du colonel Munro lors de la capitulation (p. 316), et le changement qui s'opéra en lui à dater de cette époque (p. 325); son intervention auprès des chefs français pour faire arrêter le massacre (*ibid.*); le déchaînement d'horreurs provoqué par le cri de guerre poussé à un certain moment, et le spectacle des indiens buvant le sang de leurs victimes (p. 319).

On remarquera toutefois que Cooper modifie plus ou moins les données qu'il emprunte à Carver, et qu'il se refuse, peut-être par sympathie pour la France, à en utiliser certaines. C'est ainsi qu'il passe sous silence la brutalité de l'officier et du soldat français dont Carver avait en vain imploré la protection. Par ailleurs, il donne du déclenchement du massacre une version atténuant beaucoup la duplicité des indiens de Montcalm, puisque leur première victime est un pillard britannique qu'ils dépouillent des objets qu'il a volés, et puisque le meurtre du premier enfant est occasionné par un malentendu pour la possession d'un châle.



la liste des autorités établie par S. F. C. est probablement incomplète.

Pour notre part, nous ne pouvons nous empêcher de constater que S. F. C. n'a pas cru pouvoir maintenir, dans l'introduction des Mohicans, les affirmations avancées avec tant d'assurance dans son anthologie. C'est ainsi que Charlevoix, qui ne fut traduit en anglais qu'entre 1866 et 1872 (52), disparaît de la liste en même temps qu'Elliott, c'est-à-dire John Eliot, plus connu comme apôtre que comme historien des indiens. De plus Colden, Heckewelder, William Penn et le capitaine Smith ne sont plus mentionnés que comme des auteurs *facilement accessibles* (53). Quant à Long — mais s'agit-il de John Long, le trafiquant, ou du major Stephen Long ? (54) — Lewis et Clarke, et Mackenzie (55), ils nous sont cités comme ayant été lus par Cooper « avec beaucoup d'intérêt », mais *antérieurement* à sa résolution d'écrire un roman indien. Enfin tout le passage relatif aux députations indiennes est supprimé purement et simple-

(52) Voir la préface du traducteur dans *History and General Description of New France, by the Rev. P. F. X. De Charlevoix. S. J. Translated, with notes, by JOHN GILMARY SHEA*, 6 vols. New York. J. G. Shea, 1866-72.

(53) « The volumes of Colden... lay within reach. »

(54) Cf. *Voyages and Travels of an Indian Interpreter and Trader... by J. LONG. London. Printed for the Author. 1791. 1 vol. in-4°*; ou bien: *Account of an Expedition from Pittsburgh to the Rocky Mountains... under the command of MAJOR STEPHEN H. LONG. Compiled by EDWIN JAMES. 2 vols. Philadelphia. Carey and Lea. 1823*, ainsi que: *Narrative of an Expedition to the Source of St. Peter's River... under the command of STEPHEN H. LONG... Compiled by WM. H. KEATING... 2 vols. Philadelphia. Carey and Lea. 1824.*

(55) Le LEWIS AND CLARK datait de 1814 (Cf. *History of the Expedition under the command of Captains Lewis and Clark, to the sources of the Missouri, thence across the Rocky Mountains and down the River Columbia to the Pacific Ocean ... Prepared for the Press by PAUL ALLEN. 2 vols. Philadelphia, Bradford and Inskeep. 1814.*)

A. MACKENZIE, lui, avait publié son ouvrage en 1801 (Cf. *Voyages from Montreal... to the Frozen and Pacific Oceans... With a preliminary account of the... fur trade of that country. By ALEX. MACKENZIE, ESQ. London, Cadell 1801.*)

ment — pour la bonne raison que c'est en 1826 seulement, et pour se documenter sur les tribus des Prairies, que Cooper fit le voyage de Washington (56).

Dans ces conditons nous sommes porté à croire que Cooper ne se livra pas — et n'eut pas le loisir de se livrer — à une étude spéciale des mœurs indiennes, et qu'il fit simplement appel à ses souvenirs — souvenirs des récits de William Cooper et du vieil Hendrick Frey ; souvenirs de contacts personnels avec les indiens, à Cooperstown et surtout à Oswego ; souvenirs de nombreuses lectures, faites à différentes époques, antérieurement à 1825 (57).

Mais, ceci dit, nous nous empresserons de reconnaître que ces souvenirs, enregistrés par une mémoire particulièrement fidèle, et facilement rafraîchis au besoin par la consultation de quelques autorités, pouvaient, à cette époque, être considérés comme constituant une documentation largement suffisante pour un romancier. Nous ne reprocherons donc pas à Cooper d'avoir, à la manière de Walter Scott, utilisé sans plus tarder un fonds de connaissances accumulées de longue date. Nous irons au contraire jusqu'à nous émerveiller de l'étendue de ces connaissances, puisqu'elle permet à l'auteur des *Mohicans* de nous donner, de la vie indienne, une peinture à peu près aussi détaillée, et aussi complète, que celle qu'un ethnographe comme Bandelier nous a laissée dans ses *Delight Makers* (58). Histoire et traditions (59), croyances et superstitions (60), cérémonies

---

(56) *Vide infra*, chap. XII, p. 607.

(57) *Vide supra*, pp. 88-91 ; 387 et 395.

(58) Cf. *The Delight Makers*, by ADOLF F. BANDELIER. New York, Dodd, Mead and Co. 1890.

On remarquera que le romancier ethnographe qu'était Cooper, et l'ethnographe romancier qu'était Bandelier, se sont en somme proposé des tâches assez analogues. Bandelier n'a-t-il pas essayé, comme Cooper, de faire revivre des indiens d'un autre âge, en s'aidant à la fois de documents anciens, et d'observations personnelles sur les peaux-rouges de son temps et sur les lieux de l'action ?

(59) Cf. chap. 3, déb. et mil. ; chap. 19, fin ; et chap. 31, déb. et mil.

(60) Cf. chap. 22, mil. ; 24-26 ; 27, fin ; et chap. 33.

religieuses (61) et jongleries médicales (62), organisation politique et rôle des orateurs (63), coutumes guerrières et stratagèmes favoris (64), vie familiale et organisation sociale (65), psychologie individuelle et collective, aspect des villages et des habitations (66), physionomie des foules (67), des guerriers et des chefs, tous ces sujets ne sont-ils pas, en effet, plus ou moins traités dans les *Mohicans* ; et, si *Bandelier* nous initie davantage à la vie religieuse et familiale de ses indiens, Cooper ne lui est-il pas supérieur dans l'agencement et la présentation des scènes guerrières ?

Qui plus est, loin de dire, avec Miss Gibb, que presque toute cette couleur locale se trouve dans *Heckewelder* (68), nous déclarerons qu'après avoir dûment consulté, non seulement *Heckewelder* mais tous les auteurs mentionnés par S. F. C., et qu'après y avoir ajouté Carver, Loskiel (69), et Sandford, nous n'avons

(61) Voir les funérailles d'Uncas et de Cora, chap. 33.

(62) Cf. chap. 22, fin ; 24, déb. et fin ; et chap. 25, déb. et fin.

(63) Cf. chap. 23, 24, 27, fin ; chap. 28 et 29, mil.

(64) Cf. chap. 3, déb. (*Chingachgook* dans son accoutrement de guerre) ; la danse de guerre (chap. 31, déb.) ; la marche à l'ennemi et la prise de contact (chap. 31, fin et 32, déb.) ; le combat (chap. 32, mil. et fin).

Voir encore le siège de l'île (chap. 7 et 8), la surprise de la petite troupe de Magua par les deux *Mohicans* et *Bas-de-Cuir* (chap. 11, fin et 12, déb.), la poursuite en canoë sur le lac George (chap. 20).

Pour les tortures, voir chap. 23 ; mil. (*Uncas running the gauntlet*) et chap. 11, fin (commencement de torture des deux héroïnes, du major Heyward et de David Lagamme).

Pour le scalpement des ennemis abattus, voir chap. 12, 14 et 19, mil.

Pour la recherche des pistes, voir notamment chap. 18 et chap. 21, mil.

(65) Cf. chap. 19, fin, 22, fin, 23-24, 28, déb., et 33.

(66) Cf. chap. 22, fin ; 23, déb. ; 28, déb.

(67) Cf. chap. 23, mil. ; 28, fin et 33, déb.

(68) Cf. p. 90. Cette déclaration est d'ailleurs quelque peu en contradiction avec celles de la page 34 signalées plus haut (p. 567).

(69) Cf. *History of the Mission of the United Brethren among the Indians in North America. In three parts. By GEORGE HENRY LOSKIEL. Translated from the German by CHRISTIAN IGNATIUS LA TROBE. London. 1794.* (La préface est datée de 1788).

pas réussi à trouver la source de plusieurs coutumes, qui jouent cependant un rôle important dans l'intrigue des Mohicans, ou qui ajoutent grandement au pittoresque et au pathétique du récit. Or, s'il est possible que certaines de ces coutumes soient, en grande partie, le produit de l'imagination poétique de Cooper — comme par exemple l'improvisation, par les jeunes filles, de ces chants aux allusions si délicates qu'elles font entendre lors des funérailles d'Uncas et de Cora (70) — il en est d'autres — comme le châtiment solennel infligé à un lâche (71) — qui semblent posséder un solide fondement de vérité. C'est donc que Cooper avait, dès avant 1825, puisé à un nombre considérable de sources — écrites ou orales — et que, par conséquent, sa connaissance des mœurs indiennes était tout aussi remarquable par la diversité de ses origines que par sa richesse et son étendue.

Était-elle aussi remarquable par son exactitude ? C'est là

(70) Cf. chap. 33, déb.

HECKEWELDER, qui se pique d'avoir assisté aux magnifiques funérailles faites à l'épouse d'un grand chef delaware, et qui déclare vouloir suppléer à l'insuffisance des descriptions de CARVER et de LOSKIEL sur le chapitre des rites funèbres (Cf. chap. 37, déb.), ne parle que des plaintes, des gémissements et des cris déchirants des pleureuses.

Nous sommes loin, par conséquent, des *chants* « émaillés d'images orientales » qui nous révèlent que les Delawares s'étaient aperçus de la passion d'Uncas pour Cora.

L'apostrophe du premier guerrier au cadavre d'Uncas semble beaucoup plus près de la réalité. On dirait presque qu'elle n'est que la transcription poétique d'un passage de CARVER (p. 399):

« Why are those lips silent, that lately delivered to us expressive and pleasing language? Why are those feet motionless, that a short time ago were fleetier than the deer on yonder mountains? Why useless hang those arms that could climb the tallest tree, or draw the toughest bow? »

Cooper ne fait-il pas, lui aussi, des allusions successives aux pieds agiles, aux bras puissants et à la voix du mort? Cf. chap. 33, mil.: « Thy feet were like the wings of eagles; thine arm heavier than falling branches from the pine; and thy voice like the Manitto, when he speaks in the clouds. » (Texte de la première édition).

(71) Cf. chap. 23, fin. Nous n'irons pas cependant jusqu'à conclure avec A. KEISER (p. 127) que la stoïque acceptation de la sentence par le coupable semble prouver qu'il s'agit là d'une procédure normale.



un problème spécial qui, bien qu'il ait été discuté à maintes reprises par des ethnographes, des historiens et des critiques littéraires, n'a jamais reçu de solution capable de s'imposer à tous les esprits non prévenus, et qui semble de moins en moins susceptible d'en recevoir une. Sur tel ou tel point particulier on peut, sans doute, prouver que Cooper a commis par ignorance une erreur de détail, ou abusé sciemment de ses privilèges de romancier. C'est ainsi que S. F. C. reconnaît que son père ne se rendait pas suffisamment compte du fait que Mohicans et Delawares constituaient des tribus bien distinctes, tout en appartenant à la même grande famille Algonquine (72). D'autre part Cooper lui-même nous montre, dans la préface de l'édition définitive, qu'il ne faut prendre au pied de la lettre, ni le titre du roman, ni l'appellation pittoresque qu'il a cru pouvoir donner au lac George. Mais, comme le problème consiste, en dernière analyse, à apprécier l'objectivité des auteurs, ou des individus, auprès desquels Cooper s'est documenté — auteurs et individus dont nous ne possédons d'ailleurs aucune liste authentique — et comme la comparaison de leurs dires avec les réalités indiennes s'avère de plus en plus vaine — étant données les migrations des tribus et les profondes transformations de leurs conditions d'existence — il nous paraît sage de ne pas proposer une nouvelle solution boîteuse de ce problème, insoluble à notre avis.

Mieux vaut, croyons-nous, préciser les origines de la controverse et suivre la courbe de son évolution. Ainsi que nous l'indiquions, en avril 1928, dans notre compte rendu de la thèse de Miss Gibb (73), la courbe de la popularité des indiens de Cooper — ou, plus exactement, du degré de confiance accordé à la description de ces indiens — reproduit le tracé de la courbe au moyen de laquelle on peut représenter la fortune du grand ouvrage de Heckewelder sur les nations indiennes. Depuis lors

---

(72) *Introd.*, mil. (p. XXV).

(73) Cf. *Revue Anglo-Américaine*, p. 350.

nous avons vu avec plaisir Albert Keiser citer en 1933, dans son livre sur l'Indien dans la Littérature Américaine, l'essentiel des textes justifiant notre point de vue (74). En ajoutant à ces textes quelques données nouvelles, nous pouvons maintenant résumer comme suit les principales phases de la question.

La première, qui s'étend sur une période de six années environ, peut sans exagération être qualifiée de phase admirative. En juin 1819, peu après la publication de l'histoire de Heckewelder sous les auspices de la Société Historique de Pennsylvanie, la *North American Review* met en effet cet ouvrage hors de pair, tant pour l'exactitude que pour l'abondance de sa documentation (75). En juillet 1822, la même revue considère l'infatigable missionnaire morave comme « le meilleur historien » des peaux-rouges (76). En 1824, James Buchanan, consul britannique à New-York, publie à Londres un volume très favorable aux indiens, dans lequel il fait le plus grand cas du témoignage de Heckewelder (77). Enfin, le 5 novembre 1825, William Rawle, président de la Société Historique de Pennsylvanie, se félicite, dans son discours inaugural, que cette société ait fait bénéficier le monde de l'ouvrage « lumineux, impartial et détaillé » du modeste et savant missionnaire (78). Parallèlement, pour Cooper, le *Port Folio*, de Philadelphie, avait, en mars 1823, apprécié à la fois la noblesse et la vérité du caractère de Chingachgook dans les *Pionniers*.

La deuxième phase — la phase critique — ne s'ouvre qu'en

---

(74) Cf. pp. 103-107.

(75) Cf. p. 178: « There is no work upon the North American Indians, which can bear any comparison with it for the means of correct information possessed by the author, or for the copiousness of its details. »

(76) Voir le compte rendu de l'*Espion* par W. H. GARDINER, p. 258: « ... if we may credit the flattering pictures of their best historian, the indefatigable Heckewelder... »

(77) Cf. *Sketches of the History, Manners and Customs of the North American Indians*, chap. I.

(78) Cf. *Memoirs of the Historical Society of Pennsylvania*, vol. I, Philadelphia 1826. (Republication 1864), p. 38.

janvier 1826, c'est-à-dire quelque temps après la mort de Heckewelder. A cette date, Lewis Cass, alors gouverneur du territoire du Michigan (79), s'élève brusquement (80), dans la *North American Review*, contre la crédulité du disparu, contre sa partialité instinctive pour les indiens en général et les Delawares en particulier, et contre l'influence néfaste qu'il a exercée sur les littérateurs, sur les historiens eux-mêmes, et sur le grand romancier qui a peint le « dernier des Mohegans » d'après Heckewelder et non d'après nature (81).

Oubliant que le roman intitulé « Le Dernier des Mohicans » ne fut publié que le 6 février 1826, et n'attachant pas suffisamment d'importance à l'orthographe « Mohegans » employée par le critique, Albert Keiser déclare (p. 104) que ce fut la publication des Mohicans qui déclencha l'attaque du gouverneur Cass. Nous pensons au contraire qu'il faut interpréter le texte du gouverneur comme une condamnation de l'idéalisation du Chingachgook des *Pionniers*, c'est-à-dire du vieux chef indien que l'on appelle « Mohegan » parce qu'il est le dernier survi-

(79) Avocat de profession, Lewis Cass était devenu général pendant la guerre de 1812. Il administra le Michigan pendant 18 ans, avant de devenir ministre, ambassadeur en France, sénateur, candidat à la Présidence &c.

(80) Le gouverneur avait-il éprouvé des scrupules à attaquer de son vivant un vieillard qu'il avait connu et dont il respectait le caractère ?

Cf. *N. A. Review* p. 65: « ... we now look back with the soberness of experience, to the time, when, in his own house, upon the Tuscarawas, we were as anxious to hear as he was to relate, the marvellous events of his intercourse with the Indians; and when both narrator and hearer believed all that was told, and frequently in an inverse proportion to its probability. We esteemed the man when living, and we cherish his memory now he is dead. »

(81) *Ibid.*, p. 67: « The effect of Mr. Heckewelder's work, upon the prevailing notions respecting Indian history, is every day more and more visible. It has furnished materials for the writers of periodical works, and even of *history*; and in one of those beautiful delineations of American scenery, incidents, and manners, for which we are indebted to the taste and talent of our eminent novelist, « the last of the Mohegans » is an Indian of the school of Mr. Heckewelder, and not of the school of nature. »

vant de sa famille et de sa tribu dans la région des sources de la Delaware et de la Susquehannah (82).

Quoi qu'il en soit, l'article du gouverneur Cass ne réussit, ni à déconsidérer l'histoire de Heckewelder, ni à discréditer, par contre-coup, les nouvelles peintures indiennes de Cooper dans les Mohicans. Dès le 15 février 1826, William Rawle lisait, devant le comité de la Société Historique de Pennsylvanie, une défense énergique de l'ouvrage dont cette société avait en quelque sorte garanti l'exactitude en 1819 (83). Peu de temps après (mars 1826) la *New York Review* faisait un vif éloge d'Uncas, « l'Apollon indien », tandis que la *U. S. Literary Gazette* (1<sup>er</sup> mai) rendait hommage à la documentation de Cooper et à l'exactitude de ses descriptions du caractère indien. En juillet, par contre, la *North American Review*, tout en reconnaissant la supériorité de Cooper sur la plupart de ses devanciers, regretta qu'il se fût inspiré du seul Heckewelder, et cela au point de présenter les traditions mensongères des vaniteux Lenapes comme autant de vérités historiques, et de faire d'Uncas une sorte de chevalier de la forêt vierge, plein de prévenances pour sa dame, la brune Cora. Toutefois, dès le mois suivant, la *U. S. Literary Gazette* ripostait vertement, par une critique assez acerbe des premières attaques de la *North American Review* contre Heckewelder. On peut donc dire que cette année 1826, qui avait vu le déclenchement de l'offensive du gouverneur Cass et de la *North American Review* contre les indiens de Heckewelder et de Cooper, se terminait sans avantage marqué pour aucune des parties.

L'année suivante fut au contraire nettement favorable aux attaquants. Une sorte de mise au point de la controverse, parue dans la *United States Review and Literary Gazette* d'avril 1827, concluait en effet à l'absurdité de la tradition qui, au dire de Heckewelder, tendait à démontrer que c'était par la ruse, et

---

(82) Cf. chap. 7, déb.

(83) Cf. *Memoirs of the Historical Society of Pa.* vol. 1, pp. 268-84.



non par la force, que les Iroquois avaient désarmé les Lenapes et en avaient fait des « femmes » — au sens symbolique et pacifique de ce terme chez les indiens (84). Quant aux peaux-rouges de Cooper, ils étaient condamnés en tant que copiés sur un modèle faux, et le critique n'hésitait pas — tout en proclamant son admiration pour les créations originales du romancier — à appliquer au dernier des Mohicans le cruel jeu de mots de Byron sur le dernier des ménestrels : « Puisse-t-il être le dernier ! » (85).

Finalement, en avril 1828, le gouverneur Cass mettait un terme à la controverse proprement dite, dans un article de la *North American Review*, consacré à la fois à l'éloge des « voyages » de Schoolcraft et à la réfutation des arguments de William Rawle en faveur des indiens de Heckewelder. L'Histoire du naïf missonnaire y était notamment présentée comme un panégyrique pur et simple de la race indienne (86), et le critique regrettait d'autre part que l'auteur des Mohicans et de la *Prairie* n'ait pas traversé les Alleghany, au lieu de l'Atlantique, ce qui lui aurait permis de peindre de vrais indiens d'après nature, et de donner au monde toute une série d'incontestables chefs-d'œuvre (87).

(84) Cf. HECKEWELDER, chap. I, mil., p. 66: « Comme femmes, ils auraient le droit de s'interposer dans les querelles de toutes les autres nations, et d'arrêter ou d'empêcher l'effusion du sang indien; ils les suppliaient donc d'accepter le rôle de femmes, de déposer leurs armes et tous les attributs des guerriers, de s'adonner à l'agriculture et aux autres occupations paisibles, et de maintenir par ce moyen la paix parmi les nations indiennes. »

(85) Cf. *U. S. Review* p. 45 et BYRON, *English Bards and Scotch Reviewers*, déb.:

Thus Lays of Minstrels — may they be the last! —  
On half-strung harps whine mournful to the blast.

(86) Cf. p. 366: « His account is a pure, unmixed panegyric. The most idle traditions of the Indians, with him become sober history; their superstition is religion; their indolence philosophical indifference or pious resignation; their astonishing improvidence, hospitality; and many other defects in their character, are converted into the corresponding virtues. »

(87) Cf. pp. 373-74: « With the powers of invention and description

On conçoit sans peine que les partisans de Heckewelder aient renoncé à la lutte ouverte contre un tel adversaire, qui joignait à une réputation bien établie de spécialiste des questions indiennes un réel talent de polémiste (88). Ils auraient pu cependant insister sur le fait que le « naïf » Heckewelder donne, à plusieurs reprises, des conseils pleins de sagacité à propos de la méthode à suivre pour arriver à bien connaître le caractère, les mœurs, et les traditions des indiens (89); et sur le fait que ce prétendu panégyriste se livre à une critique serrée des témoignages contradictoires des Lénapes et des Iroquois pour tenter de dégager la signification véritable du désarmement des premiers et de leur transformation en « femmes » (90).

Il faut noter il est vrai que, si la controverse directe cessa pour ainsi dire faute de combattants, Cooper et une bonne partie de ses lecteurs refusèrent de se laisser convaincre, inaugurant ainsi une troisième phase, caractérisée par la division de l'opinion publique, par la publication de romans illustrant l'une ou l'autre des conceptions en présence, et aussi par l'absence de véritables polémiques.

---

displayed by this writer, it is a source of regret that he did not cross the Allegany, instead of the Atlantic, and survey the red man in the forests and prairies, which yet remain to him. If he would collect his materials from nature, instead of the shadowy representations he has studied, he might give to the world a series of works, as popular and interesting as any that adorn the literature of the day. Nor is there in the whole range of literature, a subject more happily adapted to that union of powerful invention and faithful delineation, which forms the charm of modern novels. Should our popular novelist adopt this course, he would discover how far he has wandered from nature in following the path marked out by Mr. Heckewelder. »

(88) Voir la façon dont il parle de son principal adversaire Wm. Rawle: « ... Mr. Rawle is not the only respectable writer, who has been deceived by these partial representations (p. 366)... » Mr. Rawle's character is deservedly high, but in these observations he does not appear to us to have displayed his accustomed powers of discrimination, nor the acumen of his profession. » (371). *N. Am. Review*, avril 1828.

(89) Voir l'Épître Dédicatoire, déb. et le chap. 43: « Avis aux Voyageurs. »

(90) Cf. chap. I, mil. et fin.

Dès le mois de juin 1828, Cooper montrait, dans ses *Notions of the Americans* (91), qu'il persistait dans son point de vue. Tout en accordant que, même dans les Prairies de l'ouest, la plupart des indiens étaient loin de ressembler aux héros romantiques que les poètes aiment à peindre, il soutenait que l'on rencontrait effectivement chez certains de leurs chefs — comme le jeune Pawnee Petelasharloo qu'il avait eu l'occasion d'admirer de près (92) — « une grandeur d'âme, une noblesse d'allure, et un héroïsme sauvage que l'imagination la plus fertile aurait eu de la peine à égaler ». L'année suivante, il faisait de Conanchet, dans les *Puritains d'Amérique*, un émule du jeune Uncas des Mohicans et du chevaleresque Hardheart de la Prairie (93), ce qui lui valait la pleine approbation d'un critique pourtant difficile de la *Southern Review* (94). Quelque dix ans

(91) Cf. vol. 2, lettre 17, fin.

(92) Cooper avait effectivement connu ce jeune chef. Cf. S. F. C. Introduction de la *Prairie*, mil.: « Wa-ta-la-sha-roo he had known personally, when the chief made one of a delegation to Washington. » Voir aussi *Family Memories* (*Corresp.* p. 59), passage cité plus loin.

Naturellement, la lettre qui figure dans *Notions of the Americans* est censée avoir été écrite par le « Travelling Bachelor », auteur présumé de l'ouvrage.

On remarquera, à ce sujet, que les deux derniers biographes de Cooper font de ce voyageur un Anglais. Cf. BOYNTON, p. 190: « The fiction of its English authorship was patent » et SPILLER, p. 129: « the anonymous English author ». Or la lettre 6 du vol. I, adressée à un baronnet, indique à plusieurs reprises que le voyageur n'est pas anglais. Le voyageur se récusé d'ailleurs (vol. 2, lettre 7), en sa qualité « d'étranger », quand il s'agit d'apprécier l'anglais parlé en Amérique (vol. 2, lettre 7, mil.). Nous apprenons enfin, par la lettre 14 du vol. 1, que l'auteur est appelé « Count de — ».

(93) Hardheart, évidemment, a eu comme prototype le jeune chef pawnee mentionné à la note précédente.

(94) Cf. février 1830, p. 223: « As we remarked before, the Indians are well drawn. No one can paint them as Cooper does... Conanchet is a noble chief. He exhibits rather too much wavering of purpose — but is on the whole a worthy representative of Uncas and Hardheart, and evinces all the fine qualities necessary to reconcile those who can be reconciled to the revolting union of red and white. »

plus tard, il n'hésitait pas à remettre Chingachgook en scène, dans le *Lac Ontario* et le *Tueur de Daims*, et, malgré la vogue du réalisme de Simms dans le *Yemassee* (1835) et de l'ultra-réalisme de Bird dans *Nick of the Woods* (1837) (95), malgré son impopularité personnelle en cette période épique de la controverse Effingham, les critiques s'accordaient en général à acclamer son retour dans son « véritable domaine » (96), et le *Metropolitan Magazine* de Londres (octobre 1841) allait jusqu'à affirmer que ses scènes indiennes n'avaient jamais été égales et ne seraient jamais surpassées. Même en 1847, Griswold, dans son grand ouvrage sur les prosateurs américains, ne rappelait les critiques soulevées par les indiens de Cooper que pour déclarer qu'à son avis ils ne le cédaient en rien — pour la vérité comme pour la poésie — à ceux de ses rivaux les plus appréciés (97).

(95) On remarquera que SIMMS rend hommage aux indiens de Cooper dans ses *Views and Reviews* (1845) pp. 218-19: « ... he gave us the most exquisite scenes of minute artifice, as in his Indian stories, — in which the events were elaborated with a nicety and patience, reminding us of the spider at his web, that curious and complicated spinner, which may well be employed to illustrate by his own labours and ingenuity the subtle frame-work of Indian cunning — the labyrinth of his artifice, — his wily traps and pitfalls, and indomitable perseverance. In these details of Indian art and resource, Mr. Cooper was inimitable. In his pursuits, flights, captures, — in his encounters, — cunning opposed to cunning, — man to man — the trapper and the hunter, against the red man whose life he envies and emulates, — Mr. Cooper has no superior as he has had no master. »

On notera, par contre, que BIRD attaqua Cooper — d'abord sans le nommer, dans la préface de la première édition de *Nick of the Woods* et au début du chapitre 20 — et plus tard en l'accusant directement d'avoir, avec Chateaubriand, induit le public en erreur, en poétisant abusivement le caractère indien. (Préface de l'édition revue et corrigée de 1853).

(96) Voir notamment *Southern Literary Messenger* (mars 1840, p. 229) et *New York Review* (avril 1840, p. 479); *The Athenæum* (Londres, 22 fév. 1840), et le fameux article de BALZAC dans la *Revue Parisienne* (25 juillet 1840) — article traduit dans le *Knickerbocker Magazine* (janvier 1841, pp. 74-77).

(97) Cf. p. 269.



Appelé peu après à rédiger une introduction pour les cinq romans de Bas-de-Cuir — groupés enfin dans l'ordre normal, en fonction de l'âge de leur véritable héros (98) — Cooper voulut, semble-t-il, profiter de cette occasion pour tenter de liquider définitivement la controverse, en montrant qu'il s'agissait bien plutôt d'une question de point de vue que d'une question de fait. Oui, le gouverneur Cass (99) avait déclaré que les indiens de Cooper appartenaient à l'école de Heckewelder et non à celle de la nature. Mais cela venait, tout simplement, de ce que le gouverneur et le missionnaire n'avaient pas vu la nature indienne sous le même jour, d'abord parce que leur point de vue professionnel n'était pas le même, ensuite parce que l'homme de Dieu avait vécu avec les peaux-rouges dans leurs villages, tandis que le représentant du gouvernement américain les avait surtout fréquentés à l'occasion de la discussion et de la signature de conventions et de traités. De même, l'idéalisation de quelques indiens dans les récits de Bas-de-Cuir n'était une faute qu'aux yeux de ceux qui méconnaissaient l'importance du rôle que la poésie doit jouer dans le roman, et Cooper, ainsi que nous l'avons déjà noté à propos des *Pionniers* (100), revendiquait hautement le droit de mettre en scène certains personnages représentant le « beau idéal » de leur race et de leur condition (101).

Ces remarques, à la fois sensées et conciliantes, ne réussirent malheureusement pas à mettre un terme à ce qu'on pourrait appeler la querelle des indiens de Cooper. C'est ainsi que, dès le mois d'août 1851, un critique du *Chamber's Edinburgh*

(98) Cette introduction parut en 1850, en tête du *Tueur de Daims* (Putnam's edition) Cf. SPILLER, *Bibliography*, p. 168.

(99) Cooper ne nomme pas Lewis Cass, mais ses allusions sont très claires.

(100) Cf. chap. VIII, p. 394, n. 131.

(101) On notera que l'expression avait été employée ironiquement par L. CASS. Cf. *North Am. Rev.* avril 1828, p. 367: « His [Heckewelder's] favorite tribe, the Lenni Lenape, constitute the very *beau idéal* of a perfect savage, »

*Journal* (102) rouvrait le débat avec beaucoup de suffisance, et sans paraître se douter qu'une mise au point venait d'être effectuée par Cooper. Opposant les indiens de Bird à ceux de son devancier, et ne soufflant mot ni de Heckewelder ni du gouverneur Cass, il déclarait doctement que, de l'avis à peu près unanime, Cooper avait tiré les siens de sa propre imagination, d'ailleurs bien indigente. Et, de nos jours encore, hélas, nombreux sont les critiques improvisés qui, ne connaissant pas — ou ayant oublié — les ultimes réflexions de Cooper, négligent de tenir compte du rôle capital joué par Heckewelder dans la question, ou s'obstinent à défendre Cooper d'avoir jamais « idéalisé » les peaux-rouges.

Combien d'ethnographes contemporains, forts de leurs observations sur les indiens du Far West — mais assez enclins à laisser aux purs historiens l'étude des documents relatifs aux anciennes tribus du Nord-Atlantique — se permettent en effet de prendre position à la légère, en répétant par exemple, après Mark Twain, que les indiens de Cooper appartiennent à une tribu disparue, et qui d'ailleurs n'a jamais existé ! (103) N'est-il pas vrai, d'autre part, que les historiens n'ont que trop tendance à s'en tenir à la condamnation, plutôt laconique et par trop dépourvue de considérants, que Parkman prononçait, en janvier 1852, dans la *North American Review* ? (104). Quant

(102) Cf. 23 août, p. 124.

(103) Nous notons avec plaisir qu'A. KEISER cite (p. 143) trois ethnographes, Catlin, G. B. Grinnell et Ten Kate favorables à Cooper.

(104) Cf. vol. 74, p. 150 : « We do no allude to his Indian characters, which, it must be granted, are for the most part either superficially or falsely drawn; while the long conversations which he puts into their mouths, are as truthless as they are tiresome. Such as they are, however, they have been eagerly copied by a legion of the smaller poets and novel writers; so that, jointly with Thomas Campbell, Cooper is responsible for the fathering of those aboriginal heroes, lovers, and sages, who have long formed a petty nuisance in our literature. »

Nous n'ignorons pas que BRANDER MATTHEWS (*Atlantic Monthly*, sept. 1907, p. 338) et surtout JOHN ERSKINE (*Leading American Novelists* 1910, p. 78), notent que Parkman ne fait plus guère autorité sur la question.

aux critiques littéraires, ils n'ont pas, en général, l'habileté de déclarer avec Lounsbury (p. 54) qu'il ne leur appartient pas d'apprécier la fidélité, historique ou ethnique, des portraits tracés par Cooper, et que, de toute façon, ces portraits, profondément gravés désormais dans l'imagination des hommes, ont été un gain pour la littérature s'ils ne l'ont pas été pour la vérité. Par ailleurs ces mêmes critiques ne se risquent guère à empiéter sur le domaine des historiens et des ethnographes, pour retrouver les sources auxquelles Cooper a puisé et pour en estimer le contenu. Ils croient, d'ordinaire, avoir résolu le problème lorsqu'ils ont déduit, de la simple analyse des œuvres, que l'opposition des bons et des mauvais indiens, et l'attribution de défauts, voire même de vices, aux meilleurs d'entre eux, prouve qu'il n'y a pas eu, chez Cooper, d'idéalisation systématique du caractère indien ! (105).

Comme dans la plupart des querelles littéraires de cette espèce, l'exposé chronologique des phases de la controverse apporte, on le voit, à défaut de solutions, des clartés d'une utilité certaine. Nous pouvons donc nous risquer maintenant à porter un jugement sur les grandes figures indiennes auxquelles

Mais il nous semble que cela est surtout vrai dans les milieux purement littéraires.

(105) Il est regrettable que l'énergique défense des indiens de Cooper par JOHN ESTEN COOKE, W. C. BROWNELL ou BRANDER MATTHEWS se rapproche parfois dangereusement — même chez le premier — de ce genre de discussion.

Cf. *Appleton's Journal*, 29 août 1874, pp. 264-67; *Scribner's Magazine*, avril 1906, pp. 458-59, et *Atlantic Monthly*, sept. 1907, p. 338.

Le passage le plus mal venu est certainement le passage suivant de BRANDER MATTHEWS: « It is often assumed that we are indebted to Cooper for the idealized « noble savage », whom Rousseau evolved from his inner consciousness, and who is as remote as possible from the real man at any stage of his social evolution. But this noble savage is not to be discovered anywhere in Cooper's stories. As Mr. Brownell has recently pointed out, Cooper does not at all idealize the red man; « in general, he endows the Indian with traits which would be approved even by the ranchman, the rustler, or the army officer. »

l'auteur du *Dernier des Mohicans* a jugé bon de donner un relief particulier.

Ces figures, à notre avis, ne peuvent être correctement appréciées que si l'on s'inspire à la fois des « clartés » que nous venons de mentionner et d'une constatation selon nous capitale — la constatation que Magua, les deux Mohicans et Tamenund constituent, en quelque sorte, « les machines » de cette épopée en prose qu'est à certains égards le premier roman indien de Cooper. Dès le mois de juillet 1826, W. H. Gardiner se servait de ce terme de « machines » dans le compte rendu de la *North American Review*, mais il n'alla pas, malheureusement, jusqu'au bout des réflexions et des conclusions que le choix d'un pareil terme semblait impliquer. Il se borna à constater avec satisfaction la démonstration *de facto* de la justesse de ses vues sur les possibilités littéraires et artistiques du caractère indien (106) ; à louer Cooper d'avoir, dans ce domaine, surpassé par son réalisme tous ses prédécesseurs ; et à regretter que l'influence de Heckewelder l'ait empêché de pousser plus loin dans cette voie. Il négligea, par contre, de justifier son emploi des indiens comme « machines » — c'est-à-dire comme agents quasi-surnaturels — alors qu'il aurait pu facilement démontrer que les peaux-rouges, déjà si peu « humains » et si diaboliques d'aspect dans leur peinture guerrière, semblent posséder en outre, dans leurs forêts natales, des moyens d'information, d'orientation et de déplacement, qui peuvent, à l'occasion, paraître prodigieux aux blancs qui n'ont pas, comme Bas-de-Cuir, été formés à leur école. Il oublia surtout de noter que, pour rendre ses principaux personnages indiens plus vraisemblables en tant que « machines », Cooper avait été contraint d'en faire des êtres d'exception — au moral comme au physique, et dans le mal comme dans le bien — ce qui l'avait

---

(106) Vues exprimées dans la *North American Review* à propos de l'*Espion* (juillet 1822).



amené, par exemple, à nous présenter Uncas comme une sorte d'Apollon de la forêt américaine (107), en avance de plusieurs siècles sur les coutumes barbares de sa race (108), et à comparer Magua au Prince des Ténèbres, mûrissant dans la solitude ses plans de vengeance contre ses futures victimes (109).

Combien de discussions oiseuses, sur la valeur représentative exacte de ces deux grandes figures, pourraient être évitées à l'avenir si l'on voulait bien, tout d'abord, commencer par tenir compte de l'impossibilité matérielle où nous sommes aujourd'hui de doser historiquement cette valeur ; si l'on voulait bien se souvenir ensuite des déclarations de Cooper sur le droit qu'il se réserve de peindre le « beau idéal » de chaque espèce de personnages qu'il met en scène ; si l'on voulait bien consentir

(107) Cooper ne prononce pas le nom d'Apollon, mais il compare Uncas à une statue grecque au début du chapitre 6 : « The ingenuous Alice gazed at his free air and proud carriage, as she would have looked upon some precious relic of the Grecian chisel, to which life had been imparted, by the intervention of a miracle ; while, Heyward, though accustomed to see the perfection of form which abounds among the uncorrupted natives, openly expressed his admiration at such an unblemished specimen of the noblest proportions of man. »

Il est d'usage de rappeler à ce sujet que le célèbre peintre anglo-américain, BENJAMIN WEST, fut amené à songer à un guerrier Mohawk, lorsqu'il vit pour la première fois l'Apollon du Belvédère.

BRANDER MATTHEWS (*Atlantic Monthly*, sept. 1907, p. 338) rend l'anecdote plus frappante en lui adjoignant une curieuse impression de LONGFELLOW : « Just as West, when he first beheld the Apollo Belvidere, was made to think of a Mohawk brave, so Longfellow, at a performance of Corneille's *Cid* by the Comédie Française was reminded of Cooper's Indians « by its rude power, and a certain force and roughness. »

(108) Cf. chap. 12, mil. « But Uncas, denying his habits, we had almost said his nature, instead of scalping the dead like his father flew with instinctive delicacy... to the assistance of the sisters... »

Et lorsque les deux sœurs qu'il vient de délivrer se tiennent tendrement enlacées, il les contemple « with a sympathy, that elevated him far above the intelligence, and advanced him probably centuries before the practices of his nation. »

(109) Cf. chap. 27, fin : « At such moments it would not have been difficult to have fancied the dusky savage the Prince of Darkness, brooding on his own fancied wrongs, and plotting evil. »

enfin à prendre en considération le rôle très spécial qui échoit à Uncas et à Magua, du seul fait qu'ils incarnent, pour ainsi dire, l'un le bon, l'autre le mauvais génie des héroïnes, et de leurs protecteurs naturels ! Ces conditions une fois réalisées, il ne resterait plus, en effet, qu'à poser la question de la valeur artistique de ces deux portraits, ce qui conduirait sans doute la plupart des critiques à tomber d'accord pour féliciter Cooper de les avoir, non seulement contrastés avec bonheur, mais encore suffisamment nuancés individuellement. Ne voyons-nous pas, par exemple, le téméraire Uncas s'étonner que le colonel Munro et le major Heyward puissent mettre leur point d'honneur à ne pas se dérober, dans le canot, aux balles de leurs poursuivants (110) ; et Magua ne nous est-il pas montré, à plusieurs reprises, partagé entre son âpre désir de vengeance et sa passion grandissante pour Cora, qui ne devait être à l'origine que l'*instrument* de sa vengeance ? (111).

Le portrait de Tamenund — qui tient un moment entre ses mains le sort des deux héroïnes, du major Heyward, de Bas-de-Cuir et d'Uncas (112) — ne pourrait pas non plus prêter à la critique si l'on songeait que le rôle de *deus ex machina*, que Cooper fait jouer à ce patriarche delaware, achève de justifier l'idéalisation d'un personnage auquel les traditions indiennes attribuaient déjà toutes les vertus, et dont les Américains de l'ère révolutionnaire s'étaient plu à faire — sous le nom de St. Tammany — le saint patron de leur pays (113).

(110) Cf. chap. 20, fin.

(111) Cf. chap. 30 et 32, fin.

(112) Cf. chap. 29 et 30.

(113) Cf. HECKEWELDER, chap. 40, déb. : « Tout ce que nous savons de Tamanend est que c'était un ancien chef de la nation des Delawares, qui n'eut jamais son égal, qu'il possédait au plus haut degré toutes les nobles qualités dont un mortel puisse être doué, et qu'on supposait qu'il avait eu des entretiens avec le Grand-Esprit, car il était étranger à tout ce qui n'était pas bon... »

La réputation de ce grand homme s'étendait même parmi les blancs, qui fabriquèrent sur son compte beaucoup d'histoires extraordinaires, que, cependant, je n'ai jamais entendu répéter par des Indiens, ce qui fait

Quant à Chingachgook, il est en général si peu pris à partie par les critiques les plus réalistes qu'il semble inutile — et presque déplacé — de rappeler ce qu'il doit, lui aussi, soit à son rôle en tant que « machine », soit aux conceptions particulières de son créateur. Nous signalerons cependant que, si les marques de tendresse qu'il prodigue à Uncas dans les ruines du fort William Henry (114) sont tout à fait en harmonie avec ce que voyageurs et historiens rapportent des mœurs familiales des indiens, sa prostration quasi-absolue pendant presque toute la durée des funérailles de son fils, et les larmes abondantes qu'il verse ensuite sur sa tombe, témoignent d'une idéalisation (115) qui relève des mêmes causes que nous avons vues à l'œuvre dans les portraits d'Uncas, de Magua et de Tamenund.

que je les crois fabuleuses. Pendant la guerre de la révolution, ses admirateurs les plus enthousiastes en firent un saint et l'établirent sous le nom de *Saint-Tammany*, patron de l'Amérique. Son nom fut inséré dans quelques calendriers, et sa fête célébrée le premier de mai de chaque année... Depuis ce temps il s'est formé à Philadelphie, à New-York, et je crois, dans quelques autres villes de l'Union, d'autres sociétés sous le nom de Tammany, mais le principal objet de ces associations étant la politique, elles ont beaucoup perdu du charme qui entourait la première société de Saint-Tammany... Ces associations politiques affectent, néanmoins, de conserver les formes indiennes dans leur organisation et leurs réunions... »

Il va sans dire que Cooper a profité du manque de données précises sur les faits et gestes de Tamenund — y compris les dates exactes de sa naissance et de sa mort — pour l'identifier avec le patriarche dont il avait besoin pour l'intrigue des Mohicans.

On notera par ailleurs que, dans les Mohicans, Tamenund ne connaît pas Chingachgook, alors que dans le *Tueur de Daims* — c'est-à-dire une vingtaine d'années plus tôt — il est censé le connaître et l'apprécier (chap. 8, déb.).

(114) Cf. chap. 19, fin.

(115) HECKEWELDER (chap. 37, mil.) rapporte il est vrai qu'il a vu le vaillant chef delaware Shingask « pleurer la tête inclinée vers la terre » aux funérailles de son épouse. Mais LOSKIEL, *op. cit.* D, semble refléter l'opinion générale lorsqu'il dit : « During the letting down of the corpse the women set up a dreadful howl, but it is deemed a shame in a man to weep. Yet in silence and unobserved, they cannot refrain from tears. » (p. 120)

Ceci dit, nous reconnâtrons volontiers que Cooper s'est efforcé, dans les *Mohicans*, de faire de Chingachgook un portrait suffisamment réaliste, occupant en quelque sorte un juste milieu entre les portraits d'Uncas et de Magua — ce qui d'ailleurs l'a obligé à enlever au compagnon de Bas-de-Cuir une bonne part de cette grandeur tragique qui l'auréolait dans les *Pionniers* en dépit de sa déchéance relative, et à lui confier un rôle assez effacé dans l'ensemble. Le guerrier dans la force de l'âge qui surprend, scalpe, et jette au fond du Bloody Pond le jeune Français insouciant qui montait la garde sur la route du fort William Henry (116), nous laisse, il est vrai, une impression de souple vigueur, d'adresse, et de cruauté froide, qui fixe à jamais dans notre mémoire les principales caractéristiques de la race indienne, au temps où Français et Anglais s'ingéniaient à les utiliser au maximum et sans scrupules. Mais il est plutôt rare que Chingachgook soit ainsi placé au premier plan par l'auteur des *Mohicans*. Quant à notre sympathie, elle ne s'éveille vraiment pour lui qu'en présence du cadavre d'Uncas, alors que la noble mélancolie du vieillard des *Pionniers* nous émeut profondément d'un bout à l'autre de l'ouvrage.

Il va sans dire que Bas-de-Cuir, malgré ses fréquentes — ses trop fréquentes — allusions au fait qu'il n'est pas un sang mêlé (117), doit être classé parmi les « machines indiennes », et que l'idéalisation que l'on s'attache de plus en plus à signaler dans son portrait (118) s'explique tout autant par le rôle de sauveur providentiel qu'il doit jouer à tant de reprises, que par

---

(116) Cf. chap. 14, déb.

(117) Cf. chap. 3, déb. et fin; chap. 7, déb. et fin; chap. 8, mil. à trois reprises; chap. 12, déb., mil. et fin, soit quatre fois; chap. 13, déb.; chap. 18, mil. deux fois; chap. 25, fin; chap. 26, déb. trois fois, et fin une fois.

(118) Voir notamment A. KEISER, p. 297: « As a matter of fact, Cooper's red man bears a closer resemblance to the native of the woods than Leatherstocking does to the typical hunter and trapper of the frontier. »



le désir de Cooper de faire de lui le « beau idéal » du coureur des bois et de l'éclaireur.

Nous croyons utile toutefois de préciser que, si l'on étudie simultanément l'idéalisation de Bas-de-Cuir dans les *Mohicans* et dans les *Pionniers*, on est amené à constater qu'elle englobe, dans les *Mohicans*, un plus grand nombre de caractéristiques *physiques*, tandis que l'idéalisation des qualités *morales* est peut-être plus accentuée dans les *Pionniers*. Non content de rajeunir Bas-de-Cuir de quelque trente ans (119), l'auteur des *Mohicans* se garde bien, en effet, de faire allusion à ses cheveux roux et à son énorme bouche ; mais il attire notre attention sur ses yeux perçants et toujours en mouvement, qui lui ont sans doute valu le surnom flatteur d'Oeil-de-Faucon (120). S'il lui

(119) On sait que, la vie de Bas-de-Cuir n'ayant pas été racontée dans l'ordre normal, Cooper n'a pu éviter certaines contradictions en fait de dates. Dans les *Pionniers* (chap. 18, déb.), le vieux chasseur dit au juge, le jour de Noël 1793, qu'il est « dans sa soixante-huitième année ». Dans les *Mohicans*, c'est-à-dire en 1757, il devrait donc avoir trente-six ans de moins, soit 31 ans, mais il déclare, au milieu du chapitre 12, qu'il a lu dans le grand livre de la nature durant « forty long and hard-working years. »

(120) Voir chap. 29, déb. : « I am the man... that got the name of Nathaniel from my kin ; the compliment of Hawk-eye from the Delawares... »

On remarquera que le vague de cette explication a permis à Cooper de faire décerner le surnom de HAWKEYE au TUEUR DE DAIMS par le premier Iroquois qu'il tue en combat singulier, surnom qui est, en quelque sorte, ratifié ensuite par les Delawares amis du jeune homme. (Cf. *Deerslayer*, chap. 7, fin : « eye sartin — finger lightning — aim, death — great warrior soon. No Deerslayer — Hawkeye — Hawkeye — Hawkeye — Shake hand. » Voir aussi chap. 14, déb.).

On notera également que, pour mieux marquer sans doute que ses cinq portraits de Bas-de-Cuir ne sont pas de simples copies les uns des autres, Cooper change le principal surnom de son héros à chaque nouveau récit. Nous avons ainsi BAS-DE-CUIR dans les *Pionniers*, OEIL-DE-FAUCON dans les *Mohicans*, le VIEUX TRAPPEUR dans la *Prairie*, le CHERCHEUR DE PISTES dans le *Lac Ontario* et le TUEUR DE DAIMS dans le cinquième et dernier récit, qui doit d'ailleurs se lire en premier lieu.

Chose curieuse, certains lecteurs des *Mohicans* hésitèrent, semble-t-il,

est interdit de lui attribuer une puissante carrure, il lui octroie des muscles qui font l'admiration du major Heyward (121). Bref ses scrupules réalistes n'interviennent en somme que lorsqu'il nous montre son héros s'étonnant de n'avoir pas l'ouïe aussi fine que Chingachgook, se plaignant de ce que sa vue commence à baisser, ou avouant que les Hurons le rattraperaient à la course (122). Au moral, par contre, le principal travers de Bas-de-Cuir — sa loquacité intarissable et souvent intempestive — se retrouve à peu près aussi marqué chez OEil-de-Faucon (123);

à identifier ŒIL-DE-FAUCON avec BAS-DE-CUIR, si l'on en juge par le compte rendu de la *United States Literary Gazette* du 1<sup>er</sup> mai 1826 : « Nathaniel Bumppo, is by far the best drawn, as well as the most important person of the whole. It is true that he is only a second edition of Leather-stocking in the Pioneers, and he is by many supposed to represent the same person at an earlier period of his life. »

Pour notre part, nous avons jugé préférable, pour nos lecteurs, de conserver à Nathaniel Bumppo le premier surnom par lequel il est devenu célèbre et dont la primauté s'affirme d'ailleurs dans le titre : « Récits de Bas-de-Cuir ».

(121) Cf. Chap. 13, mil. Voir aussi chap. 3, déb. et 26, mil.

(122) Cf. chap. 3, fin; chap. 18, fin et chap. 26, fin.

(123) En attendant l'assaut imminent des Hurons — qui ont pris pied sur l'îlot où se trouvent les cavernes — Œil-de-Faucon commence une véritable conférence sur l'usage des armes à feu ! Cf. chap. 7, fin : « To Heyward this was a moment of feverish and impatient suspense; though the scout saw fit to select it as a fit occasion to read a lecture to his more youthful associates on the art of using firearms with discretion.

« Of all we'pons », he commenced, « the long-barrelled, true grooved, soft metalled rifle, is the most dangerous in skillful hands, though it wants a strong arm, a quick eye, and great judgment in charging, to put forth all its beauties... »

De même, au plus fort du combat qu'il mène, à la fin de l'ouvrage, avec autant de sagacité que d'ardeur, Œil-de-Faucon prend plaisir à profiter de l'abri que lui offre un arbre pour faire au major Heyward une nouvelle conférence sur ce qu'il appelle « la philosophie d'un combat indien ». Cf. chap. 32, mil. « This is a subject that might better be discussed another time », returned Heyward ; « shall we charge? »

« I see no contradiction to the gifts of any man, in passing his breathing spells in useful reflections, » the scout mildly replied ».

Est-ce à cause de cela que le *London Magazine* de mai 1826 lui

tandis que la touchante affection de ce dernier pour Uncas (124), et son offre chevaleresque de donner sa vie en échange de la liberté de Cora (125), ne parviennent pas, à notre avis, à lui conférer cette grandeur poétique et pathétique que nous nous sommes efforcé d'analyser dans notre étude du vieux chasseur des *Pionniers*.

Quant à l'idéalisation de Bas-de-Cuir en tant que tireur, elle ne mérite de retenir notre attention qu'en raison des sarcasmes de Mark Twain et des discussions techniques qu'elle suscite encore aujourd'hui. Nous commencerons par noter que Mark Twain — dans le célèbre « éreintement » de Cooper qu'il

reproche d'être « a proser as intolerable as Dugald Dalgetty among the Children of the Mist » ? Voir d'ailleurs tout le passage dans notre thèse complémentaire.

(124) Voir notamment les paroles qu'il lui adresse lorsqu'il s'apprête à suivre Magua et à aller périr dans les tortures (chap. 30, fin) et celles qu'il prononce sur sa tombe (chap. 33, fin).

Toutefois nous croyons que JOHN ERSKINE exagère cette affection lorsqu'il écrit (*Leading American Novelists*, p. 79) : « .... what raises him to heroic proportions in this story is his love for Uncas, a master passion that quite exceeds his faithful friendship with Chingachgook... As Uncas is enlisted in Cora's service by his love for her, so the scout follows, more for the youth's sake than for any other reason, and few passages in romance record more perfect chivalry than Hawkeye's return to the Huron camp to die with Uncas, — or his offer to give his life to Le Renard in exchange for Cora — an offer that had in mind the happiness of Uncas as well as of the girl. »

On notera que c'est surtout dans l'intention de délivrer Uncas, et non dans celle de partager son trépas, que Bas-de-Cuir retourne au village des Hurons après avoir délivré Alice. (Cf. chap. 25, fin).

Quant à la possibilité d'une union entre Uncas et la fille du colonel Munro, nous ne pensons pas que « the man without a cross » que Bas-de-Cuir se vante d'être l'envisage un seul instant. Lorsque les jeunes indiennes font des allusions discrètes à cette union des deux jeunes gens dans les bienheureux territoires de chasse, le scout ne fait-il pas de la tête un signe de dénégation, comme pour indiquer combien cette croyance simpliste était loin de la réalité ?

(125) Cf. chap. 30, fin et noter la belle réponse de Cora : « such as you are above the rewards of men »,

publia en juillet 1895 dans la *North American Review* (126) — s'élève contre les prouesses attribuées à Bas-de-Cuir dans le concours de tir du *Lac Ontario*, et non contre les performances beaucoup plus modestes qu'il réalise dans les *Pionniers* et dans les *Mohicans*. Tuer un dindon d'une balle dans la tête (127), ou transpercer une gourde suspendue à un arbre (128), ne sont pas en effet des exploits comparables à celui que le Chercheur de Pistes réalise, à la même distance de 100 yards, en enfonçant dans une cible un clou dont la tête n'est même plus marquée par un peu de peinture (129). Nous ajouterons que les déclarations des deux experts modernes cités par Miss Gibb (130) permettent d'affirmer que, même dans les *Pionniers* et les *Mohicans* — et même en prenant soin de toujours traduire 100 yards par 90 mètres et non par 150 (131) — Cooper a exagéré l'import-

(126) Cf. *Fenimore Cooper's Literary Offences*, surtout les pp. 7-8 pour le sujet qui nous occupe.

(127) Cf. *Pioneers*, chap. 17. Nous ne tenons pas compte du pigeon abattu en plein vol d'une seule balle, car Cooper voit dans cet exploit une part de chance (cf. chap. 22, fin).

(128) Cf. *Mohicans*, chap. 29, mil.

(129) Cf. *Pathfinder*, chap. 11, mil. et *N. Am. Review*, pp. 7-8:

« ... this nail head is a *hundred yards* from the marksmen and could not be seen by them at that distance no matter what its color might be. How far can the best eyes see a common house fly? A hundred yards? It is quite impossible... It takes a keen eye to see a fly or a nail head at fifty yards... There, you see, is a man who could hunt flies with a rifle, and command a ducal salary in a Wild West show to-day, if we had him back with us. »

On notera que D. L. MAULSBY, dans sa réponse à Mark Twain (*The Dial*, Chicago, Feb. 16, 1897, pp. 108-09), évite prudemment de relever les critiques ci-dessus.

(130) Le romancier spécialiste STEWART EDWARD WHITE et le capitaine FRANK J. STARR, correspondant du *Times* au concours de tir de Bisley. (Cf. GIBB, pp. 60-61).

(131) Dans la thèse de Miss GIBB, à quelques pages, et même à quelques lignes d'intervalle, la cible du *Lac Ontario* est tantôt à cent mètres, tantôt à cent cinquante mètres des concurrents. (Cf. pp. 57 et 61).

Le vase indien qu'Œil-de-Faucon fait voler en éclats à 50 yards dans les *Mohicans* (chap. 29, déb.) est « distant de cent cinquante mètres anglais » d'après Miss GIBB (p. 61).



tance du « don naturel » que Bas-de-Cuir se flatte de posséder comme tireur. Mais cela ne nous empêchera pas de conclure que, dans ces deux premiers romans tout au moins, le créateur de Bas-de-Cuir n'a pas dépassé les limites de l'idéalisation permise à un romancier, surtout à une époque où le public américain était prêt à s'enthousiasmer sans barguigner pour tous les exploits attribués par la renommée à Daniel Boone ou à ses émules (132).

Ces divers points éclaircis, nous nous empressons de déclarer que nous sentons fort bien qu'ils n'ont, au point de vue littéraire et artistique, qu'une importance très relative, et que l'essentiel, pour un critique, est de noter qu'Oeil-de-Faucon est, non seulement le véritable héros de l'ouvrage, mais encore le seul personnage dont l'étude psychologique n'ait pas été sacrifiée par l'auteur aux nécessités d'une action particulièrement rapide. Qu'on lui préfère — comme nous le faisons nous-même — le pathétique chasseur des *Pionniers*, obligé dans sa vieillesse d'abandonner son lac, ses forêts et ses montagnes, devant l'avance des manieurs de hache ; ou qu'on le juge très supérieur à ce dernier, parce qu'il nous est dépeint dans la force de l'âge et en pleine harmonie avec son milieu (133) ; il faut bien reconnaître que son créateur s'est attaché à prouver que

(132) C. H. FORBES-LINDSAY, dans sa biographie de Daniel Boone (1908), déclare pp. 19-20: « The backwoodsman's principal weapon was the heavy flint-lock rifle. It was five feet, and sometimes slightly more, in length, and although it did not carry very far was exceedingly accurate. The most marvellous feats of marksmanship were performed by some of the pioneers with these weapons. »

Plus loin, p. 91, ce biographe nous assure que Boone était si expert dans l'art difficile de faire tomber les écureuils des arbres « barking squirrels » (en faisant sauter avec une balle le morceau d'écorce sur lequel ils s'appuyaient) qu'il ne manquait jamais son coup à 50 yards.

Enfin p. 199 il fixe à 175 yards la distance à laquelle Boone abattit un nègre dont il ne voyait que la tête et qui, du haut d'un arbre — comme l'indien des Mohicans — harcelait les défenseurs de Boonesborough.

(133) Voir chap. VIII, p. 384, note 85, les citations de JOHN ERSKINE et de W. L. PHELPS.

la transformation de Bas-de-Cuir en OEil-de-Faucon ne se bornait pas à un simple changement de sobriquet (134). Sans aller jusqu'à dire, avec John Erskine, que le seul trait important commun aux deux hommes est leur merveilleuse adresse comme tireurs (135), il nous suffira de rappeler les nombreuses différences, physiques et morales, énumérées plus haut (pp. 588-90), et d'y adjoindre deux manies très accentuées chez OEil-de-Faucon — celle de rappeler à tout propos la pureté de son ascendance blanche (136), et celle de tout ramener à sa théorie favorite sur les « dons naturels » des individus et même des races (137) — pour rendre évidentes les intentions de Cooper, et démontrer qu'il a su les mettre à exécution.

À côté d'un portrait aussi fouillé, il n'est pas jusqu'à celui de Magua qui ne paraisse quelque peu sommaire. C'est dire que ceux qu'il nous reste à examiner ressemblent plutôt à des esquisses qu'à des portraits — esquisses qui d'ailleurs sont loin de valoir celles que nous avons admirées dans l'*Espion*, dans les *Pionniers* et dans le *Pilote*.

La psychologie du major Heyward est vraiment par trop rudimentaire, même si l'on tient compte du fait qu'il ne s'agit que d'un jeune premier, et non pas du véritable héros du roman. Bien qu'il soit placé, entre Alice et Cora Munro, dans une situation susceptible de donner lieu à de nombreuses com-

(134) *Vide supra*, p. 588, n. 120.

(135) Cf. *Leading American Novelists*, p. 79.

(136) *Vide supra*, p. 587, note 117.

(137) Voir notamment, chap. 3, mil. « For myself, I conclude the Bumppos could shoot; for I have a natural turn with a rifle, which must have been handed down from generation to generation, as our holy commandments tell us, all good and evil gifts are bestowed... »

Voir aussi chap. 26, fin: « But the gift of a white man lies more in his arms than in his legs. » (Bas-de-Cuir à Uncas).

Voir encore la façon dont Bas-de-Cuir excuse le meurtre de la sentinelle française par Chingachgook, chap. 14, mil. « 'Twould have been a cruel and unhuman act for a white-skin; but 'tis the gift and natur (sic) of an Indian, and I suppose it should not be denied! »

plications sentimentales, Cooper ne se soucie aucunement d'exploiter cette situation. Tout au plus se donne-t-il la peine de fournir une explication de la surprenante réserve du jeune homme en indiquant, au milieu de l'ouvrage, que, de toute façon, le sang mêlé de Cora constituerait toujours pour cet Américain des colonies du Sud une barrière insurmontable, et que, d'autre part, c'est par un scrupule chevaleresque qu'il s'est abstenu de s'assurer des sentiments d'Alice pendant qu'elle était placée sous sa protection (138). On dirait que Cooper a concentré tous ses efforts sur l'atténuation du rôle subalterne auquel il se croyait, sans doute, obligé de condamner le jeune officier dans les scènes forestières parce qu'il s'y trouvait hors de son élément. Non content de le rendre plus sympathique à la majorité de ses lecteurs en le leur présentant comme un Américain d'origine, il en fait un des plus jeunes majors de l'armée britannique, et un « southern gentleman » aussi riche que généreux (139). Dans les quelques occasions où il peut le dépeindre dans l'exercice de sa profession, il nous le montre, soit plein d'initiative et d'ardeur à la tête de ses hommes (140), soit plein de dignité et d'à-propos dans ses négociations avec Montcalm (141). Enfin, dans les scènes forestières, il lui attribue, non seulement une grande force musculaire et un courage à toute épreuve (142), mais encore cette audace tranquille qui lui permet — au prix de quelques invraisemblances — d'utiliser sa connaissance du français pour jouer dans le

---

(138) Cf. chap. 16, mil. On notera que D. H. LAWRENCE est d'avis que le major n'a pas osé aspirer à l'amour d'une femme de la trempe de Cora. Cf. *Studies in Classic American Literature*, p. 61: « He would probably love Cora, if he dared, but he finds it safer to adore the clinging White Lily of a younger sister. »

(139) Voir ce qu'en dit Bas-de-Cuir au début du chap. 4. Voir aussi le surnom flatteur *The Open Hand* que sa libéralité lui a valu parmi les indiens alliés de l'Angleterre (chap. 19, fin).

(140) Cf. chap. 14, fin.

(141) Cf. chap. 15, fin.

(142) Cf. chap. 7 et 11, fin, et chap. 9, déb.

village des Hurons le rôle d'un jongleur canadien (143). Malheureusement toutes ces belles précautions sont réduites à néant, ou peu s'en faut, lorsque la sympathie de Cooper pour Bas-de-Cuir l'entraîne à exalter le rôle du scout aux dépens de ceux qu'il protège ; et le lecteur note soigneusement dans sa mémoire que Magua aurait, dès le début, été mis hors d'état de nuire si le major avait suivi les conseils de Bas-de-Cuir (144), et que, sur la piste des jeunes filles, le scout répond assez brutalement au major — qui lui demande s'il ne peut lui être d'aucune utilité : « Vous !... Oui, vous pouvez marcher derrière nous, en prenant garde de ne pas brouiller la piste » (145).

Le colonel Munro, en raison de son âge, joue naturellement un rôle plus effacé encore dans les scènes forestières, mais comme les lecteurs se sont habitués, pendant le siège du fort William Henry, à le considérer comme un chef particulièrement énergique, ils sont très péniblement surpris de le voir soudain transformé en un personnage falot et inutile, que Bas-de-Cuir et les deux Mohicans traînent à la remorque sur les traces du ravisseur de ses enfants. Cooper a beau — tout au moins dans l'édition définitive — insister lui-même sur cette transformation, et la mettre sur le compte de l'abattement profond qui, au dire des historiens, s'empara du vrai Munro après la capitulation et le massacre qui s'ensuivit (146), on sent bien

---

(143) Cf. chap. 22-24 et noter en particulier la phrase : « Hawk-eye gazed after the high-spirited and adventurous young man for several moments, in open admiration... » (chap. 22, fin).

(144) Cf. chap. 4.

(145) Cf. chap. 18, fin. Voir aussi chap. 5, déb.

(146) Cf. chap. 16, fin. Dans la première édition, ainsi que dans la « New Edition » publiée en 1836 par Carey, Lea, & Blanchard à Philadelphie, on ne rencontre pas la phrase : « From the shock of this unexpected blow the haughty feelings of Munro never recovered ; but from that moment there commenced a change in his determined character, which accompanied him to a speedy grave. »

CARVER, *op. cit.* D, p. 325, déclare que le vrai Munro mourut quelque trois mois après la capitulation « of a broken heart », et S. F. C. emploie la même expression dans une note de l'édition Houghton Mifflin.

S. F. C., dans cette même note, fixe la date de la mort du colonel



qu'ici encore l'auteur des *Mohicans* n'a pas su donner à Bas-de-Cuir la place qui lui revenait sans rabaisser, par contre-coup, un officier digne de respect et même d'admiration.

Seul des personnages militaires, Montcalm ne subit à aucun moment une diminution de prestige — de ce prestige dont Cooper a tenu à l'envelopper en dépit des terribles responsabilités qu'il croit devoir faire peser sur sa mémoire. Mais c'est sans doute parce qu'il ne sort jamais de son cadre naturel, et peut-être aussi parce qu'il est simplement — quoique brillamment — esquissé.

La caricature de David Lagamme, le maître de chant, qui joue le rôle de fâcheux d'un bout à l'autre de l'ouvrage, est naturellement assez détaillée, et nous sommes persuadé que, sans l'aversion instinctive qu'inspire en général ce genre de personnage, beaucoup plus de critiques auraient rendu justice aux efforts que Cooper a faits pour nuancer son portrait, et pour tempérer peu à peu l'impression grotesque qu'il produit à première vue par un attendrissement auquel vient se mêler

au mois de février 1756. 1756 est évidemment une coquille, et le contexte montre qu'il faut lire 1758, mais cette affirmation, contraire au texte de Carver, est contredite par l'étude détaillée de la question faite par J. A. HOLDEN (Cf. *N. Y. State Hist. Assn. Pub.* 1914, vol. 13, pp. 389-97 et 1917, vol. 16, pp. 227-30). Le journal du pasteur de St. Peter's Church, Albany, mentionne en effet la mort du colonel le 3 novembre 1757, et son enterrement le lendemain dans l'église même. J. A. Holden ajoute d'ailleurs que les « *Army Lists* » portent à tort « *February 1758* ».

Une intéressante collaboration entre J. A. Holden et un généalogiste écossais, J. A. INGLIS, avocat d'Edimbourg, a permis en outre de constater que le colonel Munro avait des enfants, mais qu'il s'agissait de trois mineurs, désignés dans son testament comme « *reputed children* ».

Le colonel avait habité l'Irlande, mais il était effectivement de nationalité écossaise, au dire de J. A. Inglis. Espérons, en notre qualité de Français, qu'il avait gardé de « *the Auld Alliance* » des souvenirs qui l'auraient empêché de se défier de Montcalm comme il est censé le faire dans les *Mohicans*. (Cf. chap. 15, fin: « *The old man made a gesture of resignation, though his rigid features still betrayed his obstinate adherence to a distrust, which he derived from a sort of hereditary contempt of his enemy...* »)

parfois une certaine admiration (147). Il faut bien reconnaître cependant que c'est surtout en qualité de conteur — et non de portraitiste ou de psychologue — que l'auteur des *Mohicans* s'intéresse au digne David. La mansuétude dont les Hurons font preuve à l'égard de cet être qui leur paraît privé de raison facilite grandement, en effet, la délivrance d'Alice et celle d'Uncas, tandis que ses excentricités visent à introduire dans le récit une note comique, destinée à soulager la tension d'esprit du lecteur.

Quant aux portraits des deux héroïnes, ils se ressentent forcément de ce que l'intrigue sentimentale des *Mohicans* a été, comme nous l'indiquions plus haut, sacrifiée de façon exagérée, même pour un roman d'aventures. Si l'on s'en tient en effet au texte de Cooper, on est obligé de convenir que Cora ne nous est pas explicitement présentée comme nourrissant pour le major Heyward « une passion sans espoir », et que l'admiration, les attentions et le dévouement d'Uncas ne lui inspirent guère que de la reconnaissance. D'autre part sa sœur Alice est si ingénument attirée vers Heyward que l'analyse de ses sentiments serait presque superflue, et que l'auteur est à même de s'en dispenser sans indisposer ses lecteurs.

Dans ces conditions, la tâche de Cooper se réduit à différencier deux sœurs et à nuancer leurs réactions devant des dangers courus en commun. Nous avons vu que, dès son premier roman, il s'était révélé expert en la matière, et qu'il avait confirmé sa maîtrise dans *l'Espion*. Or, dans les *Mohicans*, sa tâche est grandement facilitée par le fait que Cora et Alice ne sont que des demi-sœurs, et que la mère de Cora était une créole de sang-mêlé, de sorte que, dès le premier chapitre, le lecteur est frappé par le contraste entre la beauté brune de Cora et la grâce blonde d'Alice. Par ailleurs Cora a quatre ou cinq ans de plus que sa cadette (148), et, comme la mère de celle-ci

---

(147) Parmi les critiques favorables à David Gamut se trouvent JOHN ERSKINE et F. L. PATTEE. (Voir thèse complémentaire).

(148) Cf. chap. I, fin.

est morte en lui donnant le jour, Cora est pour Alice moins une sœur qu'une seconde mère (149). Il est donc assez logique que Cora se montre, en temps ordinaire, plus grave et plus pondérée que sa jeune sœur, et que, dans les dangers, elle fasse preuve de sang-froid, de courage et même d'abnégation (150), tandis qu'Alice s'accroche comme une enfant au bras du major Heyward, où s'effondre littéralement lorsqu'elle apprend les propositions de Magua et lorsque son père n'entend pas ses cris dans le tumulte du massacre (151). C'est pourquoi nous pensons qu'un des premiers critiques des Mohicans exagérerait quelque peu la louange en disant, dans la *New York Review* de mars 1826 : « la différence entre les deux sœurs est finement conçue et magnifiquement observée de bout en bout » (152). Mieux vaudrait, semble-t-il, insister sur le fait que c'est probablement le désir de contraster fortement les deux héroïnes qui a conduit Cooper à s'appesantir assez lourdement sur le sang mêlé de Cora — faute que le collaborateur de la *New York Review* perçoit sans arriver à en trouver une explication satisfaisante (153). Il est certain, en tout cas, que la scène où Cora parle de la malédiction ancestrale qui pèse sur elle — comme si elle n'avait que des ancêtres de race noire — et où les allusions de Tamenund aux préjugés des blancs contre les gens de couleur l'emplissent d'une honte qui la courbe jusqu'à terre, cette scène est à la fois inutile, peu vraisemblable, et déplacée (154).

Pour ce qui est du style, le critique averti de la très grande

---

(149) Cf. chap. 12 et 16, déb. Les amateurs de « points » noteront que, dans la première édition, le chapitre XVI est numéroté XIV (vol. I, p. 243).

(150) Cf. chap. 6 et 8, fin, et 11, déb.; chap. 9, déb. et 14, fin; chap. 30, fin.

(151) Cf. chap. 8, 11 et 17, fin.

(152) Cf. p. 289.

(153) *Ibid.*

(154) Cf. chap. 29, fin.

rapidité de la rédaction ne peut guère s'attendre à constater, dans les *Mohicans*, une amélioration proportionnée au surcroît d'expérience de Cooper. Il subsiste d'ailleurs, dans l'édition définitive, des bévues grammaticales (155), des maladresses, et de notables spécimens de cet art américain « de l'amplification et de la circonlocution » que telle revue britannique de l'époque avait pourtant flétri avec une réelle âpreté (156). Par contre le choix du sujet ne peut que faire prévoir toute une série de passages dramatiques, dignes de l'auteur de *l'Espion* et du *Pilote*, prévision amplement confirmée par les chapitres relatifs au siège de Glenn's Falls, à la première délivrance des héroïnes, au massacre du fort William Henry, à la poursuite en canoë sur le lac George, à la course nocturne d'Uncas dans le village huron, illuminé par d'énormes brasiers et grouillant

(155) Cf. chap. 29, mil.: « With his [*their*] tongue, he [*they*] stops the ears of the Indians... »

(156) Cf. *London Magazine*, mai 1826, p. 28: « the native taste is indemnified by an unrestrained indulgence; and the arts of amplification and circumlocution are exemplified in every page. »

Nous pensons, pour notre part, à la fameuse description de David Lagamme s'éventant avec son chapeau et à celle de son poulain tétant au cours d'une halte:

« Even so, replied the stranger, making diligent use of his triangular castor, to produce a circulation in the close air of the woods... » (chap. 2, mil.)

« ...the mare of the singing-master, whose foal had taken advantage of the halt to exact the maternal contributions. » (chap. 4, déb.)

Il est curieux de constater que le même auteur qui écrivait ces phrases devait, dix ans après, incorporer dans *England* la note suivante: « Quite lately, the writer got into a rail-road car at Bordentown, at a place where the company have since erected a large warehouse or shed: some one observing the signs of a building around the car, inquired what they meant. The writer, who sat by a window, was about to say, « They have laid the foundations of a large house here, » when a fellow-traveller, who occupied the other window, anticipated him, by saying that, « Judging by external symptoms, they have commenced the construction of an edifice of considerable magnitude, calculated, most likely, to facilitate the objects of the rail-road company. » One would not wish to lose the cause of this disposition to the grandiose, but it is to be regretted that sublimity is getting to be so common.. » (Lettre 25, fin).



d'une foule furieuse, enfin à l'ultime fuite de Magua, précédé dans la mort par Cora et Uncas (157). Il est vrai que le combat entre Hurons et Delawares est quelque peu confus, et même un peu décevant au sortir des inoubliables descriptions de Lexington et de Bunker Hill (158) ; mais que de compensations dans les chapitres où Cooper réussit à faire partager au lecteur la tension d'esprit et les fortes émotions des chercheurs de pistes (159), et dans les pages où il sait manier l'horreur avec une maîtrise consommée (160) — qu'il s'agisse de la mise à mort du poulain du maître de chant ; de la terrible agonie de l'indien blessé qui se cramponne à une branche surplombant la cataracte ; du scalpement de la sentinelle française ; du bébé dont le crâne est littéralement fracassé contre un roc au début du massacre ; de l'amas de cadavres de femmes examiné ensuite par l'infortuné Munro ; ou encore du jeune Huron publiquement immolé pour avoir fui lâchement devant Uncas (161).

En fait de style descriptif, la facture de l'auteur des *Pionniers* se retrouve tout au moins dans les portraits d'indiens — Magua, Chingachgook, Uncas et Tamenund (162) — ainsi que dans ceux de Bas-de-Cuir et de David Lagamme (163). Les grandes scènes indiennes, soit au village des Hurons soit chez les Delawares (164), et les scènes militaires qui précèdent ou

(157) Cf. chap. 6 à 9, chap. 12, chap. 17, chap. 20, chap. 23, chap. 32.

(158) Cf. chap. 32 et *Lionel Lincoln*.

(159) Cf. chap. 18 et 21.

(160) Est-il besoin d'ajouter que le lecteur moderne partage, sur ce point, l'admiration des contemporains de Cooper, sans se croire obligé de regretter avec eux que l'auteur abuse parfois de son talent ?

Voir à ce sujet, dans notre thèse complémentaire, *Monthly Review* (London, June 1826, p. 124) et *North American Review* (July 1826, pp. 179-80).

(161) Cf. chap. 5, mil. ; chap. 8, déb. ; chap. 14, déb. ; chap. 17, fin ; chap. 18, déb. ; chap. 23, fin.

(162) Cf. chap. I, fin, pour Magua ; chap. 3, déb., pour Chingachgook ; chap. 6, déb., pour Uncas, et chap. 28, fin, pour Tamenund.

(163) Cf. chap. 3, déb., pour Bas-de-Cuir, et chap. I, fin, pour David.

(164) Cf. chap. 23-24, 27, 28-31 et 33.

suivent la capitulation du fort (165), sont également du Cooper de la meilleure manière. Quelques paysages, notamment les trois descriptions du fort William Henry et du lac George, d'abord au lever du soleil, puis par une belle après-midi où la guerre fait trêve, et enfin sous les rafales symboliques qui soufflent au crépuscule sur les décombres et les cadavres (166), sont évidemment du pinceau qui venait d'immortaliser le lac Otsego et ses rives. Enfin les chapitres qui se passent à Glenn's Falls, le chapitre qui a pour théâtre le blockhaus où Chingachgook vit jadis tous les siens trouver une mort héroïque, et nombre de pages isolées (167), nous offrent de magnifiques exemples de cette fusion du paysage et du récit que Balzac devait tant admirer et définir avec tant de bonheur à propos du *Lac Ontario* (168).

Pour le dialogue, en revanche, les Mohicans sont nettement inférieurs aux *Pionniers*, surtout par suite du langage grandiloquent trop souvent prêté à la plupart des personnages de race blanche. Passe encore pour celui du maître de chant, qui est destiné à paraître grotesque parce qu'on ne peut plus déplacé au milieu des forêts (169) ; passe même pour celui d'Alice, lorsque la malicieuse jeune fille semble prendre plaisir à parodier le ton des romans de chevalerie (170), ou à rivaliser d'emphase avec le docte David Lagamme (171) ; mais le début du chapitre II ne témoigne que trop du penchant d'Alice pour le style ampoulé, et d'une tendance similaire chez le major Heyward — qui pourtant fera plus loin la joie de certains critiques en annonçant à son supérieur que plus de la moitié des

(165) Cf. chap. 15, fin, 16, fin, et 17, *passim*.

(166) Cf. chap. 14, mil., chap. 15, déb. et chap. 18-19, déb.

(167) Cf. chap. 5-9, chap. 13, chap. 3, déb., chap. 20, chap. 32, déb.

(168) Cf. *Revue Parisienne*, 25 juillet 1840, pp. 68-69. Passage cité chap. VIII, p. 410, note 177.

(169) Cf. chap. I, fin et chap. 2.

(170) Cf. chap. 15, déb. « Ah ! thou truant ! thou recreant knight !... »

On notera d'ailleurs que le passage a été écourté dans l'édition définitive.

(171) Cf. chap. 2, mil. et fin.

canons du fort sont « bursted » (172). Le colonel Munro, de son côté, parle du sang mêlé de Cora en des termes dignes de la scène tragique à l'apogée du style noble (173), termes auxquels font écho les paroles de Cora sur le même sujet, dans le chapitre où elle se jette aux pieds de Tamenund (174). Bas-de-Cuir, évidemment, continue, comme dans les *Pionniers*, à s'exprimer d'ordinaire en un langage émaillé de formes dialectales (175), tout en conservant le privilège de s'élever parfois jusqu'à une éloquence ne dépassant guère les limites de la vraisemblance (176). Mais Cooper n'a pas toujours su, dans les *Mohicans*, user de ce privilège sans en abuser, et il a en outre commis la faute de mêler les deux styles dans une même tirade, par exemple dans celle que suggère au scout la vue des cadavres de femmes jonchant les abords du fort William Henry (177).

(172) Cf. chap. 15, mil. et *North American Review*, July 1826, p. 166 (W. H. GARDINER).

(173) Cf. chap. 16, mil. : « There it was my lot to form a connexion with one who in time became my wife, and the mother of Cora. She was the daughter of a gentleman of those isles, by a lady, whose misfortune it was, if you will, » said the old man, proudly, « to be descended, remotely, from that unfortunate class, who are so basely enslaved to administer to the wants of a luxurious people! »

A part la ponctuation, rien n'a été changé à ce passage dans l'édition définitive.

En revanche nous ne pensons pas que les paroles prononcées par Munro au moment où ses filles essaient de trouver l'entrée du fort soient, comme l'assure MARK TWAIN, celles d'un « windy melodramatic actor ». (Cf. chap. 14, fin et *North American Review*, July 1895, p. 11).

(174) Cf. chap. 29, fin : « the curse of my ancestors has fallen heavily on their child! But yonder is one, who has never known the weight of Heaven's displeasure until now. »

(Même texte dans l'édition définitive).

(175) Cf. « *them imps* », chap. 19, déb. ; les *er* et *ir* sont souvent prononcés *ar* (*sarpents*, *expart*, *pervart*, *vartue*, etc.) ; des mots difficiles sont estropiés, *mahogany* devenant *my-hog-guinea*.

(176) Voir notamment ce que Cooper appelle une « untutored description of Glenn's » (chap. 6, mil.) — description qui peut presque rivaliser avec celle des *Catskills* dans les *Pionniers* (chap. 26, fin).

(177) Cf. chap. 18 : « Nothing but vast wisdom and unlimited power should dare to sweep off men in multitudes », he added ; for it is only

Seule la grandiloquence indienne semble vraiment à sa place d'un bout à l'autre de l'ouvrage. C'est que le créateur de Chingachgook y fait preuve à nouveau d'un indéniable talent dans la composition de ces harangues richement imagées, que la tradition prêtait alors aux peaux-rouges, et qui, grâce surtout à l'œuvre de Cooper, font maintenant partie du patrimoine littéraire de l'humanité — et cela bien que les protestations du Gouverneur Cass aient été périodiquement réitérées, pendant cent ans et plus, par nombre de « spécialistes », authentiques ou improvisés (178).

the one that can know the necessity of the judgment; and what is there short of the other, that can replace the creatures of the Lord? I hold it a sin to kill the second buck afore the first is eaten; unless a march in the front, or an ambushment, be contemplated. »

(Même texte dans l'édition définitive, sauf pour *onlimited*).

(178) Pour les protestations du Gouverneur CASS, voir la *North American Review* d'avril 1828, p. 374: « ... an Indian does not always speak in figures and parables. In the « Last of the Mohicans », and in the « Prairie », scarcely a conversation can be found, in which questions are directly asked and directly answered. We quote a few specimens of this manner.

« ... He gave them tongues, like the false call of the wild cat-bird (sic); hearts like rabbits; the cunning of the hog (but none of the fox), and arms longer than the legs of the moose... » [*Mohicans*, chap. 29, mil. Harangue de Magua].

This is not the manner in which Indians talk, nor is it the manner in which any people talk. When strongly excited and in their public councils, they express themselves figuratively, but even then, not so generally as has been often represented.

There seem to be set phrases, applicable to solemn occasions, which are introduced into their public addresses. In ordinary conversation, their language is plain and unornamented, and as free from the labored conceits, we have quoted, as they themselves from affectation. They are not of the Hudibrastic school;

he could not ope  
His mouth, but out there flew a trope. »

On remarquera que certaines des expressions citées par le Gouverneur Cass, et notamment celles que nous avons reproduites, figurent dans



En résumé, si le style des Mohicans ne nous révèle aucune aptitude nouvelle de l'auteur de *l'Espion*, des *Pionniers* et du *Pilote* ; si même il s'avère parfois inférieur à celui des *Pionniers* dans la description des paysages et surtout dans le dialogue ; il n'en met pas moins en valeur les deux qualités essentielles de l'ouvrage, l'intérêt soutenu — presque haletant — du récit, et l'originalité profonde du sujet.

Ces qualités étant précisément celles que le lecteur moyen apprécie le plus dans un roman, le grand, le très grand succès des Mohicans n'a rien que de très naturel. Une première édition de cinq mille exemplaires, mise en vente le 6 février 1826 (179), fut enlevée avec une telle rapidité que — chose très

---

des harangues, et non dans des conversations, ce qui enlève beaucoup de poids à ses critiques.

En avril 1849, dans *Godey's Lady's Book* (p. 267), JOHN NEAL rapporte une conversation qu'il aurait eue avec un Américain ayant commandé une troupe d'indiens pendant la révolution, et où l'éloquence indienne est définie un peu à la manière du Gouverneur Cass. Toutefois cette conversation montre qu'à cette date le public conservait ses soi-disant illusions sur le langage poétique et imagé des orateurs peaux-rouges :

« ... as for the speeches that are generally put forth in America, or published by authority, after there has been a war, a treaty of cession, a talk and a great council, they are positively mere trash and counterfeit — considered, I mean, with regard to the peculiarity of style or thought of the speaker — and about as much like the speech of a true Indian orator as a bad imitation of bad poetry would be like the speech of a man of business, thoroughly at home with his subject and full of good sense... The interpreters — the doers of these things into English — are sad fellows, to be sure ; a set of audacious blockheads nineteen times out of twenty — without a common share of the commonest education, whose meagre knowledge of the Indian dialect has been picked up any how while they were trading for beaver, and are generally a patchwork of all the fine phrases they may happen to remember about pipes and hatchets, great talkers and good fathers, and great spirits and war clubs. »

(179) Cf. lettre de Cooper à son éditeur anglais (*Corresp.*, p. 96) : « Carey published *The Mohicans* on the 6th of February, about 10 days earlier than I had anticipated. »

Voir aussi la correspondance entre Cooper et Carey and Lea publiée en partie par BOYNTON, pp. 136 et 140.

rare pour l'époque — il fallut se décider en avril à faire stéréotyper l'ouvrage (180). Il est vrai que la vente se ralentit ensuite assez sérieusement, puisque au bout d'un an les éditeurs — Carey et Lea, de Philadelphie, avec lesquels Cooper avait traité à la mort de Wiley, vers la fin de 1825 (181) — se plaignaient de n'avoir vendu que 400 exemplaires en sus des premiers cinq mille, et par suite de n'avoir pas encore récupéré tous leurs frais (182). Cela n'empêche pas que, dès le mois d'avril 1826, c'est-à-dire moins de trois mois après la publication du roman aux Etats-Unis, Cooper pouvait s'enorgueillir d'avoir au moins égalé en Amérique le record de *l'Espion*, et de l'avoir nettement dépassé en Europe, puisqu'une édition anglaise et une traduction française étaient déjà en vente à Londres et à Paris (183).

---

---

(180) Cf. LOUNSBURY, p. 52 et BOYNTON, p. 138.

(181) Cf. BOYNTON, pp. 134-35.

(182) *Ibid.*, p. 140. Voir aussi une lettre de Carey, Lea and Carey du 23 avril 1827 (*Corresp.*, p. 129): « ... the sale of *Mohicans* has not been so great as we anticipated. We certainly have not made sixpence by it, as yet. »

Naturellement il faut tenir compte des cinq mille dollars versés à Cooper, des deux mille cinq cents dollars payés aux papetiers, imprimeurs et relieurs (BOYNTON, p. 136) et peut-être des frais de stéréotypie.

(183) SPILLER et BLACKBURN, dans leur bibliographie, se contentent d'indiquer que l'édition anglaise fut publiée « avant juillet 1826 », mais la *Literary Gazette* du 1<sup>er</sup> avril contient déjà un compte rendu de l'ouvrage. Quant à la traduction française, elle est annoncée dans la *Bibliographie de la France* du 22 avril,



## CHAPITRE XII

### Conclusion

« *The genius which has rendered our native soil classic ground, and given to our early history the enchantments of fiction.* » (1) (Toast du Chancelier JAMES KENT au dîner d'adieux offert à Cooper avant son départ pour l'Europe).

Avec les *Mohicans* Cooper avait découvert un filon d'une telle richesse que l'on s'explique sans difficulté qu'il en ait immédiatement continué l'exploitation en commençant la *Prairie* et en étudiant, avec un zèle caractéristique, cette délégation de Pawnees et de Sioux qui se trouvait à New-York au début de 1826 et qu'il suivit jusqu'à Washington pour la mieux observer (2).

Par contre, ce qui ne s'explique guère à première vue, c'est qu'il soit parti pour l'Europe le 1<sup>er</sup> juin, alors que son manuscrit était loin d'être terminé et qu'un brusque changement d'existence aurait fort bien pu nuire à son achèvement rapide.

Cooper, en effet, n'avait à cette date aucune raison de fuir New-York. L'accueil enthousiaste réservé aux *Mohicans* avait

---

(1) « Au génie qui a rendu classique notre sol natal, et qui a donné aux premiers temps de notre histoire l'attrait magique du roman. »

Le texte est celui du compte rendu du *Niles' Weekly Register* (10 juin 1826).

(2) Cf. S. F. C. *Family Memories* (Corresp. p. 59),



dû lui faire oublier les quelques critiques venimeuses suscitées par le demi-succès de *Lionel Lincoln* (3), et il aurait sans doute souscrit volontiers à ce qu'il écrivait, deux ans plus tôt, à son retour de Boston, sur « ce bon, ce grand, ce magnanime New-York. (4) » Il suffit d'ailleurs de parcourir les pages que, peu de temps après son arrivée en Europe, il consacrera à New-York dans ses *Notions of the Americans* pour comprendre qu'il ne pouvait que se plaire dans cette ville où, à tant de titres, il avait acquis droit de cité.

L'augmentation rapide de la population et son caractère de plus en plus cosmopolite n'étaient guère, pour les New-Yorkais de 1826, que des preuves tangibles du triomphe définitif de leur port sur ses redoutables rivaux de Philadelphie, Boston et Baltimore (5) — triomphe consacré, en novembre 1825, par l'inauguration de ce Canal du Lac Erié auquel Cooper s'était toujours intéressé avec passion (6).

L'activité des transactions commerciales n'avait pas encore dégénéré en cette fièvre de spéculation qui, en augmentant brusquement le nombre et l'influence des nouveaux riches,

(3) *Vide supra*, p. 545.

(4) Cf. lettre à W. B. Shubrick, citée par SHUBRICK-CLYMER, p. 36.

(5) Cf. *Notions*, vol. 1, lettre 8, mil.

(6) *Ibid.*, lettre 8, fin. Cooper ne donne pas de détails sur les cérémonies où, comme d'habitude, le grotesque coudoyait parfois le grandiose. Un certain Dr. Mitchill éprouva, par exemple, le besoin de compléter le geste symbolique du gouverneur Clinton — versant un baril des eaux du Lac Erié dans celles de l'Atlantique — en y vidant à son tour des bouteilles contenant de l'eau des grands fleuves de la terre: du Gange et de l'Indus; du Nil et de la Gambie; de la Tamise, de la Seine, du Rhin et du Danube; enfin du Mississippi, de la Columbia, de l'Orénoque, de la Plata et de l'Amazone. (Cf. *Memorial History of New York*, vol. 3, p. 322).

Quant aux membres du *Bread and Cheese Lunch*, ils participèrent, avec d'autres groupements scientifiques et littéraires, au grand défilé qui parcourut les principales artères (*ibid.*, p. 324) et S. F. C. se souviendra qu'en passant devant les fenêtres de leur « Constitution » certains d'entre eux agitèrent des cannes, où étaient piqués des bouts de pain et de fromage! (Cf. *Family Memories, Corresp.*, p. 58).

devait réduire considérablement le rôle de cette élite d'hommes d'affaires qui nous est décrite dans les *Notions* (7).

Heureuse coïncidence pour un homme de lettres, l'aspect général de la ville n'avait rien de provincial (8) alors pourtant que la plupart des rues étaient encore plantées d'arbres (9). D'autre part l'immeuble que Cooper habitait depuis près de deux ans, au numéro 345 de Greenwich Street — dans les beaux quartiers de l'époque — avait le double avantage d'être beaucoup plus central que la maison louée d'abord dans Broadway, au-delà de Prince Street, et en bien meilleur état que le numéro 3 de Beach Street, occupé de mai 1823 à mai 1824 (10). Aussi Cooper se plaisait-il à y recevoir de nombreux invités, des poètes comme Bryant et Halleck, des peintres comme Dunlap et Cole, des savants tels que le naturaliste De Kay, et de nombreux officiers de la marine et de l'armée — à commencer bien entendu par son vieil ami Shubrick (11). Enfin, pour garantir les siens des chaleurs de l'été new-yorkais — et parfois des ravages de la fièvre jaune (12) — Cooper n'avait jamais manqué de trouver à proximité de la ville, et sur les rives du détroit de Long Island — soit à Turtle Bay (1823), soit à Bay-Side près de Flushing (1824), soit à Hallet's Cove (1825) — de pittoresques habitations où ses goûts campagnards et maritimes trouvaient également leur compte (13).

Pendant la saison d'hiver les joyeux repas du *Bread and Cheese Lunch*, plus florissant que jamais (14), étaient pour lui

(7) Cf. *Notions*, lettre 10, mil. : « Although many, not only of the best informed, but of the best bred of the Americans, are merchants... »

(8) *Ibid.* Lettre 8, mil. : « Cadwallader tells me that, with perhaps the exception of New Orleans, it is the only city in the Union that has not the air of a provincial town. »

(9) *Ibid.*, *ibid.*, fin : « ... there is scarce a street in the place which is not more or less lined with trees. »

(10) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.* pp. 48, 50, 53, 54).

(11) *Ibid.*, pp. 49 et 56-57.

(12) *Ibid.*, p. 51. Voir aussi ce que Cooper dit de ces épidémies dans *Notions*, vol. 1, lettre 8, déb.

(13) Cf. S. F. C. *Ibid.*, pp. 51, 55 et 57.

(14) *Ibid.*, p. 56. Nous ne nous risquons pas à donner une liste des

une diversion toujours appréciée, tandis que les articles qu'il publiait dans le *New York Patriot* du colonel Gardner (15), et parfois dans le *New York American* de Charles King (16), constituaient un excellent dérivatif à ses travaux de romancier.

Bref, en 1826, Cooper aurait pu être cité en exemple, en tant qu'écrivain parfaitement adapté à son milieu dans une grande ville commerçante, et ce n'est pas dans un accès de mécontentement qu'il faut chercher l'explication de son départ pour l'Europe avant l'achèvement de la *Prairie*.

Par ailleurs de graves soucis pécuniaires auraient dû, semble-t-il, le retenir en Amérique jusqu'à cet achèvement. Depuis la mort en 1819 de son dernier frère William (17), il était devenu l'administrateur de la succession paternelle (18), succession difficile parce qu'elle consistait, pour un bonne part, en hypothèques sur les terres vendues à crédit par le juge Cooper, et parce qu'elle était elle-même grevée de dettes. Or la disparition rapide des frères aînés de Cooper, administrateurs successifs et pas toujours très qualifiés du patrimoine commun, avait été cause d'une gestion, dans l'ensemble

---

membres du *Lunch* à cette époque car on ignore la plupart des dates d'admission.

(15) *Ibid.*, p. 51. Voir aussi ce que HAMMOND (*op. cit.* D., vol. 2, pp. 130-32) dit de la fondation de ce journal en 1823: « The object of this paper was not apparently to support any individual of the several presidential candidates, but to oppose the election of Mr. Crawford... I have reason to believe that Mr. Calhoun's influence was exerted in getting up its publication... The democratic opponents of Mr. Crawford... assumed to themselves the name of the PEOPLE'S PARTY... »

(16) Cf. PHILLIPS, p. 114 et SPILLER, pp. 80-81.

On notera qu'en janvier 1841 Cooper déclare, dans une lettre à un éditeur, qu'il n'a jamais été rétribué pour aucun article. (Cf. *Corresp.*, p. 437).

Pour l'orthographe de *Gardner*, nous suivons celle que Cooper emploie dans sa *Lettre à ses Compatriotes*, p. 6:

« For a short time, I was a voluntary contributor of a periodical, that was edited by an old messmate, (Col. Gardner, the present Deputy Postmaster-General)... »

(17) Cf. BOYNTON, p. 71.

(18) *Ibid.*, *ibid.*, et LOUNSBURY, p. 64.

déplorable, de ce patrimoine si important à l'origine (19). Aussi, en 1826, pour employer les termes malheureusement un peu ambigus de S. F. C. dans son anthologie : « L'espoir de recueillir un jour un riche héritage avait disparu. Cooper était pauvre. Il y avait des dettes à payer — dettes qui n'étaient aucunement imputables à une prodigalité quelconque de sa part, mais aux fautes de certains pour qui il avait assumé des responsabilités. » (20).

Comme S. F. C. ajoute — *passim* — que le paiement de ces dettes était alors le principal souci du romancier ; qu'il comptait, pour se libérer, sur le produit de son nouvel ouvrage ; et que, pour le terminer rapidement — malgré le mauvais état de santé résultant des suites de son insolation (21) — il avait, pour la première et la dernière fois de son existence, pris du café comme stimulant chaque fois qu'il se remettait à la tâche (22) ; on voit que nous n'exagérons pas en disant que le départ de Cooper, en juin 1826, ne s'explique guère à première vue.

Pour l'expliquer de façon à peu près satisfaisante, il faut avoir recours à d'autres déclarations, émanant soit de S. F. C.

(19) Déclarations de Mr. Cooper à Fynmere, en 1925. Voir aussi LOUNSBURY, p. 64 et BOYNTON, p. 70.

(20) *Pages*, p. 147.

(21) *Vide supra*, p. 554, note 19.

(22) Cf. pp. 147-48. Ajoutons, à ce sujet, que Mr. Cooper nous a écrit qu'il n'avait jamais entendu parler de l'habitude de mâcher des boules de gomme qu'un hebdomadaire de Washington D. C. prête à son grand-père.

Voir *The Pathfinder*, numéro du 1<sup>er</sup> octobre 1927, p. 12 : « *Eccentricities of Authors...* Like many Americans today who cannot work whitout chewing gum, James Fenimore Cooper could not write unless he was chewing gum-drops. He ate large quantities of these as he evolved his great novels. »

Voici d'ailleurs la réponse de Mr. Cooper (11 septembre 1931) : « I never heard about Cooper's chewing gum-drops, or anything else, and doubt if it is true. In fact, were there gum-drops in those days? He did not use tobacco, and was punctilious in his manners. »



dans ses *Family Memories*, soit de Cooper lui-même, soit de ses éditeurs.

Il faut savoir d'abord qu'un voyage en Europe avait été envisagé dès l'installation de Cooper à New-York en 1822 (23), et que l'idée s'en était précisée en 1823 lorsqu'un incendie — dû probablement à la malveillance — avait détruit la maison inachevée de *Fenimore*, et amené Cooper à marquer son renoncement à des projets longtemps caressés par la vente du domaine tout entier (24). A cette date Mrs. Cooper était encore assez effrayée par la perspective d'un long séjour à l'étranger, séjour qui n'était guère dans les habitudes des familles américaines de l'époque ; mais Cooper entendait bien ne pas se séparer des siens (25), et, dès l'année suivante, il avait convaincu tout son monde, et toute la maisonnée commençait à se préparer au départ en se mettant au français. Cooper et sa fille aînée Susan allaient, trois fois par semaine, prendre des leçons chez un réfugié de Saint Domingue, dont la méthode avait au moins le mérite de l'originalité : défense absolue d'apprendre des verbes par cœur, pas de leçons à étudier, instruction donnée par écrit, et en utilisant le raisonnement au maximum (26). Les trois filles cadettes, de leur côté, suivaient comme externes les cours d'une école française (27), et, après les vacances d'été, une gouvernante française, Madame de Bruges, prenait la place de la gouvernante anglaise, Miss Mellish (28) — en attendant d'être remplacée à son tour par une Madame de Jordanis (29). Un moment même Susan et son cousin William — que Cooper s'était fait un devoir de recueillir — prirent des leçons d'espagnol, moins peut-être, il est vrai, en vue d'un séjour en Espagne, que parce que Cooper croyait au développement des relations avec les

---

(23) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.*, p. 48).

(24) *Ibid.*, p. 52.

(25) *Ibid.*, *ibid.*

(26) *Ibid.*, pp. 54-55.

(27) *Ibid.*, p. 55.

(28) *Ibid.*, pp. 55-56.

(29) *Ibid.*, p. 58.

pays de l'Amérique espagnole et destinait son neveu à une carrière commerciale (30).

A la fin de 1825 — ou tout au début de 1826, car les Mémoires de S. F. C. manquent de précision sur ce point — il était, paraît-il, décidé que le départ aurait lieu à la belle saison (31), et, dans une lettre écrite vers le milieu de février 1826, Cooper lu-même donnait à son éditeur anglais, Miller, les précisions suivantes : « J'ai l'intention de m'embarquer ici en juin, soit pour la France, soit pour l'Italie, car ma décision à ce sujet n'est pas encore prise. Comme je serai accompagné de Mrs. Cooper et de mes enfants, mon intention est de rester en Europe un an ou deux. Je pars pour des raisons de santé, et pour permettre à mes enfants d'apprendre le français et l'italien. Il se peut aussi que je compte trouver quelque plaisir caché au fond de la coupe... » (32).

En d'autres termes, Cooper s'apprêtait, non pas à s'éloigner d'une ville dont le séjour commençait à lui peser, mais à mettre à exécution un projet contemporain de son installation à New-York, et qui pouvait maintenant favoriser le rétablissement de sa santé ébranlée, l'achèvement de l'éducation soignée qu'il voulait donner à ses enfants, et lui procurer des satisfactions intellectuelles et artistiques dont il n'avait eu qu'un simple avant-goût au cours de sa croisière à bord du *Sterling*. Peut-être aussi espérait-il déjà que son séjour en Europe lui permettrait de conclure, avec les éditeurs d'outre-atlantique, des contrats réellement avantageux (33), et qu'il pourrait, selon la

(30) *Ibid.*, pp. 52 et 56. Emmené en Europe comme secrétaire de son oncle, William mourut à 22 ans, en 1831. (Cf. *Corresp.*, pp. 247 et 249).

(31) *Ibid.*, p. 58.

(32) *Corresp.*, p. 96.

(33) Voir plus loin dans la même lettre : « Perhaps I may be able to secure a right in England for the next book. »

Voir aussi SPILLER, p. 105 : « Washington Irving on the plan of dividing profits with his publisher, had netted over a thousand pounds in the English sales of each of his most recent works, *Bracebridge Hall* and *Tales of a Traveller*, whereas Cooper's first two novels had been published in England without any return whatever to their author. »

formule de Mrs. Cooper en 1828 : « vivre en Europe et y donner à ses enfants une éducation de premier ordre, avec ses seuls droits d'auteur européens, et mettre de côté ses droits d'auteur américains pour s'assurer une certaine aisance à son retour (34). »

Dans ces conditions, on en vient à supposer que Cooper dut tenter l'impossible pour ne pas décommander le départ — ce qui aurait retardé le voyage d'un an entier s'il avait fallu attendre le retour de la belle saison — et qu'il dut, pour se libérer au point de vue pécuniaire, essayer de monnayer sa popularité — en obtenant, par exemple, que ses éditeurs lui achetent la *Prairie* bien avant l'achèvement du manuscrit.

Comment résoudre autrement, en effet, les contradictions de S. F. C. qui, après nous avoir dit dans son anthologie que son père se surmenait pour terminer la *Prairie* — afin de payer ses dettes avant son départ — ajoute, quelques lignes plus loin, qu'il partit pour l'Europe complètement libéré, et avec de quoi couvrir ses propres dépenses pendant un an ? (35)

Nous pourrions, sans doute, récuser le témoignage de S. F. C. en alléguant que son père, dans les révélations motivées par la Controverse Effingham, fait coïncider le paiement de ses dettes — et sa période de surmenage — non pas avec le début de 1826, mais avec son séjour en Europe : « Alors que j'étais diffamé, jaloué et calomnié par mes compatriotes, qui s'imaginaient que je vivais à l'étranger pour les éviter et pour bénéficier des faveurs des princes et des nobles, j'étais en train de peiner jour et nuit, malgré un état de santé si précaire que j'en

[34] Voir, dans le volume inédit de la *Correspondance*, une lettre que Mrs. Cooper écrivait de Londres à ses sœurs, à l'époque du voyage que le romancier fit en Angleterre pour s'occuper de la publication des *Notions*, c'est-à-dire en 1828. (La lettre est simplement datée: May 1st London. St. James Place 33-St. James Street).

[35] Cf. *Pages*, p. 148: « In the summer of 1826, having honorably discharged the debts alluded to, he sailed for Europe, carrying his wife and children with him, and provided with the means of support for one year in advance. »

vins presque à côtoyer la tombe, et entouré d'une famille née dans l'abondance et peu accoutumée aux privations, et tout cela pour payer des dettes qui n'avaient pas été contractées en ma faveur et qui, non seulement furent payées grâce au produit de ma plume, mais encore payées jusqu'au dernier centime, et dans bien des cas avec usure (36). »

Néanmoins, les précisions que H. W. Boynton apporte sur les négociations que Cooper engagea avec Carey et Lea, au printemps de 1826, confirment suffisamment notre hypothèse pour que nous nous y tenions jusqu'à plus ample informé. Mr. Boynton, il est vrai, ne nous dit pas quelle fut la conclusion exacte de ces négociations, mais il cite des fragments de lettres prouvant que Cooper offrit la *Prairie* pour cinq mille dollars — avec engagement de livrer l'ouvrage imprimé au mois d'août — et qu'il offrit également de céder à ses éditeurs tous ses droits sur ses romans antérieurs. Carey & Lea, sans sauter sur cette offre, se déclarèrent, paraît-il, prêts à l'accepter avec quelques réserves (37). Bref tout porte à croire que c'est par une entente avec Carey et Lea que Cooper réussit à se dépêtrer — momentanément tout au moins — de ses embarras financiers, et à se ménager la possibilité de partir pour l'Europe sans avoir terminé le manuscrit de la *Prairie*.

La question pécuniaire ainsi réglée provisoirement, Cooper avait à se préoccuper de la solution d'une autre question qui lui tenait à cœur. Pour garantir aux siens une protection aussi efficace que possible en cas de troubles en Europe, pour souligner son loyalisme vis-à-vis du gouvernement républicain de son pays, et sans doute aussi pour s'assurer un revenu ne dépendant pas des modes littéraires, il avait, lors de son voyage à Washington, sollicité un poste de consul en Méditerranée (38).

Naturellement De Witt Clinton — triomphalement élu gou-

---

(36) Cf. *Brother Jonathan*, 9 avril 1842, p. 414.

(37) Cf. BOYNTON, pp. 139-41.

(38) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.*, p. 59). Quant à notre hypothèse relative aux revenus que Cooper pouvait escompter, elle sem-



verneur de New-York en 1824 (39) — avait muni son ancien aide-de-camp, devenu célèbre comme romancier, d'une chaude lettre de recommandation pour Henry Clay, alors « Secretary

ble, il est vrai, démentie à plusieurs reprises par les déclarations de Cooper lui-même.

Cf. *A Letter to His Countrymen* (1834) pp. 43-44: « Since my return home, applications have been made to me to know the amount of the salary and of the emoluments of the consulate of Lyons, of which I was certainly the incumbent for a year or two... Mr. Clay... very kindly acceded to my request of making me a consul, with a view that, while travelling, I might not have the air of expatriating myself. Lyons was chosen simply because there was nothing to do. This office cost me just one hundred dollars in outfit, and returned to me just nothing. »

Voir aussi une note figurant au début de la dernière lettre de *France* (1837): « The consulate of the writer was given to him solely to avoid the appearance of going over to the enemy, during his residence abroad. The situation conferred neither honour nor profit, there being no salary, and, in his case, not fees enough to meet the expense of the office opened by a deputy. »

Mais la lettre par laquelle Cooper faisait part de ses projets au gouverneur Clinton — lettre retrouvée et publiée par J. G. WILSON dans *The Independent* du 31 janvier 1901 — montre qu'au début de mars 1826, tout au moins, la question pécuniaire n'était pas sans importance aux yeux de l'aspirant consul: « New York, March 9th, 1826 — Sir: I trust entirely to your indulgence to excuse the liberty I am about to take by trespassing on your time at a moment of so much business. I am exceedingly anxious to go abroad with my family, for three or four years, and am induced both by prudence and feeling, to wish to do so, in some situation connected with the Government. My views are far from being very exalted, however, on this subject. I should prefer being on the waters of the Mediterranean, or near them, and would be exceedingly happy to find myself invested with any consulate that would yield me a moderate sum. I confess I know of no particular situation, and after waiting several years with the same desire, I do not find myself more likely to obtain the requisite information in time to apply. It is under these embarrassments that I presume now to address you... »

(N. B. — Il est regrettable que cette lettre soit datée du 9 mars, alors que la réponse du gouverneur, publiée dans la *Correspondance*, p. 98, est datée du 4. Peut-être faut-il lire 14, au lieu de 4, puisque le gouverneur s'excuse d'avoir tardé à répondre).

(39) Voir *Notions*, vol. 1, lettre 15, déb. sur cette revanche de l'homme du Canal du Lac Erié.

of State » (40) et celui-ci était allé jusqu'à offrir à Cooper le poste de ministre des Etats-Unis auprès de la cour de Suède (41). Cooper avait décliné cet honneur (42), mais il n'avait pas encore réussi à obtenir un consulat. Aussi, le 3 mai 1826, écrivait-il à Clay (43) pour lui dire que le poste de consul à Lyon lui conviendrait, malgré son caractère un peu « mercantile » — ce qui semblerait indiquer qu'il n'envisageait pas alors la désignation d'un suppléant (44) — et peut-être pour faire comprendre en haut lieu que le temps pressait, puisqu'il indiquait qu'il comptait s'embarquer le 1<sup>er</sup> juin pour la France, via Londres (45). Cette lettre eut l'heur d'être prise en considération, puisque le 26 mai Clay envoyait la nomination demandée, nomination datée du 10 mai et adressée à *James Fenimore-Cooper Esq.* — et non plus à James Cooper tout court (46) — en vertu d'une décision du Parlement de l'Etat de New-York, qui venait de refuser au romancier l'autorisation de prendre le nom de sa mère, mais qui

(40) Cf. *Corresp.*, pp. 97-98. On sait que le *Secretary of State* est chargé des affaires étrangères.

(41) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.*, p. 59).

(42) La raison donnée par S. F. C. (*ibid.*, p. 59) est quelque peu ambiguë : « While he was in Washington Mr. Clay offered him the position of Minister to Sweden, but he did not wish to be tied to a diplomatic life. He preferred a Consulship... »

Si l'on admet, en effet, que Cooper envisageait la possibilité d'exercer effectivement les fonctions de consul, on ne voit guère pourquoi « les obligations de la vie diplomatique » l'auraient rebuté.

Peut-être était-ce la situation géographique du poste qui lui était offert qui déplaisait surtout à Cooper.

(43) Lettre inédite découverte par R. E. Spiller dans les archives du *State Department* (Ministère des Affaires Etrangères). Cf. SPILLER, p. 101.

(44) Nous avons vu, à Fynmere, des papiers concernant la désignation par Cooper de *François Achille Bousquet* comme suppléant. Cette désignation est datée : Paris, 31 octobre 1826, alors que Cooper était en Europe depuis le début de juillet.

(45) « I shall sail for London on the first of June. My stay in England will not exceed ten days, after which I shall proceed direct to Paris. »

(46) Cf. *Corresp.*, p. 99.

avait décidé en revanche de lui permettre d'accoler ce nom à son patronyme (47).

A cette date (26 mai) tous les préparatifs de départ étaient, bien entendu, à peu près terminés. La maison de Greenwich Street avait été évacuée dès la fin du mois d'avril — la coutume new-yorkaise faisant partir les baux du 1<sup>er</sup> mai (48) — et la plus grande partie de l'ameublement avait été envoyée à la salle des ventes (49). Mrs. Cooper devait être de retour de Heathcote Hill où, avec ses quatre filles et le petit Paul — deux ans (50) — qui avait comblé le vide creusé en 1823 par la mort du gentil petit Fenimore (51), elle était allée passer la presque

(47) *Vide supra*, pp. 18 et 233. Voici en outre les précisions que Mr. Cooper a bien voulu nous envoyer, le 1<sup>er</sup> juin 1932, à propos du passage suivant de l'ouvrage de Miss PHILLIPS (p. 3):

« ... in 1826 James Cooper applied to the legislature for his change of name to James Cooper *Fenimore*. This request was not granted, but the change to « James Fenimore Cooper » was made. Cooper's comment on this outcome is a graphic record and « suggests », says an authority, that « the legislature would do well to assume that a petitioner, in such a case, knew better than they did what he wanted. »

« *Miss Phillips' Quotation*: There is a letter in existence which I have seen, and of which I had a copy, written by Fenimore Cooper to a friend, containing the quotation Miss Phillips makes, and soundly berating the Legislature for its disregard of Coopers's petition. He intended to have his name changed to « James Cooper Fenimore ». I do not know that his father ever objected to him promise to make the change. All of his elder brothers declined to do it. He finally agreed, at the urgent request of his mother, to make the change; but was unable to carry it out until he did, on account of the difficulties involving a settlement of his father's estate. »

(48) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.* p. 54) et Cooper lui-même (*France*, lettre 1, déb.).

(49) Cf. *France*, *ibid.*

(50) Il était né le 3 février 1824, dans la maison de Beach Street. (Cf. S. F. C. *Family Memories*, *Corresp.* p. 53 et PHILLIPS, p. 100).

(51) Fenimore était né à Angevine en septembre 1821 (Cf. S. F. C. *ibid.*, p. 47 et LOUNSBURY p. 15). Il était mort le 5 août 1823 (Cf. LOUNSBURY p. 47) d'une fièvre de dentition (Cf. S. F. C. *ibid.*, p. 51) et dans la maison de Beach Street.

On notera que l'année 1823 n'avait pas été favorable aux « *Fenimore* » puisque la maison et l'enfant qui portaient ce nom avaient disparu presque en même temps.

totalité du mois de mai auprès de son père et de ses sœurs (52). Il ne restait plus à Cooper qu'à prendre officiellement congé de ses amis du *Bread and Cheese Club*, qui avaient eu la délicate attention de rendre un hommage public à son génie en offrant en son honneur un banquet (53), banquet d'adieux dont l'éclat allait être rehaussé par la présence de personnalités comme le gouverneur Clinton, l'évêque Hobart, le commodore Chauncey et le général Scott.

Ce banquet eut lieu au City Hotel, le lundi 29 mai, à cinq heures du soir, et il suffit de lire le discours de Charles King (54) et les principaux toasts (55) pour se rendre compte de la place que Cooper avait prise, non seulement dans l'esprit, mais encore dans le cœur de ses compatriotes. Quant à sa réponse, elle fut à la fois exempte de fausse modestie et pleine de promesses pour l'avenir. Cooper commença, en effet, par se déclarer extrêmement fier d'avoir fondé un club si brillant et si prospère, et termina son allocution en promettant, non seulement d'écrire des romans jusqu'à ce que le public finisse par en être las, mais encore de racheter les libertés qu'il avait prises avec la vérité historique en écrivant la brève mais glorieuse histoire de ces marins américains parmi lesquels il avait passé quelques-unes des plus heureuses années de sa vie (56).

Trois jours après, à la nuit tombante, sur la dunette du paquebot *Hudson* abandonnée par les autres passagers, le futur historien de la marine des Etats-Unis se retrouvait dans son élément, tandis que le navire, poussé par une bonne brise, fen-

(52) Cf. S. F. C. *Family Memories* (*Corresp.* pp. 58-59). Ceci n'est pas inconciliable avec la déclaration de Cooper dans *France* (lettre 1, déb.): « ... the town house had been given up on the first of May, since which time we had resided at a hotel. »

(53) Dans *Homes of American Authors*, H. T. TUCKERMAN dit (p. 197) que ce banquet fut probablement « the first tribute of the kind... ever paid on this side of the Atlantic to literary eminence. »

(54) Cité par SPILLER, pp. 92-94.

(55) Cités dans *Niles' Weekly Register* (10 juin 1826, p. 265). Voir thèse complémentaire, Part I, fin.

(56) Cf. SPILLER, pp. 95-96.



daît les longues lames de l'Atlantique, et que les hauteurs de Navesink sombraient à l'horizon (57).

Un grand pas venait d'être franchi. C'était une nouvelle grande période de la vie de Cooper qui commençait maintenant.

A tout prendre, l'homme qui voguait ainsi vers l'Angleterre n'était pas seulement digne des discours d'adieux du City Hotel, et même de l'honneur qu'on lui avait fait en lui proposant de représenter le gouvernement de son pays auprès d'une puissance européenne ; il était vraiment digne d'être considéré comme le plus qualifié des ambassadeurs littéraires de l'Amérique auprès de l'Ancien Monde.

En tant qu'homme — et au physique comme au moral — il était sans aucun doute un fort beau spécimen de l'Américain de son temps.

Dans la force de l'âge — il allait avoir trente-sept ans — robuste et bien découplé, plein d'allant et de jovialité, nous pouvons nous le figurer tel que nous le représente le portrait peint par Jarvis en 1822 (58) — en tenant compte toutefois du fait que les suites de son insolation avaient provoqué un certain amaigrissement, amaigrissement qui rendait sa physionomie plus américaine encore et qui, pour cette raison, allait être quelque peu exagéré par les artistes français (59).

Au moral, il était incontestablement parvenu à une véritable maturité d'esprit.

C'était d'abord parce que les circonstances et les hasards de la vie lui avaient fait connaître son pays sous ses principaux aspects, et l'avaient fait passer par les milieux les plus divers.

(57) Cf. *France*, lettre, 1, mil.

(58) Voir frontispice. C'est par erreur, nous a écrit Mr. Cooper, que ce portrait est daté 1826 par H. W. BOYNTON.

(59) Voir notamment son buste par David d'Angers (PHILLIPS p. 145 et BOYNTON p. 178) et le portrait-gravure de Johannot (SPILLER p. 106 et *Galerie des Contemporains illustres*, vol. 8).

En fait de taille, Cooper avait 1 m. 77 environ (5 ft. 10), ce qui le faisait considérer en France comme un homme grand.

Cf. *France*, lettre 14, fin.

« La frontière », il avait pu l'observer pendant un bon quart de son existence dans les forêts de l'Otsego et de l'Ontario. Les petites villes anciennes, encore marquées du cachet que leur avaient imprimé la race ou la religion de leurs fondateurs, il les connaissait pour avoir habité Albany — la hollandaise — et la puritaine New Haven. Quant à la métropole, il y avait séjourné à plusieurs reprises, et il venait d'y demeurer pendant quatre ans. En fait de milieux, il avait connu, au cours de son éducation, l'atmosphère à la fois aristocratique et démocratique d'Otsego Hall, au temps de sa rude splendeur ; l'atmosphère cultivée, classique, mais étroitement britannique du foyer du Révérend Ellison à Albany ; et enfin l'atmosphère à la fois brutale et puritaine de Yale College dans les premières années du siècle. Et quand il s'était agi pour lui de choisir une carrière, il avait successivement — et parfois simultanément — mené la vie des matelots du commerce, celle des *midshipmen* de la marine de guerre, celle des *gentlemen farmers* des comtés de Westchester ou d'Otsego, celle des petits armateurs baleiniers, et enfin celle des hommes de lettres de New-York.

Par ailleurs il avait éprouvé, tour à tour, à peu près toutes les grandes joies et toutes les grandes douleurs de l'existence humaine. Benjamin de sa famille, et particulièrement choyé par ses parents et par la sœur qui s'était chargée de sa première éducation, il avait vu cette sœur et son père mourir de mort violente, puis tous ses frères et sa mère disparaître dans l'espace d'une demi-douzaine d'années (60).

Il avait fait un mariage d'amour, et il avait senti la fibre paternelle vibrer puissamment dans son cœur. Mais, par deux fois, la mort était venue lui arracher deux jeunes enfants auxquels il avait eu le temps de s'attacher.

Il avait toujours pu être fier de sa belle vigueur physique, mais il était en train de se rendre compte que les santés les plus robustes ne sont à toute épreuve que pour un temps limité,

---

(60) Entre 1813 et 1819.

et il était parvenu à cet âge où le prodigue commence à devenir avare de ses forces.

Elevé dans l'opulence, il venait de connaître les embarras d'argent, ainsi que l'amertume que provoque le surmenage intellectuel lorsqu'il est conditionné par le souci de se libérer d'une dette discutable.

Enfin, après avoir éprouvé les doutes et même les angoisses du débutant en littérature, il avait savouré l'exaltation du succès populaire, et digéré par contre avec une lenteur bien compréhensible, les réserves, les pointes, et le ton protecteur de certains critiques, plus soucieux, semblait-il, de soigner leur réputation que d'encourager son jeune talent.

La maturité d'esprit ainsi acquise se manifestait, chez Cooper, par l'alliance d'idées, vraiment larges pour son époque, avec des principes si complètement assimilés qu'ils influençaient sa conduite à un degré franchement exceptionnel. Chrétien convaincu — si convaincu et si sincère qu'il n'avait pas encore osé se présenter à la table de communion (61) — épiscopalien pratiquant et même agissant, il n'avait rien du dévot ni du sectaire. Son hostilité contre les puritains — dont il reconnaissait d'ailleurs les mérites et les vertus — venait en partie du *sectarisme* avec lequel ils avaient persécuté les coreligionnaires de ses ancêtres quakers (62), tandis que l'impression durable que lui avait laissée la poésie du culte catholique espagnol témoignait éloquemment de son manque de préjugés.

Dans son foyer, il était très attaché au principe de l'autorité du chef de famille, mais, aussi bon père que bon mari, il avait à la fois assez de raison et assez de cœur pour ne pas confondre autorité avec entêtement égoïste, et pour s'efforcer, avant toute chose, d'assurer le bonheur des siens.

En politique, la largeur d'esprit qu'il avait acquise en per-

---

(61) Il ne devait devenir un « communicant » que six mois environ avant sa mort. Cf. LOUNSBURY p. 266.

(62) Cf. *Notions*, vol. 2, lettre 14, mil.

gant à jour les sophismes qu'on lui avait appris à considérer comme des vérités premières — ainsi que l'importance qu'il attribuait aux principes — l'avaient empêché de devenir un homme de parti, au sens étroit du terme, mais il avait des convictions fermes et qui lui faisaient vraiment honneur. Patriote ardent, mais exempt de chauvinisme, il était aussi fier de la constitution républicaine et démocratique de son pays que du brillant avenir économique qui lui était réservé. Marin et homme de lettres, il sentait profondément la double nécessité d'assurer, sur toutes les mers et en toutes circonstances, la protection effective des nombreux navires de commerce battant pavillon américain (63), et de conquérir, à l'intérieur, cette indépendance littéraire et artistique qui serait le couronnement de l'œuvre d'émancipation commencée en 1776. Fils de pionnier, et agriculteur à ses heures, il était persuadé de l'utilité d'une élite terrienne — c'est-à-dire d'une classe de *gentlemen farmers* dignes de ce nom — dans un grand pays agricole comme l'Amérique, mais sans renier pour autant, ni en théorie ni en pratique, ses convictions démocratiques, vraiment avancées pour son époque. Si l'on ajoute à cela que Cooper était un idéaliste remarquablement exempt de naïveté ; qu'il était trop averti, par éducation et même par expérience, de la situation exacte de l'Europe pour espérer y voir introduire sans transition les institutions américaines ; qu'il s'était accoutumé, depuis ses discussions de jeunesse avec William Jay, à peser les mérites des diverses formes de gouvernement ; qu'il suivait de très près la politique européenne comme l'élite new-yorkaise de son temps ; on conviendra qu'il était, non seulement qualifié pour donner aux Européens une haute idée du *civis americanus*, mais encore pour profiter au maximum — pour lui-même et pour le pays qu'il représentait — du séjour qu'il allait faire dans l'Ancien Monde.

En tant qu'écrivain, Cooper était certainement le représen-

---

(63) Cf. *Notions*, vol. 1, lettre 13, fin.



tant le plus complet et le plus typique du génie américain. Il avait à son actif quatre chefs-d'œuvre de renommée mondiale, sur les quatre « matières » les plus caractéristiques de l'Amérique des dix-septième et dix-huitième siècles — les peaux-rouges, les pionniers, la révolution et la mer — et si, de crainte de l'indisposer, mieux valait ne pas lui rappeler son « surnom » de Scott américain, on ne pouvait s'empêcher de constater, comme Charles King l'avait fait dans son discours du City Hotel, qu'il avait, avec presque autant d'éclat que Walter Scott, attiré sur son pays l'attention du monde civilisé.

D'autre part, ses qualités dominantes étaient celles que l'on s'attendait à trouver chez le romancier d'un pays jeune : la fécondité dans l'invention, la verve dans le récit, des effets puissants obtenus par des moyens simples, de grands caractères frustes, de vastes paysages aux lignes pures, un certain réalisme de primitif dans la description des intérieurs et des personnages, enfin une poésie naturelle, jaillissant spontanément du grandiose spectacle de la forêt vierge, des lacs ou de l'océan, ou montant d'elle-même aux lèvres d'un Harvey Birch, d'un Bas-de-Cuir ou d'un Long Tom, ces humbles au grand cœur.

Il n'était pas jusqu'aux défauts de Cooper qui ne fussent, en général, caractéristiques de son pays, et par suite à demi-excuses d'avance par les lecteurs européens. Ces défauts n'étaient-ils pas, en effet, à peu près exclusivement « formels », et dus en grande partie à cette hâte avec laquelle tant de choses s'édifiaient dans le Nouveau Monde ? En l'absence d'éditions soigneusement revues et corrigées par l'auteur, on ne pouvait pas, en 1826, se rendre compte que Cooper n'était pas capable d'améliorer très sensiblement son premier jet, et on pouvait espérer que la prolxivité de certaines entrées en matière, les contradictions déparant telle ou telle intrigue, la lourdeur et l'emphase de certains dialogues ou de certains passages didactiques, disparaîtraient intégralement dans les éditions définitives. Et, même si l'on restait sceptique sur la possibilité de voir Cooper se débarrasser entièrement de sa phraséologie ampou-

lée — bien qu'il eût prouvé qu'il savait, à l'occasion, l'employer dans un but comique — on pouvait, à la rigueur, la considérer comme une manifestation intéressante d'un curieux travers des Américains de cette époque.

En un mot l'Europe était prête à faire à ce Bas-de-Cuir de la littérature une réception dont sa patrie n'aurait qu'à se louer.

Et cependant, s'il n'avait consulté que le souci de sa tranquillité personnelle et le soin de sa réputation auprès de ses contemporains, cet ambassadeur littéraire, si qualifié à tant de points de vue, aurait mieux fait de ne pas quitter l'Amérique, ou tout au moins de ne pas s'attarder en Europe.

Sans doute Cooper allait beaucoup apprendre dans le Vieux Monde, au cours de ses séjours et de ses voyages en Angleterre, en France, en Suisse, en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas, et à une époque où les gouvernements et les institutions politiques et sociales issus de la tourmente napoléonienne allaient, sous ses yeux, subir la grande secousse de 1830. Ses contacts, à Londres, avec les leaders du parti Whig, et l'amitié paternelle que La Fayette allait lui témoigner, devaient, en lui révélant les dessous de la politique européenne, achever de lui donner cette connaissance approfondie des problèmes de son temps qui fait la valeur de tant de pages de ses romans à thèse, de ses *Gleanings in Europe*, de ses *Notions of the Americans* et de son *American Democrat*. Il allait également — surtout à Paris, dans l'entourage de La Fayette et dans le cercle de la princesse Galitzin — goûter le charme d'une vie de société lui convenant à la fois par le ton intellectuel et la simplicité qui y régnaient.

Mais sa respectueuse affection pour La Fayette — qu'il avait approché au cours de la visite triomphale que le compagnon de Washington avait faite aux Etats-Unis en 1824-25 (64)

---

(64) Voir l'accueil que La Fayette fit à Cooper à son arrivée en France. (Lettre du 24 juillet 1826, *Corresp.* p. 100):

« With much pleasure I hear that Mr. and Mrs. Cooper and their

— et sa haute conception de ses devoirs de citoyen américain, allaient le mêler, contre son gré, à la politique intérieure française, à propos de la controverse sur « les gouvernements à bon marché », ce qui devait amener un premier malentendu avec ses propres compatriotes, et rendre plus délicate encore la reprise de contact après une absence prolongée.

On sait que Jefferson conseillait aux Américains de ne pas s'absenter pendant plus de cinq ans, sous peine de ne plus pouvoir s'adapter aux transformations survenues, en leur absence, dans un pays évoluant aussi rapidement que les Etats-Unis (65). Or Cooper allait dépasser ce délai de plus de deux ans, et, par un hasard malencontreux, ces sept années devaient

family were expected last night in Paris... altho' Mr. Cooper was one of the first New York friends I had the gratification to take by the hand, [I] have much regretted not to have more opportunities to enjoy his company. I beg leave to solicit (sic) a compensation in his kind visit... »

(N. B. — L'éditeur semblant s'être mépris sur les majuscules employées par La Fayette, nous avons pris la liberté de supprimer celles qui nous paraissaient déplacées sous la plume d'un Français: *Hear, Had, Hand, Have* &c. et de rétablir le P majuscule de Paris).

Voir aussi l'impression de « chose vue » que donnent souvent les descriptions du voyage de La Fayette que l'on trouve dans les *Notions*.

D'autre part R. E. SPILLER fait remarquer (p. 88) que Cooper dut avoir l'occasion de causer avec La Fayette chez son ami Charles King, éditeur du *New York American*, dont la femme avait connu la famille La Fayette en France.

Enfin nous connaissons, grâce au Dr. FRANCIS, le rôle de premier plan joué par Cooper dans l'organisation du fameux *Castle Garden Ball*, bal qu'il décrit d'ailleurs pour le *New York American* avant d'aller prendre un repos bien gagné. (Cf. *Memorial*, p. 95 et la description de ce même bal dans *Notions*, vol. I, lettre II).

(65) On notera d'ailleurs que Cooper n'était pas entièrement de l'avis de Jefferson, puisqu'il s'exprime comme suit dans la préface de la seconde partie de *Switzerland*: « Jefferson has somewhere said, that no American ought to be more than five years, at a time, out of his own country, lest he get *behind* it. This may be true, as to its *facts*; but the author is convinced that there is more danger of his getting *before* it, as to *opinion*, »

être caractérisées par des transformations particulièrement rapides.

Au moment où le paquebot *Hudson* s'apprêtait à lever l'ancre en rade de New-York, un passager d'un autre navire — un Anglais — avait hélé Cooper, et un bref dialogue s'était engagé entre eux :

« Combien de temps comptez-vous rester absent ? » avait demandé l'Anglais.

« Cinq ans », avait répondu Cooper.

« Alors, vous ne reviendrez jamais ! » s'était écrié son interlocuteur d'une voix prophétique ; et c'étaient là les dernières paroles que le romancier avait entendues en quittant son pays.

Ces paroles allaient hanter Cooper pendant toute la durée de son séjour en Europe, et c'était avec un véritable soulagement qu'il devait, à son retour, se murmurer à lui-même : « X. a été un faux prophète. Je suis tout de même revenu ! » (66)

Hélas ! il ne devait pas tarder à s'apercevoir que ce retour était presque une arrivée, tant l'Amérique de 1833 ressemblait peu à celle qu'il avait quittée en 1826 ; et l'auteur admiré et respecté de l'*Espion*, du *Pilote* et des *Mohicans* allait devenir, pour une fraction importante de ses concitoyens, *the egregious Mr. Effingham* !

Est-ce à dire que nous devons aujourd'hui, avec la pondération et l'impartialité que nous donne le recul d'un siècle, déplorer le départ de Cooper pour l'Europe en raison des graves conséquences qu'il devait avoir pour lui ? — Sincèrement, nous ne le pensons pas.

D'abord il n'est pas sûr qu'avec son indépendance de pensée, sa belle franchise, et son courage indomptable lorsqu'il s'agissait de défendre un principe, il aurait pu accepter, en détail, au jour le jour, les transformations qu'il ne put accepter en bloc à son retour. Ensuite et surtout, nous comprenons

---

(66) Cf. *France*, lettre 1, déb.



aujourd'hui que Cooper sortit notablement grandi de la lutte — lutte qui d'ailleurs ne devait pas être inutile à son pays.

Le John Bull des toutes dernières années, qui avait appris à la presse américaine à respecter la personne et la vie privée d'un citoyen — même si ce citoyen était en contradiction avec la majorité de ses compatriotes ; ce John Bull qui, en dépit de son physique, avait plus que quiconque contribué à secouer le joug intellectuel que l'Angleterre avait si longtemps fait peser sur son ancienne colonie, et qui, par contre avait critiqué sans se lasser les puériles manifestations d'un américanisme « provincial » et béat ; ce lutteur, qui avait su recevoir les coups les plus déloyaux sans en être aigri — parce qu'il avait élevé la lutte à la hauteur d'une croisade, et parce qu'il avait continué à mériter la tendre affection des siens et la chaude estime de ses amis ; cet homme était sans aucun doute plus grand, sinon plus sympathique, que le jeune auteur, content de lui et des autres, que le *Bread and Cheese Club* avait fêté en 1826.

Même au point de vue littéraire Cooper avait gagné à la lutte, car, si elle avait indiscutablement enlevé de leur intérêt à certains de ses romans, elle ne l'avait pas empêché de terminer, par deux nouveaux chefs-d'œuvre, le cycle des Récits de Bas-de-Cuir (67) ; d'ajouter quatre ouvrages à la série des grands romans maritimes (68) ; de réaliser une fusion harmonieuse du roman à thèse, du roman historique et du roman de mœurs dans *Satanstoe* et dans le *Porte-Chaine* ; de prendre place parmi les historiens marquants de son pays avec son *Histoire Navale des Etats-Unis* ; et de laisser à la postérité tout un corps de « prose critique », qui a récemment permis à R. E. Spiller de faire admettre l'existence d'un nouveau Cooper, « critique de son temps », voyageur et philosophe, auquel des

---

(67) *The Pathfinder* (1840) et *The Deerslayer* (1841).

(68) *Homeward Bound* (1838), *The Two Admirals* (1842), *The Wing-and-Wing* (1842) et *Afloat and Ashore* (1844).

auteurs très modernes comme H. L. Mencken et F. L. Pattee n'ont pas hésité à rendre hommage (69).

Autant dire que la seconde partie de la vie et de l'œuvre de Cooper nous paraît au moins aussi attachante, et en tout cas aussi digne d'intérêt, que celle que nous avons essayé de retracer dans ces pages.

Est-il besoin d'ajouter que ce sera maintenant pour nous *a labour of love* que de la retracer à son tour, dans un second ouvrage, avec le même détail que la première ?

---

(69) Voir l'édition de l'*American Democrat* préfacée par H.L. MENCKEN (New York, Knopf, 1931) et l'article de F. L. PATTEE dans la *Saturday Review of Literature* (15 juin 1929).



# BIBLIOGRAPHIE

---

## A

### ŒUVRES DE COOPER

R. E. SPILLER et P. C. BLACKBURN ayant publié en 1934, à l'usage des spécialistes et des collectionneurs, une bibliographie véritablement monumentale des œuvres de Cooper (1), nous nous bornerons à donner ici, pour guider le lecteur, une liste de ses principales publications dans l'ordre chronologique.

En notre qualité de Français nous indiquerons, bien entendu, le titre complet des traductions françaises, ainsi que la date à laquelle chacune d'elles fut annoncée dans la *Bibliographie de la France*.

La bibliographie de Spiller et Blackburn reproduit aussi fidèlement que possible la graphie de la première page des éditions américaines et anglaises. Nous nous contenterons de reproduire le texte des seuls titres.

Pour chaque ouvrage nous mentionnons d'abord l'édition américaine, puis l'édition anglaise, et enfin la traduction française. Les dates de publication, indiquées entre parenthèses, et au besoin dans des notes spéciales, permettent toutefois de déterminer facilement quelle est la première de ces éditions.

Pour les dates de publication aux Etats-Unis et en Angleterre, nous adoptons, sauf avis contraire, celles qui ont été établies par Spiller et Blackburn. Quant aux erreurs de S. F. C., de Lounsbury, et de Cooper lui-même, sur ces questions de dates, nous les signalons dans les chapitres relatifs à chaque ouvrage.

---

(1) Voir notre compte rendu dans la *Revue Anglo-Américaine* de décembre 1934 (vol. 12, pp. 167-70), compte rendu dans lequel nous précisons comme suit notre situation vis-à-vis de R. E. SPILLER :

« Les règlements concernant les thèses de doctorat nous ont empêché de collaborer avec Mr. Spiller aussi activement qu'il l'aurait désiré, mais nous avons revu avec grand plaisir la partie de son travail relative aux éditions françaises des Œuvres Complètes. » (p. 169).



1. PRECAUTION, A NOVEL. 2 vols. New York. A. T. Goodrich & Co. 1820.  
(10 novembre 1820).  
PRECAUTION, A NOVEL. 3 vols. London. Henry Colburn and Co. 1821.  
(17 février 1821).  
PRÉCAUTION, OU LE CHOIX D'UN MARI. (Traduction Defauconpret).  
Paris. Gosselin. 1825. (*Bibliog. de la France*, 12 mars 1825).
2. THE SPY : A TALE OF THE NEUTRAL GROUND... BY THE AUTHOR OF  
« PRECAUTION. » 2 vols. New York. Wiley and Halstead. 1821.  
(22 décembre 1821).  
THE SPY ; A TALE OF THE NEUTRAL GROUND ; REFERRING TO SOME  
PARTICULAR OCCURRENCES DURING THE AMERICAN WAR : ALSO POUR-  
TRAYING AMERICAN SCENERY AND MANNERS. 3 vols. London. G. and  
W. B. Whittaker. 1822. (28 février 1822).  
L'ESPION, ROMAN NOUVEAU, CONTENANT DES DÉTAILS SUR LA GUERRE DE  
L'AMÉRIQUE, ET DÉCRIVANT LES SITES ET LES MŒURS DE CETTE  
CONTRÉE. 3 vols. (Traduction Defauconpret). Paris. Gosselin.  
1822. (*Bibliog. de la France*, 21 septembre 1822).
3. THE PIONEERS, OR THE SOURCES OF THE SUSQUEHANNA ; A DESCRIPTIVE  
TALE. BY THE AUTHOR OF « PRECAUTION. » 2 vols. New York. Charles  
Wiley. 1823. (1<sup>re</sup> février 1823).  
THE PIONEERS, OR THE SOURCES OF THE SUSQUEHANNA ; A DESCRIPTIVE  
TALE. BY THE AUTHOR OF « THE SPY. » 3 vols. London. John Mur-  
ray. 1823. (26 février 1823).  
LES PIONNIERS, OU LES SOURCES DU SUSQUEHANNAH ; PAR M. COOPER, AMÉ-  
RICAIN. 3 vols. (Traduction Defauconpret) Paris. Gosselin. 1823.  
(*Bibliog. de la France*, 30 août 1823).
4. TALES FOR FIFTEEN ; OR IMAGINATION AND HEART. BY JANE MORGAN. 1 vol.  
New York. C. Wiley. 1823.  
(Pas d'édition anglaise en volume. Pas de traduction française).
5. THE PILOT ; A TALE OF THE SEA. BY THE AUTHOR OF THE PIONEERS, &c.  
&c. 2 vols. New York. Charles Wiley. 1823. (7 janvier 1824).  
THE PILOT ; A TALE OF THE SEA. BY THE AUTHOR OF « THE SPY ; »  
« PIONEERS, » &c. &c. &c. 3 vols. London. John Miller. 1824.  
(5 février 1824).  
LE PILOTE, ROMAN AMÉRICAIN, PAR M. COOPER. 4 vols. (Traduction De-  
faconpret) Paris. Gosselin. 1824. (*Bibliog. de la France*, 10  
avril 1824).
6. LIONEL LINCOLN ; OR, THE LEAGUER OF BOSTON. BY THE AUTHOR OF THE  
PIONEERS, PILOT, &c. 2 vols. New York. Charles Wiley.  
Le premier volume est daté 1825, le second 1824. La date effec-  
tive de publication aux Etats-Unis est le 5 février 1825.

- LIONEL LINCOLN; OR, THE LEAGUER OF BOSTON. BY THE AUTHOR OF THE  
 « SPY, » « PIONEERS, » « PILOT, » &c. &c. &c. 3 vols. London.  
 John Miller. 1825. (Vers le 22 février 1825).
- LÉGENDES DES TREIZE RÉPUBLIQUES, LIONEL LINCOLN, PAR M. COOPER.  
 4 vols. (Traduction Defauconpret) Paris. Gosselin. 1825. (*Bibliog.  
 de la France*, 26 mars 1825).
7. THE LAST OF THE MOHICANS; A NARRATIVE OF 1757. BY THE AUTHOR OF  
 « THE PIONEERS. » 2 vols. Philadelphia. H. C. Carey & I. Lea.  
 1826. (6 février 1826).
- THE LAST OF THE MOHICANS; A NARRATIVE OF 1757. BY THE AUTHOR OF  
 « THE SPY, » « THE PILOT, » « THE PIONEERS, » &c. &c. 3 vols.  
 London. John Miller. 1826. (Compte rendu dans la *Literary  
 Gazette* du 1<sup>er</sup> avril 1826).
- LE DERNIER DES MOHICANS, HISTOIRE DE 1757. PAR M. COOPER. 4 vols.  
 (Traduction Defauconpret). Paris. Gosselin. 1826. (*Bibliog. de  
 la France*, 22 avril 1826).
8. THE PRAIRIE; A TALE. BY THE AUTHOR OF THE « PIONEERS AND THE LAST  
 OF THE MOHICANS. » 2 vols. Philadelphia. Carey, Lea & Carey.  
 1827. (17 mai 1827).
- THE PRAIRIE, A TALE, BY THE AUTHOR OF THE SPY, THE PILOT, &c. &c.  
 3 vols. London. Henry Colburn. 1827. (21 avril 1827).
- LA PRAIRIE, ROMAN AMÉRICAIN. PAR JAMES FENIMORE COOPER. 4 vols.  
 (Traduction Defauconpret) Paris. Gosselin. 1827. (*Bibliog. de  
 la France*, 25 avril 1827).
- N. B. La première édition en anglais fut imprimée à Paris, sous  
 la direction de l'auteur, et publiée par Hector Bossange un peu  
 après l'édition anglaise (*Bibliog. de la France*, 28 avril 1827).
9. THE RED ROVER, A TALE. BY THE AUTHOR OF THE PILOT, &c. &c. Phi-  
 ladelphia. Carey, Lea & Carey. 1828. (9 janvier 1828).
- THE RED ROVER, A TALE. BY THE AUTHOR OF « THE SPY, » « THE PILOT, »  
 « THE PRAIRIE, » &c. 3 vols. London. Henry Colburn. 1827. (30  
 novembre 1827).
- LE CORSAIRE ROUGE, ROMAN AMÉRICAIN. PAR JAMES FENIMORE COOPER.  
 4 vols. (Traduction Defauconpret) Paris. Gosselin. 1827. (*Bibliog.  
 de la France*, 1<sup>er</sup> décembre 1827).
- N. B. La première édition en anglais fut imprimée à Paris, sous  
 la direction de l'auteur, et publiée par Hector Bossange le 27  
 novembre 1828, soit trois jours avant l'édition anglaise et plus  
 d'un mois avant l'édition américaine. (*Bibliog. de la France*, 1<sup>er</sup>  
 décembre 1827). Voir SPILLER & BLACKBURN, p. 52.
10. NOTIONS OF THE AMERICANS: PICKED UP BY A TRAVELLING BACHELOR. 2 vols.  
 Philadelphia. Carey, Lea & Carey. 1828. (14 août 1828).

NOTIONS OF THE AMERICANS: PICKED UP BY A TRAVELLING BACHELOR. 2 vols.  
London. Henry Colburn. 1828. (20 juin 1828).

LETTRES SUR LES MŒURS ET LES INSTITUTIONS DES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE; TRADUITES DE L'ANGLAIS PAR MADEMOISELLE H. PREBLE. 4 vols. Paris. Kilian. 1828. (*Bibliog. de la France*, 9 août 1828, n<sup>os</sup> 4867 et 5306).

11. THE WEPT OF WISH-TON-WISH: A TALE; BY THE AUTHOR OF THE PIONEERS, PRAIRIE, &c. &c. 2 vols. Philadelphia. Carey, Lea & Carey. 1829. (9 novembre 1829).

THE BORDERERS: A TALE. BY THE AUTHOR OF « THE SPY, » « THE RED ROVER, » « THE PRAIRIE, » &c. &c. &c. 3 vols. London. Henry Colburn and Richard Bentley. 1829. (29 septembre 1829).

LE PURITAIN D'AMÉRIQUE, OU LA VALLÉE DE WISH-TON-WISH, ROMAN AMÉRICAIN. PAR JAMES FENIMORE COOPER; TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR L'AUTEUR D'*Olésia*, ou *la Pologne*. 4 vols. Paris. Gosselin. 1829. (*Bibliog. de la France*, 26 septembre 1829).

N. B. L'ouvrage fut d'abord imprimé en anglais à Florence par Molini (At Dante's Head). Voir SPILLER & BLACKBURN p. 58.

12. THE WATER-WITCH, OR THE SKIMMER OF THE SEAS. A TALE; BY THE AUTHOR OF THE PILOT, RED ROVER, &c. &c. &c. 2 vols. Philadelphia. Carey & Lea. 1831. (11 décembre 1830).

THE WATER WITCH; OR, THE SKIMMER OF THE SEAS. A TALE. BY THE AUTHOR OF « THE BORDERERS, » « THE PRAIRIE, » &c. &c. 3 vols. London. Henry Colburn and Richard Bentley. 1830. (14 octobre 1830).

L'ÉCUMEUR DE MER OU LA SORCIÈRE DES EAUX, ROMAN AMÉRICAIN. PAR J. FENIMORE COOPER. 4 vols. Paris. Gosselin. 1831. (*La Bibliog. de la France* ne semble annoncer que la « seconde édition », 9 avril 1831).

N. B. La première édition en anglais fut imprimée à Dresde, pour Walther, et publiée un mois avant les éditions anglaise et américaine. Cf. SPILLER & BLACKBURN p. 62.

13. THE BRAVO: A TALE. BY THE AUTHOR OF « THE SPY, » « THE RED ROVER, » « THE WATER WITCH, » &c. 2 vols. Philadelphia. Carey & Lea. 1831. (29 novembre 1831).

THE BRAVO. A VENETIAN STORY. BY THE AUTHOR OF « THE PILOT, » « THE BORDERERS, » « THE WATER WITCH, » &c. 3 vols. London. Henry Colburn and Richard Bentley. 1831. (15 octobre 1831).

LE BRAVO, HISTOIRE VÉNITIENNE. PAR JAMES FENIMORE COOPER. ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR LE TRADUCTEUR DES PURITAINS D'AMÉRIQUE, DE L'ÉCUMEUR DE MER, ETC. 4 vols. Paris. Gosselin. 1831. (*Bibliog. de la France*, 5 novembre 1831).

14. LETTER OF J. FENIMORE COOPER, TO GEN. LAFAYETTE, ON THE EXPENDITURE OF THE UNITED STATES OF AMERICA. Brochure de 50 pp. Paris. BAUDRY'S FOREIGN LIBRARY. DECEMBER 1831. (*Bibliog. de la France*, 7 janvier 1832).
- LE GÉNÉRAL LA FAYETTE A SES COLLÈGUES DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS. Brochure de 68 pp. Paris. Paulin. 1832.
15. THE HEIDENMAUER; OR, THE BENEDICTINES. A LEGEND OF THE RHINE. BY THE AUTHOR OF « THE PRAIRIE, » « RED ROVER, » « BRAVO, » &c. &c. 2 vols. Philadelphia. Carey & Lea. 1832. (25 septembre 1832).
- THE HEIDENMAUER; OR THE BENEDICTINES. BY THE AUTHOR OF « THE PILOT, » « THE BRAVO, » &c. 3 vols. London. Henry Colburn and Richard Bentley. 1832. (19 juillet 1832).
- L'HEIDENMAUER, OU LE CAMP DES PAÏENS, LÉGENDE DES BORDS DU RHIN. PAR JAMES FENIMORE COOPER. ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR LE TRADUCTEUR DU BRAVO, ETC. 4 vols. Paris. Gosselin. 1832. (*Bibliog. de la France*, 21 juillet 1832).
16. THE HEADSMAN; OR, THE ABBAYE DES VIGNERONS. A TALE. BY THE AUTHOR OF THE « BRAVO, » &c. &c. 2 vols. Philadelphia. Carey, Lea & Blanchard. 1833. (18 octobre 1833).
- THE HEADSMAN; OR, THE ABBAYE DES VIGNERONS. A TALE. BY THE AUTHOR OF « THE BRAVO, » &c. &c. 3 vols. London. Richard Bentley. 1833. (12 septembre 1833).
- LE BOURREAU DE BERNE, OU L'ABBAYE DES VIGNERONS. PAR JAMES FENIMORE COOPER, ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR LE TRADUCTEUR DU BRAVO, DE L'HEIDENMAUER, ETC. 4 vols. Paris. Gosselin. 1833. (*Bibliog. de la France*, 28 septembre 1833).
17. A LETTER TO HIS COUNTRYMEN, BY J. FENIMORE-COOPER. 1 vol. de 116 pp. New York. John Wiley. 1834. (juin 1834).
- A LETTER TO HIS COUNTRYMEN, BY JAMES FENIMORE-COOPER, AUTHOR OF THE « PILOT, » « BRAVO, » « HEADSMAN, » etc., etc. 1 vol. de 94 pp. London. John Miller. 1834.
18. THE MONIKINS; EDITED BY THE AUTHOR OF « THE SPY, » 2 vols. Philadelphia. Carey, Lea, & Blanchard. 1835. (9 juillet 1835).
- THE MONIKINS. A TALE. BY THE AUTHOR OF « THE SPY, » « THE PILOT, » &c. 3 vols. London. Richard Bentley. 1835. (4 juillet 1835).
- LES MONIKINS. ROMAN SÉRIO-PHILOSOPHICO-POLITICO-BOUFFON. PAR J. FENIMORE COOPER; TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR BENJAMIN LAROCHE. 4 vols. Paris. Charpentier. 1835. (*Bibliog. de la France*, 12 septembre 1835).
- (La traduction de A. J. B. Defauconpret, 4 vols. Paris. Gosselin. 1835. n'est annoncée que le 26 septembre 1835).



19. SKETCHES OF SWITZERLAND. BY AN AMERICAN. 2 vols. Philadelphia. Carey, Lea & Blanchard. 1836. (20 mai 1836).  
 EXCURSIONS IN SWITZERLAND. BY J. FENIMORE COOPER, ESQ. AUTHOR OF « THE PILOT, » « THE SPY, » &c. 2 vols. London. Richard Bentley. 1836. (28 mai 1836).  
 EXCURSIONS D'UNE FAMILLE AMÉRICAINE EN SUISSE. PAR J. FENIMORE COOPER. TRADUIT PAR A. J. B. DEFAUCONPRET. 3 vols. Paris. Gosselin. 1836. (*Bibliog. de la France*, 24 décembre 1836).
  
20. SKETCHES OF SWITZERLAND. BY AN AMERICAN. PART SECOND. 2 vols. Philadelphia. Carey, Lea & Blanchard. 1836. (8 octobre 1836).  
 A RESIDENCE IN FRANCE; WITH AN EXCURSION UP THE RHINE, AND A SECOND VISIT TO SWITZERLAND. BY J. FENIMORE COOPER ESQ. AUTHOR OF « THE PILOT, » « THE SPY, » &c. 2 vols. London. Richard Bentley. 1836. (16 septembre 1836).  
 SÉJOUR D'UNE FAMILLE AMÉRICAINE EN FRANCE, SUIVI D'UNE EXCURSION SUR LE RHIN, ET D'UNE NOUVELLE EXCURSION EN SUISSE. PAR J. FENIMORE COOPER. 3 vols. Paris. Gosselin. 1838. (*Bibliog. de la France*, 21 avril 1838).  
 (Une édition intitulée « UNE FAMILLE AMÉRICAINE EN FRANCE » — traduction A. J. B. Defauconpret — 3 vols. Paris. Barba. 1838. est annoncée le 15 décembre).
  
21. GLEANINGS IN EUROPE. BY AN AMERICAN. 2 vols. Philadelphia. Carey, Lea & Blanchard. 1837. (4 mars 1837).  
 RECOLLECTIONS OF EUROPE. BY J. FENIMORE COOPER, ESQ. AUTHOR OF « THE PILOT, » « THE SPY, » &c. 2 vols. London. Richard Bentley. 1837. (24 janvier 1837).  
 SOUVENIRS D'EUROPE. FRANCE. PAR J. FENIMORE COOPER. 3 vols. Paris. Gosselin. 1838. (*Bibliog. de la France*, 7 juillet 1838).
  
22. GLEANINGS IN EUROPE. ENGLAND: BY AN AMERICAN. 2 vols. Philadelphia. Carey, Lea, and Blanchard. 1837. (2 septembre 1837).  
 ENGLAND. WITH SKETCHES OF SOCIETY IN THE METROPOLIS. BY J. FENIMORE COOPER, ESQ. AUTHOR OF « THE PILOT, » « THE SPY, » « EXCURSIONS IN SWITZERLAND, » &c. 3 vols. London. Richard Bentley. 1837. (29 mai 1837).  
 Pas de traduction française de l'ouvrage entier.
  
23. GLEANINGS IN EUROPE. ITALY: BY AN AMERICAN. 2 vols. Philadelphia. Carey, Lea, and Blanchard. 1838. (28 mai 1838).  
 EXCURSIONS IN ITALY. BY J. FENIMORE COOPER, ESQ. AUTHOR OF « THE PILOT, » « THE SPY, » « EXCURSIONS IN SWITZERLAND, » &c. &c. 2 vols. London. Richard Bentley. 1838. (28 février 1838).  
 Pas de traduction française de l'ouvrage entier.

24. THE AMERICAN DEMOCRAT, OR HINTS ON THE SOCIAL AND CIVIC RELATIONS OF THE UNITED STATES OF AMERICA. BY J. FENIMORE COOPER. 1 vol. Cooperstown, H. & E. Phinney. 1838. (avril 1838).  
Ni édition anglaise ni traduction française.
25. THE CHRONICLES OF COOPERSTOWN. 1 vol. Cooperstown. H. & E. Phinney. 1838.
26. HOMEWARD BOUND; OR, THE CHASE. A TALE OF THE SEA. BY THE AUTHOR OF « THE PILOT, » « THE SPY, » ETC. 2 vols. Philadelphia. Carey, Lea and Blanchard. 1838. (4 août 1838).  
HOMEWARD BOUND; OR, THE CHASE. A TALE OF THE SEA. BY J. FENIMORE COOPER, ESQ. AUTHOR OF « THE PILOT, » « THE SPY, » ETC. 3 vols. London. Richard Bentley. 1838. (14 mai 1838).  
LE PAQUEBOT AMÉRICAIN, OU LA CHASSE; PAR J. FENIMORE COOPER. TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR A. J. B. DEFAUCONPRET. 4 vols. Paris. Gosselin. 1838. (*Bibliog. de la France*, 7 juillet 1838).
27. HOME AS FOUND. BY THE AUTHOR OF HOMEWARD BOUND, THE PIONEERS, &c. &c. 2 vols. Philadelphia. Lea & Blanchard. 1838. (15 novembre 1838).  
EVE EFFINGHAM; OR, HOME. BY J. FENIMORE COOPER, ESQ. AUTHOR OF « HOMEWARD BOUND, » « THE PILOT, » « THE SPY, » &c. 3 vols. London. Richard Bentley. 1838. (28 novembre 1838).  
EVE EFFINGHAM, OU L'AMÉRIQUE, SUITE DU PAQUEBOT AMÉRICAIN, PAR J. FENIMORE COOPER. TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR A. J. B. DEFAUCONPRET. 4 vols. Paris. Gosselin. 1839. (*Bibliog. de la France*, 12 janvier 1839).
28. THE HISTORY OF THE NAVY OF THE UNITED STATES OF AMERICA. BY J. FENIMORE COOPER. 2 vols. Philadelphia. Lea & Blanchard. 1839. (10 mai 1839).  
THE HISTORY OF THE NAVY OF THE UNITED STATES OF AMERICA. BY J. FENIMORE COOPER, ESQ. AUTHOR OF « THE PILOT, » « THE RED ROVER, » « THE WATER WITCH, » &c. 2 vols. London. Richard Bentley, 1839. (30 mai 1839).  
HISTOIRE DE LA MARINE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE; PAR J. F. COOPER. TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR PAUL JESSÉ. 2 vols. Paris. Corréard. 1845-46. (*Bibliog. de la France*, 12 avril 1845 pour le tome I, première partie, puis 9 août 1845, 6 juin 1846 et 11 juillet 1846).
29. THE PATHFINDER; OR, THE INLAND SEA. BY THE AUTHOR OF « THE PIONEERS, » « LAST OF THE MOHICANS, » « PRAIRIE, » &c. 2 vols. Philadelphia. Lea and Blanchard. 1840. (14 mars 1840).  
THE PATHFINDER; OR, THE INLAND SEA. BY THE AUTHOR OF « THE PIONEERS, » « THE LAST OF THE MOHICANS, » « THE PRAIRIE, » ETC. 3 vols. London. Richard Bentley. 1840. (25 février 1840).

LE LAC ONTARIO, OU LE GUIDE; PAR J. FENIMORE COOPER. 4 vols. (Traduction Defauconpret) Paris. Gosselin. 1840. (*Bibliog. de la France*, 6 juin 1840).

30. MERCEDES OF CASTILE; OR, THE VOYAGE TO CATHAY. BY THE AUTHOR OF « THE BRAVO, » « THE HEADSMAN, » « THE LAST OF THE MOHICANS, » &c. 2 vols. Philadelphia. Lea and Blanchard. 1840. (24 novembre 1840).

MERCEDES OF CASTILE. A ROMANCE OF THE DAYS OF COLUMBUS. BY J. FENIMORE COOPER, ESQ. AUTHOR OF « THE PILOT, » « THE SPY, » « THE RED ROVER, » « THE BRAVO, » « THE PATHFINDER, » ETC. 3 vols. London. Richard Bentley. 1841. (5 décembre 1840).

MERCÈDES DE CASTILLE, HISTOIRE DU TEMS DE CHRISTOPHE COLOMB; PAR J. FENIMORE COOPER; TRADUITE DE L'ANGLAIS PAR A. J. B. DEFAUCONPRET; PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR J. F. COOPER, PAR CHARLES ROMÉY. 4 vols. Paris. Gosselin. 1841. (*Bibliog. de la France*, 13 et 27 février 1841).

31. THE DEERSLAYER: OR, THE FIRST WAR-PATH. A TALE. BY THE AUTHOR OF « THE LAST OF THE MOHICANS, » « THE PATHFINDER, » « THE PIONEERS, » and « THE PRAIRIE, » 2 vols. Philadelphia. Lea & Blanchard. 1841. (27 août 1841).

THE DEERSLAYER: A TALE. BY J. FENIMORE COOPER, ESQ. AUTHOR OF « THE LAST OF THE MOHICANS, » « THE PATHFINDER, » « THE PIONEERS, » and « THE PRAIRIE, » 3 vols. London. Richard Bentley. 1841. (7 septembre 1841).

DEERSLAYER, OU LE TUEUR DE DAIMS; HISTOIRE DE LA JEUNESSE DE BAS-DE-CUIR; PAR J. FENIMORE COOPER. 4 vols. (Traduction Defauconpret) Paris. Gosselin. 1842. (*Bibliog. de la France*, 8 janvier 1842).

32. THE TWO ADMIRALS. A TALE. BY THE AUTHOR OF « THE PILOT, » « RED ROVER, » « WATER-WITCH, » « HOMEWARD BOUND, » &c. &c. 2 vols. Philadelphia. Lea and Blanchard. 1842. (22 avril 1842).

THE TWO ADMIRALS. A TALE OF THE SEA. BY J. FENIMORE COOPER. AUTHOR OF « THE PILOT, » « RED ROVER, » « WATER WITCH, » ETC. 3 vols. London. Richard Bentley. 1842. (10 mars 1842).

LES DEUX AMIRAUX, ROMAN MARITIME; PAR JAMES FENIMORE COOPER. 4 vols. (Traduction Defauconpret) Paris. Gosselin. 1842. (*Bibliog. de la France*, 3 septembre 1842).

33. THE WING-AND-WING, OR LE FEU FOLLET; A TALE, BY THE AUTHOR OF « THE PILOT, » « RED ROVER, » « TWO ADMIRALS, » « HOMEWARD BOUND, » &c. &c. 2 vols. Philadelphia. Lea and Blanchard. 1842. (28 novembre 1842).

THE JACK O'LANTERN; (LE FEU FOLLET;) OR, THE PRIVATEER. BY J. FENIMORE COOPER, ESQ. AUTHOR OF « THE PILOT, » « THE SPY, » « THE TWO ADMIRALS, » ETC. 3 vols. London. Richard Bentley. 1842. (23 novembre 1842).

LE FEU FOLLET, ROMAN MARITIME. PAR JAMES FENIMORE COOPER. 4 vols. (Traduction Defauconpret) Paris. Gosselin. 1843. (*Bibliog. de la France*, 13 mai 1843).

34. NEW NOVELETTE BY COOPER. LE MOUCHOIR; AN AUTOBIOGRAPHICAL ROMANCE. BY J. FENIMORE COOPER, ESQ. AUTHOR OF « THE SPY, » « THE PILOT, » « THE PIONEERS, » « HOME AS FOUND, » « WING-AND-WING, » « THE TWO ADMIRALS, » &c. Brochure de 32 pp. New York. Wilson and Co. Brother Jonathan Press. (*Brother Jonathan*, extra, du 22 mars 1843).

THE FRENCH GOVERNNESS; OR, THE EMBROIDERED HANDKERCHIEF. A ROMANCE. BY J. FENIMORE COOPER, AUTHOR OF « THE PILOT, » « THE RED ROVER, » « THE JACK O'LANTERN, » &c. London. Richard Bentley. 1 vol. 1843. (20 avril 1843).

N. B. Une réimpression américaine a été faite en 1897 par W. L. BROWN. (Evanston, ILL. The Golden-Booke Press).  
Pas de traduction française, malgré le titre.

35. THE BATTLE OF LAKE ERIE: OR ANSWERS TO MESSRS. BURGESS, DUER, AND MACKENZIE. BY J. FENIMORE COOPER. 1 vol. Cooperstown. H. & E. Phinney. 1843.

N. B. Ni édition anglaise ni traduction française.

36. WYANDOTTÉ, OR THE HUTTED KNOLL. A TALE, BY THE AUTHOR OF « THE PATHFINDER, » « DEERSLAYER, » « LAST OF THE MOHICANS, » « PIONEERS, » « PRAIRIE, » &c. &c. 2 vols. Philadelphia. Lea and Blanchard. 1843. (5 septembre 1843).

WYANDOTTÉ; OR, THE HUTTED KNOLL. BY J. FENIMORE COOPER, ESQ., AUTHOR OF « THE PATHFINDER, » « DEERSLAYER, » « LAST OF THE MOHICANS, » « PIONEERS, » « PRAIRIE, » ETC. 3 vols. London. Richard Bentley. 1843. (29 août 1843).

FLEUR DES BOIS, OU LES PEAUX ROUGES; PAR FENIMORE COOPER. 2 vols in-8. (Traduction par Emile de La Bédollière) Paris. Barba. 1844. (*Bibliog. de la France*, 31 août 1844).

37. NED MYERS; OR, A LIFE BEFORE THE MAST. EDITED BY J. FENIMORE COOPER. 1 vol. Philadelphia. Lea and Blanchard. 1843. (Après le 9 novembre 1843).

NED MYERS; OR, A LIFE BEFORE THE MAST. EDITED BY J. FENIMORE COOPER. 2 vols. London. Richard Bentley. 1843. (6 novembre 1843).



LA VIE D'UN MATELOT, PAR FENIMORE COOPER. 2 vols. in-8. (Traduction La Bédollière) Paris. de Potter. 1844. (*Bibliog. de la France*, 18 mai 1844).

38. AFLOAT AND ASHORE; OR THE ADVENTURES OF MILES WALLINGFORD. BY THE AUTHOR OF « THE TWO ADMIRALS, » « PILOT, » « WING AND WING, » « RED ROVER, » « WATER-WITCH, » &c. 2 vols. Philadelphia. Published by the Author. 1844. (8 juin 1844).

AFLOAT AND ASHORE; OR, THE ADVENTURES OF MILES WALLINGFORD. BY THE AUTHOR OF « THE PILOT, » « JACK O' LANTERN, » « RED ROVER, » « WATER WITCH, » &c. 3 vols. London, Richard Bentley. 1844. (4 juin 1844).

SUR TERRE ET SUR MER, OU LES AVENTURES DE MILES WALLINGFORD. 2 vols. in 8 (Traduction La Bédollière). Paris. Barba. 1844. (*Bibliog. de la France*, 12 octobre 1844).

(La traduction de Defauconpret: A BORD ET A TERRE, Paris. Furne et Gosselin, n'est annoncée que le 29 novembre 1845).

39. THE CRUISE OF THE SOMERS: ILLUSTRATIVE OF THE DESPOTISM OF THE QUARTER DECK; AND OF THE UNMANLY CONDUCT OF COMMANDER MACKENZIE. 1 vol. New York. J. Winchester. 1844.

N. B. Ni édition anglaise ni traduction française.

40. AFLOAT AND ASHORE; OR THE ADVENTURES OF MILES WALLINGFORD. BY THE AUTHOR OF « THE TWO ADMIRALS, » « PILOT, » « WING AND WING, » « RED ROVER, » « WATER-WITCH, » &c. vols. 3 & 4. Philadelphia. Published by the Author. 1844. (décembre 1844).

LUCY HARDINGE: A SECOND SERIES OF AFLOAT AND ASHORE. BY THE AUTHOR OF « THE PILOT, » « JACK O' LANTERN, » « RED ROVER, » « WATER WITCH, » &c. 3 vols. London. Richard Bentley. 1844. (28 septembre 1844).

CEUVRES DE J. F. COOPER, TRADUITES PAR A. J. B. DEFAUCONPRET. TOME XXIII. LUCY HARDINGE. 1 vol. in 8. Paris. Furne et Gosselin. 1845. (*Bibliog. de la France*, 19 avril 1845).

41. SATANSTOE; OR, THE LITTLEPAGE MANUSCRIPTS. A TALE OF THE COLONY. BY THE AUTHOR OF « MILES WALLINGFORD, » « THE PATHFINDER, » &c. 2 vols. New York. Burgess, Stringer & Co. 1845. (Entre le 4 et le 10 juillet 1845).

SATANSTOE; OR, THE FAMILY OF LITTLEPAGE. A TALE OF THE COLONY. BY J. FENIMORE COOPER, ESQ. AUTHOR OF « THE SPY, » « THE PATHFINDER, » etc. etc. 3 vols. London. Richard Bentley. 1845. (10 juin 1845).

SATANSTOÉ, OU LA FAMILLE LITTLEPAGE; PAR FENIMORE COOPER. 2 vols. in 8. Paris. Baudry. 1845. (*Bibliog. de la France*, 18 avril 1846).

42. THE CHAINBEARER; OR, THE LITTLEPAGE MANUSCRIPTS. EDITED BY THE AUTHOR OF « SATANSTOE, » « SPY, » « PATHFINDER, » « TWO ADMIRALS, » etc. 2 vols. New York. Burgess, Stringer & Co. 1845. (1<sup>er</sup> décembre 1845).
- THE CHAINBEARER; OR, THE LITTLEPAGE MANUSCRIPTS. EDITED BY THE AUTHOR OF « THE SPY, » « PATHFINDER, » « TWO ADMIRALS, » « SATANSTOE, » &c. 3 vols. London. Richard Bentley. 1845. (19 novembre 1845).
- ŒUVRES DE J. F. COOPER, TRADUITES PAR A. J. B. DEFAUCONPRET. TOME XXVI. LE PORTE CHAÎNE. 1 vol. in 8. Paris. Furne et Gosselin. 1846. (*Bibliog. de la France*, 8 août 1846). On notera que le même périodique annonce le 13 mars 1847: « LE PORTE-CHAÎNE; PAR JAMES FENIMORE COOPER. TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR C. A. DEFAUCONPRET, CONTINUATEUR DE A. J. B. DEFAUCONPRET. » 2 vols. in 8. Paris. Passard. 1847.
43. LIVES OF DISTINGUISHED AMERICAN NAVAL OFFICERS. BY J. FENIMORE COOPER, AUTHOR OF « THE SPY, » « THE PILOT, » &c. 2 vols. Philadelphia. Carey and Hart. 1846. (Ces monographies avaient paru successivement dans *Graham's Magazine* à partir d'octobre 1842).
- N. B. Ni édition anglaise ni traduction française.
44. THE REDSKINS; OR, INDIAN AND INJIN: BEING THE CONCLUSION OF THE LITTLEPAGE MANUSCRIPTS. BY THE AUTHOR OF « THE PATHFINDER, » « DEERSLAYER, » « TWO ADMIRALS, » etc. 2 vols. New York. Burgess and Stringer. 1846. (juillet 1846).
- RAVENSNEST; OR, THE REDSKINS. BY THE AUTHOR OF « THE PILOT, » « THE PATHFINDER, » « DEERSLAYER, » « TWO ADMIRALS, » &c. 3 vols. London. Richard Bentley. 1846. (6 juillet 1846).
- ŒUVRES DE J. F. COOPER, TRADUITES PAR A. J. B. DEFAUCONPRET. TOME XXVII. RAVENSNEST. 1 vol. in 8. Paris. Furne. 1847. (*Bibliog. de la France*, 11 septembre 1847).
- La traduction par le fils de Defauconpret, publiée à Paris, chez Passard (2 vols. in 8) est annoncée le 12 février 1848.
45. JACK TIER; OR THE FLORIDA REEF. BY THE AUTHOR OF « THE PILOT, » « RED ROVER, » « TWO ADMIRALS, » « WING-AND-WING, » « MILES WALLINGFORD, » etc. 2 vols. New York. Burgess, Stringer & Co. 1848. (21 mars 1848).
- CAPTAIN SPIKE; OR, THE ISLETS OF THE GULF. BY J. FENIMORE COOPER, ESQ., AUTHOR OF « THE SPY, » « THE PATHFINDER, » etc. 3 vols. London. Richard Bentley. 1848. (11 mars 1848).
- N. B. Pas de traduction française.
- Ce roman avait paru d'abord dans *Graham's Magazine* pour les Etats-Unis et dans *Bentley's Miscellany* pour l'Angleterre. (novembre 1846-mars 1848).

46. THE CRATER; OR, VULCAN'S PEAK. A TALE OF THE PACIFIC. BY THE AUTHOR OF « MILES WALLINGFORD, » « THE RED ROVER, » « THE PILOT, » etc., etc. 2 vols. New York. Burgess, Stringer & Co. 1847. (12 octobre 1847).
- MARK'S REEF; OR, THE CRATER. A TALE OF THE PACIFIC. BY THE AUTHOR OF « THE PRAIRIE, » « THE RED ROVER, » « THE PILOT, » etc., etc. 3 vols. London. Richard Bentley. 1847. (27 septembre 1847).
- ŒUVRES DE J. F. COOPER, TRADUITES PAR A. J. B. DEFAUCONPRET. Tome XXIX. LE CRATÈRE, OU MARC DANS SON ÎLE: 1 vol. in 8. Paris. Furne. 1852. (*Bibliog. de la France*, 24 janvier 1852).
- La traduction C. A. DEFAUCONPRET, publiée à Paris, chez Passard (2 vols. in 8) est annoncée le 7 août 1852. La traduction LA BÉDOLLIÈRE semble la première en date puisque Spiller et Blackburn l'annoncent comme ayant paru chez Barba en 1850.
47. THE OAK OPENINGS; OR, THE BEE-HUNTER. BY THE AUTHOR OF « THE PIONEERS, » « THE LAST OF THE MOHICANS, » « PATH-FINDER, » « DEERSLAYER, » etc., etc. 2 vols. New York. Burgess, Stringer & Co. 1848. (24 août 1848).
- THE BEE-HUNTER; OR, THE OAK OPENINGS. BY THE AUTHOR OF « THE PIONEERS, » « LAST OF THE MOHICANS, » « PATHFINDER, » « DEER-SLAYER, » etc., etc. 3 vols. London. Richard Bentley. 1848. (14 août 1848).
- N. B. Pas de traduction française.
48. THE SEA LIONS; OR, THE LOST SEALERS. BY THE AUTHOR OF « THE CRATER, » etc. 2 vols. New York. Stringer & Townsend. 1849. (10 avril 1849).
- THE SEA LIONS; OR, THE LOST SEALERS. BY THE AUTHOR OF « THE RED ROVER, » « THE PILOT, » etc. 3 vols. London. Richard Bentley. 1849. (29 mars 1849).
- ŒUVRES DE J. F. COOPER, TRADUITES PAR A. J. B. DEFAUCONPRET. Tome XXVIII. LES LIONS DE MER. 1 vol. in-8. Paris. Furne. 1850. (*Bibliog. de la France*, 15 juin 1850). La traduction par C. A. Defauconpret (Paris, Passard, 2 vols. in 8) est annoncée deux mille numéros plus loin. (N° 5.243 au lieu de 3.365).
49. THE WAYS OF THE HOUR; A TALE. BY THE AUTHOR OF « THE SPY, » « THE RED ROVER, » &c., &c. 2 vols. in one. New York. G. P. Putnam. 1850. (10 avril 1850).
- THE WAYS OF THE HOUR. BY J. FENIMORE COOPER. AUTHOR OF « THE RED ROVER, » « THE PILOT, » etc. 3 vols. London. Richard Bentley. 1850. (8 avril 1850).
- ŒUVRES DE J. F. COOPER, TRADUITES PAR A. J. B. DEFAUCONPRET. Tome XXX. LES MŒURS DU JOUR. 1 vol. in 8. Paris. Furne. 1852. (*Bibliog. de la France*, 24 janvier 1852).
- La traduction C. A. DEFAUCONPRET (Paris, Passard, 2 vols. in 8) est annoncée le 19 février 1853).

### Collections d'Œuvres complètes

ETATS-UNIS : Comme Carl Van Doren nous le signalait au début de nos recherches, la collection la plus utile est la HOUSEHOLD EDITION (*Houghton Mifflin and Co.*) à cause des introductions de S. F. C. Malheureusement cette édition est à peu près épuisée, et il est peu probable qu'elle soit réimprimée.

Dans ces conditions, la collection à recommander est actuellement la MOHAWK EDITION (33 vols.) publiée par PUTNAM. Comme les autres collections, elle ne contient d'ailleurs que les romans.

GRANDE BRETAGNE: L'édition ROUTLEDGE, en 32 volumes, fait pendant à la Household Edition. Il est donc possible de se procurer en Angleterre certains ouvrages manquant dans l'édition Houghton Mifflin.

FRANCE: La traduction Defauconpret, en 30 volumes in 8, se trouve aisément d'occasion.

---



## B

## BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

I. - Documents ou Études émanant de Cooper lui-même  
ou de membres de sa famille.

## 1. WILLIAM COOPER (père du romancier):

A || GUIDE || IN THE || WILDERNESS; || OR, THE || HISTORY OF THE FIRST  
SETTLEMENTS || IN || THE WESTERN COUNTIES || OF || NEW YORK, || WITH ||  
USEFUL INSTRUCTIONS TO FUTURE SETTLERS, || IN || A SERIES OF LETTERS ||  
ADDRESSED BY || JUDGE COOPER, || OF COOPERS-TOWN, || TO || WILLIAM  
SAMPSON, BARRISTER, || OF NEW YORK. || DUBLIN. || PRINTED BY GILBERT AND  
HODGES, || 37 DAME STREET, || 1810. ||

Réimpression à 300 exemplaires en 1897, avec une introduction de  
Mr. Cooper. Rochester, N. Y. G. P. Humphrey.)

## 2. JAMES FENIMORE COOPER:

THE CHRONICLES OF COOPERSTOWN. 1 vol. Cooperstown. H. & E. Phinney,  
1838.

BROTHER JONATHAN (Lettres de Cooper à l'éditeur à propos de la Contro-  
verse Effingham). Voir les numéros du 12 février, du 26 mars et du  
9 avril 1842. Vol. I, pp. 185-90, 355-57 et 414-18.

PASSAGES FROM A DIARY BY JAMES FENIMORE COOPER publiés par S. F. C.  
dans *Putnam's Magazine* en février 1868 (vol. 1, new series, pp. 167-72.  
Impressions politiques sur le Paris de septembre 1830) et en juin 1868  
(*ibid.* pp. 730-37. Impressions sur la Suisse en août 1828).

THE ECLIPSE. FROM AN UNPUBLISHED MS. OF JAMES FENIMORE COOPER.  
Description de l'éclipse du 16 juin 1806 publiée par S. F. C. dans  
*Putnam's Magazine* en septembre 1869 (vol. 4, new series, pp. 352-59).

OTSEGO HALL, esquisse publiée par Mr. Cooper dans ses LEGENDS &C.  
1921 (pp. 223-32).

A JOURNAL KEPT BY JAMES FENIMORE-COOPER, JANUARY-MAY, 1848. Publié  
par Mr. Cooper à la fin du vol. 2 de la CORRESPONDANCE en 1922 (pp.  
725-52).

CORRESPONDENCE OF JAMES FENIMORE-COOPER, EDITED BY HIS GRANDSON JAMES  
FENIMORE COOPER. New Haven. Yale University Press. 1922. 2 vols. Un  
troisième volume non publié se trouve à la bibliothèque de Yale.

NOTES AUTOBIOGRAPHIQUES relatives à la publication des divers ouvrages  
de Cooper. Deux versions, rédigées semble-t-il en 1842 et en 1844-45, que  
nous publions dans notre thèse complémentaire. (*Appendix I*).

N. B. Il va sans dire que nous ne pouvons mentionner, sous la rubrique « Biographie Générale », les lettres de Cooper publiées dans les journaux et périodiques à l'occasion de questions très particulières, comme la Controverse Financière de 1832, la Controverse avec Lockhart sur la biographie de Walter Scott (1838), et les procès en diffamation à l'époque de la Controverse Effingham.

Nous croyons par ailleurs avoir montré que l'œuvre entière de Cooper est riche en allusions biographiques et que certains des ouvrages cités dans la première partie de cette bibliographie sont particulièrement importants à cet égard. Voir notamment:

NOTIONS OF THE AMERICANS (1828); A LETTER TO HIS COUNTRYMEN (1834); les dix volumes de VOYAGES (1836-38); HOMEWARD BOUND ET HOME AS FOUND (1838); THE AMERICAN DEMOCRAT (1838); THE HISTORY OF THE NAVY OF THE UNITED STATES OF AMERICA (1839); NED MYERS (1843); AFLOAT AND ASHORE (1844); LIVES OF DISTINGUISHED AMERICAN NAVAL OFFICERS (1846).

### 3. MRS. COOPER:

Lettres publiées dans la CORRESPONDANCE (vols. 1 et 2) ou à publier avec le troisième volume.

### 4. S. F. C. (fille du romancier)

PAGES AND PICTURES, FROM THE WRITINGS OF JAMES FENIMORE COOPER, WITH NOTES BY SUSAN FENIMORE COOPER. New York, Townsend, 1861.

INTRODUCTIONS pour la *Riverside Edition*. Boston. Houghton Mifflin Company. 1876 &c. (Ces introductions reproduisent souvent le texte de PAGES AND PICTURES).

A GLANCE BACKWARD. (*Atlantic Monthly*, vol. 59, pp. 199-206, février 1887). Souvenirs relatifs à l'époque de PRÉCAUTION et de L'ESPION.

A SECOND GLANCE BACKWARD. (*Ibid.*, vol. 60, pp. 474-86, octobre 1887). Souvenirs de Suisse, d'Italie, d'Allemagne et de France (1828-30).

SMALL FAMILY MEMORIES. Souvenirs de 1816 à 1829 publiés par Mr. Cooper en tête de la CORRESPONDANCE (pp. 7-72) en 1922. D'importants extraits avaient été publiés dans LEGENDS &c. l'année précédente (pp. 201-22).

5. WILLIAM WAGER COOPER (né en 1820, demi-cousin germain du romancier par suite du remariage du grand-père de ce dernier):

COOPER GENEALOGY, COMPILED BY W. W. COOPER, WASHINGTON, D. C. 1879. Publiée en 1917 dans le vol. 16 des PROCEEDINGS OF THE NEW YORK STATE HISTORICAL ASSOCIATION (pp. 193-211).

6. G. POMEROY KEESE (petit-neveu du romancier 1828-1910):

MEMORIES OF DISTINGUISHED AUTHORS. JAMES FENIMORE COOPER. *Harper's Weekly*. Supplement, July 29, 1871, pp. 707-10.

7. CONSTANCE FENIMORE WOOLSON (petite-nièce du romancier):

« The Haunted Lake » dans *Harper's New Monthly Magazine*, (décembre 1871, vol. 44, pp. 20-30).

8. JAMES FENIMORE COOPER (Mr. Cooper, petit-fils du romancier):

THE LEGENDS AND TRADITIONS OF A NORTHERN COUNTY. New York. Putnam. 1921.

CORRESPONDENCE OF JAMES FENIMORE-COOPER. 1922. (Introduction et notes).

REMINISCENCES OF MID-VICTORIAN COOPERSTOWN AND SKETCH OF WILLIAM COOPER. Publications of the Otsego County Historical Society. N° 1. 1936. Brochure de 56 pp.

9. CLARE BENEDICT (descend de Mrs. Pomeroy, sœur du romancier):

VOICES OUT OF THE PAST. London. 1929.

## II. - Études importantes émanant de personnes étrangères à la famille Cooper.

1831 (avril). *New Monthly Magazine* (Colburn's) de Londres: « Living Literary Characters N° IV; James Fenimore Cooper », vol. 31, pp. 356-62.

Cet article, traduit par PHILARETE CHASLES, figure dans un numéro de la *Revue Britannique* (curieusement daté: Janvier 1831) et dans les œuvres complètes de Chasles (ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE ET LES MŒURS DES ANGLO-AMÉRICAINS AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE. Paris. Amyot, 1851, pp. 53-63).

1835 (3 janvier). *The Athenæum* (de Londres) « Literature of the Nineteenth Century. America. » pp. 11-13.

1840 (mars). *The Yale Literary Magazine* « James Fenimore Cooper », vol. 5, pp. 249-59.

1847. R. W. GRISWOLD. THE PROSE WRITERS OF AMERICA. Philadelphia. Carey and Hart. pp. 263-69.

1851 (1<sup>er</sup> novembre) Dr J. W. FRANCIS dans *The International Monthly Magazine*, vol. 4, pp. 453-60. « Reminiscences of the late Mr. Cooper. His last days. »

\* 1852. MEMORIAL OF JAMES FENIMORE COOPER (2). New York. Putnam. Cet opuscule de 106 pp. comprend, non seulement le fameux DISCOURSE ON THE LIFE AND GENIUS OF COOPER (pp. 39-74), de W. C. BRYANT, mais encore, au point de vue biographique, les REMINISCENCES OF MR. COOPER du D<sup>r</sup> FRANCIS (pp. 94-103).

Le discours de Bryant a été réimprimé en tête de PRÉCAUTION dans l'édition Townsend, illustrée par Darley, New York 1861.

Les souvenirs du D<sup>r</sup> Francis avaient déjà paru dans *The International Monthly Magazine* du 1<sup>er</sup> novembre 1851 (pp. 453-60).

1852 (juin) G. W. GREENE. « James Fenimore Cooper », dans *The New York Quarterly* (pp. 215-28). Compte rendu du *Memorial*, accompagné de nombreux souvenirs personnels de l'auteur.

1853. HOMES OF AMERICAN AUTHORS; COMPRISING ANECDOTICAL, PERSONAL, AND DESCRIPTIVE SKETCHES, BY VARIOUS WRITERS. New York. Putnam, 1853. La monographie de Cooper (pp. 179-214) est due à H. T. TUCKERMAN au dire de Shubrick Clymer (p. 147).

1872. BARRY GRAY (pseudonyme de ROBERT B. COFFIN) THE HOME OF COOPER AND THE HAUNTS OF LEATHERSTOCKING. New York. Russell Brothers. Opuscule de 31 pp. de texte.

\* 1883. THOMAS R. LOUNSBURY, JAMES FENIMORE COOPER. *American Men of Letters series*. Boston. Houghton Mifflin.

1884 (janvier). W. R. MULFORD « James Fenimore Cooper, His Ancestry and Writings » dans *The New York Genealogical and Biographical Record*, vol. 15, pp. 9-15.

1886. J. G. WILSON. BRYANT AND HIS FRIENDS. New York. Fords, Howard & Hulbert, pp. 230-44.

1897 (mars). M. A. DEWOLFE HOWE, « American Bookmen. II. James Fenimore Cooper » dans *The Bookman* (de New York), vol. 5, pp. 14-23.

1899. T. F. WOLFE. LITERARY HAUNTS AND HOMES.

\* 1900. W. B. SHUBRICK CLYMER. JAMES FENIMORE COOPER. *Beacon Biographies*. Boston. Small Maynard & Company. Petit ouvrage de XVIII-149 pp. (format relié 14 1/2 x 10) qui ne vise guère qu'à résumer le Lounsbury.

(2) Pour faciliter la tâche du lecteur nous faisons précéder d'un astérisque les ouvrages consacrés à Cooper en totalité.



1901 (31 janvier). J. G. WILSON, « Cooper Memorials and Memo-ries » dans *The Independent*, vol. 53, pp. 251-53.

1907 (décembre). EDITH A. SAWYER, « A Year of Cooper's Youth », dans *The New England Magazine*, vol. 37, new series, pp. 498-504. Article relatif à la croisière du *Sterling* en 1806-07.

\* 1913. MARY E. PHILLIPS, JAMES FENIMORE COOPER, New York. John Lane. XXIV-368 pp. (format relié 21 x 14 1/2) 282 gravures.

1914. A. PH. STOKES, MEMORIALS OF EMINENT YALE MEN, Yale Univ. Press. 1914. « James Fenimore Cooper. Class of 1806 », vol. 1, pp. 136-45.

1917. R. BIRDSALL, THE STORY OF COOPERSTOWN. Cooperstown. The Arthur H. Crist Co. Voir « Fenimore Cooper in the Village » chapitre 14, pp. 234-71, 11 gravures.

1917. CH. A. INGRAHAM, « James Fenimore Cooper » dans *Journal of American History*, vol. 11, pp. 223-43.

1917. NEW YORK STATE HISTORICAL ASSOCIATION, PROCEEDINGS OF THE EIGHTEENTH ANNUAL MEETING HELD AT COOPERSTOWN, vol. 16. (Contient, entre autres articles sur Cooper, la reproduction du chap. 14 du livre du REV. R. BIRDSALL, pp. 137-49 et la Généalogie établie par W. W. COOPER, pp. 193-211).

\* 1929. ETHEL R. OUTLAND, THE « EFFINGHAM » LIBELS ON COOPER, Ph. D. *University of Wisconsin Studies in Language and Literature*. No. 28. Madison. 272 pp. format 25 x 16.

1930. MARGARET ARMSTRONG, FIVE GENERATIONS, LIFE AND LETTERS OF AN AMERICAN FAMILY, 1750-1900. New York. Harper.

\* 1931. HENRY WALCOTT BOYNTON, JAMES FENIMORE COOPER, New York, The Century Co. XI-408 pp. format relié 23 x 15 1/2, 17 gravures.

\* 1931. ROBERT E. SPILLER, FENIMORE COOPER CRITIC OF HIS TIMES. New York. Minton, Balch & Company, XIII-337 pp. format relié 21 x 15, 8 gravures.

Nous ne citons ici que cet ouvrage de R. E. Spiller parce qu'il résume les renseignements contenus dans ses nombreuses publications antérieures (mentionnées dans les notes de nos divers chapitres).

1932 (février). N. F. ADKINS, « James Fenimore Cooper and the Bread and Cheese Club », dans *Modern Language Notes*, vol. 47, pp. 71-79.

1935 (janvier). A. H. MARCKWARDT, « The Chronology and Personnel of the Bread and Cheese Club », dans *American Literature*, vol. 6, pp. 389-99.

## C

## ÉTUDES CRITIQUES MARQUANTES

## I. - Appréciations émanant de Cooper lui-même ou de membres de sa famille.

## 1. J. F. C.

NOTES AUTOBIOGRAPHIQUES (*Vide supra*, B. I. 2.) Renseignements précieux sur la composition et la réception des diverses œuvres, de PRÉCAUTION (1820) à WING-AND-WING (1842).

## 2. S. F. C.

PAGES AND PICTURES &c. (*Vide supra*, B. I. 4).

INTRODUCTIONS pour la *Riverside Edition* (*ibid.*)

## II. - Études de personnes anonymes ou étrangères à la famille Cooper.

1822 (février). *Dennie's Portfolio*, pp. 90-101. Compte rendu encourageant de l'ESPION dont — au dire de Bryant — Cooper fut toujours reconnaissant à l'auteur (Mrs. SARAH HALL, mère de l'éditeur).

1822 (juillet). *The North American Review*, pp. 250-82. Compte rendu de l'ESPION que Cooper ne pardonna jamais à la grande revue yankee. (Attribué à W. H. GARDINER).

1824 (avril). *The United States Literary Gazette*, p. 6. Compte rendu très élogieux du PILOTE qui explique pourquoi Cooper a pu dire dans ses notes autobiographiques : « Its American reputation certainly came from the East, though the North American « damned it with faint praise » as it had previously done The Spy. »

1824 (octobre). *Blackwood's Edinburgh Magazine*, p. 428. Sorte de notice sur Cooper et ses quatre premiers romans écrite en style télégraphique par son compatriote, l'énergumène JOHN NEAL.

Les articles publiés par Neal dans *Blackwood's* en 1824-25 viennent d'être édités par F. L. PATTEE. Durham. N. C. Duke Univ. Press. 1937.

1826 (juillet). *The North American Review*, pp. 150-197. Compte rendu des PIONNIERS et des MOHICANS attribué à W. H. GARDINER.

1827. *Le Globe* (19 juin) et la *Revue Encyclopédique* (novembre). Les deux premières grandes études françaises sur les caractéristiques du talent de Cooper, études signées respectivement F. A. S. et B. J.

1829 (octobre). *The Edinburgh Review*. Deux pages importantes (128-29) sur le talent de Cooper dans le compte rendu de SERMONS AND TRACTS de W. E. Channing.

C'est là que se trouve le fameux passage sur l'abus de la descrip-

tion chez Cooper: « Thus, if two men are struggling on the edge of a precipice for life or death, he... stops to take an inventory of the geography of the place... », passage que l'on a coutume d'attribuer à PHILARÈTE CHASLES. (MORRIS, p. 45, GIBB, p. 143) qui l'a simplement incorporé dans ses ETUDES SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS, p. 51.

1831. EUGÈNE SUE, préfaces de PLIK ET PLOK et d'ATAR GULL. Bel hommage rendu à Cooper en tant que créateur du roman maritime.

1831 (avril). *The New Monthly Magazine* (Colburn's, de Londres). Grand article biographique et critique déjà cité (B. II) vol. 31, pp. 356-62.

Traduction par PHILARÈTE CHASLES dans la *Revue Britannique* de janvier 1831.

1835 (3 janvier). *The Athenæum* (de Londres), pp. 11-13. Déjà cité (B. II).

1835 (juin). *The American Quarterly Review*, pp. 407-30.

1838 (janvier). *The North American Review*, pp. 1-19. Compte rendu de FRANCE précédé d'une longue étude sur le talent de Cooper (attribué à FRANCIS BOWEN).

1840 (mars). *The Yale Literary Magazine*. Déjà cité (B. II).

1840 (25 juillet). HONORÉ DE BALZAC. « Lettres sur la Littérature, le Théâtre et les Arts » dans la *Revue Parisienne*. Les fameuses pages sur le talent de Cooper se trouvent dans la critique du LAC ONTARIO (pp. 66-74 de l'édition de Bruxelles).

1843 (novembre). EDGAR POE. Compte rendu de WYANDOTTÉ dans *Graham's Magazine*, pp. 261-64, mais nombre de remarques s'appliquent à l'art — ou au manque d'art — de Cooper.

1843 (octobre). *The Foreign and Colonial Quarterly Review* (de Londres): « American Works of Fiction »: Les pages 472-78 sont consacrées à Cooper.

1844. LOUIS DE LOMÉNIE, GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRÉS. « M. Fenimore Cooper » tome 8, fin. 24 pp. Paris. René et Cie.

1845. WILLIAM GILMORE SIMMS, VIEWS AND REVIEWS, First Series. New York. « The Writings of James Fenimore Cooper », pp. 210-38.

1847. R. W. GRISWOLD. THE PROSE WRITERS OF AMERICA. Déjà cité (B. II).

1849 (juillet). *Democratic Review*, pp. 51-55. « Cooper's Works ». Article relatif à la publication de la « standard edition » publiée par Putnam.

1850 (avril). *The American Whig Review*, pp. 406-17. Article provoqué par la publication des œuvres complètes par Putnam et par Stringer & Townsend, et signé G. W. P.

1850. THOMAS POWELL, *THE LIVING AUTHORS OF AMERICA*. New York. Stringer and Townsend, pp. 9-48. L'auteur ne cache pas sa nationalité britannique.

1851 (1<sup>er</sup> avril). *The International Magazine*, pp. 1-7. L'étude de Griswold est reproduite et complétée par quelques additions sur les romans postérieurs à 1847.

1852 (janvier). *The North American Review*, pp. 147-61. « The Works of J. F. C. ». Article sur l'édition Putnam attribué à FRANCIS PARKMAN.

\* 1852. MEMORIAL OF JAMES FENIMORE COOPER. Déjà cité (B. II). Au point de vue critique on notera, en plus du fameux « Discours » de BRYANT, celui de BANCROFT (pp. 74-77) et des lettres de WASHINGTON IRVING (pp. 7 et 12), de HAWTHORNE (p. 33), d'EMERSON (p. 32), de LONGFELLOW (p. 34) et de HERMAN MELVILLE (p. 30).

1853. HOMES OF AMERICAN AUTHORS, pp. 179-214. Monographie attribuée à H. T. TUCKERMAN. (Déjà citée B. II).

1856 (janvier). *The Dublin University Magazine*, pp. 47-54, « A Trio of American Sailor-Authors » (Cooper, Dana et Melville).

1856 (mars). *Ibid.*, pp. 294-308, « Marryat's Sea Stories ». Parallèle entre Cooper et Marryatt, signé W. H.

1859 (octobre). *The North American Review*, pp. 289-316. « James Fenimore Cooper ». Article attribué à H. T. TUCKERMAN.

1860 (septembre). *The National Quarterly Review*, pp. 279-316. Article biographique et critique rédigé à l'occasion de la publication de l'édition Townsend, illustrée par F. O. C. DARLEY.

1862 (janvier). *The Atlantic Monthly*, pp. 52-68. Article attribué à S. G. HILLIARD.

1862. GEORGE SAND. AUTOUR DE LA TABLE. Paris. Dentu (sans date). « Fenimore Cooper », pp. 209-233. Etude datée « août 1856. »

1872 (septembre). *Belgravia* (Londres). « American Novelists. James Fenimore Cooper. » pp. 379-87. Article signé KENINGDALE COOK. B.A.

1873 (février). *Cornhill Magazine* (Londres). « Sea Novels » pp. 176-78 sur Cooper. Article de JAMES HANNAY, mort un jour après en avoir corrigé les épreuves.

1874 (29 août). JOHN ESTEN COOKE, « Cooper's Indians » dans *Appleton's Journal*, pp. 264-67.



\* 1883. T. R. LOUNSBURY, JAMES FENIMORE COOPER, biographie déjà citée (B. II).

\* 1895 (juillet). MARK TWAIN, « Fenimore Cooper's Literary Offenses » dans la *North American Review*, pp. 1-12. Réimpression dans *HOW TO TELL A STORY, AND OTHER ESSAYS*, New York, 1897, pp. 78-96.

1897 (16 février). D. L. MAULSBY, « Fenimore Cooper and Mark Twain », défense de Cooper dans *The Dial*, de Chicago, pp. 107-09.

1899. W. L. CROSS, *THE DEVELOPMENT OF THE ENGLISH NOVEL*, New York. Macmillan, pp. 150-56 de l'édition de 1922.

\* 1900. W. B. SHUBRICK CLYMER, JAMES FENIMORE COOPER, petite biographie déjà citée (B. II).

1900 (11 août). WILLIAM DEAN HOWELLS, « HEROINES OF NINETEENTH-CENTURY FICTION... » SCOTT'S JEANIE DEANS AND COOPER'S LACK OF HEROINES. » *Harper's Bazar*, pp. 903-08. Article réimprimé dans *HEROINES OF FICTION*, New York. 1901, I, pp. 102-12.

1903. W. P. TRENT, *A HISTORY OF AMERICAN LITERATURE*, dans la collection « *Short Histories of the Literatures of the World* », London, Heinemann, pp. 234-49.

1904. R. BURTON, *LITERARY LEADERS OF AMERICA*. New York. Scribner's, pp. 42-65.

1906 (avril). W. C. BROWNELL, « Cooper » dans *Scribner's Magazine*, pp. 455-68. Etude réimprimée dans *AMERICAN PROSE MASTERS*, New York, 1909, pp. 3-60.

1906. L. H. VINCENT, *AMERICAN LITERARY MASTERS*, Boston, Houghton, Mifflin and Co. pp. 65-97.

1907 (16 août). E. C. STEDMAN, « Poe, Cooper and the Hall of Fame » dans la *North American Review*, pp. 801-12. L'auteur, un des cent « électeurs », se plaint de l'omission incompréhensible de Cooper, de Poe et de Bryant.

1907 (septembre). BRANDER MATTHEWS. Etude du génie de Cooper publiée dans l'*Atlantic Monthly*, pp. 329-41. Réimprimée dans *GATEWAYS TO LITERATURE*, New York. 1912. pp. 243-76.

1907. L. D. LOSHE, *THE EARLY AMERICAN NOVEL*, Ph. D. de Columbia University, pp. 82-105.

1910 (juillet). E. E. HALE, « American Scenery in Cooper's Novels » dans la *Sewanee Review*, pp. 317-32.

1910. JOHN ERSKINE, *LEADING AMERICAN NOVELISTS*, New York, Holt, pp. 51-129.

1912. G. D. MORRIS, FENIMORE COOPER ET EDGAR POE D'APRÈS LA CRITIQUE FRANÇAISE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Thèse de doctorat d'université. Paris, Larose, pp. 7-65.

1913. JOHN MACY, THE SPIRIT OF AMERICAN LITERATURE, New York, Doubleday, Page & Co. pp. 35-44.

\* 1913. MARY E. PHILLIPS. JAMES FENIMORE COOPER. Biographie illustrée déjà citée (B. II).

1914. P. A. BARBA, COOPER IN GERMANY, Indiana University Studies, N° 21. Brochure d'une cinquantaine de pages.

1916. JOHN DE LANCEY FERGUSON, AMERICAN LITERATURE IN SPAIN, Ph. D. Columbia University, chap. 3, pp. 32-54.

1919 (février et mars). D. H. LAWRENCE, « Studies in Classic American Literature » dans *The English Review*, pp. 88-99 et 204-19. Ces études ont été réunies en volume en 1924. Elles ont été revues et corrigées.

1919. JOSEPH CONRAD, TALES OF THE SEA. London, Richard Clay and Sons. Brochure de quelques pages réimprimée en 1921 dans NOTES ON LIFE AND LETTERS, New York, pp. 53-57. Le parallèle que Conrad établit entre ses deux grands précurseurs, Cooper et Marryatt, est à la fois perspicace et émouvant.

1921. CARL VAN DOREN, THE AMERICAN NOVEL. New York. Macmillan, pp. 24-50. Etude complétant le chapitre figurant dans la CAMBRIDGE HISTORY OF AMERICAN LITERATURE (vol. I, pp. 293-306).

1922. W. B. CAIRNS, BRITISH CRITICISMS OF AMERICAN WRITINGS, 1815-1833. *University of Wisconsin Studies in Language and Literature*, N° 14, chap. 5, pp. 112-57.

1923 (janvier). W. L. PHELPS, « Makers of American Literature. The Spirit of Romance. James Fenimore Cooper ». Dans *The Ladies' Home Journal*, pp. 18 et 115-18. Article réimprimé dans SOME MAKERS OF AMERICAN LITERATURE. Boston, 1923, pp. 34-64.

1925 (mars). F. L. PATTEE, « James Fenimore Cooper » dans *The American Mercury*, pp. 289-97.

1926 (janvier). G. L. PAINE, « The Indians of the Leather-stocking Tales » dans *Studies in Philology*, pp. 16-39.

\* 1927. MARGARET M. GIBB, LE ROMAN DE BAS-DE-CUIR. ETUDE SUR FENIMORE COOPER ET SON INFLUENCE EN FRANCE. Doctorat d'université. Paris. Champion, 227 pp.

1927. LUCY L. HAZARD, THE FRONTIER IN AMERICAN LITERATURE, New York, Crowell, pp. 97-116.

1927. V. L. PARRINGTON, MAIN CURRENTS IN AMERICAN THOUGHT, vol. 2. The Romantic Revolution in America. New York, Harcourt, Brace and Co. pp. 222-37.

\* 1928. G. C. BOSSET, FENIMORE COOPER ET LE ROMAN D'AVENTURE EN FRANCE VERS 1830. Doctorat d'université. Paris. Vrin. 1928.

1929. J. A. RUSSELL, « Cooper: Interpreter of the Real and the Historical Indian, » dans *The Journal of American History*, vol. 23, pp. 41-71.

1929 (15 juin). F. L. PATTEE, « Cooper the Critic », dans *The Saturday Review of Literature*, pp. 1107-08. Article provoqué par la réimpression de FRANCE par R. E. Spiller.

1930 (juillet). TREMAINE MCDOWELL, « James Fenimore Cooper as Self-Critic » dans *Studies in Philology*, pp. 508-16.

\* 1931. H. W. BOYNTON. JAMES FENIMORE COOPER. Biographie déjà citée (B. II.).

1931. H. S. CANBY, CLASSIC AMERICANS. New York, pp. 97-142. Etude déjà publiée en partie dans la *Saturday Review of Literature* du 23 avril 1927 (pp. 747-49).

1931. H. L. MENCKEN. Introduction de la réimpression de THE AMERICAN DEMOCRAT, New York, Knopf, pp. VII-XX.

\* 1931. R. E. SPILLER, FENIMORE COOPER CRITIC OF HIS TIMES. Etude déjà citée (B. II.).

1933. A. KEISER, THE INDIAN IN AMERICAN LITERATURE, New York, Oxford University Press, chap. 9 (pp. 101-43).

\* 1934. R. E. SPILLER & P. C. BLACKBURN. A DESCRIPTIVE BIBLIOGRAPHY OF THE WRITINGS OF JAMES FENIMORE COOPER. New York. R. R. Bowker Company. Cf. *Introduction* pp. 1-15 (par R. E. SPILLER) et *Appendices* pp. 215-48.

---

## D

**Sources ne figurant pas dans les listes précédentes  
et suivies de la mention « Op. cit. D. » (3)**

- BAIRD, C. W. HISTORY OF THE HUGUENOT EMIGRATION TO AMERICA. New York. Dodd, Mead and Co. 1885.
- BENJAMIN (Park). THE UNITED STATES NAVAL ACADEMY. New York. Putnam. 1900.
- BIRDSALL (Rev. R.). THE STORY OF COOPERSTOWN. Cooperstown. The Arthur H. Crist Co. 1917.
- CAIRNS, W. B. AMERICAN LITERATURE FROM 1815 TO 1833. Bulletin of the University of Wisconsin. Philology and Literature Series. Vol. 1, N° 1. Madison, Mars 1898.
- CALDWELL & PERSINGER. A SOURCE HISTORY OF THE UNITED STATES. Chicago. Ainsworth and Co. 1909.
- CHASLES (Philarète). ETUDES SUR LA LITTÉRATURE ET LES MŒURS DES ANGLO-AMÉRICAINS AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE. Paris. Amyot. 1851.
- CHINARD (Gilbert). L'EXOTISME AMÉRICAIN DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE. Paris. Hachette. 1911.  
L'AMÉRIQUE ET LE RÊVE EXOTIQUE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVII<sup>e</sup> ET AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE. Paris. Hachette. 1913.
- DANEY (Sidney). HISTOIRE DE LA MARTINIQUE. Fort Royal. 6 vols. 1846.
- DEBATES AND PROCEEDINGS IN THE CONGRESS OF THE UNITED STATES. COMPILED FROM AUTHENTIC MATERIALS. Washington. Printed and Published by Gales and Seaton. 1849.
- DEXTER, F. B. BIOGRAPHICAL SKETCHES OF THE GRADUATES OF YALE COLLEGE. Yale Press. 1912.
- DOCUMENTS LEGISLATIVE AND EXECUTIVE OF THE CONGRESS OF THE UNITED STATES. MARCH 3, 1789-MARCH 5, 1825. NAVAL AFFAIRS. Vol. 1, Washington. 1834.

---

(3) Pour faciliter la tâche du lecteur, tout en simplifiant la nôtre, nous avons, en principe, exclu de la présente liste les sources — imprimées ou inédites — qui ne sont citées qu'une seule fois.

Une description suffisante de ces sources est donnée, au fur et à mesure, dans les notes au bas des pages.



- DOUADY (Jules). LA MER ET LES POÈTES ANGLAIS. Paris. Hachette. 1912.
- DUBLIN UNIVERSITY MAGAZINE. « MARRYAT'S SEA STORIES ». Mars 1856, pp. 294-308.
- DUNBAR (Seymour). A HISTORY OF TRAVEL IN AMERICA. Vol. 1. Indianapolis. The Bobs-Merrill Co. 1915.
- EFFINGHAMS (THE) : THE || EFFINGHAMS, || OR || HOME AS I FOUND IT. || IN TWO VOLUMES. || BY THE AUTHOR OF « THE VICTIM OF CHANCERY, » &c. || VOL. I. || RULE || SAMUEL COLMAN, || NEW YORK. || 1841. ||
- ELSON, H. W. HISTORY OF THE U. S. A. New York. Macmillan. 1905.
- FIELD, D. D. BRIEF MEMOIRS OF THE CLASS GRADUATED IN... 1802, PRIVATELY PRINTED 1863.
- FISHER, S. G. THE QUAKER COLONIES. Yale Press. 1919.
- FLICK, A. C. LOYALISM IN NEW YORK DURING THE AMERICAN REVOLUTION. New York. 1909.
- FOX, D. R. « THE LANDED GENTRY AND THEIR POLITICS A HUNDRED YEARS AGO. » New York State Historical Association. Proceedings. 1919. Vol. 17, pp. 200-15.
- FRANCIS (Dr. J. W.) OLD NEW YORK : OR, REMINISCENCES OF THE PAST SIXTY YEARS. Version « revue et augmentée » du discours prononcé devant la *New York Historical Society* le 17 novembre 1857. Plus une introduction biographique par H. T. TUCKERMAN. New York. Widdleton. 1866.
- GRANT (MRS. GRANT OF LAGGAN). MEMOIRS OF AN AMERICAN LADY. 1808. Réimpression de 1876. Albany. Joel Munsell.
- HALSEY, F. W. THE OLD NEW YORK FRONTIER. New York. Scribner. 1901.
- HAMMOND, J. D. THE HISTORY OF POLITICAL PARTIES IN THE STATE OF NEW YORK. Albany. Van Benthuyssen. 2 vols. 1842.
- HANNAY (David). LIFE OF SMOLLETT. London. Great Writers Series. Walter Scott. 1887.  
LIFE OF FREDERICK MARRYAT, *ibid.* 1889.
- HAZARD (Lucy L.) THE FRONTIER IN AMERICAN LITERATURE. New York. Crowell. 1927.
- HISTOIRE NATURELLE ET POLITIQUE DE LA PENSYLVANIE ET DE L'ETABLISSEMENT DES QUAKERS DANS CETTE CONTREE. Traduite de l'Allemand P. M. D. S. Censeur Royal. Paris, Ganeau. 1768.

- HONE (Philip). DIARY (1828-51). Edité par BAYARD TUCKERMAN. New York. Dodd, Mead and Co. 1889.
- MACKENZIE, A. S. THE LIFE OF COMMODORE OLIVER HAZARD PERRY. New York. Harper. 1840. (5<sup>e</sup> éd. 2 vols.)
- McMASTER, J. B. A BRIEF HISTORY OF THE UNITED STATES. California State Series. Sacramento. 1909.
- MEMORIAL HISTORY OF NEW YORK, EDITED BY JAMES GRANT WILSON. The New York History Company. 4 vols. 1892.
- MITCHELL, J. SCENES AND CHARACTERS IN COLLEGE, BY A GRADUATE OF YALE. [Class of 1821]. 1847.
- MOREAU DE SAINT-MERY. VOYAGE AUX ETATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE, 1793-1798. Edité par S. L. MIMS. Yale Press. 1913.
- MYERS, A. C. NARRATIVES OF EARLY PENNSYLVANIA, NEW JERSEY AND DELAWARE. New York. Scribner. 1912.
- NETTLETON, G. H. THE BOOK OF THE YALE PAGEANT. Yale Press. 1916.
- OTIS, W. B. AMERICAN VERSE. 1625-1807. New York. Moffat, Yard and Co. 1909.
- PARKMAN (Francis). MONTCALM AND WOLFE. 1884. Centenary edition. Boston. Little, Brown, and Co. 2 vols. 1931.
- PATTEE, F. L. THE POEMS OF PHILIP FRENEAU. Monumentale édition en 3 vols. de la Princeton University Library. 1902.
- QUINN, A. H. A HISTORY OF THE AMERICAN DRAMA. Vol. I. New York. Harper. 1923.
- RAUM, J. O. HISTORY OF NEW JERSEY. Philadelphia. Potter. 1877.
- ROBINSON (Commander Charles N.) THE BRITISH TAR IN FACT AND FICTION. London. Harper. 1911.
- SLOANE, W. M. THE FRENCH WAR AND THE REVOLUTION. The American History Series. New York. Scribner. éd. de 1921.
- STOKES, A. P. MEMORIALS OF EMINENT YALE MEN. Yale Press. 1914.
- TALLEYRAND. EXTRAITS DES MÉMOIRES DU PRINCE DE TALLEYRAND-PÉRIGORD. Paris. Le Clere. 4 vols. 1838.
- THWAITES, R. G. THE COLONIES. 3<sup>e</sup>me éd. New York. Longmans, Green and Co. 1892.

TURNER, F. J. THE FRONTIER IN AMERICAN HISTORY. New York. Holt and Co. 1921.

WALKER, F. A. THE MAKING OF THE NATION, 1783-1817. The American History Series. Scribner. 1895.

WOOLSEY (Pdt. TH. D.) AN HISTORICAL DISCOURSE PRONOUNCED BEFORE THE GRADUATES OF YALE COLLEGE, AUGUST 14, 1850, ONE HUNDRED AND FIFTY YEARS AFTER THE FOUNDING OF THAT INSTITUTION. New Haven. Hamlen. 1850.

---

# TABLE DES MATIERES

---

|                                                                                                                                                                                  |    |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| PRÉFACE .....                                                                                                                                                                    | 7  |
| Table des abréviations .....                                                                                                                                                     | 15 |
| Plan de la Bibliographie .....                                                                                                                                                   | 16 |
| CHAPITRE I. <b>Américains de vieille souche</b> .....                                                                                                                            | 17 |
| I. La généalogie de J. F. C. et la querelle relative au « <i>premier émigrant</i> » .....                                                                                        | 17 |
| II. Données générales sur les <i>Quakers</i> de la Pennsylvanie et du New Jersey et données particulières sur les ancêtres américains de William Cooper, père du romancier ..... | 26 |
| III. WILLIAM COOPER. Son existence jusqu'à la fondation de Cooperstown (N. Y.) .....                                                                                             | 31 |
| IV. L'œuvre de W. Cooper dans son « <i>settlement</i> », jusqu'à l'arrivée de toute sa famille — y compris le petit JAMES (âgé de 12 mois) .....                                 | 41 |
| CHAPITRE II. <b>L'enfance d'un fils de pionnier</b> .....                                                                                                                        | 61 |
| I. Cooperstown vers la fin de 1790 .....                                                                                                                                         | 61 |
| II. Un enfant à l'école de la nature et des saisons sur les bords du lac Otsego .....                                                                                            | 63 |
| III. Les leçons tirées du spectacle de la population cosmopolite d'un village frontière ....                                                                                     | 79 |
| IV. L'éducation proprement dite du petit James, d'abord sous la direction de sa sœur aînée, puis à l' <i>Académie</i> de « <i>Master Cory</i> » .....                            | 98 |



|                                                                                                                                                                                                                                       |            |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| <b>CHAPITRE III. L'Éducation d'un jeune Américain de bonne famille dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle.....</b>                                                                                                       | <b>119</b> |
| I. Bonne préparation à Yale chez le très britannique et très anglican Rev. Ellison ....                                                                                                                                               | 119        |
| II. L'arrivée à New Haven et la vie à <i>Yale College</i> .....                                                                                                                                                                       | 133        |
| III. Bien doué, et en avance sur ses camarades, James s'habitue à se laisser vivre. Son exclusion .....                                                                                                                               | 143        |
| IV. Bilan des connaissances et des habitudes d'esprit acquises à Yale .....                                                                                                                                                           | 151        |
| <b>CHAPITRE IV. Marine marchande et marine de guerre</b>                                                                                                                                                                              | <b>157</b> |
| I. Le « trou » de quinze mois, entre l'exclusion de Yale et l'embarquement de James sur le <i>Sterling</i> . Hypothèse d'un commencement d'apprentissage maritime (fondée sur les déclarations de Cooper dans <i>The Eclipse</i> ) .. | 157        |
| II. <i>Cooper matelot</i> : La croisière du <i>Sterling</i> en Europe. (Octobre 1806-septembre 1807) ....                                                                                                                             | 163        |
| III. <i>Cooper midshipman</i> : New-York en 1808. — En service sur le lac Ontario. — Retour à New-York. — A bord du sloop <i>Wasp</i> . — Motifs et « mobiles » de la démission de Cooper .....                                       | 188        |
| <b>CHAPITRE V. Un gentleman farmer américain vers la fin de l'ère napoléonienne.....</b>                                                                                                                                              | <b>209</b> |
| I. Le mariage de James Cooper et de Susan de Lancey .....                                                                                                                                                                             | 209        |
| II. La vie à <i>Heathcote Hill</i> et à <i>Closet Hall</i> ....                                                                                                                                                                       | 220        |
| III. Installation à Cooperstown et construction de <i>Fenimore</i> .....                                                                                                                                                              | 227        |

## TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                                                                                                                      |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| IV. Retour à <i>Heathcote Hill</i> et construction d' <i>Angevine</i> .....                                                                                                                          | 238 |
| V. La gageure qui fit de Cooper un romancier ..                                                                                                                                                      | 249 |
| CHAPITRE VI. <b>Précaution</b> .....                                                                                                                                                                 | 251 |
| I. Les quatre paradoxes relatifs à la genèse de Précaution .....                                                                                                                                     | 251 |
| II. Hypothèses sur le roman anglais qui provoqua la fameuse gageure .....                                                                                                                            | 260 |
| III. La publication de Précaution .....                                                                                                                                                              | 262 |
| IV. La « thèse » soutenue par l'auteur et la construction de l'intrigue. ....                                                                                                                        | 266 |
| V. Les caractères .....                                                                                                                                                                              | 276 |
| VI. Le style .....                                                                                                                                                                                   | 284 |
| VII. La sincérité des théories religieuses et morales de Cooper dans Précaution .....                                                                                                                | 289 |
| VIII. Accueil encourageant réservé à l'ouvrage en Angleterre et aux Etats-Unis .....                                                                                                                 | 293 |
| CHAPITRE VII. <b>L'Espion</b> .....                                                                                                                                                                  | 295 |
| I. Enseignements à tirer des préfaces successives de l'Espion pour mieux comprendre l'essor de la littérature américaine à l'époque romantique.<br>Le <i>pessimisme raisonné</i> de Cooper en 1821.. | 295 |
| II. Les sources de son inspiration .....                                                                                                                                                             | 301 |
| III. La valeur intrinsèque du roman : l'intrigue..                                                                                                                                                   | 303 |
| IV. Heureuse influence du choix d'un sujet américain pour la peinture des caractères .....                                                                                                           | 319 |
| V. Amélioration marquée du style. Ses raisons.                                                                                                                                                       | 339 |
| VI. Enthousiasme du public et réserve des critiques américains. Vif succès de l'ouvrage en Angleterre et en France .....                                                                             | 344 |

|                                                                                                                                                                                                         |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE VIII. <b>Les Pionniers</b> .....                                                                                                                                                               | 349 |
| I. Découverte (en 1925) d'une lettre prouvant que<br>la mise en chantier des Pionniers ne fut pas<br>due à la vogue de l' <i>Espion</i> .                                                               |     |
| Pourquoi Cooper ne croyait guère au succès<br>de son nouvel ouvrage .....                                                                                                                               | 349 |
| II. L'intrigue-canevas. Les Pionniers ne sont-ils<br>qu'un <i>Bracebridge Hall</i> américain ? .....                                                                                                    | 354 |
| III. Les descriptions brodées sur ce canevas ....                                                                                                                                                       | 358 |
| IV. La peinture des caractères : Les Pionniers<br>sont-ils un roman à clef ? Types et individus.                                                                                                        | 364 |
| V. Réalisme et idéalisation dans les caractères de<br><i>Bas-de-Cuir</i> (381) et de <i>Chingachgook</i> (387).<br>Cooper peintre de l'Homme Rouge (394)...                                             | 380 |
| VI. <i>Le style descriptif de Cooper</i> : Le bien-fondé de<br>l'éloge célèbre qu'en fit Balzac.                                                                                                        |     |
| L'injustice des critiques Anglo-Saxons qui dé-<br>clarent préférer les traductions françaises à<br>l'original (403).                                                                                    |     |
| <i>Cooper et le style dialogué</i> : Echos des conver-<br>sations entendues à Cooperstown (411). Le<br>langage de <i>Bas-de-Cuir</i> (411). Evolution réa-<br>liste du langage prêté aux indiens (412). |     |
| <i>Le brio de certaines préfaces</i> (419).....                                                                                                                                                         | 401 |
| VII. Mise au point des notions courantes sur la<br>réception des Pionniers et sur l'installation<br>de Cooper à New-York .....                                                                          | 420 |
| CHAPITRE IX. <b>Le Pilote</b> .....                                                                                                                                                                     | 423 |
| I. La quasi-gageure à laquelle on doit la créa-<br>tion du roman maritime .....                                                                                                                         | 423 |
| II. Evolution normale de Cooper vers ce genre..                                                                                                                                                         | 429 |

## TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                                                                                                                                        |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| III. Explication des doutes et des hésitations dont parle la préface de 1849.<br>Quelle aide Cooper pouvait-il trouver chez ses principaux devanciers : SMOLLETT (434), FALCONER (437), FRENEAU (440), BYRON (447).... | 431 |
| IV. Les avantages personnels possédés par Cooper                                                                                                                                                                       | 448 |
| V. La publication du début du <i>Man-of-War's Man</i> dans <i>Blackwood's</i> , en 1821-22, put-elle être pour Cooper un encouragement ?.....                                                                          | 451 |
| VI. La question du <i>Post-Captain</i> .....                                                                                                                                                                           | 457 |
| VII. Heureux choix d'une intrigue à la fois historique et romanesque .....                                                                                                                                             | 459 |
| VIII. Savant dosage des scènes maritimes et terrestres .....                                                                                                                                                           | 463 |
| IX. Valeur intrinsèque des scènes maritimes.<br>L'Océan (469). Les navires (473). Leurs évolutions (474). Les combats navals (477) .....                                                                               | 467 |
| X. Les caractères maritimes. Esquisses et portraits (479). L'idéalisation de <i>Paul Jones</i> (482). <i>Long Tom Coffin</i> (488). <i>Boltrope</i> (496).<br>Les personnages non maritimes (498) ....                 | 478 |
| XI. Le style .....                                                                                                                                                                                                     | 503 |
| XII. Mise au point relative à la réception du Pilote.                                                                                                                                                                  | 504 |

## CHAPITRE X. **Lionel Lincoln.**

|                                                                                              |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| I. Les « LÉGENDES DES TREIZE RÉPUBLIQUES ». Les causes probables de cet ambitieux projet ... | 507 |
| II. Appréhensions de Cooper dues à sa conception du roman historique .....                   | 515 |
| III. Magnifique intrigue principale fournie par l'histoire du siège de Boston .....          | 518 |



|                                                                                                                                                                                                                                                                         |         |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| IV. Les défauts de la « trame » romanesque tissée sur cette « chaîne » historique.<br>Défauts relatifs à l'attitude du héros et à son roman d'amour avec l'héroïne (520).<br>Défauts relatifs au sombre drame familial de la maison des Lincoln (525) .....             | 520     |
| V. Pourquoi ces défauts ne choquent pas outre mesure à première lecture .....                                                                                                                                                                                           | 532     |
| VI. Valeur de la partie historique .....                                                                                                                                                                                                                                | 533     |
| VII. La peinture des caractères .....                                                                                                                                                                                                                                   | 537     |
| VIII. La réception de l'ouvrage .....                                                                                                                                                                                                                                   | 545     |
| <br>CHAPITRE XI. <b>Le dernier des Mohicans</b> .....                                                                                                                                                                                                                   | <br>547 |
| I. La troisième gageure littéraire de Cooper ....                                                                                                                                                                                                                       | 547     |
| II. Les lacunes des explications fournies par S. F. C. ....                                                                                                                                                                                                             | 549     |
| III. Rapidité exceptionnelle de la rédaction de l'ouvrage .....                                                                                                                                                                                                         | 553     |
| IV. Valeur de l'intrigue en dépit des défauts qu'il est d'usage d'y relever :<br>Équilibre de la partie historique et des scènes indiennes (555). Le dosage des aventures (561). Fuites et poursuites (562).<br>Remarques sur les critiques traditionnelles (562) ..... | 555     |
| V. Valeur historique de ce « Récit de 1757 ». La question des responsabilités de Montcalm dans le massacre du fort William Henry ..                                                                                                                                     | 565     |
| VI. Valeur documentaire des scènes indiennes. La querelle des indiens de Cooper. Ses phases diverses .....                                                                                                                                                              | 567     |

## TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                             |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| VII. Les caractères.                                                                                        |     |
| Les grandes figures indiennes : <i>Uncas</i> et <i>Magua</i> ; <i>Tamenund</i> ; <i>Chingachgook</i> (584). |     |
| Le portrait d' <i>OËil-de-Faucon</i> (587).                                                                 |     |
| Les caractères simplement esquissés : le major Heyward, le colonel Munro, Montcalm (593).                   |     |
| Le fâcheux ; David Lagamme (596). Les héroïnes (597) . . . . .                                              | 583 |
| VIII. Le style . . . . .                                                                                    | 598 |
| IX. Le grand succès de l'ouvrage . . . . .                                                                  | 604 |
| CHAPITRE XII. <b>Conclusion</b> . . . . .                                                                   | 607 |
| I. Le départ de Cooper pour l'Europe.                                                                       |     |
| Exploitation du succès remporté par les <i>Mohicans</i> . Mise en chantier de la <i>Prairie</i> .           |     |
| Tentative d'explication du départ de Cooper avant l'achèvement du manuscrit.                                |     |
| Cooper nommé consul à Lyon sous son nouveau nom de JAMES FENIMORE-COOPER (615).                             |     |
| Le banquet d'adieux du <i>City Hotel</i> (619) . . . .                                                      | 607 |
| II. Cooper ambassadeur littéraire de l'Amérique auprès de l'Ancien Monde.                                   |     |
| <i>L'homme</i> : le physique, les caractéristiques morales (620).                                           |     |
| Idées religieuses et politiques (622).                                                                      |     |
| <i>L'écrivain</i> : un représentant typique de la jeune littérature américaine (623) . . . . .              | 620 |
| III. La lourde rançon que Cooper était destiné à payer pour son ambassade . . . . .                         | 625 |
| IV. Pour Cooper, comme pour l'Amérique, il est préférable que cette ambassade ait eu lieu..                 | 627 |
| BIBLIOGRAPHIE . . . . .                                                                                     | 631 |
| INDEX . . . . .                                                                                             | 659 |



VU le 8 octobre 1937,

*Pour le Doyen de la Faculté des Lettres :*

L'Assesseur,  
J. VENDRYÈS.

VU

ET PERMIS D'IMPRIMER,

*Le Recteur de l'Académie de Paris,*  
G. ROUSSY.





IMPRIMERIE UNIVERSITAIRE DE PROVENCE

E. FOURCINE

5, RUE ÉMERIC-DAVID, 5

AIX-EN-PROVENCE











